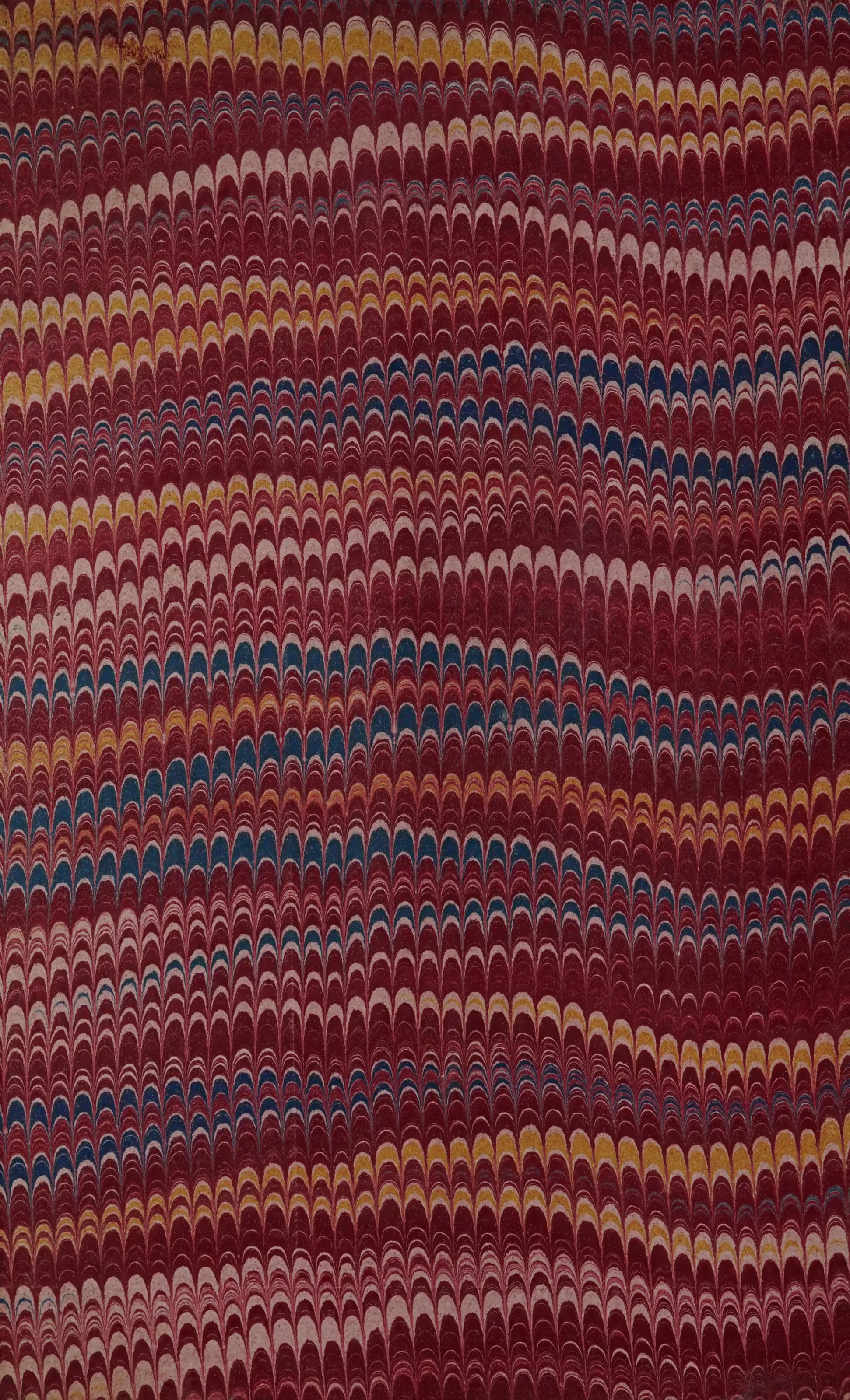
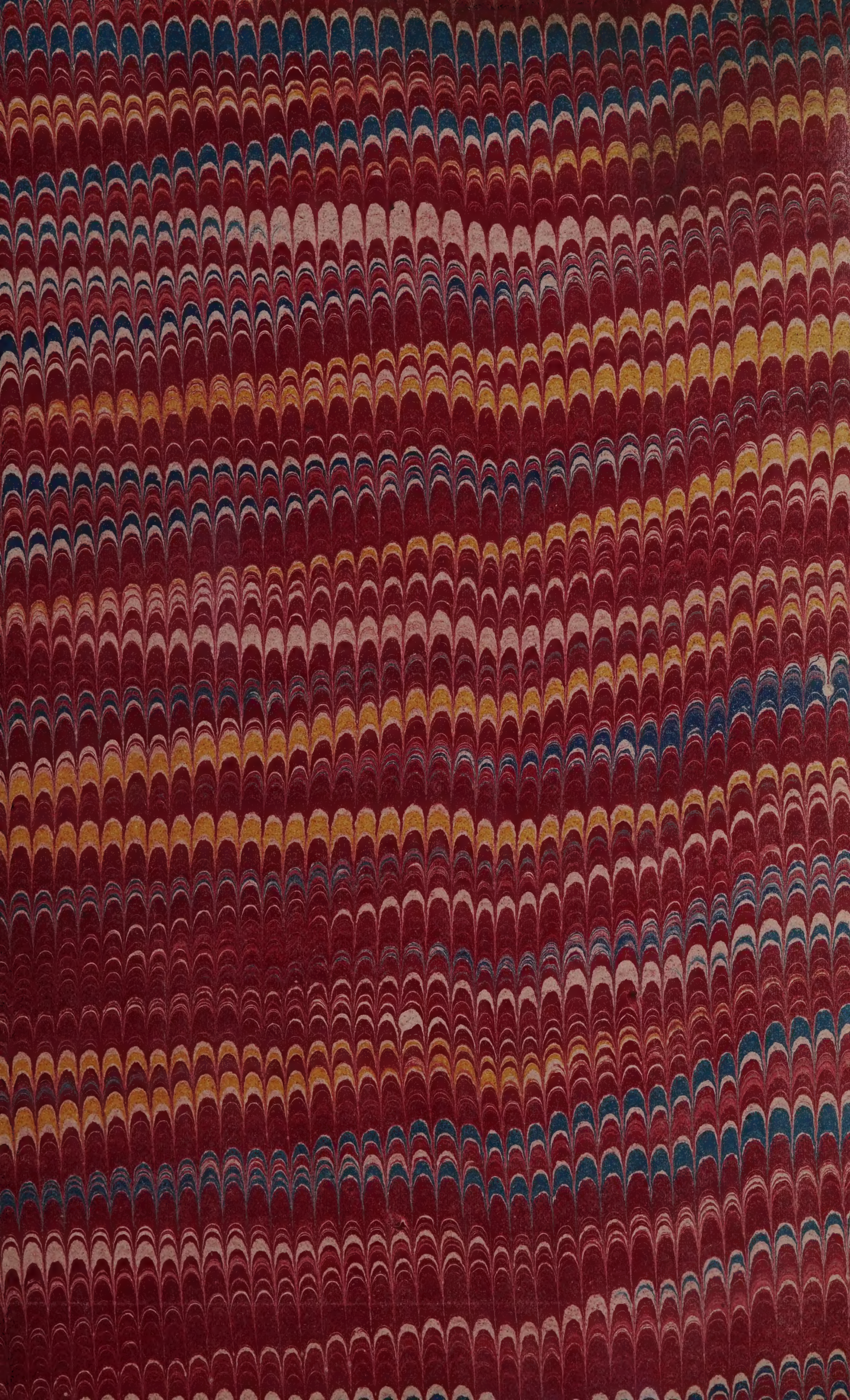








DESCRIPTION

DES HORDES ET DES STEPPES

DES

KIRGHIZ-KAZAKS.

SE TROUVE À PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE CELLE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

DESCRIPTION

DES HORDES ET DES STEPPES

DES

KIRGHIZ-KAZAKS

OU KIRGHIZ-KAÏSSAKS

PAR ALEXIS DE LEVCHINE = LEVSHIN

CONSEILLER D'ÉTAT, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

TRADUITE DU RUSSE

PAR FERRY DE PIGNY

TRADUCTEUR DE LA DESCRIPTION DE PÉKING ET DE PLUSIEURS AUTRES OUVRAGES RUSSES

REVUE ET PUBLIÉE

PAR E. CHARRIÈRE



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XL

A

SON EXCELLENCE

MONSIEUR

LE BARON DE BARANTE

PAIR DE FRANCE

AMBASSADEUR DE S. M. LE ROI DES FRANÇAIS

PRÈS LA COUR IMPÉRIALE DE RUSSIE

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE

DU TRADUCTEUR

FERRY DE PIGNY.

AVANT-PROPOS.

S'il restait à traiter un sujet entièrement neuf, c'est sans contredit celui de cet ouvrage. L'Asie centrale, demeurée jusqu'à nos jours interdite aux investigations des voyageurs, se trouve dans les mêmes conditions que l'intérieur de l'Afrique, également inaccessible par les difficultés locales et par la politique des chefs des populations, que l'expérience tient en garde contre l'introduction des étrangers. A part quelques rapides excursions comme celle du baron de Meyendorf, quelques explorations comme celles de Pallas, sur des parties voisines de leurs frontières, la géographie, l'histoire et l'ethnographie en sont, sur ces contrées, à peu près au même point que du temps de Plan-Carpin et de Ruisbrouk. Un ensemble complet de renseignements sur ces trois divisions du sujet ne pouvait venir que par l'entremise du seul peuple en état de les donner d'après ses relations de voisinage, de contact perpétuel et enfin de souveraineté indirecte. Mais, pour que cette tâche fût remplie heureusement, il fallait réunir, aux conditions de la science, une qualité officielle indispensable pour se procurer à la fois l'entrée du territoire et l'accès non moins difficile des archives du gouvernement russe. Partant de tous les essais de travaux ébauchés sur ce sujet, l'auteur a comparé et rectifié les notions de ses prédécesseurs, et complété, par les résultats de son ex-

périence, tout ce qui leur manquait, sans dissimuler ce que son propre travail laisse encore à désirer. Les passages suivants, extraits de la préface de l'édition de 1832, publiée à Saint-Pétersbourg, donneront une idée des matériaux dont l'auteur a pu disposer, et de la scrupuleuse exactitude qu'il a portée dans leur examen :

« Les circonstances dans lesquelles j'ai recueilli mes notions sur les Kirghiz-Kazaks étaient si favorables, les sources où j'ai puisé sont si dignes de confiance, et enfin les hordes kazaques sont si imparfaitement connues, que je regarde comme une obligation de publier tout ce que j'ai eu occasion de savoir de ce qu'elles furent jadis et de ce qu'elles sont aujourd'hui. J'ai pris mes premières notions sur ce peuple aux archives du département asiatique du ministère des affaires étrangères, dans le cours des années 1819 et 1820. Je les ai complétées avec des parties de détail obtenues successivement, avec des observations, confrontations, vérifications et preuves de toute espèce, rassemblées dans le cours des deux années suivantes, passées, soit à Orenbourg, soit aux steppes d'au delà de l'Oural, où j'avais été envoyé. Pour concilier à la fois le soin de la mission dont j'étais chargé et le désir d'explorer curieusement le pays que je parcourais, j'ai consacré cet espace de deux ans à des relations très-assidues avec les Kirghiz-Kazaks, à des courses fréquentes chez le khan de la Petite-Horde, chez les sultans et chez tous les hommes les plus considérables de ce peuple; à l'observation de leurs mœurs, de leurs coutumes; à la recherche des traditions qui se conservent parmi eux, puis à la lecture des Marche-Routes et de toutes sortes de mémoires sur les steppes des Kirghiz-Kazaks; enfin au dépouillement,

à l'examen attentif des archives de la commission-frontière d'Orenbourg, où sont déposés tous les documents et papiers concernant les relations du gouvernement russe avec les peuples de l'Asie centrale situés dans son voisinage, depuis l'établissement de la ligne d'Orenbourg, en 1735. Quelques-uns des papiers que j'ai trouvés dans ces archives me parurent d'autant plus précieux que le temps et l'humidité les avaient fort endommagés; et souvent, après avoir lu la première page, quand je voulais tourner le feuillet, je le voyais tomber en lambeaux de ma main sur le plancher.

« La première partie, qui renferme les notions géographiques, ne consiste pas uniquement dans les réflexions et les observations d'un homme qui ait vu de ses propres yeux ce qu'il décrit, car je n'ai bien vu de cette contrée que les parties qui se rapprochent de la Russie; mais j'ai suppléé à mon expérience personnelle par des citations de tous les journaux, itinéraires et mémoires, soit imprimés, soit manuscrits, des voyageurs qui ont séjourné dans les steppes ou les ont traversées. A ces matériaux se sont joints les nombreux renseignements que je me suis fait donner de vive voix par les Kirghiz-Kazaks eux-mêmes, et enfin mes propres observations.

« La seconde partie, consacrée aux notions historiques sur le peuple kirghiz-kazak, n'exige aucun avertissement, les sources auxquelles j'ai puisé étant citées presque à chaque page. Et quant à la troisième partie, qui renferme les notions ethnographiques et statistiques, elle est le fruit de mes propres observations, que j'ai souvent confrontées avec les témoignages des Kirghiz-Kazaks eux-mêmes, et avec les données des hommes qui connaissent le mieux ce peuple.

« La carte qui accompagne mon ouvrage a été dressée d'après les itinéraires et les tracés faits, dans les quinze années qui viennent de s'écouler, par des officiers dits quartiers-maîtres, par des officiers du génie et des mines, que le gouvernement russe envoya successivement aux steppes kirghizes. La fusion de ces travaux divers en un tout régulier peut servir à fixer l'opinion sur les cartes d'Asie, tant générales que particulières, publiées jusqu'à ce jour. A l'exception de celle que le baron de Meyendorf a jointe à son Voyage en Boukharie, elles offrent une image si fausse de la contrée qui fait le sujet de mon livre, qu'à certains égards elles peuvent être regardées plutôt comme l'expression hypothétique d'un système savant que comme le résultat élaboré de notions topographiques conciliées par l'éclectisme du géographe. Dans ces cartes, vous voyez des montagnes là où sont des plaines, des lacs là où il n'y a point d'eau, des rivières qui coulent dans une direction contraire à leur cours véritable, et ainsi de tout le reste. En reconnaissant ces erreurs, j'ai modifié et complété les indications fautives d'après les cartes manuscrites que j'ai recueillies; quant aux lieux qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas été suffisamment explorés, je les ai laissés en blanc; et pour ce qui regarde quelques rivières de la partie méridionale des steppes, nommément Saraçou, Tchouï et Talach, que personne n'a encore bien décrites, je les ai marquées par des points, en me conformant au témoignage des voyageurs. Ainsi, fidèle à la règle que je me suis imposée partout, j'ai voulu qu'on distinguât les données conjecturales d'avec les notions positives. Nul doute que ma carte, n'étant fondée ni sur les observations astronomiques ni sur les calculs trigonométriques,

ne soit avec le temps soumise a bien des corrections, surtout dans les détails; mais je me flatte de l'espoir que, dans la projection des cartes générales de l'Asie, elle sera longtemps encore utile à consulter. »

A ces explications que l'auteur a données sur son travail, nous en ajouterons quelques-unes sur le nôtre. La traduction faite par M. Ferry de Pigny présente toutes les garanties d'exactitude dans le talent éprouvé de l'interprète et le concours du contrôle de l'auteur. Exécutée pour paraître en même temps que l'ouvrage russe, les circonstances ne nous ont pas permis d'effectuer cette coïncidence et nous en avons profité pour la soumettre à une révision complète qui nous permît d'établir partout la précision et la rigueur du langage scientifique. On sentira la difficulté de ce travail par la multitude de noms asiatiques qui varient dans leur orthographe, et dont le genre ne peut se fixer exactement. Dans le doute nous avons pris pour règle de leur conserver la physionomie de la langue russe, bien plus propre que toute autre à rendre les inflexions des idiomes asiatiques. Cette attention n'était pas moins nécessaire dans la composition de la carte, qui renferme plus de trois mille noms presque tous nouveaux en géographie. Un coup d'œil jeté sur les cartes ordinaires suffit pour montrer l'état des connaissances, et le vide qu'elles présentent est l'image exacte du petit nombre de notions recueillies sur ces vastes contrées. Il se trouve remplacé dans la nôtre par une abondance d'indications ignorées jusqu'ici; et nous avons mis à la reproduction de tant de détails minutieux, où l'erreur était si facile, tout le soin que réclamait un ouvrage destiné à combler une des lacunes de la science géographique. Les intérêts de notre

époque posséderont un document important sur les pays où s'agitent aujourd'hui les plus graves questions d'avenir commercial et de suprématie politique débattues entre les deux grandes puissances qui se disputent l'Orient. L'auteur russe, qui n'a pas dissimulé les vues de son gouvernement, et qui le montre agissant avec tant de persévérance, nous donne le tableau complet des efforts qu'il a faits pour s'attacher ces populations intermédiaires. Ce récit crée pour nous toute une histoire nouvelle, et, par un rapprochement qui n'échappera sans doute à personne, fournit une expérience utile à consulter dans nos relations avec les populations de l'Afrique, où les mêmes causes appellent les mêmes effets, et où la religion, les mœurs, l'état social et les accidents du sol offrent une identité continue.

DESCRIPTION
DES HORDES ET DES STEPPES
DES
KIRGHIZ-KAZAKS
OU KIRGHIZ-KAISSAKS.

PREMIÈRE PARTIE.

NOTIONS GÉOGRAPHIQUES SUR LE PAYS DES KIRGHIZ-KAZAKS.

CHAPITRE PREMIER.

SITUATION ET FRONTIÈRES.

Les difficultés qui tiennent au manque de notions exactes, difficultés avec lesquelles nous aurons à lutter sans cesse, commencent à la première ligne de cet ouvrage. En effet il s'agit de désigner d'abord la situation géographique du pays habité par les Kirghiz-Kazaks, de décrire les bornes de ce pays et d'évaluer, conformément à la règle généralement reçue, la surface de toute cette contrée en milles carrés. C'est cette dernière obligation qu'il nous faut décidément écarter dès le début, car nous ne voulons point, en présentant à nos lecteurs des calculs fondés sur de simples conjectures, nous exposer nous-même à les induire en erreur.

Quant à la situation des steppes des Kirghiz-Kazaks, nous tâcherons de la déterminer d'une manière aussi positive que

1

nous le permet le genre de vie des peuples nomades. Il n'est pas difficile de fixer les limites occidentales et septentrionales des terres occupées par les hordes errantes des Kirghiz-Kazaks : ces limites sont une partie de la mer Caspienne et la vaste ligne des fortifications russes. C'est par une ligne semblable qu'elles sont séparées, à l'est, des provinces occidentales de la Chine. Mais comment déterminer leurs frontières méridionales? On ne saurait le faire autrement que par une ligne imaginaire dont la direction resterait dans le vague; car ni les Kirghiz-Kazaks eux-mêmes, ni leurs voisins du sud ne savent exactement où commencent et finissent leurs territoires respectifs.

Cela posé, nous allons déterminer la situation du pays appartenant aux hordes kirghiz-kazaks.

Le point le plus septentrional de cette contrée se trouve sous le 55ᵉ degré de latitude nord, sur la rive gauche de l'Irtych, non loin de la forteresse d'Omsk; au sud, les nomades ne dépassent point le 42ᵉ degré; de l'ouest à l'est, leur pays s'étend du 68ᵉ degré 35 minutes [1] jusqu'au 102ᵉ degré de longitude orientale.

La frontière septentrionale, en venant de l'est à l'ouest, est formée d'abord par une partie des monts Altaï, puis par la rivière Irtych; ensuite, de l'Irtych jusqu'à la rivière Tobol ou jusqu'à la forteresse Zvérinogolovskaïa, par la ligne des monts de Sibérie; de la forteresse Zvérinogolovskaïa jusqu'au confluent de l'Ouï, par la rivière Tobol; plus loin par la rivière Ouï, et ensuite par l'Oural, en commençant du fort de Spass (près de Verkho-Ouralsk) presque jusqu'à Orenbourg, ou, plus exactement, jusqu'au fort de Nëjinsky, à partir duquel la ligne va en montant le long de la petite rivière Berdianka; plus loin, le long de la petite rivière Boural et de la rivière Ilek, jusqu'à son confluent même; et enfin, de nou-

[1] Nous consignons ici les minutes approximativement, car le point le plus occidental des steppes touchant au fleuve Oural n'a pas été exploré; mais, en revanche, la longitude des forteresses russes, qui n'en sont séparées que par le cours du fleuve, est parfaitement connue.

veau, le long du fleuve Oural. La limite occidentale est ce même Oural et une partie de la mer Caspienne. Au sud les Kirghiz-Kazaks rencontrent les Turkomans, nomades des rivages orientaux de la mer Caspienne, puis le territoire des Khiviens, puis les Tachkendiens, les Turkestaniens, et enfin les Kirghiz sauvages ou Bouroutes.

La frontière orientale est formée par la ligne des fortifications chinoises, qui s'étend depuis la petite Boukharie, vers le nord, jusqu'aux frontières russes.

CHAPITRE II.

CLIMAT.

Il est impossible que, dans un pays aussi vaste que les steppes occupées par les hordes des Kirghiz-Kazaks, le climat soit partout le même. La latitude et la longitude des lieux, les montagnes, les eaux, les sables et les forêts y produisent des diversités de ciels qui n'ont pu être observées qu'en partie par des voyageurs, et dont tout le reste est inconnu. Quelque erronées et insuffisantes que soient nos connaissances à l'égard de ces variétés, il nous serait facile de les réduire en système, de diviser en autant de ciels qu'il nous plairait la contrée que nous décrivons, et d'attribuer à chacun, sous le rapport du climat, des qualités particulières; notre système, déduit de l'étude des itinéraires, accommodé même aux lois générales de la nature, pourrait paraître exact dans son ensemble; et, quant aux particularités fausses, elles demeureraient sans réfutation durant quelques dizaines d'années et peut-être plus encore. Mais, loin de nous prévaloir des facilités que présente à la fiction un sujet aussi inconnu que celui que nous traitons, nous nous sommes prescrit de rester dans les limites d'une vérité rigoureuse, et

en cherchant à donner sur les steppes des Kirghiz-Kazaks des notions positives, nous aurons soin de ne jamais sacrifier l'exactitude au désir de les faire paraître moins incomplètes.

D'ailleurs l'assurance, la témérité avec laquelle nous aborderions une description détaillée des qualités physiques d'un climat lointain ne couvrirait point notre ignorance aux yeux des lecteurs attentifs, et tout véritable érudit nous demanderait sans cesse : De qui tenez-vous ces renseignements? Qui a fait les observations dont vous nous donnez le résultat? En quel lieu ont-elles été faites? Combien de temps y a-t-on employé?

Bornons-nous donc à des notions certaines sur le climat général de la contrée dont nous avons déterminé les frontières dans le chapitre précédent.

Le climat du pays des Kirghiz-Kazaks est particulièrement remarquable par les extrêmes du froid et du chaud; les hivers y sont fort rigoureux; les chaleurs caniculaires, insupportables. Le froid, dans les parties septentrionales des steppes habitées par la Petite et la Moyenne-Horde, excède souvent 30° du thermomètre de Réaumur; il va quelquefois jusqu'à 20 degrés, même près de l'embouchure du Syr, c'est-à-dire vers le 45e degré de latitude [1]. Il est clair qu'à une telle température les rivières, les plaines et les montagnes se couvrent de neige. Cette neige est profonde et demeure longtemps sur le terrain, particulièrement dans le nord des steppes. Sur les bords du Syr, il n'y a pas toujours des neiges, bien qu'au reste ce fleuve se couvre de glace vers son embouchure presque chaque année, ainsi que la partie septentrionale de la mer d'Aral.

En général la saison d'hiver est funeste aux habitants des steppes à cause, non-seulement de l'intensité du froid, mais aussi des vents et des ouragans qui arrivent avec les frimas. De redoutables tourbillons appelés *bouranes* s'y élèvent avec la plus grande force; ils enlèvent en masse les habitations,

[1] Les troupes de Timour (Tamerlan), au rapport de Chéréfeddine, mouraient de l'excès du froid sur les bords du Syr.

renversent les arbres, détruisent les hommes et les troupeaux. Le bétail et surtout les moutons, n'ayant pas la force de résister à l'action du vent qui les chasse au loin, se retrouvent à cinquante, à quatre-vingts, et quelquefois à plus de cent verstes du lieu où la tempête les avait pris, et la plupart de ces bestiaux périssent sous des amas de neiges.

Aux froids excessifs succèdent bientôt les chaleurs excessives de ce même climat.

Un terrain argileux, des déserts de sable, réchauffés par les rayons du soleil, et le manque de grands fleuves et de forêts, sont des causes qui rendent la chaleur insupportable, même pour les animaux, dans les lieux qui se trouvent à couvert du vent. Des voyageurs assurent que les oiseaux et les bêtes fauves se tiennent pendant le jour à l'abri de cette chaleur dans des grottes, des cavernes et des antres. Si nous ajoutons que la plus grande partie de ces contrées ne produit ni arbres ni buissons, et que les herbes qui y croissent au printemps sont promptement grillées, consumées, chacun pourra aisément se représenter la situation du pèlerin traversant une plaine de ce pays au mois de juin ou de juillet. Près du Syr ou Syr-Daria [1], et surtout dans les sables de Kara-Koum, à la fin d'avril, les chaleurs sont déjà fatigantes, et l'herbe jaunit et se dessèche. La rosée, qui dans les autres pays rafraîchit chaque jour les plantes, est là un phénomène très-rare. Les terres voisines du fleuve Oural, quoique beaucoup plus au nord, ne sont guère mieux partagées, et la chaleur y monte quelquefois jusqu'à 50 degrés de Réaumur au soleil, et à 34 degrés à l'ombre. Par une telle température, on ne saurait appliquer la main nue sur un objet de fer chauffé par le soleil, et le sable est tellement brûlant qu'on y fait cuire les œufs. Nous en avons nous-même fait l'expérience.

Dans la partie méridionale des steppes, la chaleur est nécessairement plus forte. Les nuits d'été, selon l'ordre naturel, sont plus supportables, sans toutefois être assez fraîches, et les

[1] *Daria*, fleuve; *Syr*, jaune.

hommes qui n'y sont pas accoutumés ne peuvent dormir en repos. Les nuits d'automne, au contraire, sont extraordinairement froides, relativement à la température du jour.

Malgré ces deux extrêmes, qui se partagent l'année, le climat de la contrée que nous décrivons est généralement sain. Les indigènes et les étrangers y prennent de l'embonpoint et de la force. Ceci est d'autant plus remarquable que le passage du chaud au froid, lors du changemeut de la saison, s'y opère presque toujours brusquement. Le 20 octobre 1820, me trouvant près des collines de l'Ilek, je me plaignis, vers midi, de l'excès du chaud, et j'en témoignai mon étonnement; le 28 du même mois j'allais déjà en traîneau : le traînage venait de s'établir tout à coup, et il dura sans interruption jusqu'au mois de mars. Ces variations atmosphériques sont communes dans le pays; mais, comme elles ont lieu ordinairement à la transition d'une saison à l'autre [1], elles ne constituent pas un état habituel qu'on puisse rapporter à l'inconstance du climat.

Il en faut excepter les lieux situés près des hautes montagnes, car ces lieux, si le vent ne souffle point, sont sujets à une chaleur très-forte; mais, quand le vent s'élève des montagnes, la température change tout à coup, et le thermomètre descend fort bas.

Les vents ont beaucoup de violence, et, en bien des lieux, ils soufflent périodiquement en tel temps de l'année. Ce sont eux qui, en hiver, produisent les affreux bouranes dont nous avons fait mention; et, en été, des tourbillons désastreux, qui, tournoyant en hautes spirales avec une rapidité incroyable, enlèvent aux nues les menus objets, et arrachent, culbutent et roulent les objets pesants. Le vent le plus fréquent, celui aussi qui a le plus d'influence sur le pays des Kirghiz-Kazaks,

[1] C'est-à-dire de la saison froide à la saison chaude. C'est une distraction commune à presque tous les auteurs russes que de parler de l'hiver et de l'été comme s'il n'y avait réellement que ces deux saisons dans l'année, et cela lorsqu'ils viennent de nommer le printemps et l'automne, ou vont les nommer. (*Note du traducteur.*)

est le vent nord-est. Les lieux qui y sont exposés sont incomparablement plus froids que ceux qui s'en trouvent garantis, lors même que ces derniers lieux sont soumis à l'action des autres vents [1]. 5 ou 6 degrés avec un vent nord-est ne sont pas moins sensibles que 15 ou 16 degrés par un temps calme.

Les pluies sont d'une grande rareté dans les steppes des Kirghiz-Kazaks. Il n'y a que les terres voisines des montagnes qui, de temps à autre, soient arrosées par les vapeurs que l'air y répand; aussi sont-elles plus vivantes, plus agréables et plus fertiles en ces endroits. La plus grande partie des steppes se dessèchent à l'excès; le terrain s'y condense verticalement en formant des crevasses.

En général on peut se représenter les quatre saisons de cette contrée sous les aspects suivants :

Le printemps apparaît tout à coup et passe rapidement;

L'été est sec et brûlant;

L'automne est pluvieux, triste et court;

L'hiver est long, sec, et constamment froid.

Fixés maintenant sur le climat de tout l'ensemble du pays, nos lecteurs se contenteront de savoir, d'après le témoignage des voyageurs, quelles sont les parties où se rencontre un changement très-sensible dans la température. Dans les possessions de la Petite-Horde, on regarde, sous ce rapport, les monts Mougodjar comme une ligne de démarcation, au sud de laquelle le climat est généralement bien plus chaud qu'au nord de ces monts; différence qui se fait remarquer, tant dans la température de l'air que dans le règne végétal. En allant encore plus au sud, le fleuve Syr paraît aussi devoir être adopté pour trait de démarcation dans une division des steppes en divers ciels. Les lieux qu'habite la Horde-Moyenne sont partagés par la chaîne des Ildighis, qui produit une différence

[1] Cette particularité de l'influence du vent nord-est sur la température se fait remarquer très-sensiblement sur les rivages de la mer Noire ainsi que dans l'Asie centrale.

notable dans le climat des terres qu'elle sépare. L'étendue occupée par la Grande-Horde, étant couverte de montagnes, est sujette à une grande diversité de climats, selon la hauteur et la direction des chaînes.

L'Oust-Ourt, énorme plateau qui, de sa partie occidentale, va aboutir à la mer d'Aral, est remarquable par la rigueur de son climat. Là, sous le 45ᵉ degré de latitude, règnent souvent des froids de 30 degrés de Réaumur, et cela ne paraît nullement extraordinaire. Il y tombe des neiges qui forment une couche de deux à trois pieds d'épaisseur.

M. Eversmann regarde comme une des principales causes du froid excessif des steppes de la Petite-Horde la quantité de sel répandue à leur surface. Le manque de forêts, la pauvreté générale de la végétation, enfin l'absence de fortes barrières ou de hautes chaînes de montagnes au nord, augmentent la rigueur du climat.

Ces mêmes causes et les mêmes effets se retrouvent dans les steppes de la Horde-Moyenne.

CHAPITRE III.

SURFACE.

En général le sol de la steppe des Kirghiz-Kazaks consiste en argile pure ou en argile mêlée de sable. Le sable, dans les parties septentrionales, y entre pour fort peu, tandis que vers le sud il s'y mêle à un tel point qu'il finit par couvrir la terre, et par former, pour ainsi dire, des mers de sable de plusieurs centaines de verstes de surface. L'argile des steppes est presque toute imprégnée de sel.

Pour mieux représenter les terres de la contrée dont nous nous occupons, il convient de la diviser en plusieurs parties

que nous décrirons en marchant du nord au sud, mettant à profit des notions extraites des témoignages imprimés, manuscrits et verbaux de personnes qui ont voyagé dans ces mêmes lieux, soit pour leurs affaires de commerce, soit par ordre du gouvernement, qui les avait envoyées faire des découvertes géographiques.

Le terroir le plus dégagé de sable et le plus fertile de la contrée occupée par les Kirghiz-Kazaks est, dans sa région septentrionale, entre le 51e et le 55e degré de latitude. L'extrémité de cette région peut être figurée, en idée, par une ligne qui s'étendrait de la forteresse d'Orsk au fort de Sémiarsk. La partie la plus orientale de cette région n'est pas remarquable par l'abondance des productions de la terre; mais la partie moyenne et la partie occidentale de l'espace que nous venons de déterminer possèdent toutes les conditions nécessaires pour une colonisation. Les prairies sont riches en pâturages et en fleurs de toute espèce; on y voit des forêts propres à faire du bois de brûlage et du bois de constructions; de nombreuses plaines d'un fort terrain très-propre au labourage; des lacs où le poisson abonde, et des rivières d'une eau pure, agréable et saine : telle est la région que nous appellerons à bon droit la première.

Dans la seconde région nous renfermerons l'espace borné au nord et à l'ouest par le fleuve Oural, au sud et à l'est par des lignes qui s'étendraient depuis les monts Mougodjar jusqu'à la forteresse d'Orsk et au fort Boudarinsky. Cette région consiste en une argile arrosée par un grand nombre de rivières, et conséquemment abondante en herbages; elle contient beaucoup d'endroits propres à la culture; et offre aux voyageurs de grandes commodités, hors celle de se chauffer; car, à l'exception de quelques buissons et de quelques arbres qui croissent sur les bords de la rivière Ilek, il n'y a de bois nulle part. Les meilleurs endroits, les moins infertiles de cette région, sont les vallées des monts Mougodjar et les bords des rivières Or, Ilek, Khobda, Outva, et les sources de l'Ouïl.

Nonobstant son éloignement de la mer, elle a beaucoup de coquilles, de bélemnites et d'ammonites, objets qui portent à croire qu'elle a dû être couverte par les eaux marines. Le baron de Meyendorf[1] y a trouvé une grande quantité de cailloux de diverses couleurs, de pétrifications, de mollusques, et même une dent de requin.

M. Pander[2] dit, de la région que nous examinons : « Ce pays est d'une formation secondaire, et comme dans les terrains de cette nature les minerais ne se trouvent ordinairement qu'en petites quantités et très-parsemés, il en est de même ici pour le cuivre. A la Berdianka, au ruisseau Kizil-Ovali-Sou et même à cent verstes plus loin, au bord de l'Ilek, où s'étend une chaîne de ces collines de grès sous une couche de marne remplie d'ammonites, on aperçoit des traces distinctes de mines abandonnées et de minerais roulés par les eaux. Ces minerais consistent en grande partie en cuivre carbonaté vert, en cuivre corbonaté bleu terreux, parsemé de cuivre oxydé rouge et de malachite en petites parties dans la gangue ordinaire, composée de troncs d'arbres pétrifiés en quartz-agate grossier. Il est hors de doute qu'on découvrirait facilement de nombreuses mines dans ces contrées.

« Au delà de l'Ouzoun-Bourté, le grès rouge est remplacé par un poudingue dont les fragments de quartz sont agglutinés par un ciment siliceux; il se trouve dans la majeure partie du nord de la steppe, en y variant de couleur et de masse suivant la quantité de fer qui entre dans sa composition. Les grains roulés qui font la base de cette roche sont tantôt de quartz, tantôt de jaspe, tantôt de calcédoine, formant un mélange de blanc, de brun foncé et de noirâtre. Souvent ils disparaissent complétement, et la silice, qui servait de ciment au poudingue, se présente en grandes roches quartzeuses, qui commencent en quelques endroits à se décomposer en grès. Là où ces rochers se montrèrent pour la première fois sur notre

[1] *Voyage à Boukhara*, page 13.
[2] *Ibidem*, page 350.

route en masses escarpées jaillit, à quelques pas de l'autre rive de l'Ouzoun-Bourté, une source très-ferrugineuse, qualité qui n'est pas rare dans la steppe. La rivière Témir contient du fer, ce qui lui a donné son nom (rivière de Fer), ainsi que le Kizil-Ovali-Sou (eau près d'une plaine rouge), dont les rives sont rougies par l'oxyde de fer. Mais ici une source paraît être de quelque importance et prouver que les couches de houille sur lesquelles elle coule s'étendent plus qu'elles ne le paraissent sous les rochers de quartz, et qu'elle doit ses parties ferrugineuses aux pyrites dont la houille est imprégnée.

« Plusieurs morceaux de houille qu'on voyait parsemés dans ces endroits, et que l'eau y avait charriés, faisaient présumer qu'une couche voisine devait s'y trouver : nous la découvrîmes en effet non loin de là, dans un ruisseau qui reçoit les eaux de la source ferrugineuse en question. Cette houille est brune; elle offre encore visiblement les veines, les fibres et les nœuds du bois. A environ cinquante pas de cette couche, le bord d'une rivière contenait de grands morceaux de charbons déjà changés en houille éclatante; mais comme ce bord était formé de pierres roulées par l'eau et recouvertes d'argile, par conséquent d'une formation postérieure à celle des roches qui se trouvaient auprès, ces morceaux de houille éclatante auront été détachés par hasard, entraînés jusqu'à cet endroit, où ils auront changé de nature. Des recherches approfondies sur l'étendue et la qualité de cette mine feront voir si elle vaudrait la peine d'être exploitée. Un essai que nous fîmes sur les lieux mêmes, avec quelques morceaux de charbon, nous fait croire à l'affirmative.

« Il s'est formé, vers le penchant nord-ouest des hauteurs de Bossagha, sur le poudingue dont nous venons de parler, des couches remarquables composées de chaux carbonatée, grisâtre, mélangée de cailloux et remplie de coquilles univalves et bivalves pétrifiées, de bélemnites et de dents de squale. Plusieurs couches de gypse fibreux, pur et transparent, paraissent sur le côté sud-ouest de ces collines argileuses et calcaires,

sous lesquelles la roche quartzeuse déjà mentionnée, ou la brèche siliceuse, continuent à s'étendre.

«Depuis Bossagha jusqu'auprès des monts Mougodjar, nous trouvâmes un grès blanc à petits grains, passant souvent à un quartz gris compacte ou à un quartz pyromaque, ou rempli de petites couches de gypse et de sel, contenant des coquillages et beaucoup d'os fossiles de différentes espèces de souris. Aux bords du Témir, ce gris contient plus de chaux, et s'y change même en marne; à l'Emba, il devient très-dur et propre à former des pierres de taille; plus il se rapproche des monts Mougodjar, plus il devient quartzeux.»

La troisième région s'étend au sud de la deuxième et finit au sud-ouest par la mer Caspienne, au sud-est par le plateau de l'Oust-Ourt [1], du côté de l'est par la steppe Mouss-Bil, située entre les monts Mougodjar et la montée de l'Oust-Ourt. Cette région est évidemment bien moins fertile que la précédente; elle contient de grands espaces de sables, de vastes marais et des lacs d'une eau impotable. Les petites rivières qui arrosent cette contrée ont presque partout une eau salée jusqu'à l'amertume, et en été elles se dessèchent. Il n'y a que les chameaux qui, en cette saison, puissent se nourrir, et copieusement, de l'herbe qui croît dans cette partie de la steppe; mais pour les chevaux cette même herbe ne convient absolument qu'en automne, lorsque les froids en ont diminué l'âcreté. Les abreuvoirs y sont rares. Les terres labourables ne se rencontrent que dans le nord de cette région, sur les rives des cours d'eau, et encore sont-elles en très-petite quantité.

Le long de l'Emba se trouve de la craie d'un blanc sale, qui forme des rangées entières de monticules. Dans ces monticules et à l'entour on rencontre souvent des morceaux de calcédoine. Les plaines qui s'étendent jusqu'à l'Oust-Ourt, contiennent de l'ocre, la plupart jaune et rouge. La partie méridionale de cette troisième région, avec la quantité de lacs et ma

[1] Haute plaine, plateau.

rais salants [1] et de roselières dont elle est couverte, se distingue par une stérilité complète. Il n'est pas de séjour plus désavantageux, en été et en automne, même pour un peuple nomade; mais en hiver les Kirghiz y trouvent plusieurs commodités. Les jonchaies qui couvrent la plaine, semblables à des forêts servent, 1° de rempart contre les vents et contre les bouranes; 2° de pâturage pour le bétail; 3° ils tiennent lieu de bois, et suffisent à chauffer plusieurs milliers d'hommes par les froids les plus intenses.

Nous ne saurions mieux faire ici que de rapporter un extrait du journal écrit (en langue allemande) par M. Eversmann, lors de son voyage aux steppes des Kirghiz, région qui forme le rivage de la mer Caspienne :

« Sur l'espace d'environ cent verstes des bouches de l'Oural à celles de l'Emba, le rivage de la mer est couvert de roseaux; dans les endroits légers, les joncs, poussant des rejetons nombreux et s'entrelaçant par les racines, donnent naissance à de nouvelles îles, et le sable qui vient s'y charrier s'affermit dans les interstices des racines et des grosses tiges, s'y affaisse, et consomme la formation de ces îlots. C'est ainsi que s'explique la quantité innombrable des îlots dont sont semés les rivages de la mer Caspienne, dans les parties que couvrent les jonchaies. En effet, là où cessent les joncs cessent aussi les îles. Si les îles qui naissent ainsi de la multiplication des joncs s'étendent et aboutissent au rivage, y produisent des bancs, plusieurs de ces bancs réunis finissent par former des golfes et des détroits ou canaux. Ce labyrinthe de bosphores, de golfes, de bancs et d'îlots couverts de fanges et de roseaux est, dans cette région, le rivage de la mer Caspienne; ainsi la terre y fait des conquêtes et la mer recule d'autant. De pareils phénomènes viennent de la mer : les golfes se ferment par une barrière de joncs et deviennent des

[1] Le plus vaste de ces marais salants se nomme Kara-Sor; il unit le lac Kara-Koul à la mer Caspienne. Dans toute son étendue, il n'y a que deux endroits où passent les caravanes en temps de sécheresse.

lacs salés; la mer cède encore, et le lac, ayant perdu toute communication avec elle, s'alimente d'eaux de pluie et de neiges fondues; les plantes aquatiques, en se fortifiant, le diminuent peu à peu, et le golfe devenu lac se change en saline, et au printemps en marais salant. Les herbes salsugineuses qui d'abord couvraient les bords du lac en envahissent ensuite la surface entière, et, selon les lois chimiques de la végétation, couvrent et transforment le terroir salifère. A ces herbes viennent se joindre celles des steppes; et, par l'effet d'un si étonnant travail de la nature, un terrain maritime salsugineux est ajouté à la stérilité du désert. Il va sans dire que cette révolution est l'œuvre, non de quelques années, mais de plusieurs siècles. »

La vérité de ce qui vient d'être exposé nous est confirmée, tant par le témoignage des Kirghiz que par notre propre observation. Quant aux Kirghiz, ils sont unanimes pour affirmer que la mer se retire, que les lacs s'évaporent, que les lieux jadis couverts de joncs et de roseaux produisent aujourd'hui des végétaux tout différents; en d'autres termes : que le lit de ces endroits est devenu trop peu humide pour les roseaux. Nous avons reconnu nous-même que le rivage de la mer est entouré de lacs salés qui deviennent rares du côté de l'est, où enfin, en avançant dans les steppes, on ne rencontre plus que des plaines de sel.

Les pierres de la région que nous examinons consistent en des banches calcaires et gypseuses, de formation récente, et en des carrières de sablon avec beaucoup de variétés, veines et nuances diverses. L'étendue de marécages situés entre l'Oural et le Saghiz, et un peu plus loin vers l'Emba, est un gisement abondant de minerai de fer limoneux, d'un fer oxydé-phosphorique.

Une quatrième région est le plateau qui, commençant à l'extrémité du Mouss-Bil, s'étend au sud, et forme un isthme entre la mer Caspienne et celle d'Aral. Ce plateau, appelé Oust-Ourt ou Haute-Plaine, offre peu d'avantage à ses possesseurs. Il n'est pas arrosé par une seule rivière, et nulle

part il ne produit de bonnes denrées. Les broussailles et herbages qui y croissent sont bons pour les chameaux et non pour les chevaux, encore moins pour les moutons. Les fontaines y sont rares, et l'eau y est fort loin de la surface de la terre. Au milieu de l'Oust-Ourt, il y a quelques salines et quelques sables connus sous le nom de Sam ou Sham. Bien que sous quelques rapports les sables Boursouk puissent aussi être regardés comme faisant partie de ce plateau, néanmoins, par leur composition géognostique, ils doivent être rapportés à une autre région.

A l'infertilité du terrain de l'Oust-Ourt se joignent les vents et les ouragans; aussi des plaines élevées et découvertes sont-elles entièrement inhabitables, et il n'est jamais arrivé que les Kirghiz-Kazaks y aient campé en hiver.

Des notions sur l'Oust-Ourt peuvent encore passer pour une nouveauté assez curieuse en géographie. Nous les devons à l'expédition qui, sous les ordres de M. le général-major Berg (alors colonel) s'occupa, à la fin de 1825 et au commencement de 1826, de décrire l'isthme qui sépare la mer d'Aral de la mer Caspienne. Nous ne saurions mieux satisfaire nos lecteurs, à cet égard, qu'en leur offrant un extrait du journal de M. Eversmann, qui se trouva attaché à cette expédition en qualité de naturaliste :

« Oust-Ourt, terme kirghiz, signifie plateau, et comme dans la partie occidentale des steppes il ne se trouve aucune autre plaine élevée, on n'entend sous ce nom que l'isthme qui sépare la mer Caspienne de la mer d'Aral; cet isthme a été représenté jusqu'à ce jour comme couvert de diverses montagnes, dont les principales recevaient le nom de monts des Brouillards. L'Oust-Ourt est un plateau qui n'a nulle part plus de six cents pieds de hauteur au-dessus du niveau des mers qu'il sépare. Cette haute plaine[1] se termine en se

[1] *Oust* signifie haute, élevée; *ourt*, plaine; aussi la steppe basse, allant au sud de l'Oust-Ourt, se nomme-t-elle, au contraire, *Ast-Ourt;* ce qui, en kirghiz, signifie mot à mot basse plaine.

dessinant circulairement par un rivage escarpé et tout bouleversé, que les Kirghiz nomment Tchink au bas duquel s'étend, en déclinant, la plaine basse. Quoique ce rivage se soit dégradé avec le temps et que, du côté de la steppe, il se soit formé diverses collines, de petites montagnes, des vallées, des excavations, jusqu'à ce jour il est si escarpé qu'il y a peu d'endroits où il soit accessible. La surface élevée de l'Oust-Ourt offre aux yeux le même aspect que celle de la steppe d'en bas; l'une et l'autre consistent en un terrain d'argile sableuse, en sables et en salines. Ce sont, dans l'une et dans l'autre, les mêmes végétaux; il y a cependant dans les espaces de la haute-plaine une plante buissonnière qui ne se rencontre ni dans la plaine basse, ni ailleurs, et à laquelle je serais embarrassé d'assigner un nom systématique, car je ne l'ai vue qu'en hiver. Les Kirghiz la nomment baïalych. Près de l'Oust-Ourt, à différentes distances, se suivent des collines d'inégale hauteur, et disposées presque dans la même direction que le Tchink; selon les Kirghiz, ces collines sont parfaitement en rapport avec l'Oust-Ourt, soit par leur élévation, soit par leurs petites cimes aplaties, et par la nature du terrain qui les couvre, soit enfin par le baïalych qu'elles produisent. Au sud de l'Emba se trouve une chaîne de monts, ou plutôt un plateau de médiocre étendue, appelé Djildi-Tagh. Les collines de ce plateau étaient sans doute jadis unies avec le grand plateau que nous décrivons, ce que démontrerait l'identité de substances consécutives des deux plateaux.

« L'étendue de l'Oust-Ourt est assez considérable : à l'est, il est borné par la mer d'Aral; à l'ouest, par la mer Caspienne; de telle sorte que ce sont ses bornes escarpées qui forment le rivage de chacune. Le Tchink, son bord méridional bouleversé, s'étend le long de la partie méridionale du golfe Mertvoï, dans la direction nord-est, en formant une infinie variété de détours, d'angles rentrants, comme les golfes d'une mer, et de caps en saillie, jusqu'au méridien du rivage occidental de la mer d'Aral; là il se perd dans les ensablements appelés

Boursouk qui, plus loin en droite ligne, bornent l'Oust-Ourt à l'est, jusqu'à la mer d'Aral même; ce sont les seuls lieux où l'Oust-Ourt n'ait pas des bords escarpés. La partie méridionale de l'Oust-Ourt est terminée par le Tchink ainsi qu'il suit : du golfe Mertvoï-Koultouk, il va d'abord au sud, puis au sud-est du côté opposé; le Tchink, commençant à la partie méridionale du rivage de la mer d'Aral, tourne au sud-ouest, et, à la latitude du Manghichlak, se rapproche ainsi de la partie qui part du golfe Mertvoï-Koultouk. Nul doute que tout le plateau, au temps d'une plus grande élévation du niveau des mers, n'ait formé une grande presqu'île qui, du côté de l'est seulement (à l'endroit où il confine aux ensablements Boursouk) se trouvait unie au continent. Le Tchink n'a pu être autrefois qu'un rivage baigné par la mer, et tous les monticules semés çà et là devant lui, tels que le Dongus-Tag et le Djildi-Tag, furent des îles détachées du continent par l'action des eaux. Tout l'Oust-Ourt, dans sa conformation géognostique, est très-uniforme, et ne consiste que dans une seule substance compacte qui couvre tout, c'est-à-dire en une vaste couche de marne, offrant les nombreuses variétés qu'on lui connaît. Dans toute l'étendue du Tchink, et particulièrement sur les bords de la mer d'Aral, on voit des roches nues, anciens écueils de l'aspect le plus bizarre. Bien souvent ces roches se montrent jusqu'à la surface de l'Oust-Ourt, et par conséquent il n'est pas difficile d'en tirer des déductions sur la composition de ce plateau. Les couches pierreuses sont partout parfaitement horizontales; ce n'est que dans les décombres du Tchink, et dans les roches provenant de la chute des escarpements minés par les siècles, qu'elles sont surjetées en désordre. Il faut remarquer que sur l'Oust-Ourt il existe trois principales variétés qui appartiennent à un même composé et à une seule formation géognostique, et qui ne gisent pas en gisements particuliers, mais passent de l'une à l'autre ou se contiennent l'une dans l'autre. Ces trois variétés sont la marne proprement dite, ferme, pétrifiable; une marne ou

pierre grenue, et une marne poreuse presque à l'état de pierre ponce, et consistant en coquilles bivalves, avec un alliage de limas pétrifiés, surtout vers les bords de la mer d'Aral. Ces trois espèces mêmes varient indéfiniment, et sous mille aspects divers passent de l'une à l'autre. La marne se présente tantôt pleine et serrée comme la marne commune, ou en petites couches, ou bien grenue, prête à se convertir en oolithe, quelquefois entièrement sans fossiles, puis mêlée avec une quantité plus ou moins grande de coquilles; tantôt enfin elle semble n'être qu'un composé de coquillages fossiles.

« D'un autre côté l'oolithe se change en marne (*meargel*) et quelquefois aussi se trouve tout à fait sans pétrifications; quelquefois encore (ce qui n'avait jamais été observé) elle est mêlée de coquillages bivalves du genre *candium*. Sur le rivage de la mer d'Aral, la pierre grenue est plus rare; on y trouve de la marne en bien plus grande quantité. Au sud elle est plus forte, plus compacte; au nord elle est plus molle, plus semblable à la glaise, du moins dans les lieux découverts du rivage; là sont des couches d'un brillant grès [1] oxyduleux, où se trouvent mêlées beaucoup de parcelles de fer de formes dentelée, cannelée et autres. De ce grès se sont probablement formés les brillants cailloux [2] roux ou jaunes (selon que le fer oxydé ou le soufre en détermine la couleur) qu'on rencontre épars sur le rivage, et que les Kirghiz prennent pour une pierre contenant de l'or; ce qui a donné lieu à l'opinion généralement reçue dans les steppes qu'il se trouve de l'or dans les monts situés le long du rivage occidental de la mer d'Aral. Tout homme versé dans la géologie reconnaîtra aisément l'absurdité de ce préjugé; la composition de l'Oust-Ourt, d'après toutes les explorations faites jusqu'à ce jour, ne permet pas physiquement de croire qu'il puisse renfermer de l'or sur aucun point.

« Dans la terre marneuse des monticules de marne éboulés

[1] *Pectchanik*, sables d'alluvion.

[2] *Jelezniak*, ferrum ochraceum brunum, et *koltchadan*, pyromachus.

le long du rivage de la mer d'Aral, on voit une très-grande quantité de gypse et encore plus de sélénite, en plus ou moins grands blocs et cristaux; on rencontre aussi un gypse de couleur vert-terne, fibreux et laminaire à la brêche, mais très-dur et pyromaque, ce qui suppose la présence de parties siliceuses. Cette pierre se trouve en cailloux assez gros, toujours anguleux et laminaires, et à la surface desquels sont des cristaux de gypse, de même nature que les blocs mêmes, mais de la forme de lentilles et disposés en carrés. Par ces seuls cristaux il est aisé de voir que toute la masse est de simple gypse.

« La sélénite se rencontre aussi en quantité, plus loin, au nord et à l'est de la steppe, dans les collines de marne; souvent elle couvre de vastes espaces, ce que j'ai vu moi-même plus d'une fois dans mon voyage de Boukharie. Le Tchink, qui fut aussi un véritable rivage, abonde singulièrement en sources d'une eau douce, qui a un petit goût de gaz hydrogène sulfurique; et sur l'Oust-Ourt, même dans les sables qui s'y trouvent, souvent on voit des puits creusés dans le tuf de marne, et contenant à peu de profondeur une eau saine et très-bonne à boire. La pente méridionale de l'Oust-Ourt est couverte d'élévations et de collines produites par les pluies, les ouragans, et probablement par les flots de la mer Caspienne, qui jadis a dû occuper ces endroits. Ces monticules superposés, accumulés, sont moins hauts que le niveau du plateau. C'est aux pluies et aux neiges fondues qu'il faut attribuer la formation des ravins qui se voient dans les pentes bouleversées du Tchink; quelques-uns donnent naissance à des sources d'eau pure. Les Kirghiz disent que le Tchink devient plus rocailleux et plus roide à mesure que l'on approche du Konrad. Là il forme, de l'extrémité supérieure de l'Oust-Ourt jusqu'à l'eau, quatre principales terrasses ou quatre gradins, dont chacun est composé de petites collines et d'excavations particulières. En se tenant sur le bord de l'Oust-Ourt, on ne voit qu'une de ces terrasses : elle masque

les deux autres, et la mer semble très-proche, quoiqu'elle soit encore distante d'un quart de verste seulement. Il est bien peu d'endroits par où l'on puisse descendre à pied de l'Oust-Ourt, et encore moins en descendre à cheval. En quelques endroits les terrasses du Tchink sont si larges qu'on en ferait de belles esplanades, propres à y construire des villages entiers avec champs potagers, vergers et jardins. »

Dans une cinquième région nous comprendrons l'étendue qui se prolonge des monts Ourkatch et Mougodjar, vers l'est. Au nord, elle confine à la première région; à l'ouest, à la seconde et en partie à la troisième; au sud, elle se termine par le commencement des sables appelés Grands-Boursouk et par les lacs Aksakal-Barbi; et à l'est elle s'étend jusqu'aux ramifications des monts Oulou. Cette région, en exceptant la plaine située entre les monts et les vallées qui ceignent le Tourgaï, passe généralement pour stérile; elle ne produit à peu près que du chysanthemum (*chrisocome villosa*); elle n'a guère pour terrain qu'une argile sèche, friable et presque nue; et en partie de grands déserts de sable, coupés par des lacs salants et par des marais salants desséchés. Il n'y a pas jusqu'aux rivières de cette région, comme la Tchedyr-Katkan, la Sary-Boutak, la Karakaï, etc. qui ne contiennent une eau salée ou âcre. Les vallées font exception parce que leur terroir est plus gras et parce qu'elles sont protégées contre les chaleurs dévorantes de l'été, et de plus elles sont humectées par les eaux qui coulent des montagnes. C'est à cette catégorie de vallées que nous rapportons la partie de cette région qui est renfermée entre les branches des monts Kara-Adyr, Mougodjar et Ourkatch. Les monts Kara-Adyr sont remarquables en ce qu'ils séparent des lieux où le terrain est imprégné de sel, d'avec les lieux où il y a absence totale de sel.

La sixième région, allant de la cinquième vers l'est, jusqu'à l'Irtych et aux lacs Nor-Zaïçan, peut être bornée au sud par le 48e degré de latitude. Cette région, bien qu'elle ressemble à la précédente par quelques endroits de sa partie occidentale,

comme elle est dans sa partie orientale couverte de montagnes dont quelques-unes sont fort élevées, et comme elle se trouve arrosée par les rivières qui en découlent, elle devient plus fertile, plus agréable et plus riante. Elle contient beaucoup de vallées propres à la culture; on y rencontre des sources vives d'une eau saine et douce, de beaux pâturages et des bois. Les voyageurs louent de cette région particulièrement les fertiles entours des monts Kou-Kazlyk, Kéno-Kazlyk, Kar-Karaly; les rives de la petite Noura, etc. Au reste, cette région contient aussi nombre de lacs d'eaux salsugineuses et amères. Pallas dit que près de l'Irtych se trouvent dans la terre beaucoup de coquilles marines.

Il nous reste, pour la septième et dernière région des steppes des Kirghiz-Kazaks, leur partie méridionale, à prendre cette partie aux Grands-Boursouk et au rivage oriental de la mer d'Aral, et à la borner au pied des monts qui passent entre les Balkhach et Alaktougoul. Nous ne voyons guère dans cette région que des lieux stériles, nommément les sables Grands-Boursouk, Petits-Boursouk, Kara-Koum, Kizil-Koum et Arch-Koudouk-Koum [1]; le désert Bitpak, le lac Balkach, les roselières qui l'entourent et les steppes presque inconnues pour nous, qui sont arrosées par les rivières Tchouï et Talach. Nous y rapporterons encore l'espace compris entre le Syr, le Kouvan et le lit de l'ancien fleuve Iana. De cette vaste région qui, par son étendue, pourrait être habitée par plusieurs millions d'hommes, nous ne pouvons décrire avec quelque détail que ce terroir de sa partie la plus occidentale que M. Pander, dans son voyage en Boukharie, eut occasion de voir et vit des yeux d'un naturaliste. Voici ce qu'il en dit : « Dans les deux Boursouk, ainsi que dans le Kara-Koum et dans tous les déserts situés en deçà du Sir, de petits morceaux de tuf calcaire sont éparpillés sur les cavités, et ce tuf paraît servir de

[1] Le mot *koum* signifie sables. On le répète communément après chaque nom propre de sables; j'avertis ici le lecteur que je m'en dispenserai quelquefois pour plus de brièveté dans les énumérations.

base au sable; car il compose souvent les petites collines du désert. Au sortir du Grand-Boursouk s'élèvent des collines formées de roches quartzeuses et de brèches composées de fragments de quartz, réunis par un grès très-ferrugineux. Souvent ce grès paraît tout pur, souvent aussi il renferme des ragnons de fer oxydé globuliforme qui atteignent un pied de diamètre, mais si noirs et si riches, qu'ils pourraient être utilisés comme minerai. Plusieurs collines longent le nord-ouest et le nord-est des Petits-Boursouk; les premières sont formées de marne passablement dure et mêlée de coquilles marines; les secondes, de grès ferrugineux, pareillement plein de coquilles marines et traversé par plusieurs veines de gypse. Cette marne, qui s'étend jusque vers la mer d'Aral, forme les élévations d'Aïgour et de Sari-Boulak, qui paraissent être les anciennes rives de cette mer. Termembès et les hauteurs situées auprès se composent aussi de marne, qui devient très-morne et friable en beaucoup d'endroits, et qui contient une quantité innombrable de coquilles univalves et bivalves, d'os de souris, de dents et vertèbres de poissons, de turbinites, de cardites et de dents de squale.

« Près de la mer d'Aral, ainsi que plus loin vers l'est, la marne se perd peu à peu, ou bien elle fait place à un grès blanchâtre, qui se change enfin en quartz blanc ou d'un gris clair. Le quartz de cette dernière couleur s'étend le long de la baie du Sir jusqu'à son embouchure, où il forme des élévations d'environ deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer. »

La contrée entre le Syr et le Kouvan est sablonneuse presque partout et couverte de roseaux dans le voisinage de ces fleuves. Cette étendue est, en grande partie, couverte d'ensablements de vingt à vingt-cinq pieds de hauteur, et en partie aussi d'un terrain d'argile qui ne serait nullement aride s'il y avait quelque moyen de l'arroser. Du Kouvan au sud, vers l'Iana, se trouvent aussi des sables coupés par des parties d'argile. Les rives du Iana sont d'une argile grasse, sur laquelle il

croît des bois de saxaoul qui méritent une attention particulière, tant par les propriétés spéciales de cette plante, qui paraît être une sorte de soude (*sabsola*), que par son abondance, sa vigueur et les avantages que les voyageurs tirent de ce singulier arbuste, dont il sera parlé plus loin. Au sud de ces bois s'étendent les sables Kizil-Koum. M. Pander, dans sa Revue géognostique des steppes kirghiz, dit, à la suite de ce que nous avons cité ci-dessus :

« Les roches de ce désert consistent en poudingue d'un brun rougeâtre, dont les grains, de différentes grosseurs, sont formés d'une argile brune, qui abonde souvent en parties calcaires blanchâtres, surtout sur les pierres détachées, et la brèche elle-même prend fréquemment l'apparence d'un calcaire grisâtre. »

LIEUX REMARQUABLES PAR LEUR FERTILITÉ.

Désignons maintenant les lieux qui, dans tout l'ensemble des sept régions que nous venons de décrire, se font remarquer par leur fertilité particulière, et pourraient être cultivés et plantés. Les lieux propres au labour se trouvent sur les rives de l'Ilek [1], de l'Or, près de la partie haute de l'Emba, sur l'Irghiz, sur la Bouldurt, la Khobda, l'Ouïl, dans les vallées des monts Mougodjar, autour des lacs Khodja et Aksakal; le long de la Tobol, de la Tourgaï et de l'Ichim, dans les monts Kar-Karal, Kou-Kazlik, le long du Syr ou Sir (et surtout vers Djankent), le long du Kouvan et de l'Iana, où récemment habitaient les Karakalpaks, peuple qui s'est toujours occupé de labourage.

Le capitaine Rytchkof, dans ses Mémoires, dit avoir vu d'anciens parcs de bestiaux sur le Kara-Tourgaï, et ces pâturages étaient arrosés par des canaux qui amenaient l'eau de la rivière.

[1] Les environs de l'Ilek et de ses affluents se font remarquer par la force de leur terroir et par les avantages qu'ils offrent, tant au pasteur qu'au laboureur.

Gaverdovski a trouvé des vestiges semblables sur la rivière Irghiz.

M. Changhine décrit la fertilité, les commodités de toute espèce des environs des monts Iman-Taou et Iakchi-Ianghis-Taou. Il fait même mention de pâturages kirghiz dans ces lieux où il n'y aurait qu'à extirper les roseaux qui couvrent les bords du lac Kourgaldjine et de la rivière Nur. L'espace compris entre les lacs Oubagan et Naourzoum, de même entre la forteresse Oust-Ouïsk et les rivières Aboug et Kaïrakl, se distingue aussi par la bonté de son terroir, et pourrait servir à l'établissement d'un peuple cultivateur. Enfin, au nombre des lieux propres au labour, doivent être comprises presque toutes les plaines situées entre les montagnes.

FORÊTS.

Dans la steppe des Kirghiz-Kazaks, les bois les plus vastes croissent, comme il a été dit plus haut, dans leur partie septentrionale, et surtout le long des chaînes Okto-Karagaï et Djavouk-Karagaï, et à l'est jusqu'au lac Oubagan, à peu de distance duquel se trouve la fameuse forêt Aman-Karagaï [1], consistant en pins et en bouleaux propres à la construction. Cette forêt, distante de la frontière russe de cinq journées de marche d'une caravane, a en longueur, au dire des Kirghiz-Kazaks, qui mènent leur vie nomade à l'entour, environ soixante verstes (quinze lieues), et en largeur quarante (dix lieues), et elle est extrêmement touffue. Au sud de la forêt Aman-Karagaï est le bois Naourzoum, confinant au lac du même nom et ayant environ vingt-cinq verstes de long et de six à huit de large; il est composé de pins, de bouleaux et de peupliers; il y croît en quelques endroits des cassis. Près du bois Naourzoum, à l'ouest, on connaît le bois de bouleaux Soundouk. La forêt Ara-Karagaï, qui, au témoignage du capitaine

[1] *Aman-Karagaï*, mot à mot, heureuse forêt.

Rytchkof, est distante d'un jour de marche du tombeau du khan Aboulkhaïr, a quatre-vingts verstes de long sur dix ou vingt de large. Ce même voyageur trouve des bois dans les vallées des monts Taki-Tourmass, sur les bords des rivières Ichim et Kinkoul. Sur la rivière Sélenta, qui tombe dans le lac Teniss, est la forêt bien connue sous le nom de Mouroun-Karagaï. Il y a aussi des bois sur la rive droite de l'Oubagan, et enfin à l'est de l'Ichim sur un espace considérable. M. Changhine assure que cette étendue, couverte d'une longue série de bois, a deux cent soixante-dix verstes de longueur, et jusqu'à cinquante de largeur. Le mont Iman est couvert d'une forêt impraticable. L'espace de cette montagne, jusqu'à une autre appelée Iakchi-Ianiach, et cette montagne même, sont couverts de bois, ainsi que les monts Koukazlyk, Boktou, Kar-Karaly, Bougly-Tag et plusieurs autres qui sont peu connus, et parmi lesquels sont particulièrement remarquables les monts occupés par la Grande-Horde. Dans la partie méridionale des steppes on distingue une forêt de saxaouls ou saksaouls, qui se déploie le long de la Iana-Daria. Au reste tous ces bois, comparés à l'immense étendue des steppes, sont fort peu considérables.

SABLES.

Après avoir décrit les lieux remarquables par leur fertilité, nous allons en indiquer de moins propres à la culture : ce sont les sables et les salines, qui comprennent une fort grande portion de la contrée dont nous nous occupons. Nous partons de l'ouest.

Les sables les plus voisins de la frontière occidentale des steppes des Kirghiz-Kazaks se nomment les Birukty, et gisent à un jour de marche de la forteresse de Kalmykof. Ils environnent de toutes parts le lac Petit-Karakoul. Leurs parties orientale et méridionale sont connues sous le nom de Taïçougane.

Plus au nord, entre les rivières Bouldurt et Djakcybaï, est un petit désert de sable appelé Djamane-Agatch.

Au sud-ouest de ce désert se trouvent les sables Aktchat et les sables contigus Barkine, qui s'étendent jusqu'à la rivière Ouïl.

Le long de l'Emba gisent les sables Saghil, Bakumbaï, Ak et Motchi.

On connaît entre la mer Caspienne et la mer d'Aral les sables Sam, Asmantaï et Mataï.

Au nord de la mer d'Aral confinent les Grands-Boursouk et les Petits-Boursouk; les premiers situés à l'ouest des derniers, et beaucoup plus spacieux.

A l'est, et en partie au nord-est de la mer d'Aral, s'étendent les sables Kara (noirs), qui, par leur immensité, surpassent presque tous les autres, et ont plusieurs centaines de verstes tant en long qu'en large. A l'est, ils vont de la mer d'Aral jusqu'à l'endroit où se sépare du Syr-Daria le détroit appelé Karaouzène; au sud, par les terres contiguës, jusqu'au lit à sec de la Iana-Daria; au nord, presque jusqu'aux lacs Aksakals, près desquels ils sont séparés par de petites élévations des sables Barbi, insignifiants par leur diffusion et inondés au printemps par les eaux de la rivière Irghiz. Quelques-uns pensent que ces sables sont appelés noirs (kara), parce qu'il y croît à foison une herbe de couleur très-foncée appelée uchane. Dans les parois des puits creusés au milieu des sables Kara on a remarqué les couches suivantes: la première ou supérieure est de sable gris, la seconde de sable et argile, la troisième de sable noir, la quatrième de terre marine de couleur vert-foncé. A très-peu de profondeur sous ces sables on trouve une eau saine, douce et abondante. Les parties septentrionnales des sables Kara portent divers noms propres inutiles à rapporter ici.

Au nord des lacs Aksakal-Barbi sont les sables Bouzoun et Kouchelak, que traverse la rivière Tourgaï.

Au-dessus de Kouchelak, entre les rivières Karakaï et Tachly-Boutak, gisent les sables Kara-Katnou-Ak.

Sur l'Oulou-Irghiz sont d'un côté les sables Koulaktcha et de l'autre Djaman-Koum (mot à mot, mauvais sable).

A peu de distance de Djaman-Koum, sur le chemin du fort d'Orsk aux lacs Aksakal, se trouvent les sables Djidel-Mamout, ainsi appelés à cause de l'arbre Djidel qui y croît. La longueur de ces sables est de sept heures de route; et la largeur de deux ou trois heures. On y rencontre des puits de bonne eau, et aussi des lacs ou salés ou saumâtres.

A vingt-sept verstes des Djidel-Mamout commencent les sables Tchokolak, allant de l'est à l'ouest sur un espace de quatre-vingts verstes.

Au sud des lacs Aksakal-Barbi s'étendent les sables Tugouchkane et Berili.

Les sables Koungour commencent au delà de la rive Saraçou, et ont environ cent verstes de long sur cinquante de large. Il y croît des saules des sables (*salices arenariæ*) et des saksaouls (*soudes salsolæ*).

A l'est des Karakoum, entre les monts Kok-Tombak et la rivière Tchouï ou Tsouï, se prolonge presque sur deux cents verstes la steppe sableuse et stérile Bitpak, où il n'y a ni eau, ni herbes, si ce n'est de la tostcha et un peu de chrysanthemum ou absinthe du désert.

Dans la partie septentrionale des steppes kirghiz, point de sables dignes de remarque. Au sud, au delà du Syr-Daria, les Kirghiz-Kazaks sont séparés des possessions boukhares et en partie des états khiviens par les sables Kizil (rouges), ainsi nommés parce qu'ils gisent sur une pierre rouge qui çà et là sort de la surface. Ces sables, connus par leur stérilité, forment des ensablements de trois, quatre, six et dix sagènes de hauteur. Parmi ces monticules, cinq se font remarquer par leur élévation, et ils sont nommés Bisch-Tupa, c'est-à-dire les cinq monticules; leur hauteur est d'environ ving-cinq à trente sagènes.

Observons que généralement tous les sables dont nous venons de parler sont rarement plats et en couches interrom-

pues; au contraire, la plupart consistent en ensablements, en monceaux, en tertres, et diffèrent de hauteur et de solidité. Les uns sont fermes, d'autres mobiles, et le vent les transporte en peu de temps d'un lieu dans un autre; d'autres encore sont mouillés. Rarement rencontre-t-on des sables absolument stériles; la plupart sont couverts de petits buissons et d'herbages si variés, que bien souvent la flore des steppes doit le céder à la flore des sables. La raison en est que les sables conservent l'humidité et se dessèchent bien moins vite que le terrain des steppes. Les herbes des sables kirghiz les plus remarquables, et les plus utiles comme pâturages, sont: l'uchane ou ussane, l'issène et le biugoun. Les deux premières ressemblent à l'absinthe; la troisième appartient à la famille des salicornes. Les menues plantes buissonnières, et celles dont l'existence commence et finit dans l'année, ne viennent jamais à bien dans les sables, où elles sont perpétuellement agitées par les vents, et souvent sont complétement étouffées sous le sable. Les plantes que produisent les sables ont toutes des racines très-profondes.

Le lit d'une grande partie des sables que nous avons décrits consiste en pierre calcaire et en chaux marneuse grenue. Cette substance, comme on sait, ne va pas sans eau, aussi trouve-t-on à peu de profondeur dans ces déserts de sable des sources d'une eau plus ou moins potable, rarement douce. Cette rareté de l'eau douce est un phénomène qui démontre l'existence d'un sel abondant dans ces mêmes sables.

Ajoutons que les hauts ensablements protègent en hiver les troupeaux contre les vents et les ouragans, et concluons de tout ce qui a été dit ci-dessus que les sables des Kirghiz-Kazaks leur sont utiles, bien loin d'être funestes ou d'avoir rien de menaçant comme les sables de l'Arabie.

SALINES.

Pour donner une idée des salines, citons encore M. Evers-

mann; voici ce qu'il en dit dans le journal de son voyage, fait à la fin de 1825 et au commencement de 1826 :

« Les salines (en kirghiz *sor* ou plutôt *chour* ou *sour*), qui se trouvent plus particulièrement dans la partie occidentale de la steppe des Kirghiz, sont plus ou moins des marécages ou de grands cloaques, qui, par la quantité de sel qu'ils contiennent ou à cause de l'humidité qui s'en élève, se dessèchent en été fort lentement, et quelquefois même ne se dessèchent point; en hiver ils se congèlent très-peu ou ne gèlent point du tout, et ils offrent ainsi au voyageur des obstacles infranchissables.

« Au reste cette observation n'est pas générale; plusieurs marais salants se dessèchent plus ou moins dans les chaleurs de l'été, et empruntent au sel qui demeure à leur surface une blancheur éblouissante. On peut donner à ces derniers marais le nom de salines sèches. Ils sont presque dénués de végétaux, et leurs bords seuls sont couverts de plantes de la famille du salicornin : *salicornia*, *salsola*, *nitraria*. Cette dernière aime particulièrement les plaines sèches et salées.

« Dans quelques marais salants, la surface même se couvre de minerai de sel. Les parties constituantes du bassin de ces marais sont de l'argile, du sable et du sel. Le sel consiste principalement en une magnésie sulfuro-acide (sel amer) et en sel de cuisine. Avec une analyse chimique plus exacte, peut-être découvrira-t-on d'autres sels.

« Autant que j'ai pu m'en assurer par quelques expériences, les lacs salants, les salines et les surfaces salsugineuses sont le produit de trois causes :

« Premièrement, il peut se trouver à une certaine profondeur un tuf de sel pierreux, qui, donnant naissance à des sources salsugineuses, forme au moyen d'elles des lacs salés de diverse étendue. A cette espèce n'appartiennent point les lacs contenant le sel de cuisine pur; mais qui ne sont pas appelés salines (*sor*), bien qu'au reste on donne quelquefois à ces dernières, le nom de lacs amers-salaces.

« Secondement, les lacs salants et les mineries de sel peu-

vent bien être des restes de la mer qui s'est retirée comme il a été dit plus haut à la description des rivages.

« On peut considérer comme une troisième espèce, rencontrée fréquemment dans la partie méridionale de la steppe que nous avons parcourue, les marais salants situés en des lieux où la surface de la steppe, étant fort inégale, forme des bassins plats entourés d'un terrain bien plus élevé ou de collines plates. Les eaux de la pluie et de la fonte des neiges, coulant des hauteurs dans le bassin, dissolvent le sel dont le terrain des steppes est partout imprégné, et se réunissant dans les enfoncements ou endroits creux, forment des lacs ou marais salants, qui, à cause du sel qu'ils contiennent et de la propriété du sel de maintenir en soi une moïteur particulière, ne gèlent point de toute l'année. »

Selon Pallas, l'état salsugineux de la surface des steppes situées entre la Tobol et l'Irtych doit provenir du voisinage des monts Fletsof, qui arrosent ces lieux, ainsi que toute la steppe des Kirghiz, d'un grand nombre (tome III, p. 51) de sources. Pour compléter cette proposition, il ajoute même que l'usage de brûler au printemps les herbes qui restent de l'automne précédent, et l'urine que rendent les bestiaux, doivent aussi contribuer à la multiplication du sel (tome I, p. 393) dans la contrée que nous décrivons.

Quoi qu'il en soit de l'origine du sel des steppes des Kirghiz-Kazaks, il est certain qu'on en trouve presque partout. Les grands dépôts sont les lacs salants, les mineries sèches, et les banches de sel pierreux. De plus le sel se trouve dans les eaux de plusieurs rivières, dans les puits et fontaines, dans les plantes et jusque dans la rosée qui tombe sur les plantes. Généralement parlant les eaux qui n'ont pas le goût de sel sont fort rares dans cette contrée, et encore ne se rencontrent-elles que dans les sables.

Lorsque nous décrirons les lacs nous expliquerons quels sont plus particulièrement ceux qui produisent le sel. Le nombre de tous les lacs salants de la steppe kirghiz est si

grand, que nous ne saurions le déterminer d'une manière précise. Dans les uns, le sel est à la surface et ressemble à une écorce; dans d'autres, le dépôt s'en fait au fond sous une viscosité qui souvent devient si épaisse qu'un homme ne pourrait s'y noyer que volontairement, et plus elle est profonde, plus elle a une température chaude.

ROSELIÈRES.

Dans la steppe des Kirghiz-Kasaks, les roseaux couvrent un grand nombre de lacs salins et de lacs d'eau douce, les rivages de la mer et les bords des rivières. Ils sont remarquables par leur hauteur peu commune, de trois, quatre et même de cinq sagènes, et par l'immensité des espaces qu'ils occupent. Il a déjà été parlé des roseaux qui couvrent les rivages de la mer Caspienne; énumérer tous les lieux où ils croissent, ce serait rentrer dans la nomenclature de la plupart des lacs dont nous avons déjà parlé, et vouloir charger cette page des noms d'une infinité de rivières. Nous n'appelons l'attention que sur les roselières qui couvrent les bouches du Syr et tous les rivages orientaux de la mer d'Aral; enfin sur celles qui, au dire des Kirghiz, s'étendent à plus de cent vingt verstes au nord-est du lac Balkhat et dans les environs des lacs Aksakal, qui sont couverts d'une jonchaie de plusieurs centaines de verstes carrées.

Les Kirghiz tirent des roseaux cet avantage qu'en hiver ils leur servent d'excellents campements, les défendent contre les vents, leur fournissent d'abondants pâturages pour leurs bestiaux, et en toute saison tiennent lieu de bois à brûler dans les parages éloignés des forêts et dépourvus d'arbres.

PARTICULARITÉS DE LA STEPPE DES KIRGHIZ-KAZAKS.

En résumé la steppe des Kirghiz-Kazaks manque d'eau, d'où résulte une sécheresse excessive. Cet inconvénient doit être attribué à la rareté des pluies, à l'extrême chaleur de

la saison d'été, au terrain d'argile et aux vents qui le dessèchent. Quelques voyageurs expliquent cette qualité des steppes par l'existence, fort près de la surface de la terre, d'une pierre sur laquelle gît la plus grande partie de tout ce terroir argileux. D'après leur opinion, les neiges énormes de l'hiver, en fondant au printemps, produisent des eaux qui devraient compenser le manque de pluies; mais, arrêtées par la pierre, elles ne peuvent nulle part pénétrer profondément dans une terre qui n'a point d'entrailles; aussi les eaux de neige courent-elles en grandes masses, se précipitant vers les rivières, les lacs, les marécages, ou les sables mouvants, sans avoir le temps de bien détremper les grands espaces qu'elles traversent avec cette furie. De là viennent les rives escarpées des fleuves et des moindres rivières, et les ravins profonds, et la sécheresse et la nudité du terroir, qui se dessèche aux feux dévorants du soleil, à un tel point qu'on y voit des crevasses, bien souvent d'une demi-archine [1] de longueur. Cette même pierre est probablement aussi l'obstacle qui s'oppose à la formation des sources vives.

Du manque d'eau provient une seconde condition générale des steppes, le manque de bois.

Une troisième et plus frappante particularité de cette même contrée, c'est qu'en beaucoup d'endroits elle offre aux yeux les traces évidentes de son séjour récent sous les flots de la mer. Cette observation a été faite par la plupart des voyageurs éclairés; voici les faits et objets qui viennent à l'appui de notre opinion : 1° le nombre considérable de lacs salés et de lacs amers, les mineries de sel et les gisements d'argile cassante qui cèdent à la pression du pied; 2° les coquillages de mer, les cailloux arrondis par les eaux, les bélemnites et les ammonites trouvés à de grandes distances du rivage actuel; 3° L'abaissement graduel des eaux d'une foule de lacs, dont quel-

[1] Un tiers d'aune environ. M. Changhine a écrit que les crevasses qu'il a remarquées dans la steppe des Kirghiz avaient la forme hexagone, et ressemblaient à la cellule d'une abeille.

ques-uns sont déjà entièrement desséchés; 4° le goût amer et salé de l'eau de plusieurs rivières; 5° le goût salé de quantité de plantes et d'herbages; 6° la rosée salée qui se dépose sur les végétaux, et même la saumure de la neige qui tombe entre les mers Caspienne et d'Aral; 7° l'aspect d'une terre tellement onduleuse qu'elle rappelle aussitôt le mouvement des vagues auxquelles elle doit toutes ses formes. Sous ce rapport encore sont fort remarquables les sables et les monticules sableux des plaines basses, lavés et arrondis, comme des meules et comme des îles. M. Changhine dit qu'à cent verstes des bouches du fleuve Tercékan il a observé des tertres ronds d'argile, de pierre calcaire, d'albâtre et de fer oxydé brun, et d'autres minéraux, généralement imprégnés d'un sel amer, et provenant d'une dissolution mécanique par défécation. Des personnes dignes de foi assurent que l'étendue comprise entre les lacs Avlia et le fleuve Sara-Tourgaï a été nécessairement couverte par les eaux. Les lacs Naourzoum et Tchouksa sont formés par les lieux profonds de ce réservoir; le bord d'une plaine élevée qui s'étend de la rivière Tchiili jusqu'aux monts Koïçal-Moura, en a été le rivage occidental; à l'est on voit un plateau tout semblable. Presque toute cette étendue est stérile et consiste, en grande partie, en minerie de sel. La steppe Mouss-Bil, qui est située entre la mer d'Aral et les lacs Aksakal-Barbi, a les mêmes qualités à peu près; elle ne produit rien; le long de cette steppe sont éparses des coquilles marines, des belemnites, des ammonites, des cailloux roulés et des tertres ronds, qui, relativement à la plaine, sont comme autant d'îles; elle est bornée de deux côtés par des montagnes, et découverte des deux autres côtés; aussi les vents qui s'y précipitent sont-ils fort violents et, en hiver, emportent-ils beaucoup de neige. Au sud-est la steppe a pour limite des éminences connues sous le nom de monts Kaïnar. Dans ces monts se trouvent nombre de crevasses et de trous entièrement garnis de roseaux, d'où s'échappe en rivières rapides une eau qui, selon l'observation de Gaverdovsky, exhale une

odeur de soufre, et semble ne pouvoir être contenue dans ce lit resserré. Ce livre était depuis longtemps achevé quand nous reçûmes la dernière livraison des Nouvelles annales des Voyages, année 1830; nous y trouvâmes un article fort curieux de M. de Humboldt, sur les monts et les volcans de l'Asie centrale. Voici ce que dit, de la steppe des Kirghiz, l'illustre naturaliste :

« L'étendue couverte de petits lacs, au nombre desquels se trouvent les Balé-Koul (51 degrés 30 minutes de latitude) et Koum-Koul (49 degrés 45 minutes de latitude), selon l'ingénieuse hypothèse de M. Hense, démontre qu'il y a eu jadis une communication entre ce vaste réservoir, la mer d'Aral et le lac Aksakal. Ce lieu ressemble à un vestige du déluge, allant au nord-est, au delà de Omsk, entre l'Ichim et l'Irtych, par la steppe de Barabine qui est remplie de lacs; puis au nord, au delà de l'Ob, à Sourgoutt, par le pays des Ostiaques de Bérésof, jusqu'aux rivages marécageux de la mer Glaciale. Une ancienne tradition conservée parmi les Chinois, sur l'existence, dans l'intérieur de la Sibérie, d'un grand lac traversé par l'Enicéi, semblerait se rapporter à cette voie, par laquelle les eaux des mers Caspienne et d'Aral ont pu se décharger au nord-est. L'origine de cet enfoncement doit être plus ancienne encore que celle des monts Ourals. »

Cette pensée est singulièrement attrayante; quant à la situation des lacs dont il est fait mention dans le passage que nous venons de citer, nous n'en saurions rien dire de positif.

CHAPITRE IV.

ASPECT EXTÉRIEUR DE LA TERRE, ET MONTAGNES QUI LA COUVRENT.

La dénomination de steppes que nous donnons à la contrée occupée par les hordes des Kirghiz-Kazaks, pourrait faire

croire à quelques personnes que ces steppes ont partout une surface unie et ne constituent qu'une vaste plaine; tandis qu'en réalité elles sont coupées par beaucoup de chaînes de montagnes, et en général n'offrent point aux regards du voyageur ces plaines à horizon immense et où rien n'arrête l'œil, telles qu'on en trouve en plusieurs pays. La surface de la plupart des steppes des Kirghiz-Kazaks est inégale et semée de petites collines à cime arrondie; mais, comme ces collines ne sont ni hautes ni couvertes d'arbres, le nom de steppe convient assez au pays que nous décrivons. Ajoutons que la contrée est sèche, pauvre de verdure, uniforme et fatigante pour les yeux.

Ces observations cependant ne se rapportent point aux montagnes, dont les sites, la hauteur et les qualités varient à l'infini; c'est pourquoi nous croyons devoir les décrire avec plus de détails.

Plusieurs des géographes les plus modernes s'efforcent de systématiser la théorie de toutes les montagnes du globe terrestre. Ce projet mérite une attention particulière, car il peut conduire à des résultats fort importants; et toutefois de tels efforts peuvent aussi ne pas tourner entièrement au profit de l'exacte vérité géographique : le soin d'établir scientifiquement un système, de le fonder sur des idées générales, conçues dans le repos du cabinet, coûte des travaux infinis que l'expérience ne justifie pas toujours, et donne lieu à des savants fort estimables d'obscurcir et de confondre bien des objets qui ne sauraient s'accommoder aux généralités systématiques. C'est ainsi qu'il arrivera de ranger des montagnes dans des catégories auxquelles elles n'appartiennent point. Nul doute qu'une bonne classification ne soit possible pour les montagnes parfaitement connues, comme celles de l'ouest de l'Europe; mais y a-t-il, jusqu'à ce jour, utilité et possibilité dans une description, soit de l'Asie, soit de l'Afrique, de classer les montagnes d'après tel ou tel système? Nous en doutons.

D'après notre résolution d'écarter toute hypothèse qui

pourrait être une occasion d'erreur, nous nous bornerons à décrire les montagnes aujourd'hui connues de la steppe des Kirghiz. On voit, par les observations consignées dans les ouvrages de Pallas et de Falk, que la chaîne des monts Ourals et celle des Altaï passent l'une et l'autre du territoire de l'empire russe dans la contrée occupée par les Kirghiz-Kazaks, et que la première s'étend dans la partie occidentale, et la seconde dans la partie orientale de cette contrée; mais la partie moyenne est aussi couverte de montagnes qui même surpassent toutes les autres. Maintenant, faute de notions, il est encore impossible de déterminer précisément à quelle chaîne appartiennent ces montagnes de la steppe centrale [1].

§ I. MONTS OURALS.

Les monts Ourals s'étendent dans la steppe des Kirghiz-Kazaks en deux endroits : 1° entre les forteresses d'Illine et d'Orsk, et particulièrement autour de la forteresse de Gouberline, où les deux rivages du fleuve Oural, montrant des couches semblables entre elles et une inclinaison uniforme, font voir que les rochers situés sur les deux côtés de son lit constituent une seule et même chaîne; 2° la seconde division des monts Ourals pénétrant dans la steppe débouche entre les hauteurs qui bordent l'Oural et l'Ouï.

La première de ces deux branches sur la rive droite du fleuve Oural est connue sous le nom de monts Gouberlines, et à la rive gauche, c'est-à-dire à l'entrée dans la steppe kir-

[1] M. Eversmann met en fait que la hauteur géognostique relative de la steppe kirghiz diminue graduellement de l'est à l'ouest dans toute l'étendue comprise entre les limites de la Chine et la mer Caspienne. A cette disposition correspond la partie de la steppe qui se rapproche de la mer, et qui, tout en la dominant, s'incline également de l'est à l'ouest. Cette proposition est en général fortifiée par toutes les observations particulières, surtout dans la partie occidentale que nous avons décrite : cette partie est basse et comporte tous les symptômes d'une formation très-récente. Les rivages nord-est de la mer Caspienne, selon M. Eversmann, sont si bas et si doucement inclinés que leur profondeur, à trente verstes de la mer, n'est encore que de deux sagènes au-dessus de la surface de l'eau.

ghiz, sous les noms de Tachkitchou et de Karaoul-Tubia. Pallas [1] regarde cette branche comme la vraie chaîne de l'Oural; en conséquence il la prend pour frontière naturelle entre l'Europe et l'Asie, à commencer de la mer Glaciale jusqu'à la mer Caspienne. Ces branches Tachkitchou et Karaoul-Tubia sont escarpées et assez hautes près du fleuve, mais trente verstes plus au sud elles se réunissent, et forment au milieu une plaine semée de monticules rocailleux [2]; au sud, cette plaine s'élève et forme la chaîne appelée Ourkatch, qui joint les rochers escarpés des monts Mougodjar qui leur ressemblent identiquement pour le fond et la forme, et qui conséquemment en sont la continuation. De la chaîne Ourkacth partent deux branches de collines allant vers l'ouest : l'une sépare les affluents du fleuve Oural des affluents de l'Ilek; l'autre, connue d'abord sous le nom de Boss-Aga [3], forme quelques petites branches par lesquelles sont divisées les collines arrosées par les rivières Khobda, Outva, Ouïl, Saghiz et Emba, et qui déterminent le cours des rivières et des ruisseaux qui y portent leurs eaux. Les points les plus intéressants de ces branches sont le Korçak-Bach et le Tach-Gorali, qui se trouvent entre l'Ilek et la Khobda; le Tourtabach, entre la Khobda et l'Outva; les monts Kaïnar et Iman entre l'Emba et la Saghiz. Quant aux monts Mougodjar, ils sont du nord-est au sud-ouest et surpassent en hauteur les autres montagnes de l'ouest des steppes faisant partie, ainsi que nous l'avons dit, de la chaîne de l'Oural; ils reçoivent d'un côté parmi eux l'Ourkatch, et de l'autre, c'est-à-dire par le nord, ils se réunissent aux monts Kara-Adyr, dont nous parlerons plus bas. Les monts Mougodjar consistent en hauteurs de forme de mamelons, de loin offrant à la vue des aspects extraordinaires et souvent admirables. Ils contiennent porphyre, serpentine, quartz, pierre verte, etc.,

[1] Voyez son premier voyage, tome II, page 406.

[2] *Voyage à Boukhara*, par le baron de Meyendorff.

[3] Dans ce même voyage nous voyons que, sur les hauteurs du Boss-Aga, se trouvent des pétrifications et des dents d'animaux marins.

mais point de granit. Le point culminant de ces montagnes est Aïru-Rouk, qui se sépare des autres et a environ cent cinquante sagènes de hauteur de la base à la cime [1]; une branche nommée Iaman-Tag (mauvaises montagnes) s'en échappe au sud, et une autre Iakchi-Tag (bonnes montagnes), au nord. Ces deux dénominations sont données d'après les ressources que les branches dont il s'agit offrent aux hommes. Au sud les Mougodjar ne s'étendent pas loin et finissent par se joindre au plateau (Oust-Ourt, plaine haute) qui sépare, avons-nous dit, la mer d'Aral de la mer Caspienne. A l'est s'en détachent quelques branches, dont la plus connue est le Boukenbaï; elle est formée d'alluvions, et couverte d'une argile rouge. De la chaîne des Mougodjar coulent les rivières Or, Emba et beaucoup d'autres moins considérables. D'autres montagnes insignifiantes de la partie occidentale de la steppe des Kirghiz-Kazaks forment aussi, selon Pallas, des branches de la chaîne des Ourals.

La seconde branche marquante de la grande chaîne des Ourals, passant de la Russie dans la steppe, comme il a été dit, entre les collines qui bordent le fleuve Oural et la rivière Ouï, s'étend jusqu'aux collines de la rivière Irghiz, presque droit au sud. Ces monts portent d'abord le nom de Okto-Karagaï et Iabik-Karagaï. Près des hauteurs qui dominent les rivières Togouzak et Goumbeïk, la chaîne dont il s'agit s'abaisse et va jusque aux collines de la rivière Soundouk, sous le nom de Djavouk-Karagaï. Là, la chaîne des Karagaï russes s'élève de nouveau et pousse des branches nombreuses au nord et au sud-ouest. Plus au sud, ces branches font chaîne elles-mêmes sous le nom de Kara-Adyr, et, après avoir joint les collines bordant l'Irghiz, poussent deux branches principales. L'une, nommément le Topolan, va à l'est, et finit par les monts Kottor et Téké-Tourmass, près de la Sara-Tourgaï; l'autre s'étend à l'ouest sous le nom de Kamy-Chakly. La chaîne Kara-Adyr elle-même, ayant pris direction au sud-ouest, va s'unir aux monts Mougodjar.

[1] Meyendorff, *Voyage à Boukhara.*

La branche Topolan consiste, presque toujours, en plateaux d'argile. Le Kottor est une chaîne de rochers nus, qui présentent l'aspect de ruines énormes. Au nord du Kottor sont les monts Kyz-Bel, qui leur ressemblent en tout. On remarque du granit dans le Kara-Adyr, la principale de ces chaînes.

§ II. CHAÎNE DE L'ALTAÏ.

La chaîne des Altaï pénètre à travers l'Irtych, entre les rivières la Grande-Ouba et la Narym. Les premières branches, en arrivant dans la steppe, ne sont pas hautes, et portent diverses dénominations. La principale, celle à laquelle se rattachent toutes les autres, est l'Akry-Tchakly, couche de pierre qui va du nord au sud, puis revient à l'est, et forme les monts Kheï. La prolongation de ces derniers tourne de nouveau au sud-ouest et se nomme Kaly-Gaï-Gologoï; elle est coupée ou jointe par les monts Kalbine, et pousse elle-même différentes branches. Une de ces branches va à l'ouest, et forme les monts Aldjane-Arkat et Ordane-Tchinghiss, et plus loin les couches pierreuses Kar-Karaly, Kenkozlane et Bougly [1], qui se perdent dans la chaîne des Iréméï. Une autre branche, qui s'étend sur la rive droite de l'Aïagouz, se nomme Kouzou-Kourpech. Une troisième va joindre la haute chaîne des Tarbagataï, qui pénètre dans les états chinois. M. Pospélof, qui a exploré la partie occidentale de ces monts, dit que les plus proches de l'Irtych consistent en granit et ardoise, parmi lesquels ils se trouve des agates.

Ceux qui vont de l'Irtych vers le sud consistent principalement en granit. Au delà de la rivière Toundouk on trouve plus particulièrement, en fait de substances recherchées, du jaspe rouge, du jaspe vert, de l'agate et du porphyre. Près de la rivière Nour se dessine une ligne de monts calcaires, et derrière

[1] La dénomination de Bougly donne l'idée d'un grand nombre de cerfs; en effet, ces montagnes passent pour être fort peuplées d'une espèce de cerfs appelés *marals*.

elle des coteaux de pierre, de corne et d'ardoise, mêlés de quartz blanc; les dernières hauteurs, qui se terminent dans la steppe Bitpak, sont pleines d'agate et de jaspe de diverses qualités.

Nous n'avons pas de notions positives sur la substance de la partie sud-est du prolongement de la chaîne des Altaï. De même nous ne pouvons rien dire de satisfaisant sur les montagnes neigeuses Ala, ou Ouçune-Ala-Tag, qui s'étendent du lac Balkhat, au nord-est, dans les états de la Chine.

§ III. MONTAGNES QUI SE TROUVENT AU CENTRE DES STEPPES DES KIRGHIZ.

Outre les branches des chaînes de l'Oural et de l'Altaï dans les possessions des Kirghiz-Kazaks, et plus particulièrement au centre, se trouvent beaucoup d'autres montagnes que nous n'osons rattacher à aucun système, et que nous décrirons même séparément les unes des autres.

Les principales sont les Oulou-Tag (grandes montagnes) situées entre les pics des Tourgaï et Kinghir. Elles sont nommées grandes parce que, selon l'opinion des Kirghiz, elles surpassent en hauteur toutes les autres montagnes de la steppe entière. Les montagnes Svintsovaïa (de plomb) et Mednaïa (de cuivre), explorées par des officiers russes du service des mines [1] et situées près des hauteurs des Tourgaï, appartiennent à la même chaîne que les monts Oulou.

Au nord-est de ces montagnes passe la chaîne des Ildighi, séparant les rivières qui coulent vers le nord de celles qui se précipitent au sud et au sud-ouest. La dénomination d'Ildighi (ininterrompue) et les récits des Kirghiz font voir que cette chaîne est réputée l'une des principales du pays. On dit qu'elle se joint aux branches du Tarbagataï. Il nous semble que les monts Oulou ne sont eux-mêmes qu'une partie de la chaîne des Ildighi. M. Changhine, qui a traversé les Ildighi, dit que le nord de cette chaîne consiste en monts de gra-

[1] La description des mines qui ont été découvertes jusqu'à ce jour trouvera sa place au chapitre qui traite du règne minéral.

nit, et que ce granit, couvert d'amygdaloïdes, appartient à une seconde ou ultérieure formation. Sur la montagne Kytche-Tahou, qui fait partie de cette même chaîne, est un porphyre dont la base est un jaspe de couleur café au lait foncé, avec des cristaux de spath, et qui, mis en œuvre, serait d'un effet charmant. Sur le revers méridional des Ildighi, les monts de granit se rencontrent si rarement, dit M. Changhine, et ils sont si peu élevés, qu'on doit réellement regarder l'ardoise argileuse primitive comme la substance principale de cette partie de la chaîne [1].

Les monts Iréméï, allant du nord au sud, touchent, par leurs ramifications occidentales, aux branches latérales de la chaîne des Ildighi; et au nord reçoivent les monts Bougly, lesquels forment, comme il a été dit, une branche de la chaîne des Altaï. C'est des monts Iréméï que naît la rivière Ichim.

Les monts Kouktché s'étendent au nord-ouest des Iréméï, entre les rivières Irtych et Ichim.

Sous le nom de Ak-Tag (blanches montagnes) nous trouvons dans les steppes des Kirghiz quelques hautes chaînes. Nous ne connaissons pas un seul des symptômes géognostiques de ces montagnes homonymes.

Voici ce que M. Changhine dit du mont Iman, situé près du lac du même nom, sur la rive droite de l'Ichim : « Ces monts sont de granit; mais ils étonnent le géologue et arrêtent l'attention de l'observateur en ce qu'ils sont divisés dans toute la longueur de leur développement horizontal, du nord au sud, par des couches parallèles de quartz et d'ardoise siliceuse. Ces couches ont l'air de restes de murailles de deux à six sagènes d'épaisseur, et s'élèvent au-dessus de la superficie des montagnes de quatorze à seize pouces. L'étendue du

[1] Des notions et des observations si détaillées, venant d'un employé des mines, ne nous permettent point d'adhérer à l'opinion des savants qui affirment que la chaîne des Ildighi n'existe pas. Cette erreur est provenue sans doute de quelque dénégation faite à la légère par les Kirghiz; sur une même chose, en effet, bien souvent ils donnent, coup sur coup, des renseignements qui se contredisent les uns les autres.

granit qui les sépare est de cinquante à cent sagènes. Je propose ici une observation juste; un phénomène si nouveau pour moi contredit les théories de formation de substances primitives, et fait que je m'abstiens de toute conclusion [1]. » Cette montagne est couverte d'une épaisse forêt; elle renferme des mines dont il sera parlé plus loin.

Les monts Kara-Taou séparent, au sud, les steppes Kirghiz des possessions des Turkomans. Une partie de ces montagnes a été explorée par M. Pospélof, qui a trouvé que cette partie consiste en granit et en pierre calcaire, et, dans quelques endroits, en jaspe rouge ferrugineux. Il a vu aussi une mine de cuivre et les vestiges d'une exploitation fort ancienne de cette mine. Il y a quelque part, dans les Kara-Taou, des mines de fer et des mines de plomb.

Nous nous abstiendrons de décrire les autres montagnes; en effet, ou elles ne sont que de petites parties des chaînes dont nous venons de parler, ou bien elles sont trop imparfaitement connues.

CHAPITRE V.

EAUX.

Les eaux de la steppe des Kirghiz-Kazaks sont deux mers, un assez grand nombre de lacs, des fleuves et des rivières.

§ I. MERS.

Les deux mers de la steppe Kirghiz sont la mer Caspienne et la mer d'Aral. Nous ne parlerons point ici de la première, parce qu'elle a été décrite dans les ouvrages de plusieurs sa-

[1] Extrait du journal manuscrit de M. Changhine.

vants, et qu'elle ne touche à la steppe de Kirghiz-Kazaks que par une petite partie de ses rivages; mais nous nous occuperons de la mer ou du lac Aral; ces deux dénominations de mer et de lac lui conviennent également, l'une à cause de l'étendue de son bassin, l'autre parce que les eaux que contient ce bassin n'ont aucune communication avec celles des autres mers.

La mer d'Aral est située entre le 43e degré $\frac{1}{2}$ et le 46e degré $\frac{3}{4}$ de latitude septentrionale, et entre le 75e degré $\frac{3}{4}$ et le 79e degré de longitude orientale du méridien de l'île de Fer. Les géographes arabes et persans la désignent sous les noms de lac de Khovaresmie, de Kharazmie et d'Ourghendji; mais les Kirghiz-Kazaks et les peuples de leur voisinage la nomment Aral-Denghis (mer des îles). Dans les annales russes elle est appelée Cinœ (bleue), d'où venait que les Tatars-Mongols, qui menaient leur vie nomade à l'entour, étaient nommés, en Russie, la Horde-Bleue. L'eau de cette mer n'est pas aussi salée que celle des autres mers, et même près des bouches de l'Amou et du Syr, à quelque distance du rivage, elle est déjà presque tout à fait douce. Les rivages de l'est et du sud de la mer d'Aral sont bas et en partie couverts de sable, en partie de roseaux; mais les rivages de l'ouest et du nord-ouest sont hauts et escarpés, car ils forment ce plateau de l'Oust-Ourt que nous avons décrit.

Dans la partie orientale de la mer d'Aral sont une multitude de petites îles nommées Barça-Kaïtmass, et dans le nord une grande île nommée Barça-Kilmess, couverte de bois.

Les golfes les plus connus de cette mer sont : le Sary-Tchaganak, qui en forme le grand angle nord-est; le Saramaçat, opposé au précédent et formant l'extrémité sud-ouest de la mer; le Karakouï, qui, au sud-est, reçoit la Iana-Daria. Les autres, et jusqu'à leurs noms mêmes, sont peu connus. Personne [1] jusqu'à présent n'a fait une description complète des bords de ce vaste réservoir.

[1] Le géographe turc Hadji-Khalfa, dans son Djigan-Nouma, dit que la mer

Le premier qui se soit occupé de cet objet fut le géodésiste Mouravine, qui a exploré en 1741 la partie occidentale de la mer d'Aral, et en a levé un plan; ce plan toutefois se trouve n'être plus exactement d'accord avec l'état actuel du rivage même. Quant aux autres côtés, jamais ils n'ont été levés mathématiquement. Sur notre carte, toute la forme de la mer d'Aral est figurée d'après les reconnaissances et les enquêtes faites par des ingénieurs russes [1], qui ont été dans les steppes kirghiz-kazaks dans les années 1820, 1821, 1822, 1823, 1824 et 1826.

Les rivières qui tombent dans la mer d'Aral sont connues depuis un temps presque immémorial. L'une d'elles, à l'est, est le fleuve Syr; il en sera parlé plus loin; l'autre est le fleuve Amou, qui, à son embouchure, se partage en une foule de branches dont les intervalles sont d'épaisses roselières. La mer d'Aral ne reçoit aucun autre fleuve. Elle gèle en hiver, et de l'embouchure du Syr jusqu'à la ville de Kourgrat on la traverse à pied ou autrement sur la glace. Les poissons de cette mer, autant du moins qu'on les a pu connaître jusqu'à ce jour, sont des mêmes espèces et ont les mêmes formes que ceux de la mer Caspienne.

Beaucoup de Kirghiz-Kazaks disent que dans le milieu de la mer d'Aral est un tourbillon dont aucun vaisseau ne saurait approcher [2].

d'Aral a environ cent farsanges, sinon davantage, et qu'elle est distante de la mer Caspienne d'environ cent farsanges.

[1] Ou officiers dits *kvartirmeïstery*.

[2] Cette idée des Kirghiz nous rappelle les hypothèses de quelques savants d'Europe du dernier siècle, qui estimaient en quelque sorte indispensable de chercher des canaux souterrains entre la mer d'Aral et la mer Caspienne. M. Eversmann dit avec raison à ce sujet : «On ne sait ce que devient toute cette eau qui arrive en fleuves très-considérables dans les mers Caspienne et d'Aral, et l'on soutient à fort bon droit que la surface de ces mers est trop petite pour permettre de penser que de si grandes masses d'eau puissent s'élever en vapeurs dans l'atmosphère. Mais si nous considérons la largeur des rivages de ces deux réservoirs, rivages tout couverts de plantes aquatiques, de marécages et d'anfractuosités, si nous songeons aux sables voisins, qui pompent incessamment les eaux et les absorbent, alors il me semble qu'on aura le vrai mot de l'énigme. On sait que les

Plusieurs monticules d'argile, entièrement nus et fouillés par les eaux, au nord et au nord-est de la mer d'Aral, ainsi que les lacs et marais salants qui se trouvent parmi eux, portent naturellement à penser que cette mer a baissé considérablement. Cette supposition, écrit le baron Meyendorf, est surtout fortifiée par les collines Sary-Boulak et Kouk-Tornak, jusques auxquelles, il y a quarante ans, s'étendait la mer, à ce qu'affirment les Kirghiz, et aujourd'hui elle en est distante de soixante verstes. Ces monts, et plusieurs autres situés entre eux et le rivage actuel, sont inclinés vers la mer, ne produisent presque aucune plante, sont creusés par l'eau, et en quelques endroits sont couverts de couches entières de coquillages et de débris de poissons. Après avoir fait remarquer cette circonstance, appelons l'attention du lecteur d'un autre côté, et d'abord sur l'Oust-Ourt; rappelons-nous ce qu'en dit, ainsi que du Tchink, M. Eversmann; ajoutons pour surcroît de lumières que les Kirghiz, dans leurs traditions, nomment le Tchink *Rivage de la mer;* appuyons-nous encore du voyage de M. Mouravief à Khiva et des ouvrages des anciens géographes, et de tous ces témoignages concluons que la mer d'Aral fit jadis partie de la mer Caspienne, ou du moins s'y trouvait réunie par un large détroit. Toutes les idées qui militent

plantes aquatiques dessèchent en peu de temps d'immenses bourbiers, des mares profondes; il n'est donc pas nécessaire d'imaginer des communications souterraines pour résoudre la question. »

Cette note de l'auteur rappelle au traducteur de ce livre une remarque écrite par lui, il y a douze à treize ans, sur les marges du célèbre ouvrage de l'abbé Barthélemi, qui s'est aussi laissé aller à l'hypothèse d'une communication nécessaire entre la mer Caspienne et la mer Noire. Voici quelques mots de cette remarque : « A ce compte, les Caucases seraient donc jetés en travers sur un conduit souterrain de plus de quatre-vingts lieues de longueur; n'est-il pas plus naturel de penser que la mer Caspienne perd par l'évaporation une grande partie des eaux que lui apportent l'Oural, le Volga, le Kour, l'Araxe, le Tedzan, et vingt autres fleuves, et que tout le reste est absorbé par les sables avides, par les jonchaies et roselières qui couvrent une immense partie de ses rivages, mal défendus en été contre un soleil dévorant, surtout au nord et à l'est. » Nous avons trouvé avec plaisir confirmé par l'expérience du savant voyageur ce qui n'était chez nous qu'une conjecture, aussi bien que l'opinion de Barthélemi.

en faveur de cette opinion ne peuvent trouver ici leur place, des détails sur ce sujet nous entraîneraient loin des limites que nous nous sommes imposées, et nous nous jetterions alors, malgré nous, de la géographie dans l'histoire; nous nous proposons d'en faire l'objet d'un ouvrage à part.

L'isthme qui sépare la mer d'Aral de la mer Caspienne est, sur notre carte, presque d'un tiers plus étroit que ne l'avaient représenté généralement jusqu'à ce jour tous les géographes. Nous sommes redevables du redressement de cette erreur aux découvertes de l'expédition qui a exploré l'Oust-Ourt à la fin de 1825 et au commencement de 1826. Trois officiers qui en faisaient partie, sous les ordres du ci-devant colonel Berg, MM. Anjou, Zagoskine et Duhamel, déterminèrent que la distance du golfe Mertvoï-Koultouk, au point le plus oriental de la mer Caspienne, jusqu'au golfe de la mer d'Aral, Douanany-Koulama, est de deux cent quarante-deux verstes, mais ils firent sur cet isthme un nivellement barométrique pour avoir le chiffre de la hauteur respective des deux mers.

Voici les principes d'après lesquels ils ont procédé dans cette opération.

1° Les observations se firent au moyen de deux baromètres.

2° Dans la première observation, la distance entre les deux baromètres allait jusqu'à quinze verstes, et dans les suivantes de quatre à sept verstes.

3° Chaque jour, au commencement des observations, les thermomètres ainsi que les baromètres ont été confrontés, et l'on a eu égard aux différences dans les supputations.

4° Les baromètres se soutenaient de douze à quinze minutes, et les observations se faisaient sur chaque baromètre dans le même instant.

5° Pour rapporter les nivellements particuliers à un seul et même niveau horizontal, à chaque opération suivante le baromètre suivant venait occuper la place du précédent.

6° Pour faire le calcul des hauteurs on se servait des tables dressées par le général-major Choubert.

7° Le nivellement fut exécuté en droite ligne, de l'ouest à l'est, sous le 45° degré de latitude septentrionale; ainsi le redressement de la diminution de poids, selon la latitude du lieu, revient à = 0.

D'après les observations et calculs donnés sur ces bases, il a été trouvé que la hauteur de la mer d'Aral excède le niveau de la mer Caspienne de cent dix-sept mille six cent cinquante-deux pieds anglais.

L'opération dura dix-huit jours (du 13-25 janvier au 1er-13 février). Les résultats en sont indiqués dans la coupe de l'Oust-Ourt, qui est annexée à ce volume.

§ II. LACS.

Dans les steppes des Kirghiz-Kazaks, il se trouve un fort grand nombre de lacs; et ils différent les uns des autres de propriétés comme de grandeur. Quelques-uns sont d'eau douce, plusieurs d'eau amère, et la plupart d'eau salée. Parmi ces lacs il en est où le sel s'affaisse, en d'autres non; mais toujours il reste dans un état visqueux. Ce serait un travail sans intérêt que de décrire tous ces lacs; nous nous bornerons à parler des principaux.

Après la mer d'Aral, le plus grand bassin des steppes kirghiz-kazaks est le lac Balkhach, qui a environ deux cents verstes du nord au sud, et se trouve ceint de l'ouest au sud par des sables, et au nord-est par des roselières très-étendues. Dans ce lac coulent, du sud-ouest des états chinois, la rivière Ili, qui s'est formée dans les branches du Tarbagataï; du nord-est, la rivière Aïagouz et quantité de petites rivières.

Au sud-est du Balkhach se trouve le lac Issyk (chaud) ou Touz (salé). Dans l'idiome mongol il se nomme Témourtou, et en chinois Ié-Gaï. On estime sa longueur cent cinquante verstes, sa largeur cinquante. L'eau en est douceâtre, mais

on peut toutefois, au besoin, en faire usage dans les aliments. Ce lac est très-poissonneux. Il reçoit douze rivières tracées sur la carte, et donne lui-même naissance à la rivière Tchouï, qui coule de l'ouest au nord-ouest.

Au nord-est du Balkhach sont deux lacs : le Sacyk ou Alaktou-Koul [1] et l'Ala-Koul, qui probablement n'ont formé autrefois qu'une seule et même masse d'eau. L'isthme qui les sépare est composé de substances salsugineuses. Cette séparation des deux lacs doit être un phénomène récent. Dans les cartes chinoises, dressées d'après les ordres de Kieng-Loung par des missionnaires européens, au lieu de deux lacs, on n'en voit qu'un seul. M. Klaproth dit qu'il s'appelait autrefois Gourghé-Noor. Dans la carte d'Ounkowsky, composée en 1722 ou 1723, d'après des renseignements reçus du grand Khon-Taïdzi de Zungarie, il est représenté sous le nom d'Alak-Tougoul et sans isthme.

Sacyk, en langue kirghiz, signifie *étouffant*. Cette dénomination, au témoignage de M. Leschef, a été donnée au lac dont il s'agit parce que, des roseaux qui pourrissent à l'entour, il s'élève dans l'atmosphère des exhalaisons qui suffoquent. Sur le lac Alaktou-Koul est une île, où s'élève un pic à cratère, un volcan éteint, appelé Aral-Tubia ou Maï-Tubia. C'est cette montagne qui a inspiré à M. Humboldt l'idée de son intéressant article sur les volcans et montagnes de l'Asie, (*Annales des Voyages*, décembre 1830).

Du lac Ala (ou Ala-Koul) à la forteresse Sémipalatinsky on compte quatre cent cinquante verstes. On pense que ce lac a cent verstes de longueur de l'est à l'ouest. On y trouve quelques petites îles. Ni le Sacyk ni l'Ala ne reçoivent de rivières considérables, mais seulement de petits courants en grand nombre.

Le Nor-Zaïçan [2] rappelle aux Européens les lacs de Cons-

[1] *Koul*, en idiome tatar, signifie lac; et c'est un mot que les Kirghiz ajoutent à la dénomination particulière de chaque lac.

[2] *Nor*, ainsi que *koul*, signifie lac.

tance et de Genève, car comme le Rhin ou le Rhône dans ces deux lacs, passe dans le Zaïçan l'une des plus grandes rivières de l'Asie, l'Irtych. Ce lac est situé entre le 47e degré $\frac{1}{2}$ et le 48e degré de latitude nord, et a, dans la direction de l'ouest à l'est, la longueur de quelques jours de route; sa largeur est du nord au sud. Le courant des eaux du fleuve y est imperceptible. Il a été traversé sur des bâtiments plats, par le capitaine Ouraçof, par l'enseigne Somof, et ensuite par le général-major Likharëf, envoyé en 1720 par Pierre-le-Grand contre les Zungars sur le haut Irtych, avec un détachement de troupes. Ce lac renferme des îles.

Le lac Salma, situé au sud-ouest des monts Keng-Kozlang, est vaste et reçoit plusieurs rivières, nommément la Taldy, la Mourzatchomou et la Jirimçou.

Le lac Téniss, situé au 53e degré de latitude nord, est remarquable par son étendue, et par la Sélenta dont il reçoit les eaux.

Le lac Kourgaldjine reçoit la rivière Nour; il a environ deux cents verstes de tour, et se trouve divisé en deux parties par une longue presqu'île. Il a une profondeur assez considérable. L'eau en est amère et salée. Les rivages, au sud et à l'est, sont couverts d'une épaisse et haute jonchaie que les Kirghiz, qui campent dans ses îles et sur ses bords, emploient en guise de bois de chauffage. Ce lac est habité de différentes sortes de poissons. Outre la Nour, les rivières Iakchikoun et Outch-Katyn y déchargent leurs eaux.

Le lac Oubagan-Denghiz est traversé par la rivière Oubagan qui va tomber dans la Tobol. Il a environ soixante verstes de longueur du nord au sud, et à peine trente et une de largeur à son centre. Ses eaux amères et salées communiquent un goût répugnant à l'eau de la rivière. Il y a des roseaux en grande quantité sur les bords de ce lac.

Au sud du lac Oubagan est le Naourzoum, qui abonde en poisson et confine à la célèbre forêt du même nom.

Les lacs Sary-Koupa et Bich-Koupa, situés sur les deux

rives de la rivière Tourgaï, sont presque sous le même méridien que l'Oubagan; le nom de marais leur conviendrait mieux que celui de lacs; en effet ils consistent en plusieurs espaces aquatiques couverts de roseaux. On en peut dire autant des lacs Karsak-Bach, situés également sur la rive droite de la Tourgaï.

Les lacs Aksakal-Barbi, au milieu du siècle dernier, ne formaient qu'un seul bassin [1] d'environ deux cents verstes de tour, et qui passait pour avoir de la profondeur; mais dans les années récentes, des ingénieurs russes ont trouvé qu'ils consistent maintenant en beaucoup de grandes flaches remplies d'une impénétrable jonchaie. Les îles, c'est-à-dire les intervalles compris entre ces lacs, servent quelquefois de bons campements aux Kirghiz. Ces lacs sont fort connus parce qu'ils reçoivent les eaux de l'une des plus considérables rivières kirghiz, la Tourgaï, qui a un nombre infini d'affluents. Les Aksakal-Barbi sont situés au nord-est de la mer d'Aral et séparés de cette mer par une steppe de sable de cinq ou six jours de trajet [2].

Les lacs Karaçor, situés entre les rivières Tobol et Oubagan, ainsi que les Dombrol, voisins des Karaçor, sont des lacs ici d'eau salée, là d'eau douce, successivement.

Non loin de ces lacs se trouvent les Ala (Koul), qui ont de l'eau salée, mais ne produisent point de sel. Un peu plus à l'ouest est le lac Hébéléi, et au sud de celui-ci, l'Ourkatch, particulièrement connus, au contraire, pour l'excellent sel qu'ils produisent en abondance. Non-seulement les Kirghiz, mais même les colonies russes, depuis la frontière, presque jusqu'à Ekathérinebourg, font usage du sel de l'Hébéléi. On le recueille en été au temps des grandes chaleurs et de la sé-

[1] Voyez *Topographie d'Orenbourg*, par Rytchkof.

[2] MM. Jemtchoujnikof et Balkachine, après avoir questionné les Kirghiz-Kazaks sur le chemin à suivre pour gagner le Syr-Daria, en 1825, ont consigné dans leur journal la nouvelle qu'il existe, à l'ouest de l'Aksakal-Barbi, un vaste lac, ou une mer nommée Denghiz, que, par induction, nous avons indiquée sur notre carte ainsi que le détroit qui, d'après les mêmes témoignages des Kirghiz-Kazaks, unit cette mer avec l'Aksakal-Barbi.

cheresse. Il vient en Russie très-peu des sels de l'Ourkatch; car ils se trouvent beaucoup plus loin de la frontière que ceux de l'Hébéléi qui sont de qualité inférieure.

Le lac Tchanyli n'est pas grand, mais il est fort connu dans toute la horde moyenne par la quantité des poissons qui l'habitent et par son eau douce.

Le lac Iakchi-Ianghiss ou Bourlouk donne naissance à la rivière Koulaï-Aïghyr-Bourlouk, qui a un cours d'environ cent verstes et tombe dans l'Ichim.

Le lac d'eau de mer Tchagly, dont le tour est de quelques journées de route, reçoit la rivière Tchaglinka.

Le lac Khodja, décrit par le baron Meyendorf dans son Voyage à Boukhara, est situé entre des sables appelés les Grands-Boursouk et les monts Mougodjar, dont il est éloigné au plus de cent vingt verstes. Sa dénomination provient d'un Khodji kirghiz inhumé sur son rivage, au seul endroit qui ne soit pas couvert de roseaux. En automne il n'est pas grand; mais au printemps, après la fonte des neiges, il prend une étendue de quarante verstes de tour. L'eau en est douce et alimente aux environs de bons herbages, et, dans les anfractuosités des montagnes, il se trouve de bons pâturages arrosés par de petits canaux creusés de main d'homme.

De Khodja-Koul, au sud-ouest vers l'Oust-Ourt, s'étend une suite de lacs dont presque chacun est alimenté par quelque petite rivière.

Les Araly sont aussi plusieurs lacs rapprochés sur la rive du Kouvan-Daria. Quelques-uns sont assez grands; d'autres au contraire si petits, qu'ils se dessèchent complétement en été, et leur lit est converti en terres de labour.

Le lac Indersko, comme l'Hébéléi, est une saline féconde où s'approvisionnent non-seulement les Kirghiz, mais même les Kazaks ou Cosaques de l'Oural. Il est situé sur la rive gauche de l'Oural au 48e degré 20 minutes de latitude; non loin de la forteresse nommée Koch-Ouralskaïa ou, de son nom, Inderskaïa. Ce lac a quarante verstes de tour. Dans les montagnes qui

l'environnent sont plusieurs ravins, grottes et cavernes. Leur position porte à croire que le lac même est plus haut que la surface du fleuve Oural. Telle était l'opinion de Pallas, et son hypothèse paraît juste aux yeux du voyageur; mais les recherches de M. Vetcheslof, employé des mines, qui, en 1821, a levé le plan de ce lac à l'aide des instruments nécessaires, ont démontré qu'il est réellement plus bas que la surface de l'Oural de quinze sagènes. Le meilleur sel qu'on en tire est à fleur d'eau, sous l'aspect de petits cristaux qui sont très-cassants. Ce sel est un peu amer au goût. Le fond de ce lac est caché sous une épaisse couche de sel visqueux.

Les Kara-Koul ou lacs noirs sont à l'ouest de l'Indersko. L'un d'eux, le grand, est un peu plus au sud; l'autre, le petit, un peu plus au nord. Tous les deux sont en grande partie couverts de roseaux. La rivière Ouïl, après avoir traversé le petit, va alimenter le Grand-Kara. Il y a beaucoup de poisson dans ce dernier.

Il existe encore des lacs du nom de Kara ou Kara-Koul sur les limites des états de Tachkend; l'eau en est douce, et bien que fertiles en roseaux, ils sont très-poissonneux.

Le lac Télé est bien connu pour recevoir ou du moins pour avoir reçu jadis les eaux de la rivière Sarass. Il se trouve à peu de distance de Syr-Daria. Nous l'avons seulement indiqué sur la carte, faute de notions complètes.

Le lac Touzlouk, situé devant le fort Sakharny (de sucre), est alimenté par les eaux de la rivière Bouldurta; il est bordé de roseaux sur une étendue considérable.

Le lac Tchalkar ou (comme l'appellent les Kazaks de l'Oural) le Tchalkarskoé-Mortso, engloutit quelques petites rivières et verse une partie de ses eaux dans l'Oural, par un canal appelé Asché.

Entre les bouches de l'Oural et celles de l'Emba, près de la mer, se trouvent beaucoup de lacs salés de grandeur diverse. Dans l'un d'eux l'eau est rougeâtre, ce qui lui a fait donner le nom de Malinovoé (de couleur framboise).

La ligne de l'Ichim et les environs, ainsi que quelques autres parties de la steppe kirghiz, comptent un si grand nombre de lacs, que nous ne trouvons pas moyen même d'en faire la simple énumération.

Le lac Djeldybaï, situé à cent trente-cinq verstes au sud-ouest de la forteresse Saint-Pierre, a environ vingt verstes de tour, et se fait remarquer par la quantité extraordinaire des oiseaux qui fréquentent ses bords.

Le capitaine Rytchkof dit que sur la route de la forteresse d'Orsk au Tourgaï, à trois cent vingt-trois verstes de la frontière russe, est le lac Karsakaï, qui a de huit à dix verstes de tour. Il est couvert d'une couche de cristaux de sel qui s'est endurci comme du sel de montagne. Dans des endroits cette couche a jusqu'à deux pieds d'épaisseur, et l'on peut passer dessus sans danger. Sous cette couche se trouve une substance visqueuse verdâtre dans laquelle on rencontre des masses de sel d'une grandeur qui étonne. Ce sel, par sa blancheur et son goût, ne le cède point au beau sel gemme de l'Ilek. De ce lac, suivant Rytchkof, il sort une source qui se précipite sur les hauteurs d'un versant, d'où, après avoir parcouru plus d'une demi-verste, elle disparaît dans un tournant.

§ III. RIVIÈRES.

La rivière la plus grande et la plus considérable de la steppe des Kirghiz-Kazaks est sans le moindre doute le fleuve Syr ou le Syr-Daria.

Ce fleuve a sa source dans les monts Kachkar-Davan, qui sont une branche de la chaîne que les Chinois appellent Tiang-Khang ou montagnes du ciel. Bien que la source du Syr n'ait pas été déterminée sur les lieux selon les procédés de la science, on connaît si astronomiquement la situation de quelques-unes des terres et des villes qui l'avoisinent, qu'on peut du moins dire qu'elle se trouve entre le 42e et le 43e degré de latitude; ce qui s'accorde avec les données de Ptolémée et d'Abulfeda.

Jusqu'à Kokan, le Syr coule au sud-ouest; arrivé à cette ville, il se détourne vers le nord jusque vers Turkestan, où il se dirige à l'ouest, et en approchant du terrain Akmetchett, situé près du 84^{e} $\frac{1}{4}$ degré de longitude et du 45e degré de latitude, il se partage en deux bras, dont le septentrional conserve la dénomination de Syr, tandis que le méridional se subdivise en deux, dont le premier à droite prend le nom de Kouvan, et l'autre à gauche celui de Iana ou Ianghi (nouveau). Ce dernier courant s'est desséché et l'on n'en voit plus que le lit.

Le Syr proprement dit, après s'être partagé, comme nous venons de le dire, coule au nord-ouest, baigne les ruines de Djankend, se dresse ensuite vers le nord et tombe dans la mer d'Aral. A moins de quinze verstes de Djankend, et cinquante avant son embouchure, se trouve sur ses bords le terrain Kara-Tubia, dont la latitude, d'après les observations astronomiques faites en 1820 par le baron Meyendorf, se rendant en Boukharie, est le 45e degré 40 minutes 45 secondes. En supputant en minutes l'espace qui reste au courant du fleuve de ce terrain jusqu'à la mer, nous trouvons que l'embouchure même est sous le 46e degré et quelques minutes de latitude, et environ sous le 79e degré de longitude du méridien de l'île de Fer.

Le Kouvan-Daria coule d'abord à l'ouest, et bientôt se divise en cinq courants nommés Bich-Ouziak; puis il rentre en un seul lit, et après avoir traversé la terre Karak, située sur sa rive, sous le 44e degré 52 minutes 4 secondes, d'après le baron Meyendorf, il va au nord-ouest vers la mer d'Aral; sa bouche est distante de plus de 30 minutes (au sud) de celle du Syr. Non loin de la mer il se réunit même au Syr par l'étroit canal appelé Itchkalak ou Kaltaryk, ce qui fait que le lieu où s'élevait la ville de Djankend et ses environs forment une île baignée à l'ouest par la mer. Il existe encore d'autres canaux en cet endroit à l'époque des grandes eaux; mais tous se dessèchent en été.

Le Iany-Daria, mot à mot nouvelle rivière, s'appelle

ainsi parce que son existence est en effet de fraîche date. L'enseigne de géodésie Mouravine, envoyé en 1743 d'Orenbourg à Khiva, a dressé une carte du rivage oriental de la mer d'Aral et des terres avoisinantes; mais il n'a eu garde de marquer le cours du Iany, qu'il n'a point vu, dont il n'a point ouï parler. Des marches-routes détaillées, écrites vers le milieu du dernier siècle pour les caravanes et conservées dans les archives d'Orenbourg, indiquent toutes les terres, même les plus insignifiantes, depuis la frontière russe, à travers le Syr et le Kouvan jusqu'à Boukhara; mais pas un mot du Iany-Daria, et pour cause. Ce fleuve, disent les Kirghiz, commença à paraître de 1760 à 1770. Après s'être séparé du Kouvan, il coulait au sud-ouest et tombait dans la mer d'Aral à six ou sept jours de marche de caravane de l'embouchure du Syr. Les Karakalpaks, campés près de là, et les Kirghiz-Kazaks, voulant profiter de ce nouveau bienfait de la nature, se mirent à distribuer ses eaux aux champs qu'ils occupaient au moyen d'une infinité de rigoles, et le fleuve diminua considérablement; ajoutons l'aridité des vastes sables du voisinage de son lit, et nous devinerons que ce fleuve ou plutôt cette branche du fleuve Kouvan dut bientôt disparaître ou peu s'en faut. En effet, en 1820, des caravanes ont traversé le lit à pied sec, à cent verstes et plus de la mer, et ils ont trouvé dans quelques flaches de ce lit une eau d'un goût sulfureux.

Ni les anciens géographes, ni le livre du Grand Tracé, (Bolchomou Tchertéjou), ne disent rien de la division du Syr en bras, peut-être parce que le Kouvan-Daria a paru, comme le Iany, dans des temps forts récents, probablement très-peu avant l'année 1731, époque où la Russie l'a connu, en agréant pour sujets les hommes qui en habitaient les rives.

Le pays d'où vient le Syr et qu'il arrose au commencement de son cours est couvert de hautes montagnes, les unes neigeuses, les autres boisées. Les rivières et les torrents qui s'en précipitent élargissent tout à coup le Syr, impriment à son cours une grande rapidité et le rendent navigable. Au-

dessus de Tachkend confinent à sa rive gauche, et même y passent en quelques endroits les vastes sables Kizil-Koum, allant de la mer d'Aral jusqu'à quelques centaines de verstes. Près de la rive droite se prolongent, jusqu'à Tachkend et même plus loin, des branches de montagnes d'où coulent encore quelques affluents du Syr-Daria. Les plus remarquables d'entre ces courants sont : l'Akboura, qui sort du mont Och; la Tchirtchik, qui coule sous Tachkend du mont Kandyrtaou avec une telle rapidité, que, selon le dire de témoins oculaires [1], les bêtes fauves s'épouvantent en l'approchant, et s'enfuient; la Bodam, sur laquelle est la ville Tchimkett; la Talach, l'Ars ou Arych, etc. Ces rivières sont remarquables en ce que les diverses montagnes d'où elles sortent sont couvertes de forêts, et que l'on peut, avec la plus grande facilité, faire flotter le bois de ces forêts jusqu'à la mer d'Aral.

Nous le répétons, il ne tombe pas dans le Syr une seule grande rivière, pas même une rivière de moyenne grandeur.

Après avoir dépassé les monts de Karataou, qui sont situés autour de Turkestan, le Syr coule dans une vaste plaine nue, dont une grande partie consiste en sables, lesquels commencent presque dès l'origine où le point de séparation du Kouvan et du Iany, et s'étendent sous le nom de Karakoum, au nord-ouest, plus loin même que la mer d'Aral. Dans le désert le Syr déjà ne reçoit plus aucun courant, et, ayant dépassé le point de sa division en bras, il va toujours s'affaiblissant par des canaux particuliers, creusés pour l'arrosement des champs; alors il devient plus étroit qu'il ne l'était au milieu de son cours. Près de Kokan, le Syr-Daria a cent cinquante et quelques sagènes de largeur, mais à Djankend il a au moins cent sagènes. En approchant de la mer, il forme à sa droite un golfe qui a de la ressemblance avec un lac, et se nomme

[1] Nazarof, *Mémoires sur quelques peuples de l'Asie centrale*, 1821.

Kamechlou-Bachi; ce golfe a environ vingt verstes de tour. A quinze verstes de sa fusion avec les eaux de la mer, le Syr prend une largeur de trente ou quarante verstes et devient moins profond. L'embouchure même en est couverte de roseaux parmi lesquels il n'a nulle part plus de trois ou quatre pieds d'eau.

Le Syr forme dans son cours plusieurs îles; il ne déborde presque jamais au printemps, mais il lui arrive fréquemment d'inonder ses rives au milieu des grandes chaleurs de l'été et au commencement de l'hiver; en été, à cause de la fonte des neiges cachées dans les gorges des hautes montagnes où il prend sa source; en hiver, parce que ses bouches marécageuses gèlent aux premiers froids, et que les eaux arrivent toujours, attendu que les lieux hauts qui sont leur point de départ ne gèlent presque jamais; et il s'en suit que plus les froids ont d'intensité plus le Syr est engorgé.

Les rives du Syr, depuis le point où il devient navigable, sont en grande partie basses; il y a des deux côtés une vaste plaine qui, lorsqu'elle est inondée par les eaux du printemps, devient fertile jusque dans ses sables mêmes, et se couvre ici de plantes buissonnières ou de bon bois touffu, là de roseaux ou d'excellents pâturages, çà et là de terres propres à la culture. Au reste, cette plaine est coupée aussi par des ensablements.

L'eau du Syr n'est pas parfaitement claire.

Le Kouvan-Daria, qui au milieu de son cours n'a pas plus de vingt sagènes, forme nombre de petits lacs; il a des bords escarpés, en grande partie couverts de joncs extrêmement longs, où, de même que sur les bords du Syr, habitent beaucoup de sangliers. Les eaux du Kouvan coulant sur un lit de forte argile deviennent tout à fait transparentes au soleil; c'est aussi parce que la profondeur de ce fleuve n'est que de cinq à dix pieds.

Le lit du Iany-Daria qui s'était formé sur un terrain argileux uni confine à une haute forêt composée en grande partie de saxaouls, nullement propres à la construction, mais très-

bons au brûlage. Cette forêt est animée par des loups, des barces [1], des tigres et autres bêtes fauves.

Ce qui démontre la profondeur du Syr vers Kokan, c'est qu'en cet endroit on le traverse sur des bâtiments qui portent jusqu'à soixante-dix chameaux avec leurs charges; on sait aussi que quelques Russes-Tatars, ayant mis à la voile à Khiva, descendirent l'Amou-Daria, et ayant traversé la mer d'Aral, pénétrèrent dans le Syr qu'ils remontèrent l'espace de cent verstes; par conséquent, le Syr est en général un fleuve navigable. Les Kirghiz-Kazaks disent, au contraire, qu'en certains endroits, dans la saison des grandes chaleurs, il se forme des gués et des bas-fonds; il y a apparence qu'ils parlent ainsi par la crainte qu'ils ont qu'on n'envoie une armée par eau dans la contrée. Au reste les Kirghiz-Kazaks, ainsi que le dit très-bien le baron Meyendorf, sont fiers de la possession d'une si belle rivière.

Il serait bien à désirer que les données des Kirghiz sur ces interruptions ou bas-fonds du Syr fussent reconnues complétement fausses; car, en supposant la possibilité d'unir de nouveau, par un bon canal, la mer d'Aral à la mer Caspienne, la navigation par le Syr peut un jour procurer à la Russie de grands avantages pour son commerce. Quoique sur les rives mêmes de ce fleuve, excepté Khotjant et les villes d'Otrar et de Tonkatt, jadis florissantes mais aujourd'hui en ruines [2], il n'y ait point de grandes villes; cependant Kokan, riche par ses soies et ses cotons qu'elle échange pour elle et ses voisins contre des marchandises russes, se trouve à quarante ou cinquante verstes seulement du Syr; Turkestan en est encore plus proche; Tachkend, ville qui regorge aussi des productions qui se trouvent à Kokan, n'est guère plus éloignée du fleuve; Badakchan, qui trafique en émeraudes, en turquoises

[1] *Barces*, dénomination que les Kirghiz donnent aux tigres de l'espèce qui se voit le plus communément dans leurs contrées.

[2] Otrar est une ville fameuse dans l'histoire de Tamerlan; c'est là que mourut ce conquérant terrible. Tonkatt a été illustré par Tchinghis-khan (Gengiskhan).

et autres pierres précieuses, se trouve de même à peu de distance du Syr. De plus ce fleuve baigne le pied de diverses montagnes qui peut-être renferment de l'or, de l'argent et des pierres fines, et n'attendent que la main qui saura arracher de leur sein cette précieuse carie des rochers.

Sur le Syr, le Kouvan et le Iany se trouvent beaucoup de ruines que nous avons décrites dans un chapitre spécial. Bornons-nous maintenant à une observation générale sur les ruines situées près du Iany-Daria. On sait que ce fleuve parut dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, et que depuis ce temps personne n'a habité ses rives sinon les nomades Kirghiz-Kazaks et Karakalpaks : d'où proviennent donc les ruines d'édifices qu'on y voit? Des hommes seraient-ils donc venus s'établir dans un désert dépourvu d'eaux?

La réponse qu'on doit faire à ces questions c'est que la trace du Iany-Darya, en quelques endroits, a deux lits à sec; l'un d'une largeur égale au Syr, mais au milieu, un autre beaucoup plus étroit. C'est dans ce dernier que coulait le Iany : le premier est probablement la route de quelque autre grand fleuve dès longtemps desséché, et c'est assurément sur lui que se trouvaient les habitations dont nous voyons aujourd'hui les ruines. Ne serait-ce pas dans ce lit que coulait le Kizil-Daria dont il a été beaucoup parlé dans le siècle passé, et que maintenant encore nous trouvons marqué sur les anciennes cartes géographiques? mais il n'existe plus.

A trente verstes au sud du Iany, l'ambassade russe envoyée en Boukharie en 1820 [1] passa à pied sec un second lit de fleuve desséché; ici de même peut-être coulait le Kizil-Daria : en effet on le croyait généralement plus au sud du Syr [2].

[1] Voyez *Voyage à Boukhara*, par le baron de Meyendorff.

[2] Dans la carte jointe par Mosheïm à son *Historia ecclesiastica*, la rivière Kizil reçoit le bras gauche du fleuve Amou-Daria. Dans quelques cartes annexées par Vitzen à son *Nord and Ost Tartary*, nous trouvons le Kizil, ou Kessel-Daria, sous divers aspects. Sur la carte de Jean Bleou, 1663, elle est confondue avec le Syr, et il a mis fort inexactement sur ce dernier l'inscription *Kessel, olim*

Dans lequel de ces deux lits serait-il exact d'indiquer le cours de cet ancien fleuve? Nous l'ignorons, et n'osons non plus nous livrer à des propositions que nous serions peu en mesure d'appuyer de preuves.

Quant aux rives du Syr, les ruines qui s'y sont conservées et les alentours de ces ruines, en attirant l'attention des savants, leurs promettent une riche moisson de découvertes; mais par malheur, ni les naturalistes, ni les zélateurs d'antiquités historiques, ni les curieux de la géographie orientale n'obtiendront sur cette contrée des renseignements positifs et complets, tant qu'il sera impossible de voyager en Asie comme on le fait en Europe, avec des livres et des instruments de mathématiques. Jusqu'à ce jour, les efforts de l'observateur éclairé rencontrent des obstacles insurmontables dans la barbare ignorance et la défiance des Asiatiques.

Après le Syr nous devons parler de l'Irtych, qui, avant d'arriver en Sibérie, arrose les steppes des Kirghiz-Kazaks, et y reçoit un grand nombre d'affluents. Ayant sa source dans les états chinois, et passant, comme il a été dit plus haut, à travers le lac Nor-Zaïçan, l'Irtych se divise en deux parties: la première de sa source au lac, c'est le haut Irtych; la seconde, du lac jusqu'à son embouchure, c'est le bas Irtych. Les premières notions dignes de foi sur ce fleuve ont été recueillies sur les ordres de Pierre-le-Grand, au commencement du dernier siècle, par les officiers d'un détachement envoyé dans ces endroits à la recherche d'un sable aurifère, sur lequel couraient alors un grand nombre de fables. En 1719 le capitaine prince Ourakof et le cornette Somof remontèrent le bas Irtych sur des bâtiments plats, traversèrent le lac Zaïçan, et pénétrèrent ainsi dans le haut Irtych. Ce dernier, d'après leurs rapports, tombe dans le lac par deux bouches dont la méridionale était assez large pour une bonne navigation, malgré la rapidité du courant. En 1720 le général-major Likharef entreprit ce même

Iaxartes. Ortelius, dans son *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1598, était tombé dans la même erreur.

voyage, et lorsqu'il eut atteint le haut Irtiych, il le remonta pendant douze jours sans obstacles. Il trouva les deux rives de ce fleuve bordées de montagnes de sables. Il ne put remonter plus haut, tant à cause des bas-fonds que des attaques des Zungars qui s'étaient alors emparés de la contrée.

La description du bas Irtych et de ses affluents de la rive droite se trouve dans toutes les géographies russes, c'est pourquoi nous nous contenterons d'énumérer celles de ces rivières qui s'y jettent par la rive gauche, c'est-à-dire en coulant de la steppe des Kirghiz-Kazaks. La rivière Bédakoun a son confluent non loin du lac Zaïçan. Plus bas suivent la Katoun-Karagaï, la Voïlotchevka, la Osmélolia, l'Ablaïkitka, la Kizilka, la Tchar-Gourban, la Toundouk et enfin l'Ichim, pour ne point parler d'une foule d'autres affluents moins remarquables.

L'Ichim a sa source dans une branche des monts Iréméï et parcourt plus de quatre cents verstes allant au sud-ouest; puis tout à coup il se tourne impétueusement au nord, et, franchissant les frontières russes, il se précipite vers l'Irtych et s'y perd. L'Ichim a une multitude d'affluents parmi lesquels on distingue la Tercékan, la Koulaï-Aïghyr-Bourlouk, la Haute-Bourlouk, la Kaïrakly, la Koulou-Ton, etc. La rive droite de l'Ichim, ainsi que la plupart des rivières qui coulent dans le centre de la steppe des Kirghiz-Kazaks, selon l'observation de M. Changhine, est haute, rocailleuse et produit fort peu de végétaux; tandis que la rive gauche est basse, déclive et couverte de prairies. Le fond de l'Ichim est limoneux; cependant les eaux restent pures et l'on y voit beaucoup de poissons d'eau douce de la grosse et de la petite espèce. Cette rivière est d'abord tranquille et étroite; mais bientôt elle s'élargit, et finit par couler avec une rapidité qu'on ne voit guère aux courants de cette contrée.

La Tercékan, qui tombe dans l'Ichim par la rive gauche, sort des côtes septentrionales de la chaîne d'Ildighi; elle a ainsi un cours fort sinueux d'environ trois cents verstes en tout.

Les rives en sont doucement inclinées, argileuses et couvertes de pétrifications. M. Changhine, qui a visité cette rivière et a recueilli les notions les plus claires, écrit, dans la première livraison du Messager de Sibérie, 1820, que ses bords, jusqu'à la distance de vingt sagènes de l'eau, sont, des deux côtés, couverts de limon et de cailloux roulés; cette observation le porte à penser que la Tercékan a été en d'autres temps bien plus large et bien plus rapide. Ce qui donne plus de poids à cette opinion, c'est que les Kirghiz l'appellent Petite-Ichim. Aujourd'hui la Tercékan a un cours à peine remarquable, et en quelques endroits elle se dérobe aux regards sous une voûte de ses propres fanges, puis elle reparaît et de nouveau passe sous la terre. Le terroir calcaire, argileux, imprégné d'un sel amer qu'elle traverse trouble ses eaux et leur donne une saveur amère et salée.

La Koulaï-Aïghyr-Bourlouk a sa source dans le lac Iakchi-Ianghis, et se fait un lit d'environ cent verstes de ce lac à son confluent dans l'Ichim.

De toutes les autres rivières qui tombent dans l'Irtych du côté gauche, la plus remarquable est la Tobol, qui descend de la chaîne des monts Kara-Adyr, et coule au nord-est jusqu'à l'endroit où la rivière Ouï vient la grossir, c'est-à-dire jusqu'à la frontière russe. Tant qu'elle coule sur des lieux hauts, tantôt elle disparaît sous terre et tantôt reparaît au jour; mais dès que son cours est fortifié du tribut de ses affluents elle coule alors sans interruption. On sait qu'elle a son confluent dans l'Irtych, près de la ville de Tobolsk. La Tobol change souvent son cours, de sorte qu'elle abandonne son ancien lit, dont on nomme les parties déjà desséchées les anciennes Tobols. Le sable qu'on en retire contient des particules de fer. Rytchkof, dans sa topographie d'Orenbourg, prétend que ce nom de Tobol donné à la rivière lui vient de l'arbre taboul ou tavolga, qui croît en grande quantité sur ses rives. L'eau de la Tobol, dans sa partie haute, est nauséabonde et astringente; mais plus bas elle perd cette propriété. Les plus remarquables

des affluents de la Tobol sont : à l'ouest l'Aïatt, aux rives bien boisées; et à l'est l'Oubagan, qui traverse le lac Oubagan-Denghiz, reçoit ses propres affluents et tombe non loin du fort Zvérinogolovskoï. La température chaude de ses eaux est telle qu'elle échauffe celles mêmes de la Tobol. Dans l'été l'Oubagan se dessèche tout à fait en quelques endroits. La rivière Ouï, qui tombe aussi dans la Tobol, surpasse tous les autres affluents de cette dernière, tant par l'étendue de son cours, que parce qu'elle sert de frontière entre la Russie et les hordes des Kirghiz-Kazaks. Dans l'Ouï tombent la petite rivière Togouzak, aux belles rives gazonneuses, et quantité d'autres moins remarquables.

Après l'Ouï, il convient de parler de l'Oural, qui sort de la chaîne à laquelle il doit son nom comme sa naissance; ce fleuve coule d'abord au sud, puis il tourne à l'ouest, et enfin reprend sa direction au sud jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne. Le cours de l'Oural est partout sinueux et ses rives sont couvertes ou de bois, ou de plantes buissonnières. Il sépare la Russie de la steppe des Kirghiz-Kazaks, depuis Verkho-Ouralsk jusqu'à ses bouches mêmes, excepté dans une petite étendue depuis la redoute Niéjinsky jusqu'à la forteresse Razcypna, d'où la frontière a été tout récemment transportée sur l'Ileck et la Berdianka. Les affluents de l'Oural du côté des steppes sont : l'Or, l'Ilek, l'Outva et plusieurs autres moins connues.

La rivière Or ou Our descend des monts Mougodjar par trois sources qui, à leur jonction, prennent le nom de rivière Or. Sur une distance de deux cent soixante verstes, elle serpente dans des rives assez escarpées, à travers une plaine large de trois à sept verstes et couverte de roseaux et de broussailles. Sa rive droite est montueuse, sa rive gauche est fertile en beaux pâturages. Le goût de ses eaux est quelque peu saumâtre; elle est assez poissonneuse. La plus considérable des rivières qui tombent dans l'Or, est la Kamychakly, qui lui apporte le tribut de ses propres affluents.

L'Ilek sort d'une branche de la chaîne des Ourkatch, appelée Boçaga, et coule au sud-ouest jusqu'à son confluent dans l'Oural. Elle s'appelle d'abord Içonbaï; puis grossie de quelques affluents, tels que la Sououk-Sou, l'Icett, etc., près du terrain appelé Bich-Tomak (les Cinq-Rivières), elle prend son nom Ilek. Elle est la plus large et la plus rapide des rivières comprises entre le fleuve Oural et le Syr-Daria; son lit est de pierre; ses eaux ont de la saveur et abondent en poisson; on voit sur ses rives de bons herbages et çà et là des broussailles et des groupes d'arbres.

Dans l'Ilek tombe la Grande-Khobda et plusieurs autres courants qui, avec la Khobda, donnent à la contrée qu'ils arrosent les qualités les plus propres à l'agriculture; et l'on y voit des champs petits, mais fort beaux, arrosés par des rigoles.

La Grande-Khobda, dans sa partie supérieure, coule très-proche de l'Ilek, puis elle s'en éloigne, enfin elle s'en rapproche et se jette avec les eaux de tous ces petits affluents dans l'Ilek, et l'Ilek dans l'Oural, près du fort Bouranny, après avoir parcouru environ deux cents verstes. Elle abonde singulièrement en petits poissons.

L'Outva est moindre que l'Or et que l'Ilek, mais plus grande que les autres affluents de l'Oural. Son confluent se trouve devant le fort d'Irtetsk. Son lit est limoneux, ses rives souvent sont peu fermes, parce que, au printemps, elle se répand au loin; mais cette même cause les enrichit d'excellents herbages.

Les rivières Koumak et Soumdouk coulent avec un grand nombre de leurs affluents dans l'Oural, la première un peu plus haut que la forteresse d'Orsk, et la seconde en face de celle de Tanalytsk.

A l'ouest de l'embouchure de l'Oural tombe par quatre bouches, dans la mer Caspienne, le fleuve Saghiz, qui coule des ramifications de cette même branche de la chaîne de l'Oural, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avance dans la steppe

des Kirghiz-Kazaks entre les forteresses d'Orsk et d'Ilinsk. La colline qui lui donne naissance s'appelle Karkoul-Ghildy. Il passe à travers la saline Tentek-Sour; il a une eau salée et amère dont on ne saurait faire usage, des rives sauvages, arides, basses dans sa partie supérieure, hautes, escarpées vers son embouchure. Sa largeur est d'environ huit sagènes, sa profondeur en quelques endroits est considérable, mais les gués et les bas-fonds n'en sont pas moins aussi très-fréquents.

Encore plus au sud-ouest tombe dans la mer Caspienne la fleuve Emba ou Djem, qui a sa source dans les monts Aïruruk, non loin des sources de l'Or; son cours est d'environ cinq cent cinquante verstes sur un sol en grande partie stérile. En été ce fleuve devient extrêmement bas, et dans sa partie supérieure ce n'est plus qu'un ruisseau jaillissant; mais au printemps son lit reçoit un immense volume d'eau, et c'est au point que l'Emba, en quelques endroits, inonde les terres à deux verstes de ce lit, qui par lui-même n'a nulle part plus de quinze sagènes de largeur. Ce fleuve coule principalement sur le sable; les lieux voisins sont en pente. L'eau de l'Emba est douce et abonde en poissons de rivière, et même en poissons de mer, surtout près de l'embouchure. On trouve çà et là des buissons sur ses rives, mais fort peu de bons paturages. Elle a beaucoup d'affluents dont le plus remarquable, du moins par sa profondeur, est la rivière Témir. L'Emba traverse les sables Saghiz et Bakoumbaï.

La rivière Ouil a sa source dans les hauteurs situées entre les collines de l'Ilek et de la Khobda. D'abord elle se dirige au sud, puis au nord-ouest, puis encore au sud et enfin à l'ouest; elle passe entre les sables Birukty et Taïçougan, traverse le lac Petit-Karakoul et disparaît tout à fait dans le grand Kara. Tout son cours est d'environ trois cent cinquante verstes. C'est une rivière d'eau douce, resserrée entre des montagnes qui déterminent tous les détours qu'elle fait; elle n'a aucun affluent considérable.

Rytchkof dit dans sa topographie d'Orenbourg qu'il tombe

dans le lac Aksakal-Barbi soixante-deux Tourgaï[1], trois Irghiz et trente-six Oulkiak. Nous ne saurions dire si cela vient de l'inexactitude des notions reçues par le premier historien géographe du peuple kirghiz-kazak et de la contrée d'Orenbourg, ou de changements physiques, mais l'opinion de Rytchkof ne s'accorde pas aujourd'hui avec l'état des eaux que nous décrivons.

D'après les recherches faites récemment par des officiers russes, en effet, les Kirghiz-Kazaks parlent de soixante-deux Tourgaï, c'est qu'ils donnent ce nom aux rivières et ruisseaux qui tombe dans la grande Tourgaï, et personne ne s'inquiète d'aller compter tous ces petits affluents. Quant aux trente-deux Oulkiak de Rytchkof, on a cherché à vérifier la chose, mais on n'a trouvé qu'une seule Oulkiak, dont nous parlerons tout à l'heure.

La Oulou-Tourgaï (grande Tourgaï) a sa source dans le mont Oulou et se nomme d'abord Kara-Tourgaï. Cette partie supérieure coule entre les roches des monts Svintsovyé; puis la Tourgaï traverse un terrain d'argile sableuse, les lacs ou les roselières Bich-Koupa, et enfin les sables Kochelak, d'où bientôt elle se jette dans le lac Aksakal-Barbi. Ses rives sont la plupart hautes et escarpées; on y voit des endroits buissonneux et des lacs, mais point de prairies.

Les plus remarquables des petites Tourgaï affluents de la grande sont : la Sary-Tourgaï, qui coule sur un lit d'argile molle et prend la Mounili et la Doumbé; l'Allama-Tourgaï, qui a des rives couvertes de roseaux, et reçoit aussi deux Tourgaï. De plus la grande Tourgaï a encore pour affluents l'Oulkiak et l'Irghiz.

L'Oulkiak, qui a de quatre à huit sagènes de largeur, et des rives escarpées, tombe dans la Tourgaï par le nord, à l'endroit ou commencent les sables Kochelak-Koum, et reçoit les

[1] *Tourgaï*, proprement, signifie alouette ou calandre. Cette dénomination provient sans doute des alouettes qu'on voit voltiger en grand nombre sur les Tourgaï et leurs affluents.

courants appelés Kobyr et Karakaï. Près de l'Oulkiak se trouve le tombeau du khan Aboulkhaïr.

La Oulou-Irghiz sort des monts Kara-Adyr, et coule d'abord au sud-est, puis au sud, enfin elle revient à sa direction sud-est, et se jette dans la Tourgaï non loin de la chute de cette dernière dans le lac Aksakal. Nous parlons ici de la principale Irghiz et non des petites rivières, au nombre de six ou huit, auxquelles les Kirghiz-Kazaks donnent le même nom. Beaucoup de gens confondent la Oulou-Irghiz avec la Tchit-Irghiz, qui se précipite des monts Mougodjars et se jette dans la première. La Oulou-Irghiz est fort étroite; à la fin de l'été elle cesse, ainsi que plusieures rivières voisines, d'avoir un courant, et elle se convertit en une suite de lacs, mais au printemps elle coule à pleins bords et se répand même au loin, par les interstices des escarpements qui forment ses rives. Dans les couches de ces rives on remarque des débris de coquilles marines, et à la surface de ces mêmes rives de maigres buissons et des lacs. Cette rivière est poissonneuse et abonde en tortues. Le long de l'Irghiz on trouve plusieurs sources salées, ce qui fait que ses eaux sont saumâtres.

L'Ilantchik, au dire des Kirghiz-Kazaks, sort de l'Oulou-Tagh et tombe dans le lac Iakan-Ak, situé à cent verstes au sud-est de l'Aksakal-Barbi.

Les quatre rivières Kinghiri, savoir : la Djilanly-Kinghir, la Djisly-Kinghir, la Kara-Kinghir et la Sary-Kinghir, ont leur source dans les monts Oulou, se réunissent en un seul lit et se jettent dans la Saraçou.

La Saraçou, sur laquelle jusqu'à ce jour on n'a que des notions fort superficielles, est digne de remarque en ce que, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, elle a été frontière entre les Zungares et les Kirghiz-Kazaks. Ces derniers disent qu'elle a sa source dans les monts Ak-Taou ou Ar-Taou, et qu'après avoir parcouru une distance considérable, elle se transforme à la fin de son cours en une suite de petits lacs, et tombe dans le lac Télékoul, situé à très-peu de distance du Syr-Daria

5.

et à cinq ou six jours de route de la mer d'Aral. Nos connaissances sur cette rivière ne s'étendent pas au delà de ce qu'en a dit Rytchkof dans sa topographie d'Orenbourg, il y a soixante-dix ans; c'est pourquoi la direction de cette rivière est indiquée en points sur notre carte.

Nous connaissons tout aussi imparfaitement la rivière Tsouï. MM. Bournachef et Pospélof, qui l'ont traversée en 1800, se rendant à Tachkend, ont reconnu qu'elle n'avait pas de courant au mois d'octobre, et ne consistait qu'en lacs d'eau amère et salée; mais au printemps elle est si rapide qu'il y a du danger à la traverser en cette saison. La Tsouï naît du lac Issyk et, après un cours assez long, tombe, disent les Kirghiz, dans le lac Kaban-Koulak, près du lac Télé, qui reçoit la rivière Saraçou.

La Noura, qui tombe dans le lac Kourgaldjine du côté de l'est, a un cours assez rapide, dit M. Changhine. Elle est formée par les rivières Petite-Noura et Essel-Noura. Elle a quelques affluents. Le canal Kouzoukotch l'unit au printemps à l'Ichim, et en été reste à sec.

La Petite-Noura, à son origine, est une source jaillissante qui s'échappe du sein d'une petite montagne, et, tombant sur un rocher plat, forme une citerne, puis se dégage en torrents sur un espace de cinquante verstes; et là, après avoir reçu des branches du Kizil-Taou, elle prend un cours régulier: ainsi le dit M. Changine, qui en a visité la source. Sur une carte d'une partie de l'Asie moyenne, imprimée en 1816, cette rivière est marquée à tort comme coulant dans la Iar-Iakchi, qui elle-même tombe dans la Saraçou.

Dans ce même lac Kourgaldjine, à l'est de la bouche de la Noura, se jette la Koulan-Itmess qui a pour affluent la rivière Iakchi-Koun, remarquable par l'abondance des herbes qui couvrent ses rives.

Les rivières Oulenta et Tchiderta, issues des monts Bougly, coulent au nord dans le lac Petit-Okoul. La Ertchetoulli-Ugourtaï se précipite du nord au sud dans le lac Balkhach.

Dans ce même lac tombe aussi la rivière Aïagouz, qui descend des branches de la chaîne des Tarbagataïsk, et reçoit une foule de petits courants.

Au sud de l'Aïagouz se jettent dans le lac Balkhach les rivières Lepçou, Akçou et Karatal, cette dernière ayant pris la Koukçou.

Pour conclusion nous parlerons de la rivière Ili, qui sort des états chinois et se jette aussi dans le Balkhach. Sur cette rivière est bâtie, du côté de l'ouest, la ville chinoise frontière Ili (Gouldja), qui est un chef-lieu; à une moins grande distance de l'embouchure campent quelques tribus de la Grande-Horde des Kirghiz-Kazaks.

Ce sont là toutes les rivières principales de la contrée qui nous occupe. Voici maintenant une observation générale sur ces rivières; cette observation est un extrait succinct que nous avons fait de journaux de voyages, les uns imprimés, les autres manuscrits, et ces notions nous ont été confirmées de vive voix par des personnes qui elles-mêmes ont parcouru la steppe.

Excepté les rivières du premier ordre, telles que le Syr, l'Irtych, l'Oural et quelques-unes du second ordre : la Tobol (pour la partie qui coule dans la steppe des Kirghiz), l'Ichim, l'Or, l'Ilek, la partie inférieure de la Tourgaï, la Noura et deux ou trois autres, toutes ne coulent en grande partie qu'au printemps et au commencement de l'été. Engorgées alors par les eaux des neiges, elles submergent au loin leurs rives, ou s'échappent en impétueux torrents enfermés dans des bords étroits. Il est fort dangereux de les traverser à cette époque; mais après que les grandes eaux ont été absorbées, la masse des eaux qui restent dans le lit naturel commence à diminuer de jour en jour et se réduit enfin à une suite de petits lacs unis entre eux par de faibles courants, ou même tout à fait séparés les uns des autres. En général les ruisseaux et petites rivières sont à sec pour l'automne.

Ces phénomènes doivent être attribués en partie à ce que

le sol est d'argile, terre qui ne retient pas les eaux, et en partie à ce que, par suite des débordements du printemps et de la rapidité des courants en cette saison, il se précipite dans le lit des rivières une grande quantité de sable et de limon. Ces alluvions, après que les eaux sont absorbées, forment des tertres, qui divisent chaque rivière en une série de lacs par les obstacles qu'ils mettent à son libre écoulement, et alors il arrive souvent que l'eau se fraye un chemin sous terre.

Au temps des grandes eaux, les Kirghiz-Kazaks traversent les rivières sur des bacs; ils font même au besoin des ponts entiers avec des joncs liés par des cordes de crin.

Les bons puits, les fontaines d'eau douce en été sont aux steppes des objets fort importants; ils déterminent la route à suivre dans les longs voyages qu'on y fait. Au reste, quant aux Kirghiz-Kazaks, ils craignent peu les lieux secs, pensant que dans la plus grande partie de leur pays on trouve de l'eau à peu de profondeur au-dessous de la surface de la terre, surtout dans les sables. Il est à remarquer que bien souvent on rencontre de l'eau douce dans le voisinage de salines ou de lacs et marais salants, et quelquefois à une profondeur d'une sagène à peine. Il y a même des exemples d'une eau agréable et pure découverte sous un lit épais de limon salé.

CHAPITRE VI.

PRODUCTIONS NATURELLES.

Après tout ce que nous avons dit plus haut, nos lecteurs ne s'attendront pas à trouver ici une description des trois règnes de la nature dans les steppes des Kirghiz-Kazaks. Les connaissances actuelles sur un tel objet sont fort insuffisantes même dans les pays les plus éclairés, et quant aux déserts que nous décrivons, ils sont encore presque entièrement inconnus

aux naturalistes. Pallas est le premier qui ait jeté sur les steppes le regard d'un véritable observateur de la nature, et qui ait communiqué au monde savant les remarques qu'il avait faites avec l'assistance de l'étudiant Sokôlof; mais ni l'un ni l'autre ne pénétrèrent dans l'intérieur du pays, et ils ne virent les steppes des Kirghiz-Kazaks que de la frontière russe.

En 1803 le docteur Bolchoï, qui faisait partie de la malheureuse expédition de Gaverdovsky, ayant été fait prisonnier par les Kirghiz, après quelques mois passés sur les rives du Syr, décrivit quelques-unes des productions naturelles des environs de ce fleuve; mais comme il devait ses observations à sa captivité, il n'a connu que ce qu'il est donné de voir à un esclave de barbares soupçonneux.

MM. Pander et Eversman ayant, en 1820, sous des auspices plus heureux, avec la mission impériale russe, traversé toute la contrée qui s'étend d'Orenbourg à Boukhara, ont fait une infinité de découvertes importantes pour l'histoire naturelle; elles sont publiées : 1° dans le *Reise von Oremboyrg nach Buchara von Ewersman,* Berlin, 1823, avec les observations de M. Lihtenshteïn; 2° dans l'article : *Description du pays compris entre Orenbourg et Boukhara,* joint comme appendice au voyage du baron de Meyendorf; et 3° dans la Lettre adressée au nom de la société impériale des naturalistes de Moscou à un de ses membres, M. le docteur Pander, par Ficher de Waldheim. Moscou, 1821.

Quelques années après, M. Eversmann fit un second voyage aux steppes des Kirghiz-Kazaks[1], avec l'expédition du colonel Berg.

Ayant réuni les notions recueillies par ces savants et les ayant complétées au moyen des remarques de plusieurs hom-

[1] En 1826 deux naturalistes encore y pénétrèrent; M. Ledebour en a vu la partie qui avoisine la forteresse Zmiéïnogorskaïa; M. Meyer a été dans les environs du Nor-Zaïçan, puis il est parvenu jusqu'aux Sept-Rivières et au terrain Altyn-Tubia, où il a trouvé un gisement d'émeraudes. Les descriptions de ces deux voyages nous sont encore inconnues.

mes dignes de foi, habitant la frontière d'Orenbourg, nous insérons ici une rapide énumération des productions de la steppe des Kirghiz-Kazaks; mais dans cette revue des trois règnes nous ne nous engageons point à satisfaire pleinement les naturalistes; notre but ici est de ne rien omettre de ce qui peut contribuer à faire connaître en général le peuple kirghiz-kazak et la contrée qu'il habite.

§ I. RÈGNE ANIMAL.

1. MAMMIFÈRES.

Bos BUFFELUS. On rencontre souvent des buffles près des montagnes. Leur poil grossier est presque toujours de couleur claire. Ils sont rarement plus hauts que le bétail domestique, mais ils sont plus longs; quand on les a apprivoisés on les emploie à divers travaux concurremment avec les bœufs et les vaches. La chair du buffle a de la saveur; le lait de la femelle est épais et doux.

CASTOR. Le castor se trouve le long des rivières et des lacs. Les Kirghiz-Kazaks assurent qu'il leur arrive de prendre des castors blancs.

TAXUS, que les Russes appellent *barçouk*.

CAPRA AMMON, que les Russes appellent *baran-kamenny*, bélier des rochers.

CANIS LUPUS. Les loups dans la steppe sont si nombreux, que leurs fourrures sont l'objet d'un trafic important pour le Kirghiz-Kazaks. Il y en a de diverses couleurs; mais la plupart sont grises; on en trouve de blanches, quelquefois de noires. Les fourrures des loups kirghiz, surtout des loups blancs, sont admirablement moelleuses et légères.

LUTRA. La loutre en russe, *vydra*.

MUSTELA ERMINEA. L'hermine.

ERINACEUS AURITUS. Le hérisson.

SOREX FODIENS. La musaraigne d'eau.

LEPUS TOLAI. Il y a tant de lièvres dans la steppe des Kirghiz-Kazaks que souvent on les voit se jeter à travers les chameaux des caravanes en station. On en prend quelquefois à la main sans avoir fait le moindre préparatif.

CERVUS CAPREOLUS (*isubr*). Le chevreuil.

SUS SCROFA (*kaban*). Il se trouve des cochons sauvages, des sangliers dans toutes les jonchaies en général, surtout aux rivages des mers Caspienne et d'Aral, et dans les roselières de beaucoup de lacs et rivières, comme le Syr, le Kouvan, l'Emba, la Témir, etc. Les Kirghiz-Kazaks et

les Kazaks de l'Oural tuent, en hiver, un nombre considérable de sangliers. Un sanglier gras pèse quelquefois, sans sa peau, de cinq cents à sept cents livres. Le capitaine Rytchkof dit avoir trouvé, dans les entrailles d'un sanglier qu'il tua près de la rivière Or, une sorte de pierre qui aurait de grandes vertus curatives. Les Kirghiz déclarent en effet qu'ils l'emploient avec succès contre diverses maladies.

Felis. Les Kirghiz ont, dans leur pays, des chats sauvages plus grands que le chat domestique. Le nombre n'en est pas considérable.

Canis corsac. Leur chien corsac est une sorte de renard, mais plus bas de taille et de couleur plus claire ; on en trouve de tout à fait blancs. Le nombre infini de ces animaux fait que leur fourrure devient un des premiers articles du commerce des Kirghiz-Kazaks avec la Russie.

Mustela. La martre.

Talpa. La taupe.

Mus rattus. Le rat.

Equus, caballus sylvestris. Le cheval sauvage se rencontre sur le fleuve Emba, sur l'Oust-Ourt, sur la rivière Saraçou et en plusieurs autres lieux. Il diffère peu de notre cheval domestique, si ce n'est par la tête, qui offre un tout autre aspect. Son poil est presque toujours de couleur tendre, et surtout bleuâtre. Les Kirghiz-Kazaks tirent sur les chevaux sauvages pour s'en servir comme aliment, et ils en prennent pour transporter leurs objets les plus pesants. Il y en a de deux espèces, l'une plus grande, l'autre médiocre; la première s'appelle, dans les hordes, koulan ; la seconde, tarpan. Les Kirghiz tiennent pour possible de dompter les chevaux sauvages et d'en faire des chevaux de selle. Ils les prennent quelquefois avec des arkanes ; mais sur l'Oust-Ourt on emploie, pour cette chasse, un procédé particulier qui, ainsi que l'arkane, sera décrit plus loin. La chair des chevaux sauvages n'est pas aussi savoureuse que celle des chevaux privés. On prétend que dans la première on trouve beaucoup de sable. La peau du cheval sauvage s'emploie, en Boukharie, à faire des peaux de chagrin; mais les Kirghiz y trouvent une vertu médicinale et ils enveloppent dedans les malades.

Cervus alces. L'élan.

Canis vulpes, canis caragan, etc. Les renards de la steppe sont fort nombreux et on en voit de plusieurs espèces diverses.

Ursus. L'ours abonde dans les montagnes boisées Ken-Kozlan, Kar-Karaly, etc.

Maral. Les marals se trouvent dans les mêmes bois et surtout dans les monts Bougly. Ils appartiennent à la famille des cerfs, mais ils sont de taille moins haute. Les Kirghiz-Kazaks les tuent et en font usage pour leur nourriture.

Mus. La souris se présente ici sous divers aspects et en grande quantité[1] (*mus sylvaticus, mus linneatus*, etc., etc.). Nous rapportons à ces diverses souris de la steppe les *meriones tamaracinus, meriones meridianus, mus opimus, cricetus phaeus, georychus talpinus, hypudeus migratorius, hyp. œconomus, hyp. lagurus,* et quatre espèces de *dipus*, nommément *dipus telum, dipus pygmaeus* et *dipus platurus*, tous décrits par M. Eversmann et par M. Lihtenshteïn.

Vespertilio. *Vespertilio discolor, vespertilio pipistrellus*, etc. Chauves-souris d'espèces diverses.

Cervus elephas. Les cerfs; on en voit près des rives de l'Ichim et en différents lieux. (Pallas.)

Felis linx. Le lynx.

Saïga. Chèvre sauvage (que Pallas appelle *cervus pygargus*, et M. Eversman, *antilopa saïga*). Les troupeaux de ces animaux sont singulièrement nombreux dans les steppes; on compte quelquefois, dit-on, jusqu'à dix mille têtes dans un seul troupeau. Dans un chapitre spécial nous dirons comment on leur fait la chasse. Le museau de la saïga ressemble à un oignon; ses narines sont larges; son regard n'est pas toujours pur, vu qu'il se forme quelquefois des taies sur les yeux; mais elle a l'odorat le plus fin, aussi sent-elle de loin l'approche d'une bête fauve ou celle de l'homme. Elle n'est guère plus haute de taille que la chèvre domestique; mais son poil est doux, court et ordinairement jaune foncé; ses cornes sont petites et roides, ses jambes minces et sèches; la rapidité de sa course est faite pour étonner. C'est par cette faculté et par ses hauts bonds renouvelés coup sur coup qu'elle échappe à ses ennemis. Au reste il est fort aisé, si on la prend jeune, de la bien apprivoiser. De tous les herbages dont elle se nourrit, elle préfère l'absinthe blanche et les algues marines. La chair en est succulente, mais quelquefois on trouve des vers dans son épine. Ces vers, l'excès des chaleurs en été et les insectes qui attaquent en foule l'intérieur de ses naseaux, sont cause qu'aux mois de juin et de juillet elle souffre et ne vit plus que dans un état d'inquiétude visible. Le baron de Meyendorf dit que ces bouquetins kirghiz cherchent à se garantir en été des grandes chaleurs par le moyen suivant : une saïga se

[1] M. Eversman fait la remarque que les *rongeurs* sont bien plus nombreux que les autres mammifères dans l'ouest des steppes des Kirghiz-Kazaks. La même observation peut être appliquée à la partie moyenne des steppes. Les animaux rongeurs se nourrissent de racines de buissons et de diverses plantes qu'ils détruisent ainsi par le pied. Quand ces petits animaux abandonnent pour un temps les lieux où ils ont exercé leurs ravages, on ne tarde pas à y voir la terre réparer son désastre, et se couvrir d'une verdure plus touffue qu'auparavant. M. Eversmann conclut de cette observation que les rongeurs, au lieu d'être nuisible au pays, y sont même fort utiles.

met la tête à l'ombre dans quelque trou ou contre quelque grosse pierre ; à l'ombre de la première la seconde trouve un abri pour sa tête, la troisième se couche derrière la deuxième et ainsi de suite. Si dans ce moment d'engourdissement la première est frappée par l'ennemi, la seconde se place à la tête des autres ; si la seconde éprouve le même sort la troisième passe en avant. C'est ce qui fait qu'on en tue beaucoup en ces rencontres.

Capra ibex. C'est une chèvre sauvage à queue noire.

Arctomys. Les marmottes de diverses races pullulent à la steppe. On y voit l'*arctomys bobac*, l'*arctomys fulvus*, l'*arctomys leptodactilis*, l'*arctomys mugosaricus*.

Mus citillus. Le soulic ou zizel n'est pas en moindre quantité.

Mus typhlus. C'est le zemni ou rat aveugle de l'orient.

Canis sylvestris. Chien sauvage.

Felis tigris. Le tigre, ou, comme l'appellent les Kirghiz, le *ul-barse*, qu'on rencontre dans le sud de la steppe, surtout dans les roseaux autour de la mer d'Aral et des fleuves Syr et Kouvan ; au reste, cet animal appartenant aux climats chauds remonte quelquefois en Sibérie jusqu'au fleuve Obi. M. Spaski (voir le Messager de Sibérie, 1820) dit qu'en 1813 il a été tué un tigre sur la rivière Aleï, près de la fabrique de Loktewsky, et que l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et la société des naturalistes de Moscou l'ont reconnu pour vrai tigre, d'après le dessin et la description. Le tigre de la steppe est quelquefois très-long, mais non pas haut sur pattes. Son poil est doux et de couleur jaune avec des raies noires ; sa peau est fort épaisse ; ses ongles, extrêmement forts ; sa force, extraordinaire. Le tigre retient facilement un cheval renversé entre ses pattes ; il tue un chameau en quelques minutes et sans effort. Il sera parlé des moyens de les prendre. J'ai chez moi la peau d'un tigre tué sur les bords du Syr ; cette peau, des oreilles à la queue, a près d'une aune deux tiers de France, et en largeur, près d'une aune ; de la griffe du pied gauche de devant à celle du pied droit de derrière, presque deux aunes. Les Kirghiz disent que ce tigre n'est pas des plus grands. Ils chassent les tigres des jonchaies comme ils en débusquent les sangliers, en y mettant le feu.

Phoca (en russe *tulène*). Les phoques sont dans la mer Caspienne et dans celle d'Aral et aux embouchures des fleuves. Sur l'Emba seulement on pêche les phoques pour avoir leur peau et leur graisse, objets qui passent en Russie ; partout ailleurs cette pêche est une chose fort rare, et ne donne lieu à aucune spéculation commerciale.

Mus jaculus. L'alactaga.

Canis aureus. Le chacal.

Mustela putorius. Le putois, nommé en russe *khorek*.

2. OISEAUX.

Faute de forêts, de bocages, de buissons et même de belles prairies, et vu le grand nombre de lacs, de jonchaies et de roselières, les steppes des Kirghiz-Kazaks sont pauvres en oiseaux des bois et des campagnes; mais en revanche elles sont riches en volatiles aquatiques, en quelques espèces d'oiseaux chanteurs, en perdrix, etc., etc. Nous allons nommer les plus remarquables :

Ciconia. La cigogne (en russe *aïst*).

Pelecanus onocrotalus. Les pélicans des steppes fréquentent les deux mers et beaucoup de lacs.

Pelicanus carbo. Le cormoran.

Corvus corax. Le corbeau.

Fringilla opinus asiaticus. Le tarin (moineau).

Otis. Oies de différentes sortes, grises, noires, rouges.

Cornix monedula. Le choucas (en russe *galka*).

Corvus frugilegus. Le freux ou frayonne (en russe *gratch*).

Columba. Le ramier.

Otis tarda. Les outardes abondent dans les lieux unis.

Saxicola stapazina, *Saxicola œnanthe* (en russe, *drozd*).

Grus ardea. On trouve des grues blanches et des grises en quantité. Les Kirghiz-Kazaks assurent qu'ils tuent ou prennent quelquefois des grues dont le cou est orné de plumes noires qui leur font une sorte de crinière.

Alauda alpestris. Alouette grise, et *alauda tatarica;* celle-ci est noire. Ces deux sortes d'alouettes ont une voix mélodieuse.

Motacilla luscinia. Le rossignol.

Anas rutila (en russe *kazarka*).

Falco chrysaëtos. Le grand aigle, que les Russes nomment *kara gouch.*

Tantalus falcinellus, que Cuvier a traduit par *ibis* dans son Tableau élément., etc.

Falco apivorus à queue blanche (en russe *kobetz*).

Platalea leucorodia (en russe *kolpitsa*).

Falco pygargus. Le sousbuse.

Falco vultur. Le vautour (en russe *korchoun*).

Falco chrysaëtos ragouja. La ragouja, variété du grand aigle.

Le Bancal (en russe *koçonojka*).

Scolopax. La bécasse (en russe *koulik*).

Perdix cinerea. Outre les perdrix cendrées, on en voit de blanches.

Charadrius asiaticus et *charadrius tataricus*. Pluviers.

Hirundo. C'est l'hirondelle commune.

Sterna hirundo. Hirondelle de mer.

Hirundo alpestris. Hirondelle des montagnes.

Anas tadorna. La gribe capuchonnée.

Anas olor. On voit des cygnes en grandes troupes sur plusieurs lacs. Les Russes de la frontière vont quelquefois exprès à la steppe pour chasser aux cygnes[1].

Sterna. Le martin-pêcheur (en russe *martychka*).

L'oiseau chasse-souris (en russe *mychelovka*).

Mergus merganser. Le harle (en russe *nyrok*).

Falcones. Aigles de différentes races. La plus remarquable de toutes est l'espèce appelée *berkoutt* (falco fulvus), que les peuples de la steppe emploient dans leurs chasses aux bêtes fauves. Ils les dressent et les nourrissent comme des autours; et, avant le jour où ils veulent aller à la chasse, ils les laissent jeûner. Le berkoutt est si fort qu'il enlève quelquefois de jeunes brebis, des agneaux, des renards, etc.; leur posant dans les yeux une de ses serres, et l'autre dans le flanc, le berkoutt les replie et les force de s'arrêter tout à coup. C'est ainsi qu'il fond sur les loups et s'oppose à leur fuite. Si le loup chargé d'un berkoutt bondit et s'élance dans un bois, le berkoutt attache une de ses serres à un arbre, et bien souvent contient ainsi le loup dont les forces s'épuisent dans cette lutte.

Falco gentilis. Le faucon noble.

Emberiza hortulana. L'ortolan.

Emberiza auricola. Le bruant auricole.

Tringa vanellus. Le vanneau.

Tetrao coturnix. La caille est un oiseau fort commun dans la contrée.

Tetrao longocaudata. Le tétras à longue queue.

Tetrao paradoxus. Le tétras paradoxe.

Larus canus. La mouette grise.

Coracias garrula. Le rollier.

Sturnus. L'étourneau des rochers.

Pyrrhula. Le bouvreuil commun.

Strix scops. Le scops ou petit duc.

Strix nyctea. La chouette blanche.

Corvus glandaria. La soïka des Russes.

[1] En général on prend vivants les cygnes et tous les autres oiseaux à duvet à l'époque où ils muent.

Corvus glandarius. Le geai commun.

Corvus pica. La pie.

Hoematopus ostralegus. La pie de mer.

Grus leucogeranus (en russe, *sterk*). C'est une grue blanche, que Pallas dit être remarquable par la hardiesse avec laquelle elle se jette sur les hommes qui approchent de son nid. Ce qui la rend surtout redoutable en ces occasions, c'est qu'elle est pourvue d'un bec long, fort, et très-aigu.

Otis tetrax. L'outarde cannepétière.

Strix otus. Le hibou ou moyen duc.

Teligus. C'est ainsi que les Kirghiz-Kazaks nomment un oiseau qui ressemble à la perdrix; ses pieds sont semblables aux pattes des quadrupèdes. On en fait usage dans la médecine du pays, comme on le verra à l'article de la civilisation des Kirghiz-Kazaks.

Motacilla flava, citreola. La bergeronnette.

Phasianus colchicus. Le faisan de Colchide.

Larus. La mauve.

Ardea comata. Le héron à aigrette.

Fringilla spinus. Le tarin.

Le gorge-noire.

Loxia Persica. Le verdier de Perse[1] et le dur-bec.

On voit à la steppe des canards sauvages de toutes les couleurs, gris, blancs, rouges, etc.

Beaucoup d'oiseaux de passage s'y montrent au printemps et en automne.

3. AMPHIBIES.

On rencontre aux steppes des serpents de différentes sortes; il y en a de *blancs* qui, selon Rytchkof, se trouvent le long de la Tourgaï; ils sont longs d'une sagène; il y en a de couleur rouge-brun, que les Kirghiz appellent *flèches*, parce qu'ils se jettent avec la rapidité de la flèche sur leur proie. Pallas, Lépékhine, Pander et Eversmann ont décrit plusieurs espèces des serpents de la steppe: le *coluber natrix*, le *coluber dione*, le *coluber caspius*, *anguis miliaris*, *vipera berus*, *vipera halys*, *boa*

[1] M. Pander a rapporté de la steppe un oiseau qui ressemble à un verdier; mais, selon Fischer, il forme une espèce particulière qu'on peut appeler *podoces Panderi*, *corvus Panderi*.

tatarica. Cette dernière espèce est connue de tout le monde sous le nom de *boa;* mais M. Eversmann est le premier qui en ait trouvé dans les steppes, et il en a apporté avec lui en Europe. A ces espèces et à d'autres qui ne sont point nommées ici, l'imagination d'un peuple ignorant n'a pas manqué d'en ajouter d'autres; les Kirghiz-Kazaks parlent de serpents à deux têtes.

Rana esculenta. La grenouille commune.

Lacerta chamœleon. Le caméléon.

Testudo. La tortue se trouve sur les deux mers, sur plusieurs lacs et sur quelques rivières de la steppe. Il en est qui sont d'une grandeur considérable[1].

Lacerta. Lézards d'une foule d'espèces : *Lacerta agilis, — grammica, — velox, — variabilis; — Pipiens, — leucostica, — aurita; — Agama ocellata, — caudivolvula, — helioscopa; — Agama aralensis* (espèce découverte par M. Eversmann); *Scincus pannonicus,* etc. Quelques-unes de ces espèces se distinguent par leur grandeur. C'est aux sables Kara-Koum qu'on trouve le plus de lézards.

4. POISSONS.

POISSONS DE MER ET DE RIVIÈRES D'ESPÈCES ET D'ASPECTS DIFFÉRENTS.

Accipenser sturio. L'esturgeon.

Accipenser huso. Le grand esturgeon.

Accipenser stellatus. L'esturgeon étoilé.

Cyprinus tinca. La tanche.

Cyprinus carassius. Le caras, la carpe carasse.

Cyprinus rutilus. La rosse.

Cyprinus. La carpe.

Sazan, variété du cyprinus carpio.

Esox lucius. Le brochet. M. Changhine a vu, dans le lac Iakchi-Ianghiss, des brochets de près d'une aune et un quart, et il a ouï dire qu'il y en a de bien plus gros et de plus longs, qui s'élancent sur le rivage, et enlèvent des agneaux.

Perca fluviatilis. La perche de rivière.

Perca lucioperca. Le sandat.

[1] Selon M. Eversmann, les tortues contribuent, ainsi que les rats, au peu de fertilité qu'on rencontre dans les steppes. Elles creusent aussi la terre pour s'y faire des quartiers d'hiver, et cette terre s'en trouve trop remuée pour profiter de l'utile humidité du printemps.

Perca cernua. La perche cernua.
Silurus glanis. Le som des Russes.
Xiphias. L'espadon.

Beaucoup de lacs et de rivières kirghiz contiennent une immense quantité de poisson. Le capitaine Rytchkof dit que dans les lacs qui sont sur les rives de la Oulou-Tourgaï ses soldats voyaient tant de poissons qu'ils les tuaient en les perçant de leurs piques ou en les assommant avec le manche.

5. INSECTES.

Les steppes des Kirghiz-Kazaks abondent en insectes. Les plus remarquables sont les scorpions, les tarantules velues et vénéneuses, et des araignées fouille-terre de la grosseur d'une noix.

On y voit aussi des sauterelles, des mouches cantharides, toutes sortes de hannetons, de chenilles, de demoiselles, de mouches; des papillons, des abeilles, des guêpes, des taons, des fourmis, et diverses autres races d'insectes et de vers.

M. Eversmann, dans le journal de son voyage fait en 1825 et 1826, dit que, se rendant à l'Oust-Ourt, il rencontra dans un passage des tertres nus composés d'argile sableuse et jaunâtre, que ces tertres étaient de forme ovale, et s'élevaient au moyen d'une sorte de coupole de deux à quatre pieds de diamètre et de un à deux pieds de hauteur; ils étaient entièrement nus, tandis qu'aux environs tout dans la steppe était couvert d'un épais gazon. Un de ces tertres avait été fouillé, et là on pouvait remarquer que dans toutes les directions se trouvaient des espèces de pores de la largeur d'un doigt. Les ouvertures de ces pores sont masquées extérieurement par de petits morceaux de tiges d'absinthe, et les pores mêmes souillés par les excréments de quelque insecte. D'autres se sont trouvées remplies par des cristaux de glace parfaitement beaux et très-réguliers d'une à deux lignes de diamètre. Les cellules ou passages devenaient plus rares à mesure qu'on fouillait plus avant dans ces retraites. A quatre pieds de pro-

fondeur, là où la terre devenait plus molle et plus humide, M. Eversmann a enfin trouvé un des habitants de l'édifice: c'était une chenille d'environ quinze lignes de longueur et de trois à quatre lignes d'épaisseur; c'est probablement un ver de la race des icanites ou blaps, qui en été sont très-nombreux dans la partie méridionale de la contrée. Ayant fouillé un pied plus avant, on vit que les retraites avaient complétement cessé, et malgré tout ce qu'on put faire, il ne fut point trouvé un second exemplaire de l'insecte. M. Eversmann regarde comme impossible qu'un si grand édifice soit l'ouvrage d'un seul insecte et qu'il soit seul à l'habiter en été. Il pense donc que ces tertres se construisent en plusieurs années, et servent de demeure et de lieu de transformation à plusieurs générations d'icanites.

§ II. RÈGNE VÉGÉTAL.

ABROTANUM CAMPESTRE.
ASTRAGALUS.
ANEMON SYLVATICUS.
ANEMON PATENS.
ASTER DES ALPES (de Linné).
AXYARUS CERASTOÏDES.
ANABASIS APHYLLA.
AMARYLLIS TATARICA.
ADONIS APENINA.
ADONIS VERNALIS.
ADONIS AUTUMNALIS.
AÏALICH, plante buissonnière qui tient lieu de bois et qu'on trouve en abondance sur l'Oust-Ourt.
AXYRIS CARATOÏDES.
ARTEMISIA ABROTANUM.
ARTEMISIA DRAGUNCULUS.
ANTIRRHINUM GENISTIFOLIUM.
ALLIUM de l'Altaï.
ALLIUM CEPA.
ANTIRRHINUM LINARIA.
ALCHIMILLA VULGARIS.
ASCLEPIAS.
ALOPECURUS PRATENSIS.

Aïres spinosa.

Aira.

Artemisia. L'absinthe, surtout au sud de la steppe, se multiplie en été sous cent formes diverses. Les bestiaux en mangent tant, que leur chair en conserve la saveur.

Amygdalus nana.

Azarum.

Arabis, *boudra* des Russes.

Anthemis nobilis.

Acorus calamus Sibiriensis.

Antherium.

Atraphaxis frutescens.

Atriplex salsa.

Aspargus. Asperges d'une espèce fort grosse.

Achillea millefolium.

Arundo. Jonc.

Alyssum.

Anchusa.

Artemisia santonica.

Allium sativum.

Alisma plantago.

Astragalus contortuplicatus.

Ancyperus esculentus. Décrite sous ce nom par le docteur Bolchoï. Sa racine est un bon aliment.

Asphodelus.

Astragalus spicotus.

Asclepias Sibirica.

Avena sylvestris.

Aphyllus pterococcus.

Betonica officinalis.

Berberis dumetorum.

Betula alba.

Belladonna.

Blattaria.

Butumus umbellatus.

Bubon galbanus. Cette plante croît entre le Syr et le Kouvan, dans les sables et l'argile. M. Pander dit que de sa racine s'exhale une odeur à peu près semblable à celle de l'assa-fœtida.

Camphorosma monspeliensis.

Crategus oxiacantha.

Cnicus.
Caryophillus aromaticus.
Cachrys odontalgica.
Caparus spinosa.
Cimicifuga, ledum palustre.
Centaurium.
Couruk, plante ainsi nommée chez les Russes.
Campanula convolvulus.
Cotoneastor.
Cypripedium.
Carduus cyanoides.
Cheiranthus montanus.
Cochlearia officinalis.
Centaura.
Clematitis.
Cheiranthus.
Cercis siliquastrum.
Cucubatus otites.
Chondrilla.
Carduus arundo.
Carex arenaria.
Carex acuta.
Centaurea grastifolia. Poivre de la steppe.
Cerato carpon arenarium.
Chenopodium sylvestre.
Cinogolovnik; nom russe d'une plante à têtes ou fleurs bleues, à ce qu'il paraît d'après sa dénomination.
Chenopodium.
Cotuledon serrata.
Cotuledon spinosa.
Cyperus longus.
Carum carvi.
Carduus. Chardon des lieux salés.
Chimaïouk. C'est ainsi que les Kirghiz-Kazaks appellent une plante ressemblant à la *cuscute* (barbe de moine), dont les têtes servent d'aliment; il en découle un suc blanc.
Chiraz. Plante qui a des fruits juteux, de couleur grisâtre, et qu'on emploie comme médicament au lieu de la salsepareille.
Cythisus pennatus.

Dodartia.
Draba verna.

Echinops.
Ephedra.
Elimus arenarius.
Eruco.
Eleagnus angustifolia (*loh* des Russes).
Ephedra monostachia.
Eleagnus angustifolius (*maslina dikaïa* des Russes).
Euphorbia palustris.
Euphorbia.
Euphorbia helioscopia.
Eriphorum.
Echium vulgare.
Equizedum.

Ferula Persica.
Fragaria vesca (*zemlianiki* et *kloubniki* des Russes). Il y en a de diverses sortes.
Fitillaria meleagris.
Festuca.
Falcaria.
Franconia hirsuta.

Gentiana aquatica.
Glycirrhisa. Cette plante se multiplie à tel point qu'elle est un bon objet d'échange pour le commerce des Kirghiz-Kazaks.

Halcus odoratus.
Hesperis.
Hesperis tatarica.
Hyosciamus niger.
Hieracium murorum.

Iantak. Plante qui croît en été par couple ou tiges jumelles.
Isatis tinctoria.
Ilan. Plante dont les Kirghiz-Kazaks font un de leurs aliments.
Inula hanelium.
Ira salsa.
Iris.

Juniperus communis.
Juniperus sylvia. Espèce particulière de genévrier observée et ainsi nommée par Pallas, qui l'a trouvée sur les rives de l'Irtych, et la dit ressemblante au cèdre.

JIMOLOST. Cerisier sauvage du pays.

JUNCUS.

JUNCUS TYPHA, appelé *sotnik* en russe.

KHEÏRANT. Simple parfumée des montagnes.

KALI. Simple fort recherchée par les chameaux.

KATCHIL.

KATITCHOUB. Arbuste qui fait un fort grand feu et qu'on emploie au lieu de bois à brûler.

KOUCYK. Plante employée comme aliment.

KOZIA. Herbe qu'on trouve rarement ailleurs qu'à la steppe; elle a des cosses.

KÉKRÉ. Herbe amère.

KRIAK. Arbuste qui croît dans l'argile mêlée de sable. Sa racine ressemble à la carotte; ses feuilles sont minces et pointues comme celles du pin. Il s'élève à trois et quatre pieds de haut. C'est ainsi qu'en parle le capitaine Rytchkof.

KOUK-BEK. Plante basse qui, à ce que disent les Kirghiz-Kazaks, croît dans les salines, a une saveur semblable à celle de la *salvia officinalis*, et ne se flétrit point en hiver. Elle sert de nourriture aux bestiaux et de bois de chauffage aux hommes.

LONICERA PULCHRA.

LONICERA TATARICA.

LOTUS ORNITHOPODIADES.

LEONTICA INCERTA.

LYSIMACHIA VULGARIS.

LYTHOTROSPERMUM.

LICHEN EXCULENTUS.

LICHEN SAXATILIS.

LICHENES. On trouve à la steppe des mousses de diverses sortes : mousse d'Islande, mousse soyeuse, etc.

LONTODON (en russe *odouvantchik*). Chicorée sauvage.

LEPIDUM LATIFOLIUM.

LYTHRUM SALICARIA.

LICIUM TATARICUM de plusieurs espèces.

LYGOPHYLLUM FABAGO. Employé à la préparation des touloupes.

MALVA.

MALVA ALTHEA (en russe *roja*).

MALUSELLA de Chichkof.

MEDICAGO (en russe *loutcerna*).

Mentha sativa.

Myosotis. Germandrée.

Nymphæa salsa.

Onobrychis.

Onosma simplex.

Onosma echioseles. Racine rouge, appelée *kna* dans le pays. Les Kirghiz-Kazaks en font usage pour se rougir les ongles.

Ornitholagum.

Orobanche cæruleum.

Oxis lutea.

Pencedanum.

Pœonia officinalis. Médicament très-usité chez les Kirghiz.

Phalaris.

Pinus orientalis.

Phlomis.

Plantago.

Plantago minuta.

Polygonum-polygonum.

Prunus. Prunier sauvage.

Polpodium felix.

Policlem.

Polygonum frutescens, appelé par les Russes *pécia motcha*, d'après le nom que lui donnent les Kirghiz-Kazaks : *it saghik*. Cette plante, dans sa première jeunesse, est tellement âcre qu'aucun animal ne peut la brouter; mais quand elle a passé l'hiver, elle devient un fort bon aliment pour les brebis et pour les chèvres. Sa cendre s'emploie à faire du savon. Le nom kirghiz, traduit mot à mot en russe, signifie *urine de chien;* et les Kirghiz-Kazaks assurent que les chiens, en passant contre cette plante, ne manquent jamais d'y lâcher leurs urines. On en tire un médicament par des moyens assez singuliers. On creuse en terre un trou de deux aunes de profondeur, et l'on en fait calciner les parois en allumant du feu dedans ; puis on remplit ce trou de jeunes tiges de *polygonum frutescens;* on y jette un peu de terre, puis on couvre au moyen d'un morceau de feutre. Le trou reste ainsi rempli quinze jours ou trois semaines. Au bout de ce terme on le découvre avec de grandes précautions, car la fumée qui en sort peut aveugler les imprudents. On fait ensuite bouillir dans l'eau les tiges calcinées qu'on en retire, et ces tiges rendent une humeur semblable à du goudron. C'est cette humeur, soigneusement conservée dans des pots, qui sert de médicament. On ne l'emploie

qu'extérieurement, et on l'applique avec crainte; car c'est une substance tellement forte que si l'on s'avisait d'en oindre la peau d'un homme ou d'une bête, il est probable que la mort s'ensuivrait. On répète l'application de cet onguent sur la partie malade jusqu'à parfaite guérison. C'est, dit-on, un remède contre la gale pour les animaux; contre la rougeole, la petite-vérole et toute espèce de maladie analogue chez les hommes.

Potentilla prostrata.

Populus aromatica.

Populus tremula.

Populus alba.

Populus nigra.

Podalirius.

Podamogeton.

Portulaca oleracea.

Potentilla de diverses espèces.

Pterococcus aphyllus (en russe, *torlok*)

Ranunculus aquatilis falcatus.

Ranunculus aquaticus fluvialis.

Rheum de diverses espèces, dont la plus remarquable est *rheum caspicum,* qui, selon M. Pander, se trouve en deçà des monts Mougodjar, et de là jusqu'aux frontières de la Boukharie; mais où elle atteint sa plus grande hauteur, c'est entre le Syr, les monts Boukan et Uz-Koudouk. Cette espèce, qui croît indifféremment soit dans le sable, soit dans un terrain argileux, est connue depuis longtemps; mais on ne l'emploie pas en médecine parce qu'elle est moins efficace que le *rheum palmatum* et le *rheum undulatum.*

Ribes grossularia.

Roa.

Robinia holodendron.

Robinia ou Acacia Sibirica.

Robinia frutescens.

Raphonus tenellus, des feuilles duquel le docteur Bolchoï s'est nourri pendant quelque temps.

Rosa sylvestris.

Rosa pimpinellifolia (blanche). La rose appelée *rosa prostolistaïa* par M. Changhine, qui l'a trouvée près de la rivière Saraçou, produit de belles fleurs, jaunes au dehors, orange au dedans, à feuilles menues, qui croissent horizontalement le long de la tige, entre les racines

Rosa berberifolia.

Rumex patientia, *hydrolapatum.*

Raphanis.

Salicornia herbacea.

Salvia officinalis.

Salix.

Salix arenaria (en russe, *talnik*).

Salix fragilis.

Salix pentandra.

Salsola.

Salsola oppositifolia et Salsola arbuscula, etc. Cette plante est presque un arbuste dans les steppes.

Saghyz. C'est ainsi que Gaverdovsky nomme une plante qui a dans sa tige une sève blanchâtre et rend de la résine à sa racine.

Scabiosa arvensis ou Malva crispa.

Scabiosa stellata, que les Russes appellent *tentation du démon sous forme d'étoile.*

Scarzonera, appelée par les Russes *voltchi koren,* racine des loups.

Scirpus. On sait que les joncs et roseaux abondent à la steppe[1] : *scirpus palustris, — lacustris, — acicularis; — arundo phragmites, etc.*

Scorzonera (en russe *zmiéévnik*). Aliment des Kirghiz.

Sedum aizon.

Sedum acre.

Serratula amara.

Serratula tinctoria.

Scorzonera purpurea.

Scorzonera caricifolia.

Scirpus palustris.

Senecio.

Sempervivum tectorum.

Sinapis.

Sysimbria.

Smorodina Taranouchka. Arbuste tenant du groseiller, trouvé par M. Changhine dans les roches de granit du mont Iman-Taou.

Sorbus aucuparia.

Saxaoul. Arbuste que M. Pander appelle *salsola,* et que M. Lihtenshtein, dans ses remarques à joindre au voyage de M. Eversmann, range

[1] Il n'est sorte d'avantage que les Kirghiz-Kazaks ne tirent de leurs roseaux; les jeunes roseaux se fauchent comme du foin; les têtes des grands roseaux servent de nourriture d'hiver au bétail; le bas des tiges sert de combustible; enfin les jonchaies et les roselières sont de bons refuges contre les grands froids et contre les ouragans d'hiver.

dans la famille du *tamarix*. Cet arbre mérite quelque attention. Extérieurement, il ressemble au cerisier sauvage; mais il a de grandes épines molles, salées au goût; son écorce est jaune de soufre. C'est un arbre d'un bois très-fort, très-lourd, et qui se rompt plutôt qu'il ne se coupe; au feu, lors même qu'il est vert, il brûle avec force et très-longtemps en répandant un parfum agréable. Il croît surtout le long du Syr et près du Iany-Daria, où il atteint la hauteur de quinze à seize pieds sur six ou sept pouces de diamètre. On commence à rencontrer le saxaoul avant d'être arrivé de l'Oural aux monts Mougodjar; mais là il a l'air d'un humble buisson. A mesure qu'on avance vers l'Oust-Ourt, il s'élève; et sur les bords du Iany-Daria, il a atteint sa plus grande hauteur: il est arbre alors, et on en voit des forêts entières. On ne sait jusqu'où s'étend, dans le sud, la présence du saxaoul; mais il s'en trouve considérablement autour de Boukhara. Remarquons que si dans ces lieux le saxaoul est haut, toutes les autres plantes salines ne s'y élèvent pas à plus de un, deux et trois pieds. Dans les sables, le saxaoul demeure broussaille; dans l'argile, il devient arbre. Sur l'Oust-Ourt, le saxaoul croît aussi en abondance.

Spincia fera.

Spiroea. Une foule de variétés.

Statica suffruticosa.

Statice limonium.

Stipa. On en voit en grand nombre et de diverses sortes dans le nord de la contrée.

Sysimbrium sophia.

Sysimbrium tenerifolium.

Tamarix germanica. Herbage recherché des chameaux.

Tatarica speciosa.

Tatarix.

Tchaï bolotnyi. En traduisant ce nom russe littéralement, ce serait *thé de marais.*

Thlapsi bursa pastoris.

Tou-iacyn-ghyr. Au rapport du capitaine Rytchkof, il a une écorce blanche, s'élève à la hauteur de trois à quatre pieds, croît dans les sables, et se fait remarquer par la propriété d'engraisser les chameaux qui le broutent.

Tourgaï. M. Eversmann regarde cette plante comme une variété de l'*euphrasia*.

Tragopogon pratense.

Trifolium.

Trifolium repens.

Tchii. Le tchii est pour les Kirghiz-Kazaks un indice presque cer-

tain que des eaux sont près de la surface de la terre. Cet arbuste s'élève très-haut.

Tumulus lupulus.

Triticum repens.

Tulipa sylvestris. En grande quantité et de beaucoup de sortes.

Typha palustris.

Ulmus campestris.

Ulex europeanus.

Uchan ou Uman. C'est une herbe à laquelle les naturalistes n'ont pas encore donné un nom déterminé ; mais elle se trouve dans les steppes en fort grande quantité et sert de pâturage au bétail.

Valeriana.

Valeriana officinalis.

Vella tenuissima.

Veronica.

Verbascum holuceum ou oreille d'ours à fleurs violettes.

Viola canina.

Viburnum opulus.

Zygophyllum.

§ III. RÈGNE MINÉRAL.

Ammonites de différentes sortes. On en voit de très-gros.

Agates vertes, rouges.

Amiante, asbeste.

Albâtre.

Bélemnites.

Brèches (breccia marmorea).

Granit. Il en a été parlé à la description des montagnes.

Grünstein.

Gypse de diverses formes et couleurs. Le capitaine Rytchkof dit qu'allant à l'est du Kara-Tourgaï, près d'une terre brun-clair, il aperçut une lueur extraordinaire qui lui parut provenir de quelques pierres précieuses ; ayant aussitôt poussé son cheval de ce côté et mis pied à terre, il trouva des morceaux d'un gypse couleur framboise et d'un gypse blanc du plus beau feu.

Glaise blanche à porcelaine. On en a remarqué dans la steppe des Kirghiz-Kazaks, non loin de l'Irtych, près du campement Biélokamennoï, puis sur les rives du Syr-Daria et de la Kinghir.

Gneiss. Sorte de granit veiné.

Pierre de fer. *Ferrum ochraceum brunum.*

Mollior terrestris lapis. Sorte de malacothite.

Serpentine.

Pierre sonnante.

Pyromaque. *Lapis ignifer* ou *lapis luminis.*

Substances quartzeuses de diverses couleurs.

Substances schisteuses. M. Changhine, dans sa description de l'expédition à la rivière Nour, dit avoir été frappé de rencontrer dans les montagnes de granit qui s'étendent du lac Iman à la montagne du même nom, des couches parallèles d'ardoise et de quartz qui coupaient le granit du nord au sud, et représentaient une sorte de ruines de murailles de deux à six sagènes d'épaisseur.

Alumine. Une mine d'alun se fait remarquer sur la rive de la Kamychla, à huit ou neuf heures de marche de la frontière russe; puis on en trouve dans les monts Alghin, dans les parties hautes des rivières Tobol et Ilek.

Pierre savonneuse.

Marbre blanc, brillant, de très-bonne et belle qualité. Le capitaine Rytchkof en a trouvé près de la Kamychla, dans sa route de l'Irghiz à l'Oulou-Tourgaï et de là au Karaganly-Tourgaï. Il assure que ce marbre ne le cède en rien aux marbres les plus vantés de l'Italie.

Marne.

Malachite. On a procuré à Pallas de la malachite de très-bonne qualité des environs du lac Koptchi, à peu de distance de l'Ichim. Nul doute que ce minéral ne se trouve en beaucoup d'endroits de la steppe parmi les mines de cuivre dont nous allons parler tout à l'heure.

Aimant.

MÉTAUX.

Les montagnes de la steppe abondent en métaux de diverses natures. Les hordes des Kirghiz-Kazaks étant à demi-sauvages ne sauraient en exploiter les mines; mais semblables aux griffons d'Hérodote, ils sont les gardiens de ces trésors, conservés par eux pour la postérité ou pour les peuples civilisés qui, avec le temps, ne manqueront pas de les produire à la lumière. Plusieurs lieux où il existe des mines dans cette contrée sont déjà connus, et quelques-uns ont même été explorés par des officiers russes du service des mines; nul doute pourtant qu'un très-grand nombre des mines de la

steppe ne soient complétement ignorées. Nous ne ferons mention ici que de celles sur lesquelles nous avons pu recueillir des renseignements dignes de foi.

Or. Nous commencerons, suivant l'usage, par les mines d'or, bien que leur existence en ce pays demande encore confirmation. Les Kirghiz-Kazaks assurent que ce métal se trouve dans les monts Oulou, Boïan-Oulou, Karatcha et Alghine. Rytchkof dit que sur la rivière Kamychla, à cinquante verstes de la frontière russe, il a trouvé « des morceaux de quartz et de pierre ponce dont les veines offrent de sûrs symptômes de mines d'or. Ils sont, à la vue, fort ressemblants au minerai d'or de la mine dite de Bérézof, près d'Ekathérinbourg. » Il a aussi remarqué des symptômes de mine d'or sur la rivière Djizli-Kinghir, qui coule des monts Oulou.

Argent. Les données sur les mines d'argent ne souffrent aucun doute. Lors même qu'on n'aurait pas, de la part des Kirghiz-Kazaks, des démonstrations certaines de l'existence de mines d'argent dans les monts Oulou, Kyktcha, Boïan-Oulou et Alghine, et dans le prolongement des monts Altaï, nous trouverions à en emprunter de moins suspectes et qui sont fondées sur l'expérience. Pallas (dans l'introduction au t. III de son premier voyage) dit que le minerai de cuivre qu'on trouve sur la rive orientale de l'Oural, dans de minces couches de gypse laminaire, contient toujours plus ou moins d'argent. M. Changhine parle encore plus positivement de l'existence de mines d'argent près du lac Iman, sur le bord de la rivière Kaïrak, près de la partie haute de la Petite-Noura, et sur le bord de la rivière Koulaï-Aighir-Bourlouk qui tombe dans l'Ichim. De l'ocre ou oxyde de fer trouvé par lui en ce dernier endroit contenait sur un poud pesant, de un et demi à trente zolotnik d'argent. A trente-huit verstes [1] au nord-ouest de cet endroit, au-dessus des sources de la rivière Nour, sur le mont Bich-Tchok a été découvert une autre gisement appelé Mariinsky-Mikaïlovski où, d'un poud [2] de minerai il est sorti de un à douze zolotniks d'argent. Le troisième gisement exploré est situé près de la rivière Saraçou, sur son affluent le Kaïrak, à quarante verstes à l'ouest du Mariinsky-Mikhaïlovski. Il contient sur un poud pesant de un à deux zolotniks et demi. Un quatrième nommé Anninsky,

[1] La lieue de France vaut quatre verstes et un sixième. Une verste est de cinq cents sagènes; la sagène (trois archines) est la taille d'un homme des plus grands.

[2] Le poud est de quarante livres de Russie; la livre de Russie n'est pas même de quatorze onces de celle de France; elle se divise en trente-deux lott et le lott en trois zolotnik, en sorte que le zolotnik est à peine la quatre-vingt-seizième partie d'une livre de quatorze onces.

sur la rive nord-ouest du lac Iman-Koul, donne, sur un poud, un zolotnik et demi d'argent.

Plomb et cuivre. Les quatre gisements de minerai d'argent que nous venons de décrire sont en même temps de riches dépôts de cuivre et de plomb; c'est pourquoi il nous y faut revenir, et, après en avoir donné une connaissance plus détaillée, nous dirons la quantité de plomb et de cuivre qu'ont produite les premiers essais.

L'assiette de la mine d'Elisavéthinsky est une colline de porphyre argileux et d'ardoise, partagée du sud-ouest au sud-est par une veine de quartz qui, dans toute sa longueur, a été très-visiblement exploitée par des peuples anciens. La longueur de la côte est d'environ deux cent cinquante sagènes; son épaisseur d'une à trois sagènes; les diverses sortes de minerai y contenues sont : différentes ocres de plomb renfermant de l'argent, du minerai d'argent cornée, du minerai de plomb blanc, du bleu de montagne et du vert de gris, l'un et l'autre partie en cristaux, partie terreux. Outre l'argent dont nous avons parlé au deuxième paragraphe, il a été tiré, d'un poud de minerai, de trois à douze livres de plomb et de une à neuf livres de cuivre.

Le gisement Mariinsky est un côteau d'argile et d'ardoise, entouré de montagnes de granit et de porphyre.

La matrice générale est une veine de quartz, allant de l'est à l'ouest, en une raie de soixante-quinze sagènes d'épaisseur et inclinée du sud au nord vers le 60e degré. Dans cette veine sont renfermés du minerai de vert de gris, soit terreux, soit en cristal, et des bleus d'ocres de plomb contenant des parties d'argent et du minerai de plomb blanc. Cette mine avait aussi été mise en œuvre par des peuples anciens. Les échantillons tirés de cette mine contenaient, outre l'argent, de une à dix livres de plomb, et de une à onze livres de cuivre sur un poud pesant de minerai.

Le plateau d'argile-ardoise appelé mine de Mikhaïlovsky, renferme un fort étrange massif de spath pesant, entamé, exploité, consistant en vert de gris, bleu de cuivre et en ocres mêlées de beaucoup de plomb et d'un peu d'argent. Là aussi il a été trouvé des traces d'une exploitation ancienne. Le minerai tiré de cete veine a fourni, sur un poud, d'une demi-livre à neuf livres de plomb et de cuivre.

La mine Anninsky est particulièrement remarquable par la belle forêt dont elle est entourée, et par des traces d'exploitation ancienne qui subsistent dans toute l'étendue du gisement. Les excavations produites par les travaux sont maintenant couvertes d'épaisses broussailles, et occupent un espace de mille sagènes carrées. Le minerai consiste en un mélange d'argile ferrugineuse et de minerai de plomb blanc, d'oxyde de plomb à parties d'argent et de cailloux cuivreux, de minerai de cuivre

vitrifié, de bleu et de vert de cuivre. Les masses extraites de la mine contenaient dix livres de cuivre sur quarante, outre l'argent. D'après un calcul approximatif, cette mine doit renfermer environ huit mille sagènes cubiques de minerai, c'est-à-dire trois millions de pouds pesant.

M. Changhine a trouvé près du ruisseau Aïkaïrak, qui se jette dans l'Ichim, deux gisements de minerai de cuivre; l'un est long de cent dix sagènes et large de huit, l'autre a cent soixante sagènes de longueur sur sept de largeur. Le minerai de tous les deux renferme, en un poud, deux livres de cuivre; et les morceaux imprégnés de bleu de montagne, étant triés, donnent six livres de cuivre sur le poud pesant.

Ce même voyageur décrit d'anciennes fouilles dans des mines de cuivre, sur un plateau calcaire appelé Aouliatag (montagne sainte). L'assiette de cette mine a cent vingt sagènes de long, et de six à quinze de large.

Sur la rivière Iakchi-Koun, dans les monts Tourmass (près de la Petite-Noura), dans les monts Kourpé (près de la même rivière) et dans le mont Bougoulou. M. Changhine a aussi trouvé du minerai de cuivre. Sur les bords de la Tourgaïef, sur la Kara-Kinghir, il a vu du minerai de plomb et de cuivre. M. le major Nabokof, l'un de ses compagnons de voyage, a rapporté des morceaux de cuivre natif du lac Zérend.

Rytchkof dit avoir vu des symptômes de minerai de cuivre sur la rivière Djizly-Kinghir.

Cette rivière a sa source dans les monts Oulou-Taou, riches généralement en mines de toute espèce, et où il y a, disent les Kirghiz, une infinité de fouilles anciennes exécutées avec beaucoup d'art. Cette dernière assertion ne mériterait aucune attention, si nous ne trouvions pour la confirmer des témoignages dignes de foi dans la topographie d'Orenbourg par Rytchkof, à qui un des premiers fabricants du gouvernement d'Orenbourg assura que beaucoup d'entre les exploitations antiques de mines vues par lui dans les steppes kirghiz, avaient été exécutées avec un art admirable. Les galeries y sont encore intactes après plusieurs siècles.

Des employés des mines qui ont eu commission d'explorer les monts Indigher y ont trouvé du minerai de cuivre de différentes qualités.

Le baron Meyendorf a trouvé des indices de mines de cuivre sur l'Ilek et sur la Berdianka. Pallas, ce semble, a décrit cette dernière; il l'appelle Saïgatch, et dit qu'il y a été trouvé une ancienne galerie bien conservée, vaste et déjà exploitée en beaucoup d'endroits, il ajoute qu'en la déblayant on a trouvé des morceaux de cuivre fondu, des creusets d'argile blanche, et des ossements humains recouverts de terre; on y a vu aussi beaucoup de bûches pétrifiées, mais il n'a été aperçu nulle part des traces de fourneaux de ressuage (voy. t. I, p. 370). De pareilles

mines de cuivre anciennement exploitées existent, dit encore Pallas, dans les prolongements des Altaï, vis-à-vis de la forteresse Sémipalatinskaïa. Quelques morceaux de minerai de cuivre de la chaîne Iabik-Karagaï sont parvenus à ce savant.

En 1793 les Kirghiz ont apporté à Orenbourg du minerai de cuivre enveloppé de quartz et de la mine de plomb en cubes, des monts Mougodjars.

Le colonel Bentam a trouvé du minerai de fer et du minerai de cuivre dans les monts Behly.

Ces mêmes minéraux se trouvent encore dans beaucoup d'endroits non désignés ici.

La branche des monts Oulou, appelée Montagnes-de-Plomb, répond parfaitement à cette dénomination.

Dans les montagnes de plomb (Svintzovyé), sur la rive droite de la rivière Kara-Tourgaï, en 1814 (voir le journal manuscrit de M. Ghéns), ont été exploitées deux veines desquelles il fut tiré, et apporté à Troïtsk, six mille quatre-vingt-six pouds de minerai. Il s'y trouva des morceaux de mine de plomb en cube, chacun de quinze pouds environ. Le tout a été fondu dans les usines de Miask, et a produit deux mille cinq cents pouds de plomb épuré.

A quelques verstes de cette mine est la montagne dite *de Cuivre* et qui est composée d'argile, de porphyre et de vert de gris, autrefois plein de cuivre natif. Il y fut trouvé d'anciens travaux. Cent sept pouds et treize livres de minerai qui en ont été tirés ont donné sept et trente-cinq livres, c'est-à-dire près de huit pouds de cuivre net.

Fer. Des mines de fer ont été trouvées en beaucoup d'endroits de la steppe, par exemple, entre l'Irghiz et la Tourgaï, dans les branches des monts Bougly, dans quelques ramifications du prolongement des monts Oural, dans le mont Kara-Tag, etc. Il y a un gisement de fer considérable dans le mont Salpyk, sur la rivière Tchirik-Bourlouk, affluent de la Koulaï-Aighyr-Bourlouk, qui, elle-même, est un affluent de l'Ichim.

M. Changhine, ayant examiné cet endroit, reconnut qu'il renferme « une des mines les plus riches qu'on connaisse en Russie. »

Naphte. Il y a du naphte près de la mer Caspienne et autour des parties hautes de la rivière Saghiz.

Roche de corne (silex corneus).

Ocres de diverses couleurs.

Pétrifications de différents animaux. Crustacites.

Porphyre. Plusieurs montagnes sont formées par des roches de porphyre.

Calcédoine.

Substances cornées.

Pierre de vert sulfurique, de corne, constituant la substance principale des monts Iakchi-Ianghiss.

Serpentine.

Selenites de diverses sortes.

Cornalines.

Pierre spéculaire ou talc diaphane. On en trouve souvent en forme de dalles à la surface de la terre.

Asphalte.

Ossements fossiles d'éléphants ou plutôt de mammouths, lavés quelquefois par les eaux, sur les bords de l'Irtych et de l'Ichim.

Ardoise.

Sel. Ce minéral, dans les steppes des Kirghiz-Kazaks, est, soit à la surface de la terre, soit dans ses entrailles, en quantité extraordinaire. Pallas dit (t. I, p. 392) qu'il n'y a pas au monde une contrée qui abonde en sel autant que la partie méridionale de la Russie (en Europe et en Asie), et que la Grande-Tatarie.

Nous avons déjà parlé des lacs et marais salants de la steppe des Kirghiz-Kazaks ; ici nous ne nous arrêterons qu'aux aspects sous lesquels s'offre le sel kirghiz au moment où on le tire de ses divers gisements. Il y en a de blanc, de rouge, d'amarante, de noir et de vert ; mais en général il n'est pas d'aussi bonne qualité que celui de Russie, car il contient plus de parties terreuses. Cette observation n'est pas toutefois applicable au sel de montage qui se trouve près des fortifications d'Iletskaïa [1], que nous comprenons au nombre des productions de la steppe des Kirghiz-Kazaks. La croûte de ce sel, qui s'étend du nord au sud, sur une longueur de six cents sagènes, et de l'est à l'ouest, sur une largeur de cinq cents sagènes, est un vrai trésor. En 1821, elle a été exploitée à une profondeur de treize sagènes, et le sel n'a nullement changé de qualité, même au fond de cette excavation. On en tirait alors annuellement environ deux millions de pouds ; mais cette quotité peut, au besoin, être portée au double et au triple, il n'y a pas à craindre d'épuiser la saline. Un habitant des fortications d'Iletskaïa, dans son loisir, a calculé que, si du gisement dont il s'agit on rompait annuellement quatre millions de pouds de sel, il en fournirait encore ainsi durant quatorze mille années. Nous ne nous faisons pas le garant de ce calcul. On brise le sel d'Ilets en morceaux de forme presque tétraèdre, comme les pierres. Comme il se trouve mêlé de parties terreuses, il a communément une couleur sombre, mais il s'y trouve des morceaux parfaitement diaphanes, appelé des *cœurs*. On en fait divers objets, tels que des chandeliers, des tasses et même des vases. Les produits de cette industrie se

[1] Sur la rivière Ilek, à soixante-dix verstes d'Orenbourg.

trouvent à Vélitchka, mais à en juger par ce que nous en avons pu savoir aux lieux mêmes où l'on brise les blocs de sel, il faut conclure que les *cœurs* tels qu'on les découvre dans le *retranchement d'Ilets*, à la carrière, sont de dimension à devenir des objets d'art bien plus volumineux. Si ces cœurs ont été habilement excariés et nettoyés, on distinguera difficilement à l'œil nu les objets qui en seront faits d'avec des objets de cristal. Mis dans un lieu sec, ils se conservent parfaitement plusieurs années.

M. Pander, parlant des lacs de la steppe des Kirghiz-Kazaks, fait observer que le sel qu'on en tire donne une grande quantité d'acides nitrique et sulfurique.

Nitre. On rencontre le nitre et le salpêtre plus particulièrement dans les lieux qui ont été habités.

Soufre. Où le soufre abonde, c'est aux environs du Syr-Daria.

Talc.

Topaze. De la topaze jaune, pure, transparente, a été remarquée par Rytchkof sur les bords de la rivière Kamychakly.

Charbon de pierre. Pallas pensait qu'il devait se trouver du charbon de pierre dans les monts voisins du lac Inderskoé, et cette conjecture vient d'être vérifiée par des officiers aux mines, qui en ont trouvé là de différentes sortes. Gaverdovsky dit qu'on remarque des symptômes de charbon de pierre dans plusieurs branches des monts qu'on regarde comme le prolongement de la chaîne des Ourals. Le baron Meyendorf a trouvé du charbon de très-bonne qualité près de l'Ilek, à trente verstes au plus du fleuve Oural. Les Kirghiz assurent que ce minéral existe dans les monts Alghinsky, sur les plateaux Korçak-Bach, Kalmass, Barany et dans beaucoup d'autres lieux.

Feld-spath.

Cristal de roche.

Zéolithe.

Substances schisteuses de différents genres.

Spath.

Jaspe de diverses formes et couleurs, dont quelques-unes sont fort belles. Ce jaspe peut être mis en œuvre; il n'est sorte d'objets qu'on n'en puisse faire; il y en a de rougeâtre, de blanc, de vert, etc. Pallas vante surtout le jaspe qu'il a trouvé non loin de la forteresse d'Orsk, sur des tombes kirghiz. Il attribue l'éclat des couleurs de ce jaspe à l'action continue des rayons du soleil, auxquels il reste constamment exposé. Il arrive qu'on rencontre des dalles de jaspe qui présentent des images où la nature semble s'être plu à imiter l'art.

CHAPITRE VII.

DES PRINCIPALES ROUTES QUI TRAVERSENT LES STEPPES DES KHIRGHIZ-KAZAKS.

Le pays que nous décrivons, étant situé entre la Russie et quelques états commerçants de l'Asie centrale, quoique les habitants n'aient nul besoin de route fixe pour communiquer entre eux, leur entremise dans les relations de leurs voisins du nord avec leurs voisins du sud a fait reconnaître certaines routes pour les caravanes. Celles-ci sont constantes dans la direction de leur marche sauf les changements partiels qui tiennent au plus ou moins grand nombre des hommes et des chameaux qui les composent, à la température, à la saison et aux vues particulières des guides. Nous regardons comme une chose utile de désigner les principales d'entre ces routes, en partant de l'ouest.

1. Routes de la forteresse de Saraïtchikovskaïa à Khiva, passant par l'isthme qui sépare la mer d'Aral de la mer Caspienne. La plus remarquable est celle qu'on nomme l'ancienne route des Nogaïs (*drevniaïa Nogaïskaïa doroga*). Elle passe par les lieux que voici : la saline Tentiak-Sor et le terrain Béliaouli, puis la rivière Saghiz, que l'on passe près des ruines d'un ancien fort appelé Ougunta.

De la Saghiz par les monts Kaïnarskiia au fleuve Emba, que l'on traverse près de l'ancien cimetière nommé Bakach-Aoulia:

De l'Emba à des sources d'eau douce appelées Outchou-Kan, ou Outch-Kan, près desquelles se trouvent aussi des mines.

Des sources Outch-Kan, au delà du mont Djizly, qu'on laisse à gauche, on gravit les abords du plateau Oust-Ourt.

Sur l'Oust-Ourt, cette route traverse les sables Sam ou Cham, au delà desquels, jusqu'à la descente de l'Oust-Ourt ou jusqu'à la terre Aïbogour, elle passe par les puits Aïdoboul, Aktubia et Kourkourouk.

On se rend de l'Emba à l'Oust-Ourt encore par une autre route qui passe entre les monts Djildy, devant la source Tassas, par la lande Koptam, les puits Koucié et Tchourouk, par les ruines Biliaouli-Tam, le puits Kousboulak, la lande Itchékakargan. Après avoir descendu

l'Oust-Ourt, toutes les caravanes s'acheminent aux ruines de l'ancienne Ourghendji, et de là à Khiva, où l'on arrive ainsi en vingt-cinq ou vingt-six jours de marche.

Les ruines de bâtiments, les débris de fortifications et des puits solidement construits démontrent que ces deux routes ont été ouvertes par des peuples antérieurs aux Kirghiz-Kazaks. Quelques-uns de ces derniers attribuent les constructions dont il s'agit aux descendants de Tchinghis-Khan, et cette opinion offre de grandes probabilités. Il est à croire que la première des routes que nous venons d'indiquer est celle qu'à décrite Francesco Pegolletti en 1335.

Une troisième route, conduisant de la forteresse Saraïtchikovskaïa à Khiva, se sépare de la première près des monts Kaïnarskié, et se dirige à l'est par le puits Sarygaska, la lande Birkoundy, les ruisseaux Ak-Koudran; elle s'élève à l'Oust-Ourt entre les ravins Arsaï et Korsaï, puis elle gagne le rivage de la mer d'Aral qu'elle longe par les golfes Douanany-Koulama et Oulou-Koulmaghir, les ruines Divlet-Ghireï, jusqu'à la ville Konrada ou Kongrada située sur l'Amou-Daria.

Cette route est plus longue que la première, mais elle est plus commode.

Entre la forteresse Saraïtchikovskaïa et Orenbourg, il n'y a point sur le fleuve Oural de lieu où, sauf des occasions extraordinaires, il parte pour l'Asie des caravanes marchandes.

2. Il existe plusieurs routes pour aller d'Orenbourg à Boukhara; la plus remarquable est celle que suivit, en 1820, la mission russe, et que le baron Meyendorf a décrite ainsi qu'il suit :

DATES.	POINTS DE REPOS.	CE QU'ON TROUVE A CES REPOS.	DISTANCE parcourue [1].	
			verstes.	sagènes.
Octobre. 10	Petite rivière Berdianka.....	De l'eau et de l'herbe..........	20	251
12	——— Bitli-Sou......	Peu d'eau......................	25	469
13	——— Bourté........	De l'eau......................	33	280
14	——— Ouzoun-Bourté..	De l'eau, de l'herbe et des broussailles....................	26	120
16	——— Kara-Boutak...	Un bocage, des buissons, de l'eau et l'herbe..................	35	302

[1] La sagène vaut 2 mètres 40 centimètres, il faut 500 sagènes pour faire la verste. Une verste équivaut à 1 kilomètre 66 mètres 65 centimètres.

DATES.	POINTS DE REPOS. *	CE QU'ON TROUVE A CES REPOS.	DISTANCE parcourue. verstes.	sagènes.
Octobre.				
17	Rivière Ilek	Un bocage, des buissons, de l'eau et de l'herbe	27	434
19	*Idem*	*Idem*	31	60
20	Petite rivière Tamdy-Iaman[1]	*Idem*	27	380
21	——— Souïouk-Sou	Des buissons, des roseaux, de l'eau et de l'herbe	29	470
23	——— Talah-Begh	Des buissons, de l'eau et de l'herbe.	35	37
24	Mont Bassagha	Lieu sans eau, peu de buissons, peu d'eau	31	386
25	Rivière Koubleïli-Temir[2]	Broussailles, peu d'herbe, eau saumâtre	28	89
27	——— Tiraklou	Eau saine et douce, peu d'herbe, peu de buissons	31	219
28	Ruisseau Kara-Akenti	Mauvaise eau, peu d'herbe, peu de buissons	34	110
30	——— Touban	Eau, buissons, herbe	27	123
31	——— Kaoundjour	*Idem*	22	101
Novembre				
1	*Idem*	*Idem*	29	210
2	Lac Khodja	Eau, roseaux, herbe	44	454
4	Puits Koul-Koudouk	Eau, roseaux, herbe, broussailles.	29	329
6	——— Adji-Koudouk	Eau, roseaux, herbe, peu de buissons	24	383
7	——— Tchouber-Tépé	Roseaux, herbe, buissons, eau saumâtre	29	35
8	Source Ok-Tani[3]	Buissons, herbe, mauvaise eau	26	432
9	——— Sara-Boulak	Herbe, mauvaise eau, moins de buissons	39	292
11	Mont Derman-Bachi	Buissons, herbe, point d'eau	30	161
12	Puits Ouragaï ou Ouratchaï	Broussailles, mauvaise herbe, mauvaise eau	20	407
13	——— Koulli	Eau salée, broussailles, mauvaise herbe	30	268
14	Colline Sapak	Buissons, manque d'herbe et d'eau	26	162
15	Bouhta-Kamechlou	Buissons épars, eau saine et douce, peu d'herbe	25	219

[1] Tambutan, à ce que croit M. Eversmann.
[2] C'est le Iaman-Temir, selon M. Eversmann.
[3] Tchelek, selon le même.

DATES.	POINTS DE REPOS.	CE QU'ON TROUVE A CES REPOS.	DISTANCE parcourue. verstes.	sagènes.
Novembre				
18	Ialter-Koul.	Peu de buissons, bonne eau, bonne herbe.	27	19
19	Fleuve Syr.	Roseaux, bonne eau, bonne herbe, peu de buissons	26	12
22	Petit lac sans nom.	Buissons, eau, herbe.	9	378
23	Endroit sans nom	Buissons, point d'eau, point d'herbe	24	79
24	Rivière Kouvan.	Buissons épars, joncs, eau pure et douce.	29	329
25	*Idem*	*Idem*.	19	304
27	*Idem*	*Idem*, moins de buissons.	16	249
28	*Idem*	Broussailles et buissons.	28	14
30	Endroit sans nom	Broussailles, peu d'herbe et point d'eau	30	40
Décembre				
1	Djany-Daria[4].	Mauvaise eau, broussailles, peu d'herbe.	33	449
3	Sables Kyzyl-Koum	Broussailles, peu d'herbe et point d'eau	35	109
4	*Idem*	*Idem*.	42	162
5	*Idem*	*Idem*.	44	69
6	Près des mêmes sables.	*Idem*.	46	5
7	Puits Iouz-Koudouk	Eau douce, peu de buissons, peu d'herbe	43	311
9	Lieu sans nom.	Peu de buissons, peu d'herbe et point d'eau.	43	300
10	Près des sables Batkak.	Point d'eau, buissons, peu d'herbe	43	182
11	Mont Souçiz-Kara	*Idem*.	38	442
12	Sources Kara-Agatch[5].	Peu de buissons, eau salée, point d'herbe.	40	58
13	Source Agatma.	*Idem*.	38	275
15	Puits Odoun-Koudouk.	Eau douce, peu de buissons, point d'herbe	38	386
16	Village Kaghatan.	Pays cultivé.	17	566
17	Ville Vafkend (Vapkan).	*Idem*.	17	289
19	Village Bazartchy.	*Idem*.	23	169
20	Boukhara.	*Idem*.	2	
		Total.	1,596	86

[1] D'après la prononciation des Kirghiz, Djany, selon M. Senkovsky, est le même nom que Iany, ou Ianghi-Daria, et signifie : nouvelle rivière; fleuve nouveau.

[2] Kara-Ata, selon M. Eversmann.

3. On va d'Orenbourg à Khiva de deux manières :

1° Par la route de Boukhara, qui a une branche à droite, prenant vers le golfe nord-est (Ceverovostotchnoï) de la mer d'Aral, appelé dans le pays Sara-Tchaganak, et de ce golfe en longeant le rivage en droite ligne, au sud. Après qu'on a traversé le lit du Iany-Daria, près du puits Koum-Biati, on se dirige vers la ville Nouvelle-Ourghendja, située près de Khiva.

2° Ou par le rivage occidental de la mer d'Aral. Cette dernière route passe par les retranchements d'Ilets, traverse les rivières Ilek, Khobda, Ouïl, et le fleuve Emba, d'où les uns vont prendre l'ancienne route des Nogaïs, dont nous avons parlé, et par ce chemin gagnent les ruines de l'ancienne Ourghendja; d'autres gravissent l'Oust-Ourt près des ravins Kourçaï, et vont au sud-est en se rapprochant peu à peu de la mer d'Aral; puis ils longent le rivage même, traversant les ruines de Devlett-Ghireï et Kara-Ghumbett, laissant à gauche le golfe Sara-Maçat et bientôt entrant dans la lande Kouska-Djoul. Alors descendant de l'Oust-Ourt, ils gagnent au sud-est la ville Kyzyl-Kodja, située sur la rive gauche de l'Amou-Daria, dans les états de Khiva.

4. La forteresse d'Orsk est le point de la frontière russe le plus proche de Boukhara. De là partent pour cette capitale plusieurs routes qui, vers le Syr-Daria, se réunissent comme celles qui vont d'Orenbourg à Boukhara; ce qu'on peut voir sur la carte que nous joignons à cet ouvrage.

Le baron Meyendorf étant revenu en 1821 de Boukhara en Russie, par la forteresse d'Orsk, a inscrit dans son journal de voyage manuscrit que ce point de la frontière russe est distant de Boukhara de mille deux cent cinquante à mille trois cents verstes.

5. Route de Troïtska à Boukhara. Nous n'avons pas sur ce chemin de marche-route détaillée, mais nous savons que la principale route de cette direction passe par les rivières Aïatt, Tobol, Tourgaï, le bord des lacs Aksakal-Barbi qui restent à droite, par le Syr-Daria, sur le lac nommé Tchirkaïly, par les cinq bras du Kouvan-Daria, appelés Bich-Ouzek, par le lit du Iany-Daria, entre le mont Ak-Kyr et les mines de Koven-Kala, et près des monts Baloban et Outch-Tubé. Dans le Kyzyl-Koum, cette route vient se confondre avec celle d'Orenbourg. Au reste, la route que nous indiquons ici n'est pas la seule qu'on suive pour aller de Troïtska en Boukharie.

6. Route de Pétropavlovskaïa (forteresse) à Boukhara, appelée la nouvelle Ianghi-Ul. Elle passe par la rivière Ichim, la partie haute de la Sara-Kynghyr, au pied des monts Oulou, à travers la Kara-Kynghyr, les

petites rivières Belanté et Béliaouli, le mont Sandouk-Noura, les sables Arch-Koudouk, le Syr-Daria, près du terrain Ak-Metchett, les sables Kyzyl-Koum et Batkak-Koum.

7. Du fort de Semiarsk à Tachkend, MM. Pospélof et Bournachef, en 1800, ont suivi cette route, savoir : les monts Kou-Kazlyk, situés à cent soixante-dix verstes de l'Irtych; les monts Karaly, d'où les monts Kar-Karaly à quatre-vingts verstes des Kazlyk; la rivière Nour, laquelle est à cent soixante verstes des monts Kar-Karaly; la rivière Sara-Sou et les monts Kok-Tombak distants de la Nour de quatre cent soixante verstes et à sept cent soixante-dix de l'Irtych; après ces montagnes, la steppe infertile Bitpak qui s'étend à cent quatre-vingts verstes jusqu'à la rivière Tsouï. Les voyageurs traversèrent la Tsouïa sur des nattes de joncs, et après avoir fourni cinquante verstes dans une steppe de sables stériles, ils atteignirent les lacs Kara-Koul, au delà desquels commencent déjà les états de Tachkend (voir le Messager de Sibérie de 1818).

8. Cette route offre de graves inconvénients. Il serait beaucoup plus commode, lorsqu'on a à transporter de grands fardeaux, dit M. Pospélof, d'aller au Tachkend en partant de la forteresse Iamichevskaïa, en suivant la direction, de là au sud à la rivière Tounkouk, puis remontant cette rivière jusqu'au terrain Bich-Terek, d'où vers le mont Kou-Kazlyk, lequel abonde en bonnes eaux et en herbe; du mont Kou-Kazlyk au mont Bergoutly, d'où aux monts Kén-Kozlan et Kar-Karaly où il y a de l'eau, du bois et de bons pâturages. Ce repos est si avantageux qu'on peut s'y arrêter au besoin plusieurs jours. Plus loin on peut aller sans obstacle en chariot jusqu'à la Nour. Les environs de cette rivière fournissent tout ce qu'il faut aux caravanes. De là jusqu'à la Sara-Sou il n'y a de commodités que pour de petites caravanes, bien que les eaux potables ne manquent pas absolument dans ce trajet; les grandes caravanes en sont quittes pour se diviser, ainsi que pour le trajet suivant, de la Sara-Sou aux monts Ak-Tag, près desquels les divisions peuvent venir se rejoindre, sans craindre dès lors aucune sorte de besoin. Des monts Ak partent deux routes, l'une par le terrain Tus-Boulak, l'autre par le terrain Ouvanass, distant du premier de cinquante verstes. Toutes les deux traversent la Tsouïa; mais par la direction de la première route, depuis cette rivière jusqu'aux lacs Kara, s'étendent des lieux pleins de sables et sans eaux; par la seconde route on évite les sables, mais en suivant la ligne droite, on a à franchir les rocailles prolongées des monts Kara. Pour échapper à ce dernier inconvénient, on peut, en traversant les sables dévier de la seconde route vers la première, et après avoir dépassé les lacs Kara, fléchir de nouveau vers les monts Kara, qu'il est très-avan-

tageux de traverser, moyennant ce détour, tant sur les chameaux que dans les chariots.

9. M. Nazarof, interprète du corps de Sibérie, s'est rendu à Tachkend en 1813 par la route que nous allons indiquer :

Il est parti de la forteresse Petropavlovskaïa par la route dite d'Ablaï-Khan, a traversé le bois Korotoumar, puis Kouk-Tirek, a gagné Sar-Agatch et la petite rivière Tchaglinka, d'où la caravane est entrée sur le terrain Tchoubar-Aïghir, qui est bien boisé et couvert d'une herbe excellente; puis elle passa par Machak-Kamych et Tetenbett-Kara-Sou, où les hautes chaînes des Koktcha coupent la route; plus loin, par la rivière Iany-Sou, le terrain Tour-Aïghyr, par Ialondy, Dombraly, Koutchakou, et la rivière Ichim, près du terrain Khotaï-Berghén. Ici la caravane que suivait M. Nazarof, pour se soustraire aux brigands qui avaient projetés de l'attaquer, quitta la route qu'elle avait prise et se vit contrainte à louvoyer jusqu'à ce qu'elle eût reçu une escorte: il lui en vint une de la frontière de Sibérie et elle poursuivit sa route par la rivière Iachy-Koun, le pied des monts Ok et Ourt, la rivière Sara-Sou, et les ensablements Djity-Kongour, à travers lesquels elle chemina sept jours, en souffrant du manque d'eau. Le huitième jour, après avoir passé les lacs Kouktcha-Touz, les voyageurs entrèrent dans un désert sec et aride où se trouve l'ancien tombeau appelé Ouvanass, et au delà, à une journée de route, la rivière Tsouï ou Tchouï, d'où, à travers les sables, ils ont gagné Souzaka, ville frontière des états du Turkestan.

10. M. Poutimtsof partit de la forteresse Bouhtarminskaïa en 1811, atteignit Tchougoutchaka, ville frontière chinoise, et de là la ville de Gouldji ou Ili, par la route que voici :

DATES.	POINTS DE REPOS.	PAR QUOI CES REPOS SE FONT REMARQUER.	DISTANCE parcourue.
Juin.			verstes.
5	De la rive gauche de l'Irtych et du confluent de la Narym, il gagna pour la couchée la petite rivière Kour-Karagaï. (Elle se dessèche en été.)	Pins, peupliers, bouleaux...	30
6	La petite rivière Kaïnda........	Bois de construction.......	15
7	Lieu dont le nom est inconnu....	Manque absolu d'eau.......	30
8	Dans une steppe au delà de la rivière Boukan..............	*Idem*....................	32
9	Sept verstes au-delà du terrain Uz-Agatch..................	*Idem*....................	32

DATES.	POINTS DE REPOS.	PAR QUOI CES REPOS SE FONT REMARQUER.	DISTANCE parcourue.
Juin.			verstes.
10	Rivière Bazar................	....	31
11	Kara-Bouga................	Des saules sur les rives.....	38
12	Au pied d'une montagne.......	Lieu sans eau et sans bois...	20
13	Près d'une source............	....	33
14	Au bas de la rivière Kara-Bouga..	Beaucoup d'eau, terre molle.	15
15	Repos au même lieu.		
16			
17			
18	Derrière la chaîne Targabataï, près d'un ruisseau..............	....	28
19	Campement des Kirghiz-Kazaks du sultan Kambar.............	....	15
	(Ici la caravane a séjourné jusqu'au 3 juillet.)		
Juillet.			
3	Près de la source de la Talda-Achou	Peupliers et buissons.......	15
4	Repos.....................		
5	Source, montagnes............	Vallées pittoresques........	15
6	Repos dans le même lieu.		
7	Ruisseau Outch-Katty..........	....	20
11	Ialghiz-Agatch (repos).........	....	7
15	Karaoum-Kitaïskii-Vitandza......	....	10
16	Ville Tchougoutchak...........	....	20

M. Poutimtzof revint en Russie par le fort Bourgaçoutaï, le terrain Karatchilik et le confluent de la rivière Kourtchouma. Il estime cette seconde route plus avantageuse pour les caravanes partant de la ligne frontière de Sibérie pour Tchougoutchak, bien qu'elle soit plus longue que le première et qu'elle ait de Bouhtarma à Tchougoutchak quatre cent cinquante-huit verstes, tandis que la première en a tout au plus quatre cent six.

11. Itinéraire du sous-enseigne Teliatnikof, depuis le fort Koriakovsky jusqu'au Turkestan :

De Koriakof à la rivière Tchiderta..................	4	jours.
De la Tchiderta, par la rive de la Oulenta, jusqu'aux monts Irménii ou Iremeï où commence le cours de l'Ichim....................................	3	
A reporter..........	7	

Report..............	7 jours.
De là jusqu'à la Noura..............................	1
Au bas de la Noura, en traversant la petite Noura, et sur sa rive gauche..............................	2
De la Noura jusqu'à la Sara-Sou..............................	2
Le long de la Sara-Sou..............................	5
De la Sara-Sou à la Tchoui..............................	6 ½
(Ces deux rivières, à ce que dit Teliatnikof, se jettent dans deux lacs voisins l'un de l'autre, et les eaux en sont amères).	
De la Tchouï jusqu'aux monts Kara..............................	1 ½
Le long des monts Kara..............................	3
Des monts Kara jusqu'à Turkestan..............................	3
TOTAL.......	29 jours.

En supposant une marche de quarante verstes chaque jour. 1,160 verstes.

12. M. Zibbershteïn, en 1825, est arrivé par la partie orientale de la steppe des Kirghiz-Kazaks jusqu'à la ville de Tourpan. Dans un extrait que nous avons reçu de son journal de voyage, nous n'avons pas trouvé la désignation des lieux qu'il a traversés depuis la frontière russe jusqu'à la rivière Kara-Tal, qui se jette dans le lac Balkach; au reste cette route est très-connue de tous les habitants de Bouhtarminsk et de Semipalata. M. Zibbershteïn assure que toutes les caravanes se rendant de la ligne frontière de Sibérie dans les villes de la petite Boukharie, et même à Kokant, doivent nécessairement s'acheminer vers la rivière Kara-Tal, d'où une route conduit par la rivière Kouk-Sou à la ville Kouldji; une autre, par les monts Iakchy-Altyne-Emel, se dirige vers la rivière Ili, après le passage de laquelle elle tourne à gauche pour descendre le cours de la rivière, et passant à droite les monts Koungaï-Ala-Taou, le long des rivières Tchouï et Dorci, elle aboutit enfin à Kokant. Par cette route on peut parvenir de Semipalata à Kokant en cinquante-deux jours, et M. Zibbershteïn en conclut qu'elle est la plus courte. De la Kara-Tal jusqu'au lac Issyk ou à la rivière Tup, qui s'y jette, en passant par les rivières Kouk-Sou, Ihlass et Bach-Tachak, par les monts Sugaty, par la vallée Toura-Aïghir, le poste chinois Merké, le voyageur dont nous venons de faire mention compte quatre cent quatre-vingts verstes. De la rivière Tup ou du lac Issyk partent une route pour Kachkar, une autre pour Tourpan; la première, de douze jours de marche de caravane ou quatre journées de cheval, traverse les monts Zaouké-Douane, Djaty-Maçou, Tchakyr-Kouroum, la plaine Aksaï, le mont Terek-Douane et le poste chinois Saçyk; la seconde route, du lac Issyk se di-

rige à travers les monts Zaouké-Douane, Ak-Bel, Bedal-Douane, puis les postes chinois Djiidé et Chaté, jusqu'à Tourpan. C'est cette dernière route, de deux cent verstes de longueur, ou de sept jours de marche de caravane, qu'a suivie M. Zibbershteïn jusqu'au lieu d'où il a pu découvrir la ville de Tourpan. Cette donnée ne s'accorde point avec les cartes chinoises; mais n'y aurait-il pas deux villes du nom de Tourpan?

En général, pour tous les voyages à faire dans les steppes des Kirghiz-Kazaks, la meilleure saison, ainsi que l'assurent les guides les plus expérimentés, est le printemps et plus spécialement le mois de mai, époque où les herbes sont fraîches et abondantes, où les eaux ne sont pas encore desséchées et où les chaleurs sont supportables.

CHAPITRE VIII.

RUINES.

Il se trouve tant de ruines d'anciens bâtiments et édifices dans les steppes des Kirghiz-Kazaks que nous ne pouvons ici les passer sous silence.

Il est difficile et même presque impossible de dire avec certitude quel peuple a construit ces bâtiments qui ne sont plus, car leurs débris annoncent de grandes différences dans leur architecture. Les uns semblent avoir été des pagodes consacrées au culte de Lama, et doivent être rapportés aux Moungals ou Zungars, d'autres ressemblent aux mosquées mahométanes; beaucoup de ruines sont évidemment les restes de demeures asiatiques privées; enfin il en est qui sont dans un tel état de destruction qu'elles ne sauraient donner lieu à aucune conclusion. Les matériaux dont ces bâtiments étaient faits ne sont pas non plus les mêmes partout: des uns il est resté de grandes pierres; d'autres, des briques; beaucoup étaient de glaise. Les Kirghiz-Kazaks, possesseurs actuels, ne disent et ne savent rien de vraisemblable sur ces ruines, sinon qu'elles

ne proviennent point d'édifices qui aient appartenu à leurs ancêtres, et qu'elles doivent être rapportées à des peuples qui ont occupé antérieurement ce pays; seulement ils nomment ruines nogaïses et tombeaux nogaïs[1] quelques ruines et généralement tous les anciens tombeaux.

Ainsi, sans essayer de faire aucune division entre tous ces restes d'antiquités, nous allons parler des ruines qui sont le plus remarquables. Notre description sera plutôt géographique qu'historique; et c'est ce qui nous a décidé à l'insérer dans cette partie de notre ouvrage, quoiqu'elle puisse ne pas y paraître à sa place.

Les principales d'entre les ruines désertes qui se trouvent à la steppe des Kirghiz-Kazaks, tant par leur étendue que par la netteté des vestiges, sont les ruines Ablaïkitskia, situées à soixante-dix verstes de la forteresse Oust-Kamenogorskaïa, dans une plaine coupée par une petite rivière qui a emprunté d'elles sa dénomination. Le lieu qu'elles occupent, enfermé dans un rempart en pierre, a environ une verste de long et une demi-verste de large. Dans cette enceinte étaient deux grands édifices : l'un était un temple de Lama, et au commencement du XVIIIe siècle on y voyait encore des statues, des images peintes de Bourkhans, et plusieurs lettres et écrits dont quelques feuilles ont été reçues, en 1720, par l'empereur Pierre le Grand, et envoyées par lui en France à l'académie des inscriptions et belles-lettres. On peut lire des descriptions détaillées de ces ruines dans l'ouvrage de Miller, publié sous le titre : *De scriptis Tanguticis in Siberia repertis;* dans le Voyage en Sibérie de Pallas; dans les Mémoires de l'Académie susmentionnés, et enfin dans le Messager (Vestnick) de Sibérie de 1818, article : *Des Ruines antiques de la Sibérie.*

[1] Les Kirghiz-Kazaks ne nomment jamais autrement que *les Nogaïs* les Tatars établis en Russie. Le mot Tatars est tout à fait inusité parmi eux; c'est un nom qui, suivant eux, n'appartient à sa honte qu'à un certain peuple abject, maudit par un des prophètes de l'islamisme. Les Boukhares et les Khiviens son du même sentiment, et de même ils ne nomment que *Nogaïs* tous les Tatars russes.

Les ruines des Sept-Palais (Semi-Palat), auxquelles la forteresse Semi-Palata a emprunté son nom, méritent de même une attention particulière. Elles ont été décrites aussi par Miller, par Pallas et dans le Messager de Sibérie.

Dans les monts Kén-Kozlan, sur la rivière Kyzyl-Sou, qui tombe dans la Talda, dans un site délicieux, se trouve debout un bâtiment à deux étages, en pierre, en forme de croix, construit de granit; les plafonds en sont écroulés, mais on voit qu'ils ont été peints d'une couleur rouge et que les murs étaient couverts de stuc. Sur l'étage supérieur autour du bâtiment étaient une galerie et un fronton soutenu par quatre colonnes en bois ornées d'un enduit de mastic qui les préservait de l'action des intempéries. Autour de cet hôtel étaient d'autres habitations qui se trouvent ruinées jusqu'aux fondements. Les débris de murs ont donné naissance à des rosiers spirées-dentelées et à des plantes murales de grandeur médiocre. Au Prikaz même de Karkalinsky, dans une gorge de montagne où coule la rivière Djirym-Sou, existait un mur propre à fermer l'entrée d'une vaste plaine entourée de montagnes très-hautes : c'est contre leurs ramifications qu'une muraille en dalles de granit a été construite ici sur sept, là sur cinq archines de hauteur et sur trois archines (ou deux aunes) d'épaisseur.

Les restes d'une mosquée en pierre située à quatre-vingt-quinze verstes de la forteresse Troïtskaïa, au delà de la rivière Toouzak, sont connus par le voyage de Pallas. Non loin de ces ruines il en existe d'autres, mais elles sont bien peu dignes de remarque.

Sur le bord de la rivière Aïagouz, qui se jette dans le lac Balkach, se trouve un bâtiment terminé en angle aigu, très-soigneusement construit en belles dalles bien taillées. Cet édifice renferme trois statues de pierre, dont deux, au dire des Kirghiz-Kazaks, représentent Baïane-Khan et Kouz-Kourpiatch, qui sont restés célèbres dans les récits et chants d'amour; la troisième statue serait la servante des deux amants. Ceux qui

croient que ce sont bien là, en effet, leurs images, viennent déposer des offrandes devant ces statues.

Sur les rives de la Kara-Kinghir sont des ruines de plusieurs hôtels et d'une mosquée, qui sont appelés Djan-Ana. On dit dans le pays que c'était là le palais de l'un des descendants de Tchinghis.

Beliane-Ana. Ce sont les ruines d'une ville. Elles sont situées sur les rives de la Sara-Sou, à une journée de route du lac Télé-koul, dans lequel elle se jetait. Ces ruines occupent un espace de six verstes de long sur une seule de largeur à peu près.

Sur la rive gauche de la Noura, qui se jette dans le lac Kargaldjine, et à vingt-sept verstes de son embouchure, florissait autrefois une ville nommée Totagaï ou Botagaï, dont beaucoup de débris existent jusqu'à ce jour. M. Changhine les a vus et décrits (*Messager de Sibérie*, 1820). Ils occupent un espace de dix verstes d'étendue. Un des édifices en ruines fut, selon ce voyageur, un temple de briques dont les colonnes intérieures et les parois des murs étaient crépies en stuc. Près de ce temple il s'en trouvait un autre tout semblable, et quelques-unes des ruines qui sont un peu plus loin avaient jusqu'à trente sagènes de longueur.

Les environs de la Noura sont en général riches en pareils débris d'antiquité. Sur la rive droite de cette rivière, à cinquante-cinq verstes du lac Kourgaldjine, on voit encore des ruines considérables décrites aussi par M. Changhine (*Messager de Sibérie*, 1818), ainsi que deux ouvrages de fortification situés contre le mont Kart', et les restes d'une tour dans la partie supérieure de la Noura, près de l'ancienne exploitation d'une mine de cuivre.

Ce même voyageur a exploré deux édifices qui s'élevaient jadis sur la rivière Iakchi-Koun, à trente verstes l'un de l'autre; l'un de briques, l'autre de pierres; tous les deux avec coupoles et double entrée, l'une regardant le sud, l'autre le nord. Les Kirghiz attribuent la construction de ces bâtiments

aux Kalmyks ou aux Mongols, et comme ils les tiennent pour saints et sacrés, ils y font des prières, y offrent des sacrifices.

C'est encore un objet curieux à voir que les débris d'anciennes fortifications de campagne situées près de la petite rivière Ak-Koïrak : on en compte six. M. Changhine dit que quatre d'entre elles se trouvent distantes de cent sagènes les uns des autres, que la cinquième est vis-à-vis du centre, près de la petite rivière, et la sixième à deux verstes et demie de l'une des fortifications latérales. Elles ont toutes la forme d'ellipses non fermées : à l'est leurs flancs sont séparés par une distance de soixante sagènes, et du côté de l'ouest de vingt-cinq sagènes. Ces intervalles étaient défendus par des tours quadrangulaires.

Une presqu'île du lac Iakti-Ianghiz est fortifiée par un rempart simple, mais régulièrement construit, et la plus grande partie en pierres tétragonales de porphyre.

Sur les rives de la Tourgaï sont quelques anciens tombeaux avec constructions en pierres et en briques. L'un d'eux est plus particulièrement remarquable par sa grandeur. Il consiste en un tertre de plus de quinze sagènes de haut et de cent trente-cinq de tour. Les Kirghiz le regardent comme saint et inviolable; ils ont dit au capitaine Rytchkof, qui le visitait en 1771, qu'il couvre les restes d'un héros d'une taille extraordinaire.

Un peu plus loin, on voit encore sur la Tourgaï une grande ville carrée dont les remparts, les portes, les édifices et les maisons sont renversés. Les murailles avaient neuf sagènes de hauteur presque partout. Alentour se retrouvent les tombes des habitants.

Sur le terrain Baïtak, sur la Grande-Kobda, était jadis une ville, à ce que rapportent les Kirghiz. En effet, on y trouve des ruines de bâtiments, des canaux à demi comblés et des vestiges de champs cultivés. En 1750, les bâtiments n'étaient pas encore tous renversés; le sous-enseigne Righilmann les a vus et en a dessiné quelques-uns.

Les Kirghiz ont la plus grand vénération pour ce lieu, et

ils regardent comme un bonheur particulier d'y être ensevelis.

Il existait aussi une ville sur la rivière Ouïl, tout près des landes Mavli-Berdi ou Mavlum-Berdi. Rytchkof dit, dans sa topographie d'Orenbourg, que, vers le milieu du siècle dernier, on voyait encore en ce lieu de trente à quarante bâtiments en briques, des canaux d'irrigation pour les champs et des jardins potagers.

Dans l'ancienne route dite des Nogaïs (Nogaïskaïa), qui conduit de la forteresse Saraïtchikovskaïa aux restes de l'antique Ourghendj, on rencontre beaucoup de ruines, nommément :

1° Ouzoun-Tam, sur la rive gauche de la rivière Saghyz, sur laquelle en cet endroit existait un pont en pierre ou une digue, ou une écluse; on voit encore les pierres de taille qui en restent. On dit que ç'avait été un pont construit par les ordres de l'un des fils de Tchinghiz-Khan.

2° Bokach-Aoulia, sur l'Emba.

3° Près de la fontaine Outchou-Kan.

4° Sur le Tchink (à l'extrémité de l'Oust-Ourt) il y avait trois forteresses, à ce que disent les Kirghiz-Kazaks.

5° Koup-Tam où étaient deux puits construits en briques, et à l'entour vingt-cinq à trente maisons en pierres dont on ne voit plus que les débris.

6° Beliaouli-Ataï, au milieu de l'Oust-Ourt. Les Kirghiz prétendent qu'à cette place un de leurs saints a construit une mosquée et une école (médressé). Ces bâtiments, jusqu'à ce jour, sont encore en partie debout. Ils sont composés de murs en pierre de taille et de voûtes en briques. Près de ces murs déserts est un puits de trente sagènes de profondeur. Un mur de clôture ceignant le tout en faisait une sorte de château; cette muraille avait quatre portes surmontées d'une voûte chacune. L'emplacement est par lui-même un plateau assez remarquable.

A une distance peu considérable de ce lieu, à une extrémité du terrain Tourouk ou Tchourouk, se trouvent des ruines de

bâtiments et de tombeaux. On remarque dans les bâtiments des pierres de taille d'une grandeur si extraordinaire qu'il est difficile de s'expliquer par quel moyen on a pu les amener à la place qu'elles occupent. Là aussi jaillit une source d'eau vive et douce dont les Kirghiz exaltent les vertus curatives.

Outre les ruines Ouzoun-Tam, dont il a été parlé plus haut, il y a encore sur la Saghiz, ainsi que sur l'Emba, d'autres vestiges d'anciennes habitations, et des canaux par lesquels on y amenait l'eau.

Les ruines Devlett-Ghireï se trouvent sur le rivage occidental de la mer d'Aral, vis-à-vis du golfe Oulou-Koulmaghir. Les Kirghiz disent qu'il y avait autrefois dans cet emplacement une ville où affluaient les marchands des contrées voisines. D'autres pensent que le commerce de la mer d'Aral se concentrait dans la ville de Kouçaïtaïna, mais où était cette dernière ville? Nous l'ignorons.

Sur l'Ilek, près des lacs Barbi, non loin de la Tobol, et dans divers autres lieux des steppes, il reste encore bien des ruines à décrire. Pour nous, dans l'impossibilité où nous sommes de le faire, nous allons terminer cet article par quelques notions sur les vestiges d'antiquité qu'on rencontre jusqu'à ce jour sur les rives du Syr, du Kouvan, du lit desséché du Iany-Daria et sur les îles qui renferment ces trois fleuves.

Le nombre et l'aspect des ruines qui subsistent encore sur le Syr démontrent que les bords de ce fleuve ont été fort peuplés et qu'autour de sa partie haute surtout ont vécu jadis des hommes qui l'emportaient de beaucoup en activité et en lumières sur le peuple qui occupe aujourd'hui les mêmes lieux. Nous voulons parler ici des débris d'édifices que l'on voit dans les environs de Kokant. A en juger par ce qu'attestent les orientaux, ils doivent se rapporter, soit aux Grecs, soit aux Bactriens et aux Sogdiens. Les autres ruines rappellent la domination des Tchinghissides et des peuplades diverses qui composaient ces redoutables hordes.

Les plus connues d'entre ces ruines sont les débris de la

ville de Djanykent, situées à une heure de course à cheval de la rive gauche du Syr et à une journée de marche de l'embouchure. Quand et par qui fut fondé Djanykent ou Ianghi-Kent (nouvelle fortification)? On l'ignore; mais le célèbre Abulféda, géographe arabe, qui vivait comme on sait au XIVe siècle, fait mention de la ville de Ianghi-Kent. Dans le siècle dernier elle appartenait aux Kara-Kalpaks. L'enseigne Gladychef, envoyé, en 1742, chez ce peuple par le gouvernement russe, trouva Djanykent en ruines, mais les remparts et les tours de pierre étaient encore debout, et le Khan du peuple Kara-Kalpak résidait dans cette enceinte. Après la dispersion des Kara-Kalpaks, ces lieux furent occupés par les Kirghiz-Kazaks, qui racontent que les habitants primitifs de Djanykent en avaient été chassés par des serpents.

Djity-Kala (les sept villes) est situé sur la rive droite du Kouvan, et malgré les prétentions qu'annonce son nom, elle ne formait qu'une seule et même cité; elle a aussi appartenu dans le dernier siècle au peuple Kara-Kalpak. On ne voit plus de bâtiments, mais des fossés qui ont tenu lieu de retranchement et de fortification, puis des restes de portes et quelques canaux.

Djinghit-Kala. Ce sont les ruines d'un château dont les murailles avaient jusqu'à cinq sagènes de hauteur; à la fin du XVIIIe siècle elles étaient encore intactes, elles et leurs tours. On en voit les débris entre le Syr et le Kouvan, sur le mont Djinghit.

Koum-Kala, Kovén-Kala, Koultchouk-Tam, Sarly-Tam et Kouiouk-Tam sont ou sur le bord du lit desséché du Iany-Daria, ou à une distance qui n'en est pas éloignée. Bouzoun-Ghissar est sur le Kouvan-Daria, non loin du lieu où il se divise en plusieurs détroits appelés Bich-Ouziak.

Nous ne ferons mention qu'en passant des ruines d'Otrar, ville rendue célèbre pour avoir été témoin des derniers moments de Timour ou Tamerlan; nous en userons de même à l'égard de quelques autres villes en débris, des bords du Syr;

comme ces lieux n'appartiennent point aux Kirghiz-Kazaks, nous nous bornons à rappeler en général que les rives du Syr étaient fort peuplées [1].

[1] Un Boukhare, qui fréquentait beaucoup Orenbourg et y passait pour homme d'esprit, nous a raconté qu'anciennement les bords du Syr et le rivage de la mer d'Aral étaient si peuplés « qu'un chat pouvait arriver de Turkestan à Khiva en sautant d'un toit à l'autre. » Mais il ignorait quel peuple habitait alors toute cette contrée.

SECONDE PARTIE.

NOTIONS HISTORIQUES SUR LES KIRGHIZ-KAZAKS ACTUELS.

CHAPITRE PREMIER.

DU NOM DES KIRGHIZ-KAZAKS, ET DE LA DIFFÉRENCE QUI EXISTE ENTRE EUX ET LES KIRGHIZ-SAUVAGES, SIMPLEMENT APPELÉS KIRGHISES OU BOUROUTES.

Avant de commencer l'histoire des Kirghiz–Kazaks ou Kaïssaks, il est à propos d'avertir ici qu'on les désigne en Europe par un nom qui leur est étranger, un nom qu'ils ne se donnent point eux-mêmes et qui ne leur est donné par aucun de leurs voisins, les Russes exceptés. Ce nom est composé de deux mots : *Kirghiz* et *Kaïssak*. Le nom de Kirghiz appartient à un peuple tout à fait différent, et qui, loin d'avoir des liaisons avec les Kirghiz-Kaïssaks, est connu au contraire par la haine invétérée qu'il leur porte. Ce peuple existe encore aujourd'hui sous les noms de Kirghiz-Noirs (Kara-Kirghiz), Kirghiz-Sauvages et Bouroutes. Quant à la dénomination de Kassaks ou Kaïssaks, ce n'est qu'une corruption du mot Kazak, dont l'origine, selon quelques écrivains orientaux, remonte à une antiquité fort reculée. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point cette opinion est fondée; nous dirons seulement que le nom de Kazak, qui a été si connu chez les Tatares et que portent depuis le moyen âge plusieurs branches du peuple russe, appartient aux hordes des Kirghiz-Kaïssaks depuis le commencement de leur existence, et que jusqu'aujourd'hui ils ne se nomment eux-mêmes que Kazaks; ils ne sont pas nommés autrement par les Persans, les Boukhares,

les Khiviens et les autres peuples de l'Asie. Les Chinois, adoucissant le K initial, prononcent Khassaki. Jusqu'au XVIIIe siècle, le nom Kirghiz-Kaïssak était également ignoré en Russie, et le peuple qu'on désigne ainsi aujourd'hui était toujours nommé la horde des Kazaks [1].

Pour déterminer les raisons qui ont fait donner aux Kazaks un nom si différent du leur et qui leur convient si peu, il faut d'abord donner une idée des véritables Kirghiz, ou, comme nous l'avons dit plus haut, des Kirghiz-Noirs, autrement nommés Kirghiz-Sauvages ou Bouroutes.

L'origine de ce dernier peuple se perd dans la nuit des temps fabuleux de l'histoire turque. Aboulghazi Baïadour [2] dit que l'un des petits-fils d'Oghouz-khan [3] se nommait Kirghiz, et que conséquemment les Kirghiz doivent être ses descendants. Cette opinion n'est pas une vérité historique, mais une conjecture basée sur la généalogie ordinaire de la plupart des peuples de l'Asie, qui tirent leurs noms de ceux des chefs de race ou de ceux de leurs princes. Au reste, quelle que soit l'origine des Kirghiz, ce peuple est un des plus anciens de l'Asie. Zémark, envoyé de Constantinople par l'empereur Justin II, en 569 de Jésus-Christ, vers Dizavoul, grand khan des Turcs, qui campaient alors dans l'Asie centrale, reçut en présent à son départ un esclave Kerkhiz ou Kirghiz [4]. Aboulghazi fait mention [5] de la puissance du peuple Kirghiz à une époque bien antérieure à Tchinghis, et en parlant de la sou-

[1] Voyez l'Histoire de l'empire de Russie, par Karamzine, tome IX, remarq. 646; et toutes les anciennes chroniques russes.

[2] *Histoire généalogique des Tatars*, IIe partie, chapitre II.

[3] Oghouz-Khan, selon la généalogie d'Aboulghazi, est descendant de Japhet au neuvième degré.

[4] Voyez *Tableaux historiques de l'Asie*, 3e livraison.

[5] *Histoire généalogique*, IIe partie, chapitre IV. Cet ouvrage, malgré tous ses défauts, malgré le mépris de quelques orientalistes, ne cesse d'être cité par les écrivains les plus connus, et il sera toujours une source abondante pour l'histoire des peuples soumis à la Russie. Klaproth a fait observer qu'Aboulghazi puisa une grande partie de ses connaissances dans les ouvrages de Rachid-Eddine, auteur persan.

mission volontaire de leur khan Ourouss au conquérant de l'Asie [1], il place leurs habitations entre les rivières Sélenga et Ikar-Mourane. Cette dernière, selon l'opinion de Fischer [2], est le Khouan-Khe ou Hoang-ho. Klaproth [3], au lieu de Ikar-Mourane, que nous trouvons dans l'ancienne traduction française et russe d'Aboulghazi, lit dans l'original Ouïgour Mourane[4], et il le prend pour le Ienisseï.

Si l'on adopte l'opinion de Fischer, on doit conclure que les Kirghiz qui, après la mort de Tchinghis, passèrent sous l'obéissance de son fils Taoulaï ou Touli[5] changèrent par la suite le lieu de leur habitation; car Rubruquis, qui alla en 1254 à Kara-Koroume (capitale de Mangou-Khan), ne trouva plus les Kirghiz entre le Khouan-Khe, ou Ikar-Mourane et la Sélenga, où ils étaient avant Tchinghis-Khan et pendant sa vie; mais au nord de Kara-Koroume [6], et par conséquent aux environs des mêmes endroits où ils étaient à l'époque de la conquête de la Sibérie par les Russes[7].

Fisher rapporte cette émigration des Kirghiz de l'Ikar-Mourane vers le nord, à l'époque de la guerre de trente ans, décrite par Gaubil, et qui eut lieu entre les descendants

[1] *Histoire généalogique*, IIe partie, chapitre VIII.

[2] *Histoire de Sibérie*, introduction.

[3] *Journal asiatique*, 1823, cahier VII.

[4] Mourane signifie rivière ou fleuve.

[5] Aboulghazi Baïadour, IIe partie, chapitre IX.

[6] Voyez le Voyage de Rubruquis, chapitre XXXIX. L'emplacement de Kara-Kroume n'est pas bien déterminé; mais, d'après l'itinéraire de Rubruquis ou de Rouisbrouk, on voit qu'elle se trouvait à l'occident du Baïkal, et, comme on peut le croire, aux environs des sources du Ienisseï ou de la Sélenga. Klaproth le place sur l'Orkhon supérieur; mais l'Orkhon tombe dans la Sélenga.

[7] Nous ne parlons pas ici du seizième chapitre du Voyage de Rubruquis, où il parle des Kirghiz qui habitaient le Caucase; là Kerghiz a été mis pour Tcherkes, et Fischer, dans son Histoire de Sibérie, a parfaitement corrigé cette erreur, qui n'est qu'une faute de prononciation dans les mots italiens. Dans la table géographique jointe à sa traduction des Instituts de Tamerlan, Langlès dit : « Les Kerkès sont voisins des Géorgiens; nous les nommons Tcherkesses. » C'est ce que nous fera comprendre encore ce passage de Vitzen, dans son *Noord and Oost Tartary*, page 592, Amsterdam, 1705 : « Les Tcherkesses qui habitent près d'Azof sont chrétiens comme les Abhases. »

d'Ougaday et de Touli[1]; mais cette supposition contredit ce qu'avance Rouisbrouk, qui, ayant voyagé dans le pays des Mongols bien avant cette guerre civile de trente ans, trouva déjà les Kirghiz établis dans leurs nouvelles demeures.

M. Klaproth explique tout différemment ce passage de l'histoire d'Aboulgahzi Baïadour. D'abord, comme nous l'avons vu, au lieu d'Ikrane ou Ikar-Mourane, il lit dans le texte tatare: Ouïgour-Mourane[2]; puis il suppose que ce fleuve Ouïgour n'est autre que le Ienisseï, et il établit là-dessus que les Kirghiz vivaient du temps de Tchinghis-khan, dans les mêmes endroits où les Russes les trouvèrent à l'époque de la conquête de la Sibérie: il cite à l'appui de cette opinion des extraits tirés des historiens chinois de la dynastie de Yuan, qui régna depuis 1280 jusqu'en 1367. D'après ces historiens, la contrée appartenant aux Kirghiz (Ki-li-ki-szu) se trouvait à dix milles lis[3], au nord-ouest de Pékin. Elle avait mille quatre cents lis de longueur et près de la moitié en largeur. Elle était traversée par le fleuve Kiane, qui se réunissait à l'Ang-ko-la (Angara), qui se déchargeait dans la mer au nord-ouest. C'est le Ienisseï, dit M. Klaproth, dont la partie supérieure se nomme Keme encore aujourd'hui. Au sud-ouest de cette contrée se trouve le fleuve O-pou (Ob ou Obi), et au nord-est coulait le Iousiou ou Iousse, qui tombait dans l'Ob, sur lequel, lors de la conquête de la Sibérie, se trouvaient les principaux campements kirghiz.

A ces déductions M. Klaproth ajoute que, d'après le témoignage unanime des historiens chinois, le peuple nommé Kirghiz du temps des Mongols portait pendant les règnes de la dynastie des Thang (depuis 618 jusqu'à 907) le nom de Kha-kia-tsou. D'après la méthode chinoise de rendre les noms étrangers, ce mot doit se prononcer Khakas. Ma-touane-li

[1] Voyez les Mémoires relatifs à l'Asie, pages 163 et suivantes.
[2] *Histoire de Sibérie*, introduction, § 57.
[3] Huit lis de Chine font à peu près une lieue de France; deux lis répondent à une verste de Russie.

écrit que les Khakas étaient de la même race que les Khoei-Khe ou Khoeï-Khou, et qu'ils parlaient la même langue; et comme ce dernier peuple venait des Khioung-nou, il s'en suit que les Kirghiz ou Khakas étaient de race turque. Pendant la dynastie de Han, c'est-à-dire deux sièles avant Jésus-Christ et deux siècles après, ces mêmes Kirghiz se nommaient Kian-Kouene.

Dans le temps où ils étaient connus sous le nom de Khakas, dit M. Klaproth, leurs mœurs étaient moins sauvages qu'aujourd'hui. Dès lors ils avaient des caractères d'écriture et faisaient un grand commerce avec les Arabes, les Boukhares et d'autres peuples occidentaux, et surtout avec les Khazares qui, habitant sur le Volga et le Don, avaient des relations fréquentes avec les empereurs de Constantinople. Les Khazares reçurent de Constantin de Thessalonique, connu aussi sous le nom de Cyrille, un alphabet qui contenait les lettres grecques et slavonnes, et de ce peuple cet alphabet a pu passer aux Kirghiz.

C'est ainsi que M. Klaproth explique pourquoi les inscriptions gravées sur des pierres trouvées en Sibérie dans des terres jadis appartenant aux Kirghiz contiennent quelques lettres grecques et slavonnes parmi beaucoup de lettres inconnues.

L'examen de ces inscriptions n'appartient pas à notre sujet; mais nous avons exposé l'opinion de l'un des plus célèbres orientalistes de notre temps, parce qu'elle est basée sur des chroniques chinoises qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire des Kirghiz[1]. Nous ne sommes pas à même de dire dans quel état se trouvait ce peuple depuis le XIV[e] siècle jusqu'à la fin du XVI[e]. Pendant le cours du XVII[e], nous le trouvons

[1] Plan Carpin parle aussi deux fois des Kirghiz en décrivant les Tatars, chapitre V; mais ce qu'il en dit est trop erroné et trop peu défini. Une fois il dit que ce peuple est à l'orient, et, quelques pages plus loin, qu'il campe au sud des lieux qu'occupaient Tchinghis et Ougadaï-khan. Il paraît avoir aussi confondu les Kirghiz avec les Tcherkes ou Tcherkesses.

sans cesse dans les annales de la Sibérie. Habitant entre le Tom et le Ienisseï, sur le Iousse-Blanc et le Iousse-Noir, sur l'Abakane et aux environs des monts Sayanes, ils tourmentèrent et ruinèrent pendant un siècle entier les nouvelles colonies russes de leur voisinage, tantôt se soumettant à la Russie, tantôt à Altyne, khan des Mongols, tantôt au souverain des Zungars[1].

Battus en 1607 par les Kazaks de Sibérie, ils se virent obligés de reconnaître la suzeraineté de la Russie; mais en 1609 ils massacrèrent ceux que l'on avait envoyés pour lever le iassak (impôt perçu en pelleteries), et ensuite ils fondirent sur les villages de Tchoulyme.

En 1614, ils déterminèrent tous les Tatares soumis au iassak ou tribut, ou attachés au service, à se détacher de la Russie, et ils ravagèrent alors les environs de Tomsk.

En 1619, ils se soumirent à Altyne ou Altane, khan des Mongols.

En 1622, ils attaquèrent Kouznetzk, ruinèrent les Tatares de l'Obi et le district de Tomsk.

En 1628, ils poussèrent les Tatars d'Arine et de Katcha à attaquer les Russes qui construisaient le fort de Krasnoyar.

Lorsque ce fort fut achevé, les Kirghiz, effrayés de le voir si près d'eux, commencèrent à craindre les Russes; ils payèrent le iassak et promirent de se détacher d'Altane-khan, si on voulait leur bâtir un autre fort sur le Kamtchik pour les défendre contre ce khan; cependant en 1630 ils ravagèrent les environs de Krasnoyar. Ayant été punis pour cette infraction, ils payèrent de nouveau le iassak et promirent de le payer à l'avenir; mais ils refusèrent de prêter serment de fidélité.

En 1633 ou 1634, sous la conduite de leur prince nommé Behtene, ils avancèrent jusques sous Kouznetsk, et en ravagèrent les environs, ainsi que les villages situés près de Krasnoyar.

[1] Voyez l'Histoire de Sibérie de Fischer, de Miller, et les Annales Sibériennes.

En 1635, ils attaquèrent de nouveau ces deux villes; mais ils furent défaits.

En 1642, Batour ou Baghatir, khan des Zungars, à une conférence avec des commissaires russes, nommait déjà les Kirghiz ses sujets, et leur prince, son parent, s'en référant à un traité qu'il avait conclu avec eux quelques années auparavant.

En 1646, on lui députa un certain Danila-Archinskoï, pour lui faire entendre que les Kirghiz, bien qu'ils se fussent détachés un temps de la Russie, ne s'en reconnaissaient pas moins de nouveau au nombre de ses sujets.

En 1652, Altane-khan entra à la tête de ses troupes dans le pays des Kirghiz, et voulut les soumettre; mais ils se dispersèrent, et un assez grand nombre d'entre eux se sauvèrent en Russie.

Cela ne fit que suspendre le sort qui leur était réservé; car, en 1657, Lobzane ou Loouzane, fils et successeur d'Altane-khan, les attaqua à la tête d'une forte armée[1] et les subjugua entièrement. On ne sait s'ils lui restèrent long-temps fidèles; mais il est certain que les Russes et les Kalmouks-Zungars furent encore plusieurs fois obligés de les combattre et de les punir. Enfin, lassé de leurs brigandages continuels, le khontaïdzi des Zungars, de concert avec le gouvernement russe, les força, à la fin du XVIIe siècle, ou au commencement du XVIIIe, d'émigrer dans les montagnes situées entre Andedjane ou Anzitchdzan et Kachgar.

Les premières notions sur cette émigration ont été fournies au monde civilisé presque par des témoins oculaires, savoir: par les officiers suédois prisonniers en Russie, et qui se trouvaient en Sibérie au commencement du XVIIIe siècle[2].

[1] Les historiens de la Sibérie le nomment Loouzane; les Mongols le nomment Lobzan-Touchétou-Khan.

[2] Voyez les remarques de la traduction française sur l'Histoire généalogique des Tatars, imprimée en 1726. Voyez aussi le Recueil de voyages au nord, tome X; 1738.

Quoi qu'ils n'aient point déterminé les lieux où les Kirghiz se transportèrent, et qu'ils les aient placés près de l'Inde; quoique Fischer, qui a confirmé cette transmigration des Kirghiz[1], n'ait pas non plus désigné positivement leurs nouvelles habitations; toutefois des découvertes plus récentes et les liaisons commerciales des Russes avec l'Asie centrale ont fait connaître qu'ils habitent, comme nous l'avons dit, entre l'Andedjane et le Kachgar[2], ou entre les possessions du khanat actuel de Kokant et la Petite-Boukharie, dans les montagnes auxquelles les Chinois donnent les noms de monts Iarkène, de Kachgar et d'Ouchs, et que les Tatars russes, qui commercent dans ces environs, appellent Ala-Tag, Ak-Tag et Kirghiz-Tag[3].

Les géographes chinois les plus modernes confirment cette assertion. Pour la prouver, nous emprunterons à M. Timkowsky la traduction d'un fragment de l'ouvrage géographique chinois intitulé : *Si-yu-vyn-kian-lou*[4] :

« Les Kirghiz ou Bouroutes sont des nomades habitant les parties occidentales du Turkestan oriental. Leur vaste pays est situé entre Andzian et Kachghar. Ils appellent leurs princes *bi*. Kirghiz est le nom générique de toutes ces peuplades; elles se divisent en plusieurs hordes, dont chacune a son *bi*.

« Leur langage et leur costume ressemblent à ceux des habitants du Turkestan oriental, à une très-petite différence près.

« Ils sont pauvres, mais courageux, légers, intéressés, adonnés au pillage et vaillants à la guerre. Les Kazaks et les Bé-

[1] *Histoire de Sibérie*, introduction, § 58.

[2] Il y a parmi les Bachkirs une race nommée Kirghiz. On doit penser que c'est une branche de ceux dont nous parlons ici; mais on ignore à quelle époque elle se réunit aux Bachkirs, et les recherches à ce sujet n'entrent pas dans le plan de notre ouvrage.

[3] De Guignes (voyez *Histoire des Huns, des Turcs*, tome II, chapitre II) dit fort mal à propos que les Kirghiz ou Kerkisses sont les mêmes que les Tcherkesses. Cette erreur vient évidemment de la ressemblance des sons.

[4] Voyez, dans la traduction française du Voyage de M. Timkofski, tome Ier pages 218 et 219, l'extrait d'un ouvrage chinois intitulé : *Si-yu-vyn-kian-lou* L'auteur de l'article original a séjourné parmi les Kirghiz.

lours les craignent. Les Zungars, même dans le temps de leur gloire et de leur puissance, ne purent parvenir à les subjuguer. Les Kirghiz pillaient le Turkestan oriental et les caravanes de la grande Boukharie, et celles des autres pays qui allaient dans le Turkestan avec leurs marchandises. Depuis que la Chine s'est emparée des pays occidentaux (1756), les Kirghiz ont cessé leurs brigandages. . .

« . . . Actuellement ces Kirghiz habitent les montagnes et les forêts des territoires de Yarkand, de Kachgar et d'Ouchi, où ils s'occupent paisiblement du soin de leur bétail. . . »

Nous avons placé ici cet extrait pour confirmer ce qui a été dit plus haut sur la situation du pays occupé actuellement par les Kirghiz-Sauvages ou les Bouroutes; quant aux connaissances ethnographiques de l'auteur du *Si-yu-vyn-kian-lou,* nous ne les croyons pas tout à fait exactes.

Après avoir lu l'article que nous venons de donner, on pourrait croire que les Bouroutes, ayant été autrefois brigands hardis, devinrent tout à coup, en 1756, paisibles cultivateurs et tranquilles voisins; mais l'expérience prouve le contraire, et il se trouve que ce peuple, non-seulement dans la seconde moitié du dernier siècle a continué à être rapace et dangereux, mais qu'il l'est encore aujourd'hui. Nous le voyons tel d'abord dans la Description historique de l'émigration des Tourgoutes, en 1771, de Russie dans les états de la Chine, ouvrage écrit en chinois par un prince nommé Tsichi, et traduit en russe par M. Lipoftzof[1]. L'auteur de cette description dit :

« Les Bouroutes, méprisant toute vertu sociale, se distinguent de leurs voisins par la cruauté et un caractère féroce. Toujours occupés d'incursions, de rapines et de meurtres, ils ne quittent jamais les armes. . .

« Aussitôt que ces barbares eurent été informés que les Tourgoutes approchaient de leur frontières, ils furent saisis

[1] Cette traduction a été imprimée en 1820 dans le Journal de Sibérie, à Saint-Pétersbourg.

des transports les plus vifs. Dans le délire de leur joie, ils parcouraient les Oulouss, et se félicitaient mutuellement comme au jour de quelque grande fête, etc.»

Beaucoup de marchands d'Asie qui viennent commercer sur les frontières russes et qui ont passé plusieurs fois avec leurs caravanes près du pays des Bouroutes, ayant eu le malheur d'éprouver leur barbarie, affirment qu'ils ont conservé jusqu'à présent toute la férocité et la rapacité qui les distinguaient autrefois parmi les races les plus cruelles.

Les Asiatiques nomment ce peuple Kara-Kirghiz et Bouroutes ou Proutes; et, comme nous l'avons déjà dit, les Russes leur donnent en outre les noms de Kirghiz-Sauvages et de Kirghiz d'au delà des rochers (Zakamennyi). On les nomme sauvages parce qu'ils sont plus braves et encore plus féroces que les Kirghiz-Kaïssaks, et que leur cruauté les rend plus terribles dans le pillage des caravanes. On leur donne le nom de Kirghiz d'au delà des rochers parce qu'ils demeurent dans les montagnes, et qu'en Sibérie, au lieu de dire montagnard, on dit homme du rocher. C'est pourquoi une colonie de Russes, qui s'était établie dans les parties montagneuses du district de Biisk, gouvernement de Tomsk, a été également nommée Kamenstchiki, ou colonie des habitants du rocher.

Quoi qu'il en soit de la distinction à faire entre le peuple Kirghiz ou Bouroute, et le peuple Kazak dont nous traitons, on peut conserver à la horde la double dénomination de Kirghiz-Kazak ou Kaïssak, dont la seconde partie au moins sera son nom propre et véritable, et la première partie accompagnerait la seconde, comme adjectif, ou surnom, ou sobriquet donné par les Russes aux Kazaks.

La nouvelle dénomination dont nous parlons est au reste généralement employée et comme adoptée depuis le commencement du XVIIIe siècle. Cependant, dans les papiers des années 1740 et 1760, conservés aux archives du collége des affaires étrangères et dans la ci-devant chancellerie du gouvernement d'Orenbourg, on trouve encore les noms de Hor-

des-Kazaques et de Kirghiz-Kassaques. Dans l'ouvrage de Vitzen : *Noord an Oost Tartary*, imprimé à Amsterdam, en 1705, et composé sur des notions presque toutes fournies à l'auteur par ordre de Pierre le Grand, les hordes Kirghiz d'aujourd'hui ne sont nommées que hordes Kasaques ou Tatar-Kasaques.

L'opinion historique peut laisser quelques doutes, mais l'opinion géographique est positive; et il est bon de se la remettre en mémoire pour éviter de confondre deux peuples si distincts [1].

CHAPITRE II.

DES SOURCES AUXQUELLES ON PEUT PUISER POUR ÉCRIRE L'HISTOIRE DES KIRGHIZ-KAZAKS.

Après avoir montré la différence qui existe entre les Kirghiz-Kaïssaks et les vrais Kirghiz, Kirghiz-Sauvages ou Bouroutes, et avoir déduit les raisons qui ont pu faire donner aux Kaïssaks leur nom actuel, nous en venons à leur histoire.

Cette histoire ne saurait être ni détaillée ni complète, car ce peuple n'a ni chroniques à lui ni aucun autre monument des temps anciens. Quant aux traditions, elles sont si nombreuses, mais si différentes, si inconciliables, si contradictoires, si absurdes, qu'on n'en peut rien tirer de suivi. Cependant nous ne croyons pas que cette raison nous dispense de les livrer pour ce qu'elles sont au jugement des lecteurs, et les voici telles absolument qu'elles nous sont parvenues :

PREMIÈRE TRADITION KAÏSSAQUE.

Quelques Kirghiz se regardent comme des émigrés de la

[1] Ces dernières lignes sont écrites de la main de l'auteur sur le manuscrit de cette traduction.

Crimée, et ils prétendent que la cause de cette émigration fut une querelle qui se serait élevée entre les fils du khan Koundoughour, après la mort de leur père.

Koundoughour, disent-ils, avait deux femmes, et il eut des enfants de chacune. Les enfants de la femme la plus âgée firent du tort, dans le partage de la succession, aux sept enfants de la plus jeune. C'est pourquoi ces derniers se retirèrent dans la steppe avec trente-trois exilés, qui avec eux formèrent en tout quarante individus hommes. Après avoir longtemps pillé les terres voisines, ils finissent par enlever des femmes, et bientôt les voilà qui se multiplient. Comme ils n'étaient que quarante pères, ils furent nommés *Kirk-Kazak* ou les *quarante Kazaks,* c'est-à-dire les quarante cavaliers, et ce nom a été conservé par leurs descendants.

Cette tradition est tirée du Journal du capitaine Rytchkof, qui faisait partie du corps de troupes envoyé dans la steppe des Kirghiz à la poursuite des Kalmouks fugitifs de Russie, en 1771.

DEUXIÈME TRADITION.

D'autres Kirghiz-Kazaks se prétendent descendants des habitants du Turkestan; ils racontent que, dans le temps des dissensions qui eurent lieu dans cette contrée sous le règne des descendants de Tchinghis-Khan, quelques milliers d'individus abandonnèrent leur patrie, et se retirèrent à l'occident vers le Don et le Kouban.

Dans le trajet, et comme ils étaient occupés à passer la rivière que nous appelons actuellement Ichime, un taboune ou troupeau de chevaux s'éloigna d'eux et disparut.

Ils furent obligés d'envoyer une troupe des leurs, au nombre de trente-trois, à la quête du taboune. Ces gens retrouvèrent le taboune, mais s'étant trop écartés de leurs compagnons, et ne pouvant parvenir à les rejoindre, ils résolurent de se fixer sur les bords de l'Ichime, où, se livrant au brigandage, ils reçurent le nom de Kazaks. Ils enlevèrent des femmes,

puis reçurent parmi eux un grand nombre de fuyards, de vagabonds de diverses races, et enfin ils se trouvèrent si nombreux qu'ils durent partager tout ce peuple en tribus; ils en formèrent trente-trois à cause des trente-trois premiers chefs de leur nation. La puissance de leur voisin Djanibek, khan du Turkestan, les engagea à solliciter sa protection, et ils reçurent pour chef un de ses parents; le khan Ichime, de qui descendent les autres khans des Kirghiz-Kazaks, et ce fut alors que le fleuve Ichime reçut ce nom qu'il a conservé.

TROISIÈME TRADITION.

La troisième tradition affirme[1] que leurs ancêtres vivaient sur les bords de l'Euphrate, et qu'ils avaient leurs chefs particuliers et indépendants, dont le dernier, nommé Ezid-Khan, ayant voulu s'emparer du trône de Turquie, fut, avec tous ses sujets, chassé par les Turcs des terres qu'il occupait. Après la mort d'Ezid, son peuple vécut avec les Nogaïs; mais ceux-ci l'ayant chassé, il se soumit au khan des Kirghiz-Sauvages, ou d'au delà des rochers. Ce khan n'employa ses nouveaux sujets qu'à la guerre contre ses ennemis, ce qui leur fit donner le nom de Kirghiz-Kazaks, c'est-à-dire guerriers ou cavaliers du khan des Kirghiz. Enfin ils le trahirent et s'établirent alors sur les terres qu'ils occupent aujourd'hui.

QUATRIÈME TRADITION.

Une quatrième tradition fait supposer qu'ils ne formaient qu'un même peuple avec les Alatys ou Tartares de Sibérie; que des dissensions intestines les obligèrent à se séparer; qu'ils furent au commencement gouvernés par quelques sultans; qu'enfin l'un deux, nommé Alatcha, ayant été investi de l'autorité suprême, et étant devenu chef de tout le peuple, résolut d'attaquer la Sibérie à la tête de trois cents guerriers; mais qu'il fut battu, fait prisonnier avec ce qui restait de ses

[1] Voyez le premier Voyage de Pallas, deuxième édition, tome Ier, page 567.

guerriers après le combat, et établi avec eux dans le Turkestan. Il mourut au bout de quelques années; mais après sa mort même les prisonniers conservèrent leur ancienne division en trois détachements ou centuries, dont la première fut nommée *Grande* ou Ancienne centurie (oulou-iouss); la seconde, *Moyenne* (ourta-iouss); et la troisième, *Petite* (kitchi-iouss.)

Par la suite des temps, leur nombre s'étant accru, alors Daïr-Khodja, qui appartenait à la Moyenne centurie, engagea la plupart de ceux qui la composaient à secouer le joug d'une domination étrangère, et il se retira avec eux sur les bords de l'Ori, où les compatriotes délivrés par lui le reconnurent pour leur khan. A la mort de Daïr-Khodja, Kara-Khodja son fils et successeur partagea ses états entre ses cinq fils, Arghine, Naïmane, Kiptchak, Ouvak et Ghiseï. Arghine fit mourir ses frères, et, devenu ainsi seul chef du peuple, il donna à ses sujets le nom d'Arghiniens.

La Grande et la Petite centurie ou horde, suivirent l'exemple de la Moyenne, et ayant secoué le joug de la domination turkestane, elles s'établirent sur les terres de plusieurs peuples mongols, qu'elles chassèrent, et qui habitaient dans le voisinage de leurs compatriotes. Cette quatrième tradition se trouve insérée dans le Nouvelliste ou Messager (Vestnik) sibérièn.

CINQUIÈME TRADITION.

La cinquième tradition dit en peu de mots que les Kirghiz-Kazaks ne formaient autrefois qu'un peuple de race turque, et qu'il ne se partagea en trois hordes séparées que parce que son khan Orouss, ou, selon d'autres, Ak-Niaz, partagea ses états entre ses trois fils. Cet Orouss ou Ak-Niaz était d'abord, selon leur opinion, chef des troupes d'Oulianta, khan des Nogaïs, qui, peu après Tamerlan, habitait aux environs de l'Oural, de l'Ylek et de l'Or; mais ensuite il se souleva contre Oulianta, soumit quelques branches des races turques et mongoles, devint leur souverain avec une autorité illimitée, et

occupa toutes les terres qui appartiennent aujourd'hui à ses descendants.

SIXIÈME TRADITION.

Selon une sixième tradition, ils descendent des Nogaïs, qui erraient et campaient sur le Volga, et prétendent que leurs ancêtres sont trois frères qui s'enfuirent dans la steppe des Kirghiz à l'époque où les armées russes prirent Astrakhan : c'est de ces trois frères que sont venues les trois hordes.

SEPTIÈME TRADITION.

La race de Tchoumakeï de la petite horde prétend qu'elle n'appartenait pas autrefois aux Kirghiz-Kazaks ; mais qu'elle est d'origine turque, et qu'elle a reçu son nom de son khan Tchoumakeï qui, s'étant brouillé avec Tchinghis-khan, se sépara de lui et vint avec ses partisans dans les lieux qu'occupe aujourd'hui la Moyenne horde. Aiou-Syryme, un de ses descendants, s'étant rendu maître des environs du fleuve Sarassou, donna sa fille unique et son héritière en mariage au fils d'Alime, chef de la race d'Alimoul, et il en résulta la réunion de ses sujets aux Kirghiz-Kazaks.

La variété de toutes ces traditions ne doit pas nous étonner ; car, comme nous le verrons plus bas, le peuple kirghiz-kazak est composé d'une quantité de races diverses, et il est naturel que les individus issus de chacune d'elles aient des idées différentes sur leur origine ; mais comment mettre d'accord tant d'opinions contradictoires? Comment en tirer quelque chose de complet, et de général?

Il règne une si grande diversité dans l'ordre de la narration, dans les époques des événements, dans la généalogie et les noms des personnages ; la désignation des lieux est si vague et les événements véritables sont voilés par tant de fictions, qu'en les prenant pour guides on n'aurait d'autre résultat que de rassembler une collection de fantaisies historiques. Aussi nous ne rappellerons guère les traditions que nous avons exposées

plus haut, que pour les confronter avec ce que nous savons de certain, et nous éviterons d'en tirer toute conclusion qui ne serait pas appuyée par d'autres témoignages.

Nous n'avons pas la ressource de puiser dans les ouvrages des savants de l'Europe pour travailler à l'histoire des Kirghiz-Kazaks, car ce peuple leur est à peine connu.

Quant aux écrivains orientaux nous n'osons rien dire de positif à leur égard; quoique ceux de leurs ouvrages que les traductions ont fait connaître en Europe ne contiennent rien d'essentiel sur les Kirghiz-Kazaks, nous ne pouvons cependant pas en conclure que tous les historiens et géographes asiatiques n'ont fait aucune attention à ce peuple. Nous savons, au contraire, avec certitude, que son état ancien et ses exploits n'ont pas été oubliés par les écrivains persans et ceux du Maverannehar. Selon les orientalistes, les écrits historiques de Firdoussi et du sultan Baber sont très-importants sous ce rapport.

Nous ne trouvons, à notre grand étonnement, dans Aboulghazi Baïadour aucune lumière sur l'origine des Kirghiz. Ce khan, étant leur voisin le plus proche, et ayant eu avec eux de fréquentes relations, a pu en parler plus exactement qu'aucun autre historien. Il n'en parle même pas jusqu'à l'année 1630, c'est-à-dire jusqu'au moment où, forcé de quitter le khanat de Khiva, sa patrie, il alla chercher un asile parmi les Kirghiz.

Quant aux historiens arabes, on peut, ce semble, supposer qu'ils n'ont pas eu de connaissances certaines sur les hordes kazakes. Elles étaient trop éloignées d'eux et n'avaient point de relations étroites avec les sujets des califes [1]. Le Syr

[1] Klaproth, dans ses Tableaux historiques de l'Asie, 3e livraison, dit: « Ce n'est pas chez les écrivains arabes et persans que nous pouvons espérer de trouver des éclaircissements sur l'état ancien de l'intérieur de l'Asie et de ses habitants; ces peuples ignorent même les vicissitudes du sort de leurs propres ancêtres, peu de siècles avant la funeste époque de l'établissement de l'islamisme. »

A l'appui de cette opinion, on peut citer Aboulféda qui, dans sa *Descriptio Chovaresmiæ et Maveralnahariæ*, ed. Gravii, 1659, expose combien les géo-

ou Seïkhoune étant depuis les plus anciens temps la limite entre les peuples sédentaires et les nomades, a été aussi celle des connaissances géographiques, non-seulement pour les Grecs et les Romains, mais aussi pour l'Asie méridionale.

Les pays situés au sud de ce fleuve étaient regardés comme appartenant au monde connu et furent décrits en détail, tandis que les terres qui s'étendaient depuis ce fleuve au nord et au nord-est (à l'exception des villes riveraines) furent toujours habitées par des peuples considérés comme étrangers au monde civilisé; et c'est pourquoi les Arabes et quelquefois les Persans donnaient à ces contrées le nom de Tchèté ou Djèdé, de Turkestan, de Touran, de Vérasseïkhoune et de Kiptchak, dans le même sens que les Grecs donnaient à leurs habitants le nom de Scythes.

Le Kiptchak, vu son étendue, ne pouvait être confondu avec le Turkestan, et si nous trouvons que la partie orientale des steppes des Kirghiz est attribuée quelquefois à l'une de ces deux contrées limitrophes, et quelquefois à l'autre, c'est seulement parce que leurs limites n'ont pas été déterminées. Les peuples nomades et surtout les races mongoles et turques, vivant jusqu'aujourd'hui dans un état de guerre et de divisions continuelles, n'ont jamais pu établir des limites fixes. Quant au Vérasseïkhoune, au Touran, au Turkestan et au pays de Tchèté ou Djèté, les relations que nous en ont transmises les écrivains orientaux sont si erronées, qu'il est presque impossible de déterminer quels sont les pays auxquels ils donnent ces noms. Quelques-uns ont même confondu avec ces contrées, le Maverannehar ou la Transoxiane (pays situé entre l'Amou et le Syr); cette circonstance a été plusieurs fois relevée par Herbelot dans sa Bibliothèque orientale. Langlès a répété la même chose dans sa table géographique ajoutée à sa

graphes arabes commettent d'erreurs dans leurs descriptions géographiques, faute d'employer les voyelles, faute d'exactitude dans la désignation des longitudes et des latitudes, et enfin par leur manque de notions sur les contrées éloignées de leur pays.

traduction des Instituts de Tamerlan. Arabchakh, dans son Histoire de Timur[1], dit que le Vérasseïkhoune[2] comprend le pays des Mongols, de Tchèté et de Kataï; mais il n'y fait pas entrer le Turkestan; peut-être que, selon son opinion, le nom de Turkestan avait la même signification que Vérasseïkhoune, et qu'en conséquence il appartenait également à toutes les parties de ce dernier. C'est ce que suppose Herbelot[3], quand il dit que le Vérasseïkhoune est proprement le Turkestan.

Abulféda ne lève pas nos doutes; car il avoue clairement son ignorance. Nous lisons dans sa Géographie : « Le Mavarenneher est borné au couchant par la Khorasmie (aujourd'hui le khanat de Khiva); au sud, par le Djeïkhoune, et ses limites au nord et à l'est nous sont inconnues[4]. »

Kiatib Tchélèbi, dans son Miroir du Monde (D'jigane Nouma), dit que le Maveranneher[5] et le Touran sont le même pays; ensuite il se contredit en disant dans un passage[6] « que le Maveranneher, qui est compris entre les fleuves Djeïkhoune et Seikhoune, est borné au nord par le Turkestan, » et dans un autre, « que le Turkestan a, à l'occident, la Khovaresmie et le Daghestan[7]. »

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre combien étaient confuses les notions de Kiatib Tchélèbi sur les contrées situées sur les deux rives du Syr. Il connaissait cependant l'existence des Kirghiz-Kazaks[8], et a écrit sur eux ce qui suit: « Non loin de la mer Caspienne habitent vers le nord, dans les steppes, les Tatares-Kazaks.... Ils sont adonnés à la magie et au brigandage; ils pillent les

[1] Voyez la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, au mot *Sihoune*.

[2] Le *Seïkhoune* est le Syr, et *vera* veut dire *au delà;* ainsi *vera Seïkhoune* veut dire : *pays au delà du Seïkhoune* (au nord).

[3] *Bibliothèque orientale*, au mot *Varasihoune*.

[4] Ab. clim. XXVI, ed. Gravii.

[5] Le titre du chapitre XVI de cet ouvrage, dont nous avons une traduction manuscrite, porte : *Du Maveranneher ou Touran*.

[6] *Ibidem*.

[7] *Ibidem*, chapitre XVII.

[8] *Ibidem*.

marchands russes quand ils vont à la Chine ou qu'ils en viennent; on ne doit pas confondre ces Kazaks avec ceux du Don et du Dnièpre. »

En renfermant en si peu de mots la description des Tatares-Kazaks ou Kirghiz-Kazaks, le géographe turc a sans doute très-peu dit ou même presque rien; mais la plupart des autres géographes orientaux connus aujourd'hui en Europe ne parlent pas du tout de l'existence du peuple que nous décrivons.

CHAPITRE III.

DE L'ORIGINE DES KIRGHIZ-KAZAKS, ET DE LEUR ÉTAT JUSQU'À LEUR SOUMISSION À LA RUSSIE, EN 1730.

L'absence de documents authentiques pour écrire l'histoire des Kirghiz-Kazaks, l'impossibilité de tirer parti de leurs traditions et l'intention où nous sommes de ne pas former de suppositions purement conjecturales, ne nous laisseraient rien de certain à dire à nos lecteurs sur l'origine de ce peuple, si notre respectable orientaliste M. Sénkofsky ne nous avait donné d'obligeants secours. Ayant profité de ses travaux et de ses connaissances dans l'histoire de l'Orient, nous complétons ici les notions que nous possédons sur les Kirghiz-Kazaks, en jetant un coup d'œil sur leur histoire, depuis leur origine jusqu'au moment où ils ont commencé à paraître dans les chroniques russes, c'est-à-dire jusqu'à la moitié du XVIe siècle.

La plupart des Russes pensent et écrivent depuis cent ans que les premiers Kazaks viennent des Tatares, ou se sont formés chez eux; que le nom de Kazak a pris naissance parmi eux, et de là s'est étendu à tous les Kazaks qui ont

existé autrefois ou qui existent aujourd'hui; cependant les historiens orientaux réfutent avec force cette opinion à laquelle on est si accoutumé en Russie, et qui a donné lieu à tant de débats parmi les savants de ce pays. Ils assurent que les Kazaks formaient une nation compacte et indépendante dans les siècles les plus reculés de notre ère; et même quelques-uns font remonter leur existence à des temps bien antérieurs à Jésus-Christ. Il est certain que Firdevsi ou Ferdussi, qui vivait en 1020, c'est-à-dire deux siècles avant que les Mongols parussent à l'occident, parle, dans l'histoire de Rourtam, du peuple kazak et des khans kazaks. Son ouvrage et les plus anciennes chroniques persannes dans lesquelles il a puisé nous font connaître que les anciens Kazaks, comme ceux d'aujourd'hui, ont rendu leur nom célèbre par des pillages et des incursions; que leur arme principale était la lance, et que, par cette raison, on commença à donner en Asie le nom de Kazak à toute bande de cavaliers armés de lances, et exerçant le métier des véritables Kazaks, c'est-à-dire s'occupant de brigandage et d'incursions sur les terres voisines. Ainsi les Tatares-Kazaks, regardés par les Russes comme les premiers Kazaks, ne sont que des imitateurs, et leur nom n'est pas tatare; mais il a été emprunté à un autre peuple. Si cette notion est fondée et irréfutable, elle anéantit toutes les explications et les interprétations qu'on a faites du mot de Kazak.

Les significations qu'on lui a données par la suite ne reposent que sur la conformité de la manière de vivre et de s'armer de certains peuples avec les Kazaks véritables et primitifs; mais leur nom lui-même, en qualité de nom propre, ne se prête à aucune traduction, ni à aucun débat étymologique. Ainsi ceux qui ont fait venir ce mot de *koziavka;* de *koza*, chèvre ou peau de chèvre[1]; de *Kyptchak*[2], d'une langue

[1] Ouvrage manuscrit sur les Kazaks. Il en est fait mention dans l'Histoire de Russie, tome V.

[2] *Remarques sur l'histoire d'Aboulghazi*, IXe partie, chapitre V.

de terre sur le Dnièpre, en russe *Kossa*[1]; de Kazak, général slave[2]; de *Khozare*[3]; etc, ont pris des peines inutiles.

Après avoir parlé en passant du genre de vie des anciens Kazaks pour montrer les points de ressemblance qu'ils ont avec ceux d'aujourd'hui, revenons à ce que les écrivains orientaux nous apprennent sur leur compte.

Ce peuple est connu en Asie depuis fort longtemps, et formant une des branches de la race si nombreuse des Turcs, il ne le cède en ancienneté ni aux Naïmanes, ni aux Kirghiz, ni à aucun des peuples asiatiques de la même race. Après être tombé sous la domination de Tchinghis-khan, il passa à la mort de ce conquérant en apanage à son fils Djoutchi, et, quoiqu'il appartînt à la horde d'Or, il conserva ses propres khans; c'est pourquoi il resta quelquefois sous l'obéissance de ses principaux chefs, et quelquefois se réunit tantôt à la horde de Tchagataï, tantôt à celle d'Almalyk, ou à celle de Tachkend, que l'on nomma par la suite Mogoul-Oulouss.

Après l'affaiblissement des puissants états de Djoutchi et de Tchagataï, des dissensions intestines eurent lieu dans beaucoup de races qui avaient appartenu aux fils et aux descendants de Tchinghis-khan, et surtout chez les nomades. Les Ouzbeks, qui s'étaient emparés du Maveranneher et de la Kharesmie, devinrent les plus puissants. Mais tous les peuples que troublaient l'anarchie ne tombèrent pas sous leur domination. Quelques-uns se réunirent aux Tatares de Crimée, d'autres aux Mogouls-Oulouss, d'autres aux vrais Tatares, c'est-à-dire ceux de Kazan; d'autres enfin à la horde des Kazaks. Tout ceci eut lieu après la ruine de la horde d'Or. Lorsque par la suite les Ouzbeks se divisèrent, beaucoup de leurs branches se fondirent avec la horde des Kazaks. De cette manière deux états puissants se formèrent au commencement

[1] Scherer, *Annales de la petite Russie;* et Gartknokh, *Histoire de la république de Pologne.*

[2] Sinopsis.

[3] Sestrenzcevitch, *Histoire de la Tauride.*

du XVI[e] siècle dans les steppes de Kiptchak et de Tchété. Le premier de ces états, Mogoul-Oulouss, avait pour chef le khan Dadame, et le second, qui obéissait à Arslane, khan des Kazaks, était si puissant qu'il pouvait mettre sur pied jusqu'à quatre cent mille hommes de troupes. C'est ce qu'on trouve écrit par le sultan Baber, fondateur du célèbre empire du Grand-Mogol dans les Indes. Il donna une de ses nièces en mariage à Arslane-khan, et fut le témoin oculaire de sa puissance.

A cette époque, plusieurs branches ou tribus de beaucoup de peuples connus dans l'histoire de l'Orient, et qui s'étaient détachées de la horde d'Or, furent réunies de gré ou de force aux Kazaks. Ce fut à cette époque que se confondirent avec les Kazaks, les Kiptchaks, les Naïmanes, les Konrades, les Djalaïrs, les Kankly, dont les races, les tribus et les sections les plus puissantes des hordes kazakes ont conservé les noms.

Quelques peuples, tels que les Dourmanes, les Karlikis, etc., après s'être réunis aux Kazaks, s'en séparèrent de nouveau pour se réunir aux Ouzbeks. Mais d'un autre côté les Kazaks furent renforcés par diverses races turques, qui se réunirent à eux à l'époque de la prise de Tachkent par Chabakht-khan, et après la ruine entière d'Oulouss-Mogoul vaincu par le khan Abdallah.

Nous devrions parler ici des descendants d'Arslane-khan, et de la destinée des peuples kazaks qui se trouvaient sous leur domination; des révolutions successives auxquelles ils ont été exposés, et du prompt renversement de la puissance qu'ils avaient acquise sous Arslane. Au lieu de cela, nous nous bornerons à dire que les Kirghiz-Kazaks mènent une vie nomade; qu'ils n'ont ni chroniques, ni aucun autre monument historique de cette nature, et que, par conséquent, il est impossible d'écrire sur eux une histoire complète et suivie.

Au reste, après Arslane-khan, ce peuple ne nous est pas demeuré entièrement inconnu. Après avoir perdu le fil des événements décrits par les historiens orientaux, nous commençons à retrouver les Kazaks, ou comme on les nomme aujour-

d'hui les Kirghiz-Kazaks, dans les ouvrages des voyageurs européens et dans les chroniques russes; indépendamment des témoignages qu'elles nous fournissent, nous avons pour nous éclairer les archives qui conservent des preuves irrécusables des relations particulières de la Russie avec différents peuples de l'Asie.

Herberstein est le premier des écrivains européens[1] qui parle de la horde des Kazaks. Ayant été deux fois ambassadeur de l'empereur des Romains auprès du tsar Ivan Vassilièvitch, et ayant receuilli beaucoup de notions géographiques, tant sur la Russie que sur les contrées voisines, il a écrit dans les mémoires ce qui suit[2] : *Ad Orientem* (depuis les terres du royaume de Kazad) *autem æstivalem Tartaros quos Schibauski et Kozatski vocant, conterminos habent.* Il répète[3] à peu près la même chose dans un autre endroit. Jenkinson, qui fut à Boukhara dans les années 1558 et 1559, dit que le souverain de Tachkent était alors en guerre avec les Kazaks, peuple cruel et nombreux, qui n'avait pas de villes, et professait le mahométisme[4]. C'est sans doute sur cette remarque que les terres des Kirghiz-Kazaks étaient déjà connues sur nos cartes en Europe sous le nom de terres des Tatars-Kazaks[5]. Les Russes, à cause de leurs fréquentes relations avec les Nogaïs, les ont connus au moins un siècle auparavant. Nous en trouvons les preuves d'abord dans les notions d'Herberstein sur les Kirghiz-Kazaks, que nous avons citées plus haut, et qu'il a recueillies à Moscou dans le commencement du XVIe siècle; en second lieu les actes des relations avec les No-

[1] Herberstein arriva à Moscou pour la première fois en 1517; la seconde en 1526. Voyez l'Histoire de l'empire de Russie, tome VII, remarques 165 et suiv.

[2] Voyez *Rerum Moscovitiarum Commentarii*, page 91, édition de 1571, imprimée à Bâle.

[3] *Ibidem.*

[4] Voyez le Recueil de voyages au Nord, tome IV.

[5] Vitzen, dans son *Noord and Oost Tartary*, a placé une carte sous le titre de *Asia ex magna orbis terræ descriptione Gerardi mercatoris disumpta, studio et industriâ G. M. junioris; edita anno* M. D. LXXXVII. Dans cette carte, il écrit, au sud du fleuve Margus, vers la mer Caspienne : *Kazaki Tartari.*

gaïs que l'on conserve à Moscou dans les archives du collége des affaires étrangères. Nous voyons dans ces dernières, sous l'année 1534, qu'un envoyé du tzar Ivane Groznoï (le Terrible), nommé Danila Goubine, alors chez les Nogaïs, rapporte ce qui suit : « Et les Kazaks, sire, sont dit-on, très-forts; et l'on dit, sire, qu'ils ont fait la guerre à Techkène (Tachkent); et les fils du roi de Techkène, dit-on, se sont battus avec eux deux fois, et les Kazaks les ont battus. » De même Sémene Maltsof, envoyé par le tzar Ivane Groznoï en 1569 chez les Nogaïs, qui habitaient entre le Volga et le Iaïk, parle de l'attaque que firent sur leurs oulouss « les hordes kazakes du tsar Aknazar, du tsarevitch Chigaï et du tsarevitch Tchelime [1]. » Ces renseignement, que nous plaçons ici seulement à cause de leur ancienneté, ne nous apprennent rien que le nom des Kirghiz-Kazaks.

Mais quatre ans après, Ivane résolut d'entrer avec eux en relation politique, déterminé sans doute par la demande des Strogonofs, qui avaient établi avec la horde des Kazaks des liaisons de commerce. Cette circonstance engagea le tzar à les protéger et à les étendre en envoyant de sa part un député au chef de la horde. La mission fut confiée au tretiak Tcheboukof [1]; mais il fut fait prisonnier aux environs de la Kama, en 1573, par le célèbre Mamet-Koul, neveu de Koutchoume, khan de Sibérie, avant d'arriver à sa destination. Ce premier essai pour entamer des relations avec les Kirghiz-Kazaks ayant été infructeux, Ivane remit à une époque plus favorable une seconde tentative. Cependant, le 30 mai 1774, il donna aux Strogonofs une lettre-patente, par laquelle il leur permettait de commercer sans payer de droit avec les Kirghiz-Kazaks [3].

La conquête de la Sibérie qui eut lieu peu après rapprocha ce peuple des Russes.

[1] Voyez l'Histoire de l'empire de Russie, tome IX, remarque 245.
[2] *Histoire de l'empire de Russie*, tome IX, page 378.
[3] Voyez Miller, *Histoire de Sibérie*, page 87, et l'Histoire de Russie, tome IX, page 661,

Koutchoume, dernier khan de Sibérie, était lui-même Kirghiz-Kazaks; s'étant rendu maître d'Isker par la force des armes et par la mise à mort des princes Edigher et Bekboulate qui y régnaient [1], il était indispensable qu'il eût près de lui une armée composée de ses anciens compatriotes. Ainsi il n'est pas douteux que Iermak et les compagnons de ses exploits n'aient combattu contre les Kazaks ou Kirghiz-Kazaks actuels.

Mourtaza, père de Koutchoume, était vraisemblablement un souverain assez puissant; car, non-seulement il donna à son fils une année pour la conquête du pays, mais il lui envoya encore des mollahs pour répandre en Sibérie la religion mahométane [2].

Après Iermak, Koutchoume fut, comme on le sait, chassé d'Isker par Seïdak, qui tomba ensuite entre les mains des Russes. On fit prisonnier avec lui Ouraz-Mehmet, tzarevitch ou sultan des Kazaks, et neveu de Tevkel qui se disait khan des Kazaks et Kalmaks [3].

Cet évènement donna au tzar Fédor non-seulement la faculté de renouveler les projets de son père sur les Kirghiz-Kazaks, mais encore le droit de se dire leur souverain.

Tevkel, désirant délivrer son neveu, envoya en 1594 un ambassadeur à Moscou avec une lettre au tzar, par laquelle il le priait de le recevoir avec toute sa horde au rang de ses sujets, et de lui envoyer Ouraz-Mehmet [4].

Connaissant les mœurs et les usages des Kirghiz-Kazaks, on peut être certain que cette proposition n'était qu'une pro-

[1] Voyez les Chroniques de Sibérie; l'Histoire de Sibérie de Fischer, introduction, § 84; l'Histoire de l'empire de Russie, tome IX, page 644.

[2] Voyez l'Histoire de Sibérie de Miller, et l'introduction de l'Histoire de Sibérie de Fischer, art. 86 et 87.

[3] C'est ce que dit l'Histoire de Russie, tome X, page 98. Au reste, la réunion de ces deux titres nous paraît très-extraordinaire.

[4] Voyez, dans les archives du collége des affaires étrangères à Moscou, les affaires kirghiz en 1794 et 1795; et le renvoi à ces archives de l'Histoire de Russie, tome X, remarque 332.

messe insignifiante pour délivrer Ouraz-Mehmet, et que Tevkel n'avait aucune intention de la tenir, soit qu'on lui rendît son neveu, soit qu'on le gardât. C'est ce qu'il prouva lorsque le tzar lui répondit par une lettre, en 1795, qu'il le recevait avec toute la horde au rang de ses sujets, et qu'il lui enverrait des armes à feu; mais qu'il exigeait, pour preuve de son obéissance, qu'il forçât à la paix le khan des Boukhares et réduisît Koutchoume à l'obéissance, promettant de rendre la liberté à Ouraz-Mehmet [1], lorsque Tevkel aurait donné en ôtage à sa place un de ses fils, le tzarevitch ou sultan Husseïn [2].

Cette lettre fut portée par l'ambassadeur de Tevkel, qu'accompagna Véliamine-Stépanof, interprète pour la langue tatare.

On ignore quelle espèce de nouvelle Stépanof put apporter au tzar à son retour de la horde; on sait seulement que son voyage ne procura à la Russie aucun avantage politique, et que ni Tevkel, ni ses successeurs, ne furent sujets de la Russie jusqu'au XVIIIe siècle, qu'ils ne la servirent pas et ne lui donnèrent aucune espèce de secours; ils attaquèrent au contraire ses nouvelles colonies en Sibérie.

On doit croire cependant que les habitants des frontières des nouvelles possessions russes avaient, ainsi que nos marchands, à cette époque, de fréquentes relations avec eux, et qu'ils acquirent des connaissances certaines sur leur pays. Car dans le livre du *Grand tracé* (Bolchomou-Tchertejou) qui, d'après les preuves fondées de M. Karamzine, doit avoir été écrit sous le règne du tzar Fedor-Ivanovitch [3], on parle avec beaucoup de détails de plusieurs habitations qui existaient sur les terres de la horde des Kazaks.

[1] Godounof nomma par la suite ce prince tsar de Kassimof. *Histoire de Russie*, tome IX, page 22.

[2] Voyez, pour cette lettre, son envoi conservé aux archives des affaires étrangères.

[3] *Histoire de l'empire de Russie*, tome X, page 259.

Comme ce livre est rare, nous ne croyons pas hors de propos d'en transcrire ce qui regarde les steppes des Kirghiz-Kazaks.

« Et de la mer de Khvalymsk (Caspienne) jusqu'à la mer Bleue (d'Aral), vers l'orient d'été, il y a deux cent cinquante verstes.

« Et par la mer Bleue, jusqu'à l'embouchure du Syr, deux cent quatre-vingts verstes; et en travers, par la mer Bleue, soixante verstes; et dans la mer Bleue, l'eau est salée. De la mer Bleue est sorti le fleuve Arzass, qui s'écoule dans la mer de Khvalymsk.

« Et dans le fleuve Arzass tombait, à l'orient, le fleuve Amou-Daria; le fleuve Amou-Daria a trois cents verstes de cours; et l'Arzass a mille soixante verstes de cours; et à trois cents verstes de la mer Bleue est le mont Ourouk[1]. L'Ourouk a quatre-vingt-dix verstes de longueur; de cette montagne sortent trois rivières, la rivière Vor (Or), coule dans le fleuve Jaïk, au nord (à la nuit); la rivière Irghiz coule dans le lac Akbachly[2], à l'orient; la rivière Ghem (Emba) coule au midi vers la mer de Khvalymsk, et tombe dans un lac avant d'arriver à la mer.

« Et de l'Irghiz à la mer Bleue, à deux cent quatre-vingts verstes, sont les sables de Barsouk-Koum; à travers ces sables il y a vingt-cinq verstes, et les sables de Kara-Koum, à deux cents verstes de la mer.

« Les sables de Kara-Koum ont deux cent cinquante verstes de long, et de large cent trente verstes; et ces trois sables touchent au rivage de la mer Bleue.

« Dans la mer Bleue, à l'orient, tombe le Syr; et dans le Syr tombe le Kenderlik. Et le fleuve Kenderlik coule du mont Ouloutaou par deux lits.

« Et depuis la montagne, le Kenderlik a trois cent trente

[1] Ourouk ou Aïrouk, ou Aïrourouk, est une branche de la crête des Mougodjar.

[2] Aujourd'hui Aksakal-Barbi.

verstes de cours[1]; et une autre rivière, Kenderlyk, sortant de la même montagne, tombe dans le Sarsou.

« Et le Sarsou tombe dans un lac avant d'arriver au Syr, à cent cinquante verstes de l'embouchure du Kenderlyk, et à soixante-dix verstes du mont Karatchat (Kara Tag), et le long du Karatchat, deux cent cinquante verstes, et cette montagne est à quatre-vingts verstes du Syr.

« Et à cent cinquante verstes de l'embouchure du Kenderlik, sur la rive gauche du Syr, est la ville de Sounak (Saganak), vis-à-vis le mont Karatchat, et entre le lac Akbachly et le fleuve Saouk et le lac Ankoul (Akkoul); et sur les deux rives du Zelenchik et de la rivière Kenderlik et du Sarsou, et les sables de Kara-Koum dans ces endroits, sur six cents verstes, tous les pâturages de la horde des Kazaks. »

On voit par cette description, qu'à cette époque les Kirghiz n'occupaient que le milieu de leurs terres actuelles. Leur partie orientale appartenait aux Zungars et à d'autres races mongoles; le nord appartenait à diverses branches de Tatares sibériens; à l'occident habitaient les Nogaïs, et plus haut les Bachkirs[2]. Ensuite les Kalmouks, connus maintenant sous le nom de Kalmouks du Volga, occupèrent la place des Nogaïs.

D'abord les Kirghiz-Kazaks s'avancèrent vers le nord; Fischer, dans son Histoire de Sibérie[3], dit qu'après avoir terminé en 1594 la ville de Tary, on y ajouta le canton de Kourdak, où on jeta les fondements d'un ostrog pour arrêter les incursions des Kalmouks et des Kirghiz-Kazaks. Ainsi ces derniers n'étaient déjà plus loin des frontières russes.

Ils ne s'étendirent à l'orient qu'après l'extermination des

[1] Nous avons parlé de cette rivière à la description géographique.

[2] Il est dit dans ce même livre du *Grand tracé*, page 229 : « Depuis le haut du Bouzoulouk, sur les plaines et jusqu'à la mer Bleue, sont les pâturages des grands Nogaïs. » On conserve à Moscou, dans les archives des affaires étrangères, n° 10, une lettre de Ioussouf, prince des Nogaïs, au tzar Ivane Grosnoï, écrite à la fin du XVI[e] siècle. Ioussouf y dit clairement : « Et je voulais faire la guerre à la horde kazak, et aujourd'hui je nomadise sur le fleuve Jelek (Ilek), au delà du Jaïk. »

[3] Traduction russe, page 180.

peuples Zungars par les Chinois; c'est-à-dire vers la moitié du dernier siècle.

Ils s'étendirent à l'occident au commencement du XVIIIe siècle; mais à la fin du XVIIe et même dans les premières années du XVIIIe, les Bachkirs erraient en nomades entre les parties élevées de l'Oural et de l'Emba, tandis que les Kalmouks étaient établis entre leurs embouchures[1]. Au sud, les Kirghiz ne se contentèrent pas de faire des incursions sur les frontières des peuples voisins. Selon nos chroniques, ils étaient déjà maîtres de Turkestan au commencement du XVIIe siècle, et cette ville servait constamment d'habitation à leurs khans. On ne sait en quelle année eut lieu cette conquête, ni qui fut le chef de l'expédition. Nous n'avons pu de même découvrir où habitait le khan Mourtaza, père de Koutchoume, ni si ses descendants ont longtemps régné sur les Kirghiz. Nous n'avons pas eu plus de succès dans nos recherches sur le khan Ak-Nazar qui, en 1569, attaqua les oulouss des Nogaïs, lorsque Semène-Maltsof, envoyé du tzar Ivane Grozneï, s'y trouvait[2]. Cependant nous avons recueilli quelques preuves certaines qu'Ichime, khan des Kirghiz-Kazaks, possédait Turkestan vers 1630.

Aboulghazi-Baïadour est le premier qui en parle; il en est question pour la deuxième fois dans les Annales de Sibérie; nous avons encore trouvé d'autres renseignements sur lui dans les archives de la commission des frontières à Orenbourg, dans les affaires de 1748.

Aboulghazi-Baïadour fait connaître les Kirghiz-Kazaks et le khan Ichime, aux environs de l'année 1630[3], parce qu'à cette époque, forcé par son frère Isfandiar, khan d'Ourghendji, de fuir de sa patrie, il se retira à Turkestan, où le khan Ichime le

[1] Kirilof, premier fondateur de la ligue d'Orenbourg et auteur du rapprochement des Russes et des Kirghiz, écrit dans un de ses projets, en 1734 : « Dorji-Nazarof, khan des Kalmouks nomades aux environs de l'Emba et du Jaïk. » Voyez dans les archives des départements d'Asie, année 1734, les projets de Kirilof.

[2] Voyez plus haut, page 140.

[3] *Histoire généalogique des Tatars*, IXe partie, chapitre XI.

reçut et le garda trois mois. Ensuite il le conduisit à Tachkent et le mit sous la protection de Toursoune, khan de ce pays. Deux ans après ces deux princes se brouillèrent. Ichime, ayant tué Toursoune, s'empara de Tachkent, et Aboulghazi se retira en Boukharie.

Ichime-khan est connu dans les chroniques sibériennes par ses mésintelligences et ses guerres, et surtout par les guerres de son fils Djanghir ou Ianghir avec le khontaïdzi des Zungars, Batour ou Bagatyr[1]. Fischer dit que Bagatyr entra en guerre avec Ichime en 1635, et que Djanghir, qui commandait alors l'armée kirghiz-kazake, fut fait prisonnier. Ayant par hasard recouvré sa liberté, il voulut se venger des Zungars, et les tourmenta continuellement par ses incursions. Afin de réduire à la paix pour longtemps, ou, s'il était possible, d'exterminer entièrement de si dangereux voisins, Bagatyr rassembla cinquante mille hommes de troupes, tant des siennes que de celles de ses alliés.

Il soumit facilement, à la tête de ces forces, deux races de Kirghiz-Kazaks formant en tout dix mille individus. Il aurait ensuite détruit tout ce que Djanghir aurait pu lui opposer, si ce sultan kirghiz, habile dans la guerre comme on peut le voir, n'eût employé les mesures les plus salutaires pour sa défense. Il n'avait que six cents hommes armés; n'osant avec cette poignée d'hommes attaquer l'ennemi à force ouverte, il plaça une moitié de son monde dans une gorge entre deux montagnes; il la fit entourer d'un fossé profond et d'un retranchement élevé, et il s'embusqua lui-même derrière la montagne avec l'autre moitié. Les Zungars, arrivés près du retranchement, l'attaquèrent; et pendant qu'ils perdaient beaucoup de monde dans ce combat, que le peu d'étendue du terrain leur rendait défavorable, Djanghir fondit sur eux par derrière. Cette attaque inopinée, l'audace des guerriers qu'on avait choisis à cet effet, l'excellence des fusils dont ils étaient tous

[1] *Histoire de Sibérie*, livre IV div. 3, § 13.

armés, causèrent une forte perte à Bagatyr. Dans ce moment Alantouch, prince tatar, arriva au secours des Kirghiz, à la tête de vingt mille hommes de troupes fraîches, pour achever la ruine de Bagatyr. Les Zungars furent contraints de se retirer et de borner leur vengeance à emmener les prisonniers qu'ils avaient faits dans le combat. Les Kazaks continuèrent à les tourmenter par de fréquentes incursions, non-seulement sous Bagatyr, mais encore sous ses successeurs.

Nous avons trouvé la troisième notice sur Ichime dans les papiers de Tevkèlef, ci-devant interprète du collége des affaires étrangères, et ensuite général-major; il passa deux ans dans les hordes kirghizes, par ordre de l'impératrice Anne, et les amena à se soumettre à la Russie; ensuite, comme nous le verrons plus bas, il fit long temps partie de la commission d'Orenbourg; il eut, d'après des ordres du gouvernement, des relations continuelles avec les khans et les sultans kirghiz; il connaissait leur langue à fond, et tenait un journal des conférences de vive voix qu'il avait avec eux. Il dit, dans un de ces journaux, écrit en 1748, qu'Aboulkhaïr, khan de la Petite-Horde, Aboul-Mahmet, khan de la Moyenne, et les sultans les plus distingués, lui avaient communiqué leur généalogie.

Nous placerons à la fin de cet ouvrage les trois tables que nous avons composées.

La première nous fait voir que Djadek, un des deux chefs de race, fut père de Chigaï-khan, qui eut pour fils Ichime, le même qui, comme nous l'avons dit plus haut, était khan du Turkestan à l'époque où il fit la guerre au khontaïdzi des Zungars, et chez lequel Aboulghazi-Baïadour alla chercher un asile.

Il est facile de prouver que cet Ichime n'est pas quelque autre khan kirghiz inconnu; car Aboul-Mahmet, qui communiqua cette généalogie à Tevkèlef[1], et qui se disait arrière-

[1] Aboul-Mahmet écrivit la même chose, sur son origine, au prince Ourousof, le 19 juillet 1740. Voyez les archives de la commission des frontières d'Orenbourg. Avec deux notices aussi certaines, nous pouvons affirmer à nos lecteurs

petit-fils d'Ichime, naquit à la fin du XVIIe siècle, comme on le voit d'après beaucoup d'écrits et d'autres papiers de ce temps. Si, en partant de ce prince, nous remontons à son père, à son aïeul, et ainsi de suite, nous trouverons qu'Ichime, dans sa jeunesse, et Djanghir dans l'âge mûr, étaient contemporains du khontaïdzi Bagatyr. Nous pouvons joindre une seconde preuve à cette première : c'est que dans notre table, ainsi que dans l'histoire, nous voyons le fils d'Ichime sous le nom de Djanghir.

Nous trouvons de cette manière que Djadek, père de Chigaï et grand-père d'Ichime, vivait avec son frère Oussiak, vers la moitié du XVIe siècle, c'est-à-dire en même temps que le khan de Sibérie Koutchoume et son père Mourtaza ; mais nous ignorons s'ils étaient parents et s'ils sortaient de la même branche.

Nos connaissances ne vont pas au delà de Djadek et d'Oussiak. Tevkèlef ne put, au milieu du siècle dernier, savoir le nom de leur père, à cause du temps éloigné où il avait vécu ; par conséquent, c'est encore moins possible aujourd'hui.

Les questions que nous avons faites à ce sujet aux Kirghiz-Kazaks, dans les années 1820, 1821 et 1822, nous ont seulement appris que leurs khans et leurs sultans se regardent comme descendants de Tchinghis-khan. La plupart des princes de la haute Asie s'attribuent cet honneur, et rarement sans fondement; il est possible que beaucoup de chefs kirghiz y aient droit, ainsi que beaucoup d'autres Tchinghissides, qui n'ont reçu de leur terrible et puissant aïeul d'autre héritage que son nom.

Aboulghazi-Baïadour prouve que Koutchoume, khan de Sibérie, descendait de Cheïbani, petit-fils de Tchinghis; mais Koutchoume, comme on sait, était un sultan kirghiz; il n'est donc pas étonnant que d'autres khans et sultans kirghiz descendent aussi de Cheïbani. Si, en nous réglant par

que c'est à tort que, dans le Nouvelliste Sibérien de 1820, page 114 de l'article des Kirghiz-Kazaks, on nomme Aboul-Mahmet fils de Koutchiouk.

cette première table manuscrite, nous descendons d'Ichime et de Djanghir, dont l'existence nous est connue, à des temps plus rapprochés de nous, nous verrons qu'après Djanghir vient son fils, le khan Tiavka.

Au nom de ce prince, le cœur de tout Kirghiz, capable de s'élever par l'intelligence au-dessus de ses turbulents compatriotes, se remplit de reconnaissance et de vénération. C'est le Lycurgue et le Dracon des hordes des Kazaks. Il fit renaître la paix parmi eux après des dissensions sanglantes; il arrêta l'effusion du sang, que faisaient couler depuis plusieurs années les querelles de quelques tribus entre elles; il contraignit tout le monde par sa sagesse et son équité à lui obéir; il réunit entre elles les tribus faibles pour résister aux puissantes, et força celles-ci à la tranquillité; il leur donna à toutes des lois d'après lesquelles il les jugeait, et dont la mémoire se conserve encore chez les Kirghiz les plus sages; mais qui, par malheur, ne sont pas exécutées[1].

Malgré tous ses services et son influence sur les hordes, Tiavka ne jouissait pas, à ce qu'on dit, d'un pouvoir étendu sur son peuple, et employait moins la force que sa prudence, son expérience, ses liaisons et son habileté. Commandant à tous les Kirghiz-Kazaks, il vécut comme son père et son aïeul à Turkestan. Pour gouverner et surveiller chaque horde en particulier, il avait choisi trois chefs qu'il tenait sous sa dépendance; savoir: dans la Grande-Horde, Tioul; dans la Moyenne, Kazbek; et dans la Petite, Aïtiak.

Nous parlons ici de la division du peuple kazak en trois hordes, sans avoir dit à quelle époque et comment elle eut lieu. Malheureusement cet événement est un secret pour nous. Nous n'avons aucun moyen de rien déterminer à cet égard. Nous n'en savons que ce que nous apprend une tradition populaire, qui dit qu'un khan puissant des Kirghiz partagea tout son peuple entre ses trois fils; que la part de l'aîné se

[1] Voyez, à la description statistique, l'article sur la forme du gouvernement.

nomma *la Grande-Horde;* celle du second, *la Moyenne;* et celle du cadet, *la Petite*[1].

Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement sur Poulate, fils du khan Tiavka, et père d'Abul-Mahmet, que nous trouvons dans la table.

Les traditions disent seulement que la tranquillité rétablie par Tiavka ne dura pas longtemps parmi les Kirghiz. Les dissensions et les troubles recommencèrent, et les peuples voisins ne tardèrent pas à en profiter. Ils furent attaqués à l'occident par les Kalmouks du Volga, au nord par les Bachkirs et les Cosaques de Sibérie. Mais les plus terribles de tous étaient les Zungars à l'orient; ils avaient alors pour chef le puissant khontaïdzi Galdane Tsyrène, qui non-seulement fit trembler tous les peuples nomades, mais répandit encore la terreur en Russie et à la Chine. Dans cette situation malheureuse, les Kirghiz ne pouvaient attendre de secours que de la puissance de Pierre le Grand, dont le vaste génie, occupé de la gloire et du bonheur de son peuple, veillait sur la frontière d'Asie pendant qu'il avait en Europe les affaires les plus importantes.

Le prince Gagarine était alors gouverneur de Sibérie. Le tsar lui ordonna non-seulement d'entrer en relation avec les Kirghiz, mais encore de leur donner, si cela était possible, du secours contre Galdane Tsyrène, pour arrêter un peu l'accroissement continuel de la puissance du chef des Zungars. Gagarine exécuta les ordres du tsar en 1717 et les khans des Kirghiz, Tiavka, Kaïp et Aboulkhaïr[2] répondirent par la pro-

[1] Les Kirghiz traduisent le mot horde par *iouz*, qui veut dire *cent* ou *centurie;* c'est pourquoi ils disent : *oulou-iouz*, ou *la grande centurie; ourta-iouz*, ou *la moyenne centurie*. Au reste, le mot *iouz* a encore d'autres significations en turc.

[2] Nous avons puisé ces renseignements dans les ouvrages et traductions de l'année 1760, janvier. Voyez l'article du *sabre d'or*. Ce khan Tiavka dont il est question doit être le célèbre législateur des Kirghiz dont nous avons parlé; mais à cette époque il était déjà très-vieux. Sa faiblesse, et la perte de son pouvoir qui s'ensuivit, furent sans doute cause que l'on élut khans pendant sa vie Aboulkhaïr et Kaïp dont nous voyons ici les noms pour la première fois (année 1717).

messe d'obéir en tout à la Russie. Cependant ces relations n'eurent aucune suite, parce que le prince Gagarine fut rappelé à Moscou peu après, et Tiavka, le plus ancien et le plus prudent des khans, mourut. Ses compagnons ne surent pas profiter de cette heureuse circonstance. Au lieu de se réunir pour demander à la Russie sa protection contre les Zungars, ils commencèrent à se quereller entre eux, et sans penser en aucune façon au salut général, ils continuèrent leur métier accoutumé, c'est-à-dire qu'ils pillèrent tous leurs voisins; et la Russie, qui leur avait offert secours et protection, ne fut pas la dernière à en souffrir. Non contents de leurs fréquentes incursions sur les frontières de la Sibérie, ils pénétrèrent en cette même année 1717 jusqu'à Novochechminsk (gouvernement de Kazan), prirent cette ville, la ruinèrent, et quoi qu'on les en eût chassés avec une grande perte, ils emmenèrent un grand nombre de prisonniers. Cette dernière incursion fut faite par les sujets du khan Aboulkhaïr[1]; et Kaïp, craignant qu'elle ne lui fût attribuée et qu'on ne le punît quoique innocent pour le crime de son rival, envoya en 1718 à Pierre Ier une lettre par laquelle il lui proposait une paix perpétuelle et son alliance[2].

Cependant cette lettre n'arrêta point la juste vengeance des habitants des frontières, irrités des continuelles incursions des Kirghiz-Kazaks. Les Kalmouks du Volga, les Bachkirs, les Cosaques de Sibérie, recommencèrent leurs attaques avec plus de force que jamais. Galdane Tsyrène ne put voir de sang froid la ruine des anciens ennemis de son peuple ni laisser sans vengeance les agressions et les injures que ses ancêtres avaient eues à endurer pendant plus de cent ans. Après leur avoir porté plusieurs coups terribles, il leur

[1] Voyez l'Histoire d'Orenbourg de Rytchkof, et les rapports au sénat du gouverneur Neplouief. Rytchkof ne dit pas qui commandait les Kirghiz dans cette incursion; mais Neplouief dit que c'était le khan Aboulkhaïr, qui, par la suite, devint sujet de l'empire.

[2] Cette lettre, ainsi que la réponse qu'y fit le gouverneur de Kazan, se conserve encore aujourd'hui dans les archives du collége des affaires étrangères.

enleva en 1723 la capitale de leurs khans, Turkestan [1], outre Tachkent et Saïram, et enfin il soumit complétement à sa puissance quelques branches de la Grande et de la Moyenne-Horde.

Un sort semblable attendait tous les autres Kirghiz-Kaïssaks; reserrés et poursuivis de trois côtés, ils auraient pu être entièrement exterminés, s'ils ne se fussent retirés au sud. Les restes de la Grande-Horde et une petite partie de la Moyenne se replièrent vers Khodjante; la plus grande partie de la Moyenne à Samarkande; et la petite à Khiva et en Boukharie [2]. Ces migrations entraînaient à leur suite une ruine et une destruction infaillibles. Les troupeaux et les haras diminuaient de jour en jour. Le malheur et la pauvreté attaquèrent tout le monde; les uns mouraient de faim, les autres abandonnaient leurs femmes et leurs enfants. Enfin les fuyards s'arrêtèrent, mais dans des lieux stériles et qui n'offraient aucune ressource à un peuple nomade. Il était impossible aux Kirghiz de supporter longtemps une situation si malheureuse. De deux fléaux qui les menaçaient, il valait mieux choisir celui qui promettait quelques avantages, sinon pour le présent, au moins pour l'avenir. Le désespoir les poussait à se rendre maîtres de leurs anciennes habitations, dont ils ne pouvaient se passer. Le danger éteignit le feu des dissensions, que remplaça l'accord des pensées et des efforts de tous, dirigés vers un même but. Il fut décidé dans une assemblée générale du peuple de se porter en avant, d'attaquer les ennemis communs, et de les chasser des terres des Kirghiz-Kazaks. Cette entreprise fut aussitôt consacrée par un serment mutuel de rester fidèles l'un à l'autre. Le khan Aboulkhaïr fut choisi pour

[1] Neplouief et Rytchkof, dans leurs rapports écrits d'Orenbourg au collége des affaires étrangères, disent souvent qu'Aboulkhaïr habita Turkestan jusqu'en 1723, époque où il en fut chassé par les Zungars.

[2] C'est ce que dit à Tevkélef le célèbre ancien de la Moyenne-Horde, Boukenbaï, lorsqu'ils se virent à Orsk en 1748, et il ajouta : « Nous fuyions alors devant les Kalmouks, les Kozaques de Sibérie et du Jaïk, et les Bachkirs, comme les lièvres devant les chiens lévriers. »

chef de la nation, et le sacrifice que l'on fit d'un cheval blanc [1], selon l'usage de ce peuple, fut regardé comme le gage de la tranquillité future.

Après ces dispositions, les Kirghiz s'avancèrent, attaquèrent les Zungars, gagnèrent sur eux quelques batailles, et reprirent leurs anciennes terres. Mais s'attendant à de nouvelles attaques de Galdane Tsyrène, ils trouvèrent plus à propos de s'éloigner de ce dangereux voisin, et ils se retirèrent les uns au nord, les autres à l'occident; la Grande-Horde resta seule auprès des Zungars, qui la soumirent presque en entier, comme nous le verrons bientôt. La Petite-Horde, arrivée jusqu'à l'Emba, qui faisait auparavant la frontière, ne s'y arrêta pas; elle passa sur la rive droite de cette rivière, attaqua les Kalmouks du Volga, et s'étant emparée d'une grande quantité de leurs pâturages, elle passa jusqu'à l'Oural. La Horde-Moyenne s'avança au nord, jusqu'à l'Ori et l'Ouï, et chassa beaucoup de Bachkirs des environs de ces rivières. Quoique ces derniers, de même que les Kalmouks du Volga, ne pussent se comparer pour la puissance aux Zungars, cependant les terres que leur enlevèrent les Kirghiz leur appartenaient, et par conséquent ils ne voulurent pas laisser en paix le peuple qui les avoit prises. Des vengeances et des incursions continuelles se préparaient pour l'avenir, et commencèrent dès ce moment. Les Kozaks de l'Oural, nouveaux voisins des Kirghiz, leur en promettaient autant; il fallait chercher un défenseur contre tant d'ennemis; il fallait demander le secours de la Russie. Cette pensée était peut-être souvent venue à l'esprit des sultans et des anciens les plus sages; mais il était difficile non-seulement de la mettre à exécution, mais encore de la proposer au peuple. Quoique nous trouvions dans les archives du collége des affaires étrangères le détail des articles qui furent proposés, en 1726, de vive voix par Kaïbakar, député des Kirghiz, qui

[1] Voyez, à la description statistique, l'article des *usages*, où l'on donne à ce sujet plus de détails.

était venu demander la protection de la Russie pour la Petite-Horde, au nom des anciens Sougour, Iedikbaï, Khadjibaï, Tiak-Koulybaï, et d'autres, cependant cette relation n'eut aucune conséquence décisive. A en juger d'après les noms des anciens qui envoyèrent Kaïbakar, il faut penser qu'ils furent trop peu puissants et trop peu marquants pour entraîner le peuple avec eux; et leur ambassade resta sans succès. On ne sait quelle raison les avait portés tout à coup à cette démarche, mais on peut certifier que la plupart des Kirghiz en furent mécontents. Préférant leur liberté sauvage à toute espèce d'ordre et à la dépendance des lois, ils n'avaient pas non plus oublié que les principes de leur religion leur ordonnaient de considérer les Russes comme des infidèles.

Ces deux obstacles semblaient rendre impossible la réunion libre des hordes kirghiz à un empire chrétien. Mais des circonstances malheureuses, des dissensions interminables, l'effusion du sang, et l'esprit rusé du khan Aboulkhaïr changèrent les dispositions du peuple, au point qu'après une faible résistance il se décida à exécuter, pour les vues particulières d'un seul homme, une mesure à laquelle n'avait pu le porter l'amour du bien public. Je parle ici de la soumission volontaire des Kirghiz à l'impératrice Anne, événement qui eut lieu en 1730, comme nous le verrons plus bas.

Avant d'en venir à la description d'une révolution aussi importante, nous devons dire cependant qu'elle forme la ligne de démarcation qui partage l'histoire des Kirghiz en deux parties.

La réunion à la Russie de la Moyenne et de la Petite-Horde les a rapprochées de nous; mais elle ne nous a pas donné les moyens de suivre la marche progressive des événements qui ont eu lieu dans la Grande-Horde, restée indépendante; c'est pourquoi nos connaissances historiques sur sa situation dans le XVIIIe siècle sont beaucoup plus imparfaites que celles que nous possédons sur les Kirghiz, sujets de la Russie. Cette circonstance nous oblige à diviser en deux par

ties la période qui s'est écoulée depuis 1730 jusqu'à nos jours. Nous plaçerons dans la première un coup d'œil sur l'histoire de la Grande-Horde, la seconde sera consacrée au récit des événements qui ont eu lieu dans la Moyenne et la Petite-Horde.

CHAPITRE IV.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA GRANDE HORDE DEPUIS 1730 JUSQU'À NOS JOURS.

Après avoir dit que la Grande-Horde kazake n'a point participé à la soumission volontaire des deux autres à la Russie, il nous reste à éclaircir d'abord une circonstance que l'on pourrait nous imputer comme une contradiction.

Nous voyons dans les archives ainsi que dans l'histoire d'Orenbourg par Rytchkof que le sultan Erali, qui se rendit à Pétersbourg pour y faire en personne les soumissions de son père Aboulkhaïr à l'impératrice Anne, arriva dans cette ville, accompagné « des députés de la Grande-Horde, qui venaient y donner les mêmes assurances de soumission, et que cette horde reçut, le 10 juillet 1734, comme les deux autres, une patente sur son admission au nombre des sujets russes. »

S'il n'y avait dans ce fait rien d'inventé, il suffirait sans doute à lui seul pour réfuter ce que nous avançons; mais un examen approfondi des événements de cette époque nous démontre le contraire.

Les Kirghiz-Kazaks Aralbaï et Arasgheldy-Batyr, qui accompagnèrent à Pétersbourg le sultan Erali, étaient effectivement de la Grande Horde ; mais ils n'étaient ni ses députés ni ses représentants, mais seulement des partisans ou gens à la solde du khan Aboulkhaïr, qui, en s'attribuant sur la Grande-Horde un

pouvoir qu'il n'avait pas, voulait se donner de l'importance aux yeux de la cour de Russie, et acquérir de cette manière de l'influence sur toute la nation des Kazaks.

La lettre patente de l'impératrice Anne, du 10 juillet 1734, est une preuve du mensonge d'Aboulkhaïr. D'abord cette lettre est donnée au nom de quelques beys et anciens, et non pas au nom de Joulbars, qui, comme nous le voyons, d'après plusieurs actes et d'après l'Histoire d'Orenbourg de Rytchkof, commandait alors à toute la Grande-Horde. De plus il est dit dans la lettre patente : « Notre sujet Aboulkhaïr-khan nous a rapporté en fidèle sujet qu'il vous a déjà reçus au rang de nos sujets, et qu'à cet effet il a envoyé à notre cour vos députés Aralbaï et Arasgheldy-Batyr. » Ces paroles sont fondées sur les écrits d'Aboulkhaïr et sur les déclarations faites de vive voix par son fils; mais ils n'avançaient l'un et l'autre que des faussetés. D'un côté, il est reconnu que Aboulkhaïr, habitant à une grande distance de la Grande-Horde, n'a jamais eu sur elle aucune influence; d'un autre côté, nous voyons que cette horde n'a jamais prêté serment de fidélité à la Russie, et n'a pas été comptée au rang de ses sujets; en troisième lieu, nous devons remarquer que le chef de l'expédition d'Orenbourg, Kirilof, ayant reçu cette patente au moment de son départ de Pétersbourg, ne l'a même pas envoyée à sa destination. Il est probable qu'il jugea cette démarche inconvenante lorsqu'arrivé sur la frontière il pût apprécier la vérité des circonstances mentionnées dans cet acte.

La seconde proposition d'admettre au nombre des sujets russes les Kazaks de la Grande-Horde est beaucoup plus vraisemblable que la première, quoique tout aussi peu sincère. Elle fut faite cette fois en 1738, non plus par un chef prétendu de la Grande-Horde, mais par Joulbars, chef véritable et légitime de cette horde. Ayant appris la fondation d'une ville russe à l'embouchure de l'Ori, et l'ouverture du commerce avec les Kirghiz-Kazaks de la Moyenne et de la Petite-Horde, il envoya demander les mêmes avantages; et, pour mieux at-

teindre son but, il proposa de rendre sujets russes non-seulement son peuple, mais encore les nations voisines, *si on voulait protéger et faciliter leur commerce à Orenbourg*. Les conditions proposées par Joulbars font voir qu'il songeait moins à se soumettre qu'à profiter des avantages des relations commerciales. L'expérience justifia cette présomption. Joulbars ne prêta pas serment de fidélité, et ne vint même jamais sur les frontières. La patente qu'on avait préparée à Pétersbourg, le 17 juillet 1739, en conséquence de ses promesses, se trouve encore aujourd'hui aux archives de la commission des frontières d'Orenbourg.

Par la suite le gouvernement russe reçut encore plusieurs propositions relatives à la soumission de la Grande-Horde; mais elles étaient faites par des sultans ou chefs de tribus particuliers dont l'autorité ne s'étendait pas sur toute la horde, et qui recherchaient plus les présents que font les souverains russes à leurs nouveaux sujets que la protection de l'empire.

Au reste, si la Grande-Horde se fût décidée à se soumettre avec la petite en 1730, ou avec son khan Joulbars en 1738, elle aurait trouvé de grands obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Le voisinage des Zungars et son éloignemeet des frontières russes l'eussent arrêtée. Galdane Tsyrène ou Tchèrène, khontaïdzi des Zungars, n'aurait jamais permis aux Kirghiz ses voisins une pareille démarche; nourrissant contre eux un haine héréditaire, il ne laissait échapper aucune occasion de les opprimer ou de venger les injures de ses pères. La réunion de la Moyenne et de la Petite-Horde à la Russie le porta à réduire la grande à une situation qui ne pouvait plus lui permettre de suivre l'exemple des autres : il l'attaqua, la battit, et la soumit.

Cependant cette conquête, comme toutes les victoires remportées sur les peuples nomades, ne put être solide. Quoique, selon les employés russes qui étaient alors[1] dans les steppes

[1] Voyez le Journal du lieutenant Gladychef, conservé à Orenbourg, à la commission des frontières.

des Kirghiz-Kazaks, les nouveaux sujets de Galdane lui eussent donné par tête une peau de korsak, comme marque de leur soumission, cependant le malheur ne put détruire chez eux ni l'amour ni l'habitude de la liberté.

Ayant reconnu qu'il leur était impossible de conserver leurs anciennes habitations sur le lac Balkach, ils se retirèrent sur les rivières de Tsouïa et de Sara-Sou; ayant ensuite réuni leurs forces, ils attaquèrent Tachkent et Turkestan, les ruinèrent ainsi que beaucoup d'autres villes et villages appartenant à ces deux états, et ils acquirent tant de pouvoir sur les habitants de Tachkent, qu'ils les obligèrent de choisir leurs khans dans la horde.

Choubaï, Arslanof et Mansour, habitants de la ci-devant province de Viatka, venus en 1742 de Tachkent à Orenbourg [1], racontèrent que le khan que nous avons nommé ci-dessus régna à Tachkent jusqu'en 1739; qu'un puissant ancien kirghiz, nommé Tioul-Biü, partageait son autorité, et que chaque année ils prélevaient un tribut sur la ville. Ensuite Joulbars fut tué; mais Tioul-Biü continua encore quelque temps à régner après lui et à lever des tributs. Un certain Koussiak-Bek, sujet tributaire et peut-être lieutenant de Galdane Tsyrène, mit fin à son pouvoir.

Il commandait à Tachkent pendant que Choubaï et Mansour s'y trouvaient : mais c'était le souverain des Zungars qui recevait le tribut qu'il tirait du peuple. Sous Koussiak-Bek les Kirghiz, selon nos voyageurs, n'avaient plus aucune influence sur Tachkent; mais il avaient tellement resserré les environs de cette ville, qu'elle se trouvait comme dans un état de siége permanent. Ils avaient établi des cultures sous ses murs, s'étaient emparés des forêts voisines, et, au moindre mécontentement, ils s'emparaient des habitants de la ville et des marchands qui venaient commercer avec eux.

Turkestan fut aussi pendant quelque temps dans une posi-

[1] Voyez, aux archives de la commission des frontières, à Orenbourg, les affaires de 1742.

tion semblable, quoique les Kirghiz n'empêchassent pas les Zungars d'y aller commercer. Quant aux petites villes qui sont entre Tachkent et Turkestan, les Kirghiz, qui les avaient soumises à cette époque, les ont gardées presque jusqu'au commencement du siècle actuel.

Nous devons cependant remarquer avec étonnement que, malgré ces conquêtes et ces hostilités d'un peuple soumis à Galdane Tsyrène, la Grande-Horde n'osa jamais aller attaquer les Zungars, ni même se dire indépendante d'eux.

Quelques années après, savoir en 1749, Tioul-Biü chassé de Tachkent par Kousiak-Bek; ennuyé de sa nullité, et voulant s'élever par la protection de la Russie, envoya des députés à Orenbourg, pour proposer de se rendre sujet russe [1]. Sa faiblesse était sans doute connue du gouvernement russe: aussi sa proposition n'eut-elle aucune suite.

La terreur qu'inspiraient les Zungars aux Kirghiz, et l'apparente soumission de ceux-ci durèrent jusqu'à ce que des dissensions intestines eurent commencé à affaiblir les Zungars, et que ces dissensions eurent enfin amené, comme l'on sait, l'entière dispersion de ce peuple. A peine la mésintelligence eut-elle commencé à se faire remarquer, que les Kazaks y prirent la part la plus active. Ayant offert un asile à tous les princes et zaïssangs zungars exilés, ils se réunirent à eux pour venger leurs injures. Ils attaquaient leurs ennemis, et, sous prétexte de secourir les malheureux, ils ne laissaient passer aucune occasion d'affaiblir, par leurs incursions, leurs anciens ennemis. Enfin lorsque les Chinois voulurent se mêler des dissensions des Zungars, et que le succès de leurs armes eut réduit les successeurs de Galdane Tsyrène à un état complet de faiblesse, alors les Kirghiz-Kazaks de la Grande-Horde prirent le parti d'Amoursane [2], et formèrent une portion de l'armée qui combattit les envahis-

[1] Tevkelef fait mention de cet événement dans un de ses Journaux.

[2] Ce prince est le dernier souverain des Zungars. Il fut d'abord sujet de la Chine, puis son ennemi, et mourut en Russie.

seurs jusqu'en 1756, époque où l'empire des Zungars, si puissant dix ans auparavant, tomba sous les coups des Chinois. Le peuple qui composait cet empire fut exterminé ou dispersé, et les terres qu'il occupait sont restées désertes.

Cet événement procura aux Kirghiz-Kazaks deux grands avantages; il les délivra d'ennemis aussi dangereux qu'inquiets et il leur donna le moyen d'étendre leurs pâturages sur des lieux excellents.

Le Bogdo-khan de la Chine, loin de s'opposer à ce qu'ils occupassent les steppes ravagées de la Zungarie, cherchait au contraire à les y attirer; et pour arrêter les incursions, il établit entre eux et ses anciennes possessions une ligne fortifiée qui se nomme encore aujourd'hui *Nouvelle Ligne*.

De cette manière, la Grande-Horde kazake, qui s'était longtemps trouvée resserrée, s'étendit de tous côtés pour tirer parti des meilleurs pâturages. La portion de cette horde qui se rapprocha le plus des frontières de la Chine, et qui se mêla avec quelques restes des Zungars, ayant été plusieurs fois punie par les armes pour ses brigandages accoutumés, se soumit à la Chine, et elle fait partie jusqu'aujourd'hui des sujets de cet empire. Le reste, qui vit en nomade un peu plus à l'occident, a conservé son indépendance.

Quelques fractions de ces deux parties habitent dans le voisinage des Bouroutes, et ayant souvent à les combattre, ils sont devenus plus guerriers et plus dangereux que tous les autres Kirghiz-Kazaks. Nous ne pouvons énumérer ici leurs combats continuels avec leurs voisins; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire mention de la violente attaque qu'ils firent en 1771 contre les Kalmouks-Torgouts, qui fuyaient de Russie sous le commandement du célèbre Oubachi.

Celui qui se distingua le plus dans cette circonstance fut Érali, sultan de la Grande-Horde, connu à la Chine par sa valeur, et qui reçut du Bogdo-khan, le titre de *chevalier* ou *paladin de la cour* [1]. Ayant appris l'approche des

[1] C'est de l'ouvrage chinois du prince Tsichi que nous avons tiré ces rensei-

Torgouts de ses possessions, et les malheurs qu'ils avaient eus à supporter dans la Moyenne-Horde, il se disposa sur-le-champ à les combattre de nouveau et avec la dernière rigueur. Il fit inviter le sultan Ablaï à les attaquer par derrière; il ordonna aux plus faibles de ses alliés de les assaillir en flanc, et lui-même marcha à la rencontre de l'ennemi à la tête de l'élite de ses troupes; il prit la précaution d'envoyer sa famille, ainsi que les femmes, les enfants et les vieillards, et ses effets les plus précieux dans des lieux à l'abri du danger. Ces premières dispositions étaient fort bien conçues, mais elles n'eurent pas tout le succès qu'on en attendait, parce qu'Ablaï refusa de prendre part à leur exécution. Erali[1] resta seul, et comme il était beaucoup plus faible que les Torgouts, il ne put les attaquer à force ouverte. Mais sa présence d'esprit et ses ruses de guerre lui tinrent lieu du secours qui lui manquait. Il laissa entrevoir l'intention d'arrêter les fuyards et de ne pas les laisser passer outre.

Oubachi et ses sujets, qui avaient déjà souffert tant de malheurs pendant leur voyage, furent frappés de terreur par ce mouvement hostile des Kirghiz, et au lieu de renverser sur-le-champ leur ennemi, ils s'arrêtèrent devant lui, commencèrent à tenir conseil et à réfléchir, et passèrent dix-huit jours dans une inaction complète. Erali sut profiter de leur indécision. Pendant que les Kalmouks s'occupaient de conseils inutiles, il rassembla de tous côtés autour de lui des auxiliaires et des alliés pour se fortifier; et tantôt il leur représentait le tort que leur ferait le voisinage des Kalmouks, ou bien il les éblouissait par l'espoir du riche butin qui serait la récompense de leur victoire sur un peuple qui changeait de pays avec toutes ses richesses et un grand nombre de femmes.

gnements sur les exploits de ce sultan. Cet ouvrage, qui traite de la fuite des Torgouts, a été traduit en russe par M. Lipoftsof.

[2] Le prince Tsichi nomme ce sultan *Erelinasali*. Ce nom n'est pas kirghiz, et c'est sans doute par erreur qu'on l'a composé de deux noms, ou il a été estropié par les Chinois.

Oubachi, qui voyait continuellement croître les forces de ses ennemis, perdit entièrement courage, et au lieu de combattre, il aima mieux demander humblement la permission de passer outre vers la rivière d'Ili. Erali feignit d'y consentir, mais avec l'intention de porter le coup le plus terrible au prince fugitif, après l'avoir en quelque sorte endormi. Ce fut ce qui arriva; à peine les Kalmouks s'étaient-ils éloignés des Kirghiz-Kazaks, et avaient-ils disposé leur camp pour passer la nuit, qu'Erali avec ses alliés les attaqua brusquement, extermina des bandes entières qui se reposaient sans précaution, et fit un immense butin en prisonniers, en objets divers et en bétail. La troisième portion de la Grande-Horde, qui, du temps de Galdane Tsyrène, campait aux environs de Tachkent, ne changea pas d'habitation après l'anéantissement des Zungars, mais elle commença à s'établir à poste fixe dans les lieux qu'elle occupait, et persécuta avec plus de force les villes et les bourgs voisins. Tachkent fut la ville qui souffrit le plus. Les incursions, les pillages des caravanes et la privation presque entière des terres labourables furent la cause de la ruine complète de ses habitants. N'étant pas sujets des Kirghiz-Kazaks, ils dépendaient d'eux pour tout, et ils étaient obligés de leur acheter à haut prix tous les besoins de la vie et du commerce.

En 1760 un grand nombre des Karakalpaks se réunirent à cette partie de la Grande-Horde; ces Karakalpaks habitaient à l'embouchure du Syr, mais resserrés par la Petite-Horde, surtout sous le khan Nourali, ils se retirèrent plus à l'orient. On ne sait pourquoi les Kirghiz-Kazaks, qui étaient si puissants, ne se sont pas entièrement emparés de Tachkent, et ne s'y sont pas établis; mais il est certain que cette ville a eu à souffrir de leurs agressions jusqu'à nos jours. Les khans de ce pays, faibles et peu entreprenants, cherchèrent à détourner les incursions plutôt par des caresses, des présents et des concessions, que par la résistance et des mesures vigoureuses : les Kirghiz sont accoutumés à considérer l'indulgence comme

un signe de faiblesse, et par conséquent cette manière d'agir, loin de les désarmer, les porte à de nouvelles violences.

Tachkent éprouvait, par expérience, cette vérité depuis plusieurs siècles lorsque Iounous-Khodja devint souverain de cette ville. Il vit bientôt que la conduite de ses prédécesseurs avec les Kazaks avait produit les malheurs publics, et que, tant que ce peuple n'aurait pas été mis à la raison par la force des armes, il ne cesserait de tourmenter ses sujets. Il agit d'après cette nouvelle politique, et rassembla une armée avec laquelle en 1798[1] il attaqua la Grande-Horde. La fortune le seconda, et il remporta de grands avantages sur les oppresseurs dans les premiers combats. Encouragé par ces heureux commencements, il continua de les poursuivre et ajouta à la force des armes des supplices que peut seule concevoir l'imagination d'un asiatique exaspéré. Il faisait couper la tête aux prisonniers, et formait de ces têtes des pyramides à la vue de l'armée ennemie. Ces affreux spectacles jettèrent une terreur inexprimable dans l'âme des Kirghiz. Dépourvus de véritable valeur, habitués à ne combattre que pour le pillage, ils ne pouvaient prendre la résolution unanime de mourir pour venger le sang de leurs frères; ils redoutaient l'esclavage, et cette crainte les força de se soumettre à Iounous-Khodja.

Après avoir éprouvé de cette manière l'avantage de la sévérité et de la résolution, ce prince enleva aux Kirghiz tous les bourgs qui se trouvaient en leur pouvoir, et exigea non-seulement une soumission entière pour l'avenir, mais des dédommagements selon l'usage asiatique, pour les pillages et les assassinats exercés contre les habitants de Tachkent. Enfin il leur prescrivit des règlements pour leurs affaires litigieuses, et les taxa à un tribut d'un mouton sur cent. En un mot, il les réduisit complétement à l'état de sujets, et par la suite il en fit entrer dans ses armées, à l'instar des siens.

Nous répétons cependant qu'il ne soumit pas toute la

[1] Voyez le Journal manuscrit de M. Pospélof, qui se trouvait à Tachkent en 1800.

Grande-Horde; car beaucoup même des Kirghiz ses voisins échappèrent à sa puissance. Quelques milliers de tentes se retirèrent sur l'Irtych, et s'y réunirent à la Moyenne-Horde; quelques autres gagnèrent avec leurs troupeaux les monts Ak-Taou, d'autres enfin divers autres lieux.

Les Kirghiz-Kazaks, devenus sujets de Iounous-khan, restèrent sous la domination de Tachkent, tant que cette ville avec la contrée qui lui appartenait, y compris Turkestan, ne tomba pas sous une domination étrangère. Ils devinrent en 1814 propriété du khan de Kokane, et les Kirghiz-Kazaks se virent aussi obligés de se soumettre à ce nouveau maître. Dans cette circonstance même quelques-uns d'entre eux prouvèrent combien il est difficile de retenir en place un peuple nomade contre sa volonté. Les branches qui se trouvaient aux environs de la ville de Tchimkète abandonnèrent leurs terres labourables et même leurs jardins, et se retirèrent vers la frontière de la Chine [1].

Il résulte de tout ce que nous avons dit plus haut, que la Grande-Horde ne forme rien d'entier : une partie obéit à la Chine, une seconde au khan de Kokane, et une troisième est regardée comme indépendante. Quelques milliers de kibitkis (charriots) de cette dernière, qui campaient sur l'emplacement de Semrek (les sept rivières) ainsi qu'aux environs des rivières de Kouk-Sou et de Karatale, et à peu de distance des frontières de la Chine, se sont reconnues vassales de la Russie en 1819, sous le commandement de Siouk, fils du khan Ablaï.

En outre quelques Kazaks de la Grande-Horde ont tout à fait quitté leurs steppes pour venir s'établir à poste fixe dans l'intérieur des frontières russes. Ce fut de cette manière que le sultan Tchourigheï fut reçu avec quatre mille tentes kirghizes tant de la Grande que de la Moyenne-Horde. Il reçut, par un oukaze de l'impératrice Catherine II, du 28 février 1789, une concession de terres près du fort d'Oust-Kamennogorsk.

[1] Voyez les Mémoires de F. Nazarof, envoyé à Kokane en 1813 et 1814, page 34.

De même, en 1793, Tougoume, sultan de la Grande-Horde, sollicita de devenir à jamais sujet immédiat avec cent tentes de ses sujets, qui ont effectivement passé dans l'intérieur de la frontière de Sibérie.

CHAPITRE V.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA MOYENNE ET LA PETITE-HORDE DES KIRGHIZ-KAZAKS, DEPUIS 1730 JUSQU'À NOS JOURS (1832).

Les événements qui ont eu lieu dans la Moyenne et la Petite-Horde, depuis leur réunion à la Russie, sont tellement liés entre eux, qu'il est impossible de les séparer; c'est pourquoi nous réunirons dans un même tableau la notice historique que nous voulons donner à nos lecteurs sur ces deux hordes, depuis l'année 1730 jusqu'à nos jours.

Nous avons dit, à la fin du chapitre III, que les Kirghiz, qui avaient refusé obéissance à la Russie à l'époque où l'intérêt général leur faisait une loi de se soumettre à l'empire, devinrent ensuite sujets de l'impératrice Anne pour les avantages personnels d'un seul individu.

Cet individu est le khan Aboulkhaïr, dont nous avons déjà parlé. Chef d'une grande partie de la Petite-Horde, et sa puissance s'étendant sur quelques tribus de la Moyenne, il songea au bien-être de son peuple; mais il songea encore plus aux moyens de consolider sa puissance et de s'élever au-dessus de ses rivaux et de ses ennemis, surtout au-dessus du khan Kaïp, auquel obéissait aussi une portion de la Petite-Horde.

La situation des Kirghiz-Kazaks en 1730 favorisait l'ambition d'Aboulkhaïr.

Ses sujets, épuisés par des pertes fréquentes d'hommes et de richesses, resserrés de tous côtés par leurs voisins qui leur faisaient la guerre, et s'attendant à chaque instant à de nou-

veaux malheurs, étaient prêts alors à tous les sacrifices. Ayant su profiter de la disposition des esprits, le khan leur déclara définitivement qu'il n'y avait d'autre voie de salut qu'une soumission volontaire à la Russie.

Cette proposition fut d'abord rejetée; mais Aboulkhaïr sut sans doute représenter avec une sollicitude si paternelle et avec tant de constance les malheurs qui menaçaient les Kirghiz privés de l'appui de la Russie; il les dépeignit avec tant de force, et ses arguments furent si convaincants, que l'on ne put y résister. Après avoir comparé les avantages éloignés qu'ils pouvaient tirer de leur liberté avec le besoin pressant d'un prompt secours, et peut-être fermement résolus de revenir à leur indépendance à la première occasion, les adhérents d'Aboulkhaïr se décidèrent à se soumettre à l'impératrice Anne. Le nombre de ceux qui prirent part à cette résolution ne fut pas grand [1]; mais le khan ne pouvait perdre le temps à l'augmenter, en négligeant de profiter des premiers effets de ses représentations, et il choisit aussitôt parmi ceux sur lesquels il devait le plus compter quelques députés qu'il envoya sous l'escorte d'Aldara, chef de Bachkirs, à Boutourline, voëvode d'Oufa, avec une proposition écrite de reconnaître l'obéissance à la Russie. Ces députés arrivèrent, au mois de juillet 1730, à Oufa, d'où Boutourline les envoya à Pétersbourg.

Aboulkhaïr expliquait dans sa lettre les raisons qui le portaient à se soumettre; il y parlait des malheurs, des infortunes que les Kirghiz avaient eus à supporter de la part des Zungars; il y rappelait les attaques des Kalmouks du Volga, des Bachkirs et des Cosaques du Jaïk; il promettait de s'entretenir à ses propres frais, faisait espérer à la Russie de l'aider à soumettre ses ennemis, et en attendant, il demandait des troupes

[1] Tevkélef, à son retour de chez les Kirghiz-Kazaks (il en sera question plus bas), dit très-clairement, dans sa représentation à l'impératrice, qu'Aboulkhaïr se soumit à la Russie sans le consentement du peuple, à l'exception d'un petit nombre de ses affidés.

pour l'aider à soumettre les Khiviens, les Karakalpaks, les Araliens, et enfin il se reconnaissait à jamais lui et sa horde sujets de l'empire.

Cet événement inattendu, dont les causes n'étaient pas encore connues, causa à Pétersbourg la joie la plus vive. Il était d'autant plus glorieux pour l'empire, que, sans aucune effusion de sang, il lui ajoutait quelques centaines de milliers de sujets. Il promettait repos et sûreté aux provinces du sud-est, qui avaient pendant si longtemps souffert des ravages des Kirghiz-Kaïssaks. Enfin il faisait augurer au gouvernement les espérances politiques les plus brillantes. On espérait que ces hordes qui se soumettaient volontairement, s'emploieraient volontiers à affaiblir les Zungars, dont le souverain Galdane Tsyrène, qui avait inspiré des craintes à Pierre le Grand lui-même, vivait encore.

On espérait aussi faire servir les Kirghiz à mettre à la raison les ennemis que la Russie renfermait dans son sein; tels que les Bachkirs, dont les fréquentes révoltes alarmaient le gouvernement. On ne pouvait non plus laisser sans aucune attention la proposition d'Aboulkhaïr, de soumettre au sceptre de la Russie ses voisins les Araliens, les Karakalpaks et surtout les Khiviens, dont les mains fumaient encore du sang du prince Békovitch Tcherkaski, lâchement assassiné sous le règne de Pierre le Grand, avec tous ses compagnons d'infortune. Après avoir puni ce peuple perfide, la Russie pouvait fonder sur des bases solides un commerce avantageux avec l'Asie centrale, et même (comme on l'espérait généralement) avec l'Inde.

Le vaste génie de Pierre le Grand avait déjà embrassé la plus grande partie de ces vues; mais il n'eut ni le temps ni des moyens suffisants pour l'accomplissement de ses projets. Il les eût trouvés, si la mort ne l'eût frappé au moment où, venant de terminer la guerre de Suède, il commençait à fixer son attention sur la frontière d'Asie[1].

[1] Rytchkof, dans son Histoire d'Orenbourg, chapitre 1er, dit : « C'est pourquoi

Six années ne s'étaient pas encore écoulées depuis sa mort, que les Kirghiz-Kazaks témoignèrent le désir de se soumettre à la Russie. Ceux qui l'avaient aidé dans l'administration de l'empire vivaient encore; ils se rappelaient ses projets. Aussi les envoyés d'Aboulkhaïr arrivèrent à Pétersbourg dans un moment très-favorable. La cour, charmée de voir sur les bords de la Neva ces mêmes hommes contre lesquels elle avait envoyé pour les soumettre des troupes sur l'Oural et l'Irtych, était prête à satisfaire tous leurs désirs.

Les envoyés d'Aboulkhaïr, comblés de grâces, de faveurs et de présents, retournèrent vers leur maître avec une lettre de l'impératrice, par laquelle elle recevait sa soumission, et lui promettait l'assistance et la protection qu'il demandait. Pour s'assurer de la vérité de tout ce qu'ils avaient avancé, et pour amener les nouveaux sujets à prêter serment, on envoya avec eux Mourza Tevkélef, interprète au collége des affaires étrangères, dont nous avons déjà parlé et dont il sera encore souvent question dans la suite de cet ouvrage. On les fit aussi accompagner par quelques gentilshommes d'Oufa, quelques Bachkirs fidèles et des Cosaques russes; et deux officiers géodésistes furent chargés de lever la carte des pays occupés par les Kirghiz.

S. M. (Pierre I[er]), ce qui est, je le pense, connu de plusieurs personnages très-distingués, a réfléchi plusieurs fois aux moyens de se mettre en sûreté contre les attaques de ces peuples inconstants (les Kirghiz-Kazaks). » Plus loin encore : « Ainsi, après avoir victorieusement terminé la guerre de Suède, il chercha les moyens de mettre en sûreté contre les Kirghiz les lieux mêmes où, avec l'aide de Dieu, on élève aujourd'hui la ligne d'Orenbourg, et par là de s'ouvrir un chemin jusque dans l'Asie méridionale, et de ranger à jamais à son devoir la capricieuse nation des Bachkirs; et quoique sa majesté reçût avec bonté quelques représentations relativement à cette entreprise, aussi grande que nécessaire, et surtout de la part du prince Alexis Mixhaïlovitch Tcherkaski, alors gouverneur de la Sibérie, et qui fut depuis grand chancelier, la mort, qui surprit subitement sa majesté, ne lui permit pas de mettre ces projets à exécution. » Rytchkof a écrit son Histoire d'Orenbourg sous le règne de l'impératrice Anne (elle fut imprimée en 1759), à une époque où les événements du règne de Pierre le Grand étaient encore présents à la mémoire de tout le monde; il n'aurait donc pu prêter à ce souverain des projets de son invention : le mensonge eût été à l'instant découvert par des témoins oculaires.

L'arrivée de Tevkélef à la horde fit découvrir toutes les menées ambitieuses d'Aboulkhaïr. Les officiers chargés de recevoir le serment des nouveaux sujets, non-seulement ne furent pas reçus conformément à leur rang, mais, à peine arrivés, coururent risque de la vie. Les Kirghiz, irrités à la seule pensée de perdre leur sauvage indépendance, se soulevèrent spontanément en voyant des Russes parmi eux, et voulurent sacrifier à l'instant Tevkélef à leur colère. Le khan le sauva, mais ne put apaiser le soulèvement. Les plus audacieux de ses sujets l'attaquèrent lui-même et lui demandèrent de quel droit il entrait en relation, sans le consentement du peuple, avec des puissances étrangères, et promettait obéissance pour lui ainsi que pour les hordes. On devait naturellement s'attendre à une aussi violente opposition en apprenant qu'Aboulkhaïr n'avait arraché qu'avec peine le consentement d'un petit nombre de Kirghiz pour l'envoi de ses députés en Russie. Cette ruse hardie aurait même pu lui coûter la vie, et, s'il ne tomba pas alors sous les coups de ses compatriotes irrités, il dut son salut plutôt au hasard qu'à sa puissance; car nous verrons tout à l'heure combien celle-ci était bornée.

Tevkélef lui-même, à la vie duquel les Kirghiz attentèrent plusieurs fois, dut moins son salut à la protection du khan qu'à la religion mahométane qu'il professait et surtout à son éloquence, au moyen de laquelle il désarma plusieurs fois ceux qui venaient lui arracher la vie. L'histoire de ces événements se conserve dans les archives.

Rytchkof, en les rapportant dans l'Histoire d'Orenbourg, dit que la force et l'entraînement des discours de Tevkélef le firent regarder par les Kirghiz comme un homme extraordinaire, et nous ajouterons qu'il dut en partie ses succès à Batyr Taïmas, ancien des Bachkirs, qui se trouvait alors avec lui, et qui s'était fait connaître dans les hordes kirghizes par ses exploits et sa valeur.

Les soins et les peines de Tevkélef ne furent pas inutiles; quelque forte que fût la résistance du peuple auquel il avait

affaire, trop d'efforts le fatiguèrent à la fin, et l'adresse l'emporta sur la force.

Ennuyés de la présence des Russes, et craignant leur influence, les Kirghiz résolurent fermement de se débarrasser de ces hôtes désagréables; c'est pourquoi ils déclarèrent à Tevkélef qu'ils allaient convoquer une assemblée générale de la nation, où l'on déciderait définitivement si l'on prêterait ou si l'on refuserait le serment de fidélité à la Russie, et que lui-même devait se trouver à l'assemblée sans être accompagné de qui que ce fût. Il était à peu près évident qu'on voulait l'assassiner; cependant Tevkélef ne se refusa pas à cette invitation, et sut même la faire tourner à son avantage.

Il connaissait l'avidité des Kirghiz, et il était dirigé par le khan et ses partisans; il eut soin de s'assurer par des présents de quelques-uns des principaux et des plus dangereux de ses ennemis, et il parut ensuite à l'assemblée. Enhardi par l'espoir d'avoir des défenseurs, et se voyant placé dans une circonstance où il devait périr ou s'illustrer, il montra toute la fermeté, toute l'éloquence et toute la présence d'esprit dont il avait donné tant de preuves aux Kirghiz, et qui lui avaient valu la plus grande considération de la part des mahométans. Boukenbaï, ancien des Kirghiz, aussi illustre que respecté dans la Moyenne et la Petite-Horde, s'annonça le premier comme son protecteur. Tevkélef, réuni à cet ancien et au khan Aboulkhaïr, qui présidait en personne cette assemblée, parlèrent avec tant de force et d'autorité en faveur de la Russie, que le parti opposé au khan fut entraîné par les arguments de ses partisans. Le résultat fut que tous les assistants, à commencer par Aboulkhaïr et Chémiaka, khan de la Moyenne-Horde, prêtèrent serment de fidélité à la Russie. Tout ceci eut lieu en 1732. Eloigné des frontières, Tevkélef n'avait pas encore eu le temps d'informer le gouvernement du succès de sa mission, que de violentes agitations eurent lieu dans la Moyenne-Horde.

Le khan et les chefs de tribus envièrent d'abord la puis

sance qu'allait acquérir Aboulkhaïr, par sa liaison avec la cour de Pétersbourg, et même ils le craignaient; mais le bas peuple, n'ayant pas dans son sein autant de partisans de la Russie que dans la Petite-Horde, ne voulut pas renoncer à son indépendance. Il ne voyait dans cette sujétion que l'esclavage et l'oppression, non le calme et le repos qui devaient en être le fruit; et il s'opposa avec force à ceux des Kirghiz qui étaient partisans de la Russie.

Non contents de cette opposition, ils attaquèrent les Bachkirs qui vivaient en Russie, mais ils furent vigoureusement repoussés. Peu de temps après ils formèrent une seconde attaque contre les habitations des Bachkirs, et le khan Chémiaka, qui avait juré fidélité à la Russie, ne se refusa pas à conduire cette expédition; cependant cette seconde tentative fut pour eux aussi malheureuse que la première.

Ces agitations fomentées par les représentations des amis de la liberté agirent sur ceux-mêmes des Kirghiz qui avaient juré fidélité. Ils retombèrent dans leurs incertitudes, commencèrent à désavouer leur serment, et la position de Tevkélef devint de nouveau des plus critiques. Il commença alors à songer aux moyens de revenir en Russie, mais on ne voulait pas le laisser partir. Se pliant aux circonstances et heureux d'échapper à la mort, il dut se contenter de la permission qu'on lui donna de renvoyer sa suite en Russie, avec les rapports sur la situation des affaires dont on lui avait confié la direction. Quant à lui, il resta à la horde sous la protection d'Aboulkhaïr.

Il semblait de cette manière que Tevkélef fût abandonné en sacrifice aux Kirghiz-Kazaks à demi-sauvages; le danger qui le menaçait parut même devenir plus imminent lorsqu'il fut obligé de suivre Aboulkhaïr, qui alla camper à l'embouchure du Syr; mais ce voyage fut au contraire la source des succès qu'espérait le gouvernement russe et que cherchait à obtenir son représentant auprès des hordes.

Le passage d'Aboulkhaïr sur le Syr éloigna ses sujets de

ceux qui tenaient pour l'indépendance et de ses ennemis personnels, et il les rapprocha de la paisible nation des Karakalpaks, opprimés dès longtemps de tous côtés. Aussitôt qu'ils connurent la puissance de la Russie, ils recherchèrent sa protection par le moyen de Tevkélef, se reconnurent sujets de l'empire, et prêtèrent serment de fidélité sur-le-champ. Aboulkhaïr fut celui qui prit le plus de part à cet événement, par deux raisons : d'abord pour donner plus d'éclat à sa puissance et à ses services aux yeux de la Russie, ensuite dans le but de se servir de cet exemple pour agir fortement sur l'esprit des Kirghiz, et les disposer plus facilement à une soumission semblable; en effet, ses sujets devinrent après cela beaucoup plus tranquilles, et se décidèrent enfin à se reconnaître sujets de l'impératrice Anne. Ne trouvant plus de contradicteurs, le khan et Tevkélef reprirent la route des frontières de Russie, le second, pour retourner à Pétersbourg y porter l'heureuse nouvelle des succès qu'avait eus sa commission, et Aboulkhaïr dans l'intention d'envoyer son fils à la cour pour présenter en personne à l'impératrice Anne ses soumissions et celles de la nation, et pour exposer en même temps différents projets dont il sera question par la suite.

S'étant rapproché, au mois de décembre 1732, des frontières russes, Aboulkhaïr envoya à Pétersbourg, avec Tevkélef, une ambassade composée : 1° de son fils Erali, sultan, qui par la suite parvint à la dignité de khan; 2° de sultan Niaze, son proche parent; 3° de quelques anciens Kirghiz; 4° il y joignit par vanité Aralbaï et Arasgheldi-Batyr, anciens de la Grande-Horde, et dont nous avons parlé dans le chapitre IV; ils arrivèrent tous à Oufa avec Tevkélef, en janvier 1733. Là Tevkélef les quitta et se hâta de se rendre seul à Pétersbourg, tant pour rendre compte de ce qui lui était arrivé, que pour obtenir la permission d'amener à la cour l'ambassade kirghize. Son arrivée inattendue causa au ministère de l'impératrice Anne autant d'étonnement que

de plaisir. On le croyait ou mort ou réduit en esclavage; et le collége des affaires étrangères avait même envoyé à Oufa de l'argent pour le racheter. Peu s'en fallut que cela ne mît fin à tous les projets politiques qu'avaient fait naître les propositions d'Aboulkhaïr. Mais tout à coup Tevkélef arriva à Pétersbourg d'un air triomphant, fit son rapport sur les succès qu'il avait obtenus, sur l'arrivée à Oufa de l'ambassade kirghize, et enfin sur le serment des Karakalpaks, qu'il avait récemment reçu.

A la même époque, Chémiaka, khan de la Moyenne-Horde, envoya à Oufa des députés pour exprimer son repentir sur les hostilités commises après la prestation du serment, et pour offrir de nouveau de se soumettre à la Russie.

Ces agréables nouvelles ranimèrent toutes les anciennes espérances; Tevkélef, après avoir été reçu à la cour avec toute la considération qu'il méritait, fut de nouveau envoyé à Oufa pour amener à Pétersbourg le sultan Erali avec toute sa suite.

Ces voyages et ces pourparlers prirent toute l'année 1733, et l'ambassade kirghize n'arriva à Pétersbourg qu'au mois de janvier 1734.

Au mois de février les sultans Erali et Niaze, les anciens qui les accompagnaient, de même que les prétendus représentants de la Grande-Horde envoyés par Aboulkhaïr, furent solennellement présentés à l'impératrice. Erali prononça à cette occasion une courte harangue dans laquelle il annonçait la soumission de son père et de toute la nation des Kirghiz-Kazaks, et priait de le recevoir sous la protection et la dépendance de la Russie.

L'impératrice écouta très-gracieusement ce discours, et ordonna de faire de riches présents à chacun des membres de l'ambassade; elle leur fit procurer, aux frais de la couronne, toutes les commodités et tous les plaisirs imaginables pendant le temps de leur séjour à Pétersbourg.

Leur retour ne put avoir lieu que quand on eut mûrement

examiné toutes les demandes d'Aboulkhaïr, qu'on les eut fait accorder avec les intérêts de l'empire, et qu'on eut définitivement statué sur les principes qui devaient faire la base de la conduite du gouvernement russe avec les Kirghiz. La décision de toutes ces affaires demandait du temps : en attendant, pour ne pas laisser Aboulkhaïr dans l'incertitude sur le sort de son fils, et sur les propositions qu'il avait faites, on lui envoya, le 20 avril, par deux Kirghiz attachés à l'ambassade, une lettre patente dans laquelle on lui exprimait d'abord la reconnaissance qu'on lui devait pour les peines qu'il s'était données afin d'amener la Grande et la Moyenne-Horde à se rendre vassales de la Russie, et on le chargeait en même temps de les affermir dans l'obéissance[1]; 2° on lui annonçait que son fils avait été, ainsi que sa suite, très-gracieusement reçu par l'impératrice, et qu'ils retourneraient bientôt chez eux; 3° que les rapports donnés par Tevkélef, ayant fait connaître l'ambition d'Aboulkhaïr, on lui enjoignait de vivre en bonne intelligence avec les hordes et avec les Karakalpaks.

Après avoir, de cette manière, tranquillisé pour un temps Aboulkhaïr, qui se consumait dans une longue attente, on continua l'examen de ses promesses et de ses propositions, pour les faire concorder avec le bien de l'empire. Il s'obligeait verbalement et par écrit : 1° à maintenir la sûreté des frontières russes contiguës à sa horde; 2° de défendre les caravanes de marchands, et de les escorter à travers les steppes des Kirghiz; 3° de fournir, en cas de besoin, comme les Kalmouks et les Bachkirs, des troupes levées parmi ses sujets; 4° de payer en peaux de bêtes un tribut ou iassak.

Il ne put mettre à exécution aucune de ces promesses; car, comme tous les autres khans ses successeurs, il n'avait pas assez d'autorité sur ses sujets. Plusieurs expériences prouvèrent bientôt l'impossibilité où il était de remplir la première et la

[1] Nous devons faire observer ici que le sultan Erali n'avait avec lui aucun député de la Moyenne-Horde.

seconde promesse. On n'eut pas occasion au commencement de lui rappeler la troisième, mais la suite prouva qu'elle était aussi hasardée que les autres. Le gouvernement crut devoir d'abord refuser la quatrième, et ensuite il n'en fut plus jamais question, la chose étant regardée comme impossible.

En échange de ces promesses si pompeuses, Aboulkaïr, par le moyen de son fils et de Tevkélef, demandait surtout deux choses : « de confirmer à jamais la dignité de khan dans sa famille, et de construire au confluent de l'Ori et de l'Oural une ville et un fort, qui pussent lui servir d'asile en cas de danger. »

Les demandes du khan fixèrent l'attention du gouvernement, et on chargea d'y satisfaire le conseiller d'état Kirilof, qui s'était fait distinguer par ses connaissances géographiques, qui composait des cartes, et avait recueilli sur la haute Asie des notions si détaillées qu'elles avaient excité une admiration aussi générale que méritée. En outre il avait conservé tous les mémoires de Pierre Ier relatifs à ses vues et à ses projets sur les principautés asiatiques limitrophes de la Russie. Ces circonstances le déterminèrent à rédiger et à présenter au cabinet de l'impératrice deux projets concernant les Kirghiz-Kazaks et leurs voisins, sur les moyens de les maintenir dans l'obéissance et de les gouverner; sur la nécessité de construire, à cet effet, la ville et le fort demandés par Aboulkhaïr; enfin, sur les avantages politiques et financiers que pouvait donner la possession des steppes des Kirghiz-Kazaks. Ses opinions étaient si bien fondées et promettaient tant d'avantages, que le ministère et l'impératrice elle-même ne purent se dispenser de les approuver.

Ayant donc pris ces opinions pour règle de conduite, on décida de confier à Kirilof lui-même l'exécution de tous les projets du gouvernement à l'égard des nouveaux sujets, et on lui remit tous les pouvoirs et les moyens nécessaires à leur succès; on envoya avec lui quelques ingénieurs pour la construction des forts, quelques géodésistes pour la lévée des cartes, et trois officiers de marine avec des constructeurs et

des matelots, pour bâtir et conduire des vaisseaux. Il fut rejoint à Moscou par des employés aux mines, des officiers d'artillerie, un historiographe, un botaniste, un apothicaire, un peintre, un médecin, des étudiants de l'école slavéno-latine, et plusieurs autres employés de différentes classes chargés de diverses fonctions [1]. A Kazan il prit le commandement d'un régiment entier, et une artillerie suffisante. A Oufa se réunirent à lui un bataillon d'infanterie, un nombre proportionné de Cosaques et plusieurs autres détachements de troupes tant régulières qu'irrégulières. On laissa à Kirilof la libre disposition d'une partie des revenus d'Oufa pour subvenir aux frais de l'expédition. On lui donna en outre, comme aide et interprète pour ses rapports avec les Kirghis, Mourza Tevkélef, dont nous avons déjà parlé, et qu'on avait élevé au grade de colonel pour sa prudente conduite pendant son séjour dans les hordes, et pour avoir amené les sujets d'Aboulkhaïr à prêter serment.

Voici les articles les plus remarquables de l'instruction donnée à Kirilof au moment de son départ. Elle lui prescrivait :

1° De bâtir une ville et un fort à l'embouchure de l'Ori, et de chercher à y attirer des habitants;

2° D'envoyer les lettres patentes qu'il avait pour Aboulkhaïr, pour Chémiaka, khan de la Moyenne-Horde, pour les chefs de tribus de la Grande-Horde, et pour le khan des Karakalpaks;

3° D'inviter les khans et les anciens ou chefs de tribus de toutes ces hordes à venir le trouver;

4° D'exiger de la Grande et de la Moyenne-Horde la prestation du serment;

5° De renvoyer sous bonne escorte le sultan Erali à son père.

[1] A cette époque Kirilof demanda et obtint qu'il lui fût envoyé quelques jeunes officiers du corps des cadets, afin qu'ils étudiassent sous ses yeux les langues ainsi que les mœurs et les usages de l'Asie, et que, par là, ils devinssent capables d'occuper par la suite des places dans ces contrées. Cette idée, digne d'être imitée, fait le plus grand honneur à la prévoyance de Kirilof.

6° De maintenir les Kirghiz-Kazaks dans l'obéissance par la douceur et les présents ou par la force et la terreur, selon les circonstances;

7° Dans le cas où Aboulkhaïr ou d'autres khans et des Kirghiz du commun voudraient faire paître leurs troupeaux aux environs de la nouvelle ville, de leur assigner des emplacements à cet effet; et dans le cas où les khans voudraient avoir des maisons, soit comme pied-à-terre, soit pour y demeurer, d'en faire bâtir sous les murs de la ville selon leur coutume; de leur accorder de même la permission de bâtir des mosquées, mais d'y entretenir une garde pour un service d'honneur et de surveillance;

8° De désigner le fleuve Oural comme frontière, et de veiller à ce qu'aucun Kirghiz ne le passât sans permission;

9° D'établir pour les affaires litigieuses un tribunal composé d'officiers russes et de Kirghiz pris parmi les plus distingués, tels que les fils des khans et des autres sultans ou des anciens; et de faire que chacun fût jugé dans ce tribunal selon les coutumes de son pays;

10° Après la fondation de la ville, et après une conférence avec Aboulkhaïr, de profiter de la première bonne occasion d'envoyer une caravane avec des marchandises en Boukharie et plus loin, s'il était possible; de même de chercher à attirer en Russie des marchands des différentes parties de l'Asie;

11° D'envoyer avec la première caravane des géodésistes pour examiner les lieux et en lever les plans;

12° De chercher autant que possible les mines et d'examiner l'endroit où, suivant Aboulkhaïr, il y avait de l'or;

13° De chercher à établir un port sur la mer d'Aral, et d'y tenir des bâtiments armés, et à cet effet de construire au commencement quelques chaloupes sur le Jaïk (l'Oural), et, après les avoir démontées, de les tenir toujours prêtes avec tous leurs agrès; et lorsque la ville sera construite, et que les liaisons avec les Kirghiz et les Karakalpaks auront pris de la consistance, de transporter pendant l'hiver, du consentement

d'Aboulkhaïr et des princes kirghiz, ces vaisseaux ainsi démontés sur la mer d'Aral, et là de les mettre en état et de les armer d'artillerie;

14° D'acheter dans les moments favorables des chevaux kirghiz pour la cavalerie;

15° D'agir dans la découverte, l'exploitation et la vente des métaux (l'or et l'argent exceptés) que l'on pourrait trouver dans les steppes des Kirghiz, selon les principes du commerce sans perdre de temps à l'observation des formes.

Pour faciliter à Kirilof l'exécution des ordres dont il était chargé, il fut enjoint à chacun et en tous lieux de lui donner tous les secours possibles.

On lui remit des instructions diplomatiques complémentaires dont le but était:

1° De surveiller les Bachkirs, parmi lesquels avaient eu lieu jusqu'alors des désordres fréquents;

2° De surveiller de même les Kirghiz-Kazaks;

3° Si les uns ou les autres venaient à remuer, d'employer un peuple contre l'autre pour ménager les troupes russes;

4° De chercher à se procurer promptement des notions certaines sur les peuples limitrophes;

5° D'observer surtout la conduite des Zungars, de chercher les moyens de mettre fin à leurs incursions sur les colonies de la Sibérie, et de les détourner de lever des tributs sur les peuples nommés Dvoiedantsy : si l'on remarquait quelque mouvement de leur part, d'en faire rapport sur-le-champ au collége des affaires étrangères, et d'en informer les commandants des frontières;

6° De ne donner à Aboulkhaïr, dans la guerre contre les Khiviens, d'autres secours que de la poudre et des armes, mais point de troupes auxiliaires.

Nous nous faisons un devoir de transcrire ici dans toute leur étendue les lettres patentes remises à Kirilof pour la Moyenne et la Petite-Horde. La première fut remise à Aboulkhaïr après l'arrivée de Kirilof sur les lieux; la seconde ne

put être envoyée à cause de la mort du khan Chémiaka, à qui elle était adressée.

Les voici l'une et l'autre.

Nous, par la grâce de Dieu, Anne, impératrice et autocratrice de toutes les Russies, etc., etc.

A Aboulkhaïr, khan et ancien de la horde kirghiz-kazak, et à toute l'armée kirghiz-kazak, de notre majesté impériale, salut.

Nous espérons que les anciens des Kirghiz : Tatlymbet-Batyr, Baïbek-Telengoute, qui se trouvèrent ici près de ton fils Erali, et que nous t'avons renvoyés, accompagnés de trois Bachkirs, avec une gracieuse lettre patente, sont déjà arrivés près de toi. Cette lettre patente t'apprend, Aboulkhaïr-khan, notre grâce impériale envers toi, et que ton fils est gracieusement entretenu près de nous. Et aujourd'hui, nous, grande souveraine, notre majesté impériale, par une bonté particulière pour toi, Aboulkhaïr-khan, notre sujet, et pour les anciens et pour toute la nation des Kirghiz-Kazaks, avons très-gracieusement accédé à ta prière, Aboulkhaïr-khan, et avons daigné envoyer d'ici notre conseiller d'état Ivane Kirilof et notre colonel Mourza Mahmet Tevkélef, et avons ordonné de construire une ville à l'embouchure de l'Ori, et de la munir d'hommes, d'artillerie, de mortiers, de canons et d'autres munitions de guerre, pour te protéger et te défendre plus facilement et plus promptement, toi notre sujet Aboulkhaïr-khan, et les anciens et toute l'armée, ainsi que les autres khans et anciens des hordes kirghiz-kazaks et karakalpaks qui se sont soumis à nous, ainsi que toute l'armée et l'ambassade, contre vos ennemis et les nôtres; en quoi il a été donné, de la part de notre majesté impériale, tout pouvoir au conseiller d'état Kirilof et au colonel Tevkélef; et avec eux sont renvoyés vers toi ton fils Erali-sultan, ton frère Niaze-sultan, et avec eux les anciens et leur suite avec des récompenses de notre majesté impériale, données à leur départ et pour que leur voyage se fasse avec plaisir; et toi, Aboulkhaïr, khan de la horde des Kirghiz-Kazaks, ainsi que les anciens, l'armée et toute la horde kirghiz-kazake, voyant la grâce de notre majesté impériale pour toi, es tenu de nous rendre d'importants services; et comme, à la première occasion, pendant la construction de la ville ainsi que toujours, tu dois la préserver de toute attaque imprévue de la part des ennemis, et avertir à temps nos conseiller d'état Kirilof et colonel Tevkélef, et nos armées, selon les circonstances, de toute espèce d'intentions et machinations mauvaises et contraires, et confirmer là dedans nos susdits sujets les khans, les anciens et l'armée, et agir en tout selon le serment d'obéissance que toi, Aboulkhaïr-khan, et les anciens et l'armée avez prêté. Au reste, lesdits Kirilof et Tevkélef ont de nous un ou-

kase plus étendu à te communiquer, et ils t'assureront de bouche de la faveur de notre majesté impériale; c'est pourquoi, Aboulkhaïr-khan, vois-les souvent, et crois ce qu'ils te diront sur les affaires qui auront lieu, et exécute en conséquence.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 10 juin 1734.

Sur la lettre patente originale se trouvait le cachet de sa majesté impériale.

Nous, par la grâce de Dieu, Anne, impératrice et autocratrice de toutes les Russies, etc., etc.

A notre sujet Chémiaka-khan, aux anciens et à toute l'armée des Kirghiz-Kazaks de la Horde-Moyenne, de notre majesté impériale, salut.

Il est connu à nous, grande souveraine, à notre majesté impériale, comment en 1731, toi Chémiaka, ainsi que pendant le séjour à la horde des Kirghiz-Kazaks de notre envoyé Mourza Tevkélef, tu es entré sous notre obéissance et nous as juré fidélité; et ensuite, violant ce serment, les Kazaks de ta horde ont voulu attaquer nos sujets bachkirs et commettre des dégâts chez eux, et ensuite toi-même, Chémiaka, tu es venu attaquer les mêmes Bachkirs avec tes Kazaks, et comme dans la première attaque, de même, dans la seconde, vous avez été vaincus par lesdits Bachkirs, nos sujets; et, dans cette seconde attaque, n'en étant pas venu aux extrémités, mais vous étant réunis avec les Bachkirs, vous vous êtes réconciliés; et toi, Chémiaka, et les anciens et toute l'armée, avez de nouveau, comme auparavant, juré fidélité à nous, grande souveraine, à notre majesté impériale, et avez envoyé des députés exprès à Oufa, avec une très-humble prière pour vous recevoir au nombre de nos sujets; lesquels députés t'ont été renvoyés. Et puisqu'aujourd'hui, par un très-gracieux désir de notre majesté impériale, ont été envoyés notre conseiller d'état Ivane Kirilof, et le colonel Mourza Tevkélef, nommé plus haut, pour bâtir une ville à l'embouchure de la rivière d'Ori, et qu'il leur est donné tout pouvoir de déclarer au khan et aux anciens de la horde des Kirghiz-Kazaks, et à toute l'armée, notre consentement, et d'assurer de nos bonnes grâces nos fidèles sujets, et de recevoir le serment de ceux qui voudraient être dans notre dépendance. A cet effet, nous, grande souveraine, notre majesté impériale, d'après notre pouvoir d'autocratrice, et surtout d'après notre miséricorde pour le peuple kirghiz-kazak, te pardonnons très-gracieusement, khan Chémiaka, à toi, aux anciens et à toute l'armée kirghize de la Horde-Moyenne, la violation de ton premier serment, si, selon votre intention, vous désirez passer sous notre domination et y rester; et pour ce que toi, khan Chémiaka, et toute l'armée kazake de la Moyenne-

Horde, avez à faire, et comment il convient de vous conduire, vous le saurez par notre oukase, qu'ont là-dessus à vous déclarer le conseiller d'état Ivane Kirilof et le colonel Tevkélef.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 10 juin 1734.

L'original de cette lettre patente était également revêtu du sceau de l'impératrice.

Muni de ces lettres, accompagné du sultan Erali, de sa suite et de Tevkélef, Kirilof, après avoir présenté ses respects à l'impératrice, partit de Pétersbourg le 15 juin 1734.

L'étendue des moyens qu'on lui avait donnés, l'indulgence et la libéralité que mit le gouvernement à satisfaire à toutes ses demandes, l'autorité dont on l'avait investi, les priviléges accordés à la ville d'Orenbourg qu'on se proposait de bâtir, le zèle que l'on mit sur-le-champ à ouvrir des relations avec les nouveaux sujets, tout fait voir quelle importance mettait le cabinet de Saint-Pétersbourg à la soumission des Kirghiz, et combien d'avantages l'on en attendait. Malheureusement la plupart des projets que l'on avait formés là-dessus restèrent sans exécution, d'abord à cause de la révolte des Bachkirs, ensuite à cause de la mort prématurée de Kirilof.

La nouvelle commission dont on l'avait chargé pendant son voyage de Pétersbourg à Oufa eut le même sort. A cette époque éclatèrent des troubles parmi les Kalmouks du Volga, et il fut ordonné à Kirilof de disposer les Kirhgiz-Kazaks à les punir, s'ils ne rentraient pas bientôt dans le devoir[1].

Au lieu de s'occuper de toutes ces affaires politiques avec les Kirghiz, Kirilof, à son arrivée sur la frontière, ne put s'occuper que du soin d'apaiser la révolte des Bachkirs.

Ce peuple mit des entraves à l'exécution de tous les nouveaux projets. Depuis l'époque de sa soumission à la Russie, les limites des terres qu'il occupait n'étant pas fixées, il avait pleine liberté d'étendre de tous côtés ses campements, et l'entière facilité, non-seulement de traverser librement le Jaïk et d'atta-

[1] Voyez, au collége des affaires étrangères, l'oukase du 26 août 1734, sous le nom de Kirilof.

quer les Kirghiz, mais encore de profiter de la première circonstance favorable pour se soulever contre la Russie elle-même.

La construction de villes sur le Jaïk et la fixation des frontières sur ce fleuve laissant les Bachkirs entourés de colonies et de troupes russes, ils sentirent leur danger. Pour empêcher l'exécution de ces mesures ils formèrent le projet de s'opposer au passage de Kirilof vers l'embouchure de l'Ori, où il avait ordre de jeter les fondements de la nouvelle ville et de la forteresse.

Cependant cette tentative fut infructueuse : quoique quelques détachements eussent souffert de leurs attaques, Kirilof lui-même atteignit son but, et le 15 août 1735 il jeta les fondements de la nouvelle ville sur l'emplacement actuel de la forteresse d'Orskaïa.

Aussitôt que les fortifications commencèrent à s'élever, et qu'on y eut introduit des troupes et de l'artillerie, on envoya à la horde le sultan Niaze, parent d'Aboulkhaïr-khan, avec quelques anciens pour annoncer au khan qu'on avait satisfait à sa demande, c'est-à-dire qu'on avait bâti Orenbourg sur l'emplacement qu'il avait choisi, et pour l'inviter à se rendre avec tous les chefs des hordes au printemps de 1736 dans la nouvelle ville pour y conférer avec Kirilof. On renvoya à la même époque dans leur patrie des marchands de Tachkent venus en Russie avec des marchandises. Pour les engager à venir commercer dans la nouvelle ville, on leur donna différents secours, on leur distribua beaucoup de présents, et on leur fit connaître les priviléges accordés à Orenbourg.

Cependant la révolte des Bachkirs, loin de s'apaiser, devenait de plus en plus violente et l'on ne cessait d'attaquer les bagages de nos armées. On désigna pour les forcer à la soumission le comte Roumiantsof, général en chef des armées, père du célèbre Zadounaïsky[1], et Kirilof, s'occupant sans cesse avec lui des affaires des Bachkirs, n'eut pas le temps d'entrer en rapport plus direct avec les Kirghiz-Kazaks.

[1] C'est à dire : *d'au delà du Danube*, surnom donné au celèbre Romantzof après sa campagne de Turquie. *Note du traducteur.*

Ces circonstances lui firent voir qu'il était indispensable d'avoir, indépendamment de la ligne de forteresses sur le Jaïk, une autre ligne aussi fortifiée depuis ce fleuve jusqu'à la Samara, pour garantir la sûreté des relations de la Russie avec ses colonies du Jaïk. Kirilof, aussitôt qu'il en vit la possibilité, travailla à l'établissement de l'une et de l'autre. D'après ses rapports au cabinet impérial [1], on voit qu'en 1736, outre la forteresse d'Orenbourg, il avait fondé sur le Jaïk les forts de Gouberlinsk et Ozernaïa, qui existent encore aujourd'hui, et trois portes fortifiés, Sredny, Berdskoï et Krylof. Nous ne parlons pas ici des forts élevés sur la Samara et dans l'intérieur du pays des Bachkirs, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec notre sujet.

L'arrivée des troupes russes sur l'Oural ne pouvait manquer d'influer, ne fût-ce que momentanèment, sur la tranquillité des hordes kirghizes. Mais cela ne les empêcha pas de ruiner les sujets russes à l'occident.

Quoique Kirilof n'eût pas réussi à voir les princes kirghiz et par conséquent n'eût pu mettre à exécution l'ordre qu'il avait reçu de préparer leurs hordes à attaquer les Kalmouks du Volga qui se soulevaient, cependant les Kirghiz n'avaient pas besoin d'être excités à un acte où ils étaient portés naturellement.

A peine eurent-ils appris les désordres qui avaient lieu sur le Volga, qu'ils se hâtèrent d'aller piller les Kalmouks [2]. L'heureuse issue de cette expédition, l'enlèvement de beaucoup de prisonniers et de bestiaux en 1736 ne purent satisfaire l'avidité des Kirghiz. Ils réitérèrent leurs attaques en 1737, et revinrent chez eux avec un butin considérable.

On chargea Kirilof [3] de faire sentir à Aboulkhaïr combien les ravages qu'exerçaient ses sujets contre ceux de l'empire

[1] Voyez le rapport du 27 octobre 1736.

[2] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 9 février 1737, sous le nom de Kirilof, et les copies jointes à cette pièce des rapports du prince Repnine et de Béclémichef.

[3] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 8 mars 1737.

étaient contraires aux vues du gouvernement, et de prendre des mesures pour les empêcher à l'avenir de commettre de semblables violences. Cette exhortation n'atteignit pas son but; car Kirilof, qui avait passé l'hiver de 1736 à 1737 à rédiger des projets pour régler les affaires des Kirghiz, projets qu'il était fermement résolu de mettre à exécution au printemps, mourut au mois d'avril de la même année.

Il est surtout fâcheux qu'il n'ait pas eu le temps d'exécuter deux choses : la première d'avoir une conférence avec le khan et les chefs de tribus qui, d'après son invitation, devaient arriver bientôt à Orenbourg; et en second lieu d'envoyer à Tachkent une caravane qui eût été guidée par des marchands de Tachkent venus à Kazan par Orenbourg, en 1736. Elton, capitaine de marine au service de l'Angleterre, devait accompagner cette caravane en qualité de marchand [1], pour recueillir des notions sur la principauté de Tachkent, et surtout pour reconnaître la mer d'Aral, sur laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, on se proposait d'établir une flottille. L'instruction d'Elton était déjà écrite et on la trouva dans les papiers de Kirilof après sa mort; mais elle resta sans aucun effet, ainsi que le projet de bâtir à l'embouchure du Syr, sur la mer d'Aral, une ville qu'on se proposait d'abord de peupler de criminels condamnés à l'exil [2].

L'importance des affaires confiées à Kirilof, et les suites qu'on en esperait, exigeaient qu'on choisît pour le remplacer un homme aussi habile qu'actif, et c'est ce qu'on fit. Tatistchef, connu par son Histoire de Russie, fut nommé chef de l'expédition kirghize, ou comme on disait alors de l'expédition d'Orenbourg. On fit sur-le-champ connaître cette nomination à la Moyenne et à la Petite-Horde kirghize par deux lettres patentes au nom de l'impératrice; l'une fut immédiatement remise à Aboulkhaïr; l'autre, adressée au défunt khan Chémia-

[1] Ce même Elton passa ensuite au service de shah Nadir, et fut cause d'éclaircissements diplomatiques entre les ministères russe et anglais.

[2] Un oukase fut donné à ce sujet le 11 février 1736.

ka, ne fut point expédiée, et se trouve encore aujourd'hui dans les archives de la commission des frontières à Orenbourg[1].

La révolte des Bachkirs n'était pas encore apaisée; Aboulkhaïr craignant d'y prendre quelque part proposa de lui-même à Tatistchef ses secours pour réduire les rebelles. L'autorité supérieure, informée de cette proposition, permit de l'accepter[2] et autorisa le khan à entrer dans le pays des Bachkirs, à condition cependant qu'en agissant contre les rebelles, il laisserait en repos ceux qui étaient demeurés fidèles, et défendrait au besoin leurs personnes et leurs propriétés. Au mépris de cet ordre, Aboulkhaïr pilla pendant deux mois consécutifs le pays des Bachkirs sans distinction de rebelles ni de sujets demeurés fidèles, et la suite prouva qu'il n'avait d'autre but en proposant ses services que de se gorger de butin lui et ses Kirghiz. On assure même qu'il avait l'intention de faire son fils khan des Bachkirs, et qu'en entrant dans le pays de ce peuple, il s'était déclaré son protecteur et son défenseur auprès du gouvernement russe; mais voyant sa fourberie sans succès, il commença le pillage. En conséquence on ordonna de le faire sortir au plus tôt du pays des Bachkirs. Tatistchef exécuta cet ordre avec douceur et sans querelle.

Cependant le fils d'Aboulkhaïr-khan, Erali, restait en otage à Orenbourg.

Pendant qu'Aboulkhaïr exerçait ses ravages contre les Bachkirs, une partie de sa horde, qui campait à l'embouchure de l'Oural, renouvela ses attaques contre les Kalmouks, et, dans une de ses incursions, fit prisonniers beaucoup de Russes[3]. Craignant la juste punition de leurs méfaits, Aboulkhaïr et ses partisans n'apprirent qu'avec terreur que Tatistchef s'approchait d'Orenbourg avec des troupes, au mois de juillet 1738. Ils croyaient que cette armée, à laquelle et d'après la renom-

[1] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 30 décembre 1737.

[2] Oukase du collége des affaires étrangères, du 22 mars 1738.

[3] Voyez, dans les archives du collége des affaires étrangères, les rapports envoyés d'Astrakhan, et l'oukase du 6 février 1738, adressé à Tatistchef.

mée s'étaient réunis quelques milliers de Kalmouks, venait pour les punir, tandis que Tatistchef qu'elle escortait n'avait d'autre but que d'entamer des conférences avec le khan et les principaux sultans kirghiz.

Désirant s'assurer de ses intentions, ils envoyèrent à la rencontre de Tatistchef Batyr Boukenbaï, dont nous avons déjà parlé, et qui était généralement respecté. Le but ostensible de sa mission était de s'informer du temps où Aboulkhaïr devait venir à Orenbourg et du nombre de sultans qui devaient l'accompagner; le but véritable était de reconnaître la force de l'armée et de savoir s'il y avait des Kalmouks.

Quoique Boukenbaï eût tranquillisé ses compatriotes à ce sujet, cependant Aboulkhaïr qui sentait ses crimes fut longtemps avant de se décider à se rendre à Orenbourg. Enfin il arriva, et s'arrêta avec toute sa suite sous les murs de la forteresse; mais il craignait de se rendre chez Tatistchef, et s'excusait sur ce qu'il ne convenait pas à la personne d'un souverain de faire la première visite à un général. Il tenait surtout à cette idée d'après les représentations des anciens qui l'accompagnaient. Mais Tevkélef, en sa qualité de coreligionnaire et d'ancienne connaissance, le tranquillisa et le détermina à renoncer à une prétention orgueilleuse. L'assurance qu'il se rendait au camp impérial et non chez le conseiller d'état Tatistchef le décida à rabattre de ses prétentions et à se rendre à Orenbourg, qui n'était alors qu'un camp fortifié.

L'entrevue fut assignée pour le mois d'août 1738.

Pour la rendre plus pompeuse, et frapper par là l'esprit des Asiatiques, qui aiment le faste en tout, on envoya au devant du khan un major avec une compagnie de dragons, deux pelotons de grenadiers, la musique militaire, et douze chevaux de haras. Ce détachement ayant rencontré Aboulkhaïr sur le chemin, l'escorta jusqu'à Orenbourg. Les autres troupes qui se trouvaient dans la ville mises sous les armes bordaient la route, et lorsque le khan passa près de l'artillerie, elle le salua de neuf coups de canon. En descendant de cheval près de la tente de

Tatistchef, Aboulkhaïr fut reçu par un lieutenant; à la porte de la tente en dehors, il fut reçu par un major, et en dedans par un colonel. Le portrait de l'impératrice était placé dans le fond de la tente. Le khan était attendu au milieu de la salle par le chef principal entouré des officiers supérieurs et subalternes. Aboulkhaïr prononça en s'approchant de lui un discours dans sa langue dont voici la traduction :

« Sa majesté l'impératrice de Russie surpasse tous les autres souverains, de même que le soleil dans les cieux éclipse les autres astres. Quoique l'éloignement ne me permette pas de la voir, cependant je sens sa grâce dans le fond de mon cœur; et vous, seigneur et illustre chef, je vous considère comme la lune, éclairée de la lumière de sa majesté. C'est pourquoi je vous déclare ma soumission à elle et mon obéissance comme son fidèle sujet. Je vous félicite des victoires remportées sur l'ennemi, et vous souhaite des succès pour l'avenir. Je me mets moi-même, ma famille et mes hordes, sous la défense et la protection de sa majesté, comme sous l'aile d'un aigle puissant, promettant de ma part une soumission éternelle. Et vous, seigneur général et mon ami, je vous complimente sur votre arrivée ici; je confie à votre amitié moi et mes proches, et je vous assure ici d'une amitié réciproque de ma part[1]. »

Tatistchef lui répondit qu'il ne manquerait pas de faire connaître à l'impératrice sa soumission; il lui promit assistance et protection, et lui proposa cependant de prêter serment de nouveau. Aboulkhaïr lui répondit qu'il avait déjà prêté serment une fois, que malgré cela il était disposé à le prêter de nouveau. Alors on fit entrer dans la tente le plus ancien membre du clergé mahométan, avec le coran, et on apporta un tapis

[1] Ce discours n'a point été écrit, mais prononcé de vive voix, et ensuite placé dans la relation de la première visite du khan. C'est pourquoi nous nous sommes permis d'y corriger les fautes de traduction sans changer le sens. Rytchkof l'a placé dans son Histoire d'Orenbourg, en faisant de même quelques corrections à la traduction.

d'or sur lequel le khan se mit à genoux, et après avoir écouté la lecture du serment, il baisa le coran.

Immédiatement après la cérémonie, Tatistchef lui mit au côté un riche sabre monté en or, que le khan, comme une marque particulière de faveur, ne devait tirer que contre les ennemis de la Russie. Dans le même moment, les anciens et les Kirghiz du commun prêtèrent serment entre les mains de Tevkélef, dans d'autres tentes.

La cérémonie se termina par un repas, pendant lequel, pour divertir et pour étonner les convives, on but à la santé de l'impératrice et à celle de l'empereur, au bruit du canon.

Le lendemain le sultan Nourali, fils aîné du khan, arriva à Orenbourg. On lui rendit aussi de grands honneurs, quoique moindres que ceux qu'on avait rendus à son père; il prêta aussi serment en présence de Tatistchef, et reçut ensuite au nom de l'impératrice un sabre monté en argent.

Après la première entrevue du chef de l'expédition d'Orenbourg avec le khan, il y en eut bientôt plusieurs autres. Tatistchef et Aboulkhaïr se rendaient souvent, tant à Orenbourg, que hors de la forteresse, dans le camp du chef kirghis, des visites non-seulement publiques, mais aussi particulières. On arrêta dans ces diverses entrevues :

1° De renvoyer à la horde Erali-sultan, fils d'Aboulkhaïr, et demeuré en otage à Orenbourg, et de prendre à sa place Khodji-Akhmet, autre fils du khan.

2° Le khan s'obligea de délivrer et de renvoyer en Russie tous les prisonniers russes qui se trouvaient non-seulement à la horde, mais encore dans tous les pays voisins.

Remarquons en passant qu'il ne put jamais exécuter cette promesse, et qu'en la faisant il était sûr de l'impossibilité de tenir parole.

3° Pour mieux prouver sa soumission Aboulkhaïr exprima, en 1739, le désir d'envoyer à la cour son épouse la khanesse Papaï; le but de ce projet était sans doute la curiosité, jointe à l'espérance de recevoir de riches présents.

4° En reconnaissance de toutes les faveurs qu'il avait reçues, le khan proposa et s'engagea solennellement à défendre et à protéger les caravanes russes à leur passage par les steppes des Kirghiz. D'après ces assurances, Tatistchef envoya à cette époque même la première caravane à Tachkent; une partie des marchandises appartenait à la couronne; le lieutenant Muller fut nommé chef de cette caravane, et on lui adjoignit un officier géodésiste pour les levées géographiques.

Cette caravane traversa heureusement la Petite et la Moyenne-Horde, et fut pillée dans la Grande à deux journées de Tachkent.

Avant le départ du khan pour ses steppes on distribua au nom de l'impératrice de riches présents, tant à lui qu'aux sultans, aux anciens, et même aux simples Kirghiz de sa suite.

La Moyenne-Horde n'avait point encore à cette époque élu de khan pour remplacer Chémiaka; mais elle était gouvernée par deux khans, Aboul-Mahmet et Ablaï, que Tatistchef avait invités à venir aux conférences d'Orenbourg en même temps que Chémiaka; cependant aucun d'eux ne s'y rendit. C'est pourquoi on leur envoya un officier pour reconnaître leurs dispositions à l'égard de la Russie, et pour s'informer des raisons qui les avaient empêchés de venir à Orenbourg. Cet envoyé fut de retour à la fin d'août 1738, et amena avec lui quelques anciens qui déclarèrent à Tatistchef qu'Aboul-Mahmet et Ablaï n'avaient pu répondre à son invitation, qu'à cause de l'éloignement de leurs aouls, qui se trouvaient sur l'Irtych; mais qu'ils ne manqueraient pas d'arriver au printemps suivant, et qu'ils prêteraient serment de fidélité.

Cependant cette entrevue même n'eut pas lieu; car Tatistchef partit pour Pétersbourg au commencement de 1739, et la première nouvelle qu'apprit son successeur le prince Ouroussof, qui n'arriva à Orenbourg qu'à la fin de l'été, fut que deux caravanes russes, parties depuis peu d'Orenbourg, avaient été pillées presque sur notre frontière par les Kirghiz de la Petite-Horde: telles furent les premières preuves de la protec-

tion promise à notre commerce d'Asie par le khan Aboul khaïr.

On eut une seconde preuve de l'impuissance des princes, ou pour mieux dire des chefs kirghiz, lorsqu'en 1740 Karasakal, chef des rebelles bachkirs, s'enfuit au delà du Jaïk avec ses complices : le khan et les sultans refusèrent positivement d'arrêter ces déserteurs.

Toutes ces circonstances, et surtout le pillage des caravanes, furent cause qu'en 1740 Aboulkhaïr se trouva embarrassé de paraître à Orenbourg pour y avoir une entrevue avec le prince Ouroussof, et il s'excusa sur ce qu'il était malade et trop éloigné.

A ces deux raisons, qu'il donnait ouvertement, il faut en joindre une troisième qui était secrète. Il savait qu'on attendait à cette époque à Orenbourg Aboul-Mahmet, nouveau khan de la Moyenne-Horde, dont il était l'ennemi, sur lequel il avait la prééminence et qu'il craignait de voir traité à l'égal de lui-même; et pour éviter les reproches et éloigner les soupçons, il envoya au prince Ouroussof les sultans Nourali et Erali ses fils.

On les reçut avec tous les honneurs qui avaient été rendus à leur père deux ans auparavant. On traita aussi avec des égards particuliers les Kirghiz qui les accompagnaient. Soixante-quinze anciens dînèrent à la table du chef, et on distribua en plein air des vivres et de la bière aux gens de leur suite.

Quoique le sultan Nourali fût déjà un homme fait, cependant son père lui avait donné pour gouverneur pendant son voyage en Russie, Batyr Djanibek, généralement estimé chez les Kirghiz et renommé pour son esprit. Il fut reçu à Orenbourg presque à l'égal des sultans, et reçut à la première conférence, en même temps qu'eux, de riches présents au nom du gouvernement russe.

La première visite des fils du khan au prince Ouroussof ne fut qu'une visite de cérémonies et de politesses mutuelles. A la seconde entrevue, il fut question des affaires de la horde.

Ils expliquèrent que la première caravane envoyée par Tatistchef avait été pillée par la Grande-Horde, sur laquelle ils n'avaient aucune espèce d'influence. Ensuite, à l'imitation de leur père, ils prirent sur eux de satisfaire aux demandes dont l'exécution était au-dessus de leurs forces; savoir: de restituer toutes les marchandises enlevées aux caravanes pillées près d'Orenbourg, et de rendre tous les prisonniers russes qui se trouvaient dans les hordes; enfin ils déclarèrent que leur père demandait quelques canons pour la guerre avec les Khiviens, et de plus qu'on bâtît une ville sur le Syr, après avoir préalablement levé le plan de l'emplacement qu'on lui destinait. En conséquence de cette demande, le prince Ouroussof envoya sur le Syr et de là à Khiva le géodésiste Mouravine et l'ingénieur Nazimof, qui, après avoir composé la première carte de la partie des steppes des Kirghiz et des terres de Khiva qu'ils avaient vues, revinrent en Russie un an après leur retour de cette mission. On refusa positivement de l'artillerie à Aboulkhaïr, sous prétexte qu'il n'y en avait que très-peu dans les forts construits sur l'Oural.

Nourali et Erali son frère n'étaient pas encore partis lorsqu'on vit arriver à Orenbourg Aboul-Mahmet, khan de la Moyenne-Horde, avec le sultan Ablaï, qu'on y attendait depuis longtemps. Ils étaient accompagnés d'un grand nombre de chefs de tribus, d'anciens, et de gens du commun. A la visite qu'ils rendirent au prince Ouroussof, ils furent reçus avec les mêmes honneurs qu'on avait rendus à Aboulkhaïr; mais en entrant dans la tente, au lieu de prononcer un discours, ils remirent chacun une lettre dont le contenu avait le même sens que le discours d'Aboulkhaïr: voilà pourquoi nous n'avons pas jugé à propos de transcrire ces lettres ici.

Le prince Ouroussof, après qu'elles lui eurent été lues par un interprète, y répondit par des compliments flatteurs, et leur promit, au nom de sa majesté impériale, ses bonnes grâces, son assistance et sa protection, dans le cas où ils se montreraient sujets fidèles. Ensuite il proposa au khan ainsi

qu'au sultan et aux Kirghiz de leur suite, de prêter serment. Aboul-Mahmet et Ablaï, se conformant sans délai à l'invitation du chef de l'expédition, se mirent aussitôt à genoux sur un tapis d'or, et, ayant ôté leurs bonnets, ils jurèrent fidélité selon leurs usages; ensuite ils baisèrent le coran, le mirent sur leurs têtes et apposèrent leur cachet au lieu de signature sur les feuilles où le serment était écrit. A leur imitation, cent vingt-huit anciens kirghiz de la Moyenn-Horde prêtèrent serment dans une tente voisine, et le peuple en plein air. Cette cérémonie fut suivie d'un repas, de salves d'artillerie, etc.

Le lendemain le khan, accompagné d'Ablaï, revint à Orenbourg pour discuter sur les affaires des Kirghiz; le prince Ouroussof, pendant cette conférence, insista surtout pour qu'ils escortassent les caravanes venant de Russie ou y retournant; pour qu'ils fissent rendre les marchandises enlevées par la Grande-Horde à la caravane de Muller, et qu'ils terminassent les différents qui existaient entre les Kirghiz et les Kalmouks du Volga. Ils ne purent satisfaire à la dernière demande, parce qu'elle dépendait d'un peuple plus habitué au pillage qu'à l'obéissance envers ses chefs. D'ailleurs, les Kalmouks avaient plus à souffrir de la Petite-Horde, comme étant la plus voisine. Nous ajouterons, pour preuve de ce fait, qu'en cette même année 1740 Aboulkhaïr lui-même envoya près de trois mille Kirghiz pour piller les oulouss kalmouks.

Il fut impossible de mettre à exécution la demande d'escortes pour les caravanes. Ablaï, plus puissant qu'Aboul-Mahmet, aurait pu prendre sur lui cette obligation; mais elle n'était avantageuse ni au peuple ni à ses chefs. Car, quelque élevé que fût le prix qu'on payait pour l'escorte, il ne pouvait compenser les bénéfices que les Kirghiz tiraient du pillage des marchandises.

Deux jours après la première entrevue avec les chefs de la Moyenne-Horde, le prince Ouroussof les invita, ainsi que les fils d'Aboulkhaïr, à venir voir l'exercice de l'infanterie et de l'artillerie. Aboul-Mahmet et Ablaï admirèrent les manœuvres

et surtout un feu d'artifice que l'on tira en leur honneur. Mais Nourali et Erali, pour éviter de se rencontrer avec Aboul-Mahmet, non-seulement ne se rendirent pas à l'invitation qu'ils avaient reçue, mais ils quittèrent Orenbourg le même jour, sans prendre congé du prince Ouroussof. La véritable raison de ce départ précipité fut, comme on l'apprit ensuite, la crainte d'être retenus en otages en Russie d'après l'instigation d'Aboul-Mahmet.

Le khan et les sultans quittèrent Orenbourg en donnant toutes les marques de soumission et de dévouement au gouvernement russe. Mais les événements de 1741 font douter de la sincérité de leurs démonstrations et de leurs promesses. Nous avons dit plus haut que Karasakal, chef des rebelles bachkirs, s'était retiré dans les hordes kirghizes. On ne sait quel est le khan ou le sultan qui le prit sous sa protection; mais il est reconnu que, s'étant donné pour frère de Galdane Tsyrène, général des Zungars, il alla dévaster les habitations de ces derniers à la tête d'un grand nombre de Kirghiz armés. Galdane, averti de cette attaque, envoya pour punir ces brigands une armée de quinze mille hommes, qui les poursuivit presque jusqu'à Orenbourg, à travers la steppe des Kirghiz, ravageant les aoûls qui se trouvèrent sur son passage, et tuant ou emmenant les hommes et les bestiaux. Ce furent les sujets d'Aboul-Mahmet et d'Ablaï qui eurent le plus à souffrir dans cette circonstance. Cela ferait supposer qu'ils avaient soutenu Karasakal et lui avaient donné des secours, ce qui leur avait attiré tant de malheurs. La marche rapide des Zungars fut arrêtée par le commandant d'Orenbourg, qui les voyant approcher de la frontière, leur envoya dire qu'ils violaient la paix qui subsistait entre la Russie et Galdane Tsyrène. Le chef de l'armée zungare se retira aussitôt après avoir déclaré que ni lui, ni son maître, n'étaient informés de la soumission des Kirghiz à la Russie, et que ces peuples, par leurs brigandages continuels, faisaient perdre patience à tous leurs voisins. On leur répondit qu'à l'avenir ils devaient adresser au gouvernement russe leurs

plaintes contre la Moyenne et la Petite-Horde, et non se faire justice eux-mêmes. On conçoit que ni Galdane ni son général ne purent comprendre la justice de cet éclaircissement diplomatique, et qu'ils continuèrent de se conduire à l'égard des nouveaux sujets russes tout comme au temps de leur indépendance.

Cet événement fut la cause de la demande que fit Aboul-Mahmet au gouvernement russe de bâtir une ville forte au milieu des pâturages de la Moyenne-Horde. Il savait qu'on avait fait une semblable promesse à Aboulkhaïr, et se regardait comme ayant droit d'être traité sur le même pied.

Quelque forte que fût la leçon donnée aux Kirghiz par les Zungars, cependant un orage plus terrible les menaçait au sud-ouest. Shah Nadyr, la terreur de l'Asie, s'approchait de Khiva, et l'ayant soumise, il pouvait facilement attaquer les hordes kirghizes. Le cabinet de Petersbourg avait pris déjà des mesures pour fortifier autant que possible sa nouvelle frontière sur l'Oural. Cette précaution fut inutile; car Nadyr passa à côté des steppes kirghizes sans y faire aucune attention. Il ne pouvait ignorer que la soumission d'un peuple nomade est en général difficile, et que le butin qu'on peut y faire est à peu près nul; ainsi donc il n'est pas étonnant qu'il ait laissé les Kirghiz en repos.

Aboulkhaïr s'empara de Khiva en 1741, et s'y trouvait lorsque les armées persanes entrèrent dans ce pays. Il avait alors près de lui Mouravine, géodésiste au service de Russie, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait été chargé, en 1740, d'examiner sur le Syr l'endroit où Aboulkhaïr avait démandé qu'on bâtît une ville. Comptant plus sur cet officier que sur ses sultans, il l'envoya de sa part à la rencontre du shah pour lui faire ses soumissions, et le prier de le laisser khan de Khiva. Nadyr reçut Mouravine très-gracieusement, lui fit des présents en argent et en habits, et il le chargea, en le renvoyant, de dire à Aboulkhaïr de se présenter lui-même au camp persan, où il serait reçu et récompensé comme un sujet de l'im-

pératrice de Russie avec laquelle le shah désirait de se maintenir en paix et en bonne intelligence [1].

Soit crainte, soit manque de foi aux paroles de Nadyr, soit à cause d'une conspiration ourdie par les Khiviens, Aboulkhaïr refusa de paraître devant le conquérant persan, et se retira dans sa horde. Les Khiviens eurent l'idée, après son départ, de résister à l'armée persane, et se renfermèrent dans la ville. Nadyr l'emporta d'assaut en trois jours [2] et donna aux Khiviens un de ses généraux pour khan; mais ce nouveau prince disposant de peu de troupes, les Khiviens ne tardèrent pas à s'en défaire.

On choisit Nourali, fils d'Aboulkhaïr, pour remplacer ce chef qui n'avait fait que paraître; mais son règne ne fut pas plus long que celui du premier. Ayant appris que Nadyr, irrité de la révolte des Khiviens, préparait une armée pour les punir, il se hâta de quitter Khiva et de rejoindre son père dans les pâturages de la Petite-Horde kirghize.

Cependant il ne s'y trouva pas encore en sûreté. Galdane Tsyrène impatienté des incursions des Kirghiz pendant qu'il faisait la guerre à la Chine, ayant terminé ses affaires les plus importantes, envoya de nouveau deux corps de troupes, dont l'un attaqua la Petite-Horde et l'autre la Moyenne. Aboulkhaïr eut aussitôt recours au gouvernement russe et lui demanda du secours. Le cabinet impérial, pour répondre aux désirs du khan, ordonna, en cas de danger, de le laisser entrer avec sa famille et ses serviteurs dans la forteresse d'Orenbourg.

Cette permission était un bienfait pour Aboulkhaïr; mais elle ne le mettait pas à couvert des attaques que les Zungars pourraient faire par la suite. Habitant la plupart du temps au milieu de ses steppes ou aux environs du Syr, il ne

[1] Nous citerons pour preuve de sa sincérité le fait suivant : Janaief, Tatar russe, amena à Samara dix esclaves russes, prisonniers à Khiva. Nadyr leur rendit la liberté, et fit donner à chacun cinquante roubles et un cheval pour retourner dans leur patrie.

[2] Voyez, dans les archives de la commission des frontières d'Orenbourg, les rapports du Tatar Janaief, déjà cité, et qui était lui-même à Khiva pendant le siége.

lui était pas toujours facile de chercher un refuge à Orenbourg trop éloigné de lui ; et les Zungars, en occupant la partie septentrionale des steppes des Kirghiz, pouvaient toujours lui en couper le chemin. A l'occident les Zungars auraient été aidés par les Kalmouks de même race qu'eux. La position d'Aboul-Mahmet et d'Ablaï était encore plus dangereuse ; leurs sujets étaient, dans beaucoup d'endroits, les plus proches voisins des Zungars, et souvent eux-mêmes vivaient en nomades plus près des terres de ces derniers que d'Orenbourg.

Le danger que justifiait l'enlèvement d'Ablaï, sultan zungar [1], fut cause que les chefs kirghiz se virent obligés, malgré leur dépendance de la Russie, d'avoir recours à la clémence de Galdane. Aboul-Mahmet lui envoya une ambassade pour lui faire ses soumissions, et enfin il lui donna son propre fils en otage [2]. Aboulkhaïr, qui surpassait Aboul-Mahmet en esprit, et qui demeurait plus près de la frontière russe, avait d'un côté moins à craindre des Zungars, et de l'autre avait aussi plus besoin de la protection de l'impératrice de Russie ; en conséquence il se décida à employer, dans cette circonstance, les ruses les plus déliées. Il fit dire par ses affidés à l'armée de Galdane qu'il était prêt à lui obéir, et qu'il lui enverrait des gages de sa soumission s'il le désirait.

Galdane ayant reçu cette nouvelle, et regardant sans doute Aboulkhaïr comme le plus puissant des princes kirghiz envoya lui-même ses officiers pour s'assurer de sa soumission et recevoir les otages qu'il avait promis. L'arrivée de ces députés ne fit pas perdre au khan, aussi rusé que fécond en ressources, sa présence d'esprit naturelle. Il ne voulait pas exécuter la demande des Zungars, et comme sujet russe, il craignait de le faire ; il résolut donc de les mener à Orenbourg, où il se dis-

[1] Voyez l'instruction donnée, en 1742, au major Miller qui fut alors envoyé d'Orenbourg à Galdane Tsyrène, et qu'on avait chargé de travailler à la liberté d'Ablaï.

[2] Voyez, dans les archives de la commission des frontières d'Orenbourg, les rapports du prince Irakof, qui avait été à la Moyenne-Horde en 1742.

posait à se rendre sur l'invitation de Néplouief, nouveau commandant de cette place. Il avait deux raisons pour en agir ainsi. D'abord il pouvait prouver par là au gouvernement russe sa confiance et sa stricte obéissance; ensuite s'excuser devant Galdane de ne lui avoir pas envoyé d'otages; car il était certain que le chef des frontières ne le lui permettrait pas.

Ce fut ce qui arriva. Aboulkhaïr était à peine arrivé à Orenbourg, que Néplouief déclara aux envoyés zungars que le khan de la Petite-Horde étant sujet de la Russie, n'avait pas le droit de traiter avec des princes étrangers, ni celui de leur donner des otages. On en dit autant pour la Moyenne-Horde et le khan Aboul-Mahmet. Les Zungars répondirent que les Kirghiz-Kazaks faisaient sans cesse des incursions sur leurs terres; qu'on ne pouvait être tranquille si on ne leur prenait pas des otages; qu'au reste ils avaient eux-mêmes offert de satisfaire à cette demande, de même que la Grande-Horde qui, étant devenue leur vassale, non-seulement donnait des otages, mais payait en outre un tribut, et qu'elle jouissait à cause de cela d'une tranquillité parfaite. On leur répéta encore que les sujets russes ne pouvaient ni faire, ni exécuter de semblables promesses sans le consentement de leur gouvernement. Néplouief prit sur lui-même le soin d'empêcher à l'avenir toute incursion des Kirghiz sur les terres des Zungars. On proposa ensuite aux députés de s'en retourner chez eux; mais ils répondirent que, quoiqu'ils fussent très-satisfaits de la réception de Néplouief, cependant ses paroles ne leur suffisaient pas; car connaissant de près les Kirghiz-Kazaks, qui trompaient également Russes et Zungars par leurs promesses de soumission, ils ne pouvaient attendre d'eux à l'avenir que pillage et brigandage; et qu'ainsi ils n'osaient s'en retourner sans otages. Enfin, ils dirent ouvertement qu'ils étaient venus de la part de leur khontaïdzi, non auprès du gouvernement russe, mais chez le khan Aboulkhaïr.

Néplouief et le khan eurent bien de la peine à les décider à partir avec les réponses qu'on leur avait données; mais ils quittèrent enfin Orenbourg pour s'en aller directement dans leur

pays. Pour mieux persuader à Galdane Tsyrène que les hordes kirghizes étaient vassales de la Russie, et pour faire remettre à Galdane une lettre de Néplouief, on fit partir avec ces députés le major Müller, qui avait été chef de la première caravane russe pillée par la Grande-Horde.

Tout ceci eut lieu au mois d'août 1742. A cette même époque Aboulkhaïr avec son fils Erali, le célèbre Batyr Djanibek, quelques sultans et anciens, et le bas peuple, qui se trouvait alors près de lui, prêtèrent serment de fidélité à l'impératrice Élisabeth. A cette occasion on fit faire après le repas, l'exercice à feu à une compagnie de grenadiers. Les envoyés zungars n'étaient pas encore partis, et Aboulkhaïr ne manqua pas de leur dire que, sous la protection de l'impératrice de Russie qui avait de semblables troupes, on pouvait être en sûreté.

Après le départ des envoyés, Néplouief fit tous ses efforts pour prouver à Aboulkhaïr que ni la Petite, ni la Moyenne-Horde ne devaient attaquer les domaines de Galdane Tsyrène. Aboulkhaïr parut se rendre à ces avis, et promit qu'à l'avenir ses sujets ne renouvelleraient pas leurs anciennes incursions.

De semblables avis étaient encore plus nécessaires à Aboul-Mahmet, khan de la Moyenne, qui était plus rapproché des Zungars, et qui avait éprouvé depuis peu avec quelle cruauté ils vengeaient leur sinjures. Néplouief l'attendait à Orenbourg à cette époque, et il n'était plus qu'à un jour de marche de cette forteresse; mais il retourna sur ses pas, d'après des bruits semés par Aboulkhaïr, qu'il serait, ainsi que ses anciens, retenu prisonnier à son arrivée sur le territoire russe. Espérant que la cause de l'éloignement d'Aboul-Mahmet serait toujours secrète, Aboulkhaïr faisait valoir à Néplouief sa soumission, qu'il opposait à l'obstination prétendue de son rival, auquel il cherchait tous les moyens de nuire. Le motif de ces menées d'Aboulkhaïr était non-seulement le désir de nuire à Aboul-Mahmet, mais encore celui de réussir dans un projet dont l'exécution était assez difficile. Il voulait, en échange de son fils Khodja-Akhmet alors en otage à Orenbourg, donner Tchin-

ghiz, un autre de ses fils. Mais ce dernier était fils d'une concubine et non d'une khanesse; et Néplouief, se conduisant d'après ses instructions et les avis de ses prédécesseurs, ne pouvait recevoir Tchinghiz au lieu du sultan Khodja-Akhmet. Le khan fut tellement irrité de ce refus qu'il voulait partir à l'instant; mais il s'apaisa bientôt, et consentit à attendre la décision de l'autorité suprême sur ce sujet.

Le caractère rusé, hypocrite, ambitieux et ardent d'Aboulkhaïr était entièrement opposé à la douceur et à la bonté d'Aboul-Mahmet. Celui-ci, à l'arrivée de l'interprète Ourazline, qui lui avait été envoyé par Néplouief, confessa franchement la cause de son brusque retour des environs d'Orenbourg, et ayant ensuite avoué que la crainte lui avait fait donner son fils en otage à Galdane, il prêta serment de fidélité à l'impératrice Élisabeth. Ce fut en cette même année 1742 que Barak, puissant sultan des Kirghiz, prêta serment pour la première fois au gouvernement russe, en même temps que Aboul-Mahmet. Il commandait à une grande partie de la Moyenne-Horde, et ses sujets lui donnaient le titre de khan.

Comme souverain indépendant il envoya, après le serment, des députés à Orenbourg avec prière de les adresser à la cour, afin qu'ils présentassent en personne et en son nom ses soumissions à l'impératrice.

Quelques mois après il prouva combien peu cette soumission était sincère. Ses députés furent présentés à Élisabeth; on les admit au baise-main et on les combla de grâces et de présents. On lui envoya à lui-même, par le gouvernement d'Orenbourg, une lettre[1] et un sabre d'or avec une inscription à son nom. N'ayant jamais vu Barak, et sachant qu'il n'avait eu auparavant aucune relation avec la Russie, Néplouief se crut obligé de lui remettre en main propre les marques de faveur de l'impératrice, et dans cette intention il lui dépêcha un exprès, qui partit avec ses ambassadeurs pour l'inviter à se rendre à Orenbourg.

[1] Cette lettre fut donnée le 24 mars 1743.

L'orgueilleux sultan, irrité de ce que la lettre et le sabre ne lui eussent pas été apportés par son ambassade, fit dire quelques grossièretés à l'officier de Néplouief, et le renvoya sans l'avoir vu. La première cause de cette basse insolence ne peut être attribuée qu'à l'aveugle orgueil de Barak; on peut regarder comme la seconde, qu'à l'exception du sabre aucun présent n'accompagnait la lettre.

Le sultan Ablaï, après avoir gémi environ un an comme prisonnier chez les Zungars, fut enfin mis en liberté au printemps de 1742, grâce aux efforts du major Müller qu'on avait député vers Galdane.

Quelque peu sincères que fussent les protestations d'obéissance des Kirghiz, quelque vaines que fussent leurs promesses de rendre les prisonniers, de défendre les caravanes, etc., au moins, depuis le moment où ils s'étaient reconnus comme vassaux jusqu'à l'année 1743, ni eux ni leurs sujets n'avaient osé faire d'incursions à force ouverte sur les frontières ou contre les forteresses russes; mais, dans le cours de cette année, ils donnèrent des preuves d'une audace extraordinaire, dont l'instigateur secret était ce même Aboulkaïr, qui ne cessait d'assurer le gouvernement russe de sa bonne foi et de l'exécution de tous les devoirs d'un sujet fidèle. Ayant éprouvé de sa part un refus formel de recevoir son bâtard Tchinghiz en place de son fils Khodja-Akhmet, il en fut tellement irrité qu'il commença à exciter les Kirghiz à attaquer les villages des frontières. On conçoit que ses sujets ne tardèrent pas à profiter de conseils qui leur étaient aussi avantageux que conformes à leurs habitudes. A l'instant commencèrent les pillages, les meurtres, et les enlèvements d'hommes et de bestiaux. Des bandes, composées depuis mille jusqu'à deux mille brigands, se jetèrent sur des villages peu nombreux et à peine fondés, et emmenèrent avec eux, au delà de l'Oural, tout ce qui ne pouvait leur échapper, ou ce qu'ils ne pouvaient détruire. Les forteresses et les postes fortifiés furent eux-mêmes exposés à leurs attaques. On enleva, dans un jour, quatre-

vingt-deux hommes sous la petite ville d'Iletzk. Nous n'énumérerons pas les autres brigandages et les violences qui furent commises [1]; nous nous bornerons à dire que le chef de ces bandes forcenées était Derbéchali, sultan, parent d'Aboulkhaïr, et que son but était, après s'être rassasié de brigandages, de se rendre au fort de Sarastchinsk où était Khodja-Akhmet et de l'enlever. Les troupes russes l'empêchèrent d'exécuter ce projet; mais occupées des travaux de construction des forts, elles ne purent arrêter les autres incursions. Leurs chevaux étaient en partie exténués de travaux et en partie lâchés dans la campagne, ce qui les rendit la proie des pillards.

Cependant Aboulkaïr, cachant son ressentiment, ne cessait de donner partout des assurances de son dévouement à la Russie, affirmant que toutes ces attaques étaient faites par des Kirghiz qui lui désobéissaient; il alla même jusqu'à conseiller de les mettre à l'amende et de les punir de mort [2].

Mais lorsqu'on eut renforcé les troupes sur les frontières russes, et que les Bachkirs, profitant de l'absence des Kirghiz, se furent jetés sur leurs aouls, et eurent commencé à enlever leurs haras, alors Aboulkhaïr songea sérieusement à arrêter les incursions, mais il n'en eut plus le pouvoir. Son peuple, avide de butin, ne voulut rester tranquille que quand il fut effrayé de la marche des troupes russes au delà de l'Oural, pour aller dans les steppes punir les brigands. Ce n'était qu'un bruit répandu sans doute à dessein par le chef prudent du pays d'Orenbourg; mais ce n'étaient pas là les véritables intentions du gouvernement russe. Il ne désirait pas perdre une armée régulière à poursuivre, dans des déserts stériles, des brigands nomades. Il trouvait plus avantageux de les punir par un autre peuple aussi remuant et aussi peu fidèle que les Kirghiz eux-mêmes; en un mot, on voulait armer contre eux les Kalmouks. En attendant on ordonna à Néplouief [3] de cher-

[1] Voyez les rapports de Néplouief au collége des affaires étrangères.

[2] Voyez la lettre du khan Aboulkhaïr à Néplouief, du mois de juillet 1743.

[3] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 31 octobre 1743.

cher à s'emparer, comme otages, des Kirghiz des premières familles. Soit par suite de cet ordre, soit par toute autre raison, Aboulkhaïr rendit tout à coup un nombre considérable de sujets russes faits prisonniers par sa horde pendant les dernières incursions, et il promit de rendre bientôt les autres.

L'année 1744 non-seulement ne ramena pas le calme sur la frontière russe, mais elle augmenta encore les dangers de ses habitants, car le khan Aboulkhaïr leva le masque et prit ouvertement part aux hostilités de son peuple. Les plus hardis de ses sujets continuèrent leurs attaques sur les frontières; et lui-même, craignant de s'approcher de l'Oural, trouvait moyen, du sein de ses déserts, de se venger des Russes, qui avaient retenu son fils. D'abord il pilla une caravane qui allait d'Astrakhan à Khiva, et qui eut le malheur de passer par ses terres; ensuite il arrêta en route le lieutenant Gladychef, qui se rendait d'Orenbourg chez les Karakalpaks; il ne se contenta pas de dépouiller les envoyés karakalpaks qui, venant de Saint-Pétersbourg, accompagnaient Gladychef; il leur enleva même la lettre impériale qu'on leur avait remise [1].

Cette conduite affermit le gouvernement russe dans le dessein de punir les Kirghiz-Kazaks par les Kalmouks du Volga, d'autant plus qu'à cette époque les querelles des deux peuples et leurs incursions mutuelles avaient pris plus de force. On donna en conséquence, le 24 avril 1744, à Doundouk-Dach, lieutenant du khanat des Kalmouks, une lettre patente pour lui ordonner de rassembler autant qu'il pourrait de Kalmouks armés, qui recevraient à Astrakhan de la poudre et du plomb, marcheraient contre les Kirghiz, et agiraient d'après les ordres du gouverneur d'Orenbourg, Néplouief. On promit en récompense aux Kalmouks tout le butin qu'ils pourraient faire sur les Kirghiz-Kazaks, à l'exception des anciens et de leurs enfants. Cette lettre, autant par précaution que par confiance en

[1] Il est digne de remarque que Gladychef, dans son Journal, dit avoir trouvé, en 1742, un marchand anglais, nommé Djake, dans la Petite-Horde, et qu'il lui acheta diverses marchandises pour en faire des présents aux Karakalpaks.

Néplouief, lui fut envoyée directement, au lieu de l'être à la horde, afin qu'il l'employât lorsque cela serait indispensable. On ne sait quelle était son opinion sur une mesure aussi décisive, mais cette lettre resta à Orenbourg, et l'original se conserve encore dans les archives de la commission des frontières.

Non-seulement l'ordre que donnait cette lettre ne fut pas exécuté; mais au contraire le collége des affaires étrangères ordonna d'empêcher les Kalmouks aussi bien que les Kirghiz de passer l'Oural pour s'attaquer les uns les autres.

Il est à supposer que le gouvernement changea d'idée à cause des troubles qui éclatèrent alors sur la frontière de Sibérie. Le khontaïdzi des Zungars s'avança tout à coup avec ses troupes vers les frontières russes; ses sujets commencèrent à menacer de la guerre les garnisons, et le bruit se répandit qu'il voulait attaquer les établissements de Kolyvano-Voscressensk, où l'attiraient les mines de métaux précieux.

Les Zungars, à cette époque, étaient encore redoutables, et une attaque de leur part ne pouvait être comparée aux incursions des Kirghiz; il était donc indispensable de préparer contre eux des forces respectables. En conséquence leur audace fut mise en oubli, et Néplouief reçut l'ordre[1] de les engager à faire des incursions sur les Zungars.

C'était un but difficile à atteindre. Le khan Aboulkhaïr, malgré l'indulgence que l'on avait pour ses crimes, conservait toujours du ressentiment contre la Russie. Aboul-Mahmet, khan de la Moyenne-Horde, pour éviter les intrigues d'Aboulkhaïr, se retira vers Turkestan et mit presque fin, de cette manière, à ses relations avec les autorités des frontières; en outre il avait moins besoin des secours de la Russie que de la protection du khontaïdzi des Zungars, qui avait son fils en otage; enfin Aboul-Mahmet cherchait à être khan à Turkestan, et cette ville reconnaissait l'autorité de Galdane Tsyrène.

[1] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 3 novembre 1744.

Le sultan Barak qui avait, deux ans auparavant, juré fidélité à la Russie, habitait loin de ses frontières, et craignant plus les Zungars que les Russes, il avait ,comme Aboul-Mahmet, donné son fils en otage à Galdane Tsyrène.

Celui-ci cherchait par tous les moyens à s'attacher les sultans et le bas peuple de la Moyenne-Horde; pour y parvenir il employait tour à tour les menaces et les caresses, et enfin il achetait à son compte diverses marchandises russes qu'il faisait vendre à la horde, non-seulement sans bénéfice, mais à perte.

Quelque opposées que fussent ces circonstances aux vues du gouvernement russe, cependant la haine héréditaire et invétérée des Kirghiz pour les Zungars avait encore tant de force, qu'ils ne purent être indifférents aux insinuations des Russes, et qu'ils aimèrent mieux laisser en paix leurs frontières que négliger l'occasion d'attaquer des ennemis perpétuels, qui, à cette époque, menaçaient de les réduire à un complet asservissement. Les khans et les sultans, malgré leur soumission à Galdane Tsyrène, craignaient sa domination plus que celle des Russes; cependant ils prirent part avec le peuple aux dispositions hostiles que l'on faisait. Les tribus de la Moyenne-Horde, qui souffraient encore des ravages exercés contre elles en 1741, presque sous les murs d'Orenbourg, étaient les plus portées à donner des secours aux troupes russes. Elles n'attendaient que l'ouverture de la guerre entre elles et les Zungars, et à la première nouvelle du commencement des hostilités, elles se seraient jetées sur les habitations de leurs ennemis avec toute la fureur de demi-sauvages. Mais leur espoir fut trompé, les Zungars, malgré leurs menaces, laissèrent la Russie en paix. Ce n'était que de cette manière que les Kirghiz pouvaient éviter la tempête qui les menaçait; car, quelle que fût la patience avec laquelle le gouvernement russe eût supporté leurs incursions sur la frontière pendant plus d'un an, on avait fermement décidé d'employer à les punir sévèrement les troupes qui étaient

sur la ligne d'Orenbourg et auxquelles on devait en ajouter d'autres.

Le sultan Khodja-Akhmet, détenu jusqu'alors en otage au fort de Sarastchinsk, fut dans l'intervalle transféré à Saint-Pétersbourg. Quoique Aboulkhaïr ne pût être content de voir l'éloignement de son fils, dont il désirait se rapprocher; quoiqu'il fût violemment irrité contre Néplouief, et se permît de nouvelles violences dans ses relations avec lui, cependant ses sujets ne firent aucune incursion pendant l'année 1745. Rytchkof[1] dit, d'après un Cosaque russe qui se trouvait alors à la Petite-Horde, que cette année, comme en 1773, le khan Aboulkhaïr excita ses sujets à renouveler leurs incursions sur la rive droite de l'Oural, mais que le peuple refusa d'obéir en cette circonstance. Cependant nous ne pouvons recevoir ce renseignement comme exact, par les raisons suivantes :

1° Les Kirghiz-Kazaks étaient trop accoutumés au brigandage pour se refuser à la proposition de leur khan d'attaquer un pays étranger, surtout quand ils n'avaient pas eu l'occasion d'éprouver la force de ses armes.

2° L'attention d'Aboulkhaïr était alors tournée vers Khiva, dont les habitants, attaqués par ceux du Turkestan, lui avaient envoyé demander du secours, qui étaient soumis à la Perse, et voulaient ensuite le sultan Nourali pour khan. Il envoya à Néplouief les lettres qu'il avait reçues de Khiva, à ce sujet, et lui demanda conseil.

3° Ce fut à cette époque qu'il prêta serment de fidélité en présence d'un officier russe, dans son aoul, à l'empereur Pierre III, successeur d'Élisabeth, et rendit ensuite trente prisonniers, tant russes que kalmouks, enlevés par ses sujets.

4° Il se plaignit de Néplouief à l'autorité suprême[2], et prouva que, excepté sa querelle personnelle contre ce gouverneur, et le déplaisir qu'il avait éprouvé du refus d'échanger

[1] Continuation de l'Histoire d'Orenbourg.

[2] Voyez, dans les archives de la commission des frontières, à Orenbourg, la lettre d'Aboulkhaïr et le rescrit de Néplouief, du 17 septembre 1745.

son fils Khodja-Akhmet contre Tchinghiz, il n'avait aucun autre sujet de plainte contre la Russie, ni aucune mauvaise intention.

Quant à la dignité de khan que l'on avait proposée à son fils à Khiva, quoique Néplouief eût cherché, au nom de l'impératrice [1], à le persuader par tous les moyens possibles d'y faire renoncer Aboulkhaïr, cependant ce dernier n'eut fait aucun cas de ses avis, si d'autres circonstances ne l'eussent empêché de céder aux désirs des Khiviens. Nourali reçut du fils du shah de Perse une lettre qui l'invitait à se rendre près de lui; ce prince, en qualité de conquérant, considérait le khanat de Khiva comme sa propriété; Nourali était sur le point de partir pour Khiva, lorsque sa femme, qu'il avait laissée dans cette ville, lui manda que les Persans ne l'invitaient que dans le but de le faire périr [2]. Cette nouvelle le retint auprès de son père.

Cependant les chefs de la Moyenne-Horde qui, depuis près de deux ans, n'avaient aucune relation avec la Russie, se rapprochèrent des frontières russes et renouvelèrent leurs assurances de dévouement à l'impératrice. Aboul-Mahmet quitta Turkestan pour rejoindre la horde, et envoya à Saint-Pétersbourg un exprès pour proposer ses services; ensuite il renouvela son serment de fidélité. Le sultan Barak en fit autant. Celui-ci envoya en outre une ambassade à Saint-Pétersbourg.

Les Kirghiz-Kazaks n'étaient pas encore tranquilles lorsque des mouvements eurent lieu dans la horde des Kalmouks du Volga. Le bruit se répandit qu'une grande partie, d'après l'invitation de Galdane Tsyrène, voulaient quitter la Russie pour joindre leurs compatriotes, les Zungars. Ce bruit, qui fut confirmé par l'événement, vingt-six ans après, était faux à cette époque; mais il inquiéta le gouvernement, surtout quand on eut reçu de l'Oural la nouvelle qu'un grand nombre de Kalmouks avaient passé de la rive russe sur celle des Kirghiz, et

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 21 octobre 1745.
[2] Continuation de l'Histoire d'Orenbourg, par Rytchkof; événements de 1745.

que les rapports de Sibérie eurent appris que les armées zungares s'étaient, en quelques endroits, approchées de l'Irtych. La suite fit voir que le passage des Kalmouks à travers l'Oural n'avait d'autre but que d'attaquer les Kirghiz, auxquels ils enlevèrent à cette époque beaucoup de chevaux; l'armée zungare retourna tranquillement dans ses foyers, et Galdane Tsyrène, son chef, mourut. (1746.)

Cette retraite, qui fut bientôt suivie de la destruction de l'État des Zungars, rendit la tranquillité aux frontières de la Sibérie; mais elle ne fit pas perdre aux Kalmouks du Volga le désir de se réunir à leurs compatriotes. Pour entraver autant que possible ce projet, et pour mettre fin en même temps aux brigandages mutuels des Kalmouks et des Kirghiz-Kazaks, il fut sévèrement défendu à l'un et à l'autre peuple de passer l'Oural; et on destina un corps de troupes russes pour y veiller, et pour montrer qu'à l'avenir de semblables infractions ne resteraient pas impunies. Les principaux d'entre les Kalmouks, qui avaient pris part à la dernière incursion contre les Kirghiz, furent traités en criminels d'état et punis sur le Volga, pour servir d'exemple à leurs compatriotes.

On espérait que ces mesures rétabliraient la paix entre les deux hordes ennemies, et l'on se trompa. Peut-être qu'une défense sévère de passer la frontière, et la punition exemplaire de quelques violateurs de cette défense, produisirent quelque effet sur les Kalmouks; mais elles n'arrêtèrent pas les Kirghiz, habitués depuis deux ou trois ans à piller impunément, non-seulement les Kalmouks mais encore les Russes. La construction de forts et de postes fortifiés sur les parties inférieures de l'Oural ne put que retarder les incursions sur les Kalmouks, sans les arrêter. L'exactitude de la surveillance leur suggéra le moyen de surmonter cet obstacle.

La partie septentrionale de la mer Caspienne gèle pendant l'hiver, et pendant les grands froids, non-seulement les hommes et les chevaux peuvent y passer, mais on peut encore transporter sur la glace les poids les plus lourds, sans aucun

danger. Mettant à profit cette circonstance, au mois de février 1746, les Kirghiz passèrent de leurs steppes dans celles des Kalmouks, sur la glace, vis-à-vis l'embouchure de l'Oural, et ils exécutèrent sous Krasnoï-Iar une attaque si impétueuse et si inattendue contre les Kalmouks, qu'ils enlevèrent près de sept cents prisonniers des deux sexes, tuèrent environ cent hommes, et emmenèrent une énorme quantité de bétail.

Après cette fameuse expédition eurent lieu quelques petites incursions sur la frontière russe.

Le khan Aboulkhaïr était encore la cause de ces nouveaux brigandages; nourrissant toujours une haine profonde contre Néplouief, il était irrité que le gouvernement n'eût pas satisfait à ses plaintes contre les autorités des frontières, et ne lui eût pas rendu son fils Khodja-Akhmet : c'est pourquoi il prit le parti d'exercer sa vengeance contre tous les Russes. Non content du tort qu'il avait fait à la Russie par les incursions de ses sujets, il injuria, d'après leurs conseils, un interprète que lui avait envoyé Néplouief avec des papiers; il le fit garder à vue; le retint environ un an, et le tourmenta de différentes manières.

C'était encore trop peu; la fureur d'Aboulkhaïr était si aveugle, qu'il chercha à engager son peuple à s'éloigner de la Russie, et à se retirer au sud, dans les sables et dans des déserts dépourvus d'eau. Mais les Kirghiz connaissaient les avantages des contrées voisines de la Russie, et ils refusèrent ouvertement de lui obéir dans cette circonstance. Il fit tomber alors sa colère sur ceux de ses sujets qui s'étaient opposés à son plan de changer le lieu de leurs demeures, et il écrivit aux autorités des frontières d'arrêter ces gens, lorsqu'ils viendraient dans les endroits fortifiés, comme fauteurs de tous les troubles.

Pendant qu'il livrait ainsi à la justice les innocents, il préparait les véritables brigands à une nouvelle attaque contre les Kalmouks du Volga, et n'attendait que l'hiver pour les expédier. Au mois de janvier 1747, la glace étant assez forte sur la mer Caspienne, ils sortirent de chez eux, traversèrent heu-

reusement sur la glace, vis-à-vis les bouches de l'Oural, et attaquèrent de nouveau les oulouss de leurs ennemis. Mais la fortune les trahit cette fois : les Kalmouks, prévenus à temps de cette attaque, se retirèrent dans la partie occidentale de leurs steppes. Ils étaient trop loin et il était dangereux de les poursuivre ; ainsi les bandits s'en retournèrent les mains vides. Pour compléter leur malheur, le dégel commença; le passage sur la glace devint difficile, et il leur fallut traverser l'Oural où les attendaient les Kozaks du Jaïk, qu'on avait envoyés contre eux. Le passage à travers les troupes russes leur coûta cher; car, lorsqu'ils eurent atteint leur rive, on trouva beaucoup de morts sur la place, et un plus grand nombre se noyèrent dans le fleuve, dont la glace s'était rompue. La plus grande partie de leurs chevaux tomba au pouvoir des Russes.

Aveuglé par son ressentiment, Aboulkhaïr regarda ce châtiment comme une nouvelle injure pour lui. Cherchant tous les moyens de nuire à la Russie, il demanda la protection de la Perse.

Son fils Khodja-Akhmet avait été transféré de Pétersbourg à Kazan, où il devint amoureux de la fille d'un Tatar et la demanda en mariage. Les insolences d'Aboulkhaïr étaient si fréquentes et si graves, qu'on ne peut trop admirer la patience avec laquelle les supportait la cour de Pétersbourg. Afin de donner à ce khan une nouvelle preuve de son indulgence, tant pour lui que pour son peuple, on envoya, en 1747, à Orenbourg, Tevkélef qui, comme nous l'avons déjà dit, professait la même religion que les Kirghiz : il avait passé plus d'un an parmi eux et s'était acquis la considération générale; il connaissait leurs mœurs, leurs usages, et avait toujours été l'ami d'Aboulkhaïr. Il lui fut enjoint d'adoucir Aboulkhaïr par ses conseils; de le réconcilier avec le gouverneur Néplouief, et de lui rendre son fils Khodja-Akhmet, mais en échange d'un autre fils, né d'une khanesse.

La mort d'Aboulkhaïr, qui arriva bientôt, ne nous permet

14

pas de dire quelles eussent été les suites de ses relations avec Tevkélef; mais à l'ouverture de ces relations, Aboulkhaïr se montra disposé à une réconciliation. Il arriva pendant l'été de 1748 à la forteresse d'Orsk[1], pour avoir une entrevue avec son ancien ami, et non-seulement il donna en otage en place de Khodja-Akhmet un autre fils légitime nommé Aïtchouvak, qui devint khan par la suite, mais il y ajouta encore les enfants de quelques-uns de ses anciens; il promit en outre de rendre incessamment tous les prisonniers russes enlevés par ses sujets, et promit, par une obligation écrite, que jamais la Petite-Horde n'attaquerait les frontières. Arrivé à la horde, il envoya secrètement quelques Kirghiz affidés, pour proposer sa fille en mariage au souverain zungar.

Au moment où le gouvernement russe, qui ignorait encore cette dernière démarche d'Aboulkhaïr, attendait l'exécution de ses promesses, on reçut la nouvelle qu'il avait été assassiné.

Voici les circonstances qui précédèrent sa mort: à son retour de la forteresse d'Orsk dans les aouls, il rassembla une bande de Kirghiz armés, et alla à leur tête piller les malheureux Karakalpaks, qui avaient déjà tant souffert de sa part et de celle de ses fils. Il rencontra le sultan Barak, qui le haïssait depuis longtemps et qui enviait les marques de distinction et les prérogatives que lui avait accordées le gouvernement russe; il en voulait surtout à Aboulkhaïr, parce que celui-ci avait pillé les présents que lui envoyait le khan de Khiva. En outre, tous les deux s'attribuaient les droits souverains sur des Karakalpaks qui s'étaient établis dans la horde kirghize. Ils étaient tous les deux ardents, vindicatifs, et par conséquent leur rencontre ne pouvait avoir lieu sans querelle.

Barak, ayant avec lui plus de monde, commença le premier le combat. La troupe d'Aboulkhaïr, moins nombreuse, ne put résister au premier choc, et prit la fuite; le khan, entraîné par les fuyards, fut obligé de suivre leur exemple. Chigaï,

[1] C'est ainsi qu'on nommait le vieil Orenbourg, après avoir fondé le nouveau sur l'emplacement qu'il occupe actuellement.

sultan, fils de Barak, l'atteignit et le désarçonna d'un coup de lance. Alors arriva Barak lui-même, qui assouvit sa fureur sanguinaire, en tuant son ennemi de ses propres mains[1].

Quoique les Karakalpaks eussent beaucoup souffert de la part d'Aboulkhaïr, cependant sa mort, au lieu d'alléger leur sort, ne fit que leur porter un nouveau coup. Barak, délivré de son rival, ne manqua pas l'occasion de les attaquer et de les piller.

Cette action à l'égard d'un peuple considéré comme sujet de la Russie, et l'assassinat d'un khan vassal de l'empire, firent craindre à Barak de séjourner dans des endroits voisins des frontières russes; c'est pourquoi il se hâta de s'éloigner de la mer d'Aral. Ayant pris la route du côté du Turkestan, il s'empara des villes d'Ikane, d'Otrar, de Saganak, et établit ses campements entre ces villes. Cependant sa résidence n'y fut pas longue; car l'année suivante (1749), se trouvant en visite avec ses deux fils chez un khodja, il fut empoisonné[2].

La nouvelle de la mort d'Aboulkhaïr ne put causer d'impressions désagréables en Russie. La conduite de ce khan pendant les dernières années de sa vie avait été telle, que l'administration de la Petite-Horde par un nouveau chef donnait plus d'espoir que la mort d'Aboulkhaïr n'excitait de compassion. La dignité de l'empire demandait seulement que les Kirghiz-Kazaks, en qualité de sujets, demandassent à l'impératrice la confirmation de leur nouveau khan. Il était dangereux et inutile d'annuler le choix qu'on aurait fait selon les anciens usages de la nation, et d'en désigner arbitrairement un autre; mais il paraissait facile de déterminer le peuple à élire un des fils d'Aboulkhaïr; dans cette vue Néplouief, après

[1] Nous avons puisé ces renseignements dans les journaux de Tevkélef, que l'on conserve à Orenbourg dans les archives de la commission des frontières.

[2] On voit dans les papiers conservés aux archives de la commission des frontières, à Orenbourg, que les Kirghiz de la Petite-Horde, qui arrivaient alors sur la frontière russe, assuraient que Barak avait été empoisonné par l'ordre du khontaïdzi des Zungars, auquel Nourali s'était plaint de l'assassinat de son père.

avoir pris l'avis de Tevkélef, envoya à la horde un officier chargé de ménager les moyens de faire tomber le choix du peuple sur le sultan Nourali; et dans le cas où il y réussirait, de le convaincre, ainsi que les anciens, de la nécessité d'envoyer à Pétersbourg une ambassade pour demander la confirmation à l'impératrice.

Cette mesure eut un plein succès; Nourali fut proclamé khan dans l'assemblée du peuple, et on envoya à la cour le sultan Djanibek et quelques Kirghiz distingués, qui étaient venus apporter cette nouvelle à Orenbourg. Ils dirent qu'ils avaient été envoyés de la part de la Moyenne et de la Petite-Horde, et demandèrent en conséquence que le khan Nourali fût nommé khan des deux hordes. Plusieurs motifs empêchaient de satisfaire à cette demande: 1° l'officier russe qui avait présidé à l'élection de Nourali déclara que Djanibek-Batyr était le seul ancien de la Moyenne-Horde qui y eût pris part; il avait toujours vécu près d'Aboulkhaïr, ainsi que quelques dizaines de Kirghiz du commun, qui, s'étant depuis longtemps séparés de la Moyenne-Horde, vivaient de même parmi les sujets d'Aboulkhaïr; 2° presque tous les sultans les plus distingués de la Moyenne-Horde avaient ou leurs fils, ou leurs plus proches parents en otages chez le prince des Zungars, qui dès lors commença à élever des prétentions sur la souveraineté de toute la horde, ce qui donna au gouvernement russe de violents soupçons sur son obéissance.

D'un autre côté on ne voulut pas affliger Nourali en opposant un refus formel à la demande de son ambassadeur, et on décida de le nommer khan des Kirghiz-Kazaks, sans désigner aucune horde. Ce fut le 26 février 1749 qu'on lui remit la lettre patente impériale sur sa nouvelle dignité. On envoya en même temps une autre lettre patente au nom du peuple kirghiz-kazak, pour confirmer son choix; et on prescrivit à Néplouief d'engager Nourali à venir à Orenbourg et de l'y proclamer d'une manière imposante.

Avant de parler de cette cérémonie, nous dirons que Né-

plouief et Tevkélef, furent aidés dans leur dessein de faire élire Nourali par sa mère, la khanesse Papaï, qui s'était acquis, par son esprit, la considération de toute la Petite-Horde, et avait quelquefois beaucoup d'influence sur son administration. Aimant les Russes, elle détourna souvent son mari Aboulkhaïr de l'exécution de projets nuisibles à la Russie[1] : tout ceci fut porté à la connaissance de la cour; et Djanibek, à son retour à la horde, lui remit une lettre de la part du chancelier, accompagnée d'un morceau de brocart précieux de la part de l'impératrice.

On apprit à Pétersbourg, en même temps que l'élection de Nourali, que les Zungars, d'après les instigations du sultan Barak, voulaient attaquer la Petite-Horde. Quoique la suite eût prouvé que ce bruit était faux, cependant on prit des mesures pour mettre la horde à l'abri d'une attaque.

D'après l'invitation de Néplouief, le khan Nourali arriva près d'Orenbourg au mois de juillet 1749, escorté des sultans et des anciens les plus distingués, et de beaucoup de gens du commun; il s'arrêta sur la rive gauche de l'Oural, où on avait préparé d'avance un camp pour y faire avec éclat la cérémonie de son exaltation. Il fut recu dans le camp, comme son père, au bruit du canon et de la musique. La cérémonie commença par la lecture des lettres patentes données, tant à lui qu'à sa nation. Ensuite on lui mit une pelisse de robe, un bonnet et un sabre envoyés par la cour. Enfin le nouveau khan se mit à genoux, et prêta serment de fidélité à la Russie sur le coran.

Nous ne donnons pas ici de détails sur cette cérémonie, parce qu'elle se répète à chaque nouvelle exaltation, et que nous en ferons ailleurs la description à l'article des usages et cérémonies des Kirghiz-Kazaks[2].

[1] Elle avait un cachet avec son nom, distinction tout à fait extraordinaire chez un peuple habitué à traiter les femmes en esclaves; on ne leur laisse prendre aucune part aux affaires publiques.

[2] Voyez la troisième partie.

Nourali, devenu khan, montra qu'il ne se contentait pas du titre, mais qu'il voulait en avoir aussi l'autorité: la première demande qu'il fit au gouvernement russe avait pour but d'en obtenir des troupes auxiliaires pour venger sur Barak l'assassinat de son père; par la seconde, il demandait qu'on arrêtât sur les frontières ceux des Kirghiz-Kazaks qu'il représenterait comme des gens mal intentionnés et nuisibles à la Russie.

Barak ou ses héritiers et leurs adhérents n'auraient sans doute pas échappé à la vengeance des fils d'Aboulkhaïr, s'ils eussent reçu de la Russie des secours en troupes; mais les exploits de Nourali ne se fussent pas terminés là; il avait le projet d'employer les troupes russes contre tous ses ennemis, et surtout contre ceux des princes de la Moyenne-Horde qui ne le respectaient pas et qu'il voulait exterminer, afin de soumettre leurs races et leurs tribus à ses frères, et de se faire alors khan unique, tant de la Moyenne que de la Petite-Horde.

La seconde demande d'arrêter sur les frontières russes les Kirghiz mal intentionnés tendait aussi au même but: il la représentait comme une mesure nécessaire pour le repos de la Russie; mais l'ambition en était le véritable motif.

D'un côté, l'exécution en était effectivement utile et indispensable pour les Russes; car elle donnait la faculté de livrer au moins une partie des brigands aux mains de la justice, et en augmentant la puissance du khan, elle fournissait de nouveaux moyens d'agir par lui sur sa nation; mais d'un autre côté elle pouvait être la source d'injustices sans nombre, et aurait anéanti le commerce d'échange qui commençait alors à peine à s'établir entre les Russes et les Kirghiz.

D'après ces raisons, la première demande du khan fut formellement refusée, et on promit d'examiner la seconde.

A son départ d'Orenbourg, Nourali, au nom de ses frères et de sa mère Papaï, témoigna le désir d'avoir quelque grand monument sur le tombeau de son père, et demanda à cet effet mille ouvriers pour quinze jours [1]. Ce désir n'était que l'effet

[1] Tous les entretiens de vive voix qu'avaient les khans avec les chefs des fron-

d'une vanité très-commune chez les Kirghiz-Kazaks; mais comme elle n'avait rien de nuisible, Néplouief en fit son rapport à l'autorité supérieure. Le collége des affaires étrangères consentit non-seulement à satisfaire le vœu de la famille d'Aboulkhaïr, mais il trouva même que l'exécution en serait utile, si Nourali consentait à choisir l'emplacement de l'édifice funèbre dans le voisinage de la frontière russe, et à y transporter le corps de son père. Alors on aurait pu établir pour règle d'y enterrer tous les khans de la Petite-Horde, et de bâtir dans les environs du cimetière une ville dont Aboulkhaïr lui-même avait demandé la construction. On résolut, d'après ces considérations, de condescendre au désir de Nourali; et un officier civil et un ingénieur envoyés d'Orenbourg, lui annoncèrent les conditions auxquelles ce travail devait être exécuté. On chargea le premier d'engager Nourali à fixer le lieu de la sépulture à trois ou quatre journées de chemin de la frontière russe, surtout sur l'Ilek, et d'y joindre une ville; l'ingénieur eut ordre d'examiner l'emplacement, d'en lever le plan et de faire la façade de l'édifice.

Cet objet donna lieu à des correspondances et à des conférences qui durèrent plusieurs années. Le gouvernement russe, se réglant sur les circonstances et la conduite du khan, se montrait tantôt prêt, tantôt éloigné de remplir son désir. Enfin ce projet fut mis en oubli, comme nous le verrons plus bas. Les raisons en étaient assez fortes de chaque côté.

Nourali craignait de s'établir près des lignes militaires russes, et ses sujets ne le voulaient pas; aussi la première réponse qu'ils donnèrent pour le choix de l'emplacement était trop peu décisive. Par la suite, au lieu de l'Ilek, on proposa de fonder le cimetière et de bâtir la ville à l'embouchure de l'Emba; mais comme cette rivière était aussi voisine de la frontière, et que les Kirghiz-Kazaks craignaient de même de s'y établir[1],

tières étaient inscrits dans des journaux que l'on conserve jusqu'aujourd'hui aux archives de la commission des frontières, à Orenbourg.

[1] Le sous-lieutenant Righelman, qui alla avec Nourali pour s'accorder défi-

le khan ne put, pour cette seconde fois, donner de réponse positive. Quant à l'endroit où Aboulkhaïr avait été enterré, il manquait de pierre, de chaux et de bois de construction. Pendant que ces pourparlers avaient lieu, des affaires plus importantes survinrent à la horde, et le désir qu'avait le gouvernement russe de satisfaire à la demande de la famille d'Aboulkhaïr fut affaibli par le temps et les circonstances. Le plan et la façade de l'édifice funèbre faits par l'ingénieur envoyé à Nourali et non exécutés, se conservent encore aujourd'hui aux archives d'Orenbourg.

Le cabinet de l'impératrice Élisabeth, et les autorités de la frontière d'Orenbourg, à l'exaltation du khan, ne réclamèrent qu'un seul service; c'était de rendre les Russes qui gémissaient en esclavage chez les Kirghiz, et on lui envoya à ce sujet de Pétersbourg une lettre patente particulière. Nourali et ses frères s'engagèrent à satisfaire une aussi juste demande; mais l'exécution dépassait les bornes de leur faible pouvoir, et elle resta sans effet, comme des centaines ou même des milliers de demandes et d'obligations semblables, répétées jusqu'à nos jours par les chefs des frontières. Nourali était à peine arrivé d'Orenbourg dans les aouls, qu'il reçut du khontaïdzi des Zungars des ambassadeurs qui, d'après la proposition faite par son père avant sa mort, venaient lui demander sa sœur en mariage pour leur souverain, et lui promirent la ville de Turkestan, au lieu de Kalyme. Il lui était difficile de former cette alliance en reconnaissant la suzeraineté de la Russie; mais il lui était encore plus difficile de refuser des liaisons de parenté avec un souverain aussi redoutable pour les ennemis de Nourali, et surtout de manquer l'occasion de s'emparer, sans effusion de sang, de Turkestan où avaient régné

nitivement sur la construction du monument funèbre, rapporte que les Kirghiz-Kazaks, pour détourner leur khan de se rapprocher de la frontière russe, lui rappelaient la conquête de Kazan et d'Astrakhan, et l'assuraient que si les habitants autrefois nomades de ces villes ne se fussent pas établis à poste fixe, leurs descendants seraient encore libres aujourd'hui.

ses ancêtres, où ils étaient inhumés, et où avait vécu Aboulkhaïr lui-même avant d'en avoir été chassé par les Zungars.

Balancé entre la crainte et l'espérance, Nourali ne savait à quoi se décider. Les sultans et les anciens lui conseillaient d'envoyer, sans tarder, sa sœur au khontaïdzi, et ensuite, comptant sur son secours, d'aller venger la mort de son père sur Barak et ses sujets. Ces conseils s'accordaient parfaitement avec ses désirs; mais il ne voyait pas qu'ils étaient contraires aux intérêts de la Russie, qui pouvait le punir de son infidélité.

En outre, il avait alors près de lui un officier russe venu avec lui d'Orenbourg. Il ne pouvait, en présence d'un témoin semblable, agir autrement qu'en secret; c'est pourquoi il congédia les ambassadeurs zungars sans la prétendue; mais il promit de l'envoyer bientôt. Néplouief ayant demandé la raison de cette ambassade, Nourali prétendit qu'elle venait de la part du fils de Galdane Tsyrène, avec des propositions de paix et d'amitié. Il dissimula de même, que les Zungars lui avaient proposé d'échanger les prisonniers kirghiz-kazaks qu'ils avaient en leur pouvoir contre les Kalmouks du Volga, dont un grand nombre étaient esclaves à la Petite-Horde. Sa fourberie fut inutile, parce que l'officier russe[1] qui se trouvait alors à la horde rapporta les choses telles qu'elles étaient aux autorités de la frontière, et celles-ci à l'autorité supérieure, qui trouva qu'une liaison de parenté entre les souverains zungars et kirghiz pouvait être très-nuisible à la Russie. On en avait déjà eu un exemple, lorsque Aïouka, khan de la horde des Kalmouks du Volga, épousa Darma Bala, parente du khontaïdzi des Zungars; celle-ci engagea son fils Sanjipe, en 1701, à partir avec quinze mille tentes pour la Zungarie. Si les Zungars, qui avaient déjà soumis depuis longtemps la Grande-Horde, et qui avaient des otages de tous les sultans de la Moyenne, s'étaient encore, par l'alliance de leurs souverains, réunis à la Petite, alors toute la population des contrées, à

[1] Voyez le Journal et les Rapports du capitaine Jakovlef, aux archives de la commission des frontières, à Orenbourg.

commencer depuis les possessions occidentales actuelles de la Chine, jusqu'à la partie septentrionale de la mer Caspienne, aurait pu se mettre en mouvement au premier signe d'un chef unique, et la frontière russe, depuis l'Irtych supérieur jusqu'à l'embouchure de l'Oural, aurait pu, sur toute son étendue, se trouver exposée à être attaquée le même jour.

Pour détourner ce danger, il était indispensable que le gouvernement russe défendît à Nourali de devenir beau-frère du khontaïdzi des Zungars; et il fut ordonné de prendre tous les moyens propres à empêcher cette alliance. Celui qu'on regardait comme le plus efficace c'était d'employer les conseils d'un homme respecté par le khan et connu de toute la Petite-Horde, et cet homme était Tevkélef; à cet effet on l'envoya exprès à Orenbourg afin d'y avoir une entrevue avec Nourali. Pour appuyer les conseils, les caresses et les promesses dont Tevkélef devait combler le khan, on ordonna à Néplouief de commencer sur le champ le monument funèbre d'Aboulkhaïr, et d'y joindre des habitations pour les khans afin de plaire à Nourali et à ses frères. On décida également de prendre pour otage le bâtard Tchinghiz au lieu du frère légitime du khan[1], chose qu'on avait souvent refusée à Aboulkhaïr. Dans l'intervalle, Nourali fut effrayé du bruit qui se répandit que, si le khontaïdzi des Zungars avait un fils de sa sœur, il exterminerait tous les chefs kazaks et leurs descendants, pour donner à ce fils la dignité de khan unique de tous les Kirghiz-Kazaks.

La mort de la fille d'Aboulkhaïr, destinée au chef des Zungars, qui eut lieu en 1750, tranquillisa la Russie. La nouvelle de cette mort arrivée à Orenbourg avant que Tevkélef eût pu avoir une entrevue avec Nourali[2], empêcha qu'on ne lui fît part des ordres donnés pour commencer incessamment

[1] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 2 novembre 1749 et du 13 août 1750.

[2] En attendant Tevkélef, Néplouief avait député à Nourali et à sa mère un officier interprète pour leur donner des conseils et pour prendre des renseignements sur les ambassadeurs zungars. Cet interprète fut chargé de remettre en présent au khan, comme une chose rare, dix tchetverst de farine et autant de

le tombeau de son père, et de l'intention où l'on était de recevoir Tchinghiz comme otage : ces mesures étaient devenues inutiles dans un temps de tranquillité.

Dans son ignorance des indulgentes dispositions du gouvernement, et pour se conformer aux demandes antérieures, il donna, en 1749, son frère légitime, Adil, comme otage en remplacement du sultan Aïtchouvak, et, en 1750, il échangea ce frère contre son propre fils, Pirali, qui n'avait que cinq ans.

A cet époque, le sultan Batyr, père de Kaïp, alors khan de Khiva et fils de Kaïp, qui avait été sultan des Kirghiz, entra en relation avec les autorités d'Orenbourg; Kaïp, son père, avait, comme nous l'avons déjà dit, écrit en 1718 à Pierre le Grand. Batyr, qui avait hérité de la haine de son père pour Aboulkhaïr, n'avait jamais reconnu son autorité, et par ce motif il n'avait eu pendant longtemps aucune liaison avec la Russie. Mais lorsque une partie de la Petite-Horde le proclama khan, égal à Nourali, et que son fils fut devenu souverain de Khiva, il eut encore moins de respect pour le fils d'Aboulkhaïr, espérant que la Russie aurait pour lui la même considération que pour son rival.

Cependant dans le commencement de ses relations avec Orenbourg, il ne se décida pas à demander sa reconnaissance en qualité de khan; mais, en 1750, il demanda seulement par ses envoyés aux autorités d'Orenbourg, que les caravanes russes, qui se rendaient à Khiva et en Boukharie, passassent par ses pâturages, et qu'il se chargeait de les escorter et de les défendre. Pour donner plus de force à cette proposition, son fils, le khan Kaïp, envoya un député chargé de porter des assurances de paix et d'amitié, et de demander aussi que les caravanes fussent expédiées par les aouls de son père. On ne put satisfaire à ce désir de Batyr et de son fils, parce qu'il tendait à faire un tort patent à Nourali, qui par son état de vassal de la Russie et de khan reconnu par elle, était

gruau. Le but principal de ce présent était d'engager les Kirghiz à prendre aux Russes du blé en échange de leurs marchandises.

tenu de protéger le commerce russe dans les steppes, entre l'Oural et le Syr, et qui s'était déjà chargé de ce soin.

Il est vrai qu'on ne pouvait guère compter sur ses efforts; mais les promesses du sultan Batyr, vu son éloignement de la frontière russe, présentaient encore moins de sûreté; c'est pourquoi on lui répondit que l'obligation d'escorter les caravanes à travers les terres de la Petite-Horde kirghize était du ressort de Nourali; qu'il pouvait l'aider en cela, et qu'il eût à vivre avec lui en bonne intelligence s'il voulait jouir de la protection de la Russie.

L'envoyé de Khiva reçut de Néplouief une réponse qui ne contenait rien de décisif, mais du reste fort honnête.

Ces mesures, indépendamment de leur justice, étaient basées sur les avantages de la Russie; elle devait protéger et même augmenter la puissance des khans qu'elle avait institués ou reconnus; car leur faiblesse ne lui procurait, ni même ne lui promettait aucune utilité. Il y avait déjà près de vingt ans que les hordes kirghizes étaient au nombre de ses sujets. Il y avait près de vingt ans qu'elle perdait de l'argent à les maintenir en paix, à faire des présents aux sultans et aux anciens, à construire des forts et à entretenir des troupes; et malgré tous ces sacrifices, elle ne put, pendant cet intervalle, mettre ses frontières à l'abri du pillage, ni même trouver moyen de retirer ses sujets natifs des fers d'un peuple qui s'était soumis à elle de bonne volonté. Les excuses d'Aboulkhaïr sur son impuissance, excuses assez rares à cause de sa vanité, étaient regardées comme des subterfuges, tant à cause de son caractère fourbe que de sa désobéissance ouverte. Les aveux de Nourali, et ses demandes fréquemment répétées d'user de représailles sur les frontières, en saisissant les bandits ou leurs parents, étaient plus sincères qu'on ne le crut au commencement; et par la suite, on les prit en considération. Elles sont confirmées par l'opinion de Tevkélef, qui avait de l'expérience dans les relations avec les Asiatiques; par les réponses de quelques sultans auxquels on demanda, comme au khan, sans aucun succès pendant

plusieurs années, la reddition des prisonniers russes, et par les exemples de Khiva, de la Boukharie et d'autres puissants états, qui regardaient les réprésailles (baranta) comme indispensables pour contenir un peuple nomade.

Convaincu par l'expérience, et voyant qu'une patience indulgente, loin de diminuer la témérité des Kirghiz, ne faisait qu'y ajouter, le gouvernement russe se décida enfin à agir avec ce peuple de la même manière que tous ses autres voisins; en conséquence il fut ordonné[1] aux autorités de la frontière, en cas de vol ou d'enlèvement de personnes, d'exiger à l'instant du khan que ce qui avait été pris fût rendu; et dans le cas où il refuserait satisfaction ou conseillerait d'exercer des réprésailles, que l'on profitât de la première occasion favorable pour s'emparer d'un des parents du coupable, ou même d'un individu quelconque de sa tribu (en supposant que le coupable lui-même ne se montrât plus aux Russes), et de le tenir sous bonne garde jusqu'à ce que le prisonnier, ou les objets volés, eussent été rendus.

Cette mesure n'était pas d'accord avec les principes d'équité en usage chez les peuples civilisés mais elle était indispensable avec des brigands nomades.

A la même époque, pour obliger Nourali à satisfaire aux demandes du gouvernement russe, et pour lui fournir les moyens de récompenser, sans se faire tort, les services rendus à la Russie par ses sujets, on lui attribua des appointements annuels, et on posa pour règle, en même temps, d'envoyer, au nom du gouvernement des frontières, divers présents pour une somme fixée. Mais il fut ordonné de ne commencer à payer ces appointements que quand il aurait rendu tous les prisonniers russes et les Kalmouks du Volga, ou au moins la plus grande partie. On supposait que cela s'exécuterait bientôt; mais il en arriva tout autrement et Nourali ne reçut ses appointements que cinq ans après qu'ils lui eurent été assignés.

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 27 novembre 1749.

Au commencement de 1750, le sultan Aïtchouvak, frère du khan, forma le projet, avec les amis de son père, Batyr-Djanibek, et une troupe nombreuse, composée en partie de gens de la Moyenne-Horde, mais dont la plupart étaient de la Petite, d'aller attaquer un peuple qui, vivant près de la mer d'Aral, portait le nom d'Araliens; ce peuple était peu nombreux et n'était pas accoutumé à la guerre. On peut facilement deviner qu'Aïtchouvak et ses complices réussirent dans leur entreprise, et qu'ils revinrent chez eux avec une grande quantité de prisonniers, de haras de chevaux étrangers, et avec beaucoup d'objets de différentes sortes qu'ils avaient pillés. Mais les Araliens étaient sujets du khan de Khiva, qui ne voulut pas laisser sans réparation le dommage qu'on leur avait causé; et en conséquence il retint à Khiva un grand nombre de sujets de Nourali, venus pour les marchés d'échange; il arrêta même son ambassadeur. On ne pouvait faire autrement, pour les délivrer, que de rendre aux Araliens au moins une partie de ce qu'ils avaient perdu, et surtout les prisonniers.

Peu après, le sultan Erali, suivant l'exemple de son frère, attaqua les Karakalpaks; mais la bande qui lui servait d'armée était trop peu nombreuse; et au lieu du butin qu'il espérait, il fut fait prisonnier, et la plupart de ses compagnons furent tués.

Après lui avoir rendu la liberté, au bout de quelques mois, Nourali arriva à Orenbourg pour y voir Néplouief et Tevkélef; mais son voyage n'eut aucune conséquence importante.

Les rapports de la Moyenne-Horde avec la Russie étaient alors assez rares. Son khan, Aboul-Mahmet, s'était retiré à Turkestan où il vécut jusqu'à sa mort, sans qu'on en entendît parler, et Barak, comme nous l'avons dit, avait été emprisonné; les héritiers de leur puissance n'avaient pas encore fait connaissance avec les Russes. Le sultan Koutchak, proclamé khan par quelques tribus, n'avait pas été confirmé par la Russie, et n'avait même pas recherché sa protection. Les bonnes grâces du prince des Zungars lui étaient plus nécessaires ainsi qu'à tous

les sultans de la Moyenne-Horde; il n'y eut qu'Ablaï qui ne renonça pas à la protection de la Russie, malgré ses relations secrètes avec les Zungars; car la plus grande partie de ses sujets vivaient près de la frontière de Russie, et il sentait combien il lui était utile de se maintenir en bonne harmonie avec elle.

Comme il avait à ménager, outre l'intérêt de sa sûreté, les avantages du commerce d'échange avec les Russes, il demanda d'ouvrir un marché dans le fort de Troïtsk, représentant qu'Orenbourg était trop loin pour que lui et surtout le plus grand nombre de ses sujets pussent s'y rendre.

Batyr Djanibek, qui, après la mort d'Aboulkhaïr, s'était éloigné d'Orenbourg, sollicita la même chose. La satisfaction de cette demande devait procurer autant d'avantages au gouvernement russe, en lui donnant plus de moyens de surveillance sur la Grande-Horde; en conséquence, un marché d'échange fut ouvert à Troïtsk, en 1750.

Galdane Tsyrène, avant sa mort, s'était réconcilié avec les Kirghiz et semblait vouloir se les attacher par la douceur et les bienfaits plus que par la terreur; mais son fils avait une tout autre manière de voir, et renouvela ses attaques. La Moyenne-Horde eut surtout beaucoup à souffrir, en 1751, aux environs des monts Oulou. Une perte considérable qu'elle fit en hommes, que les Zungars retinrent prisonniers, obligea la plus grande partie de cette horde de se rapprocher de la frontière russe, et de se mêler presque avec la Petite, après avoir atteint le fleuve Ori et les monts Mougodjar.

Les relations de la Russie avec Nourali-khan, en 1752, eurent moins pour objet les affaires des Kirghiz que l'extension du commerce par caravanes, avec Khiva, la Boukharie, Tachkent, et à travers ces pays, avec les autres états de l'Asie centrale, même jusqu'aux Indes, que l'on regardait comme la source de toutes les richesses. Comme les Indes ne sont pas éloignées des steppes kirghizes, c'était à travers ces pays que l'on voulait faire le premier pas pour se rapprocher de cette con-

trée; c'est pourquoi les secours de Nourali, s'il les eût donnés de bonne foi, auraient été, sous le rapport commercial, d'une haute importance pour la Russie.

On lui accorda, dans cette vue, plusieurs grâces, et entre autres on accepta pour otage son plus jeune fils, âgé de trois ans, en place de son fils aîné, le sultan Pirali.

Ce fut encore dans le même but qu'on en revint à la pensée exprimée par l'impératrice Anne, dans son oukase, à Kirilof, en date du 11 février 1736; pensée qui s'accordait avec ce que nous avons dit plus haut du désir d'Aboulkhaïr, de bâtir une ville à l'embouchure du Syr-Daria, et l'on devait commencer à la peupler de criminels condamnés à l'exil; mais tous ces projets n'eurent aucun succès.

La haine des khans, Aboulkhaïr et Kaïp, connue depuis le commencement du XVIIe siècle, ne s'éteignit pas par leur mort; ils la laissèrent en héritage à leurs enfants et à leurs petits-enfants. Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, que, non-seulement elle n'est pas encore éteinte aujourd'hui, mais qu'elle n'est même pas affaiblie entre les principaux descendants de ces deux chefs. Mais avant de parler de ces contemporains, nous allons décrire les faits de leurs ancêtres. La constance avec laquelle ces deux familles se haïssent et se poursuivent depuis cent ans mérite une attention particulière; cette haine remonte peut-être encore plus haut, car nous ignorons quels sentiments existaient entre le père d'Aboulkhaïr et celui de Kaïp.

Nous avons dit déjà que le sultan Batyr, fils de Kaïp, et son fils, le khan de Khiva, avaient, en 1650, envoyé pour la première fois des ambassadeurs à Orenbourg. Quoique leurs propositions n'eussent pas été reçues, comme préjudiciables au khan Nourali, reconnu par la Russie, cependant l'arrivée des envoyés de Batyr, et ses intentions de se lier avec les Russes, firent naître des soupçons dans le cœur de Nourali et rallumèrent sa haine héréditaire pour Batyr; d'ailleurs, il ne pouvait voir de sang-froid que, malgré le refus du gouver-

nement russe d'envoyer toutes les caravanes, en général, à travers les pâturages de Batyr, son fils, le khan de Khiva eût défendu à ses sujets d'aller de Khiva à Orenbourg, et d'en revenir par une autre route que celle des terres de son père. Cette mesure diminuait l'influence de Nourali sur le commerce et les revenus, qu'il tirait comme tous les khans kirghiz, de la perception d'un droit sur les marchandises passant par leurs steppes.

Nourali irrité envoya, en 1753, piller la première caravane de Khiva qui irait en Russie ou qui en reviendrait. Ses ordres furent exécutés. Les Kirghiz de la race d'Alimoul, tribu de Kara-Kitine, pillèrent aussitôt sur le Saghiz beaucoup de marchands khiviens et turkomans, qui venaient avec des marchandises sous l'escorte de Kirghiz de la même race d'Alimoul, mais de la tribu de Tchikline. Néplouief envoya exprès à la horde un officier civil pour engager le khan à rechercher les bandits, à leur ôter les marchandises et à les restituer aux propriétaires. Nourali répondit décidément que le pillage avait eu lieu d'après ses ordres, parce que le sultan Batyr, non content de lui désobéir, cherchait encore à soulever la Moyenne-Horde contre lui, et que, d'accord avec son fils, il obligeait les caravanes de Khiva à ne passer que par ses aouls; de plus, pour se justifier, et dans l'esprit d'armer la Russie contre Khiva, il écrivit à Orenbourg que Kaïp et Barak (ou Batyr) se disposaient à attaquer la frontière russe; qu'alors il conseillait de conquérir le pays de Khiva, et promettait de le soumettre en quelques jours si on lui envoyait un secours de dix mille hommes de troupes russes avec de l'artillerie.

Son but, en proposant ses services, était facile à deviner, aussi, Néplouief et Tevkélef, sans écouter ses insinuations, répétèrent la demande de la reddition des marchandises enlevées à la caravane pillée, et lui firent des reproches sur sa conduite, indigne d'un khan. Leurs instances auraient été inutiles si l'interprète chargé de les transmettre n'eût, d'après l'instruction de Néplouief, fait espérer à Nourali, qu'en satisfaisant les mar-

chands il acquerrait le droit de demander au gouvernement les appointements qui lui avaient été assignés, mais qu'on ne lui donnait pas tous les ans. Ceci produisit plus d'effet que tous les conseils, et il s'occupa à l'instant de faire rendre les marchandises par ses sujets.

Kaïp, khan de Khiva, agissait tout différemment. Tandis que le gouvernement russe procurait à ses sujets la restitution de ce qu'ils avaient perdu, ce khan fit arrêter à Khiva une caravane russe, et malgré les demandes des autorités d'Orenbourg, il ne la relâcha qu'au bout d'un an à peu près. Au retour de cette caravane à Orenbourg, en 1754, un envoyé de Kaïp, lui-même vint avec elle, ainsi qu'un officier russe qui avait été à Khiva. Ce dernier déclara qu'ayant rencontré sur sa route le sultan Erali, ce prince l'avait prié de rapporter à Néplouief, que lui et ses frères étaient prêts à aller attaquer Khiva pour venger les insultes du sultan Batyr et de son fils; qu'il avait le projet de se réunir aux mécontents, sujets de Kaïp, de le mettre à mort, de s'emparer de sa place, et de délivrer les prisonniers russes qui se trouvaient alors à Khiva. Il demandait seulement que, dans le cas où il ne réussirait pas, la Russie promît de le racheter, s'il était pris lui-même.

Au grand étonnement de tout le monde, l'envoyé de Khiva, au lieu d'exécuter les ordres de son maître, se plaignit au gouvernement russe de son avidité et de ses injustices; il dépeignit les maux qu'il faisait souffrir au peuple, et au nom de tous les Ouzbeks, à la race desquels il appartenait, il réclama du secours pour détrôner le khan.

Quoique cette demande fournît à la Russie l'occasion de punir les Khiviens de leur perfidie, et leur prince de l'insolence qu'il avait eue, l'année précédente, de retenir une caravane d'Orenbourg, cependant le gouvernement trouvait alors la conquête de Khiva plus difficile qu'utile. D'ailleurs l'engagement d'Erali faisait espérer d'acquérir quelque influence sur cette contrée, sans effusion de sang. En conséquence on refusa d'acquiescer à la proposition de l'envoyé de Khiva, qui

avait sollicité du secours pour renverser Kaïp, sans lui défendre néanmoins d'en demander aux princes kirghiz[1]. On permit au khan Nourali et au sultan Erali, de marcher contre Khiva et de s'en emparer, si la fortune les favorisait. On décida d'accorder à Erali son rachat, s'il venait à être pris dans cette expédition.

La Russie aurait certainement gagné un avantage immense sous le rapport commercial, si les fils d'Aboulkhaïr avaient exécuté leur projet, et réussi à s'emparer de Khiva; mais par malheur ils ne se mirent même pas en devoir d'atteindre le but proposé par Erali. La cause de cette inaction fut sans doute l'insuffisance des troupes qu'ils pouvaient opposer aux forces de Kaïp et de son père réunies.

Le capitaine prince Maksioutof, envoyé alors d'Orenbourg à la Petite-Horde, écrit dans ses rapports, que Nourali-khan et ses frères, se disposant à marcher sur Khiva, convoquèrent une assemblée du peuple qui approuva le projet; mais qu'un khodja, auquel on alla, comme à un demi-saint, demander sa bénédiction pour la réussite de l'expédition, leur ayant défendu de faire la guerre aux Khiviens, ils lui obéirent. La Moyenne-Horde essuyait alors les derniers efforts de la puissance des Zungars. En 1754 elle se trouvait tellement pressée par eux, qu'un grand nombre de Kirghiz de cette horde demandèrent au gouvernement de laisser passer en dedans des lignes russes leurs femmes et leurs enfants, si on ne pouvait leur accorder cette faculté à eux-mêmes : quelques-uns allèrent jusqu'à solliciter qu'on leur concédât des terres sur la frontière, où ils promirent de s'occuper d'agriculture et de bâtir des villages.

Une garde de cette espèce eût été trop peu sûre, et il eut même été dangereux de laisser entrer dans les forts les femmes et les enfants des Kirghiz. On ordonna donc au gouverneur de Sibérie de ne faire aucune attention à de sembla-

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 2 avril 1755.

bles demandes[1]. Peu de temps après, une partie de la Moyenne-Horde sollicita de nouveau d'être reçue sous la protection des forts. Alors le gouvernement, d'après les représentations de Néplouief, et désirant d'ailleurs traiter favorablement les Kirghiz, leur permit de vivre en nomades près de la ligne d'Ouïsk, et l'on ordonna, en cas qu'ils fussent attaqués, de les laisser passer au delà des frontières, en leur prenant seulement des otages pour garantie de leur tranquillité.

Cette faveur, qui leur fut accordée à la fin de 1756 devint inutile[2]; car alors les Zungars, les plus terribles ennemis des Kirghiz-Kazaks, étaient presque détruits; ces mêmes Zungars qu'on avait vus, sous le règne de leurs khontaïdzis Batour et Galdane Tsyrène, non-seulement répandre la terreur parmi les faibles principautés de l'Asie centrale, mais encore inspirer de justes alarmes aux empereurs de la Russie et de la Chine.

Ce peuple passa avec une étonnante rapidité du faîte de la puissance à une entière destruction: il pouvait encore, en 1745, sous les ordres de Galdane Tsyrène, causer une importante révolution dans toute l'Asie centrale. Sous les fils de Galdane, dont le génie n'approchait pas de celui de leur père, ce peuple perdit insensiblement toute son énergie; mais ses voisins le redoutaient toujours. En 1756 il était déjà soumis, dispersé, et on en avait exterminé une telle quantité, que ses terres devinrent presque entièrement désertes.

Les causes principales de la chute de l'empire zungar furent, comme l'on sait, la discorde qui se mit entre ses derniers chefs, et les guerres civiles provoquées par l'ambition d'Amoursane, qui amenèrent la ruine de toute la nation. S'étant brouillé avec Davatsii, qui lui disputait l'autorité, il se reconnut, en 1754, sujet de la Chine, et réclama de cet empire des troupes auxiliaires contre Davatsii. L'empereur Tsian-Loung le reçut très-gracieusement et lui

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, 317, 1755.
[2] Oukase du sénat, du 24 octobre 1756.

donna une nombreuse armée, chargée secrètement de l'accompagner, non pour lui assurer la suprême puissance, mais pour soumettre les Zungars qui avaient si souvent inquiété le gouvernement chinois. Les intentions du bogdo-khan furent remplies, et en 1756, les terres ravagées de la Zungarie, furent réunies à la Chine[1].

Le sultan Ablaï, aussi sage qu'entreprenant, ne laissa pas échapper l'occasion de profiter des querelles des princes zungars, et il travailla à les prolonger, sentant de quelle utilité seraient, tant pour son propre repos que pour la sûreté des Kirghiz à l'extérieur, l'affaiblissement et le morcellement de leurs anciens ennemis. Dans ce but, non-seulement il donna asile dans son aoul à Amoursane[2] et à Lobatcha, (autre prince zungar), mais il alla combattre pour eux[3], et les aida à exterminer leurs propres compatriotes. Les affaires ayant pris une nouvelle face, et l'armée chinoise remportant des avantages décisifs sur les Zungars, Ablaï se réunit aux vainqueurs. Ce changement d'alliés ne lui fit pas changer de but : et réuni aux Chinois, il continua d'exterminer ses odieux voisins, comme il les exterminait quand il était réuni aux partisans d'Amoursane. Mais quand la Zungarie fut entièrement soumise, et que l'armée chinoise pour compléter son occupation eut commencé à s'approcher des steppes des Kirghiz, Ablaï vint à sa rencontre, et se reconnut vassal du bogdo-khan.

Depuis ce moment (1756), la vanité des Chinois les porta à placer au nombre de leurs états les pâturages d'Ablaï, et on lui envoya sur-le-champ, de la part de Tsian-Loung[4], une pa-

[1] Voyez les extraits de l'ouvrage chinois intitulé *Si-iouï-vouine-kian-lou*, placés dans le Voyage de M. Timkofsky à la Chine, tome I, page 155.

[2] Amoursane s'étant détaché de la Chine erra parmi les hordes kirghizes, et chercha ensuite un asile en Russie, où il mourut.

[3] Voyez les rapports du capitaine Jakovlef qui était alors à la Moyenne-Horde, et qui accompagna quelque temps Ablaï qui suivait Amoursane et Lobatcha pour combattre les Zungars.

[4] C'est ce qu'écrit un Chinois, auteur du livre *Si-iouï-vouine-kian-lou*, et dont nous trouvons un extrait dans le Voyage de M. Timkofsky, tome I, page 253.

tente de prince, et un calendrier où étaient relatées les conditions auxquelles on le reconnaissait pour vassal.

Pendant qu'Ablaï et les faibles sultans de la Moyenne-Horde, ses partisans, ravageaient avec leurs sujets la Zungarie, la Petite-Horde combattait ses coréligionnaires, les Bachkirs. Une insulte commise par elle produisit entre les deux peuples une haine qui, jusqu'aujourd'hui, n'est pas entièrement éteinte. Pour mieux décrire cet événement, nous allons donner un tableau de l'état du pays des Bachkirs à cette époque.

Ce peuple, se trouvant sous la domination russe depuis le règne d'Ivane Groznoï, avait souvent levé l'étendard de la révolte, et en avait été puni. Les maux que lui avait causés la révolte de 1735 avaient à peine cessé en 1742. Quelque dure que fût la position de cette contrée, qui pendant le cours de ces sept années avait eu à déplorer la perte et les souffrances d'un nombre considérable de ses habitants, cependant les survivants ne restèrent pas long-temps en repos. Ils se révoltèrent de nouveau le 18 mai 1755. La sédition éclata tout à coup et commença par le massacre de tous les Russes qui se trouvaient dans le pays, non-seulement le même jour, mais presque à la même heure. Cette révolte fut excitée par les lettres d'un mollah nommé Batyr-Cha, qui, en reprochant aux fidèles musulmans leur obéissance à des chrétiens, conjurait tout fidèle, croyant en Dieu et en Mahomet, de prendre les armes, affirmant que ceux qui périraient dans cette sainte querelle recevraient les récompenses éternelles promises par le koran. De semblables lettres furent aussi envoyées aux Tatars de Kazan et dans les hordes kazakes. Celles-ci, profitant de l'occasion, commencèrent dans l'instant à faire des incursions sur les frontières russes, sous prétexte de secourir les Bachkirs.

La position de la ligne d'Orenbourg devint alors extrêmement critique. Elle s'étendait sur une longueur de plus de mille verstes; elle était séparée des habitations de l'intérieur, et était enveloppée au nord par les Bachkirs, et au sud par

les Kirghiz; la plus grande partie des soi-disant forteresses et postes fortifiés n'avaient point de fortifications; les garnisons étaient faibles : en un mot, au moindre revers, tous les habitants des frontières pouvaient périr, à l'exception de ceux que défendait la forteresse d'Orenbourg. Heureusement, ce pays était alors gouverné par Néplouief. Sa présence d'esprit et son activité détournèrent l'orage qui le menaçait. Il réunit immédiatement les troupes qu'il commandait sur les points où la défense était le plus nécessaire; il fit venir des renforts de Kazan; il en tira de chez les Kozaks du Don, et de chez le khan des Kalmouks du Volga; en attendant, il arma contre les Bachkirs, les Mestchériaks et les Teptiars. Il promit grâce entière à ceux des rebelles qui donneraient des marques de repentir; et offrit de fortes récompenses pécuniaires pour la tête de Batyr-Cha et de ses principaux complices. Il envoya dans les hordes kazakes, au nom de l'akhoune d'Orenbourg, des déclarations en langue tatare, par lesquelles ce doyen du clergé mahométan manifestait son approbation de la révolte des Bachkirs, mais en même temps sa crainte que, s'ils venaient à se rendre indépendants de la Russie, ils n'attaquassent les Kirghiz et ne finissent par les soumettre.

Lorsque les troupes auxiliaires furent entrées dans le pays des Bachkirs, ceux-ci n'étant pas assez forts pour résister aux Russes, aux Kalmouks, aux Teptiars et aux Mestchériaks réunis, s'enfuirent au delà de l'Oural avec leurs femmes et leurs enfants, au nombre de plus de cinquante mille personnes. Un grand nombre furent détruits au passage du fleuve; les autres se cachèrent dans les hordes. Ceux qui restèrent dans leurs habitations, demandèrent grâce; mais leur repentir n'était pas sincère, et ils attendaient une nouvelle révolte. Pour la prévenir, et pour empêcher surtout les Bachkirs de se réunir aux Kirghiz, Néplouief fut obligé de prendre une mesure cruelle, mais que les temps et les lieux rendaient indispensable.

Il sentit qu'il était nécessaire, pour la sûreté de la ligne

d'Orenbourg, de jeter une haine irréconciliable entre les Bachkirs et les Kirghiz; que sans cela leur réunion serait toujours possible en tout temps, et que la suite infaillible de cette réunion, serait la ruine de tous les établissements russes sur l'Oural. Pour atteindre ce but, il se détermina à remettre au pouvoir des Kirghiz-Kazaks les femmes et les enfants des Bachkirs qui avaient quitté la Russie pour chercher un asile parmi eux. Le ministère d'Élizabeth aurait voulu mettre la frontière russe à couvert par un moyen plus conforme aux voies de la douceur et de l'humanité; mais il fallut céder aux circonstances, et Néplouief, ayant enfin reçu les ordres qu'il avait demandés pour l'exécution de son projet, fit savoir sur-le-champ au khan, aux sultans kirghiz, ainsi qu'aux anciens les plus distingués, qu'en récompense de leur fidélité et de leur dévouement à la Russie, l'impératrice leur faisait don de toutes les femmes et de toutes les filles des Bachkirs qui se trouvaient parmi eux, à condition que les hommes seraient rendus sur la ligne, ou tout au moins chassés des hordes kazakes. On promit en outre d'autres récompenses pour l'extradition des déserteurs.

Les voluptueux Kirghiz se hâtèrent de s'emparer des femmes qu'on leur abandonnait. Les Bachkirs voulurent défendre leurs familles; mais trop peu nombreux, ils ne purent résister. Une partie périt sur la place; quelques-uns furent livrés aux Russes, d'autres revinrent d'eux-mêmes dans leurs foyers, attendant avec impatience le moment de mettre à exécution la ferme résolution qu'ils avaient formée de venger cette injure sur les Kirghiz.

La rage et la jalousie armèrent aussitôt chez les Bachkirs des troupes de vengeurs, qui demandèrent au gouvernement la permission de traverser l'Oural. Néplouief répondit que l'impératrice ne permettait pas de passer les frontières; cependant il donna secrètement l'ordre aux commandants des forts et des cordons, de ne faire aucune attention aux gens qui passeraient sans permission dans les steppes au delà de

l'Oural. Profitant de la prétendue négligence des gardes, des bandes entières de Bachkirs traversèrent l'Oural, fondirent sur les hordes, commencèrent le pillage et le massacre, et se mirent à emmener les femmes et les enfants.

Le khan Nourali se plaignit : on lui répondit d'Orenbourg, que les Kirghiz avaient eux-mêmes attiré sur leurs têtes tous ces malheurs, en recevant dans leurs aouls de perfides déserteurs, et que tous les Bachkirs allaient courir à de semblables exploits. Les sujets de Nourali prirent les armes et commencèrent à repousser les attaques de leurs ennemis; ceux-ci les renouvelaient à chaque instant; et les deux peuples continuèrent ainsi à se détruire mutuellement, jusqu'à ce que Néplouief jugea à propos d'arrêter ces désordres. Il fut alors sévèrement interdit aux Bachkirs de traverser l'Oural. On proposa aux Kirghiz, pour leur sûreté, de se retirer au midi de ce fleuve; en même temps l'on enjoignit aux chefs des frontières de ne plus permettre le passage d'aucun côté, et l'on renforça les gardes à cet effet.

L'effusion du sang diminua; mais la haine entre les deux peuples continue encore aujourd'hui; des représailles mutuelles de temps à autre contribuent à l'entretenir.

Ces résultats peuvent faire accuser le gouvernement russe de cruauté; mais qu'on examine les circonstances: qu'en jetant un coup-d'œil sur la position géographique de la ligne et du pays d'Orenbourg, on voie quels sont les peuples qui l'occupent, ainsi que ses environs; que d'un autre côté on fasse attention au petit nombre de troupes qui couvrait la frontière russe, et on conviendra que la mesure prise par Néplouief était la seule capable de sauver le pays qu'il gouvernait, et peut-être la plus grande partie du sud-est de la Russie. Les Kirghiz-Kazaks qui habitaient au delà de la ligne militaire n'eussent pas été les seuls à soutenir les Bachkirs. Ils pouvaient se réunir aux Tatars de Kazan, d'Orenbourg, de Simbirsk, de Penza, qui habitaient dans l'intérieur de l'empire, et même aux Teptiars et aux Mestchériaks, qui, d'après les sages mesures des autorités

d'Orenbourg, au lieu de se révolter, servirent à punir les rebelles. Tous ces peuples professent la même religion, et tous, reconnaissant Mahomet, ne voient dans les chrétiens que des infidèles (kachfyr), que devait-on attendre de leur réunion?

En considérant les choses sans partialité, on voit que la Russie devait se résoudre à sacrifier ou les Bachkirs, ou les Russes; si elle a sacrifié les premiers pour sauver les seconds, cette conduite ne peut lui mériter aucun blâme.

Le khan Nourali, ainsi que ses deux frères Erali et Aïtchouvak, contribuèrent beaucoup à aider les autorités d'Orenbourg à retrouver et à ramener sur les frontières les Bachkirs qui s'étaient enfuis au delà de l'Oural. Pour complaire à la Russie, ils combattirent non-seulement les déserteurs, mais encore ceux des Kirghiz qui les défendaient. Quoique ce zèle ne fût pas tout à fait désintéressé, cependant, comme il fut accompagné d'autres marques de bonnes dispositions, le gouvernement y eut égard, et ordonna, pour le récompenser[1], de commencer à donner à Nourali les appointements qui lui avaient été assignés cinq ans auparavant, et qu'on avait retenus parce qu'il ne rendait pas les prisonniers russes. Ensuite on lui accorda aussi, par forme de grâce, d'envoyer tous les deux ou trois ans, les parents ou les plus distingués des sultans ou des anciens à la cour. Ces voyages promettaient d'un côté des avantages et des présents au khan et à ses députés; et d'un autre, ils étaient utiles au gouvernement. Les envoyés, pendant leur séjour à la cour, pouvaient servir d'otages; et en apprenant, pendant ce séjour, à connaître les lois, les mœurs et les usages de la Russie, il était possible qu'ils s'y accoutumassent et qu'ils répandissent dans la horde les connaissances des Européens.

La haine et les hostilités mutuelles des Bachkirs et des Kirghiz, en empêchant leur réunion, sauvèrent beaucoup de Russes d'une perte certaine; cependant elles n'assurèrent pas

[1] Par un oukase du 25 août 1755 on donna à ce sujet au khan une lettre patente.

la tranquillité des frontières. Les Bachkirs, brûlant du désir de se venger, ne cessaient, malgré les défenses de traverser l'Oural, de faire des incursions sur les pâturages de leurs ennemis et de les ruiner; les Kirghiz ne cessaient pas non plus de poursuivre et de punir ces ardents ennemis, jusque dans le centre de leur pays. Pénétrant dans cette contrée à travers la frontière, ils combattaient les gardes et pillaient au retour les habitations russes: ces événements étaient fréquents. Le khan et les sultans, bien intentionnés, ne pouvaient calmer leurs sujets; et avouant franchement leur impuissance, ils écrivaient que le bas peuple les soupçonnait même d'entretenir de secrètes liaisons avec les autorités d'Orenbourg, pour soumettre toutes les hordes à la Russie[1]. En conséquence, le gouvernement résolut d'augmenter le pouvoir de Nourali, et de former en même temps un plan pour punir les Kirghiz-Kazaks, de manière à ce qu'ils sentissent au moins une fois les effets de la force et de la puissance de l'empire. On avait déjà donné l'ordre de dresser la carte détaillée de la partie occidentale de la steppe des Kirghiz; on commençait déjà à chercher les meilleurs moyens de faire une campagne au delà de l'Oural; tout annonçait un orage terrible à la Petite-Horde[2], lorsque l'ouverture de la guerre de sept ans, entre la Russie et la Prusse, vint le détourner.

Cependant une grande assemblée nationale qui eut lieu dans la Petite-Horde, en 1756, sans doute dans le but de discuter les moyens de détourner le danger qui les menaçait, s'opposa, non-seulement à la demande du khan et de ses frères de rendre les prisonniers russes et les déserteurs bachkirs,

[1] Le sultan Aïtchouvak, dans son zèle pour la Russie, écrivit déjà en 1754, à Néplouief, que les Kirghiz du commun le soupçonnaient ainsi que le khan d'avoir des liaisons secrètes avec les autorités d'Orenbourg; et qu'en conséquence il demandait, pour ne pas confirmer ses sujets dans cette idée, que, quand on lui adresserait des réprimandes pour eux dans les lettres venant d'Orenbourg, on lui en adressât pour lui aussi. Il disait des brigands connus, qu'il pouvait les faire connaître en secret, mais non les livrer, laissant au gouvernement russe la faculté d'envoyer des troupes contre eux.

[2] Voyez l'oukase du 10 juin 1756.

mais elle se chargea encore de les aider. Les sultans Aïtchouvak et Erali prirent dans cette circonstance les intérêts de la Russie avec beaucoup de chaleur.

Au commencement de l'année 1757, Doundouk-Dachi, lieutenant du khan des Kalmouks du Volga avertit le gouverneur d'Astrakhan que tous les Kirghiz-Kasaks avaient l'intention de passer dans les possessions turques sur le Kouban, et qu'ils en avaient déjà demandé à la Porte-Ottomane la permission par une ambassade envoyée à ce sujet. Cette nouvelle était difficile à croire; cependant la prudence voulait qu'on reconnût le degré de probabilité qu'elle pouvait avoir et sur quoi elle était fondée. D'après les informations qu'on reçut sur la Petite-Horde, par un officier [1] qu'on y avait envoyé exprès, on sut que les Kirghiz n'avaient aucunement pensé au Kouban, mais que Doundouk-Dachi et deux autres princes kalmouks avaient eux-mêmes expédié au khan Nourali des gens de confiance pour l'avertir que les Tatars de Crimée avaient l'intention d'attaquer la Russie, et pour l'inviter à leur donner du secours comme les Kalmouks eux-mêmes étaient décidés à le faire. Nourali n'avait pas rejeté la proposition, mais il avait demandé qu'on l'avertît du moment où les Tatars exécuteraient leur projet.

Cette duplicité de Doundouk-Dachi, et la haîne éternelle des Kalmoucks, ses sujets, contre les Kirghiz-Kazaks, firent supposer que son véritable but était de déterminer Nourali à marcher contre les Russes et à profiter de l'éloignement d'une grande partie de la Petite-Horde pour attaquer ses aouls sans défense.

Au reste, ceci n'est qu'une supposition, et l'événement ne prouva pas qu'elle fût vraie; car en 1757, ni les Tatars de Crimée, ni les Kazacks n'attaquèrent la Russie, et en conséquence les Kalmouks du Volga n'eurent occasion ni d'aider les premiers ni de ruiner les seconds.

[1] Voyez, dans les archives de la commission des frontières, à Orenbourg, les rapports du prince Ourakof, 1757.

La conduite de la Moyenne-Horde, en 1758, donna plus d'inquiétude au gouvernement russe que les bruits de la réunion de Nourali au khan de Crimée. Une partie de cette horde ayant fait une irruption dans les frontières, se permit d'emmener prisonniers deux cent vingt Tatars du district de Kouznetsk, connus sous le nom de Dvoëdantzy (Dvoëdantzy veut dire qui payent double tribut ou deux tributs). Les Russes et les Zungars prélevaient en même temps un tribut sur ce peuple. Une autre partie de la Moyenne-Horde, et la plus considérable, s'étant emparée des terres des Zungars chassés de leurs pays, s'était rapprochée de la Chine, et paraissait trop dévouée à cet empire. Son chef, le sultan Ablaï, avait prêté serment de fidélité à la Russie; mais ensuite il avait été sous la protection de Galdane Tsyrène, khontaïdzi des Zungars, et enfin il avait, comme nous l'avons dit, reçu du Bogdo-khan une patente de prince chinois. Ainsi donc les assurances de soumission qu'il renouvelait de temps à autre au gouvernement Russe, ne signifiaient rien, et il eût été d'autant plus imprudent de s'y fier, que ses relations avec la Chine étaient assez fréquentes.

Il reçut, en 1756, pour la première fois, un ambassadeur chinois; en 1757, un autre officier du Bogdo-khan vint pour chercher à déterminer toute la Moyenne-Horde à se reconnaître solennellement sujette de la Chine.

Ablaï se refusa à l'exécution de cette demande, non par respect pour le serment qu'il avait prêté à la Russie, mais parce qu'il trouvait cette double position très-avantageuse; d'abord, elle lui assurait plus d'indépendance et de considération de la part des deux empires; ensuite, il craignait de renoncer entièrement à l'obéissance de la Russie, parce qu'une grande partie de ses sujets vivait en nomade près de ses frontières dans des endroits fort avantageux.

Cependant la Russie ne pouvait se contenter de cette apparence de soumission. Outre les incursions des Kirghiz, elle craignait alors les attaques d'un ennemi beaucoup plus puis-

sant. L'armée chinoise qui avait ravagé la Zungarie passa la frontière de Sibérie et menaçait de pénétrer dans l'intérieur de l'empire.

Cette crainte se dissipa bientôt, car les Chinois ne tardèrent pas à se retirer dans leur pays, mais le rétablissement de la paix ne parut pas solide entre les deux empires tant qu'on n'eut pas terminé les différents au sujet de la reddition du prince zungar Amoursane, qui s'était d'abord reconnu vassal de la Chine, et avait ensuite cherché un asile en Russie. Sa mort fit cesser la discorde; mais avant qu'elle arrivât et que la tranquillité fût rétablie, l'autorité d'Orembourg entra, par ordre du gouvernement, en relation avec les princes Kirghiz de la Moyenne et de la Petite-Horde, pour donner du secours aux troupes Russes contre la Chine, et pour attaquer les possessions occidentales de cet état.

On donna à ce sujet au khan Nourali, le 19 mars 1758, une lettre patente au nom de l'impératrice, pour l'inviter à agir de concert avec les troupes russes, parce que les Chinois, ayant violé la paix, avaient fait une invasion sur les frontières de Sibérie. On ne sait pourquoi cette lettre patente ne fut pas envoyée; on la conserve encore aujourd'hui à Orenbourg; mais on voit par les affaires de cette année, que Nourali déclara à un officier russe qu'on lui envoya exprès, avec des présents et l'ordre de l'engager de vive voix à seconder la Russie, qu'il consentait à faire la guerre aux Chinois, et qu'il se tiendrait prêt à marcher.

Un autre officier déclara à son retour de la Moyenne-Horde que le sultan Ablaï avait aussi promis de combattre pour les Russes contre les Chinois. Afin de confirmer ses promesses, il envoya deux députés qui assurèrent qu'il ne s'était jamais reconnu sujet de la Chine, mais qu'il était toujours demeuré fidèle à la Russie; que c'était uniquement par crainte qu'il avait eu des relations avec les Chinois et qu'il leur avait témoigné de la soumission. Quoiqu'il fût évident que ses assurances étaient fausses, cependant on feignit à dessein d'être persuadé de

leur sincérité[1], et Ablaï reçut, non-seulement des éloges pour sa constante fidélité à la Russie, mais il reçut en récompense, au nom de l'impératrice, un sabre précieux, et on lui fit espérer d'autres faveurs par la suite.

Le khan Nourali reçut aussi du gouvernement russe plusieurs marques de bienveillance à cause de son intention d'aller combattre les Chinois [2]. Ainsi son fils, qui était en otage à Orembourg, étant mort, il devait sans tarder en envoyer un autre à sa place; mais il mit du retard, chercha de mauvaises raisons, et enfin l'autorité locale reçut ordre de ne pas l'y forcer. On lui prescrivit également de construire pour lui et ses frères, aux frais de la couronne, des hangars et des enclos près de l'Oural pour faire hiverner leurs bestiaux. Enfin le khan et les sultans les plus distingués reçurent à cette époque beaucoup de présents.

Afin de tranquilliser tous les Kirghiz-Kazaks du côté du Nord, et de les mettre à l'abri des attaques qui auraient pu les arrêter, même pendant leurs préparatifs pour marcher contre les Chinois, on renouvela les défenses les plus sévères qui interdisaient aux Bachkirs de passer l'Oural.

Quelques difficultés que présentât la construction des enclos à bétail, pour le khan et les sultans, leurs demandes continuelles pour qu'on leur laissât passer l'hiver dans les steppes d'Astrakhan, et la crainte que cette concession ne fût la cause de la ruine des Kalmouks du Volga, portèrent le gouvernement à revenir, en 1759, à l'idée de bâtir une ville à l'embouchure de l'Emba. On supposait que si l'on ne pouvait déterminer le khan et les Kirghiz à l'habiter constamment, ils ne refuseraient pas au moins d'y passer l'hiver pour conserver leurs haras et leurs bestiaux; cependant ce projet est resté

[1] A cette même époque, le tribunal chinois des affaires étrangères écrivit dans une de ses feuilles, au sénat russe, que le sultan Ablaï s'était solennellement reconnu sujet de la Chine.

[2] Nourali montra même le désir d'aider les Russes dans la guerre contre la Perse, quoiqu'il n'eût aucun moyen de mettre son projet à exécution.

sans exécution jusqu'à nos jours, de même que celui dont nous avons parlé plus haut.

Après la mort d'Amoursane et la cessation des relations désagréables qui avaient eu lieu à son sujet entre les gouvernements russe et chinois, les préparatifs de la Russie pour repousser une attaque de ce dernier, ainsi que les secours promis par le khan Nourali et le sultan Ablaï, devinrent inutiles; mais la cour de Russie craignit encore longtemps que les Kirghiz ne se retirassent des frontières dans les terres ravagées de la Zungarie. La Moyenne-Horde paraissait, à cause des liaisons d'Ablaï avec la Chine, et des efforts des Chinois pour l'attirer dans son voisinage, déjà disposée à changer d'habitations. On supposait que si elle se retirait vers l'orient, la Petite suivrait aussi son exemple.

Cette émigration ne pouvait nuire à la Russie sous le rapport de sa sûreté; car les Kirghiz, devenus ses sujets, ne discontinuaient pas leurs brigandages, et ravageaient comme auparavant ses provinces frontières; mais l'éloignement des Kirghiz lui eût fait un grand tort sous le rapport du commerce, et c'était pour le prévenir qu'elle désirait retenir ses sujets demi-sauvages dans leurs premières habitations.

Il était essentiel de maintenir dans ses bonnes dispositions pour la Russie le sultan Ablaï qui acquérait tous les jours plus d'influence sur ses sujets et devenait plus propre que tout autre à les porter à quelque haute entreprise. Une grande partie de la Moyenne-Horde lui donnait déjà le titre de khan. Lui-même, dans ses relations avec les autorités russes, ne se donnait encore que le titre de sultan; mais sa puissance et la dignité de prince chinois à laquelle l'avait élevé Tsian-Loung, lui facilitaient les moyens de changer son titre et de reprendre celui de chef suprême de toute la Moyenne-Horde, sans aucune permission ni coopération de la part de la Russie. Cette manière d'agir eût été contraire à la dignité de l'empire, car la Moyenne-Horde était au nombre de ses sujets; mais il était impossible d'empêcher un événement semblable par une

défense : il eût été trop désavantageux d'en tirer vengeance les armes à la main. Ainsi donc on décida de déterminer Ablaï par la douceur et les caresses à demander lui-même, au nom de son peuple, l'investiture du titre de khan. Dans l'attente de cette demande, on lui assigna une pension annuelle, et on lui envoya un officier chargé de lui montrer adroitement le chemin qui devait le conduire à la dignité de khan, et de lui déclarer que, pour y parvenir, il fallait qu'à l'imitation de Nourali, il donnât son fils en otage.

Contre toutes les prévisions, Ablaï reçut fort mal l'envoyé russe, et refusa de donner son fils; en outre on apprit bientôt d'une source certaine qu'Aboul-Mahmet, créé khan de la Moyenne-Horde par la Russie, vivait encore; on remit donc à un autre temps l'exaltation du nouveau khan.

En 1760 les Kirghiz-Kazaks de la Moyenne-Horde attaquèrent les Kirghiz sauvages, ou Bouroutes, et leur firent éprouver une grande perte; ensuite ils causèrent du désordre dans une partie des nouvelles conquêtes de la Chine, et y firent quelques prisonniers. Les Chinois exigèrent d'Ablaï leur restitution, et envoyèrent une armée pour soutenir leur demande [1]. L'apparition de cette armée jeta la terreur dans la Moyenne-Horde. Non-seulement on s'empressa de satisfaire aux désirs du gouvernement chinois, mais on rendit sur la frontière de la Russie un grand nombre de Bachkirs, de Tatars Barabines et de prisonniers russes.

Au reste la Russie fut moins redevable du retour de ces prisonniers à la terreur inspirée par les armées chinoises, qu'aux efforts et à la puissance d'Ablaï, qui, quoique sujet des deux empires, cherchait par des vues politiques à empêcher les incursions de son peuple sur la Russie; aussi cette frontière, vis-à-vis de la Moyenne-Horde, fut-elle toujours beaucoup plus sûre que la ligne militaire de l'Oural.

Revenons maintenant à la Petite-Horde, dont le khan, ainsi

[1] Voyez les rapports de l'interprète Gordéief, aux archives de la commission des frontières à Orenbourg.

que ses frères, semblait plus dévoué à la Russie que le sultan Ablaï.

Depuis l'ouverture du printemps jusqu'au milieu de l'été, elle ne cessa de piller les habitations des frontières, parce que les Kalmouks du Volga lui avaient enlevé beaucoup de bétail pendant l'hiver précédent, et que la garde, placée sur l'Oural, les empêchait d'aller sur le Volga pour réparer leurs pertes. Peut-être à cette première raison s'en joignit-il une seconde, qui était moins importante, mais qui pouvait aussi avoir de l'influence sur la conduite de la garde. Pendant l'automne de 1759, le khan Nourali était venu à Orenbourg, ainsi que ses frères; le gouverneur qui avait remplacé Néplouief les reçut avec peu de politesse, et ce qui est encore pis, il ne leur fit aucun présent: cela les aigrit à un tel point qu'ils ne voulurent pas prendre congé de lui et refusèrent résolument de satisfaire à aucune de ses demandes.

Ces dispositions augmentèrent sans cesse l'audace de la Petite-Horde; le khan s'excusait sur la faiblesse de sa puissance; dans cet état de choses l'on envoya l'ordre de Saint-Pétersbourg [1] d'obliger les Kalmouks à rendre les chevaux qu'ils avaient volés, et de punir les incursions des Kirghiz, en expédiant des troupes dans leur pays pour rechercher les coupables et s'emparer de leurs biens, ou au moins pour arrêter leurs parents, sans toucher toutefois à ceux qui leur seraient étrangers.

En 1761, une partie de la Petite-Horde attaqua de nouveau les frontières russes, et fut encore punie par la force des armes. La raison de ses attaques était la même que l'année précédente. Les Kalmouks n'avaient pas rendu les chevaux volés, et on n'avait pas eu, pour le khan et ses frères à Orenbourg, les attentions qu'on leur devait, quoique au commencement de l'année ils n'eussent pas pris part aux incursions. En automne, les sultans Erali et Aïtchouvak se trouvèrent tellement offensés de la conduite qu'on tenait à leur égard,

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 18 juillet 1760.

qu'ils commencèrent à arrêter les caravanes qui se rendaient à Orenbourg. Aïtchouvak eut même l'intention de se retirer avec la race de Sémirodsk, vers les frontières de la Chine, sur les terres qui avaient appartenu aux Zungars. Pour maintenir ces deux sultans dans les bonnes dispositions qu'ils avaient auparavant manifestées pour la Russie, l'autorité supérieure, malgré la conduite des autorités locales d'Orenbourg, leur assigna à chacun des appointements annuels.

Cette situation des affaires de la Petite-Horde et la position ambiguë, sans être du reste nuisible à la Russie, que gardait le sultan Ablaï, furent cause qu'à l'avénement au trône de l'empereur Pierre III, on envoya au khan et aux principaux sultans kirghiz les lettres d'information sans leur demander un nouveau serment. On croyait qu'ils le refuseraient; et on résolut de ne remplir cette formalité que quand ils seraient eux-mêmes à Orenbourg. Pour les maintenir dans la dépendance et les détourner d'entretenir des relations amicales avec la Chine, le gouvernement continua à n'épargner ni dépenses ni efforts. Dans les instructions données au commencement de 1762 aux autorités des frontières d'Orenbourg et de Sibérie, il fut prescrit de flatter, de toutes les manières possibles, les plus distingués des Kirghiz-Kazaks, de leur distribuer généreusement des présents et des récompenses, et de bâtir pour ceux qui le voudraient, des hangars et des étables dans le voisinage de la frontière.

On ordonna d'envoyer sans délai au sultan Ablaï des ingénieurs pour lui construire une maison avec les dépendances et les magasins nécessaires, le tout entouré d'un rempart afin de lui donner l'aspect d'un petit fort[1]. Une pareille marque de distinction était très-flatteuse pour la vanité d'un kirghiz.

Par ces moyens et d'autres semblables, le khan et les sultans kirghiz se maintinrent fidèles à la Russie, au moins en

[1] On construisit en effet une maison au khan Ablaï, vis-à-vis le fort de Pétropavlofsk, mais seulement quelques années après.

apparence. Nourali, Ablaï et Aïtchouvak, ayant reçu les lettres d'information sur l'avénement au trône de l'impératrice Catherine II, prêtèrent tout aussitôt serment de fidélité.

Il est à remarquer qu'Ablaï n'était pas le seul qui, devenu depuis longtemps vassal des deux empires, eut prêté serment à l'impératrice de Russie, sans avoir pour cela l'intention de renoncer à ses liaisons avec la Chine; mais le khan Nourali, à son imitation, se détermina, vers cette époque, à entrer en relation avec la cour de Pékin. Dans le cours de cette même année 1762, il envoya à Pékin une ambassade, qui partit pour cette capitale avec les députés du sultan Batyr de la Moyenne-Horde, et du sultan Aboulfenze, fils d'Aboul-Mahmet, khan de la Horde-Moyenne. Ils furent tous comblés de présents par le Bogdo-khan, et surtout les députés du khan Nourali [1] qui, enorgueilli de cette distinction, ne fit plus aucune attention aux plaintes de la Russie. Ses sujets recommencèrent leurs incursions contre les Kalmouks du Volga, et exigèrent ensuite qu'on les laissât hiverner sur la rive droite de l'Oural. On avait déjà plusieurs fois rejeté cette demande : un nouveau refus les irrita tellement qu'il voulurent passer de force les frontières pour hiverner en Russie avec leurs troupeaux et leurs haras. Cette audace porta l'impératrice Catherine à donner, le 18 mai 1763, à Oubachi, lieutenant du khanat des Kalmouks, une lettre patente [2] pour punir à main armée les Kirghiz de la Petite-Horde, dès qu'il recevrait l'avis du gouvernement d'Orenbourg qu'une partie aurait passé la frontière. On donna ordre d'autoriser les Bachkirs et les Kazaks du Jaïk d'en faire autant; mais personne n'en profita, car les Kirghiz restèrent dans leurs steppes.

Le rusé sultan Ablaï, après avoir réussi à plaire pendant quelques années à deux puissances d'intérêts opposés, fut à cette époque appelé au secours d'une troisième, moins né-

[1] Voyez les rapports de l'interprète Gordéief à son retour de la Moyenne-Horde, en 1763.

[2] Cette lettre est restée à Orenbourg où on la conserve encore.

cessaire que les autres à sa sûreté dans la horde, mais au sort de laquelle le liaient également les lois du Koran et son amour-propre.

Les Chinois conquirent presqu'en même temps que la Zungarie ce qu'on appelle la Petite-Boukharie, et voulaient encore étendre leurs conquêtes sur d'autres petits états mahométans de l'Asie centrale. L'attente de cette invasion et l'impossibilité de la repousser obligèrent les khans de Tachkent, de Kokane et leurs voisins, aussi faibles qu'eux, à réclamer d'abord du secours contre la Chine d'Akhmet, souverain des Afghans, qui, à ce titre et comme musulman, devait prendre sous sa protection ses coreligionnaires. Les habitants de Kachgar, de Jarkène, et d'autres villes déjà soumises par les Chinois, lui demandèrent de même de les délivrer de la domination des infidèles. Animé par tant de demandes, Akhmet envoya contre les Chinois une forte armée qui, s'étant arrêtée entre Tachkent et Kokan, entra en pourparlers avec les Chinois.

Pendant les correspondances et les envois de courriers, les zélés mahométans se réunissaient de tous côtés à leurs défenseurs, et par des lettres et des prédications ils excitaient tout le monde à venir à leur secours. Aboul-Mahmet, considéré comme khan de la Moyenne-Horde, reçut aussi une lettre d'invitation; mais comme depuis longtemps il ne gouvernait plus les Kirghiz, il transmit cette invitation à Ablaï [1]. Celui-ci serait sans doute entré dans la ligue générale des Mahométans, s'il eût été un peu moins lié aux Chinois. Mais la cour de Pékin, dans le but de prévenir ses dispositions à secourir ses coreligionnaires, avait envoyé, fort peu de temps avant l'arrivée de la lettre d'Aboul-Mahmet, une lettre patente à Ablaï [2], qui lui permettait d'occuper les environs du fleuve Ili et lui assurait une protection constante; mais en même temps

[1] Le bachkir Térigoulof, envoyé à la Moyenne-Horde, apporta cette même année 1763 une copie de cette lettre à Orenbourg.

[2] Voyez les rapports de l'interprète Gordéief.

la cour de Pékin prit en otage son beau-père, le sultan Sultanamet, quelques anciens et leurs enfants.

On proposa aussi à Nourali de se réunir aux Afghans : il ne s'y refusa pas absolument; mais la position de sa horde, et les circonstances, ne lui permettaient pas de marcher avec une armée vers les frontières de la Chine. Les Kalmouks d'un côté, et les Bachkirs de l'autre, n'auraient pas manqué de profiter de l'absence des Kirghiz-Kazaks, et ils auraient non-seulement pillé toutes leurs richesses, mais ils auraient encore emmené en esclavage leurs femmes et leurs enfants. Nourali avait raison de craindre cet événement; car les Bachkirs conservaient un vif souvenir des injures qu'ils avaient reçues, en 1755, de la Petite-Horde, injures dont beaucoup n'étaient pas encore vengées; et en 1762, les Kalmouks avaient reçu un nouveau coup de la part des Kirghiz, qui étaient venus sur le Volga en traversant la mer Caspienne sur la glace. Cette même année deux cents tentes de Tourkhmènes, qui avaient longtemps habité avec les Kalmouks, avaient fui au delà du Jaïk. Les Kirghiz après les avoir laissés entrer sur leur territoire les réduisirent en esclavage et se les partagèrent.

Pendant les premières années du règne de Catherine, les relations de la Russie avec les Kirghiz-Kazaks tendirent plus que jamais aux deux résultats qu'on avait en vue: le premier, d'établir des habitations dans les deux hordes; le second, d'assurer l'inviolabilité des caravanes.

On voulut, pour le premier point, renouveler le projet de bâtir une ville forte à l'embouchure de l'Emba, et d'y construire une maison pour le khan Nourali; mais comme ses sujets craignaient de voir les Russes au milieu de leurs steppes, on ordonna de bâtir, au lieu d'une forteresse, un camp en forme de redoute, afin de couvrir les pêcheurs qui venaient en cet endroit; et pour que cet établissement même ne pût effaroucher les nomades, on ordonna d'y ouvrir un marché d'échange où ils pourraient s'approvisionner de blé de la couronne au plus bas prix. On voulait aussi leur apprendre à

faucher le foin, et à construire des hangars pour leurs bestiaux et des habitations pour eux-mêmes s'ils le demandaient; on réitéra également les ordres donnés aux autorités des frontières de construire, sur l'Irtych et au delà de l'Oural, des hangars pour les bestiaux, et des maisons pour ceux des Kirghiz qui en désireraient. Profitant du consentement d'un petit nombre de Kazaks, on ordonna aux autorités de Sibérie, qui avaient l'avantage de vivre en bonne intelligence avec quelques Kirghiz-Kazaks, de bâtir, sur la petite rivière de Koltchakly, un village entier, et de lui procurer tous les avantages imaginables. En un mot le gouvernement essayait par tous les moyens possibles d'inspirer à ses sujets nomades le goût d'une vie sédentaire; mais ils ont toujours eu pour elle, et ont encore aujourd'hui un éloignement invincible, soit par suite de leur habitude de la vie nomade, soit par crainte de perdre leur liberté sauvage, qu'ils estiment au delà de toute espèce de biens.

Pour le second objet, la sûreté du commerce, il fallait chercher de nouveaux moyens : car une expérience de trente ans avait prouvé que ni les khans, ni les sultans ne pouvaient offrir aux caravanes, dans toute l'étendue de leurs terres, une protection sûre et inviolable. La faiblesse de leur pouvoir, et leurs fréquentes dissensions sont encore des obstacles presque insurmontables pour la sûreté du commerce, et jusqu'à nos jours ils ne laissent pas la possibilité de rendre parfaitement sûres les routes des caravanes qui amènent les marchands de Tachkent, de Kokan, ou de leurs voisins orientaux. Quant aux communications avec les Boukhares et les Khiviens, la Russie a une autre route, celle de la mer Caspienne; c'était, avant que les hordes se fussent reconnues vassales de l'empire, la seule qui servît pour son commerce avec la Perse et avec l'Asie centrale. Catherine ne tarda pas à tourner toute son attention de ce côté, et ayant renoncé à d'inutiles espérances sur les promesses aussi vides que pompeuses des princes kirghiz, elle voulut

concentrer à Astrakhan toutes les relations commerciales de ses sujets avec Khiva et la Boukharie; mais ce projet ne s'exécuta pas, d'un côté, parce que les Asiatiques ne le trouvaient pas avantageux pour eux, et de l'autre, parce que son exécution menaçait d'une ruine complète Orenbourg, Troïtsk et toutes les mines de cuivre et de fer établies dans leurs environs.

Au reste les intentions du gouvernement russe, relativement au commerce avec l'Asie centrale, ne l'empêchèrent pas de soutenir, par tous les moyens possibles, le commerce d'échange avec les Kirghiz; il ne se faisait d'abord qu'à Orenbourg; on l'ouvrit ensuite à Troïtsk, et en 1764, au fort de Sémipalatinsk. Ce dernier fort fut désigné pour cet objet, à la prière du sultan Aboulfenze, fils du célèbre khan Aboul-Mahmet, et frère de Polate, khan du Turkestan. Il commandait dans la Moyenne-Horde à la puissante race de Naïmane: il était indépendant; mais il campait sur les anciennes terres des Zungars, ce qui lui avait fait rechercher la protection du bogdokhan. N'ayant jamais juré fidélité à la Russie, ni entretenu de relations avec elle, il put envoyer sans dissimulation aux autorités des frontières de Sibérie un ancien respectable pour réclamer en faveur de ses sujets la liberté de commercer avec les Russes à Sémipalatinsk: ce qui lui fut immédiatement accordé.

A cette époque le sultan Ablaï demanda au gouvernement russe qu'on lui envoyât dix cultivateurs afin d'instruire ses Kirghiz à l'agriculture. Catherine ordonna de satisfaire à cette demande, après avoir pris à Ablaï de sûrs otages pour garantir la liberté des Russes qu'on lui envoyait.

Le khan Nourali, fier de ses relations avec l'armée des Afghans et la Chine, écrivit en 1764 directement à l'impératrice, tant pour l'informer de l'invitation qui lui avait été faite par tous les musulmans de l'Asie centrale, de prendre part à la guerre contre la Chine, que pour lui faire connaître la réception distinguée qu'avait eue son ambassade à Pékin. Ces deux circonstances enflaient sa vanité, et dans ses rêves sur

son importance, il crut pouvoir exiger plusieurs concessions qu'on lui avait déjà refusées. Cependant ses exigences réitérées n'eurent pas plus de succès que ses premières demandes. On lui envoya de Russie des remercîments pour les nouvelles qu'il avait données sur les Afghans; on y joignit quelques présents avec une réponse aussi polie que peu satisfaisante. Cependant sa horde ne se tenait pas tranquille, et continuait ses incursions, tantôt contre les Kalmouks du Volga, tantôt contre les habitations russes situées sur la frontière, sans renoncer pour cela à ses dissensions accoutumées, qui ne méritent pas une description détaillée. Ce fut ainsi qu'elle passa les années 1765 et 1766. En 1767, les troupes russes les punirent d'une manière sensible, en poursuivant les brigands jusqu'au milieu de la horde.

Il n'y a pas de doute que ce châtiment n'eût violemment irrité Nourali; cependant, comme il avait besoin des bonnes grâces de Catherine, il dissimula longtemps son ressentiment. Craignant qu'après sa mort la dignité de khan ne passât dans une autre famille, il demanda qu'on lui désignât, de son vivant, un successeur ou lieutenant, et que le gouvernement russe élevât solennellement à cette nouvelle dignité son fils aîné le sultan Ichim. Ce désir était nouveau, mais n'était pas en opposition avec les vues de la Russie. Il est vrai qu'elle pouvait désigner comme khan de la Petite-Horde quelqu'un des frères de Nourali, à son choix; mais comme on n'avait pas de raison alors pour les préférer aux autres sultans, et que l'impératrice Anne, en promettant à Aboulkhaïr de conserver la dignité de khan dans sa postérité, ne s'était fixée aucune règle pour le choix de ses successeurs, le vœu de Nourali pouvait être rempli. Les qualités particulières du sultan Ichim n'étaient pas un obstacle à l'accomplissement des intentions de son père. Il fallait seulement savoir si la création d'un lieutenant du khan ne causerait pas de mécontentement aux Kirghiz, et s'ils ne refuseraient pas de reconnaître leur chef futur. Il était aussi nécessaire de savoir quelles étaient les dispositions

personnelles d'Ichim pour la Russie, et si cette nouveauté ne serait pas pour elle la source de quelques conséquences désagréables. On ordonna de faire à la horde même des recherches sur tous ces points, et d'en envoyer le résultat à Pétersbourg. Les autorités d'Orenbourg répondirent qu'après la mort de Nourali, la dignité de khan devait, selon l'usage des Kirghiz, passer à un de ses frères et non à un de ses fils; le ministère répondit que la loi de succession dans la vie privée ne pouvait s'appliquer à la succession au titre de khan; car ce titre passait toujours d'un homme à un autre, par le choix du peuple. Au reste, pour éviter les murmures et les dissentions, on décida de porter les Kirghiz à choisir d'eux-mêmes le sultan Ichim pour lieutenant du khan, et à confirmer ensuite le choix du peuple.

Pendant qu'on faisait des recherches à ce sujet, et que les correspondances continuaient, vint l'année 1771; la désertion des Kalmouks fit oublier les affaires des Kirghiz, non-seulement au gouvernement, mais aux Kirghiz eux-mêmes, comme nous le verrons plus bas; c'est pourquoi le projet du khan Nourali, pour faire élever son fils à la dignité de lieutenant, demeura sans exécution.

Il aurait pu atteindre son but, si la mort de son fils, arrivée en 1769 à Orenbourg, où on le gardait en otage, ne l'eût vivement chagriné, et ne l'eût poussé à une opiniâtreté pardonnable à un père, mais désagréable au gouvernement russe. C'était le second fils qu'il perdait à Orenbourg, et tous les deux étaient morts enfants. Attribuant leur mort au défaut de soins, il ne voulut aucunement donner un nouvel otage pris parmi ses enfants; et lui-même refusa de se rendre à Orenbourg, lorsqu'il y fut invité plusieurs fois par l'autorité, pour des conférences. Des différends qui s'élevèrent entre lui et ses frères vinrent augmenter ses chagrins. L'envie causée par les marques d'attention que leur donnait le gouvernement russe, en les employant plus que lui et avec plus de succès dans ses relations avec la Petite-Horde; enfin le dépit de sa

propre faiblesse; tous ces sentiments le troublaient, lui ôtaient le pouvoir d'agir de sangfroid, et en excitant son arrogance, éloignaient la cour de Pétersbourg de la pensée qu'elle avait eue d'augmenter sa puissance sur les Kirghiz-Kazaks: mesure que l'on avait regardée un moment comme indispensable. De cette manière Nourali en vint au point qu'on commença à lui témoigner moins de considération; malgré les querelles de ses frères avec lui, on leur envoya des sabres en récompense de leur zèle, et sa demande d'appointements fixes par an fut mise de côté. On lui refusa même la permission d'envoyer des députés à Pétersbourg; on ordonna de ne faire aucune attention à son entêtement sur l'article de l'otage, en lui déclarant toutefois que la Russie saurait maintenir sans cela les Kirghiz dans l'obéissance[1]. On écrivit la même chose, dans cette année, au sultan Ablaï, qui, espérant recevoir de la Russie plusieurs avantages et priviléges, offrit de donner un de ses fils en otage, et voyant ensuite qu'on ne pouvait satisfaire à la plupart de ses demandes, refusa, sous des prétextes imaginaires, d'exécuter ce qu'il avait proposé de lui-même.

Le renouvellement des incursions de la Petite-Horde sur la frontière d'Orenbourg, en 1770, allait lui attirer encore un châtiment[2] de la part du gouvernement russe; elle ne dut le bonheur de l'éviter qu'à la désertion des Kalmouks du Volga, qui fit prendre une autre direction aux affaires. Ce changement donna une autre destination aux troupes russes, qui, d'ennemies qu'elles étaient des Kirghiz, devinrent leurs alliées. Nous allons maintenant donner l'historique de cet événement[3]. Le pays des Kalmouks, ou plus exactement des Torgoutes,

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 16 mars 1770.

[2] Le gouverneur d'Orenbourg, Reinsdorg, reçut le 10 janvier 1771 un rescrit de l'impératrice pour envoyer des troupes dans la steppe des Kirghiz, afin de punir les bandits et de délivrer les prisonniers.

[3] Nous regardons comme étant de notre devoir d'avertir nos lecteurs que la description de la fuite des Torgoutes et de la bataille qu'ils livrèrent aux Kirghiz est tirée de deux bonnes sources; savoir: 1° du Journal du capitaine Rytchkof, envoyé avec les troupes russes à la poursuite des fuyards, sous le commandement du

dont les sectes vivent en nomades aujourd'hui sur la rive droite du Volga, dans le gouvernement d'Astrakhan, était situé dans les possessions actuelles de la Chine, à l'occident. Ils le quittèrent à cause des attaques continuelles de leurs voisins les Zungars, dont la puissance n'avait cessé de croître depuis le commencement du XVIIe siècle, et qui menaçaient de les soumettre entièrement. Le manque de forces pour se venger de leurs ennemis, et la crainte de tomber un jour dans leurs fers, portèrent les Torgoutes à quitter leurs anciennes possessions, et à se retirer à l'occident.

Ils vinrent en 1636 en Russie, et le tzar Mikhaël Féodorovitch, les ayant reçus au nombre de ses sujets, leur donna pour pâturages de vastes terres sur les deux rives du Volga.

Après la conquête de la Zungarie par les Chinois, en 1756, et la destruction de la plupart de ses habitants, leurs faibles restes, au nombre de dix mille tentes, toutes composées des races de Derbet, de Khoïte et de Khochoute, se souvinrent de leurs compatriotes du Volga, et oubliant leur ancienne inimitié, ils se réunirent à eux sous le commandement de Chérène, un des plus zélés compagnons d'armes du prince zungar Amoursane, que nous avons déjà fait connaître.

Chérène et les Kalmouks, ses sujets, des trois races que nous avons nommées, apportèrent de la Zungarie des sentiments et des désirs entièrement différents de ceux qu'avaient les Torgoutes, depuis cent vingt ans qu'ils habitaient la Russie. Les premiers étaient habitués aux guerres civiles et aux combats, et les derniers à la paix, que troublaient quelquefois les pillages des Kirghiz-Kazaks.

Les premiers aspiraient secrètement à se venger des Chinois qui les avaient chassés d'une patrie qu'ils espéraient reconquérir par les armes; les seconds habitaient la terre où ils étaient nés, et où ils jouissaient de la paix. Selon l'ordre

général Traubenberg; 2° la Description de cette fuite par le prince chinois Tsichi, ouvrage dont nous devons la traduction à M. Lipotsof. (Voyez le Nouvelliste Sibérien, 1820.)

des choses, il semblait que ces nouveaux sujets de la Russie, fatigués par les malheurs d'une longue guerre, venant se réunir à un nombre bien plus considérable d'anciens habitants du Volga, consentiraient avec joie à demeurer toujours en lieu de sûreté. L'immense espace qui séparait le Volga de la Zungarie, la réunion de ce pays à la Chine, la barbarie avec laquelle il avait été ravagé par les troupes du bogdo-khan, contribuaient à fortifier l'opinion, qu'il était impossible aux Kalmouks venus en Russie, de jamais retourner dans leur patrie; mais l'expérience prouva le contraire. Chérène et ses compagnons les Derbets, les Khoïtes et les Khochoutes, non-seulement ne renoncèrent pas au désir d'aller vivre en nomades sur leurs anciennes terres, mais ils le firent naître encore dans le cœur de leurs compatriotes nés en Russie.

Ayant répandu divers bruits sur les soi-disant mauvaises intentions et même sur des projets barbares formés par le gouvernement russe contre les Kalmouks, Chérène et ses turbulents complices réussissent à se rendre maîtres de l'esprit faible et crédule d'Oubachi, chef des Kalmouks. Il mit à profit les différends qui existaient entre lui et les autorités russes les plus voisines; il le flatta de l'espoir de changer son titre de sujet pour celui de souverain indépendant, et il réussit enfin à l'engager à se retirer dans l'ancienne Zungarie, à travers les steppes des Kirghiz-Kazaks.

Le bas peuple, effrayé par ces bruits, et écoutant avec une aveugle superstition les instigations de son clergé, ne put opposer de résistance. Oubachi prit son parti, et après avoir tenu conseil avec les princes et les lamas (prêtres), on fixa l'époque du départ pour le moment où le Volga se couvrirait de glace. Cette disposition était nécessaire, parce que, quoique Oubachi lui-même se trouvât sur la gauche du fleuve, une grande partie des Torgoutes se trouvaient sur la rive droite, et ne pouvaient se réunir à lui, avec ce qu'ils possédaient, qu'en passant sur la glace.

Cette circonstance est cause qu'aujourd'hui encore une

grande partie des habitants d'Astrakhan est composée de Kalmouks; car l'hiver de 1770 ayant été chaud, les rivières de la Russie méridionale ne gelèrent pas, et Oubachi, après avoir inutilement attendu jusqu'au mois de janvier la réunion des Kalmouks de la rive droite, fut obligé de les abandonner et de partir seulement avec ceux qui se trouvaient sur la gauche.

Ils partirent le 5 janvier, au nombre de trente mille tentes[1].

Comme ils approchaient du Jaïk, le gouverneur d'Orenbourg avertit le khan Nourali qu'ils allaient attaquer les Kirghiz-Kazaks. En conséquence il lui conféra, au nom du gouvernement suprême, le droit de les combattre et de leur enlever autant de butin qu'il pourrait, à condition de les faire ensuite revenir dans leurs premières habitations en dedans de nos frontières. Le gouvernement des frontières de Sibérie transmit le même avis à la Moyenne-Horde, par le sultan Ablaï et d'autres chefs. Pour confirmer ces déclarations, on donna, le 27 janvier 1771, une lettre patente impériale au nom de Nourali et de tout le peuple kirghiz, afin de retenir les Torgoutes.

Toute espèce d'instigations ou de conseils était superflue pour l'accomplissement de semblables dispositions. Chaque Kirghiz regardait comme un bonheur particulier la possibilité de contribuer à leur exécution; et animés d'une haine violente contre toutes les races de Kalmouks, héritage de leurs pères et de leurs aïeux les plus reculés, ils se hâtaient d'aller les combattre et les dépouiller. En moins d'un mois, les hordes kazakes furent sous les armes, et toute l'étendue du pays, depuis les bords du Jaïk jusqu'aux frontières de la Chine, fut couverte de troupes de guerriers attendant avec impatience l'apparition d'un peuple, qu'ils brûlaient d'immoler aux injures qu'ils en avaient reçues et aux inimitiés que soulevaient contre lui son nom seul et son origine. Nourali répondit à la lettre patente que, non-seulement il était prêt à se conformer

[1] C'est ce que dit le Journal de Rytchkof; mais le Dictionnnaire géographique de l'empire de Russie n'en met que vingt-huit mille cent soixante-deux.

aux désirs du gouvernement russe, mais qu'il s'était déjà mis en marche avec ses sujets contre les fuyards. On reçut en même temps la nouvelle qu'Ablaï et sa horde étaient prêts au combat. Aïtchouvak et d'autres sultans écrivaient dans le même sens, et Kaïp, qui avait été khan à Khiva, et qui habitait dans la Petite-Horde depuis son expulsion par ses sujets, promit de se réunir aux troupes russes. A l'orient des steppes des Kirghiz, les Kalmouks étaient attendus par les sultans Aboulfenze, fils d'Aboulkaïr-khan, et Erali, sultan de la Grande-Horde, et enfin, par les Kirghiz sauvages, ou Bouroutes, qui surpassaient tous les peuples voisins en audace et en férocité.

Quelle effroyable série de combats ne devaient pas soutenir les Torgoutes! Quel enchaînement d'attaques, de meurtres et de pillages se présentait sur leur route jusques aux bords de l'Ili où ils voulaient se rendre, voyageant, non comme une armée toujours prête à combattre, mais traînant avec eux leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et tous leurs biens!

On destina sur le champ plusieurs détachements de troupes russes pour contenir les Kirghiz-Kazaks, mais différentes circonstances les empêchèrent d'agir de manière à répondre à l'espoir du gouvernement; on perdit dès lors tout espoir de retenir les Kalmouks, et l'armement de toutes les hordes kirghizes ne servit qu'à exterminer une grande partie des Torgoutes, sans contribuer en aucune façon à leur retour en Russie.

La première barrière qu'on aurait dû leur opposer, était l'armée des Kozaks de l'Oural (Jaïk), dont ils traversèrent les terres. Après leur passage on lui ordonna bien de se mettre à leur poursuite, mais alors elle se souleva et refusa ouvertement de quitter ses foyers.

Un second détachement était composé de Kozaks d'Orenbourg. Il entra dans la steppe des Kirghiz et se réunit au khan Nourali dans la première moitié de février; mais les chevaux étaient tellement épuisés par le manque de nourriture, que ce

détachement resta en arrière et fut enfin obligé de passer en Russie.

On destina des troupes régulières pour le remplacer. Le même manque de fourrages dans les steppes au delà de l'Oural pendant l'hiver, et la perte d'un temps précieux en correspondances et en préparatifs, furent cause que ce corps, sous le commandement du général-major Traubenberg, ne sortit de la forteresse d'Orsk que le 12 avril. Il avait ordre de se joindre au khan Nourali et d'atteindre les Kalmouks sur l'Irtych, mais il n'arriva sur cette rivière que quand ils étaient déjà sur la Tourgaï. Ayant perdu, de cette manière, la possibilité d'agir autrement que sur les derrières des fuyards, les Russes réunis aux troupes de Nourali [1] et de Kaïp [2], marchèrent rapidement à la poursuite des Torgoutes. Aux environs des monts Oulou-Taou, la disette et les mauvaises eaux répandirent parmi les soldats les maladies d'enflure; les chevaux se fatiguèrent et commencèrent à périr en grand nombre. Cependant les fuyards s'éloignaient de plus en plus, et l'impossibilité de les atteindre devenait de jour en jour plus évidente. Enfin, le général Traubenberg fut obligé de tourner de l'orient au nord, et de revenir en Russie par le fort d'Ouïsk, comme étant le point de la frontière le plus proche.

Les Kirghiz-Kazaks seuls ne pouvaient retenir les Kalmouks, et ils n'en avaient pas besoin. Ils remplirent mieux le but de leur coopération par leurs attaques sans cesse répétées, leurs pillages et l'enlèvement d'un grand nombre de prisonniers. Le sultan Aïtchouvak en battit une partie sur le Saghiz; Nourali fit éprouver un violent échec à une autre partie vers l'orient; il remporta sur eux, en outre, plusieurs victoires près des monts Mougodjar et sur l'Ichime. Ablaï les com-

[1] Nourali, dans cette occasion, fit parade de son dévouement à la Russie en présence du chef des troupes russes, et se plaignit qu'on ne lui eût pas demandé de secours pour la guerre de Prusse et celle de Turquie.

[2] Ce fut à peu de distance des lacs Aksakal-Barbi que Nourali opéra sa jonction avec les troupes russes, et Kaïpe sur le Karaganly-Tourgaï, à sept cent cinquante-quatre verstes du fort d'Orskaïa.

battit toujours avec succès. Il agit de concert, en quelques endroits avec le sultan Aboulfenze, et leurs forces réunies causèrent un tort immense aux Kalmouks, surtout par le nombre des prisonniers qu'ils firent sur eux.

Erali, sultan de la Grande-Horde et en même temps paladin de la cour de Pékin, invita plusieurs fois Ablaï à se réunir à lui contre les Kalmouks. Celui-ci lui refusa son secours, ce qui ne l'arrêta pas dans l'exécution du projet qu'il avait formé. Erali trouva d'autres alliés et fit éprouver aux fuyards de grandes pertes en hommes, en bestiaux et en objets mobiliers. Nous avons vu les détails de cet événement dans la description historique de la Grande-Horde.

Délivrés enfin des Kirghiz-Kazaks, les Kalmouks tombèrent entre les mains des Bouroutes, et le mal que ceux-ci leur firent dépassa de beaucoup tout ce qu'ils avaient eu à souffrir auparavant, surtout pour ce qui regarde la perte en prisonniers. Les Bouroutes, aussi avides que féroces, les poursuivirent jusqu'à la frontière de la Chine, jusqu'à la nouvelle ligne établie sur les terres des Zungars, sur lesquelles Oubachi entra, non, comme il l'avait imaginé en quittant le Volga, en souverain indépendant, mais en humble sujet qui veut sauver sa vie. Il n'amena à la Chine que moins de la moitié des Kalmouks qui avaient quitté la Russie avec lui; les autres périrent en route.

En 1773 et 1774 la révolte de Pougatchef agita violemment les provinces du sud-est de la Russie. Les contrées que baigne l'Oural, presque depuis sa source jusqu'à son embouchure, furent les plus exposées, parce que les Kozaks du Jaïk furent les premiers complices du faux Pierre, et les Bachkirs, ses premiers alliés. Les troupes qui formaient la garde des frontières furent réunies dans les principaux forts pour les défendre contre les rebelles, et les frontières restèrent sans défense. Personne ne pouvait les mettre à couvert des incursions des ennemis extérieurs, car chacun songeait à se soustraire à l'ennemi du dedans infiniment plus dangereux. C'est pourquoi on eut raison de craindre alors que les Kirghiz

ne se réunissent aux rebelles, qu'ils n'entrassent dans l'empire et qu'ils ne pillassent et ne ruinassent toutes les habitations de la frontière. Cela n'arriva pas parce que les Kozaks du Jaïk et les Bachkirs qui composaient l'armée de Pougatchef étaient ennemis des Kirghiz-Kazaks.

Au reste si cette haine les empêcha de se réunir pour marcher dans l'intérieur, elle ne mit pas les frontières à l'abri des pillages accoutumés et des incursions que la Petite-Horde répéta souvent pendant la révolte de Pougatchef.

Nous voyons par un rapport du commandant qui se trouvait alors dans la ville d'Yaïsk (aujourd'hui Ouralsk), que Nourali arma un assez grand nombre de ses sujets, mais qu'il ne fit aucun mouvement, attendant dans le voisinage de la frontière l'issue des affaires. On pourrait supposer, d'après les assurances qu'il donna et le zèle qu'il mit à l'extradition de quelques rebelles qui avaient fui, que son intention était de prendre parti pour le gouvernement légitime, cependant les autorités locales craignaient vivement que, dans le cas où la fortune deviendrait favorable au chef de l'insurrection, Nourali ne se réunît à lui.

D'après cette circonstance, et pour punir plusieurs incursions partielles faites sur les frontières par les Kirghiz, pendant la révolte, le gouvernement d'Orenbourg envoya, en 1774, après la défaite des rebelles, un corps de troupe contre la Petite-Horde; ces troupes réussirent à reprendre un grand nombre de prisonniers, enlevèrent beaucoup de bétail, et firent sentir à ces audacieux bandits la puissance de la Russie.

A cette même époque eut lieu, dans l'intérieur de la Petite-Horde, un événement qui mérite de fixer l'attention : quelques tribus de Turkomans, qui vivaient en nomades aux environs de la mer Caspienne, se choisirent pour khan le sultan Pirali, second fils de Nourali. Le nouveau souverain ayant aussitôt quitté son père, vint habiter au milieu de ses nouveaux sujets sur la route qui conduit de Khiva à Saraïtchik

et Gourief. Il s'y fit bientôt connaître par les droits considérables qu'il prélevait sur les caravanes marchandes.

En 1775, les Kirghiz-Kazaks n'inquiétèrent pas la Russie. La Petite-Horde resta tranquille, parce qu'elle sentait vivement les suites du châtiment que lui avaient infligé les troupes russes l'année précédente. La Moyenne-Horde donna des soupçons pendant quelque temps, parce que le bruit se répandit qu'Ablaï, profitant des derniers troubles des Bachkirs, leur avait envoyé des exprès pour les engager à passer sous sa domination; mais les recherches que l'on fit prouvèrent que ces bruits étaient faux.

Dans les mois de juin et d'octobre de cette même année, quelques anciens et sultans indépendants d'Ablaï envoyèrent des députés au commandant de la ligne de Sibérie, pour proposer d'être reconnus sujets russes. Dans le nombre se trouvait le fils du khan Aboul-Mahmet, Aboulfeïs, qui avait demandé qu'on lui assignât des appointements annuels; le fils et le neveu d'Ablaï sollicitaient la même chose.

L'impératrice Catherine en ayant reçu le rapport répondit par un rescrit du 25 mai 1776, au nom du gouverneur d'Orenbourg, comme administrateur principal des affaires des Kirghiz, que les propositions particulières de se faire recevoir comme sujets, de la part des Kirghiz de la Moyenne-Horde, n'étaient fondées que sur le désir d'obtenir des présents; qu'elles étaient complétement inutiles, car toute la horde s'é-s'était reconnue sujette de l'empire dès le règne de l'impératrice Anne; que la satisfaction accordée à de pareilles demandes ne ferait qu'en produire de nouvelles; que la fixation d'appointements annuels deviendrait pour le gouvernement une obligation, et habituerait les Kirghiz à considérer comme un devoir ce qui était l'effet de son indulgence; qu'en conséquence il valait beaucoup mieux se les concilier par des présents non fixés. Ces idées prouvent une profonde connaissance du caractère des Kirghiz; elles étaient le fruit d'une expérience de quarante-six ans, depuis 1730 à 1776.

Irnazar-Maksioutof, ambassadeur boukhare, qui vint en

Russie en 1775, dans les conférences qu'il eut sur les moyens de mettre à l'abri de tout danger le commerce de caravanes entre la Russie et la Boukharie, renouvela l'idée de bâtir une ville russe dans le steppe des Kirghiz, à l'embouchure de l'Emba. Le gouvernement russe se montra prêt à exécuter ce projet [1]; cependant il resta sans exécution, comme tous ceux que l'on avait faits auparavant.

L'on voit dans les rapports des mois de mars et d'avril 1776, du gouverneur d'Orenbourg, Reinsdorf, à l'impératrice, que la Petite-Horde avait recommencé des actes d'hostilités contre la Russie, et que, quoique après l'entrée des troupes russes dans les steppes, en 1774, il eût été défendu aux chefs des frontières d'envoyer des troupes au delà de l'Oural, cependant le khan Nourali lui-même avait demandé des secours armés pour mettre à la raison ses sujets turbulents.

Le sultan Ablaï, au contraire, devenait alors de jour en jour plus puissant, plus âgé, plus rusé, et ayant plus d'expérience qu'aucun des princes kirghiz contemporains; connu par son esprit, redouté par le nombre de ses sujets, illustré par ses liaisons avec l'impératrice de Russie et le bogdo-khan de la Chine [2], il réunissait tous les droits possibles à la dignité de chef de la Moyenne-Horde. Sûr de son mérite, il savait s'attirer des partisans par son importance et sa conduite prudente. Il menaçait ses ennemis de sa puissance, et se reconnaissant selon les occasions, tantôt sujet de la Russie et tantôt de la Chine [3], il était par le fait un souverain entièrement indépendant ; on put surtout le remarquer après l'année 1771, lorsqu'il chercha moins à conserver les apparences d'une soumission extérieure envers la Russie, et que devenu moins hypocrite il prit ouvertement le titre de khan.

[1] En conséquence de l'oukase donné à ce sujet le 17 décembre 1775, le géodésiste Vassilief leva la carte des environs de l'Emba et des rivières qui s'y jettent.

[2] Le plus connu d'entre eux était sultan Daïr, fils de Barak, qui se plaignit au gouverneur d'Orenbourg qu'Ablaï usurpait injustemeut le titre de khan.

[3] Quelques Kirghiz qui venaient sur nos frontières assuraient qu'Ablaï parlait chinois.

Le gouvernement russe lui demanda de quel droit il avait pris le titre de khan; il répondit hardiment qu'il l'avait acquis par ses victoires sur les Torgoutes, et après la mort d'Aboul-Mahmet, par le choix non-seulement des hordes kirghizes mais encore par celui des habitants du Turkestan et de Tachkent; ajoutant qu'à l'exemple de ses aïeux indépendants et des khans ses prédécesseurs, il voulait vivre à Turkestan, près du tombeau de Khodja-Akhmet [1]. Il était trop tard alors pour rappeler à Ablaï les obligations d'un sujet fidèle. Il fallait au moins soutenir dans les hordes l'opinion qu'on ne pouvait devenir khan dans l'une d'elles sans le consentement de la Russie; l'impératrice ordonna d'expédier à Ablaï un officier, pour l'engager en particulier à demander la confirmation de sa nouvelle dignité par le gouvernement russe.

Il consentit à cette proposition, et promit d'envoyer à Saint-Pétersbourg son fils, le sultan Tougoume.

Le 25 novembre 1777 on lui fit déclarer officiellement le consentement de l'impératrice à sa demande, s'il l'adressait par écrit et non de vive voix; on ordonna, dans le cas contraire, de renvoyer son fils de la frontière à la horde.

Ablaï ne fit pas la moindre difficulté d'adresser une demande écrite; en conséquence le sultan Tougoume, qui l'apporta à Saint-Pétersbourg, fut très-gracieusement reçu, et son père fut confirmé khan par un diplôme, le 22 octobre 1778.

On expédia ce diplôme à Orenbourg, accompagné d'une pelisse de robe, d'un sabre et d'un bonnet; on invita Ablaï à s'y rendre pour les recevoir et pour prêter serment à Orenbourg, à Troïtsk ou sur la ligne de Sibérie; mais ayant refusé de venir, le gouvernement russe consentit à ce qu'il prêtât serment à la horde en présence d'un officier russe, qui lui remettrait ensuite ces objets. Ablaï ne voulut pas prêter un nouveau serment de fidélité, même à cette condition. Il croyait que la demande qu'on lui faisait de ces marques exté-

[1] Les Kirghiz regardent Khodja-Akhmet, enterré à Turkestan, comme le plus grand saint après Mahomet.

rieures de soumission avait pour but de le rendre suspect aux Chinois, auxquels il était alors particulièrement attaché. C'est pourquoi toutes les propositions que lui fit la Russie furent sans succès, et le diplôme et les marques de la dignité de khan restèrent au fort de Pétropavlofsk, vis-à-vis lequel il demeurait dans la maison que le gouvernement russe lui avait fait bâtir.

La désobéissance d'Ablaï devint plus patente lorsque, le gouvernement russe ayant décliné la demande d'un secours en hommes pour faire la guerre aux Bouroutes, il refusa ouvertement de rendre les prisonnniers russes qui se trouvaient à sa horde, ainsi que les Turkomans, que les Kalmouks dans leur fuite avaient emmenés du gouvernement d'Astrakan, et qui étaient restés chez les Kirghiz-Kazaks. Le gouvernement, justement irrité de l'audace et de l'insolence d'Ablaï, lui retrancha ses appointements, et chercha à l'abaisser en soutenant contre lui quelqu'un des sultans ses ennemis. On avait déjà pris des mesures à cet effet. On crut même un instant le faire prisonnier et l'envoyer dans l'intérieur de la Russie. Mais il rassembla des troupes à cette époque, attaqua les Bouroutes, leur fit éprouver un violent échec, leur prit des otages, et retourna vivre en nomade dans les environs du Turkestan.

Pendant qu'il y demeurait, il bâtit à son fils, le sultan Hadil, une maison entourée d'un rempart sur la petite rivière de Talach, près des monts Oulou-Taou; à la prière des Kirghiz de la Grande-Horde, qui lui étaient soumis, il fonda tout auprès un village qu'il peupla de Karakalpaks habitués à l'agriculture. Quant aux Bouroutes qu'il avait faits prisonniers, il les fit passer au nord de la Moyenne-Horde, où ils vivent encore aujourd'hui avec leurs enfants, et y composent la tribu de *Djany* ou *Iany-Kirghiz*, qui veut dire *Nouveaux-Kirghiz*.

En 1781 Ablaï revenait vers les frontières russes, mais il mourut en chemin, âgé de soixante-dix ans, et fut enterré à Turkestan. Aussitôt que cette nouvelle fut arrivée à Pékin, le gouvernement chinois envoya à la horde un officier de dis-

tinction, qui réunit la famille du défunt et fit célébrer avec pompe en sa présence un service funèbre.

Ainsi se terminèrent les relations d'Ablaï avec la Russie. Quoique la désobéissance de ce prince, dans les dernières années de sa vie, fût ouverte, elle n'eut cependant aucune suite importante. La Petite-Horde dont le khan paraissait alors entièrement dévoué à la Russie, ce qu'il prouvait par sa conduite, incommodait beaucoup plus les frontières en continuant ses incursions et ses brigandages accoutumés. L'impératrice avait, comme nous l'avons vu plus haut, défendu en 1775 d'envoyer des troupes au delà de l'Oural pour châtier les Kirghiz, et quoique non-seulement les autorités d'Orenbourg, mais le khan lui-même, eussent sollicité de nouveau l'emploi de cette mesure en 1776, cependant elle ne fut pas suivie; le gouvernement suprême ayant pris le parti de remplacer la sévérité par la douceur. Ce système si favorable aux Kirghiz ne dura pas longtemps; leurs brigandages forcèrent à le changer. Nourali lui-même avoua une seconde fois l'urgence absolue de la punition des coupables. En conséquence, le 4 octobre 1779, l'impératrice ordonna au gouverneur d'Orenbourg, par un rescrit, non-seulement de poursuivre les bandits à main armée, mais comme autrefois de s'emparer de leurs parents en cas de besoin, ou même de leurs voisins, afin que les familles de ces voisins fissent leurs efforts pour livrer les coupables, ou au moins pour faire rendre les Russes retenus prisonniers.

Selon la tradition, la partie méridionale de la Moyenne-Horde éprouva, après la mort d'Ablaï, un terrible échec de la part de la Grande-Horde, qui l'attaqua et lui enleva beaucoup de bétail. Ceux qui avaient souffert ne restèrent pas en repos, et se vengèrent de leurs ennemis. La partie septentrionale de la Moyenne-Horde ne participa point à ces représailles. Cette horde choisit pour succéder à Ablaï son fils Vali, qui, mettant du prix à la protection de la Russie, ne voulait pas se brouiller avec elle; en conséquence il lui demanda la confirma-

tion de sa nouvelle dignité. Sa demande fut accordée, et en 1782 il fut proclamé khan de la Moyenne-Horde par le lieutenant général Jacobs, dans le fort de Pétropavlofsk. Les cérémonies observées dans cette circonstance furent les mêmes que celles que le gouvernement russe observe à chaque installation de khan. Nous en avons déjà parlé.

L'élection de Vali par les Kirghiz sujets d'Ablaï, et sa confirmation par la Russie, n'empêchèrent pas un autre khan de paraître dans la même horde. Il fut choisi par la race de Naïmane et confirmé par le bogdo-khan de la Chine. Les descendants des anciens Naïmanes, qui se sont fondus dans la masse du peuple kirghiz actuel obéissaient, du temps d'Ablaï, au sultan Aboulfenze, fils d'Aboul-Mamhet, et frère de Poulate, khan du Turkestan; et quoiqu'il eût quelques relations avec les autorités d'Orenbourg, et qu'il eût même demandé des appointements, il était cependant sujet de la Chine. Il mourut en 1783, laissant un fils nommé Boupou, et un beau-fils, le khan Khodja, fils de Barak, que nous avons fait connaître. Un de ces princes devait hériter du pouvoir d'Aboulfenze; mais chacun d'eux avait ses partisans, qui ne pouvaient s'accorder sur le choix, et qui, par leurs querelles, mirent en mouvement toute la race des Naïmanes. La pluralité des voix ayant été en faveur du khan Khodja, ce prince devint souverain des anciens sujets d'Aboulfenze, et les troubles furent terminés. L'empereur de la Chine l'ayant appris, lui envoya par un de ses grands officiers le diplôme de khan. Le ministère de Pékin regarda cette mesure comme nécessaire, parce qu'il considérait toute la Moyenne-Horde comme sujette de la Chine, et qu'il nommait Ablaï, prince chinois. Voyant que son fils Vali se donnait à la Russie, il se hâta, pour la dignité de l'empire, de le remplacer par un autre prince kozak qui fût soumis.

A l'exception de Vali, les autres fils et les proches parents d'Ablaï eurent peu de relations avec la Russie. Quelques-uns se reconnurent hautement sujets de la Chine.

Ce fut la conduite que prit le sultan Tchinghiz, qui, en

1784, vint avec une armée levée dans les steppes, pour apaiser une révolte qui s'était déclarée à Tachkent. Un autre frère du khan Vali, le sultan Tyz, aussi dévoué à la Chine, ne nous est connu que par sa haine contre les Bouroutes.

Tyz n'attaqua pas seul ses sanguinaires voisins : plusieurs sections ou branches de Kirghiz-Kazaks, qui habitaient près des frontières de la Chine, continuèrent à soutenir contre les Bouroutes la guerre commencée par Ablaï : mais les Bouroutes, accoutumés à des combats continuels, n'étaient pas faciles à vaincre. Les Chinois éprouvèrent aussi plusieurs fois les effets de leur valeur, et furent quelquefois battus par eux ; il n'est donc pas étonnant que le sultan Tyz, qui les attaqua imprudemment avec une poignée de monde, eût été battu et fait prisonnier. Il ne sortit de prison qu'à des conditions humiliantes, et en donnant des esclaves qui lui appartenaient.

L'ancien Berdy-Khoja eut encore plus à souffrir des Bouroutes[1] ; gouvernant la partie de la Moyenne-Horde qui vit en nomade près des frontières de la Chine, il combattit souvent les Kirghiz sauvages, et obtint sur eux de fréquents succès. En 1785 il remporta une victoire assez importante, mais qui fut la dernière. Agissant comme auxiliaire de l'armée chinoise, qui se dirigeait contre eux des bords de l'Ili, il marcha rapidement des bords de l'Aiagouz, et leur fit supporter un échec terrible. Encouragé par ce succès, il se mit de nouveau en marche avec un petit nombre des siens, et arrivé sur le Jidisse, il s'y arrêta pour attendre des renforts. Les Bouroutes, profitant de sa faiblesse, l'attaquèrent la première nuit, le battirent et le firent prisonnier. Le malheureux ancien, au désespoir, connaissant les mœurs de ses ennemis, ne pouvait plus se promettre de bonheur pour l'avenir et dans la résolution de hâter sa mort, il massacra un des Bouroutes qui le

[1] Ce même Berdy-Khoja vint au mois de juillet 1785 au fort de Semipalatinsk, et communiqua aux Russes les notions que nous avons données ici sur les fils d'Ablaï et sur les Bouroutes. Elles furent imprimées pour la première fois dans le *Sibirski Vestnik*, livre III, année 1820, où nous les avons puisées.

conduisaient au chef de sa tribu. Les autres ne purent supporter l'idée de laisser un instant cette action impunie. Ils s'arrêtèrent en chemin, et mirent à mort Berdy-Khoja de la manière la plus barbare. Ils lui coupèrent la tête, les pieds et les mains, puis ils lui ouvrirent le ventre et y mirent tous les membres coupés.

La vengeance qu'on tira de cet exécrable assassinat prouva que si les Kirghiz le cédaient en valeur aux Bouroutes, ils ne leur cédaient pas en férocité. Ak-Kaiak, frère de Berdy-Khoja, et ses fils Lépes et Tchoka, réussirent, dans un combat heureux contre les Bouroutes, à faire prisonnier le fils de leur ancien, et à l'amener dans leur aoul. Là, les femmes de Berdy-Khoja se jetèrent sur le malheureux prisonnier. Chacune d'elles voulait le tuer; c'était à qui lui ferait le plus de blessures, et il expira enfin sous leurs coups.

Revenons à la Petite-Horde: elle fut pendant dix ans, de 1781 à 1791, l'objet des soins du gouvernement russe à beaucoup d'égards. Ces soins avaient surtout pour but d'y rétablir le bon ordre et la tranquillité; mais ils n'obtinrent aucun succès, et on se trouva dans la nécessité de recourir souvent aux armes pour punir les bandits qui, au mépris de toute espèce de remontrance, ne cessaient de faire des incursions sur la frontière d'Orenbourg.

Ayant pris la ferme résolution d'introduire chez les Kirghiz un ordre quelconque, et d'en venir ensuite peu à peu à des règlements fixes, l'impératrice Catherine prescrivit, en 1782, 1° d'établir à Orenbourg une administration particulière pour les frontières, sous le nom d'expédition des frontières, dont le devoir serait d'employer tous les moyens possibles pour exécuter les intentions bienveillantes de sa majesté envers les Kirghiz-Kazaks; 2° elle abolit la défense de laisser entrer le bétail des Kirghiz en dedans de la ligne, pour passer l'hiver[1]; 3° elle recommanda sévèrement aux chefs de veiller constam-

[1] Au reste, il est bon de remarquer que, malgré cette défense, les Kirghiz

ment et avec fermeté au maintien de la justice, voulant qu'ils accordassent aux Kirghiz toute la protection et tous les secours possibles[1]; 4° on donna de grandes sommes d'argent pour construire sur les frontières d'Orenbourg et de Sibérie, des mosquées auxquelles on joignit des écoles et des caravansérails.

En réunissant tous ces établissements sur les points principaux de la frontière, l'impératrice se proposait non-seulement de rapprocher les Kirghiz des Russes, mais encore d'adoucir leurs mœurs.

Soins et dépenses, tout fut inutile; car les Kirghiz ne montrèrent pas la moindre envie de se civiliser. L'année suivante (1783) ils firent tant de mal par leurs incursions, qu'il fut impossible de ne pas employer la force armée pour les punir; en conséquence, au mois de février 1784, on envoya au delà de l'Oural un détachement de trois mille quatre cents soixante-deux hommes de troupes, qui, n'ayant pas trouvé les coupables, s'empara, pour se faire rendre les prisonniers, de quarante-trois Kirghiz qui n'avaient pris aucune part aux derniers brigandages; leurs parents, exaspérés de cette injustice, se jetèrent aussitôt sur la rive droite de l'Oural, pour se venger. Indépendamment de cette attaque, les habitants des frontières furent ruinés sur d'autres points, par les Kirghiz qui pillaient, non par vengeance, mais par amour du pillage[2]. Un certain Syrym Batyr se distinguait parmi eux; nous le signalerons bientôt comme un homme choisi pour être l'instrument des révolutions les plus importantes chez les Kirghiz. En attendant nous dirons que ses brigandages et ceux de ses partisans obligèrent les Russes d'envoyer, au commencement de 1785, deux

passaient souvent l'Oural en cachette et venaient hiverner avec leurs bestiaux dans les steppes d'Astrakhan.

[1] Cette volonté de l'impératrice Catherine est écrite de sa main, le 27 décembre 1782, sur le rapport du chef d'Orenbourg, lieutenant général Apoukhtine.

[2] En 1784, les Kirghiz firent prisonniers 176 Russes, et 175 en 1786; de plus, combien n'en ont-ils pas tués?

détachements de troupes au delà de l'Oural : le premier, composé de deux mille sept cent soixante hommes, fut expédié de l'Oural vers les sources de l'Emba ; le second, de douze cent cinquante Kosaks, se dirigea d'Ouralik vers l'embouchure de cette même rivière. Les neiges empêchèrent ces troupes d'agir conformément à leurs instructions; cependant cette expédition ne fut pas entièrement inutile : elle s'empara de deux cent treize femmes et enfants, pour le rachat desquels on rendit un grand nombre de Russes faits prisonniers auparavant.

On comprend que de semblables circonstances n'étaient pas de nature à faire fleurir le commerce de caravane entre la Russie et l'Asie centrale. Depuis longtemps on ne croyait plus aux promesses des khans de défendre les caravanes. Une longue expérience avait fait connaître leur faiblesse; on ne pouvait espérer de ramener de longtemps les brigands à la raison; c'est pourquoi on chercha les moyens d'établir par les armes la sûreté du commerce. On se proposa, dans ce but, de bâtir des forts sur les rivières d'Emba et de Témir, et des défenses sur la route de ces deux points à Iletsk, ou de ne faire qu'une seule fortification à Manghichlak, sur la mer Caspienne, et d'expédier les caravanes de Gourief par cette mer; et d'Orenbourg à Gourief, elles auraient suivi en toute sûreté la route le long de la ligne de Nijne-Ouralsk.

Un de ces projets ne fut pas exécuté, en partie à cause des difficultés extraordinaires qu'il y avait à surmonter, et en partie parce que les anciennes routes du commerce présentaient aux Khiviens et aux Boukhares de grands avantages; quoique les nouvelles fussent plus sûres, cependant elles n'étaient pas encore entièrement à l'abri des attaques.

La commission des frontières d'Orenbourg gouvernait les affaires des Kirghiz, ou pour mieux dire elle prenait connaissance de toutes les relations du gouvernement avec ce peuple, mais elle ne pouvait examiner les différends particuliers qui s'élevaient entre les habitants des deux côtés de la ligne; l'im-

pératrice, pour y remédier, conçut le projet d'établir un tribunal aux opérations duquel les Kirghiz prendraient la même part que les Russes, et qui leur servirait d'école de justice. C'était au moins ce que pensait Catherine, en signant, le 2 mai 1784, l'oukase pour la formation du tribunal de frontières. Il était composé, sous la présidence de l'ober-commandant d'Orenbourg, de deux employés, deux marchands, et deux paysans russes; un sultan et six anciens kirghiz, un député des Bachkirs et un des Meschériaks. Son devoir consistait à prendre connaissance des affaires litigieuses et criminelles qui pouvaient avoir lieu entre les Kirghiz et les habitants des frontières.

On ordonna d'ouvrir en même temps que cet établissement, dont on attendait les plus grands avantages, les mosquées et les écoles pour les enfants kirghiz [1]. Les mosquées furent terminées à Orenbourg et à Troïtsk, en 1785; à la réception de cette nouvelle, Catherine ordonna [2] de bâtir sans tarder dans les mêmes emplacements les écoles et les caravansérails ou marchés d'échange.

Les soins persévérants que cette souveraine prenait de l'état des Kirghiz étaient guidés par son extrême attention aux affaires, et la connaissance parfaite de la véritable situation de ses sujets à demi sauvages. Leurs éternels brigandages ne la détournèrent pas de l'intention de leur donner le goût d'une bonne organisation, parce que, d'un côté, elle leur pardonnait avec justice beaucoup de traits d'insolence, comme à des hommes qui n'avaient aucune idée des avantages d'un ordre public; d'un autre côté son esprit pénétrant ne tarda pas à découvrir que les incursions des Kirghiz n'étaient souvent que de justes représailles du tort et des violences qu'ils éprouvaient de la part des Russes de la frontière, sans parler des Bachkirs, qui, au mépris de toutes les défenses, passaient souvent l'Oural et ruinaient leurs ennemis.

[1] 2 mai 1784.
[2] 4 septembre 1785.

Beaucoup d'incursions, en effet, furent le fruit de la vengeance; cependant les audacieuses entreprises d'un puissant ramas de brigands, qui se rassembla, en 1784, près des frontières, n'appartiennent pas au nombre de celles qui furent provoquées. Cette bande se composait de trois mille hommes, sous les ordres de Batyr-Syrym, dont nous avons parlé; elle menaça longtemps plusieurs forts de la ligne d'Orenbourg, et enfin, cette bande audacieuse réussit à faire éprouver un échec considérable au fort de Tanalytskoï et à un corps de troupes envoyé contre elle.

En 1785 commença, dans l'administration intérieure de la Petite-Horde, une révolution très-remarquable pour l'historien, et très-curieuse pour la politique. Le but dans lequel elle fut entreprise tenait au plan conçu par Catherine et son ministère, d'établir la paix chez les Kirghiz. Nous allons décrire les moyens qu'employèrent les autorités locales pour atteindre un résultat si désirable. Le baron Igelstrom, nommé alors à la place de gouverneur général d'Orenbourg et de commandant de toute la frontière russe, depuis la mer Caspienne jusqu'au gouvernement de Tobolsk, trouva la Petite-Horde dans une violente agitation, et les frontières des provinces qui lui étaient confiées, en danger. Des troupes de Kirghiz armés, parcourant la rive gauche de l'Oural, faisaient sans cesse craindre quelque attaque, et ne permettaient pas aux paysans de s'occuper des travaux de la campagne; et là où ils en trouvaient l'occasion, ils enlevaient les hommes, pillaient et emmenaient les bestiaux. Le détachement commandé par Batyr-Syrym se montrait encore plus audacieux.

Son attaque sur le fort de Tanalytskoï fut un des premiers événements qui eurent lieu après l'arrivée du baron Igelstrom à Orenbourg. Profitant de cette circonstance, le khan Nourali se hâta d'informer le nouveau gouverneur, que tous les brigandages se commettaient par des Kirghiz qui méprisaient ses ordres; que, non content de méconnaître son autorité, Syrym soulevait contre lui toute la horde; et que, pour

prévenir de plus grands désastres, tant pour la Russie que pour les Kirghiz, il était indispensable de punir les rebelles par les armes, et d'éloigner de la horde les fauteurs du désordre. Le khan concluait comme auparavant en reconnaissant sa faiblesse et en demandant du secours pour ranger les bandits à leur devoir.

Tout cela était juste; mais on n'y fit pas attention, parce qu'on ne croyait pas, à Orenbourg, à la sincérité de Nourali, et l'autorité nouvelle, prévenue contre lui, regardait le rétablissement de la tranquillité comme impossible dans la horde, sans changer son administration ou au moins sans un nouveau khan.

Le premier sur qui s'arrêta le baron Igelstrom, pour le choix d'un nouveau khan, fut Kaïp, fils du sultan Batyr, qui avait régné à Khiva, et en avait été chassé pour sa rapacité et sa cruauté. Nous avons plusieurs fois parlé de lui ainsi que de son père. Le gouvernement suprême ne pouvait ignorer les actes d'hostilité qu'avait commis ce sultan contre les Russes, ni sa conduite à Khiva; aussi son élection fut-elle remise jusqu'au moment où on aurait réussi à rassembler sur son compte des notions détaillées[1]; et en définitive elle n'eut pas lieu[2]. Kaïp fut présenté deux fois pour cette dignité. Sa première présentation avait eu pour cause deux projets composés par le baron Igelstrom, qui s'était fermement décidé à introduire dans la Petite-Horde une nouvelle forme de gouvernement.

Dans l'un de ces projets, il proposait de partager la horde en trois parties, selon le nombre de ses races, qui sont celles de Sémirodsk, de Baïouline et d'Alimoul, et de donner un khan à chacune, en limitant l'autorité de ces nouveaux chefs, de manière à ce qu'ils ne portassent qu'un titre honorifique, et ne fussent, en effet, que les exécuteurs des ordres du chef suprême du gouvernement d'Orenbourg.

[1] Rescrit de l'impératrice au baron Igelstrom, du 25 novembre 1785.
[2] Rescrit semblable du 12 novembre 1786.

L'autre projet consistait à abolir entièrement la dignité de khan dans la Petite-Horde, et à étendre peu à peu sur elle l'effet du code donné par Catherine pour l'administration des gouvernements.

Cette dernière pensée ayant été puisée dans un des ouvrages chéris de l'impératrice, et en même temps l'un des plus remarquables, fut particulièrement approuvée et confirmée à Saint-Pétersbourg.

On ne s'arrêta pas à réfléchir sur la possibilité ou l'impossibilité de mettre cette mesure à exécution, parce que l'administration d'Orenbourg, l'ayant proposée elle-même, devait avoir les moyens de l'accomplir.

Ayant reçu l'approbation de la cour, le baron Igelstrom commença à l'instant à introduire le nouvel ordre de choses.

Sa première démarche eut des conséquences qui s'accordaient parfaitement avec le résultat qu'il ambitionnait.

Il envoya par toute la horde, sans l'intermédiaire du khan, des déclarations solennelles, dans lesquelles, sans parler du khan ni des sultans, il engageait les anciens et le peuple à former une assemblée, pour s'entendre sur les moyens de maintenir l'ordre dans la horde, et de vivre dans l'obéissance due au gouvernement russe; il leur conseillait de renoncer au brigandage, aux incursions, d'attendre le pardon que leur mériterait leur repentir, ou de sévères punitions pour les crimes qui troublaient l'ordre public. Ces déclarations détruisirent presque entièrement les derniers restes de la faible puissance du khan. Beaucoup de Kirghiz, partisans du khan, l'abandonnèrent, se réunirent à ses ennemis, et tous ensemble formèrent une assemblée nationale, où il ne se trouva aucun sultan, et à laquelle Batyr-Syrym, dont nous avons parlé, présida deux fois en qualité de chef.

La confiance que le peuple montra à Syrym, dans cette circonstance, est très-commune, et s'accorde parfaitement avec les idées des Kirghiz sur la grandeur d'âme; mais, qui ne s'étonnera pas de la considération qu'obtint à Orenbourg cet

homme qui, un an auparavant, avait été chef d'une troupe de brigands, à la tête de laquelle il avait attaqué les troupes et les forts russes?

Toutes les actions de Syrym prouvent que c'était un homme d'un esprit vaste, mais inquiet, remuant et vindicatif; d'ailleurs d'un caractère entreprenant, qui se trouve rarement chez un peuple à demi sauvage. Après s'être illustré parmi les bandits, il ne tarda pas à se distinguer au conseil réuni pour rétablir la tranquillité générale, lorsqu'il crut y voir pour lui des avantages nouveaux et brillants. Ennemi irréconciliable du khan, non pas tant à cause de ses différends particuliers avec Nourali que par l'envie que lui inspiraient les priviléges héréditaires qu'il tenait de sa naissance, Syrym chercha à persuader l'inutilité de la dignité de khan, et à suppléer en lui au manque d'aïeux illustres par le mérite personnel. L'assemblée nationale, sous son influence, prêta, sans la moindre opposition, serment de fidélité à l'impératrice de Russie, promit de cesser ses incursions, d'employer ses efforts à maintenir la paix dans la horde, et d'obéir à tous les ordres du gouvernement russe; mais elle demandait pour gage de la protection de la Russie que les descendants d'Aboulkhaïr, sans excepter Nourali lui-même, perdissent à jamais le droit d'être khans de la Petite-Horde.

Peut-on ne pas reconnaître dans cette demande l'ambitition de Syrym? Nourali et ses frères étaient de mauvais chefs par leur faiblesse, et non par leur cruauté; ils ne pouvaient donc s'être attiré la haine de toute la horde, au point de l'obliger à regarder leur éloignement du pouvoir comme indispensable à son repos. Le gouvernement fit alors même cette remarque; il ne dépendait plus de lui de changer le cours des affaires, parce que l'idée de l'abolition de la dignité de khan avait été adoptée longtemps auparavant. En outre les dispositions pacifiques de l'assemblée nationale, et la conduite rusée de Syrym, paraissaient favorables au rétablissement de la tranquillité dans la horde.

En effet l'année 1786 se distingua de toutes les autres, et particulièrement des deux précédentes, par le calme qui régna pendant sa durée, et par l'augmentation des relations entre les Russes et les Kirghiz. Il est vrai qu'il y eut aussi quelques désordres provenant de l'abaissement dans lequel étaient tombés tous les sultans, et surtout les descendants d'Aboulkhaïr; cependant cela n'empêche pas de remarquer que ce fut en 1786 et 1787 qu'eurent lieu sur la ligne les plus grands échanges en bestiaux [1], et que, dans l'espace de ces deux années, on enleva sur la frontière moins de prisonniers que dans les treize années qui s'écoulèrent du commencement de 1782 à 1794 [2]; de même, en 1786, jusqu'au moment où on déporta Nourali de la horde, après avoir fixé à Oufa le lieu de son exil, et jusqu'à la détention de son frère Aïtchouvak à Ouralsk, ses sujets délivrèrent un assez grand nombre de Russes de l'esclavage. Cette même année, quarante-cinq milles tentes hivernèrent en dedans des frontières russes, et repassèrent l'Oural au printemps, sans s'être permis la moindre infraction à la paix.

Ces premiers effets du nouveau système d'administration de la Petite-Horde ne pouvaient manquer d'être agréables,

[1] Voyez la table que nous avons placée à l'article statistique sur la quantité de bétail échangé par les Kirghiz avec les Russes depuis 1745 jusqu'en 1820.

[2] Nous plaçons ici, comme pièce justificative, la table suivante pour ces treize années.

Les Kirghiz firent prisonniers, sur la ligne qui s'étend du fort de Zvérinogolofskaïa jusqu'à Gourief, en 1782.......... 34 hommes.

1783..........	21
1784..........	176
1785..........	175
1786..........	12
1787..........	2
1788..........	43
1789..........	53
1790..........	90
1791..........	34
1792..........	40
1793..........	60
1794..........	42

et à l'impératrice qui désirait ardemment d'établir l'ordre chez les Kirghiz, et au chef suprême de la frontière, qui marchait au but qu'on lui avait marqué, d'après les conseils de sa souveraine, et qui voyait la possibilité de lui plaire en assurant la prospérité de tout un peuple. Rempli de ces pensées, le baron Igelstrom oublia non seulement l'ancienne conduite de Batyr-Syrym, mais il le prit sous sa protection spéciale, le choisit pour l'instrument de ses opérations, entretint avec lui une correspondance immédiate, et eut des conférences avec lui, comme s'il eût été le chargé d'affaires ou le représentant de toute l'assemblée nationale. Le khan informé de ces détails écrivit que Syrym était un fourbe qui le trompait; qu'il ne pensait aucunement à rétablir le bon ordre, mais qu'il son geait uniquement à ses propres intérêts; qu'il attribuait à l'assemblée entière ses propres opinions; que, dans son âme, il était l'ennemi juré de la Russie, etc. Le temps justifia ces accusations; mais venant de la bouche d'un souverain faible et humilié, et dans des circonstances qui démentaient formellement ces accusations, elles ne pouvaient paraître justes; aussi les laissa-t-on en oubli. Il est vrai que Nourali y joignait quelques marques non équivoques de son dévouement à la Russie : car il renvoya à cette époque quelques prisonniers russes qu'il avait délivrés à la horde; il proposa ses enfants en otage, et se remit lui-même à la disposition du gouvernement; mais il était trop tard. Ce n'était plus sa soumission personnelle dont on avait besoin; on voulait la force du pouvoir ou du génie, seule capable d'agir sur la horde.

Syrym avait déjà acquis cette force par son esprit, par son influence sur le peuple, et par la protection des autorités de la frontière; il promettait donc en apparence plus d'avantages que le khan, qui, pendant trente-sept ans, n'avait montré que de la faiblesse. Le sort de ce malheureux prince était digne de pitié; mais, d'après l'opinion formée sur son compte, et le système adopté, le baron Igelstrom ne trouvait plus possible de le garder à la horde; il demanda donc la permission de le

faire venir en Russie, et l'ayant reçue[1], il mit d'autant moins de retard à en profiter, qu'il se présenta bientôt une occasion d'en faire usage.

Les partisans de Syrym, autant pour lui plaire que pour satisfaire leur propre avidité, ne se contentèrent pas de commettre envers lui toutes sortes d'insolences; ils finirent par attaquer les aouls et par piller tout ce qui s'y trouvait. Nourali, sans défense, eut recours à la puissance de la Russie, et demanda aux autorités de la frontière une garde armée; se voyant refusé, il se décida, afin de sauver sa vie, à se retirer pour un temps à Orenbourg; de cette ville, il fut transporté à Oufa, où il mourut au bout de quatre ans. Son frère Aïtchouvak fut détenu pendant ce temps là à Ouralsk.

Il est inutile de décrire les impressions que ces événements produisirent sur les enfants de Nourali et les autres descendants d'Aboulkhaïr. L'aîné, et le plus connu, par son esprit et sa valeur, était le sultan Erali, qui, comme nous l'avons vu, avait eu de fréquentes relations avec la Russie; mais, six ans auparavant, il avait fait la conquête des Karakalpaks, et vivait avec eux sur le Syr[2]. Il connaissait parfaitement le principal auteur des malheurs de ses frères; il savait ce qui leur avait fait perdre la protection de la Russie, dont Aboulkhaïr et sa race avaient joui plus d'un demi siècle. Jaloux de venger les griefs de sa famille, il résolut d'attaquer Syrym, et marcha contre lui avec une armée peu nombreuse, mais sur laquelle on pouvait compter. La fortune favorisa le sultan Erali dans cette expédition. Il fit prisonnier le représentant de l'assemblée nationale, titre que se donnait Syrym.

A cette même époque d'autres tribus de la Petite-Horde, qui n'étaient pas attachées à la famille d'Aboulkhaïr, mais qui ne voulaient pas non plus suivre les impulsions de Syrym ni de ses principaux complices, accoutumées d'ailleurs à avoir des khans,

[1] Par un rescrit de l'impératrice, du 3 juin 1786.

[2] Bektchourine, interprète d'Orenbourg, traversant le Syr en 1781, y trouva déjà le sultan Erali souverain des Karakalpaks.

élevèrent plusieurs fois à cette dignité Kaïp, dont nous avons déjà parlé. Une troisième partie de la horde ne voulait pas reconnaître Kaïp; mais elle prétendait, comme ses sujets, que les Kirghiz-Kazaks devaient avoir un khan; que leurs aïeux l'avaient trouvé nécessaire, et qu'ils ne voulaient pas s'écarter d'un usage consacré par le temps. C'est pourquoi ils demandèrent ou le retour de Nourali, ou un autre khan à sa place. Pendant ce temps là, Syrym était toujours prisonnier d'Erali.

Les circonstances ébranlèrent la fermeté du chef d'Orenbourg, et le baron Igelstrom, dans la crainte de laisser les Kirghiz se livrer à de nouvelles dissensions, demanda la confirmation de Kaïp comme khan de toute la Petite-Horde. L'impératrice pensait tout différemment: ayant une fois pris la résolution d'introduire dans les steppes, au delà de l'Oural, une forme de gouvernement d'accord avec l'organisation des provinces de l'intérieur, elle ne voulait pas changer de plan sans une nécessité indispensable, et elle répondit, avec sa fermeté accoutumée, par un refus formel au baron Igelstrom, le 12 novembre 1786.

Sans examiner le bien ou le mal que pouvait produire l'autorité du khan chez les Kirghiz, nous nous bornerons à dire qu'après toutes les déclarations faites à la Petite-Horde, en 1785 et 1786, l'exil de Nourali en Russie, et beaucoup d'autres mesures prises pour introduire chez les Kirghiz une nouvelle forme de gouvernement, Catherine ne pouvait, sans faire tort à sa grandeur, renoncer à un plan à peine essayé, et par conséquent sa réponse était beaucoup plus conforme à la dignité de l'empire que la proposition du gouverneur d'Orenbourg.

Au reste, quand même l'impératrice eût consenti au rétablissement de la dignité de khan, elle n'aurait pas préféré Kaïp aux autres sultans qui avaient beaucoup plus de droits que lui. Plusieurs circonstances s'opposaient à l'accomplissement de ses vues ambitieuses: 1° on fit alors même rapport à Orenbourg, qu'habitant sur le Syr, après son expulsion de Khiva,

il avait souvent pillé les caravanes, et avait témoigné une haine ouverte à la Russie [1]; 2° un second obstacle venait de la promesse donnée par l'impératrice Anne à Aboulkhaïr de ne choisir les khans que parmi ses successeurs; 3° Nourali avait dans son parti, non-seulement ses parents, mais encore les plus puissants princes de la Moyenne-Horde, parmi lesquels tenait le premier rang le sultan Khoudaï Mendi, aussi distingué par son esprit que par le grand nombre de ses partisans, et l'autorité qu'il s'était acquise sur eux.

Prenant beaucoup de part au sort de Nourali, et s'intéressant vivement pour lui auprès du gouvernement russe [2], Valikhan écrivait la même chose et défendait avec chaleur les descendants d'Aboulkhaïr, qu'il nommait le père de tous les khans kirghiz soumis à la Russie, et le premier auteur de la soumission de la Petite et de la Moyenne-Horde [3]; enfin, en 1787, une grande partie de l'assemblée nationale, par respect pour la mémoire d'Aboulkhaïr, regardé comme un saint par beaucoup de Kirghiz, témoigna le désir de revoir Nourali à la horde. Toutes ces circonstances parlaient en faveur de Nourali, mais ne promettaient pas la tranquillité parmi les Kirghiz pour l'avenir; aussi on n'en poursuivit pas moins l'exécution des dernières intentions du gouvernement russe, pour introduire dans la Petite-Horde une organisation conforme à celle des gouvernements de l'intérieur.

Cependant Batyr-Syrym recouvra sa liberté et commença à influencer de nouveau le peuple, d'accord avec les projets des autorités d'Orenbourg, qu'il seconda tant qu'elles ne furent pas contraires à ses vues. Sous l'apparence du dévouement à la Russie et de la reconnaissance pour l'autorité locale qui l'avait choisi pour son instrument, Syrym aida beaucoup le baron Igelstrom dans les réformes qu'il fit dans la Petite-Horde, en 1787, et que nous allons décrire.

[1] Voyez les rapports du baron Igelstrom, des 23 septembre et 15 octobre 1786.
[2] Voyez le rapport du baron Igelstrom, du 18 décembre 1786.
[3] Voyez un autre rapport du baron Igelstrom, du 29 septembre 1787.

La plus importante est l'établissement de tribunaux sous le non de *rasprava*. On ouvrit deux de ces raspravas dans les races d'Alimoul et de Baïouline, à cause du nombre de ceux qui les composent; la race de Semirodsk n'en eut qu'une. Chaque rasprava était composée d'un président et de deux membres, qui étaient obligés de se réunir tous les jours, d'examiner, tous présents, les suppliques qu'on leur adressait, d'y donner leurs décisions, de faire satisfaction aux offensés et aux opprimés, et de laisser aux mécontents la faculté de demander appel au tribunal de la frontière, siégeant à Orenbourg; mais comme les membres de ces tribunaux ne savaient pas lire, toute la partie des écritures fut confiée à un mollah, ou secrétaire, qui se trouvait attaché à chaque tribunal avec un aide; son devoir était de marquer les papiers qui entraient, de les inscrire au journal, de composer les notes, les protocoles, de faire les interrogatoires, de tenir les registres, d'établir, d'inscrire les heures d'audience, de composer les rapports, les communications, les ordres : le tout selon les formes données par le gouvernement d'Orenbourg.

En outre, dans chacune des trois races de la Petite-Horde, on choisit un ancien principal et quelques-uns de seconde classe pour veiller à la conduite du peuple.

Batyr-Syrym, qui appartenait à la race de Baïouline, fut choisi pour l'un des trois principaux anciens.

Tous ceux qui furent élus pour remplir pendant les trois premières années les places que nous avons nommées, furent appelés à prêter serment de servir avec fidélité; ensuite ils furent confirmés [1] par l'impératrice, et on leur assigna des appointements considérables, tant en blé qu'en argent.

Après ce commencement, le baron Igelstrom, qui regardait, sur les assurances de Syrym, l'établissement de la tranquillité comme indubitable dans la Petite-Horde, se dis-

[1] La décision préliminaire de l'impératrice sur l'ouverture des raspravas fut donnée au baron Igelstrom par un rescrit du 3 juin 1786, et la confirmation des anciens nommés aux places, le 7 décembre 1787.

posait déjà à bâtir, au milieu des steppes, des villes, des mosquées, des caravansérails et des écoles. Il en fit son rapport à l'impératrice, et il projetait de se conformer en tout à l'organisation des gouvernements de l'intérieur, et aux règlements publiés en Russie pour l'instruction publique.

Cet espoir flatteur et consolant ne dura pas longtemps : dès l'année suivante, 1788, il commença à s'affaiblir, et bientôt il s'évanouit entièrement. Le peuple, accoutumé dès longtemps aux agitations et aux brigandages, dégoûté de son inaction, renouvela ses anciennes dissensions, poussé d'un côté par les parents de Nourali, d'un autre, par Kaïp, et d'un troisième, par Batyr-Syrym. Les partisans de celui-ci étaient les plus nombreux et les plus remuants; les sultans ne pouvaient avoir aucun pouvoir sur eux, parce qu'ils n'en étaient plus respectés. Les anciens choisis pour surveiller la conduite du peuple, et les chefs des tribunaux, n'avaient aucune autorité, n'osaient commander, et suivaient le torrent qui les entraînait.

A ces circonstances intérieures s'en réunirent d'autres qui agissaient du dehors. Les Turcs, alors en guerre avec la Russie, cherchaient à exciter les Boukhares contre les Russes; les Boukhares soulevaient la Petite-Horde, et ce fut dans ce but qu'ils proposèrent d'abord à Erali des secours pour reprendre de vive force le khan Nourali; ensuite ils entrèrent en relation avec Syrym, et lui envoyèrent, ainsi qu'à ceux de sa race, un appel écrit conçu en ces termes :

« Aux braves guerriers, beys et anciens, Sarytaï-bey, Syrym-Batyr, Choucourali-bey, Sadyrbek, Barak-Batyr, Dajdane-Batyr, paix et bénédiction; et ensuite nos paroles. Gloire au Dieu très-haut! par sa sainte grâce, toutes nos affaires coulent heureusement; nous n'avons qu'une douleur. Il n'y a pas longtemps est venu vers nous un ambassadeur du souverain Turc, vicaire de Dieu, avec une lettre qui nous informe que, les infidèles Russes s'étaient rassemblés de tous côtés, et que, s'étant réunis à sept états chrétiens, ils s'étaient mis en marche.

Et comme vous demeurez plus près des Russes que nous, et que, par conséquent, vous savez mieux les combattre, alors nous proposons à tous les serviteurs de Dieu, et aux sectateurs de Mahomet qui espèrent en la protection de notre prophète, de se réunir à l'armée turque, de biens et d'esprit, et d'aller frapper les infidèles; chose pour quoi on peut recevoir une grande récompense. Et si quelqu'un manque, dans cette guerre, de faire tout le mal possible aux infidèles, celui-là a à craindre de Dieu une grande colère, et qu'il n'espère pas en la protection de notre prophète; au reste, nous prions de donner foi aux paroles de l'envoyé.

« Nous apprenons que vous, Kazaks, vous n'avez pas vos propres sages en gens savants, c'est pourquoi vous ne pouvez aucunement exécuter les lois de notre prophète. Et comme le Seigneur Dieu a ordonné de connaître sa science et de prier conformément à sa science, de tenir le carême et de faire l'aumône de son bien, alors la connaissance des lettres pour lire les livres appartient au service de Dieu. Il se trouve aujourd'hui parmi nous une source de sagesse; car de tous les peuples, et savoir des Ouzbeks, des Tadjiks, des Arabes et des Tourkhmènes, il s'en trouve beaucoup qui étudient dans nos écoles; et de vous, peuple si nombreux, il ne se trouve pas un seul écolier. Dans le Koran, notre prophète a prescrit que tout fidèle, non-seulement le mari et la femme, mais encore les petits enfants, étudiassent la loi et craignissent Dieu, et que, quand ils seraient en état, ils s'avertissent les uns les autres; et c'est pourquoi nous vous conseillons d'envoyer ici, de chaque tribu, deux ou trois hommes pour y être instruits. S'ils n'écoutent pas vos conseils, alors prenez par force, de chaque tribu, deux ou trois hommes : ils recevront de nous leur subsistance, et lorsqu'ils auront fini leurs études et qu'ils seront habiles dans la loi, ils reviendront dans leurs maisons avec des principes de piété et avec l'habitude de la prière et du carême. Et si vous, peuple kazak, ayant le moyen d'exécuter notre proposition, la laissez sans exécution, alors

vous deviendrez dans ce monde traîtres à Dieu, et au jour de la résurrection vous brûlerez dans le feu de l'enfer. Si nous ne vous proposions pas cette vérité, nous mériterions nous-mêmes, dans ce monde, le nom d'infidèles, et nous nous exposerions, pour le monde futur, au feu éternel de l'enfer.

« Au reste, nous sommes avec respect, l'an de l'hégire 1202 (1788 de la nativité de J. C.). »

A cette lettre était apposé le cachet en noir de l'atalyk boukhare (premier ministre de Shah-Mourate).

Syrym, malgré ses liaisons avec les autorités d'Orenbourg, répondit à l'atalyk que lui-même et ses partisans étaient prêts à obéir aux commandements de Dieu, mais qu'ils ne pouvaient commencer la guerre que quand les Boukhares et les autres peuples asiatiques seraient entrés en Russie.

Cette démarche vint à la connaissance du gouvernement russe; on commença à soupçonner Syrym, à découvrir sa duplicité, et on perdit en lui toute confiance. Lui, de son côté, ne voulait pas souffrir d'abaissement, et quoiqu'il parût encore quelque temps dévoué, cependant il ne se montrait plus aussi disposé à seconder les vues du gouvernement d'Orenbourg; cependant ses partisans pillaient déjà les Russes comme autrefois. Les incursions sur les frontières augmentaient de jour en jour; les dissensions prenaient à la horde beaucoup plus de force; les sultans et une partie du peuple demandaient un khan; les anciens, chargés de veiller à la conduite du peuple, de même que les membres des tribunaux, n'exécutaient rien, ne s'assemblaient jamais, ne prenaient pas connaissance des affaires, ne venaient à Orenbourg que pour recevoir leurs appointements, et n'avaient aucune influence sur la horde.

Dans cet état de choses, il n'y avait plus rien à faire que d'en revenir à l'ancienne administration, et de rétablir la dignité de khan. Il se présenta un heureux prétexte pour ce rétablissement, lorsque Nourali, à sa mort, ordonna, par ses dernières volontés à ses enfants, de rester fidèles à la Russie.

Le seul désir du gouvernement russe de désigner un nouveau khan pour la Petite-Horde fut un coup de foudre pour Syrym, et arracha le masque dont il se couvrait. Voyant ses plus chères espérances anéanties, et ayant perdu toute son importance, il n'avait plus la volonté ni le besoin de se contraindre; c'est pourquoi il en revint à ses premières occupations et recommença ouvertement ses brigandages.

Ce fut en 1790 qu'il commença à donner les preuves les plus fortes de sa haine; mais avant de les décrire nous croyons de notre devoir de rappeler quelques règlements faits par l'impératrice Catherine pour le bien des hordes, à l'époque où l'établissement de la tranquillité y paraissait possible et prochain.

Le 13 août 1786, à l'occasion de la demande que fit Khoudaï Mendy, sultan de la Moyenne-Horde, d'une concession de terres, il fut ordonné aux autorités des frontières, non-seulement de lui en délivrer à lui, ainsi qu'à ses sujets, mais encore de distribuer en pur don, à chaque famille qui désirerait s'établir, des secours en argent.

Le 15 juillet 1788, il fut permis de donner des terres aux Kirghiz-Kazaks qui se transporteraient en Russie, sans demander pour cela aucune décision.

Le 28 février 1789 on confirma le personnel des écoles kirghizes sur la ligne d'Orenbourg, et on fixa les appointements des maîtres et les dépenses de nourriture des élèves aux frais du gouvernement. On ordonna, en outre, de donner à leurs pères, comme encouragement, des feuilles d'éloge, des présents, etc.

Le 30 avril 1789, le baron Igelstrom reçut ordre de composer pour les Kirghiz-Kazaks un projet de constitution, basé sur les usages populaires, sur les mœurs et les lois orales.

Quoique la Russie eût déjà reconnu l'indispensable nécessité de rétablir la dignité de khan dans la Petite-Horde, cependant on n'en avait pas encore élu lorsque Syrym rompit toute

espèce de liaison avec le gouverneur d'Orenbourg, et se déclara le premier ennemi des Russes. Non content de soulever ses compatriotes et d'attaquer les habitants de la rive droite de l'Oural, il chercha des secours en Boukharie; et, en 1790, il envoya à cet effet des affidés dans ce pays. L'atalyk du khan répondit que le secours serait expédié, mais dans quelque temps; et en attendant il lui conseilla de continuer ses incursions sur la frontière russe. Un des envoyés qui avaient reçu à Boukhara cette réponse fut ensuite fait prisonnier par les Kazaks de l'Oural, et donna lui-même, sur son ambassade, les détails les plus certains.

En 1791, au mois de mars, Syrym espérant engager toute la Petite-Horde à une irruption en Russie, convoqua, à l'embouchure de l'Emba, une grande assemblée nationale, et fit distribuer partout des lettres pour soulever la nation. Cette entreprise n'eut pas un plein succès, parce que les sultans et surtout les descendants d'Aboulkhaïr, informés des intentions de l'impératrice de rétablir parmi eux la dignité de khan, cherchaient à plaire au gouvernement russe. Quant aux incursions partielles, les adhérents de Syrym les continuèrent presque sans interruption pendant sept ou huit ans.

Les principales eurent lieu après l'élection du sultan Erali à la dignité de khan, accomplie en 1791, d'après l'ordre de l'impératrice. Ayant appris la mort de Nourali, elle ordonna le 29 janvier de nommer Erali son successeur, et de lui envoyer la patente de khan de la Petite-Horde, sans attendre aucunes représentations. En exécutant la volonté de sa souveraine, le chef de la province d'Orenbourg avertit sur-le-champ le fils d'Aboulkhaïr de l'honneur qu'on lui faisait, et l'invita à se rendre à la fin de l'été sur la frontière pour en recevoir l'investiture solennelle. Erali s'approcha de l'Oural au temps désigné, avec ses partisans, et le 4 septembre il fut proclamé khan à quinze verstes de la forteresse d'Orsk.

Voici comment eut lieu son élection : au jour et à l'heure désignés, le lieutenant général Péoutling, chef suprême du

pays frontière d'Orenbourg, escorté d'un corps de troupes, se rendit vers les Kirghiz-Kazaks assemblés, et ordonna avant tout de leur lire le diplôme impérial, dans lequel il était dit qu'Erali était désigné khan, tant à cause de son mérite personnel que parce qu'il était le plus ancien de la famille d'Aboulkaïr; ensuite on engagea le peuple à procéder à l'élection selon ses anciens usages.

Dans ce même moment parurent des députés de Batyr-Syrym, du sultan Aboulghazy-Kaïp, et de quelques anciens, qui déclarèrent qu'ils ne consentaient pas à l'élection d'Erali: on leur répondit qu'il était désigné par la volonté de l'impératrice. Le lendemain, après la proclamation du khan, c'est-à-dire le 5 septembre, on choisit six députés que l'on envoya à Saint-Pétersbourg pour demander qu'il fût confirmé.

Le 6 septembre on reçut une lettre du khan de Turkestan, Pirali, fils de Nourali, dans laquelle ce prince, qui, dès l'année 1784, avait sollicité de passer sous la suzeraineté de la Russie, renouvelait sa demande. Sa lettre fut envoyée à Saint-Pétersbourg, et le 31 octobre de la même année on donna un oukase pour le recevoir comme vassal de l'empire.

Cependant Syrym découvrit de plus en plus son désir de venger l'anéantissement de sa puissance et la perte de l'influence dont il jouissait à la horde, dans le temps où l'on regardait la dignité de khan comme inutile. A cette époque la considération de ses compatriotes, qu'il devait à sa première importance et à sa bravoure personnelle, n'était pas encore entièrement perdue. Il avait encore assez de moyens de faire du mal à la Russie et aux sultans qui lui étaient dévoués, surtout quand il eut réuni les restes de son parti aux sujets de Kaïp, qui était mort peu de temps avant, et qui avait légué à ses enfants toute la haine dont il avait hérité de son père et de son aïeul, pour la postérité d'Aboulkhaïr. Après la mort de Kaïp, les Kazaks qui avaient reconnu son autorité passèrent sous celle de ses fils, les sultans Aboulghazy et Bourkane[1], Syrym fit alliance

[1] Leur troisième frère, Chirgazy, était alors au service de Russie; il vécut long-

avec eux et sut, par la supériorité de son esprit, les rendre les instruments de ses desseins.

Ne pouvant se passer de leurs secours, Syrym cessa d'inspirer au peuple du mépris pour la dignité de khan en général, comme il faisait auparavant; mais il publia partout que l'élection d'Erali était illégale, prétendant que le baron Igelstrom avait conclu avec la Petite-Horde une convention par laquelle il avait promis, au nom du gouvernement, d'éloigner à jamais les descendants d'Aboulkhaïr de la dignité de khan. Employant contre la Russie toutes les armes possibles, il n'oublia pas d'appeler à son secours le Koran, en expliquant qu'il y est défendu aux musulmans de se soumettre aux puissances chrétiennes. Ce fut dans le même but qu'en 1791 il chercha à engager les Kirghiz à cesser leurs échanges avec les Russes, et si cela était possible, de se retirer dans l'intérieur des steppes; il répandit le bruit qu'il attendait l'armée boukhare que lui avait promise le khan de ce pays; il envoya son fils, en 1793, demander un semblable secours à Khiva, et quoiqu'il eût reçu un refus formel, il se vanta cependant du succès de son ambassade; il adressa, en 1792, à Péoutling, chef de la vice-royauté d'Oufa, une lettre de la dernière insolence, dans laquelle il ne se contentait pas de l'insulter par les expressions les plus grossières, il y attaquait aussi l'impératrice; enfin, dans sa rage, il déclara solennellement la guerre à la Russie. Les conséquences de cette déclaration furent quelques nouvelles incursions de brigands, faites par Syrym sur Ilezkoïgorodok, le fort Kalmouk, et quelques autres places de la ligne d'Iletsk.

Le khan Erali ne put mettre son ennemi à la raison; c'est pourquoi il réclama, en 1792, un envoi de troupes à la horde pour punir les coupables. L'impératrice n'accorda pas cette demande; méprisant avec raison la méchanceté de Syrym, elle

temps à Pétersbourg, s'habitua à l'éclat de la cour de Catherine et semblait être devenu Européen; mais de retour à la horde, au commencement de ce siècle, il se montra le digne descendant de ses sanguinaires ancêtres. On ne sait rien de remarquable sur ses autres frères.

ne voulait pas verser le sang des Kirghiz, d'autant plus que l'échec violent qu'ils avaient éprouvé en 1790, au milieu de leurs steppes, de la part des Kozaks de l'Oural, n'avait nullement répondu à ses intentions humaines ni à l'attente du ministère.

Au milieu des agitations qui troublaient à cette époque la Petite-Horde, nous devons remarquer la demande que fit Erali, qu'on lui bâtit une maison près du fort d'Orsk, et celle du sultan Ichim, de la construction d'une ville au milieu des steppes. Les circonstances ne permettaient pas alors de satisfaire à cette dernière, mais celle d'Erali eût été accordée, s'il ne fût pas mort au mois de juin 1794, après avoir gouverné la Petite-Horde pendant trois ans.

Ce khan ne put se distinguer en si peu de temps et dans des circonstances aussi épineuses; mais son esprit, réuni aux dispositions qu'il avait de seconder le gouvernement russe dans ses vues, pouvait le rendre vraiment utile à son peuple.

A la réception de la nouvelle de sa mort à Saint-Pétersbourg, l'impératrice ordonna de s'informer auprès des Kirghiz de celui qu'ils désiraient avoir pour khan, mais surtout de reconnaître leurs dispositions à l'égard du sultan Ichim, fils aîné de Nourali, connu depuis longtemps pour son attachement à la Russie, et qui, autant pas ses qualités personnelles que par la considération du peuple, méritait d'hériter d'un rang qui avait appartenu à son père, à son aïeul et à ses ancêtres les plus reculés.

Les circonstances contribuèrent à donner plus de force à ses droits; la Petite-Horde s'était divisée en deux parties : la première, sous le nom du sultan Aboulghazi, obéissait à Syrym, son allié et son rival; Ichim gouvernait la seconde. La Russie ne pouvait compter sur la première, car ayant déjà eu beaucoup de mal à en souffrir, elle ne pouvait encore en attendre que des actes d'hostilités; la seconde partie comprenait les sultans et les anciens les plus attachés à la Russie; on ne pouvait donc l'empêcher de la préférer, ni se dispenser de donner des priviléges à son chef.

Il faut cependant remarquer que même cette partie de la horde ne voulait pas choisir Ichim pour khan, sans conditions; elle demandait qu'il devînt souverain indépendant (autocrate); qu'il ne reconnût pas la suzeraineté de la Russie, et qu'à cet effet il se retirât dans le fond des steppes, vers le Syr-Daria. Ichim, habitué à fonder toutes ses espérances sur la protection des souverains russes, avertit lui-même l'autorité d'Orenbourg des demandes de son peuple, ajoutant que non-seulement les partisans de Syrym l'empêchaient de rechercher et de poursuivre les bandits, mais qu'en outre ils exigeaient de lui le koune, ou le payement de deux mille moutons, pour avoir, peu de temps auparavant, envoyé à Orenbourg deux Kirghiz connus par leurs brigandages. Cette sincérité d'Ichim et la promesse qu'il fit de ne pas s'éloigner des frontières russes portèrent le gouvernement à employer tous ses efforts pour le faire élire khan. A la mi-septembre 1795, ses partisans s'assemblèrent, d'après une invitation, près d'Orenbourg, et le 17 il fut élu et proclamé khan. Ils y jurèrent alors sur le Koran de vivre en paix entre eux, et de ne pas inquiéter les frontières russes.

L'élévation d'Ichim ne diminua rien de son attachement pour la puissance qui lui avait donné un nouveau titre. Devenu khan, il ne cessa de satisfaire, autant que possible, aux désirs du gouvernement russe, contre les vœux de son peuple, ce qui lui suscita beaucoup d'ennemis. Pour détourner les dangers que lui attirait la sévérité avec laquelle il recherchait les crimes, ainsi que les intrigues de Syrym et de ses partisans, l'impératrice Catherine se décida à lui envoyer un détachement de troupes pour le garder et pour l'aider en même temps à faire exécuter les sentences contre les coupables.

En outre on décida d'établir près de lui un divan ou conseil du khan, pour le seconder dans l'administration de la Petite-Horde. Les membres de ce divan, choisis par le peuple, parmi les sultans les plus distingués et les anciens, devaient exécuter les volontés du khan, l'assister, faire des représentations et ha-

biter avec lui dans des maisons qu'on ordonna de leur construire dans les steppes sur le territoire de Taïssougane.

Ces projets ne purent s'exécuter parce que, au mois de novembre 1797, Syrym-Batyr attaqua Ichim près du poste fortifié de Krasnoïar, et l'ayant fait périr cruellement, il pilla tout ce qui lui appartenait.

Ce crime de Syrym épuisa la patience du gouvernement, mais où et comment le punir, à moins d'attirer le coupable en Russie? Sans doute on pouvait envoyer des troupes contre lui; la difficulté des recherches, l'entretien des troupes au delà des frontières, la perte des hommes par la faim et la soif, la destruction même des partisans de Syrym, ne promettaient pas encore le succès des poursuites qu'on entreprendrait : nous n'avons donc pas lieu de nous étonner que ce fameux brigand ait évité le châtiment de toutes ses attaques contre la Russie.

Au reste tous ceux des Kirghiz qui suivirent son exemple et pillèrent alors les frontières ne restèrent pas sans punition. Pendant l'hiver de 1797 à 1798, un fort détachement des Kozaks de l'Oural passa ce fleuve, et non-seulement battit les pillards, mais en échange des haras qu'ils avaient enlevés en Russie, il leur enleva plusieurs milliers de chevaux, qui furent distribués à ceux qui avaient eu des pertes à souffrir. Peu après ils furent attaqués par les Bachkirs, qui leur enlevèrent cinq mille chevaux.

On conçoit que les Kirghiz ne laissèrent pas ces deux pertes sans vengeance. Il en résulta de nouvelles incursions, de nouvelles représailles, et de nouvelles insultes de part et d'autre. Pour faire cesser ces désordres on établit sur les frontières des commissions composées de députés des peuples Bachkirs, Kirghiz, Kalmouks, ainsi que des Kozaks de l'Oural et d'Orenbourg. Ces commissions devaient examiner les plaintes qui leur viendraient de tous côtés, et y faire satisfaction autant que possible, et tâcher d'étouffer à jamais les demandes injustes ou impossibles à satisfaire.

Ces commissions ne remplirent pas l'objet de leur réunion, et même ne se mirent presque pas en devoir de satisfaire aux obligations qu'on leur avait imposées, car personne ne parut au tribunal.

A cette époque, beaucoup de Kirghiz de différentes hordes demandèrent à s'établir pour toujours en Russie. On répondit à leurs demandes par un oukaze du 30 septembre 1797, par suite duquel douze mille tentes de la Moyenne-Horde seule se sont établies en divers lieux jusqu'aujourd'hui.

Le gouvernement de la Petite-Horde, après la mort d'Ichim, fut confié à un conseil composé du sultan Aïtchouvak, fils d'Aboulkhaïr, comme président, et de six conseillers, chaque tribu en ayant donné deux. Ils furent tous choisis par le baron Igelstrom qui, à cette époque, commandait pour la seconde fois dans le pays frontière d'Orenbourg, et avait de nouveau donné au gouvernement l'idée de la possibilité de maintenir les Kirghiz sans l'intermédiaire d'un khan. Ayant reçu de l'empereur Paul la confirmation de ses demandes, il fixa la rivière Khobda pour résidence perpétuelle du conseil, et l'ouvrit dans cet endroit par le mufti Mohammed Djan Husseïn, envoyé d'Orenbourg en 1797. Les conseillers prêtèrent serment de fidélité, et jurèrent de remplir leur devoir avec zèle, et le mufti resta lui-même quelque temps avec eux pour observer leur conduite. Sa surveillance fut bientôt inutile, parce que les nomades ne voulaient pas avoir de conseil, ne s'adressaient pas à lui dans leurs affaires, et demandaient un khan.

Pour se conformer à leurs désirs, on ordonna, cette même année de procéder à l'élection du successeur d'Ichim. La plus grande partie de la horde voulait élire le sultan Karataï, fils de Nourali; mais son dévouement à la Russie était douteux. Le sultan Aïtchouvak, fils d'Aboulkhaïr, oncle de Karataï, et qui avait présidé ce conseil, inspirait plus de confiance au gouvernement et avait beaucoup plus de droits à cette dignité. Au mois d'octobre 1797, les Kirghiz rassemblés près de la

frontière le proclamèrent, et l'année suivante, l'empereur Paul le confirma chef de toute la Petite-Horde. Le conseil formé pour gouverner la Petite-Horde après la mort d'Ichim reçut l'ordre de rester constamment auprès du khan Aïtchouvak, et fut nommé conseil du khan.

On voit par les archives d'Orenbourg qu'Aïtchouvak se distingua souvent, non-seulement par son attachement à la Russie, mais encore par son influence sur les Kirghiz lorsqu'ils étaient gouvernés par Nourali; son élévation semblait donc promettre des avantages. Cependant la suite ne justifia pas cet espoir. Accablé d'années, le khan ne pouvait agir comme auparavant, et n'était qu'un chef très-faible. Les dissensions intestines, les Bouroutes, le pillage des caravanes, les incursions sur la frontière russe, surtout contre les Bachkirs; les vengeances qui s'en suivirent, les recherches et les punitions mirent la Petite-Horde dans un désordre affreux. Les commissions formées de députés de différents peuples, comme nous l'avons dit plus haut, ne purent agir, et on prit le parti de les dissoudre. Le khan n'avait assez de puissance ni pour punir les coupables, ni pour protéger les opprimés. Le désordre et l'anarchie, qui plus ou moins avaient toujours régné chez les Kirghiz, augmentaient de jour en jour; enfin les troubles s'étendirent partout.

Ces circonstances produisirent des suites très-importantes. Beaucoup de Kirghiz-Kazaks qui vivaient en nomades près de l'Oural s'éloignèrent dans le fond des steppes, et refusèrent obéissance aux descendants d'Aboulkhaïr. Les uns se fondirent avec quelques races de la Moyenne-Horde, et se choisirent des habitations beaucoup plus à l'orient que les premières. D'autres se retirèrent à l'embouchure du Syr, et ayant ruiné les Karakalpaks, ils se choisirent pour khan le sultan Aboulgazi Kaïp.

Une troisième division attaqua les Turkomans, et les ayant forcés de concéder une portion de leurs terres, ils occupèrent une grande partie de l'isthme qui sépare la mer d'Aral de la mer Caspienne. Aïtchouvak lui-même et quelques sultans avec

lui furent obligés, pour sauver leur vie, de passer l'Oural et de rester en Russie jusqu'à ce que cette fermentation générale fût calmée.

Le sultan Boukeï, fils de Nourali, qui occupait la place de président dans le conseil du khan, fit de même mais en suivant une marche différente. Habitant près des frontières du gouvernement d'Astrakhan, et sachant qu'après le départ des Kalmouks il y était resté beaucoup de terres entièrement désertes et propres au pâturage, il se décida, en 1799, à quitter pour toujours les steppes au delà de l'Oural, et à passer sur le territoire nommé Ryn-Peski. Dans cette résolution, et dans l'espoir de devenir bientôt khan indépendant, Boukeï s'adressa au général Knorring, gouverneur général de Géorgie et d'Astrakhan, en le priant de lui faire accorder la permission d'occuper les terres qu'il avait choisies entre l'Oural et le Volga et la liberté d'y transporter des Kirghiz-Kazaks dans ses aouls, en lui assignant cent Kozaks avec leurs officiers pour maintenir le bon ordre.

On ne pouvait négliger une proposition si avantageuse et si utile. Le gouverneur Knorring la porta à la connaissance de l'empereur Paul qui, par un oukaze du 11 mars 1801, ordonna de la mettre à exécution.

Sans perdre de temps Boukeï se prépara, dès l'automne de cette même année, à se transporter en Russie. Les Kirghiz qui le suivirent appartenaient pour la plupart à la race de Baïouline; il y en avait peu de celle d'Alimoul, et presque personne de celle de Semirodsk. Tous ensemble formèrent environ dix mille tentes. Ayant occupé le Ryn-Peski, ils devinrent promptement une preuve sensible et frappante des effets d'une vie paisible. Pendant que leurs compatriotes d'au delà de l'Oural, ruinés et épuisés par leurs dissensions, venaient vendre leurs enfants dans les villages russes, les sujets de Boukeï restèrent non-seulement tranquilles, mais s'enrichirent encore au point que leurs troupeaux et leurs haras se décuplèrent presque dans l'espace de sept à huit ans. Il semblait qu'un

exemple aussi attrayant pour tout peuple nomade aurait dû inspirer aux Kirghiz le désir de l'imiter, mais leur amour pour leur sauvage liberté et pour leur patrie eut plus de force que tous les exemples.

Il est temps d'en revenir à l'histoire de la Moyenne-Horde, que nous avons interrompue au moment où Vali, fils d'Ablaï, devint khan. Notre silence sur cette partie du peuple kazak a pour cause, 1° la liaison non interrompue des événements qui ont eu lieu dans la Petite-Horde dans les vingt dernières années du siècle dernier; 2° la tranquillité monotone de la Moyenne-Horde pendant cette époque; 3° parce que cette même tranquillité rendit fort peu remarquables les relations de la horde avec la Russie, aussi bien que les événements qui eurent lieu dans son sein.

L'exposé de ces raisons fera naître sans doute à tout lecteur le désir de savoir pourquoi la Moyenne-Horde a joui et jouit encore aujourd'hui de plus de tranquillité que la Petite, quoique toutes les deux ne fassent qu'un seul et même peuple.

Deux circonstances, selon nous, produisirent cette différence : la situation des terres occupées par les deux hordes et la différence de mœurs provenant en partie de cette position géographique, et en partie d'autres causes. Nous allons nous expliquer avec plus de détails.

La Petite-Horde n'a ses compatriotes pour voisins qu'à l'orient; mais au sud elle est souvent attaquée par les Khiviens. Au nord elle a les Bachkirs, ses ennemis irréconciliables, et à l'occident elle avait autrefois beaucoup à souffrir des Kozaks de l'Oural. De cette manière, ayant à soutenir des attaques violentes de tous côtés, elle ne put longtemps rester en paix, et s'habitua aux troubles et aux incursions sur les terres voisines. Les khans cependant se sont toujours distingués par leur faiblesse. La Moyenne-Horde, au contraire, occupe des contrées que borne à l'occident la Petite-Horde; à l'orient, ils ont de même leurs compatriotes de la Grande-Horde, et les établissements de la frontière de la Chine; au nord, la ligne de

Sibérie dont les habitants sont très-tranquilles; au midi, de nouveau la Grande-Horde ou les sujets du khanat actuel de Kokan, y compris ceux de Tachkent, de Turkestan, etc., très-peu habitués à la guerre, et peu portés à faire des incursions sur les peuples kazaks. Avec ce voisinage, la Moyenne-Horde n'est exposée qu'aux attaques des Bachkirs auxquels elle confine du côté du fort de Troïtsk, et au sud à celles des Bouroutes; mais l'étendue sur laquelle ces peuples pourraient lui nuire est si petite, comparée à celle de ses terres, qu'on peut ne pas convenir des avantages de sa position géographique, comparée à celle de la Petite-Horde, et en conclure pourtant qu'elle est beaucoup moins troublée que celle-ci au dehors.

Après avoir éclairci notre première pensée, nous regardons comme très-facile d'expliquer aussi la seconde. Car, il n'y a pas de doute qu'un peuple, qui a moins souvent à se défendre contre des attaques extérieures, et qui est moins souvent poussé à la vengeance, acquiert des mœurs plus douces que celui qui est toujours aux prises avec ses ennemis. Remarquons, en outre, que les khans et les sultans de la Moyenne-Horde ont toujours eu plus de pouvoir et d'influence sur leurs sujets que ceux de la Petite-Horde. Sous ce rapport la longue administration d'Ablaï, d'abord comme sultan, puis comme khan, fut d'une utilité particulière.

Les Kirghiz qui obéissaient à Ablaï, s'étant habitués sous lui à la tranquillité et à l'obéissance qu'on peut attendre d'un peuple à demi-sauvage, restèrent tranquilles sous son fils Vali, quoique ce khan n'eût pas le mérite de son père pour se concilier le respect général, et que, d'un autre côté, il affectât de ne jamais rechercher la protection de la Russie; qu'il ne fît aucune attention aux demandes des autorités des frontières de Sibérie; qu'il eût refusé de rendre les Turkomans qui avaient fui avec les Kalmouks du gouvernement d'Astrakhan, et avaient ensuite été retenus par Ablaï, et qu'enfin il persécutât les anciens qui étaient dévoués à la Russie. En 1789 un grand nombre de ceux qu'on regardait comme

ses sujets passèrent en Russie avec Tougoume, sultan de la Grande-Horde, pour s'y établir à perpétuité, et ils reçurent pour leur établissement des terres aux environs du fort d'Oust-Kamenogorsk.

En 1793 le lieutenant général Strandman, commandant de la ligne de Sibérie, envoya dans la steppe des Kirghiz un corps de troupes qui délivra les Turkomans prisonniers; Vali fut si affecté de cette perte qu'il s'en plaignit à l'impératrice. Il reçut pour toute satisfaction la permission de venir à Saint-Pétersbourg pour expliquer tous ses besoins et ses demandes, mais il n'en profita pas, parce qu'il craignait de quitter la horde. Enfin après la mort de son frère Tchinghiz, il déclara que toutes ses plaintes venaient des conseils de son frère; il se réconcilia avec les autorités locales et promit de les aider en tout.

Cette démarche cependant n'était pas une preuve d'un dévouement parfait à la Russie. Il voulait, à l'imitation de son père, maintenir ses relations avec la Chine; dans cette intention, pendant l'hiver de 1794 à 1795 il envoya son fils au bogdo-khan pour lui témoigner sa soumission, et il continua d'opprimer les chefs de tribu, excepté ceux qui étaient attachés à la Russie. La conséquence de cette conduite fut qu'au mois de janvier 1795, deux sultans, dix-neuf anciens, quarante-trois mille trois cent soixante de leurs sujets et soixante-dix-neuf mille différents autres Kirghiz donnèrent à l'impératrice une supplique pour les délivrer de la puissance de Vali, et pour les recevoir sous la domination immédiate du gouvernement russe.

L'exécution de cette demande était trop pénible et ne promettait aucun avantage à la Russie. Dans l'intervalle Vali montra du repentir et fit espérer de le voir se réconcilier avec les mécontents; c'est pourquoi les choses restèrent dans leur premier état.

Quant à cette partie de la horde qui borde la ligne de Verkhné-Ouralsk, et avait, comme nous l'avons dit, les Bachkirs pour voisins, elle donna, en 1795, la preuve la plus con-

vaincante de la vérité de nos réflexions sur les causes qui rendent la Moyenne-Horde plus tranquille que la petite. A l'époque où les tribus et les sections de Kirghiz-Kazaks qui l'avoisinent faisaient paisiblement le commerce d'échange avec les Russes sur la ligne de Sibérie, elle fit quelques incursions dans les districts de Tchéliabinsk et de Verkhné-Ouralsk, y ruina quelques villages, fit beaucoup de prisonniers, et enleva un assez grand nombre de haras, pour se venger des vols et des offenses commis contre elle par les Bachkirs. Enfin elle se décida à se retirer dans le fond de ses steppes, et ne consentit à se rapprocher des frontières russes que sur l'invitation du général Viazmitinof, chef suprême du pays d'Orenbourg.

En 1798 on ordonna d'établir, à l'exemple de la Petite-Horde et à la demande du khan Vali, dans le fort de Pétropavlofsk, un tribunal pour le jugement des procès et des différends entre les Kirghiz-Kazaks de la Moyenne-Horde, et les habitants de la frontière de Sibérie. En 1800 ce tribunal, composé des députés des deux peuples, fut organisé; mais les membres kirghiz furent quelques années sans y paraître; c'est pourquoi il ne fut ouvert qu'en 1806.

Nous mettons fin ici à la description détaillée des hordes Kirghiz-Kazaks. Après avoir exposé tout ce qui s'est passé chez ces peuples jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, nous ne parlerons pas des événements du dix-neuvième. Le temps qui s'est écoulé depuis son commencement est encore trop près de nous, et les jugements que nous pourrions porter sur cette période pourraient paraître ou partiaux, ou déplacés, ou douteux.

Cependant, nous regardons comme nécessaire, pour marquer la transition du passé au présent, d'indiquer rapidement l'ordre dans lequel les khans de la Moyenne-Horde et de la Petite-Horde kirghizes se sont succédés.

Vali, qui avait succédé à son père en 1781, régna jusqu'à sa mort arrivée en 1818. Cependant, dans ses dernières années il ne fut pas seul khan de la Moyenne-Horde; car à cause de

ses démêlés avec plusieurs chefs de tribus, et d'après les demandes de plusieurs Kirghiz, l'empereur Alexandre désigna, en 1816, pour cette horde un second khan, Boukeï, fils de Barak, et qui mourut en 1818.

Avec lui s'éteignit le titre de khan dans la Moyenne-Horde; aujourd'hui elle est partagée en districts et gouvernée par un réglement particulier que nous placerons à la fin de cet ouvrage.

Aïtchouvak gouverna la Petite-Horde jusqu'en 1805; il abdiqua de lui-même à cette époque pour cause de vieillesse et de maladies.

Son successeur fut son fils Djantioura, qui fut assassiné par ses cousins, fils du khan Nourali et leurs complices.

Après sa mort, la Petite-Horde fut plus de deux ans sans avoir de khan; en 1812, on éleva à cette dignité son frère Chirghazy, qui vit encore, mais ne gouverne plus la Petite-Horde, car elle est aussi partagée par le gouvernement, en trois districts, dont les chefs sont indépendants du khan.

En même temps que Chirghazy, c'est-à-dire en 1812, on nomma le sultan Boukeï, fils de Nourali, khan de ceux des Kirghiz-Kazaks, qui étaient venus avec lui de la rive gauche de l'Oural dans le gouvernement d'Astrakhan, et qui avaient dès lors reçu le nom de Horde de Boukeï.

Boukeï mourut en 1815, laissant plusieurs fils, dont l'aîné Djanghir fut nommé khan en 1824. Il gouverne encore aujourd'hui les Kirghiz-Kazaks qui habitent le gouvernement d'Astrakhan.

Ici finit la liste de khans Khirghiz-Kazaks reconnus et confirmés par le gouvernement russe. Nous ne plaçons point parmi eux ni Barak, ni Batyr, ni Kaïp, ni son fils Aboulghazy, qui, comme nous l'avons dit en son endroit, ne furent élus que par un petit nombre de leurs partisans. Le dernier, malgré son titre, était, d'après des témoins oculaires[1], presque réduit

[1] Voyez les Mémoires du docteur Bolchoï, fait prisonnier par les Kirghiz en 1803.

à la mendicité. Son pouvoir et son influence sur le peuple étaient si faibles après Batyr-Syrym, que nous n'en aurions pas même parlé si lui-même, ses frères et ses enfants, parmi lesquels on doit distinguer surtout le sultan Arounghazi, n'avaient continué à se distinguer par leur haine héréditaire pour la race d'Aboulkhaïr. Nous avons suivi la marche constante de cette haine mutuelle entre les deux familles pendant un siècle entier. Nos lecteurs savent que, dès le commencement du siècle dernier, elle existait déjà entre Aboulkhaïr et Kaïp.

Elle passa d'eux à leurs enfants, à leurs petits-enfants, et arrière-petits-enfants, entre lesquels elle dure encore aujourd'hui, et qui la transmettront soigneusement à leur postérité, peut-être encore pour un siècle ou même davantage.

Les principaux descendants de Kaïp sont désignés dans la table généalogique que nous avons composée pour eux, ainsi que pour les descendants d'Aboulkhaïr, comme complément des tables de Tevkélef, dont nous avons parlé en temps convenable.

TROISIÈME PARTIE.

NOTIONS STATISTIQUES SUR LES KIRGHIZ-KAZAKS.

CHAPITRE PREMIER.

POPULATION.

Lorsqu'on parle d'un peuple peu connu, les premières questions qu'il semble naturel d'adresser sont ordinairement : Quel pays habite-t-il? quelle est sa population?

La réponse à la première se trouve ici dans la description que nous donnons de la contrée qu'occupent les Kirghiz-Kazaks, dont nous fixons en même temps les frontières; la solution de la seconde nous paraît impossible. Si beaucoup de pays civilisés de l'Europe ne peuvent connaître exactement le nombre de leurs habitants, comment y parvenir lorsqu'il s'agit de nomades à demi-sauvages, qui n'ont aucun principe d'administration, qui se transportent continuellement d'un lieu à un autre et chez qui le seul mot de dénombrement peut suffire pour occasionner une révolte?

Nourali, khan de la Petite-Horde, voulut connaître le nombre exact des Kazaks soumis à son obéissance, et il chargea de cette opération ses fils qui gouvernaient les différentes tribus de ce peuple : mais plusieurs obstacles l'arrêtèrent dès les premiers pas; il n'atteignit pas son but, et ne fit qu'exciter des murmures et des soupçons graves.

Une grande partie des Kirghiz-Kazaks qui, en 1801 et 1802, s'étaient établis à perpétuité, sous les ordres du sultan Bou-

kéï, dans les sites les plus favorables du gouvernement d'Astrakhan, repassèrent l'Oural en 1820, parce que le bruit se répandit parmi eux qu'on voulait en faire le dénombrement et les établir à poste fixe.

Qu'on joigne à ce trait du caractère national la vaste étendue des steppes occupées par les hordes kazakes, la division de ces hordes en plusieurs parties, et l'on sera pleinement convaincu qu'un dénombrement exact de ce peuple est de toute impossibilité.

Il faut donc se contenter des notions, sans doute bien incertaines, qu'ils ont eux-mêmes transmises aux Russes, et qui sont loin de reposer sur des données suffisantes. Il en résulterait que les trois hordes se composent d'à peu près 400,000 tentes ou familles; que, sur ce nombre, la grande en a environ 75,000, la Moyenne 165,000, et la Petite 160,000[1].

Le nombre d'individus habitant sous chaque tente n'est pas toujours égal; mais on est fondé à croire qu'on ne s'écarterait pas de la vérité en le portant à cinq ou six, terme moyen. Il suit de ce calcul que la Grande-Horde aurait de 375,000 à 450,000 âmes; la Moyenne, près d'un million; la Petite, environ 900,000; et les trois ensemble, de 2,000,000 à 2,400,000 âmes des deux sexes.

CHAPITRE II.

DIVISION DU PEUPLE.

Quelle que soit la différence d'origine attribuée aux tribus qui composent la nation des Kirghiz, elles se sont toutes fondues en un seul peuple qui habite une même contrée, et qui

[1] La Petite-Horde a fait, depuis le commencement du XIVe siècle, des pertes considérables en hommes, tant par suite de dissentions intestines que par suite de mésintelligences avec ses voisins.

jadis fut soumis à un chef unique. La langue, la religion, les habitudes, les mœurs, partout uniformes, en sont la preuve.

Les traditions le confirment; elles ajoutent, de plus, qu'à la mort d'un de leurs khans qui régnait sur toute la nation, ses trois fils la partagèrent entre eux, et que, d'après l'ordre de naissance de leurs chefs respectifs, ces trois parties adoptèrent les dénominations de Grande[1], Moyenne et Petite-Horde; que la différence de population entre ces parties a eu pour cause la guerre et ses succès divers, et qu'en s'augmentant progressivement, chacune d'elles se subdivisa en plusieurs races qui prirent les noms de leurs chefs, ou qui conservèrent ceux de leurs antiques aïeux, tels que les Naïmanes, les Kiptchaks, etc. Les races se subdivisèrent à leur tour en tribus; celles-ci en sections, les sections en branches et les branches en parties. Il est presque impossible d'énumérer toutes ces subdivisions. Les travaux indispensables [2] pour une entreprise de cette nature exigeraient trop de patience, et surtout un long séjour parmi les Kirghiz, non-seulement dans chaque tribu ou section, mais encore dans chaque partie de section.

Nous nous bornerons donc à énumérer les *races* et les tribus, en commençant par la Petite-Horde, comme la plus voisine de l'Europe. Nous nous baserons sur les Mémoires de Tevkélef, écrits depuis près d'un siècle. (Voyez la partie historique.) Les renseignements renfermés dans ces Mémoires, autant par leur exactitude que par les circonstances dans lesquelles ils ont été écrits, méritent la plus grande confiance, d'après l'opinion des Kirghiz-Kazaks eux-mêmes.

PETITE-HORDE.

La Petite-Horde se composait, à son origine, de la puissante race d'Altchine et de sept petites tribus qui, pendant les

[1] Les autres hordes regardent la Grande comme la plus ancienne.

[2] Quel zèle et quel amour pour la généalogie ne faudrait-il pas avoir, pour se déterminer à vérifier et compulser les rapports des Kirghiz! L'un dit que sa tribu se divise en cinq ou six sections; un autre affirme qu'elle se divise en douze; un troi-

guerres civiles et les représailles (baranta[1]), n'étant pas assez fortes pour résister à la race d'Altchine, supérieure en nombre, furent réunies par le célèbre Tiavka, khan des Kazaks, en une seule race connue aujourd'hui sous le nom de race des Sept Tribus (Sémirodsk). L'ancien nom d'Altchine se retrouve encore dans la correspondance du khan Aboulkhaïr avec le gouvernement russe, dans la première moitié du dernier siècle. Cette race se composait de deux souches nommées Alimouly, ce qui veut dire les fils d'Alim, et Baïouly, c'est-à-dire les fils riches. Par la suite, les nouvelles sousdivisions qui eurent lieu dans cette horde firent tomber en oubli le nom générique; mais les noms des deux souches auxquelles celui de la race appartenait également, subsistèrent : c'est pourquoi la Petite-Horde se divise aujourd'hui en trois parties principales, savoir :

I. La race des Alimouly;

II. La race des Baïouly;

III. La race des Djétir-ouroug ou des Sept Tribus (Sémirodsk).

1. La race des Alimouly est composée de six tribus dont voici les noms : 1° Kara-Sakal; 2° Kara-Kissièk; 3° Kitiè; 4° Dört-Kara; 5° Tchoumekeï; 6° Tchikly.

II. La race des Baïouly se compose des douze tribus suivantes :

1° Adaï; 2° Djapas ou Yapas; 3° Alatcha; 4° Baïbakty; 5° Maskar; 6° Berstch; 7° Tazlar; 8° Issentemir; 9° Tcherkès; 10° Tana; 11° Kizyl-Kourt; 12° Chikhlar.

III. La race des Sept Tribus se compose des tribus qui se nomment :

1° Tabyn; 2° Tama; 3° Kerdery; 4° Djagal-Baïouly; 5° Kéreït; 6° Tiliaou; 7° Ramadane [2].

sième confond les sections de sa tribu avec celles des tribus voisines; un quatrième enfin, plus sincère que tous les autres, avoue franchement son ignorance.

[1] On donne, chez les Kirghiz, le nom de *baranta* aux incursions qu'ils font les uns sur les autres, le plus souvent par représailles ou par suite de vengeances héréditaires.

[2] Quelques sections de la Moyenne-Horde campent avec la Petite; et de même,

HORDE-MOYENNE.

La Horde-Moyenne se divise en quatre races :

I. La race d'Arghyne;

II. La race des Naïmanes;

III. La race de Kiptchak;

IV. La race d'Ouvak-Ghireï.

Celle-ci, de même que la race des Sept Tribus réunies, fut formée par le même khan Tiavka, de trois tribus qui seront indiquées plus bas.

I. Les tribus de la race d'Arghyne sont :

Kara-Kissièk, Karavoul-Kissièk, Tchardjitim, Djandjar, Tchaktchak, Dört-Avoul, Atygaï, Altaï, Tébitch, Tabakly, Bortchi, Karpak, Bassantiene, Aghych-Kalkaman, Kandjigali, Koziougane et Koukchal.

II. Tribus de la race des Naïmanes :

Ak-Boura [1], Boulatchi, Kara-Ghireï, Tirs-Tamgaly, Dört-Avoul, Kouk-Djarly, Irghinièkly; Semis-Baganaly [2] et Sadyr.

III. Les tribus de la race de Kiptchak sont :

Tori-Aïghyr, Touïoutchka, Kytabak, Boultoun, Karabalyk, Koundeliène, Tana-Bouga, Ouzoun, Kouk-Borone.

IV. La race d'Ouvak-Ghireï est composée des tribus d'Ouvak, de Ghireï ou Kireï, et de Tarakly.

GRANDE-HORDE.

La Grande-Horde se composait, dans l'origine, des races de Ouïsiun ou Ousiune, Toulataï et Sargam. Par la suite, la race de Konkrat ou Kounrat se détacha de la Moyenne, et se réunit à la Grande.

Des premières races sont issues les tribus suivantes :

Botboï, Tchimir, Djanis ou Yanych, Sik-Am, Abdaï-Sou-

des sections de la Petite se sont confondues avec la Moyenne. Cette circonstance ne détruit pas la généalogie de la nation.

[1] *Ak-Boura* signifie le *loup blanc*.

[2] *Semis-Baganaly* veut dire *qui ont des agneaux gras*.

vanc, Sary-Souly, Tchanytch-Kily, Kanly ou Kankly, Djalaïr, etc.

II. La race de Konkhrat a formé les tribus suivantes : Baïlar-Djandjar, Ouras-Gheldy, Kouldjegatch, Botchman, Tok-Boulat, Iaman-Baï, Koura-Kousia, Etimlièr, Kouyouch-Kansyz.

Chacune de ces tribus se divise en sections : une section se compose de parties; ces dernières ont encore leurs sous-divisions, et toutes ont des noms différents. Par exemple, la tribu de Maskar, de la race de Baïouly (de la Petite-Horde), a deux sections, savoir : Koutlou-Gadam et Massak. La section de Koutlou-Gadam est composée de deux parties qui se nomment Kourman et Baba-Nasar. La partie de Kourman a trois sous-divisions, qui sont : Atamkan, Oumièr et Koudaïgoul; la partie de Baba-Nazar a deux sous-divisions : Abdou-Chokour et Djidik.

Quel volume ne ferait-on pas de la nomenclature de toutes ces sous-divisions pour les trois hordes? Sans fatiguer le lecteur d'une pareille énumération, nous nous contenterons de dire que l'accroissement de la population, chez les Kirghiz, fait naître continuellement de nouvelles sous-divisions, et que les noms primitifs des races finissent par se perdre. De cette manière, les Baïouly et les Alimouly ont cessé de porter leur nom générique d'Altchine; de là vient aussi qu'il y a des Kirghiz qui ignorent à quelle race ils appartiennent et ne connaissent que le nom de leur tribu et de leur section.

On peut en conclure que, dans cent ans, la plus grande partie des noms des branches kirghizes que nous avons citées ne subsisteront plus que dans les archives russes et dans la mémoire de quelques vieillards.

Au reste, ces sous-divisions ne regardent que le bas peuple; la haute classe a une autre généalogie. Voilà pourquoi les Kirghiz se divisent eux-mêmes en deux ordres, en *Kost blanc* et en *Kost noir*. Le *Kost blanc* ne se compose que des khans et de leurs descendants, qui ont le titre de sultans.

Les zélés Mahométans rangent aussi dans cette classe les khodjas ou descendants des saints de la légende mahométane[1]. On appelle *kost noir* non-seulement le bas peuple, mais aussi les anciens et les autres chefs qui n'ont pas de dignité héréditaire.

D'après cette distinction, l'on dit : *Voilà un sultan de par kost blanc,* parce qu'il descend d'un khan, tant par la ligne masculine que par la ligne féminine; et *Celui-ci est de kost blanc mêlé,* parce que sa mère est une femme du commun.

Ainsi on retrouve chez les Kirghiz les distinctions héréditaires auxquelles on attache tant de prix en Europe; des sauvages savent comme nous tirer vanité des services rendus par d'autres, et s'attribuer des priviléges comme récompense du mérite de leurs aïeux.

Nous ne rangeons pas dans une classe particulière les Télengoutes ou serviteurs des khans[2], ni les kouls ou esclaves. Les premiers sont pris parmi le peuple et jouissent des mêmes droits; les seconds sont considérés comme biens meubles ou marchandises, et ne sont pas Kirghiz. Ce sont des prisonniers russes, persans, kalmouks, etc.

CHAPITRE III.

PRINCIPAUX CAMPEMENTS DES KIRGHIZ-KAZAKS.

Quoique les races et tribus des Kirghiz, sans cesse errant d'un lieu à un autre, ne puissent, par cela même, avoir de

[1] M. Timkofsky, dans son Voyage à Péking, donne à peu près la même signification au mot *khodja*. Klaproth, dans les notes qui accompagnent la traduction française de cet ouvrage combat l'opinion de M. Timkofsky; quant à moi, je répète ce que j'ai entendu dire nombre de fois de la bouche des Kirghiz.

[2] Les Télengoutes sont d'origine mongole; ils ont été soumis par les Kirghiz et ont adopté la langue de leurs maîtres. Voyez, à ce sujet, la note de Klaproth dans son Magasin asiatique, tome I, page 19.

demeures fixes, ni, à proprement parler, posséder des terres, cependant, afin d'éviter les querelles, chacune reste, autant que possible, dans les mêmes lieux de campement, surtout pendant l'hiver. Des motifs de la plus haute importance peuvent seuls les faire contrevenir à cet usage.

Leurs campements actuels sont à peu près dans les lieux suivants :

PETITE-HORDE.

La race d'Alimouly hiverne toujours sur le fleuve Syr, le Kouvan, et sur le lit desséché du Iany-Daria, ainsi que dans les sables de Kara-Koum, Bourzouk, et à l'embouchure de l'Emba. Une petite partie seulement campe sur l'Ilek, l'Or et l'Oural, depuis le fort de Krasnogorsk jusqu'à celui de Verkhné-Ozernaïa. Leurs campements d'été sont sur les rivières de Témir, Emba, Saghyz, Ouïl, Ilek, Khobda, Or et Irghiz, dans la chaîne des monts Mougodjar et les sables de Kara-Koum.

Les tribus de Baïouly sont : Adaï, Tcherkès, Tana, Baïbakty, Chikhlar, Maskar, Kizil-Kourt, Issen-Témir, une partie de celle de Djappas, et la plus grande partie de celles d'Alatcha, Tazlar et Berstch; toutes errent dans la contrée vis-à-vis la ligne de l'Oural inférieur, et passent l'été entre l'Oural et l'Emba, dans le voisinage des lacs de Karakoul et des rivières de Kouldaghaïty, Bouldourty, Oulenty, Djousaly, Tchoungourlaou, Ankaty, Ouïlou, jusqu'à la Khobda. Ils campent l'hiver sur la mer Caspienne, aux embouchures de l'Oural et de l'Emba, sur les golfes vis-à-vis Gourief, et quelques parties de la tribu d'Adaï à Mankychlak. Le reste des tribus de Tazlar, Alatcha et Bertsch, sont sur le Syr, le Kouvan, et dans les sables de Kara-Koum. La plus grande partie des Yappas campent, en été, sur la Tobol et la Tourgaï, vis-à-vis Troïtsk, et, en hiver, sur le Syr et le Kouvan.

En outre plusieurs parties de toutes les tribus de la race de Baïouly (la tribu de Yappas exceptée) passèrent, en 1801 et 1802, comme nous l'avons dit plus haut, sous la con-

duite du sultan Boukeï, dans le gouvernement d'Astrakhan. Ils campent dans le canton nommé Ryn-Peski et y forment la horde connue sous le nom de horde de Boukeï.

La tribu de Djagal-Baïly, de la race des Sept Tribus hiverne aux environs de l'Irghiz, de l'Or, du Koumak, du Sougoundouk et des monts Karatcha; elle passe l'été près de la frontière russe, depuis le fort de Verkhné-Ozernaïa jusqu'à Verkhné-Ouralsk, et s'étend au sud jusqu'à l'Irghiz.

Les campements d'hiver des tribus de Kerder et de Tama sont sur le fleuve Oural, depuis Orenboug jusqu'à Ouralsk, et ceux d'été, sur les rivières Donghouz, Khobda, Kanlys et Ilek.

La plus grande partie de la tribu de Tabyne campe dans les environs des deux précédentes; une autre partie campe sur la Tobol, la Tourgaï, le Syr, le Kouvan et l'Emba.

Le reste parcourt, avec la Horde-Moyenne, les bords de l'Issel, Tsou, et les sables connus sous le nom d'Areméteï.

La tribu de Kéréït hiverne sur le Syr, et se rapproche en été de l'Irghiz, des monts Karatcha et de Troïtsk.

Les tribus de Tilièf, ou Tilièou et Ramadan, hivernent sur le Syr et le Kouvan, près de celle des Kéréïts. En été, elles passent sur la Tourgaï et dans les environs du lac Ourkatch-Kandykli.

HORDE-MOYENNE.

La tribu d'Arghyne parcourt les environs des montagnes d'Ouloug, Boyan-Ola, Iréimèn, Kizyl, Kouyoutcha, Mouktcha, et les cantons de Ourtch-Bourlyk, Kyltchakty, Outch-Koundan, Biktchenteï, et les bords de la Tourgaï, de la Noura, de la Tobol, de l'Irtych, du Sary-Sou, de l'Ichim, de l'Issel, de l'Oubagan, de l'Oulkoïak, de l'Ayati, les sables de Kara-Toussoun, et les environs des lacs Kizyl, Kourjan, Tiba et Bich-Koun.

La plus grande partie de la tribu des Naïmanes occupe les montagnes de Tarbagataï, les parties supérieures de l'Irtych, et quelques autres lieux vers les frontières orientales de l'em-

pire chinois. Le reste occupe les parties supérieures de l'Ichim, une partie des bords de la Tourgaï, du Kara-Ouzièk, du Syr, du Kouvan, du Lap-Sou, du Kouk-Sou, les environs du lac Ak, et des monts Ouloug, de Kitchi, etc.

La race des Kiptchak campe sur les bords de l'Issel, de la Tourgaï, du Tchakièk, de l'Oubagan, de la Tobol, de l'Ayat, du Mouyunli, de l'Ouya, vis-à-vis les forts de Troïtsk, Stepnoï et Oust-Ouïskoï et dans les sables de Kara-Koum, ainsi que dans les cantons d'Aman-Karagaï, Ebeleï, Yedis et Tirièkly.

Les campements de la race d'Ouvak-Ghireï sont sur les rivières Oubagan, Ichim, Ouya, Tagouzac, Irtych, Issel, Sary-Sou, et Tsouï ou Tchouï, ainsi que dans les sables d'Itch-Koungour, les environs du lac Ketchoubaï-Tcharkar, et vis-à-vis la partie de la ligne comprise entre les forts Stepnoï et Verkho-Ouralsk, ainsi que vis-à-vis les forts de Zvèrino-golovskoï et Presnogorkovskoï.

GRANDE-HORDE.

Les tribus dont nous avons parlé campent sur les rivières de Tchouï ou Tsouï, de Tala-Sou, d'Ilè, de Kouk-Sou, de Karatal, de Tchirtchik, du Syr, de Sara-Sou, aux environs des lacs de Kara, Ala, Al-Sou, Anamas, et des villes de Kouldja, Kachkar, Koukan, Tachkent, Turkestan, dans le voisinage des monts Kara-Taou, Tarbagataï, Tchinghiz-Tsazan, et dans le canton nommé les Sept-Rivières, ainsi que dans d'autres endroits aux environs de la frontière de la Chine, dans l'ancien pays des Zungars. Quelques tribus habitent les villes de Tachkent, Turkestan et les villages voisins.

Une partie de la race de Kounkrat parcourt ces mêmes contrées; une autre campe avec les Naïmanes.

CHAPITRE IV.

MANIÈRE DE VIVRE.

La manière de vivre des Kirghiz est une image fidèle de celle des patriarches. L'aspect d'un peuple entier de pasteurs, qui ne vit pour ainsi dire que pour ses troupeaux; les habitations ou aouls qui disparaissent d'un lieu pour se montrer à l'instant dans un autre; la simplicité de ce genre de vie si voisin de la nature : tout offre au romancier et au poëte un spectacle intéressant. Leur imagination riante revoit dans les Kirghiz les heureux et insouciants pasteurs de l'Arcadie, ou les tranquilles contemporains d'Abraham; ils peuvent se faire illusion sur le bonheur d'un peuple étranger aux vices qui règnent dans les villes et chercher dans ces contrées des sujets d'églogues et d'idylles. Mais le voyageur, plus réfléchi, ne voit dans les Kirghiz que des demi-sauvages, comme les Scythes d'Hérodote, les Mongols de Tchinghiz, les Bédouins actuels, les Kourdes, les peuplades des bords de l'Enisséï, les Hottentots et autres races non civilisées de l'Afrique et de l'Asie. En effet les hordes des Kirghiz-Kazaks se rapprochent de ces peuples, autant par leurs mœurs que par les nombreux troupeaux dont ils tirent leur unique subsistance, et qu'ils suivent de place en place avec leurs maisons mobiles. L'habitation du Kirghiz est une kibitka ou iourte, c'est-à-dire une tente demi-sphérique, composée d'un treillis de bois recouvert de feutre, et munie à sa partie supérieure d'une grande ouverture ronde, qui s'ouvre et se ferme à volonté. Elle sert de fenêtre, et tient lieu de cheminée quand on fait du feu dans la tente. Ces tentes, qui sont en tout semblables à celles des Kalmouks, ont de quatre à huit archines [1] de hauteur, et de

[1] L'archine fait un peu plus de deux pieds de France.

huit à quinze archines de diamètre. On attache à des pieux fixés en terre le mur de treillis au moyen de cordes de crin. Les portes sont en bois et garnies d'ornements en petits os, qui y sont incrustés; quelquefois un simple feutre tient lieu de porte. Les cordons, qui servent à lier et à maintenir le treillis, sont généralement en laine, et chez les riches, en soie. Les parois intérieures sont couvertes, en été, d'espèces de rideaux tressés avec de la paille et des fils de diverses couleurs. Pendant les grandes chaleurs on relève les feutres du bas : ces rideaux laissent pénétrer l'air frais et défendent l'intérieur de la tente de la poussière et des ardeurs du soleil. Les tentes des gens du commun sont de feutre gris ; celles des grands et des riches, de feutre blanc; et quelques sultans, des plus puissants de la Moyenne et de la Grande-Horde, ont les leur couvertes de drap rouge, et doublées intérieurement en étoffes de soie. Les plus pauvres, au contraire, remplacent les feutres par des nattes d'écorces d'arbres, des feuilles, et quelquefois même ils emploient le roseau et le gazon.

Le fond de la tente, vis-à-vis la porte, est occupé par des coffres couverts de tapis; ils servent à serrer les robes, les pelisses et les autres vêtements. On suspend aux parois les fusils, les sabres, les arcs, les flèches, les selles, les harnois, les poudrières, etc. ainsi que les essuie-mains, les théyères, les cruches, les toursouks (espèces de sacs de cuir), et souvent aussi des morceaux de viande de cheval fumée. La terre, qui sert de plancher, est couverte de tapis ou de feutres. On range sur ces tapis les grands vases, les chaudrons, les chevêts de bois sur lesquels on place les oreillers, et des caisses d'un genre particulier, qui sont ornées de différentes manières. Elles servent à placer les sacs qui contiennent le koumys.

Un Kirghiz enlève et replace sa tente dans une demi-heure, et il la transporte sans cesse, à dos de chameau, dans les lieux où il trouve, pour ses troupeaux, un bon pâturage et de l'eau. Il dépend donc de ses troupeaux et de ses haras, plus que de toute autre chose.

Nous donnerons par la suite une description détaillée de l'état de leurs troupeaux; mais nous devons dire ici que ce genre d'industrie détermine toutes leurs obligations et leurs relations sociales; de sorte que, de quelque côté qu'on envisage un Kirghiz, on ne voit en lui qu'un pasteur armé; et l'habitude et le goût de la vie pastorale sont la source de toutes ses actions, tant morales que physiques.

Les voyages continuels des Kirghiz et le changement de place ne les fatiguent pas; ils y trouvent, au contraire, une source de plaisir, et se considèrent comme heureux de ne pas être attachés à la terre. Pendant l'été, la vie nomade est en effet très-agréable; mais elle est insupportable pendant l'hiver. Pendant cette saison, les Kirghiz, entourés de tous côtés de monceaux de neige, ne sortent presque pas de leurs tentes : là accroupis autour du feu [1], ils souffrent presque également du chaud et du froid.

La violence du vent fait entrer dans la tente d'énormes flocons de neige par la porte et par l'ouverture supérieure, et quelquefois la tempête renverse l'édifice de feutre avec tous ses habitants. Les enfants, à demi-nus, sortent de dessous les feutres ou les peaux de mouton dont ils sont ordinairement enveloppés ; ils se jettent sur la cendre chaude, se brûlent les pieds et les mains, et poussent des vagissements qui percent le cœur.

Afin de se garantir des malheurs et des désagréments que l'hiver leur fait éprouver, les Kirghiz choisissent, pour leur hivernage, le milieu de quelque bosquet, les roseaux, les collines, ou les sables de la partie méridionale des steppes.

Nous avons dit plus haut que leurs campements, tant d'hiver que d'été, ne peuvent être exactement déterminés, et ne sont pas toujours occupés par les mêmes habitants. Cependant ils sont assez constants dans le choix des premiers, parce que tous les lieux ne présentent pas également les con-

[1] Là où le bois manque, on emploie pour chauffage la fiente des bestiaux.

ditions nécessaires pour un campement d'hiver, et que la profondeur de la neige ne permet pas de changer de place.

Quelques Kirghiz, surtout ceux qui sont le plus près des frontières russes, font d'ailleurs, en automne, des provisions de foin, creusent des trous en terre pour y retirer leur bétail, et construisent, quand les localités le permettent, des haies en clayonnage pour se garantir du vent, surtout de celui du nord.

Les souffrances que leur causent les gelées et les tempêtes leur font célébrer avec transport le retour du printemps. Ils passent la plus grande partie des jours d'été à dormir et à boire du koumys; ils mangent fort peu de viande. La nuit ils se réunissent pour jouir ensemble des plaisirs de la table, et se raconter des histoires, ou entendre des musiciens qui jouent de la tchibyzga ou de la balalaïka.

Mais l'automne est pour eux le meilleur temps de l'année; c'est à cette époque qu'ils entreprennent leurs plus longs voyages [1]; ils ont, pendant cette saison, leurs principales fêtes; c'est aussi celle qu'ils choisissent pour exercer les barantas [2], que favorisent à cette époque l'obscurité des nuits et la vigueur des chevaux qui, s'étant refaits dans de bons pâturages pendant une saison entière, n'en sont que mieux disposés pour des courses longues et rapides.

Rarement les Kirghiz campent en grand nombre dans un même endroit; car leurs troupeaux seraient trop à l'étroit; mais ils forment des sociétés de quelques familles, unies par les liens du sang, ou par des avantages réciproques. Ces sociétés passent en corps d'un lieu à l'autre, et ne se séparent pas sans de graves raisons. Ces villages mobiles se nomment aouls; le nombre des tentes qui les composent dépend des circonstances.

Quelques Kirghiz habitent Khiva, la Boukharie, les posses-

[1] Nous ferons remarquer en passant que la superstition empêche les Kirghiz d'entreprendre de longs voyages au déclin de la lune.

[2] Voyez, sur les barantas, la note 1 du chapitre II, page 302.

sions chinoises, Tachkent, Kokan, et ils ont, dans ces lieux, des maisons, des terres et des jardins [1], mais le nombre en est fort restreint.

CHAPITRE V.

DE LA POSSIBILITÉ DE FAIRE ADOPTER DES HABITUDES STABLES AUX KIRGHIZ-KAZAKS.

La division du territoire dont nous avons parlé, au sujet du campement de chaque tribu, en rappelant jusqu'à un certain point l'idée de la propriété territoriale, pourrait faire croire à la possibilité d'établir à poste fixe chaque tribu ou chaque race sur la terre qu'elle occupe; mais cette idée s'évanouit quand on vient à considérer la nature du pays et les dispositions morales de ses habitants.

Le soin des troupeaux et leur propagation sont, comme nous l'avons dit, l'occupation favorite et chérie des Kirghiz-Kazaks, en même temps que la source de toutes leurs richesses. Pour soutenir cette branche d'industrie dans l'état florissant où elle est actuellement, de vastes pâturages sont indispensables, et, vu l'inclination des peuples nomades pour le brigandage, ces pâturages ne peuvent avoir de limites constantes, et en outre ils se divisent en deux classes, en pâturages d'été et pâturages d'hiver. Une plaine découverte, unie et abondante

[1] On dit que dans les dernières années du XVIII[e] siècle, Karaboulat, riche Kirghiz de la tribu de Durt-Kara, de la Petite-Horde, bâtit, sur le bord du Syr, un petit fort en terre glaise. Il construisit dans l'intérieur une petite mosquée, aussi en glaise, et habitait tout auprès sous sa tente, au milieu d'un grand nombre de ses parents et de ses affidés qui campaient avec lui. Ce fort, qui s'écroula bientôt, fut nommé Kara-Boulat-Tame, c'est à dire mur de Karaboulat. Les caravanes visitaient cet endroit pour y acheter des vivres, et payaient un léger droit au seigneur pour avoir le passage libre à travers ses pâturages. Il y avait aussi dans le voisinage du fort quelques terres labourées.

en pâture, est excellente pour le bétail pendant l'été; mais pendant l'hiver, il faut, surtout pour les brebis, des collines resserrées qui puissent les mettre à l'abri des vents et des tempêtes; des sables qui absorbent l'eau, et sur lesquels par conséquent, la neige dure moins longtemps; des roseaux et des bruyères, qui fournissent une nourriture abondante aux chameaux et un bon chauffage aux bergers.

Voilà pourquoi chaque tribu a ses pâturages d'hiver et d'été; les premiers sont la plupart au sud. Ainsi, le Baganaly et le Naïmane, qui passent l'été sur l'Ichim ou la Tourgaï, se retirent en hiver sur le Kouvan-Daria, et le Djappas quitte, au mois de novembre, le marché d'échange de Troïtsk pour se rendre vers les bords du Syr; on peut en dire autant de beaucoup d'autres. On voit donc par là que les Kirghiz doivent, ou avoir deux campements différents selon les saisons ou diminuer le nombre de leurs bestiaux. Dans ce dernier cas ils feront du tort, non-seulement à eux-mêmes, mais encore à leurs voisins, dont les relations commerciales avec eux n'ont pour but que l'échange du bétail.

On ne peut, d'un autre côté, supposer que tous les Kirghiz puissent s'adonner à l'agriculture; car, indépendamment de leur aversion pour ce genre de vie, ils ont trop peu de terres labourables, comme on a pu le voir par la partie géographique de cet ouvrage. Au reste, en supposant même que ces nomades s'adonnent à la culture des terres, les produits qu'ils en tireront compenseront-ils la diminution des troupeaux? Tous les peuples qui avoisinent les steppes des Kirghiz ont besoin de bétail, et ils produisent assez de grain pour qu'il soit toujours à meilleur marché chez eux que celui qu'on pourrait amener de loin. Si donc ni les Russes, ni les Chinois, ni les habitants du Kokan, ni les Boukhares, ni les Khiviens, ne payent au Kirghiz le prix de ses peines, comme agriculteur, qu'auront-ils à lui donner en échange pour ceux des produits de leurs manufactures, dont il ne peut se passer, et qu'il paye aujourd'hui en bétail.

Joignons à ce tableau celui des révolutions physiques auxquelles est sujette la surface de la steppe des Kirghiz. Le Dimas et le Bascatis qui, selon Ptolémée, arrosaient ces contrées, n'existent plus; on ne trouve plus le Kenderlik, marqué dans le Grand-Tracé; le Kizil-Daria, dont il est si souvent question dans Aboulghazi-Baïadour-Khan, et qu'on voit encore sur les anciennes cartes, a entièrement disparu; le Iany-Daria, né pour ainsi dire de nos jours, a déjà cessé de couler; les lacs Aksakal-Barby ont beaucoup diminué; les hauteurs de Sari-Boulak et de Kouk-Tirnak qui, selon les vieillards kirghiz, étaient baignées par la mer d'Aral, en sont aujourd'hui à huit heures de marche; beaucoup de petits lacs et de puits se sont entièrement desséchés. Enfin l'on voit, dans des endroits entièrement dépourvus d'eau, de vastes ruines qui annoncent l'existence antérieure d'une population nombreuse. Ces phénomènes ne sont rien pour un peuple nomade, parce qu'il change de place à chaque instant; mais ils sont destructeurs pour un peuple sédentaire.

Rappelons maintenant le préjugé enraciné, mais malheureusement bien fondé, répandu chez les Kirghiz, qu'ils perdront leur liberté[1] aussitôt qu'ils quitteront leurs tentes pour habiter des maisons. Examinons ensuite les rapports moraux des tribus et des races. Une vengeance exercée par un particulier contre un autre, la part qu'y prennent leurs familles, leurs aouls, leurs sections et quelquefois leurs tribus, les représailles perpétuelles qui en résultent, obligent quelquefois des centaines de familles de s'éloigner de leurs habitations, et de se retirer à jamais beaucoup plus loin, pour éviter les persécutions de leurs ennemis.

C'est ainsi que la nation entière des Karakalpaks, qui, sous les ordres de ses propres khans, vivait indépendante sur les

[1] Le gouvernement russe construisit souvent à ses frais des maisons pour les sultans kirghiz (comme pour Ablaï et d'autres), et employa tous les moyens de persuasion pour engager quelqu'un d'eux à s'y fixer, au moins pour donner l'exemple. Tous ces soins furent inutiles.

bords du Syr, perdit son existence civile dans les dernières années du XVIIIe siècle, et fut forcée de se disperser par suite des attaques fréquentes des Kirghiz, et des vengeances qu'ils exerçaient pour laver d'anciennes injures.

En 1740 une grande partie de la Horde-Moyenne occupait, avec son khan, Aboul-Mahmet, les rives orientales de la Khobda; Aboulkhaïr habitait plus souvent les bords du Syr ou du Kouvan; c'est pourquoi il écrivait, en 1742, à Néplouief, à Orenbourg : « Je suis avec la Petite-Horde sur le Syr, et la Moyenne est près de vous, général. » Aujourd'hui c'est le contraire; aucune des tribus de la Moyenne-Horde ne s'approche d'Orenbourg. De même plusieurs aouls de la race d'Alimouly, par suite de dissensions intestines, pendant lesquelles leurs ennemis furent soutenus par le khan de Khiva, vinrent, en 1821, prendre leurs campements d'hiver sur l'Ilek, tandis qu'auparavant ils les avaient toujours sur le Syr. A la même époque quelques aouls, qui campaient habituellement près des frontières russes, se retirèrent vers le pays de Khiva. Tout ceci nous porte à conclure que le genre de vie actuel des Kirghiz, et la nature du pays qu'ils occupent, ne leur permettent pas de former d'établissements permanents; que, pour leur propre avantage, ainsi que pour celui des états voisins, et surtout de la Russie, il est à désirer qu'ils ne changent pas leur condition de riches pasteurs contre celle de pauvres agriculteurs, puisque leurs steppes semblent pour ainsi dire formées pour des peuples nomades. Ce n'est point en établissant des villages qu'on peut faire régner dans leurs tribus le bon ordre et la tranquillité; on ne parviendra à leur faire apprécier les heureuses conséquences de la paix, qu'en les formant à l'obéissance, et surtout en observant à leur égard les règles d'une sévère équité.

CHAPITRE VI.

QUALITÉS PHYSIQUES.

L'extérieur des Kirghiz prouve qu'ils ont une origine commune avec les Mongolo-Turcs. Leur figure n'est ni aussi plate, ni aussi large que celle des Kalmouks; mais leurs yeux noirs et peu ouverts, leur petite bouche, leurs pommettes en saillie, une petite touffe de barbe au bout du menton les distinguent des races turques, et les rapprochent des races mongoles. On peut attribuer cette affinité à leur mélange avec différentes branches de la race mongole, et à la préférence qu'ils donnent aux femmes kalmoukes sur les leurs[1]; voisins, d'un côté, des Zungars, et de l'autre des Kalmouks connus aujourd'hui sous le nom de Kalmouks du Volga, ils leur enlèvent continuellement des femmes afin de satisfaire leur goût. Les suites de ce mélange sont plus remarquables chez les femmes que chez les hommes. Les premières ont, en général, les cheveux noirs, et les hommes, d'un blond foncé; elles ont aussi les yeux plus petits; mais les deux sexes sont, en général, vigoureux et sains, d'une taille moyenne[2], basanés dans leur jeunesse, en général bien faits; mais mous, lents, et rien moins qu'agréables. Nous avons eu cependant occasion de voir parmi eux des hommes qui, par leur taille, leurs formes, et les traits de leur figure, auraient pu mériter le nom de beaux chez les Européens. Les beautés kirghizes ne nous frapperaient pas. Leur teint est vif et animé; elles ont les yeux brillants et pleins de feu; mais leur forme

[1] Cette préférence tient autant à leur goût qu'à la nécessité de payer le kalym pour les femmes de leur nation, comme nous le verrons plus bas.

[2] Il paraît que les Kirghiz de la Grande-Horde sont d'une taille plus élevée que ceux des deux autres.

désagréable et leurs pommettes saillantes ne répondent pas aux idées que nous nous faisons de la beauté.

Un genre de vie rapproché de la nature, une nourriture simple, l'absence de tout grave sujet d'inquiétude, un climat salubre, et l'air frais que respirent continuellement les Kirghiz, leur procurent une bonne santé, une longue vie, et les rendent propres à supporter la faim, la soif et le froid. Les ardeurs du soleil ne les épuisent pas; mais ils ne supportent pas la chaleur des appartements; elle leur donne des maux de tête, et surtout à ceux qui fréquentent peu les villes et les villages de notre frontière. La bonté de leur vue est admirable; ils distinguent, dans la plaine, de petits objets à la distance de dix verstes et plus; et là où un Européen, avec de bons yeux, ne distingue que des points, les Kirghiz reconnaissent les formes et la couleur des objets.

Un Kirghiz reste sans difficulté un jour sans boire et deux sans manger; aussi, à la première occasion, il boit et mange pour trois. On ne peut voir sans étonnement ceux des Kirghiz qui ont la réputation de gros mangeurs. Ils dévorent, ou plutôt ils engloutissent des quantités incroyables de viande et de koumys. Un d'entre eux, ayant mangé devant nous un agneau de six mois, disait qu'il était prêt à en manger un autre, et ses compagnons s'en portaient garants.

On peut donner comme preuve de leur force le jeu suivant, auquel ils s'exercent dans les festins : un Kirghiz attache un mouton à la selle de son cheval et galoppe entre deux rangs de spectateurs. Ceux qui veulent faire preuve de leur force doivent arracher les jambes du malheureux animal, pendant qu'il est ainsi traîné à bride abatue.

L'exercice gymnastique le plus en honneur est l'équitation. Les Kirghiz s'y adonnent dès leur enfance. Ils naissent, pour ainsi dire, à cheval, et manient les chevaux les plus farouches avec une hardiesse et une facilité remarquables. Les femmes, non-seulement ne le cèdent pas aux hommes sur ce point, mais encore elles les surpassent quelquefois. Les uns et les

autres se servent d'étriers extrêmement courts, et, serrant le cheval avec leurs jambes courbées, ils se tiennent en selle avec une force extraordinaire.

Ils manient avec adresse l'arc et les flèches; cependant ces armes ne sont pas aussi communes parmi eux que parmi leurs voisins, les Bachkirs. Les fusils, surtout ceux à batterie, y sont fort rares, et ils ne connaissent presque pas les pistolets. On peut juger d'après cela qu'ils ne sont pas habiles tireurs.

L'habitude d'être toujours à cheval, qui leur rend les jambes tortues, et les bottes incommodes qu'ils portent, leur donnent une marche lente et souvent pénible. Beaucoup d'entre eux aiment l'exercice de la lutte, mais ils ne connaissent pas le combat à coups de poing.

Ils ne sont pas très-soigneux sur l'article de la propreté, et se lavent très-rarement.

La plus grande partie de la Petite-Horde, et bon nombre de ceux de la Moyenne, aiment le tabac en poudre; ils ont emprunté cette habitude aux Russes. Ils donnent à ce tabac le nom de *nossovoï* (mot russe qui signifie nasal, du nez). Ils le portent, ou dans des sacs à la ceinture, ou dans des cornes de mouton. Ceux de la Grande-Horde en font peu d'usage; mais, en revanche, ils fument beaucoup, à l'imitation des Chinois, et en cas de besoin, ils employent des os au lieu de pipe.

En général les Kirghiz parviennent à un âge avancé. Les vieillards de quatre-vingts ans sont assez communs, et on rencontre quelquefois des centenaires.

Les maladies contagieuses n'exercent pas leurs ravages dans les Hordes, et on y voit peu de gens contrefaits; mais ils prennent quelquefois sur nos frontières le mal de Sibérie, et la petite-vérole les décime cruellement de temps à autre; cependant ces deux fléaux sont loin d'être chez eux aussi destructeurs que dans nos pays.

Quant aux autres maladies, celles qui incommodent le plus les Kirghiz sont la fièvre chaude, des douleurs cuisantes dans les yeux, occasionnées par la fumée, et surtout ce mal affreux

qu'on dit, avec ou sans raison, avoir été apporté d'Amérique avec des monceaux d'or par Christophe Colomb, et qui, on ne sait comment, a pénétré chez ces demi-sauvages[1], qui n'ont de liaisons intimes avec aucun peuple européen. Ils craignent par dessus tout la petite-vérole, et, sans donner aucun secours à ceux qui en sont atteints, ils s'en éloignent le plus vite possible.

Nous répétons cependant que ces maladies ne sont pas fréquentes; que les Kirghiz sont sains, et que leur population augmente rapidement depuis leur soumission à la Russie. La raison de cet accroissement est évidente : jusqu'à l'année 1730 ils étaient resserrés, à l'orient par les Zungars, à l'occident par les Kalmouks du Volga et les Kozaks de l'Oural, au nord par les Bachkirs et les Kozaks de Sibérie; et tous ces peuples étaient avec les Kirghiz dans un état de guerre presque continuel. Depuis leur soumission, ceux des sujets russes qui les inquiétaient vivent avec eux en paix, et la monarchie zungare n'existe plus.

CHAPITRE VII.

COMESTIBLES ET BOISSONS.

Une connaissance exacte de la nourriture et des boissons d'un peuple peut quelquefois servir à déterminer l'état de sa civilisation, de ses richesses, de son luxe, de sa délicatesse et de ses mœurs en général; de même aussi, on peut connaître à peu près, d'après le degré de civilisation d'un peuple, le genre de nourriture qu'il emploie. Cette observation admise en principe, il sera facile d'en conclure que la chère du Kirghiz est fort simple.

[1] Quelques-uns pensent que ce mal est né chez les Kirghiz de leur malpropreté même.

Pasteur, et, quelque riche qu'il soit, restant toujours pasteur, parce qu'il a peu de besoins, et par conséquent, une intelligence bornée, le Kirghiz ne se nourrit que du produit de ses troupeaux, ignore l'usage du pain, et ne s'assujettit point, pour ses repas, à des heures fixes; il boit et mange quand il lui prend envie de le faire. Ses mets ordinaires sont: de la chair de mouton, de cheval, de bouc, quelquefois de chameau et plus rarement de bœuf.

Ceux qui s'occupent d'agriculture ou se livrent au trafic avec les peuples voisins se nourrissent d'un brouet clair, fait de millet et de ce qu'ils appellent du *balamyk*. Le balamyk n'est autre chose que de la farine frite dans de la graisse, puis délayée dans de l'eau. Ils font frire de même et cuisent ensuite à l'eau, du seigle, de l'orge, du froment et du millet non mondé.

Le riz est un mets délicat réservé aux riches. La chair de cheval, et surtout les jambons fumés qu'on fait de cette chair, sont aussi regardés comme un plat exquis, fort recherché par les pauvres qui, la plupart du temps, se nourrissent de mouton et de kroute [1], espèce de fromage qu'ils font de lait aigri, de brebis ou de vache, à peu près comme se font nos fromages secs.

Tout Kirghiz, en se mettant en route, attache à la selle de son cheval un sac rempli de kroute; il en délaie quelques morceaux dans de l'eau, et apaise ainsi sa faim et sa soif tout ensemble [2].

Les Kirghiz ont une autre sorte de fromage nommé *érémetchik*, que l'on considère parmi eux comme une friandise; il est doux et se fait de lait de brebis fraîchement trait, que l'on fait cuire avec des ris de veau séchés.

Les pieds fumés d'un jeune poulain kirghiz, bien nourri, ont

[1] Il est assez remarquable que le mot allemand *kraoute* signifie *choux aigres*.

[2] Les Tatars-Mongols de Tchinghiz-khan préparaient et employaient le kroute de la même façon que les Kirghiz, et lui donnaient aussi le même nom. Voyez le Voyage de Rubruquis, chapitre VI.

fort bon goût, et la graisse qui les entoure est très-délicate. Nul doute que ce mets, préparé par un habile cuisinier, ne pût figurer avec honneur sur la table de nos gastronomes, si le préjugé ou l'usage ne faisait exclure de notre cuisine la chair de cet animal si remarquable par sa propreté d'instinct.

Le mets le plus connu des Kirghiz est le biche-barmak [1]; il se compose de viandes hachées assez menu, mêlées avec de petits morceaux de graisse.

Les Kirghiz font aussi de bons saucissons avec la graisse et la chair de divers animaux.

Ils font peu usage du sel dans leurs mets. Ils ne mangent point de pain, et n'en sauraient cuire, n'ayant point de fours.

Peu d'entre eux mangent du poisson; il n'y a guère que les pauvres, habitant les bords des lacs et des rivières, qui en fassent usage. Du reste les kirghiz ne se soucient de gibier en aucun genre, et ils ne sont pas plus chasseurs que pêcheurs.

Le koumys tient le premier rang parmi les boissons des Kirghiz; ensuite viennent le vin, ou eau-de-vie qu'on distile du koumys, l'aïrane, l'arak, le saoumal et le lait pur.

Voici la recette pour la préparation du koumys : on verse du lait frais de jument dans un toursouk ou sac de cuir; on y ajoute un peu de kroute, ou bien un peu de lait de vache aigri; on laisse aigrir ce mélange, puis on le bat avec un bâton à l'extrémité duquel est ajouté un rond de bois dans lequel sont pratiqués des trous, ou avec un morceau de bois creusé par dessous. Au bout de deux ou trois jours le koumys est prêt et on commence à le boire en y ajoutant du lait frais de jument en quantité égale à ce que l'on tire.

Cette boisson, ainsi préparée et entretenue, dure fort longtemps. Les Kirghiz l'aiment beaucoup, et ne pouvant en faire pendant l'hiver, s'en régalent si amplement pendant l'été qu'ils s'en gonflent l'estomac, et ne sauraient prendre alors aucune autre nourriture.

[2] *Biche* veut dire cinq, *barmak*, doigt; ce nom désigne fort bien l'objet, car le biche-barmak ne se mange pas autrement qu'avec les cinq doigts.

Ce n'est pas sans raison qu'ils trouvent le koumys sain et nourrissant; il contient en effet beaucoup de sucs nutritifs, et non-seulement des gens faibles de poitrine, mais des personnes menacées de phthisie ont complétement rétabli leur santé, grâce au koumys[1].

On fait, avons-nous dit, du vin avec le koumys. A cet effet on verse du koumys dans un chaudron de fonte qu'on place au-dessus d'un trou qui tient lieu de poële ou de fourneau, et on couvre le chaudron d'une coiffe faite d'une peau fraîchement écorchée. On lute la coiffe avec de la glaise, en laissant une petite ouverture pour un tuyau de fer, qui fait communiquer le chaudron plein à un autre chaudron vide, couvert comme le premier. Ensuite on fait du feu au-dessous du trou, et la vapeur qui se dégage du koumys bouillant passe par le tube de fer dans l'autre vase, où, en se condensant, elle produit un vin trouble et aigrelet, qui doit passer lui-même deux fois à l'alembic; il résulte de cette opération une liqueur spiritueuse qui n'est pas désagréable.

Le saoumal est du koumys mêlé avec de l'eau et du lait frais.

L'aïrane n'est autre chose que du lait aigri de vache ou de brebis, que l'on conserve comme le koumys.

La boisson connue sous le nom d'arak est fort rare, et se tire du riz par la distillation.

Les khans, les sultans et quelques riches commencent à prendre du thé avec du sucre ou du miel; quelques-uns même ont adopté l'usage du thé en pains.

[1] Le koumys est la boisson favorite de la plus grande partie des peuples nomades, tant anciens que modernes. Tchinghiz-khan et ses descendants, avec leurs richesses, aimaient le koumys autant que les Kirghiz. Plan-Carpin et Rubruquis en ont été témoins. Voyez leurs Voyages.

CHAPITRE VIII.

COSTUME.

Le costume des Kirghiz est, comme celui de la plupart des Orientaux, long et ample, et ne paraît nullement propre à l'exercice du cheval; et pourtant on pourrait presque dire que le Kirghiz passe sa vie à cheval.

Le vêtement des hommes est composé: 1° de la robe ordinaire ou armiak, qu'ils nomment tchapane; pendant l'été ils en mettent une ou deux, et plusieurs pendant l'hiver; celle de dessous sert alors de chemise; 2° d'une ceinture à laquelle pendent le couteau et la kalta ou petit sac, dans lequel ils tiennent leur briquet, leur amadou, leur tabac et leur cachet; 3° d'un bonnet rond et pointu sur lequel, quand ils vont en voyage ou en visite, ils en mettent un autre qui, en été, est de feutre blanc, fait de laine de mouton, avec les pans recourbés et tailladés, et en hiver de fourrure et à trois oreilles; 4° d'un pantalon si large, qu'on le met par-dessus la robe; il est embelli de différents ornements en or; 5° de grandes bottes pointues, dont la pointe se relève vers le cou-de-pied, et qui sont ornées de dessins en broderies et montées sur de hauts talons faits de telle manière, qu'à moins d'y être accoutumé, on ne peut marcher avec cette espèce de chaussure. Les Kirghiz ne portent point de chemises.

Les tchapanes ou robes se font de drap de velours, d'étoffes de soie ou de coton fabriquées en Russie, en Chine, en Boukharie, à Khiva et à Tachkent ou à Kokan. Les pauvres portent un drap grossier qu'ils fabriquent eux-mêmes et qu'on nomme armiatchina (étoffe à armiak), ou bien du feutre et même des nattes. Les collets, les pans et les bords inférieurs des robes riches sont ornés de galons d'or et d'argent. La cou-

leur la plus élégante est le rouge ou amarante. Pour l'hiver on les ouate avec du coton ou de la laine de chameau. Ils portent en outre pendant les grands froids des pelisses couvertes de différentes étoffes, et pour se garantir de la pluie et du vent, ils s'affublent de iargaks et de kojanes ou djaïs. Les iargaks se font de peaux de poulains et de chevreaux, avec le poil en dehors; les kojanes de peaux de chevreaux roses, tannées, de manière que l'humidité ne puisse passer au travers.

En se mettant en route pour un voyage ou une expédition contre leurs ennemis, ils cousent par derrière, sur leur habit de dessus, un ou deux sachets contenant des prières écrites, qui, à ce qu'ils prétendent, leur donnent du courage et les préservent des maladies, blessures, etc.

Leurs ceintures sont de cuir ou de soie, avec différentes plaques de cuivre ou d'argent et des cornalines pour ornement. Les kaltas et les couteaux sont de même ornés de pierres et de plaques d'argent.

Ils se mettent ordinairement sur la tête, comme bonnet de dessous, du velours de soie ou du velours de coton, et du passement. Les bonnets de dessus pour l'été sont toujours du feutre; ceux d'hiver sont de différentes fourrures; on les recouvre aussi en velours ou en étoffes de soie, et on les entoure de passement.

Les pantalons sont ou de drap ou de peau.

Leurs bottes sont faites de différentes peaux rouges et noires, dont le côté qui est teint se tourne en dedans, et quelques-uns les font de velours avec une doublure propre à soutenir l'étoffe.

Les Kirghiz se rasent généralement la tête; cependant quelques jeunes gens se mettent les cheveux en tresses. Quant à la barbe, ils se rasent ou ils s'épilent, mais seulement autour des lèvres, dans ce dernier cas. Beaucoup percent à leurs enfants de prédilection le cartilage du nez, et y passent des anneaux.

Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes; il est long et large comme le leur; mais il se boutonne jusqu'à

la ceinture et n'est pas ouvert, ce qui lui donne l'air d'une chemise. Quelques-unes portent de simples robes ou tchapanes, et de la même manière que les hommes; elles en portent deux, trois, dès qu'il fait froid, et de quatre à six en hiver. Elles font ces robes de brocart, de velours, de bazin en filoselle, et d'étoffes moirées de soie ou de coton.

Elles ornent leurs bras et leurs doigts d'anneaux de bagues, de bracelets; elles portent des pendants et boucles d'oreilles, et mettent sur leur sein des plaques en argent et des cornalines de toute forme, et d'autres pierreries. Leurs ceintures sont de laine ou de soie; leurs bottes et leurs pantalons, semblables à ceux des hommes.

La coiffure d'une femme mariée se compose d'un haut bonnet en forme d'un cône tronqué. La partie supérieure est enveloppée d'un voile de mousseline, de soie ou de toile, dont le milieu descend en pointe sur le dos, et les bouts tombent sur les épaules. Sous le front, par-dessous le voile, elles attachent une bandelette doublée de peau de loutre, et ornée de plaques d'or ou d'argent, de perles, de coraux, et quelquefois même de pierres fines. Les fils qui assujettissent ces ornements pendent sur les joues, sur les épaules, sur la poitrine, jusqu'à la ceinture, et quelquefois même jusqu'à terre.

Les jeunes filles portent des bonnets de velours ou de brocart, en forme de pain de sucre, et semblables à ceux des hommes. Elles les ornent de plaques d'or ou d'argent, de passements et de perles; elles doublent la partie inférieure d'un liseret de pelisse de loutre ou de castor, et elles attachent au sommet pointu des plumes d'oiseaux et des pompons.

Les femmes et les filles portent les cheveux tressés. Les femmes les mettent en deux ou trois tresses, deux desquelles pendent sur les épaules avec différents liens, ou bien elles les roulent autour du bonnet, et la troisième tresse pend le long du dos jusqu'aux talons. Quelquefois, au lieu de cette dernière tresse, elles attachent un objet qui la figure, et qu'elles ornent de pompons et de petits nœuds en rubans, etc. Les filles divi-

sent leurs cheveux en beaucoup de petites tresses, dans lesquelles elles agrafent des plaquettes d'argent, des pierres figurant des petites têtes de serpent, et elles attachent au bout des pompons, des rubans, etc. Les unes et les autres font usage de rouge et de blanc beaucoup plus que les femmes d'Europe.

Comme nous avons dit plus haut que les Kirghiz passent en quelque sorte leur vie à cheval, on concevra que les harnais font aussi en quelque sorte partie de leur costume.

Les selles des hommes diffèrent de celles des femmes. Les premières ressemblent plus aux selles ordinaires des Kosaks; dans celles des femmes, la partie de derrière est large et plate; ce qui les rend très-commodes.

Les selles des hommes sont pour la plupart de cuir, et fort rarement de velours ou de pluche; les selles de femmes sont au contraire plus souvent couvertes en velours et en étoffe de soie, qu'en peau.

Les arcs sont ornés en argent, en turquoises, et en cornalines; les rênes, les brides et les reculements sont ornés de damasquinure d'argent et quelquefois d'or, et de plaques de métal avec des cornalines incrustées, ou d'autres pierreries plus ou moins précieuses. Les étriers sont d'argent, de fer ou de bois. Le manche du fouet est communément monté en argent.

Les habits de parade et les plus beaux harnais sont employés (surtout par les femmes), non-seulement pour les grandes fêtes et les visites, mais aussi toutes les fois que l'on quitte un campement pour en aller gagner un autre.

Les trois lithographies jointes à ce volume représentent fidèlement le costume du Kirghiz-Kazak, de sa femme, et d'une jeune fille.

CHAPITRE IX.

ARMURE.

Les Kirghiz-Kazaks combattent avec la lance, le sabre, les flèches, le fusil et le tchakane, et employent pour armure défensive la cotte de maille et quelquefois le casque. Leurs fusils n'ont point de batterie, mais ils sont pourvus d'une mêche; contre le bois du fusil est un support ou fourchette, qui se détache du côté de la crosse et sert d'appui à l'arme au moment de tirer. La mêche qui remplace, avons-nous dit, la batterie, se fait d'écorce de spirée, qu'on imprègne de poudre et qu'on allume au briquet. On conçoit facilement qu'un tel fusil oblige le cavalier à mettre pied à terre, et que si le coup est nécessairement juste, il y a entre deux décharges un laps de temps qui peut être funeste au Kirghiz; comment pourrait-il ainsi résister à des troupes régulières?

Le tchakane est une petite hache à manche fort long; les blessures qu'il fait à la tête sont la plupart mortelles. Les arcs et les flèches fabriqués par les Kirghiz ne sont point bons; ce qu'ils ont de mieux en ce genre, ils l'ont acheté soit aux Bachkirs, soit aux Mongols ou aux Chinois. Ils ne savent nullement fourbir les sabres, et sont obligés de se pourvoir à Khiva, en Boukharie et en Perse, par la voie des caravanes, de sabres, de fusils, de cottes de maille et de la plus grande partie de leur poudre à tirer. Ils en font venir aussi de Tachkent et de Kachkare. La poudre que font quelques-uns d'entre eux est fort mauvaise, parce qu'ils ne connaissent pas exactement la proportion des substances qui doivent entrer dans la composition. Ils trouvent sur les anciens tombeaux le salpêtre qui leur est nécessaire pour cette fabrication. Le capitaine Rytchkof, qui se trouva dans la steppe en 1771 avec les troupes envoyées à la poursuite des Kalmouks fugitifs des bords du Volga, dit que

les Kirghiz savent non-seulement faire la poudre noire, mais encore de la poudre blanche, et qu'il regrette beaucoup de n'en avoir pu obtenir la recette. Ils coulent des balles dans des moules d'ardoise et d'autres pierres.

En temps de guerre ou dans leurs incursions ils allument des feux et font usage d'autres signaux pour transmettre rapidement des avis et des nouvelles. Dans leurs marches de guerre ils prennent quelques chevaux pour transporter les armes et les vivres, et gardent les meilleurs pour les combats.

Les drapeaux étaient d'usage autrefois parmi les Kirghiz; chaque tribu avait son étendard, et chaque section son drapeau, que l'on conservait avec soin pendant la paix; ils flottaient en temps de guerre; mais non lorsque cette guerre était une baranta (vengeance de tribu à tribu, de horde à horde).

Afin de se reconnaître dans la mêlée, ceux d'un même parti faisaient leurs drapeaux de la couleur du grand étendard, et portaient de plus au bras, soit un mouchoir, soit du ruban, ou bien encore ils attachaient à leurs vêtements des morceaux d'étoffe de cette même couleur.

C'est par la même raison que chaque tribu avait son mot d'ordre particulier: usage conservé pour les combats et les grandes excursions de brigandage. Ainsi, par exemple, le mot d'ordre de la tribu de Taba, est *Toustagane* (tasse, coupe); celui de la tribu de Kerderine, *Koudj-Akhmet;* celui de la tribu de Tama, *Kara-Boura;* celui de la tribu de Tchoumakci, est *Duït,* etc. etc. Les khans et les sultans ont entre eux un mot d'ordre particulier, exprimé par le mot *Arkar,* mot que le commun ne peut employer sans se compromettre. Dans le cas d'une insurrection générale, où les Kirghiz de toutes les classes et de toutes les tribus se réunissent sans distinction ni exception, tous crient: *Alatcha!*

On choisissait en temps de guerre, pour garde du grand étendard, l'un des sultans les plus distingués ou des plus anciens, et il se trouvait le personnage le plus considérable, immédiatement après le chef suprême de l'expédition.

CHAPITRE X.

RELIGION ET SUPERSTITIONS.

Quelle est votre religion? disais-je un jour à deux Kirghiz-Kazaks. *Je ne sais pas*, me répondit chacun d'eux. C'est la réponse qu'on doit attendre de la plupart de leurs compatriotes. Et en effet il est difficile de décider si les Kirghiz sont mahométans, manichéens [1] ou païens.

Tous, en général, reconnaissent une intelligence suprême qui a créé le monde; mais les uns l'adorent selon les dogmes du Koran, d'autres mêlent l'islamisme avec des restes d'ancienne idolâtrie; d'autres encore croient, qu'outre un Dieu bon, qui s'occupe du bonheur des hommes, et qu'ils appellent Koudaï, il existe un malin esprit ou Chaïtane [2] (peut-être Satan), cause de tout mal. Les Kirghiz croient en outre à l'existence de beaucoup d'autres esprits, ainsi qu'aux enchanteurs et aux sorciers. Cependant, de toutes ces croyances, l'islamisme est celle qui domine, et bien qu'elle ne suggère pas aux Kirghiz le même fanatisme qu'aux autres musulmans, ils n'en regardent pas moins les hommes qui ne reconnaissent point le prophète de la Mecque comme des infidèles (kafirs), qu'on a, selon eux, plein droit d'opprimer, et contre lesquels il est juste et saint d'employer la force des armes. Ils ont professé ce préjugé hostile, non-seulement à l'égard des chrétiens, des sectateurs de Dalaï-Lama, et de tous ceux qui ont d'autres cultes, mais ils rangent même dans les classes infidèles les mahométans de la secte des chiites; car ils se tiennent pour sunnites, sans

[1] Nous n'avons pas besoin de rappeler que Manès faisait gouverner le monde par deux puissances égales en force, le bien et le mal.

[2] Les *chaïtans, satans* des Hébreux, les *arimans* des mages, les *iblis* des Mahométans.

bien distinguer en quoi consiste la différence qui constitue le schisme et le scandale ; ils se contentent de savoir que les Turcs, les Tatars, les Boukhares, les Khiviens et d'autres voisins, professent les mêmes principes qu'eux, et ils regardent comme schismatiques les Persans et autres sectateurs d'Ali. Par cette raison aucun sunnite ne peut être vendu dans les hordes, ou retenu comme esclave ; tandis qu'un chiite, un chrétien, un Kalmouk fait prisonnier, est un objet de trafic.

La polygamie est un des principes du Koran auquel les Kirghiz se conforment le plus volontiers, lorsque leur fortune leur permet de payer pour leurs femmes le kalyme établi par les usages de la nation.

Ils n'observent ni les jeûnes, ni la pratique des ablutions, qui est une des règles les plus sages de l'islamisme ; ils trouvent pénible de prier cinq fois par jour. Ils n'ont ni mosquées construites par eux, ni mollahs indigènes. Quelquefois les vieillards lisent les prières au milieu d'un grand nombre d'assistants agenouillés; mais la plupart du temps chacun prie où et quand bon lui semble. Il en est qui ne se livrent à aucune sorte de pratique religieuse. Le nombre des mahométans zélés est si peu sensible parmi ce peuple, que l'islamisme pourrait s'y éteindre entièrement, s'il n'était soutenu par des prêtres qui viennent souvent de Khiva, de la Boukharie, du Turkestan [1], et par les mollahs que le gouvernement russe place auprès des khans et des chefs de tribus, pour y remplir les fonctions de secrétaires. Les sultans les plus puissants prennent eux-mêmes des secrétaires mollahs, et comme ils sont les seuls interprètes du Koran, qui est le code des lois civiles,

[1] On ne sait pas d'une manière précise quand l'islamisme fut introduit chez les Kirghiz; mais nous dirons avec certitude que Koutchoum, dernier khan de Sibérie, vint en cette contrée de la horde des Kirghiz-Kazaks, et que, une fois affermi sur le trône, il commença immédiatement à convertir ses nouveaux sujets au mahométisme qu'il professait lui-même, et son père Mourtaza, pour seconder ses efforts, lui envoya un akhoune et une foule de mollahs. Ceci eut lieu, comme personne ne l'ignore, vers le milieu du XVIe siècle. Voyez l'Histoire de Sibérie de Fischer, introduction, pages 86 et suivantes.

comme des lois religieuses, ils deviennent nécessairement magistrats, juges, ou conseillers intimes des chefs de la nation. Les khadjis, c'est à dire les religieux qui ont visité la Mecque, et les autres pèlerins ou dévots enthousiastes de la même catégorie s'enrichissent rapidement en venant faire le service divin dans les hordes de la steppe, et surtout au moyen de la divination par le Koran, de prédictions favorables, et du débit de talismans ou pierres écrites, auxquelles, comme nous l'avons dit plus haut, la superstition des Kirghiz leur fait attribuer la vertu de les rendre invincibles, braves, invulnérables; de les mettre à l'abri des attaques imprévues, de les empêcher de perdre leur chemin; en un mot, de les préserver de toutes sortes d'accidents.

On trouverait difficilement un seul Kirghiz qui soit allé à la Mecque; mais ils regardent Turkestan comme un lieu des plus sacrés, et beaucoup d'entre eux, ceux surtout qui campent non loin de cette ville, y vont faire leurs dévotions sur le tombeau d'un saint khadji, Kara-Akhmet, pour qui ils ont une vénération particulière. Ils sont d'ailleurs persuadés que plusieurs tombeaux qui sont dans la steppe renferment des reliques de saints (avlia). Ils y vont en pélerinage pour lire des prières, en invoquant le saint, et ils lui offrent en sacrifice du bétail dont ils mangent eux-mêmes la chair sur les lieux; puis ils attachent aux herbes ou aux roseaux, aux buissons ou à des pieux fichés en terre, des chiffons, des cheveux ou des rubans[1]. Ils supposent que les âmes de ces saints habitent dans les lieux fortunés, au-dessus de leurs dépouilles mortelles; mais qu'elles descendent sur leurs tombeaux, dès qu'elles sont invoquées.

De même ils sont persuadés que les âmes des morts (des hommes ordinaires) résident dans les étoiles avec les esprits bienfaisants ou avec les malfaisants, selon ce qu'a été la vie terrestre de l'individu, et qu'elles descendent sur la terre, lorsqu'on rappelle leur mémoire dans la ferveur des prières; ils

[1] Pokok, dans son *Specimen historiæ Arabum*, dit que les Mahométans en pèlerinage font à la Mecque des offrandes et des sacrifices presque semblables.

croient aussi que chaque jour dépend d'une étoile heureuse ou fatale, et c'est pour cette raison qu'ils partagent les jours en heureux et malheureux.

Pour adoucir et conjurer le mauvais esprit, ils récitent des prières et offrent des victimes dont ils dispersent les parties de tous côtés; puis, élevant les mains, ils le supplient de ne pas leur être funeste.

Pour qu'un défunt puisse obtenir une place parmi les saints de la légende kirghize, il suffit quelquefois qu'un grand arbre vienne à croître spontanément au-dessus de son tombeau.

On voit aussi parmi les Kirghiz, des demi-saints, ou gens qui, ayant la grâce, n'ont pas de quoi subsister, et se couvrent de haillons, vont d'aoul en aoul, chantant des prières d'une voix glapissante, jouant les inspirés, faisant des prédictions, et par ces divers moyens atteignent leur but, qui est d'accommoder leurs affaires, ou au moins d'obtenir de quoi parer aux premiers besoins. Quelques-uns, encouragés par leurs succès, en conçoivent de l'ambition; ils vont jusqu'à usurper les honneurs dus au prophète; il se font suivre par des foules de gueux, ou trompeurs ou trompés. On en a vu plusieurs de ce genre; le dernier dont nous ayons entendu parler faisait des prédications, en 1821, dans la Moyenne-Horde; mais son influence dura peu. Enfin aucun d'eux n'a fait secte.

Pour donner la preuve la plus convaincante de l'esprit superstitieux des Kirghiz, et de l'effronterie du petit nombre de fripons qui en profitent, nous allons parler de leurs sorciers et de leurs devins (taltchi). Ils leur attribuent le pouvoir non-seulement de connaître le passé, le présent et l'avenir, mais encore celui de produire à volonté le chaud, le froid, les tempêtes, le tonnerre, les vents, la pluie, la neige...., de guérir toutes sortes de maladies, de détourner les calamités, et tout cela au moyen de leurs liaisons avec les esprits.

Les devins et sorciers se divisent en plusieurs catégories.

La plus nombreuse, ce sont les Djaourountchi ou Iaouroundchi, qui devinent tout ce qu'on veut, au moyen d'os de

mouton, qu'ils dépouillent d'abord de la chair qui les enveloppe, et qu'ils laissent brûler jusqu'à ce qu'ils se fendent en plusieurs endroits. C'est dans ces fentes qu'ils font mine de voir le passé et l'avenir. Le capitaine Rytchkof décrit une scène de divination assez curieuse, d'un iaouroundchi, faite en sa présence chez le khan Nourali, qui voulait savoir où se trouvaient en ce moment les Kalmouks qui fuyaient de Russie, et si les troupes russes envoyées à leur poursuite, les atteindraient ou non.

Voici les propres paroles du capitaine :

« Selon ce devin, tout l'avenir était représenté par certains traits, sur une omoplate brûlée ; c'est pourquoi, après l'avoir examinée avec attention, il dit aux assistants : Que la veille à midi s'était réuni aux Kalmouks un esprit invisible, nommé *Avriakh ;* qu'il avait fait naître dans ce peuple le trouble et l'effroi, au sujet de la venue des troupes russes ; que le jour présent, à midi, ils avaient été joints par un autre Avriakh, qui leur avait inspiré encore plus de terreur, par quelques présages funestes, regardés par les Kalmouks comme des signes certains de leur destruction ; qu'enfin toute leur destinée dépendait d'un troisième Avriakh, qui, s'il arrivait le lendemain, les sauverait du malheur qui les menaçait, et qui jetait la terreur dans les âmes de tout le peuple. Voilà en quoi consistait toute la prédiction du devin, que tous les Kirghiz, sans en excepter le khan lui-même, regardèrent comme une véritable prophétie. Il est facile de voir qu'avec des paroles à sens équivoque et louche, le devin conserve toujours la vénération et la confiance du peuple ; car, s'il fût arrivé en effet quelque malheur aux Kalmouks, la première partie de la prédiction l'avait annoncée clairement ; dans le cas contraire, le devin pouvait déclarer à ses superstitieux auditeurs que les Kalmouks avaient été sauvés par l'arrivée du troisième Avriakh. »

Si l'oracle de Delphes pouvait impunément donner aux Grecs civilisés de semblables réponses, est-il surprenant que les djaouroundchi mettent à profit la crédulité des Kirghiz?

Quelques sultans m'ont affirmé avec serment qu'un prophète de cette espèce, se trouvant chez Djanturi, khan de la Petite-Horde, peu d'instants avant sa mort, lui dit, en examinant un os de mouton qui brûlait, que des assassins arrivaient; il spécifia la distance à laquelle ils étaient, et fixa l'heure où il perdrait la vie. Ils ajoutèrent que tout ce qu'il avait prédit arriva de point en point. Le khan s'était d'abord moqué de la prédiction, mais il se repentit au moment de sa mort, et ne fit qu'affermir encore plus les témoins de ses derniers moments dans leur ancien préjugé[1].

Les Ramtchi, seconde catégorie des devins kirghiz, basent leurs prédictions sur la couleur de la flamme produite par la graisse de mouton jetée au feu. Pendant qu'elle brûle, ils récitent des prières et invoquent les esprits.

Les Djouldouztchi sont des astrologues[2] qui prédisent d'après l'inspection des étoiles, demeures des esprits qui leur sont familiers.

Les plus divertissants et à la fois les plus effrayants sont les Baksy ou Baxes, ou Bahtchi, qui se rapprochent beaucoup des Chamans de Sibérie. Leur vêtement est quelquefois long comme les robes ordinaires, quelquefois court; et souvent il ne consiste qu'en des haillons si délabrés, que la vue seule agit déjà puissamment sur l'imagination des spectateurs de leurs scènes tragi-comiques. Le mode de leurs divinations n'est pas non plus toujours le même. Le Baxe que j'ai eu occasion de voir entra dans la tente, du pas le plus lent, les yeux baissés et l'air grave; il était vêtu de haillons. Il prit un kobyz, espèce de violon grossier, s'assit sur un tapis, se mit à jouer, à chanter, puis à se balancer doucement; ensuite il fit avec tout le corps divers mouvements. Bientôt sa voix s'éleva progressivement,

[1] Mangou-khan, petit-fils de Tchinghiz, pratiquait la divination par les os de mouton, exactement de la même manière, à l'époque où Rubruquis alla chez lui. Voyez son Voyage, ch. XXXVII.

[2] L'astrologie judiciaire est défendue par le Koran; malgré cela, non-seulement les Kirghiz-Kazaks, mais l'empereur de Turquie lui-même, y ont recours en grande cérémonie dans les occasions importantes. Voyez Ohson, *Tabl. génèal.* tome I.

et les contorsions devenaient à mesure plus vives, plus fréquentes et plus difficiles. Il se frappait, se courbait, s'étendait, tournait et se repliait comme un forcené ; la sueur alors coulait en abondance de tout son corps; l'écume lui venait autour des lèvres, et tombait enfin sur ses haillons. Ayant jeté le kobyz, il fit un saut et rebondit en se roulant sur lui-même; puis il secoua la tête, poussa des cris aigus, et commença à évoquer les esprits, tantôt en leur faisant signe de la main, tantôt en repoussant ceux dont il n'avait que faire. Enfin, ses forces étant épuisées, le visage pâle et les yeux gonflés de sang, il se jeta sur un tapis, et après avoir poussé un effroyable cri de sauvage, il se tut, s'étendit, et resta immobile comme un mort. Quelques instants après, il se souleva, promena ses regards de tous côtés, comme s'il n'eût pas reconnu le lieu où il se trouvait, puis récita une prière, et commenca à prédire d'après ce que lui avait révélé, disait-il, sa vision.

Nous allons maintenant traduire une description curieuse d'un sorcier kirghiz d'une autre espèce, extraite de la sixième livraison du Messager ou Nouvelliste de Sibérie.

« Ce sorcier était de Tachkent; il avait un air grave et portait un turban comme un khodja ou mollah. Son habit était long et d'une étoffe blanche rayée, et maintenu par une ceinture blanche aussi, du même blanc que l'habit. Il tenait entre les mains une longue béquille plaquée en cuivre, ornée de pierres de différentes couleurs, et entourée de fil d'archal; trois petits drapeaux larges et longs y étaient attachés [1], l'un d'une étoffe blanche, et les deux autres en étoffe de soie. Il s'assit sur un banc au milieu de la iourte, récita des prières, et appela par leur nom les élus, les bienheureux les plus révérés des Mahométans, leur assignant à chacun un emploi; et à en juger par ce qu'il disait, ces béats étaient déjà présents, ce qui lui faisait éprouver les plus vifs transports de joie, et pour-

[1] Nous reproduisons littéralement ce qui est dans le Nouvelliste de Sibérie, et si l'on ne comprend pas bien des drapeaux à la fois petits et longs et larges, ce n'est pas notre faute.

tant il s'y mêla du chagrin; car il était accouru avec les élus un esprit malfaisant, un mauvais génie qui l'empêchait d'entendre leurs révélations. Pour chasser l'importun il dut s'élancer de sa place, courir avec sa béquille par toute la iourte, et enfin s'élancer dehors à sa poursuite. Il se jeta sur un cheval tout sellé et bridé, et poussa au grand galop dans la plaine, à plus d'un quart de verste; à son retour, il se tourna de tous côtés, toujours à cheval et en agitant sa béquille, enfin il mit pied à terre et rentra dans la iourte, la tête plus calme et la joie au cœur d'avoir chassé son ennemi.

« Alors il s'assit comme auparavant sur le banc, et appela de nouveau les élus avec une ferveur particulière; au bout de quelque temps il entra dans une sorte d'extase, tomba, et fit des mouvements si violents, que quatre hommes pouvaient à peine le tenir. Enfin, au bout de dix minutes, il se calma, reprit complétement ses sens, et donna pour réponse aux questions que lui firent les assistants, les révélations que lui avaient faites les élus. Il leur dit que l'année courante se terminerait heureusement, sans guerre et sans aucune autre calamité publique; en un mot il leur promit tout ce qui pouvait leur faire plaisir, ou entretenir en eux d'agréables espérances. »

Dans la Grande-Horde, les Baksy portent des vêtements blancs, montent des chevaux blancs, et galopent dans les plaines comme des possédés.

Pallas parle encore d'une autre catégorie de sorciers kirghiz, qu'il nomme Djaadouhar; ils s'attribuent, dit-il, le pouvoir de charmer les prisonniers de telle manière, que dans leur fuite ils doivent infailliblement perdre leur chemin. A cet effet ils leur arrachent les cheveux, leur mettent des cendres sur la langue, les font reculer de trois pas, etc. etc.

Il existe encore chez les Kirghiz d'autres moyens de se livrer aux divinations et aux prestiges; mais ces moyens diffèrent peu de ceux que nous venons d'énumérer. Sans donc entrer dans de plus grands détails à ce sujet, nous nous bornerons à dire, qu'en général les gens qui exercent ce métier,

outre l'art des grimaces et des contorsions, ne laissent pas que d'avoir quelques connaissances en botanique et en chimie. Les plus habiles d'entre eux marchent pieds nus, et sans en ressentir aucun mal, sur du fer rouge, se tiennent debout sur des sabres bien affilés, avalent des couteaux, des fouets, et font entrer des sabres dans leur gosier.

La magie et les prestiges forment non-seulement une partie du culte des Kirghiz, mais tiennent même la première place dans leur médecine, car ils y ont recours dans leurs maladies les plus dangereuses.

Voici la méthode curative des Baksy ou Baxes : d'abord le Baxe s'assied vis-à-vis le malade; joue du kobyz, chante, pousse des cris barbares, s'agite comme un forcéné, et fait plusieurs contorsions aussi pénibles que bizarres. Ensuite il s'élance de sa place, tient des discours dépourvus de sens, prend un fouet (plét), et en frappe le patient, dans l'espoir de chasser hors de lui tous les esprits impurs qui causent la maladie; enfin il le lèche, le mord jusqu'au sang, lui crache au visage, et, s'armant d'un couteau, il se jette sur lui comme s'il voulait l'égorger. Ce traitement, accompagné quelquefois de bien d'autres cérémonies tout aussi absurdes, dure neuf jours de suite. Quelques médecins d'Europe assurent que, tout étrange et sauvage que soit cette méthode, elle peut être parfois efficace dans les maladies provenant d'irritation.

D'autres fourbes kirghiz, soi-disant médecins, ont d'autres procédés encore pour tromper les gens crédules. Ils allument du feu, y font rougir du fer, et fondent de la graisse de mouton; ensuite, se réunissant aux assistants, à chacun desquels ils mettent dans la main une chandelle allumée, ils exécutent une espèce de marche solennelle, en portant autour du malade trois tasses remplies d'ingrédients de toutes sortes, avec les chandelles allumées, ou bien des brebis ou des chèvres tiraillées, du corps desquelles ils frappent neuf fois le corps du malade. Le docteur tient à ce que la cure se fasse au moyen des bestiaux ; en effet, les peaux en ce cas lui reviennent de droit.

Quelquefois, au lieu des Baxes ou Baksy, ce sont des Mollahs qu'on prend pour médecins. Ceux-ci, pour chasser les maladies où les malins esprits ne font usage que de la lecture du Koran et de certaines prières sans aucun sens, pendant lesquelles, en guise de pause, ils soufflent et crachent au visage du malade[1]. La foi, je veux dire la superstition, agit fortement sur une imagination ébranlée, et rend souvent efficace ce dernier mode de traitement. N'en voyons-nous pas des effets tout semblables chez les peuples civilisés.

Dans quelques circonstances, les Kirghiz malades appellent à leur secours, tout à la fois Mollahs, Baksy et autres charlatans : tous s'accordent parfaitement entre eux; leur but commun étant de gagner de l'argent, chacun fait son métier, et ils n'ont garde de se chicaner et de se trahir les uns les autres.

C'est ainsi que, prenant des formes différentes en différents pays, l'ignorance, la superstition, la fourberie, se sont entendues et s'entendront toujours pour exploiter de concert la pauvre humanité.

CHAPITRE XI.

MOEURS.

Si Rousseau eût habité quelques mois parmi les hordes kirghizes, s'il eût pu connaître à fond ce peuple qui, par son ignorance, sa grossièreté, son indolence et la violence de ses passions, a tant d'analogie avec son homme de la nature, peut-être alors n'aurions-nous jamais lu ses réflexions sur l'inégalité des hommes, sur les maux que produisent les sciences, ni tant

[1] Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici, qu'au milieu de toutes ces cérémonies superstitieuses, les Kirghiz sont fidèles au nombre trois, et trois multiplié par trois : *neuf* jours de traitement, *trois* tasses, *neuf* brebis ou *neuf* chèvres, *trois* petits drapeaux à la béquille du baxe, etc.

d'autres brillants et ingénieux paradoxes semés dans ses autres ouvrages; ni tout ce que les partisans et les détracteurs de cet homme célèbre ont écrit, soit pour réfuter, soit pour défendre ses sophismes.

Les faits sont plus propres à convaincre que les spéculations abstraites; aucun raisonnement n'eût pu tirer de Rousseau l'aveu qu'il fût dans l'erreur; mais six mois de séjour chez les Kirghiz, et l'observation exacte de leurs mœurs et de leur caractère, auraient infailliblement déterminé sa conviction.

Le peuple dont nous nous occupons n'est point une race d'anthropophages ni de cannibales; il n'offre point d'exemples de sacrifices humains; il ne trouve pas son plaisir à détruire ses semblables ou à les faire déchirer par des bêtes féroces; il a même de bonnes qualités. Mais, où est l'Européen qui voulût embrasser le genre de vie du Kirghiz? Quel homme, quelle tête à folles chimères pourrait envier l'état d'une société d'hommes qui ne connaissent aucune des jouissances morales, ni même les moyens d'améliorer leur existence physique? Qu'on songe que, plongés dans la barbarie, les Kirghiz craignent tout ce qui pourrait adoucir leur naturel impétueux, défiant et farouche. Le brigandage est leur élément, et ils n'ont d'idées que celles qui se rattachent à leurs avantages particuliers; ils ne sauraient comprendre la notion de l'utilité publique, ni rapporter leurs actions à une règle qui subordonne le bonheur de chacun à l'intérêt de tous.

Montesquieu[1] ayant divisé l'Asie en deux zones, la septentrionale et la méridionale, supposait qu'elle n'avait point de zone tempérée, et il conclut que les habitants de la première devaient être forts, propres à la guerre, vaillants, actifs, et ceux de la seconde zone, faibles, mous, paresseux et timides; que les premiers sont jaloux de leur liberté, les seconds destinés à l'esclavage; que les premiers sont nés pour conquérir et commander, les autres pour ramper et servir.

[1] *Esprit des lois*, livre XVIII, ch. III.

Sans rappeler ici que la plus grande partie des peuples qui habitent la grande Tatarie, ou, comme on la nomme ordinairement, la Tatarie indépendante, et placés par l'illustre écrivain dans la zone septentrionale, appartiennent plutôt par leurs qualités morales à la zone méridionale, nous nous bornerons à dire, en nous servant de sa division, que les Kirghiz, par leur caractère tout particulier, n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre zone. Ils ne peuvent prétendre à être rangés dans la catégorie des peuples septentrionaux de l'Asie, parce qu'ils n'ont ni l'activité ni le courage, ni l'esprit de conquêtes qui caractérisent ces derniers; de même on ne peut les classer parmi les peuples méridionaux, puisqu'ils ne sont ni énervés, ni amollis, ni faibles de constitution: et que, non-seulement l'esclavage leur est étranger, mais qu'ils ne connaissent pas même la soumission de sujets envers leur souverain. Ils forment donc un noyau, un ciment, une classe mixte entre les deux zones.

Le Kirghiz se rapproche de l'habitant de l'Asie méridionale par sa paresse. Son genre de vie lui donne ce qui manque au climat de la steppe pour faire naître ce vice. Il passe à dormir une partie de l'été, pour se garantir de la chaleur, et il ne quitte presque pas sa tente pendant l'hiver, parce que la neige couvre tous les chemins. En outre, ne connaissant aucune espèce d'art, et s'occupant uniquement de ses bestiaux, il ne voit pas la nécessité de beaucoup travailler. Ses femmes et ses filles le dispensent de tous soins relatifs au ménage.

En voyant un Kirghiz quelque peu aisé, couché dans la plus complète inaction près d'un toursouk plein de koumys, on ne peut s'empêcher de songer aux cyclopes de l'Odyssée, qui ne labouraient, ni ne semaient, ni ne plantaient, et vivaient aux frais des Dieux.

Cette oisiveté produit naturellement dans le Kirghiz un besoin immodéré de volupté, de luxure, de babil; elle le rend indolent, mais curieux à l'excès, mais avide de toutes sortes de nouvelles, vraies ou fausses.

Aucune poste ne peut égaler en vitesse la renommée qui,

rapide comme le vent, colporte les moindres nouvelles dans les hordes des Kirghiz-Kaïssaks. Aussitôt qu'il arrive un étranger dans un aoul, surtout s'il vient de loin, tous se rassemblent en hâte autour de lui, et en échange de l'hospitalité qu'on lui offre, on n'exige de lui que des nouvelles, mais on en exige. Les grands et les riches expédient coup sur coup des exprès à leurs amis pour les leur mander, n'en valussent-elles nullement la peine.

Les Kirghiz sont la plupart moroses et ne se livrent pas aux plaisirs bruyants; peut-être cette disposition est-elle l'effet de l'aspect uniforme et peu riant de la steppe. Quelques-uns sont tellement enclins à la mélancolie que, s'éloignant de toute société, ils passent plusieurs heures de suite dans la plus entière solitude.

Leur légèreté et leur crédulité dans tout ce qui ne regarde point leur intérêt sont encore des traits qui les rapprochent de la nature. Observons que la crédulité est entièrement en opposition avec le caractère général des Asiatiques, vivant sous des gouvernements qui accoutument à toujours soupçonner. Les Kirghiz sont beaucoup moins défiants que les autres Orientaux, parce qu'ils ne sont pas, je le répète, courbés sous le joug du despotisme. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, c'est que les Kirghiz qui errent en nomades près des frontières de la Chine et qui sont sujets de cet empire, ainsi que ceux qui dépendent de Kokan et de Tachkent, sont en général plus dissimulés, plus pénétrants, plus portés au soupçon que ceux de leurs compatriotes des steppes kaïssaks, qui n'ont rien à redouter de leurs voisins.

Il est cependant remarquable que les Kaïssaks savent concilier leur crédulité et une grande inclination qui les porte à tromper, surtout les gens qui ne sont pas musulmans[1]. Leurs friponneries ne sont ni précédées ni accompagnées de grands détours, ni compliquées, ni même très-fines; en revanche, elles sont fréquentes : on ne peut en aucune manière comp-

[1] Il est dit dans le Koran que l'usure ne saurait avoir lieu du musulman à l'infidèle.

ter sur leurs promesses, surtout quand ils les donnent dans le besoin ou dans l'espoir de gagner quelque chose. Dès qu'ils ont reçu ce qu'ils désiraient ils ne pensent plus à la parole qu'ils avaient donnée. On conçoit qu'avec un peuple sans probité il n'y a pas de convention ni de traité qui tienne.

Le prince Tsichi, écrivain chinois, en décrivant la fuite des Torgoutes de Russie en Zungarie[1], dit, en parlant des Kirghiz : « Ces nomades ne tiennent leur parole qu'autant qu'ils voient « clairement que sa violation aurait pour conséquence de leur « attirer une punition cruelle; du reste il n'est aucune chose, « quelque sacrée qu'elle soit, qu'ils respectent, quand il s'agit « d'intérêt. »

Il semblerait que des hommes dont les besoins sont bornés, auxquels le luxe est inconnu, et qui ne savent pas faire usage de leurs richesses, devraient être indifférents aux gains et aux petites pertes; mais nous voyons ici tout le contraire. Les Kazaks poussent l'avarice et la cupidité à un point tout à fait extraordinaire. J'ai vu souvent parmi eux des combats horribles pour le partage d'objets du plus vil prix. Des gens, qui ont été prisonniers chez eux, rapportent unanimement que, quand il arrive aux Kirghiz-Kaïssaks de piller une caravane, ils déchirent en morceaux les moindres bagatelles; ainsi, qu'il leur tombe dans les mains une montre, l'un s'empare d'une roue, un autre d'une vis, un troisième d'une aiguille ou du ressort, etc. etc. et chacun d'eux, au retour du pillage, doit encore faire part de son butin à ses parents et à ses amis; après quoi il ne lui reste à peu près rien en récompense de ses peines et de ses querelles. Lorsqu'il arrive à un Kirghiz de prêter ou de donner quelque objet, il ne manque jamais de réclamer bientôt en retour le double de la valeur, et cependant il demande continuellement avec effronterie à ses parents et à ses amis tout ce qui lui plaît de ce qu'ils possèdent.

Le Kirghiz est l'homme du monde le plus infatigable dans

[1] Cette description a été traduite du chinois en russe par un M. Lipoftsof, en 1820. Voir le Messager de Sibérie, livraisons 10 et 11.

ses demandes; nulle part on n'a autant besoin de patience que dans les rapports qu'on peut avoir avec lui, surtout pour les affaires de service. Quelque impertinentes que soient ses sollicitations, et de quelque manière qu'on lui prouve l'impossibilité d'y satisfaire, il ne manque pas de les renouveler à chaque occasion. Si, pour s'en débarrasser, on finit par lui accorder ce qu'il veut, il attribue ce petit triomphe, non à l'indulgence mais à la faiblesse, et il en devient d'autant plus exigeant. Ce trait du caractère national kirghiz s'est constamment reproduit dans toutes les relations qu'on a eues avec ce peuple.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, de l'esprit superstitieux des Kirghiz-Kaïssaks, mais nous ne devons point passer sous silence leur cupidité, leur lésine, leur insolence à l'égard du faible, leur bassesse devant le plus fort, et leur susceptibilité fougueuse, leurs bouillants transports de colère.

Quand on voit le Kirghiz écouter avec intérêt, et quelquefois les larmes aux yeux, le récit de quelque aventure touchante; en le voyant s'enthousiasmer, non-seulement pour les objets d'art, mais encore pour les belles actions et quelquefois même pour des expressions heureuses, on serait tenté de le croire bon et compatissant. Mais cette idée s'évanouit lorsqu'on voit son insensibilité pour l'infortune et pour ceux de ses compatriotes qui languissent dans la misère [1]; sa reconnaissance pour les bienfaits et son respect pour les vieillards ou aksakal [2] sont les plus beaux traits de son caractère, et à peu près, du reste, ses deux uniques vertus, les seules auxquelles on reconnaisse quelques germes de bonté dans son cœur. Ces qualités pourraient produire beaucoup de bien si la grossièreté, l'ignorance, et une licence sans frein n'en étouffaient le développement.

[1] Le nombre des mendiants est très-considérable dans les hordes; on leur donne communément le nom de *baïgouchi*.

[2] *Aksakal* ou *axakal* signifie *barbon* (qui a la barbe blanche).

Ce que le Kirghiz appelle courage dans ses compatriotes, c'est leur audace à surprendre, à attaquer brusquement; leur aptitude au pillage. L'intrépidité propre aux esprits les moins éclairés n'est nullement ce qui caractérise le Kaïssak. Ce peuple ne fait point et ne peut point faire de guerre régulière, faute d'obéissance, d'ordre et d'accord. Mais ils attaquent souvent les caravanes qui traversent leurs steppes, et font des incursions sur les frontières des états voisins. Cependant ces troupes de brigands sont rarement nombreuses. Ils font la plupart du temps leurs incursions sans ordre, de nuit et à l'improviste; mais ils les exécutent avec une rapidité incroyable, en poussant de grands cris, et munis de différentes armes, telles que sabres, fusils, arcs et flèches, bâtons, pierres et arkanes ou longues cordes, terminées par un nœud coulant [1].

La première attaque de ces brigands (car c'est le mot) est toujours vigoureuse et presque irrésistible. Ils y déploient toute leur valeur, mais en cas de non succès ils la perdent aussitôt et gagnent le large avec la dernière pusillanimité. S'ils sont démontés et obligés de combattre à pied, c'en est fait d'eux. Par conséquent leur audace n'a que deux soutiens: leur confiance dans leurs chevaux, et l'espoir du butin. Tel est, il est vrai, l'esprit militaire de la majeure partie des peuples nomades de tous les temps.

Hérodote (livre VI), en parlant de l'expédition de Darius contre les Scythes, dit expressément : « La cavalerie des Scythes, en attaquant celle des Perses, la mettait toujours en fuite; mais cette dernière se retirait sous la protection de son infanterie, et les Scythes, effrayés à la vue de celle-ci, se hâtaient de fuir à leur tour. »

Tacite, en rapportant l'irruption des Roxelans en Mœsie, sous le règne d'Othon [2], dit : « Mirum dictu ut sit omnis Sar-« matorum virtus velut extra ipsos; nihil ad pedestrem pugnam

[1] On se sert de l'arkane pour attraper des chevaux sauvages, souvent aussi pour faire des prisonniers et pour les garrotter.

[2] *Historiæ*, lib. I.

« tam ignavum ; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obsti-
« terit. »

Nous retrouvons ce même genre d'attaques dans l'histoire des redoutables Mongols, chez les Bédouins, chez les Kourdes, les Turcomans et les autres peuples qui leur ressemblent.

Un front serré ou carré de bonne infanterie résistera à une masse de Kirghiz dix fois plus nombreuse. Une seule pièce de canon peut en détruire une quantité incroyable. Tremblants de peur à la seule vue d'une pièce, ils se serrent en face de la bouche à feu, cherchant à se cacher les uns derrière les autres, et le boulet en perce toute une longue file. Une caravane qui fut pillée, comme elle se rendait en Boukharie, se défendit longtemps contre ces bandits au moyen d'un tuyau de bouilloire de cuivre placé sur un chameau, et que les agresseurs prenaient pour quelque canon ou falconet [1]. Ils prirent deux ou trois fois la fuite, apercevant un homme rusé qui tournait contre eux ce tuyau. Quel ravage ne ferait pas parmi ce peuple une seule compagnie d'artillerie bien commandée !

La raison de cette poltronnerie est, nous l'avons déjà dit, que les Kirghiz ne font pas la guerre, et qu'ils ne savent qu'attaquer en toute occasion propice, et cela par petites troupes, en sorte qu'ils n'ont pas même l'idée d'une bataille réglée ; le bruit seul du canon les frappe de terreur. Ajoutons qu'ils n'ont jamais pour combattre d'autre stimulant que la soif du pillage, et qu'un motif de cette nature, en présence d'un danger réel, ne rendrait pas intrépide une armée entière de Kirghiz, s'ils pouvaient former une armée.

Tout cela n'empêche pas qu'ils ne fassent beaucoup de tort aux adversaires les plus braves en leur ravissant leurs chevaux à la moindre négligence, en enlevant les convois en cas de division de forces, et s'ils le peuvent, en faisant prisonnières,

[1] La bouilloire russe appelée *samavar* se met sur la table lorsqu'on prépare le thé ou même le café ; elle a intérieurement un petit foyer rempli de charbons ardents, ce qui fait qu'à la partie supérieure il est bon d'adapter de petits tuyaux de bronze, pour imprimer aux vapeurs du charbon une direction verticale.

au moyen de leurs arkanes, les sentinelles des postes avancés. De même leurs incursions sur les frontières de Russie se terminent toujours, non par des combats, mais par de misérables coups de main, par un enlèvement de gens désarmés et de bestiaux, et par une prompte fuite, après laquelle on trouve les prés endommagés, la récolte des foins détruite. Tout ceci prouve évidemment que les Kaïssaks ne sont que des brigands, des pasteurs armés, des hommes de proie et non pas des guerriers.

Au reste il faut convenir que leur inexplicable avidité, leur passion pour le pillage, combinées avec le fanatisme, peuvent produire en eux l'effet de la valeur et les rendre dangereux.

Si, sur les bords du Syr, du Tchouï, de l'Irghiz ou même dans quelque autre lieu de l'Asie, il venait à naître un second Attila, un autre Tchinghiz ou un Tamerlan, qui, le Koran dans une main, le glaive dans l'autre, menaçant l'Europe d'une nouvelle irruption des hordes de l'Asie, sût exalter l'ardeur des Kirghiz pour le pillage, en les flattant de l'espoir d'un butin immense, on les verrait peut-être, oubliant leurs discordes, se réunir en masses sous ses bannières.

Les Kaïssaks ne sont pas sanguinaires, grâce à leur avarice; toute victoire est assez complète si elle a fourni un butin abondant; sans doute ils ne massacrent pas leurs prisonniers, mais c'est qu'ils les vendent aux Boukhares, aux Khiviens, et à d'autres peuples de leur voisinage.

L'hospitalité que les Kirghiz exercent les uns envers les autres sans aucun intérêt est une vertu qui leur vient du Koran et non de leur humanité propre, car ils ne l'étendent point aux étrangers, et encore moins à ceux qui sont d'une religion différente. L'Européen, qui voudrait voyager parmi eux sans une escorte armée courrait de lui-même au devant de l'esclavage. Le mahométan sunnite qui, sans amis et sans protection, tombe entre les mains de Kirghiz tant soit peu éclairés par l'islamisme, en sera quitte pour être pillé, s'il ne sait pas se défendre; mais le Persan et tout autre schiite partageront le

sort du chrétien. Les turbulents habitants du Caucase sont plus terribles pour leurs ennemis, sous tous les rapports, mais parmi eux du moins les lois de l'hospitalité sont sacrées, et tout étranger est en parfaite sûreté dès qu'un Circassien lui a accordé protection. Dans les hordes kirghizes, personne ne répond, ni ne peut répondre de la sûreté d'un voyageur.

Nous le répétons, point de traité solide avec ce peuple inconstant, léger, oublieux, et aucun moyen d'établir d'utiles institutions pour eux dans leurs contrées.

Chirgazy, khan de la Petite-Horde, que j'entretenais un jour à ce sujet, me répondit : « Notre peuple est un troupeau « de chèvres sauvages; quelque effort que l'on fasse pour lui « donner des enseignements, au moindre bruit, les voilà tous « dispersés...... » Le khan Aboulkhaïr, dans ses lettres à Tevkélef, dit souvent : « Ma horde de Kaïssaks *à la tête légère...* »

Les dispositions des Kirghiz à la vanité se font voir surtout dans la classe supérieure. On en trouve la preuve dans l'attention extrême qu'ils mettent à distinguer l'origine des sultans issus sans mélange du sang des khans, de celle de leurs sultans issus d'alliance avec la classe inférieure. On peut y joindre leur empressement à raconter leurs exploits; et ceux qui ont reçu du gouvernement russe des médailles, un sabre, et quelque petit rescrit à leur louange, ne manquent pas de les montrer à chaque Russe qu'ils rencontrent. On voit même les fils et les petits-fils de ceux qui ont reçu ces marques de distinction usurper les droits qui n'étaient propres qu'au père ou au grand père de celui qui en fait parade; souvent, à défaut d'un ruban de décoration, ils attachent leurs médailles à un morceau de cordon, de cuir, de courroie, n'importe.

Avec des besoins aussi restreints que ceux de ce peuple, avec son avarice et l'ignorance où il est de l'art de jouir de la vie, ses richesses ne lui procurent d'autre avantage que celui de satisfaire sa vanité frivole. Je demandai un jour à un Kirghiz, propriétaire de huit mille chevaux, pourquoi il ne vendait pas chaque année une partie du produit de ses haras (tabouny); il

me répondit: « Pourquoi vendrais-je ce qui fait mon plaisir? Je n'ai pas besoin d'argent; et si j'en avais, il faudrait le renfermer dans un coffre où personne ne le verrait; mais quand mes tabounes parcourent la steppe, chacun les regarde, chacun sait qu'ils sont à moi, et l'on se souvient toujours que je suis riche. » C'est ainsi, en effet, que s'établit une renommée d'homme riche dans toutes les hordes; telles sont les richesses qui leur valent la considération de leurs compatriotes et le titre de baï (richard), qui leur accorde quelquefois la prééminence sur les descendants des khans, et sur ceux des anciens qui ont le plus de mérite. Les peuples civilisés ne sont donc pas les seuls chez qui les qualités morales le cèdent à la richesse. Un demi-sauvage, qui n'en sait pas jouir, sacrifie néanmoins à cette idole, tout comme fait l'Européen, fier de ses lumières et de sa sagesse.

Rien de plus affreux, de plus funeste que l'esprit de vengeance dans les Kirghiz et les suites de ce préjugé, de cette disposition cruelle, qui, leur tenant lieu de la satisfaction que les lois seules doivent accorder, pervertissent la véritable bravoure. Leurs vengeances sont toutes dirigées par la passion effrénée du pillage, qui les ruine, les perd, les démoralise complétement; ils nomment ce pillage baranta (représailles); ces barantas consistent dans des vols ou des rapts mutuels de bestiaux, d'où résultent souvent entre eux des combats sanglants. On m'a assuré qu'autrefois les barantas n'avaient lieu que d'après une décision des anciens, et encore n'était-ce que dans le cas où le coupable refusait ouvertement la satifaction due à l'offense. Mais aujourd'hui tout homme offensé, volé, ou simplement mécontent, rassemble une bande de cavaliers, arrive chez son ennemi, attaque ses habitations et lui enlève ses haras et ses bestiaux. On conçoit que celui-ci défende sa propriété et appelle du secours; mais s'il n'a pas réussi, il va bientôt avec ses compagnons à l'aoul du ravisseur, attaque cet aoul, et enlève les bestiaux qu'il trouve sous sa main, sans se soucier si les propriétaires de ces troupeaux sont coupables ou non; il

s'en suit une nouvelle représaille, et de baranta en baranta, le nombre de ceux qui y prennent part allant toujours croissant, les haras et le bétail chassés et rechassés finissent par se détruire; de plus la plupart des bêtes à cornes sont tuées presque aussitôt après chaque expédition semblable, et les maladies que contractent les bestiaux survivants atteignent les autres comme par l'effet d'une épizootie; cependant le feu de la vengeance ne fait que s'irriter dans les cœurs; et des milliers de malheureux gémissent d'une fureur désastreuse qu'on ne songe presque jamais à prévenir dès le principe. Et qu'on ne croie pas que la haine ou le mépris public atteigne ceux qui se précipitent dans ces horribles excès, non; ils jouissent d'une réputation de bravoure, et on les décore du nom de Batyr [1] ou Boghatyr, et ce nom qu'on leur donne répand dans toutes les hordes le bruit de leurs exploits. Beaucoup de ces braves, surnommés Batyr à raison de leur ardeur pour le pillage, quoique morts depuis longtemps, vivent encore dans la mémoire de leurs compatriotes, et leurs noms sont célébrés, comme le sont en Europe et ailleurs, ceux des héros qui ont fait la gloire et l'ornement de leur pays. Voilà l'héroïsme! Voilà en quoi consiste la grandeur chez les Kirghiz!

Le Kirghiz-Kaïssak qui ne peut tirer vengeance d'une injure ressemble, dans le moment de sa fureur, à un possédé. Un de ceux qui, en 1821, rôdaient aux environs du fort Saint-Antoine, se donna presque sous mes yeux plusieurs coups de couteau de désespoir de ce que, tandis qu'il était aux prises avec un Russe, quelques Kosaks de l'Oural avaient

[1] Batyr ou Bogatyr. Tamerlan, dans les Instructions qu'il a écrites pour ses fils et leur postérité, répète souvent que ceux de ses chefs et de ses guerriers qui s'étaient distingués dans les batailles, avaient reçu le titre de *behader* qui ne pouvait appartenir qu'à eux. Langlès (*Instituts politiques et militaires de Tamerlan*) traduit ce mot par celui de *brave*. Le *behader* de Tamerlan, le *batour* des Mongols et le *batyr* des Kirghiz, signifiant une seule et même idée, rappellent les anciens *boghatyrs* des Russes. Tous ces mots proviennent évidemment d'une racine commune, ou ne sont que les altérations d'un même mot, signifiant : un homme d'une force, d'une hardiesse, d'une taille et d'un courage extraordinaires; un homme au-dessus de l'homme, un Titan, un Samson, un Hercule.

arraché de ses mains son ennemi, sans qu'il l'eût au moins criblé de blessures. Un autre venant d'être condamné par les Bii à un châtiment en conçut à l'instant une si grande fureur qu'il se porta un coup terrible, égorgea son père, blessa sa fille et massacra des chevaux.

Si, après de longues recherches et beaucoup d'obstacles, l'offensé trouve enfin l'objet de sa haine, ce n'est plus un homme, c'est un tigre. Il y a quelques années que des Kaïssaks de la Petite-Horde, de la race Bertch, voulant venger le meurtre de quelques parents, attaquèrent les Alimoulines, et firent prisonniers un certain nombre de leurs ennemis. L'imagination peut à peine se représenter le tableau révoltant du supplice de ces malheureux, dont plusieurs sans doute n'avaient rien à se reprocher. Les vainqueurs, après s'être fait de la mort des vaincus le spectacle le plus obscène et le plus horrible, finirent par recevoir dans leurs mains le sang de leur principale victime, et ils le burent à gorgées. Il en est de même d'un assassin livré aux parents de celui qu'il a tué. Ils commencent par lui ouvrir les veines principales, puis ils lui coupent toutes les articulations; quelquefois ils lui ouvrent le ventre, et y logent les pieds, les mains et la tête préalablement coupés. Telle fut la mort de Berdi-Khodja, ancien de la portion de la Petite-Horde qui est soumise à la Chine.

La Petite-Horde est celle des trois qui a le plus perdu aux dissensions intestines. Les barantas s'y sont multipliées considérablement depuis les premières années de ce siècle, et en sont venues au point qu'en 1813, 1814 et 1815, des pères et des mères, privés de tous moyens de subsistance, venaient sur les frontières russes pour y vendre leurs enfants, n'ayant pas d'autre moyen de leur conserver la vie. En 1815 il fut acheté par des Russes, près de Gourief, une centaine d'enfants dans l'espace d'un mois. On payait pour chaque garçon de trois à quatre sacs de farine de seigle, et de deux à trois pour une fille [1].

[1] Broughton, qui a habité parmi les Marattes, prétend que, non-seulement les

Les barantas ont lieu également dans la Grande et la Moyenne-Horde; mais en général, autant dans leurs relations avec leurs voisins (sauf leurs querelles avec les Kirghiz sauvages), que dans leur administration intérieure, il règne dans ces deux hordes plus de tranquillité que dans la Petite, et leur histoire en fait foi. Il y a longtemps que le gouvernement russe a remarqué cette différence. Tevkélef écrivait, dès 1753, au khan Nourali : « La Horde-Moyenne n'est pas aussi indocile « que la Petite; car celle-là nous rend les prisonniers faits sur « nous et punit elle-même les coupables. »

On peut voir la même chose dans les journaux et les rapports de ceux de nos officiers qui ont visité la Moyenne-Horde pendant le dernier siècle et dans celui-ci.

Les vieux Kirghiz prétendent que le respect des liens du sang et des bonnes mœurs était chose sacrée parmi leurs aïeux. Ils avouent qu'aujourd'hui ces vertus ont beaucoup perdu de leur force; aussi, ajoutent-ils, toutes les relations actuelles n'ont-elles plus pour base que l'intérêt privé de chacun des contractants.

Ajoutons un mot sur l'attachement des Kirghiz pour leur patrie ou plutôt pour la terre qu'ils habitent. Les plus sages sentent que de longtemps l'anarchie et les dissensions intestines ne leur permettront de jouir des avantages de la tranquillité, mais tous aiment mieux souffrir que de quitter les lieux où ils sont nés et le genre de vie auquel ils sont faits dans la steppe. Il est vrai que plusieurs milliers de tentes ou familles ont été obligées d'abandonner leurs steppes et de passer en Russie, et beaucoup de pauvres (nommés dans leur pays baïgouches) viennent encore s'y retirer, mais le plus grand nombre, malgré la tranquillité dont ils jouissent dans l'empire, et les richesses qu'ils y acquièrent, désirent de rentrer

mères vendent leurs enfants moyennant deux roupies (environ cinq francs), mais qu'encore les femmes les plus pauvres vont avec leurs enfants chercher leur subsistance dans la fiente des bestiaux, et qu'ils dévorent les grains qu'ils y trouvent. Voyez Les Marattes, traduction de l'anglais par Breton, tome I, p. 42.

dans leur patrie; ceux qui sont établis parmi les Bachkirs désertent continuellement. Les baïgouches qui servent les Russes comme ouvriers ont à peine gagné quelque chose qu'ils se hâtent de regagner les hordes. Sur sept à huit mille tentes qui étaient venues se fixer dans le gouvernement d'Astrakhan, près d'un tiers ont regagné les steppes en 1820 [1]. Nous n'avons pu nous défendre d'une profonde émotion en voyant ces derniers, lorsqu'ils eurent traversé le fleuve Oural et posé le pied sur le sol de leur patrie, bondir de joie et baiser la terre avec transport. Chirghazy, sultan de la Moyenne-Horde, et fils de Kaïp, qui jadis avait été khan de Khiva, avait longtemps vécu à Saint-Pétersbourg; il avait été major au service de Russie, attaché à la personne d'un des premiers seigneurs de la cour de Catherine II; et l'on pourrait croire qu'il eût dû s'accoutumer aux douceurs et aux commodités de la vie européenne, et même aux fantaisies qu'elle fait naître; mais, de retour à la horde, il redevint un vrai, un parfait Kirghiz sous tous les rapports, et tel il resta jusqu'à sa fin.

Les femmes kirghizes méritent à une foule d'égards la préférence sur les hommes; elles ont ce qui manque absolument à ceux-ci, l'amour du travail. Ce sont elles qui s'occupent exclusivement des soins du ménage; elles sont chargées de la moitié au moins de ceux qu'exige le bétail; elles font elles-mêmes leurs habits et ceux de leurs enfants; elles doivent songer à tout ce qui est nécessaire à leurs maris, et quelquefois même seller leurs chevaux et les aider à y monter. Leur récompense est d'être traitées en esclaves, et de trouver dans leurs maris des maîtres durs et orgueilleux [2]. Il est vrai qu'on ne les enferme pas dans des harems, et qu'elles peuvent communiquer librement avec les hommes; mais cette condescendance n'est pas volontaire, car, 1° en général la reclusion des femmes n'est

[1] En 1824 ces Kirghiz revinrent dans la steppe d'Astrakan.

[2] Un écrivain français dit, en parlant de la religion et des mœurs des Nessériens : « Les femmes sont regardées comme faisant partie des bestiaux de la maison. » *Journal Asiatique*, 1824. 27e cahier.

en usage que là où chacun en a plusieurs, là où le climat et la constitution physique ou le tempéramment exposent leur vertu à un danger continuel, et où leur jalousie pourrait être une source de désordres, non-seulement dans la vie privée, mais dans la vie publique. Or les Kirghiz, à l'exception de quelques riches, n'ont qu'une femme, et les femmes ne sauraient chez eux troubler un ordre public dont il n'existe pas l'ombre en ce pays. 2° Les peuples qui ont des sérails mènent un train de vie uniforme et constant, et ils enferment leurs femmes entre de bonnes murailles, dans l'intérieur de leurs maisons; mais la tente du Kirghiz est un faible obstacle pour l'œil du curieux, et elle ne saurait s'opposer au désir d'une infidèle que sa vertu ne garantit pas mieux qu'un rempart de feutre. 3° Les Turcs, les Persans, et presque tous les autres sectateurs de Mahomet ont des esclaves dont le travail permet aux femmes de leurs maîtres de vivre dans une inaction perpétuelle, et des eunuques qui tiennent les harems à l'abri de toute entreprise. Les Kirghiz, au contraire, n'ont point d'esclaves, et heureusement pour leurs voisins ils ne connaissent pas l'usage des eunuques; ils sont fainéants, par conséquent leurs femmes, obligées de se livrer à tous les travaux domestiques, ne peuvent rester entièrement dérobées aux regards des autres hommes.

A leur activité les femmes kirghizes unissent les autres qualités de leur sexe, la bonté de cœur, la douce compassion et la tendresse maternelle. Ceux qui ont été en captivité dans les hordes parlent d'elles avec éloge, ce qu'ils font rarement en parlant des hommes.

CHAPITRE XII.

USAGES.

Les usages et les cérémonies d'un peuple sont une partie de sa morale; la connaissance en est aussi nécessaire au politique qu'à l'historien, et un esprit observateur et un moraliste peuvent y puiser des vérités importantes.

Nous commencerons par la description des principaux usages de la vie domestique des Kirghiz-Kaïssaks, d'où nous passerons aux usages publics.

NAISSANCE.

Le Kirghiz n'est pas encore né qu'il se trouve déjà sous l'influence de la superstition. Aussitôt qu'une femme commence à sentir les premières approches de l'enfantement, on appelle les devins ou baxes, dont la présence et les prédictions sont regardées comme un moyen de soulagement pour celle qui accouche. Quelques-uns, au contraire, surtout dans la Moyenne-Horde, font venir les voisins les plus proches, hommes et femmes; puis, quand tous sont rassemblés, on tend à travers la tente ou la iourte une corde sur laquelle on fait marcher la mère. Enfin, lorsque vient le moment de la délivrance, une des parentes ou une amie l'entoure de ses bras et lui serre le ventre pour hâter la naissance de l'enfant. Si les forces d'une seule femme ne suffisent pas pour produire l'effet désiré, un homme prend sa place ou quelques autres femmes viennent à son secours. Chaque personne entrant alors dans la tente doit frapper trois fois la patiente du pan de son habit et dire : *Tchyk!* mot qui signifie *sors*.

NOMS PROPRES.

On donne un nom à un enfant, quelquefois au moment de sa naissance, et quelquefois au bout d'un an, ou lorsqu'il commence à marcher. Le caprice seul du père et de la mère influe sur le choix des noms. Quelques-uns les tirent du lieu ou des circonstances qui ont précédé la naissance, ou de la forme du visage du nouveau-né; d'autres prennent le nom de celui qui entre le premier dans la tente au moment des couches; beaucoup cherchent à donner à tous leurs fils des noms semblables, en se réglant sur celui de l'aîné. J'ai connu, par exemple, quatre frères nommés Arghim-Baï, Altchi-Baï, Altym-Baï et Mindi-Baï.

Voici, pour les curieux, quelques noms

D'HOMMES.	DE FEMMES.
Arslan.	Papaï.
Boulka.	Aï-Khanym.
Aboul-Ghazy.	Khanym-Djane.
Idiga.	Kalé.
Ich-Ghasy.	Ani.
Manén-Baï.	Toï-Bihia.
Iamantcha.	Tchonoum.
Méndiar.	Kablane.
Azim-Djane.	Maïdana, etc[1].
Karataï.	
Issian-Ghildi.	
Tchoumane.	
Iakach, etc.	

CIRCONCISION.

La loi de Mahomet qui prescrit la circoncision est observée par les Kirghiz avec beaucoup plus de rigidité que toutes les autres lois du Koran. Ils font cette opération à leurs enfants quand ceux-ci ont l'âge de trois à dix ans. La plupart du temps

[1] Le mari ne dit jamais à autrui le nom de sa femme; et, si on l'ignore, ce n'est pas à lui qu'on ira le demander : il ne répondrait pas.

ils y emploient des mollahs, qui sont de bonne heure exercés à la faire, et qui l'exécutent pendant qu'on récite des prières, comme dans toute principale cérémonie religieuse, et celle-ci est des plus sacrées. Les parents ne manquent pas de donner des fêtes en ces occasions.

ÉDUCATION.

Après la naissance des enfants on ne s'occupe que des moyens de les nourrir; on ne leur fait point de chemises, mais on les enveloppe dans une toile, ou s'il fait froid dans une peau de mouton. Les enfants sortant de ces enveloppes, et passant tout nus sur la neige ou sur la cendre chaude du foyer, s'accoutument, dès leurs premiers mois, au froid, au chaud, et à toutes les variations de l'atmosphère.

Quelques mères emmaillottent leurs enfants et leur mettent des coussins entre les genoux pour leur cambrer les jambes et les rendre plus propres à l'exercice du cheval. On conçoit que chez un peuple nomade les pères s'inquiètent peu de l'éducation de leurs enfants; le talent de monter à cheval et de garder les troupeaux ne demande même aucun soin; il est inné et il leur suffit. On ne peut pas en dire autant des filles, qui naissent pour travailler et pour servir un mari en une infinité de choses. Il est donc indispensable que les mères s'occupent de l'éducation de leurs filles pour leur apprendre à filer, à tisser, à coudre, à faire des habits et des rideaux à festons, à broder en soie, en or, etc. et à préparer les aliments.

CÉRÉMONIES NUPTIALES.

Nous avons dit plus haut qu'en vertu des dogmes du Koran la polygamie est permise chez les Kaïssaks. Cependant les maris ont rarement autant de femmes qu'ils en voudraient, parce qu'ils ne peuvent les avoir qu'en les achetant ou en payant [1]

[1] L'auteur ne dit pas ici à qui l'on paye ce kalym, ni qui en règle le montant. Je pense que c'est la principale source du zèle de ces mollahs qui séjournent plusieurs années dans les hordes et disparaissent. Ils ne viennent pas aux steppes

ce qu'ils appellent le kalym, qui se proportionne au nombre croissant des femmes [1], de sorte que la seconde coûte plus cher que la première, la troisième plus encore que la seconde. D'après cela, il n'y a qu'un homme très-riche qui puisse avoir plusieurs femmes, et les gens du commun qui manquent de fortune n'en ont qu'une. Nourali, khan de la Petite-Horde, avait seize ou dix-sept femmes et une quinzaine de concubines; la loi permet aussi d'avoir de ces dernières, et leurs enfants sont même traités presqu'à l'égal des enfants légitimes : aussi Nourali était-il père de quarante-deux fils et de trente-trois ou trente-quatre filles.

Les jeunes gens prennent ordinairement leurs premières femmes, non d'après leur choix, mais selon l'indication de leurs parents. Quant aux jeunes filles, elles sont toujours soumises aux volontés des auteurs de leurs jours. Voilà pourquoi on trouve peu d'harmonie dans les ménages. Beaucoup de pères, surtout parmi les grands et les riches, fiancent leurs enfants dès le maillot.

La première condition d'un mariage est la fixation du kalym et l'époque du payement. Ces préliminaires conclus, le mollah consacre l'union des époux en demandant à trois reprises aux pères ou aux parents de la femme et du mari : « Consentez-vous à unir vos enfants? » et en lisant des prières pour le bonheur des futurs époux, en présence des témoins ou des arbitres choisis pour terminer les différends qui pourraient, par la suite, survenir entre les contractants. Ces fiançailles se terminent par un repas auquel sont invités des amis, et par quelques autres divertissements.

Ensuite le futur époux ou son père commence à payer le

probablement pour le seul intérêt de la religion, et sans doute ils ne retournent à Khiva, à Boukhara, etc. qu'après avoir fait d'excellentes affaires chez les Kirghiz. On verra plus loin que c'est le père de la fille qui reçoit enfin le kalym, objet considérable, que règle apparemment le mollah, et sur lequel il prélève peut-être une dîme.

[1] La valeur du kalym n'est pas fixée. Chez les pauvres elle est de cinq à six brebis, et quelquefois moins; chez les riches elle monte jusqu'à deux cents

kalym, et le père de la future s'occupe à lui préparer un trousseau à son choix, ou selon ce qui a été convenu [1].

Tant que le kalym n'est pas acquitté le mariage reste suspendu, mais le futur a droit de visiter sa prétendue en particulier et même de cohabiter avec elle, mais à la condition de ne pas attenter à sa vertu.

Dans quelques races et tribus ces visites se font avec les cérémonies suivantes : avant le départ du futur le père donne une fête de famille; il mande le mollah, on récite des prières pour la conservation du voyageur, après quoi on lui chante des chansons, on le revêt d'un habit des plus riches, on lui donne la meilleure selle avec un beau harnais, un bon cheval, et enfin on l'expédie. Arrivé à l'aoul de sa future compagne, il se présente à son père ou au plus ancien de la famille; il annonce le but de son arrivée et demande la permission de dresser sa tente blanche; puis il cherche, par des présents ou des services, à gagner l'amitié de la femme de l'un des frères de sa future, ou celle de toute autre parente à peu près au même degré, afin qu'elle se porte pour entremetteuse dans ses relations avec sa fiancée, que l'on dérobe à sa vue. Par ce moyen et à force de suborner toutes les femmes qui appartiennent à la famille, il finit par obtenir ce qu'il désire : on lui amène sa prétendue dans sa tente et ils restent seuls.

Quoique ce tête-à-tête soit quelquefois le premier qu'aient eu de leur vie les deux futurs époux, comme les fiançailles sont faites et le kalym en partie payé, le mariage est comme à demi fait, et aucune des deux parties contractantes ne peut plus retirer sa parole sans s'exposer à l'animadversion des parents, ou aux poursuites et à la vengeance de la partie lésée. Au reste on n'en vient presque jamais à une rupture, parce que, d'une part, les jeunes filles n'osent jamais avoir ouverte-

chevaux ou de cinq cents à mille brebis, et l'on ajoute aux bestiaux des effets de prix et quelquefois même des esclaves de l'un et de l'autre sexe.

[1] Dans le trousseau est nécessairement comprise la tente que doit occuper la jeune fiancée pour le temps où elle sera enfin mariée.

ment une volonté, et que l'homme, de son côté, aura le moyen de se consoler d'une union qui lui déplaît en en contractant une autre d'après son propre choix. Il n'y a donc que les femmes qui souffrent de cet usage.

Dans quelques endroits le futur, après une première visite, est en droit de voir toujours sa prétendue sans témoins; aussi laisse-t-il sa tente blanche dans l'aoul qu'elle habite [1]; dans d'autres endroits il doit retourner chez son père, et ne plus renouveler ses visites jusqu'à l'acquittement complet du kalym.

Si avant la cérémonie nuptiale l'un des deux fiancés vient à mourir, on recherche alors si le futur a eu ou non des entrevues secrètes avec sa prétendue. Dans le premier cas on rend au fiancé ou à ses parents, si c'est lui qui n'est plus, la moitié seulement du kalym, et dans le second cas, quatre cinquièmes, et un cinquième reste aux parents de la fiancée [2]. Cette recherche a lieu parce que les fiancés, dans leurs entrevues secrètes, cherchent souvent à jouir de leurs droits futurs, et l'avarice des parents de la jeune fille les porte à représenter la possibilité du crime comme un droit pour eux de retenir ce qui ne leur appartient pas.

Si par suite de ces entrevues la fiancée devient enceinte, on se hâte de terminer la cérémonie nuptiale, et de remettre la femme entre les mains du mari, quand même le kalym ne serait pas acquitté en entier.

Lorsque tout s'est passé selon la morale du pays, et que le fiancé, ayant acquitté le kalym, désire passer à la cérémonie nuptiale, il en informe son futur beau-père, et arrive enfin lui-même avec ses proches. Là les parents de la fille viennent lui demander des présents : l'un lui ôte sa robe, un autre son bonnet, un troisième sa ceinture, puis d'autres lui enlèvent la

[1] Ces cérémonies ne peuvent être prolongées ainsi que par les fiancés opulents; force est aux pauvres de les abréger.

[2] Il est évident que ce sont de véritables ventes que les parents font de leurs filles, et que le kalym est le prix convenu.

bride, la selle, les harnais de son cheval, et chacun dit : Ceci est pour l'éducation de la fiancée. Les parents du mari, comme nous le verrons plus bas, en usent de même lorsqu'on amène la dot de la jeune femme.

Pendant qu'on fait le trousseau, les compagnes et amies de la fiancée se réunissent, le soir, chez elle pour l'habiller et pour chanter des chansons [1].

Tous les préparatifs étant terminés on amène les deux époux richement vêtus dans la tente désignée pour terminer la cérémonie. Le mollah les place au milieu; il met devant eux une tasse pleine d'eau qu'il couvre d'une toile, et commence à lire des prières. Ensuite il demande aux contractants si c'est de leur plein gré qu'ils s'engagent dans les liens du mariage, et leur donne trois fois de l'eau à boire; enfin il en donne aussi à tous les assistants. Si le nombre en est grand, il se borne à les asperger.

Quelques mollahs, dans cette circonstance, mettent dans le bénitier une flèche à laquelle est attachée une touffe de crins pris à la crinière du cheval de l'époux, et un ruban de l'épouse; d'autres, au lieu de cela, y trempent un papier sur lequel sont écrites des prières.

Cette cérémonie, qui répond à la bénédiction nuptiale des chrétiens, étant terminée, on met sur la tête de la nouvelle mariée la coiffure de femme au lieu de celle de fille, et on la fait placer au milieu de la tente; les femmes qui y sont rassemblées chantent des chansons. Le jeune époux arrive à cheval à la porte et demande la permission d'entrer; on la lui refuse longtemps; enfin il entre de force, enlève sa femme, l'emporte, la place avec lui sur son cheval, et l'emmène ou chez lui [2], ou dans une tente préparée pour eux dans le même aoul, et là personne n'ose plus les troubler.

Dans quelques endroits de la Moyenne et de la Petite-Horde

[1] Exactement comme les diévitchniki en Russie.

[2] Rubruquis, chapitre IX de son Voyage, dit que cet usage subsistait de son temps (en 1284) chez les Mongols. Ils l'observent encore aujourd'hui, comme

on porte la jeune épouse sur un tapis, à travers tout son aoul, pour qu'elle fasse ses adieux. Dans la Grande-Horde, elle va elle-même les faire à tout le monde.

Parmi beaucoup de races, n'existe point cet usage qui veut que l'époux entre de force dans la tente de son épousée, et fasse une scène d'enlèvement. Au lieu de cela, la cérémonie nuptiale terminée, les femmes amènent la nouvelle mariée pour la nuit, dans la même tente blanche, où, n'étant encore que fiancée, elle avait eu sa première entrevue avec son futur; elles l'y laissent, et quand elles se sont éloignées, le mari y vient à son tour. Pendant ce temps on attache à la tente un cheval couvert d'un harnais de parade et une robe. Le matin, si l'époux a trouvé sa femme chaste et innocente, il met la robe qu'on lui a préparée, s'élance sur le cheval et arrive triomphant chez son beau-père, où l'attendent les compliments et les félicitations de ceux qui ont été invités. Si, au contraire, le mari n'a pas trouvé sa femme dans l'état d'innocence, il a le droit de tuer le cheval, de déchirer la robe, de briser la tente à coups de sabre, et après avoir ainsi couvert d'ignominie l'impudente, il peut exiger du père ou le kalym acquitté ou une autre de ses filles, et sans aucun payement.

Remarquons, en passant, que ces réparations sévères introduites par d'anciens usages ont aujourd'hui beaucoup perdu de leur force, les mœurs s'étant relâchées, à ce que prétendent les vieillards.

Une noce heureusement terminée est suivie de festins, de courses à cheval et de différents jeux.

Lorsque les nouveaux mariés partent de chez le père de l'épouse, tout l'aoul dans lequel elle a vécu se réunit. Là, le père remet en triomphe à son gendre le trousseau chargé sur des chameaux et des chevaux; ensuite il fait à sa fille un sermon pour l'exhorter à être fidèle et vertueuse, puis il reçoit ses adieux, et enfin, l'ayant mise sur son cheval, il conduit l'animal

nous le voyons dans le Voyage à la Chine à travers la Mongolie, par M. Timkovsky, tome III, page 316.

par la bride jusque près du mari[1], les nouveaux mariés se mettent en route, accompagnés des pleurs et des gémissements des femmes qui se sont rassemblées.

A leur arrivée à l'aoul du mari, le père de celui-ci donne une fête à laquelle il invite ses amis. On place près de la tente celle de la jeune épouse dont on étale tout le trousseau; les parents, avides de présents, se hâtent de choisir tout ce qui leur plaît, et lui donnent en échange d'autres objets, mais généralement de moindre valeur. On réunit au trousseau de la femme la portion de ses biens qu'un père donne à tout fils qui se marie[2].

Pour faire preuve de son activité et de son esprit soigneux, la jeune femme doit, pendant les premiers jours qui suivent son arrivée dans l'aoul, se lever le plus matin possible et aller découvrir le haut des tentes des parents de son mari.

Quel que soit le nombre des femmes d'un Kirghiz, chacune, pour peu qu'il ait de fortune, demeure dans une tente séparée; aussi est-il de règle qu'une tente fait toujours partie du trousseau de chaque mariée.

La première femme se nomme *baïbitcha* ou femme riche; elle seule, en effet, est la véritable maîtresse de la maison. Quand même le mari ne l'aimerait pas, il doit la respecter et y obliger aussi les autres femmes qui, étant toutes égales entre elles, et n'ayant l'une sur l'autre aucun avantage, se trouvent en quelque sorte dépendre de la baïbitcha.

Du reste les trousseaux, les dots, ne se confondent pas et ne peuvent appartenir qu'à celles qui les ont apportés. Les maris prudents ne confondent même jamais les bestiaux de leurs femmes dans un même troupeau. Cet usage est établi pour que le bien d'une femme revienne à ses propres enfants et non aux autres enfants de son mari.

[1] Quelquefois c'est un des parents les plus respectés qui remplit cette petite cérémonie à la place du père.

[2] Ce qui n'a lieu probablement que quand ce fils prend femme pour la première fois.

La baïbitcha peut quitter son mari, si elle a des raisons assez graves pour qu'elle y soit autorisée, et alors elle retourne chez ses parents ; mais les autres femmes n'ont pas ce droit-là.

A la mort du mari le plus âgé de ses frères, ou son fils aîné, prend en main l'administration de la maison. L'oncle qui prend la place du père mort doit donner à ses nièces une dot dont la valeur, quoique non fixée par aucun usage, doit cependant répondre à la fortune de la famille, et le reste du bien se partage entre ses neveux.

On voit beaucoup de Kirghiz épouser des Kalmoukes, que pourtant ils n'obligent pas à changer de religion; mais quand ils prennent des femmes parmi eux, ils ont grand soin d'éviter qu'il y ait parenté, fût-ce au degré le plus éloigné; il y en a même qui regardent comme une chose illicite de prendre femme dans leur section de tribu. Ainsi un Djagalbaïoul n'épousera pas une femme de cette même tribu; il ira la chercher dans une autre race, ou au moins dans une autre tribu de la race de Sémirodsk. Cet usage ne fait cependant pas loi pour tous; bien au contraire, quelques Kirghiz pensent qu'à la mort d'un chef de famille, celui de ses frères qui le remplace a le droit d'épouser une des jeunes femmes du défunt[1].

USAGES OBSERVÉS À LA MORT D'UN KIRGHIZ.

La mort d'un Kirghiz doit être, selon l'usage de ce peuple, non-seulement suivie des regrets de ses parents, mais de toutes les marques du désespoir, feint ou réel, de ses femmes. Aussitôt que le défunt a rendu le dernier soupir, elles doivent pousser des cris et des gémissements, pleurer, se frapper, s'érafler la face avec leurs ongles, s'arracher les cheveux en faisant l'énumération des vertus du mort, l'éloge de sa bravoure, et en rapportant ses exploits.

Ces scènes tragiques durent fort longtemps; quelques femmes les renouvellent soir et matin, pendant un an, en

[1] Le Koran, chapitre IV, défend très-positivement ces sortes d'alliances.

présence d'un mannequin revêtu des habits du mort, et qui le représente aux yeux des pleureuses.

C'est surtout dans quelques parties de la Horde-Moyenne que cette coutume est le plus généralement répandue.

On lave le corps du défunt, on le revêt de ses plus beaux habits, on l'enveloppe de toile et on le place sur un tapis; ensuite ses proches se tiennent autour de lui, tandis que le mollah lit des prières et fait son oraison funèbre. Ensuite on le porte ou on le mène sur un chameau au lieu de sa sépulture, accompagné de ses parents et de ses femmes, qui ne cessent de pleurer; on tient à côté du mort une longue perche au haut de laquelle est attaché un mouchoir noir, en guise de drapeau. Quand on est arrivé, les prières recommencent, puis on descend le corps dans la fosse. Quelquefois on enterre avec lui ses armes, un harnais, et les vêtements de parade; quelquefois même on tue son cheval et on en mange la chair après l'avoir fait cuire, et on brûle les os sur la tombe.

Du lieu de l'enterrement tout le cortége revient à l'aoul du défunt pour boire et manger; les mahométans dévots, pendant ce repas, récitent des prières pour le repos de l'âme du défunt. Ensuite on place au milieu de la tente qu'il habitait, ou à côté, la perche surmontée du mouchoir noir ou de tout autre tissu de la même couleur, en signe de deuil, et elle reste là debout un an entier[1]. Quelques Kirghiz font aux hôtes les plus marquants, qui ont assisté aux fêtes funèbres, des présents pris sur les biens du défunt; ces objets sont alors étalés à la vue des assistants. D'autres ne donnent aux hôtes, comme souvenir, que des morceaux de ses vêtements.

Dans quelques tribus de la Grande et de la Moyenne-Horde, au lieu d'enterrer les riches qui meurent en hiver, on les enveloppe dans de la toile ou dans du feutre, et on les pend à un arbre; au printemps on les transporte à Turkestan, et

[1] A la mort du khan Aboulkhaïr son épouse Papaï écrivit à Tevkélef de lui envoyer un drapeau noir « qu'elle embrasserait en l'arrosant de ses larmes, et avec lequel elle *nomadiserait;* » voulant dire que ce drapeau la suivrait partout.

on les y ensevelit près du tombeau du prophète kirghiz Khadji-Ahkmet.

Afin que la terre n'écrase pas un cadavre on a soin, en creusant la fosse, de faire à l'un des côtés une excavation dans laquelle on place le corps. D'autres fois on fait, dans le même but, un espèce de berceau qu'on place dans la fosse, puis on le recouvre avec des planches sur lesquelles on jette de la terre.

Les Kirghiz préfèrent les lieux élevés et les collines pour enterrer leurs morts. Quelques-uns font des buttes au-dessus des fosses; on y place divers monuments.

La vue d'un cimetière kirghiz est pour le voyageur un des spectacles les plus curieux : ses yeux, fatigués du vide et de l'uniformité de la steppe, s'arrêtent avec plaisir sur le frais ombrage d'un arbre, sur des pyramides en terre glaise ou en pierre, sur des tours, des murs d'enceinte, ou sur des haies élevées; là ce sont des rubans, des mouchoirs ou des crinières flottant sur des lances qui fixent son attention; plus loin, c'est le treillis qui a servi de murs à une tente, des turbans de pierre ou de bois, de simples monceaux de pierre; ici c'est le tombeau d'un cavalier fameux : on y voit une selle, une lance, un arc, des flèches; sur celui du chasseur est un aigle ou un faucon grossièrement sculpté; sur celui d'un enfant, un berceau, etc.

Au-dessus du tombeau du khan Aboulkhaïr, sur la petite rivière Oulkiak, à quatre cent soixante-dix verstes du fort d'Orsk, on a construit un édifice carré, de quatre sagènes, avec une voûte sous laquelle repose le corps entre sa lance, son sabre et ses flèches [1]. L'arbre qu'on planta sur la tombe prit bien et crut vigoureusement, et le khan fut reconnu pour un saint [2].

Le tombeau du célèbre Bie-Djan (près du terrain Tugouchkan) est de tous côtés ceint d'un mur de pierre qui a

[1] Il est des Kazaks qui enterrent avec le défunt la vaisselle qui lui a appartenu.

[2] Les arbres des tombeaux, sous le nom d'*avlia*, sont tenus pour sacrés et inviolables comme la tombe même.

plus d'une sagène de hauteur, et flanqué d'une tour en glaise à chaque angle.

A cinquante verstes (douze lieues) du fort de Oust-Ouïsk, sur la Tobol, on voit les ruines d'un édifice en pierre sur le tombeau d'un Kirghiz. On trouve de ces mêmes monuments dans beaucoup d'autres lieux.

Au reste il ne faut pas confondre ces tombeaux avec de plus anciens, que les Kirghiz nomment tombeaux nogaïs et dont nous avons parlé dans la partie géographique.

Les Kirghiz font souvent des prières en mémoire des morts, et ils observent cette cérémonie avec beaucoup d'exactitude [1]. Ces prières se font au bout de quarante jours, de cent jours et au bout de l'an. Quelques-uns, au bout de neuf ans, ajoutent une nouvelle et dernière solennité. On regarde toutefois comme les plus importantes ou les plus efficaces les prières du bout de l'an, et il est de rigueur de donner à cette occasion une fête somptueuse; c'est pourquoi, au partage des biens du mort, l'aîné des héritiers met de côté une part pour cette cérémonie; chacun des parents fait aussi, pour le même objet, un sacrifice proportionné à ses moyens connus. Si la fête ne répond pas à la fortune ou à la condition du défunt, les héritiers s'exposent aux reproches de ses mânes irrités, et se couvrent de honte aux yeux de leurs compatriotes. Ces fêtes coûtent excessivement cher aux gens riches; on invite un grand nombre d'hôtes, on écoute les prières pour le repos de l'âme, on évoque son ombre, et après avoir fait l'énumération des principaux exploits du défunt, on tue un cheval blanc, on en fait cuire la chair que l'on joint à d'autres mets préparés d'avance,

[1] La montagne sur laquelle se trouve actuellement la forteresse d'Orsk s'appelait autrefois Namas-Tag, c'est-à-dire *montagne de la prière*, nom qui lui fut donné par suite de ce qu'un khan, nommé Cheïk-Mamaï, y fut enterré et qu'on venait autrefois y réciter des prières, célébrer des jeux en son honneur. Lorsque les Russes en prirent possession, les Kirghiz y vinrent faire des incursions dans l'espoir de reconquérir un endroit si saint; mais n'ayant pas eu de succès, ils donnèrent par dépit à la forteresse d'Orsk le nom de *Iaman-Kala*, mauvaise ville. (Cette note n'existe point dans le livre original imprimé en russe.)

puis on commence à manger et à boire du koumys; ensuite, de même qu'aux repas de noces, commencent les jeux, les courses à cheval, les chants et d'autres divertissements, où ceux qui se distinguent par leur hardiesse ou par leur habileté reçoivent du maître des présents quelquefois très-considérables. Des personnes qui ont assisté aux cérémonies commémoratives faites pour Batyr-Syrym, connu dans la Petite-Horde, m'ont assuré qu'elles coûtèrent aux héritiers deux mille cinq cents brebis, deux cents chevaux, et jusqu'à cinq mille védros ou brocs de koumys; de plus quelques esclaves, quelques tentes, des cottes de maille et quantité d'autres objets furent distribués à ceux qui venaient de se distinguer le plus à la course à cheval, au tir et à la lutte. Une fête semblable, donnée en mémoire de Batyr-Khan-Ghild, de la Moyenne-Horde, coûta, dit-on, cinq mille brebis, deux cent cinquante chevaux, et le reste à l'avenant.

Les mariages, les enterrements et les prières pour les morts sont des cérémonies de la vie domestique; mais les fêtes et les divertissements, qui ne manquent jamais de les accompagner, sont des cérémonies publiques. Cette observation nous conduit à la description des fêtes.

FÊTES ET DIVERTISSEMENTS.

Nous venons de dire quels sont ceux qui donnent les fêtes et en quelle occasion; disons maintenant en quoi elles consistent.

Aussitôt que les conviés se trouvent réunis, les maîtres prient deux ou trois d'entre les plus respectables de faire les honneurs aux autres et de veiller à ce que tout se fasse sans confusion. On choisit ensuite les plus distingués pour distribuer les prix des jeux; on porte après cela dans les tentes, soigneusement nettoyées à cet effet, les différents mets préparés pour l'assemblée, et d'énormes vases de koumys[1]. Lorsque les

[1] Les parents et les amis qui sont riches, afin d'aider le maître, apportent leur propre koumys, et chassent devant eux du bétail destiné à augmenter le gala auquel ils sont invités.

convives ont réparé leurs forces, on commence les jeux, qui sont la lutte, la course à cheval, le tir de l'arc, le chant et la musique.

Si la course mérite, soit par le nombre, soit par la qualité des chevaux, que l'on y donne une attention particulière, c'est par elle que les jeux commencent. Alors les spectateurs se rassemblent autour du but de la course, près duquel sont réunies les récompenses destinées aux meilleurs chevaux; c'est là aussi que se placent les juges qui doivent distribuer les prix. Une autre partie des juges ou arbitres se placent au point de départ pour veiller à ce que les coureurs se tiennent en ligne et ne partent qu'au signal convenu. Le point de départ se choisit à vingt, vingt-cinq et trente verstes; quelquefois à quarante et cinquante du but, quelquefois même plus loin, à ce que disent quelques personnes. Pendant la première moitié d'une pareille course, les bons cavaliers (choisis de préférence parmi les jeunes garçons) retiennent leurs chevaux et ménagent leurs forces; mais pour la seconde moitié ils les lancent à bride abattue. Si le cheval s'épuise en approchant du but, le maître et ses parents et amis, qui tous vont ordinairement à cheval au-devant des coureurs, lui jettent, sans s'arrêter, un ou deux arcanes; quatre ou cinq personnes le fouettent à coups de plète (fouet), le tirent par la bride, l'excitent à force de cris et de tapage, jusqu'à ce qu'enfin ils l'aient ainsi comme traîné jusqu'au but. Malheur à celui qui, même sans intention, ou, comme cela arrive quelquefois, avec l'intention de retarder la course du cheval, se trouve sur le chemin des coureurs; l'ardeur qui les pousse, leurs cris sauvages, le bruit des chevaux, les nuages de poussière qu'ils font lever, ne leur permettent ni de voir ni d'entendre. On fatigue les meilleurs coursiers au point qu'ils tombent morts en touchant le but.

Le premier qui arrive reçoit le plus considérable d'entre les prix; le second prix est au second arrivé, et ainsi de suite. Chez les gens d'une grande fortune on donne parfois au premier jusqu'à cent chevaux ou quelques esclaves, des chameaux,

des cottes de maille, des robes, des centaines de brebis; mais le dernier n'a souvent qu'une chèvre.

Les Kirghiz ont une autre sorte de course où les hommes disputent d'adresse et d'agilité avec les femmes ou les jeunes filles. Les personnes des deux sexes qui prennent part à ce divertissement sont obligées de se séparer par couples, et chaque cavalier est tenu, quand il a atteint celle qui court avec lui, de couper le chemin de son cheval, ou du moins de toucher de la main le sein de sa partenaire. Quelque grossières de mœurs que soient les beautés kirghizes, elles ne laissent cependant prendre cette liberté qu'à ceux qui leur plaisent. Elles évitent l'attouchement d'une main qui leur déplaît au moyen de leur souplesse, de la légèreté avec laquelle elles savent se détourner, et au besoin par des coups de plète; coups dont elles proportionnent la force au degré de répugnance ou d'antipathie que leur inspire celui qui les poursuit. Il leur est facile de tenir, par ce moyen, les cavaliers à une distance respectueuse, d'autant plus qu'il n'est pas défendu à la femme de laisser des marques de sa colère, même sur la figure d'un malotru.

Le tir de l'arc occupe le second rang parmi les amusements des Kirghiz. Ceux qui savent manier cette arme tirent leurs flèches, non-seulement à pied et fixés en un endroit, mais encore à cheval et au galop, et quelquefois en se tenant debout sur la selle. Quelques-uns tirent sur des bonnets et des anneaux qu'on leur jette en l'air. Ceci rappelle les carrousels des chevaliers européens.

Les Kirghiz aiment aussi la lutte, et ils déploient beaucoup d'adresse à se saisir par la ceinture; mais ils ignorent, avons-nous dit, le pugilat.

Dans ces fêtes et réjouissances, plusieurs dizaines d'hommes s'exercent à la course [1], et quoiqu'ils aient, en général, peu d'agilité dans les jambes, il en est qui se distinguent et reçoivent des prix ainsi que les meilleurs lutteurs et tireurs

[1] Les Kirghiz luttent et courent le plus souvent à demi nus, quelquefois même entièrement nus.

d'arc. Ces prix toutefois ont peu de valeur, comparés aux prix des courses à cheval.

Les gens habiles dans la gymnastique et les possesseurs de bons chevaux peuvent venir aux fêtes sans invitation, et se faire honneur de leurs talents et de leurs coursiers.

Dans les intervalles des jeux, au lieu de se reposer, les jeunes gens chantent des chansons.

Nous dirons plus bas que presque toutes les chansons des Kirghiz sont improvisées; c'est ce qui les rend intéressantes, et varie à l'infini les plaisirs des chanteurs; ils se partagent en deux chœurs : l'un de femmes et l'autre d'hommes, ou se partagent par couples pour chanter à deux, ou bien ils chantent en solo. Les femmes, dans leurs chansons, rappellent les mérites éminents de leur sexe, et profèrent des plaintes contre les hommes. Ceux-ci se justifient, font leur propre éloge, et chantent les douceurs de l'amour. On se dit de part et d'autre des choses piquantes; on se fait souvent des réparties spirituelles, que les auditeurs relèvent à l'instant avec éloges.

Pendant l'hiver les jeunes Kirghiz des deux sexes se divertissent encore d'une autre manière. Me trouvant, au mois de décembre 1820, à une fête chez un des sultans qui campaient alors sur les lacs Kara-Koul, j'eus occasion de voir le jeu que voici : les joueurs des deux sexes s'assirent d'abord en rond; puis le maître apporta un petit os de mouton, et l'ayant mis sur les genoux de l'une des jeunes filles, il proposa au plus dégagé d'entre les hommes d'ouvrir le jeu; celui-ci se leva aussitôt, croisa ses mains par derrière, approcha de la fille qui tenait l'osselet, et il commença à vouloir, avec les dents, en se penchant, saisir l'os. D'autres en firent autant après lui : on combla d'éloges accompagnés de cris joyeux ceux qui réussirent; quant aux autres, ils reçurent de la jeune fille quelques légers coups de fouet pour prix de leur maladresse.

Lorsque tous les jeunes gens qui se trouvaient dans le cercle eurent ainsi tour à tour essayé leur souplesse, on commença un autre jeu. Un des jeunes gens prit l'os entre ses

dents, et chaque fille approcha pour essayer de le prendre aussi avec les dents, avant qu'il eût le temps de fermer les lèvres au moment où elle pourrait le saisir. Les plus agiles s'en tiraient assez adroitement; celles qui manquaient leur coup devaient embrasser le garçon.

A d'autres fêtes on voit encore des divertissements d'un autre genre. Par exemple, les hommes distingués par leur force arrachent les pieds à un mouton vivant, ou ils jettent des pièces de monnaie dans un vase plein de koumys, et ceux qui veulent les avoir doivent les y prendre avec la bouche, etc. Beaucoup de Kirghiz prennent plaisir à contempler les exploits de certains mangeurs fameux, qui viennent aux fêtes pour jouir doublement de leur gloire, en engloutissant des quantités incroyables de viande et de koumys.

Enfin on invite aux fêtes des musiciens connus pour l'excellence de leur jeu sur le kobys, sur la tchibysga ou sur la balalaïka [1].

POLITESSE.

Le genre d'accueil et les politesses que se font les Kirghiz-Kaïssaks se déterminent d'après la renommée, la fortune de l'individu reçu, ou le degré d'affection qu'on a pour lui.

Un homme du commun ne peut approcher du khan ou d'un sultan élevé en puissance qu'en croisant les mains sur la poitrine et en saluant profondément; si celui qu'il approche avec tant de respect veut lui donner quelque marque d'une faveur particulière, il lui tend la main que l'inférieur presse dans les deux siennes en mettant un genou à terre. Un homme de moyenne condition aborde son supérieur en le saluant, mais sans croiser les mains. Pour les khans, ou quelques

[1] Il a été question ici de la course et nullement de la danse; il y a apparence que les Kirghiz, avec leurs jambes cambrées, n'ont aucune inclination à danser. Les jeunes filles aussi doivent avoir les jambes courbées par l'exercice du cheval; et, d'ailleurs, en quel pays les jeunes filles trouveraient-elles du plaisir à la danse, si les garçons du pays ne font aucun cas de cet amusement?

autres chefs puissants, quand ils veulent répondre aux politesses d'un homme du commun, ils leur mettent la main sur l'épaule; il serre la main de celui pour qui il a de la considération et embrasse ses amis. Si un Kirghiz rencontre sur son chemin un homme d'un rang distingué, il descend de cheval et serre de ses deux mains une des siennes; s'il rencontre le khan il s'arrête et attend qu'il soit passé; il incline la tête en se pressant des deux mains la poitrine et dit à haute voix: Alla-iar! (Dieu te conserve!) [1].

Les gens de condition égale, mais non liés d'amitié intime, se serrent une main; mais les amis se donnent l'un à l'autre les deux mains; ensuite ils les étendent à droite et puis à gauche, ou bien, d'abord à gauche et puis à droite, appuyant en même temps poitrine contre poitrine. Ces mouvements sont, dans les hordes, ce que sont, chez nous, les embrassades et les accolades.

Les femmes sont aussi tenues d'observer, quand elles se rencontrent, les usages qui les concernent. Les femmes de conditions égales se saluent simplement, sans étendre les mains et sans aucune embrassade; mais lorsqu'elles sont en présence de la femme du khan ou de quelque sultane distinguée, elles doivent baisser les yeux et se frotter légèrement la joue d'une main en s'inclinant; une jeune femme doit mettre un genou en terre en présence des parents âgés.

Le bas peuple refuse les signes extérieurs de respect aux sultans sans pouvoir et aux chefs peu influents, tandis qu'il est on ne peut plus exact, sous ce rapport, devant ceux qui sont redoutables.

Lorsqu'un chef de tribu est aimé ou respecté, tous viennent lui demander des conseils. On prend de lui des instructions, soit en partant pour une baranta, soit pour quelque expédition. Dans ce dernier cas on récite des prières; on se jure d'être bien d'accord, et on tue un cheval ou tout autre animal

[1] Ce mot, qui se trouvait dans le manuscrit russe, est supprimé dans la feuille imprimée du livre original qui est sur le point de paraître à Pétersbourg.

blanc. S'il n'y en a pas de blanc, on en choisit du moins un qui ait une tache blanche remarquable et particulièrement au front, et on le mange après l'avoir offert en sacrifice.

ÉLECTION D'UN KHAN.

La cérémonie la plus curieuse et la plus importante dans les hordes des Kirghiz-Kazaks est l'élection d'un khan. Nous allons décrire cette solennité avec quelque détail.

Aussitôt que le peuple commence à se trouver rassemblé au lieu désigné on forme de petits cercles; on ouvre des conférences particulières afin de s'entendre sur le choix du chef et de ceux qui doivent représenter chaque troupe dans le conseil suprême des principaux de la nation.

Lorsque ceux qui doivent procéder à l'élection sont enfin arrivés en nombre suffisant, on fixe le moment de l'assemblée générale; puis on étend des tapis et des feutres sur lesquels les sultans, les anciens, les beys et les chefs de tribus s'assoient dans l'ordre de la distinction et de la puissance; le peuple se tient debout derrière eux. La séance est, comme toujours et comme partout, tranquille au commencement, tumultueuse à la fin. Elle est ouverte par ceux que leur âge ou leur expérience rend les plus vénérables, puis les plus hardis parleurs animent la discussion, les plus puissants donnent l'impulsion aux débats, et enfin tous, confusément, entament des disputes qui durent de un à trois et à quatre jours. Enfin lorsque le khan est choisi, quelques sultans des plus distingués, accompagnés de quelques anciens, vont lui annoncer sa nomination; puis ils le font mettre sur une pièce de feutre blanc, des plus fins, et après l'avoir élevé au-dessus de leurs têtes ils le déposent à terre. Alors tout le peuple vient précipitamment les remplacer; des bras vigoureux élèvent une seconde fois le nouveau chef et le balancent quelque temps au milieu des acclamations de toute l'assemblée. Enfin on met en pièces le feutre qui a servi de trône ou de pavois, et quelquefois on déchire l'habit même du khan, et chacun s'efforce d'en emporter

quelque lambeau comme un souvenir de ce qu'ils ont contribué à l'élection. Cette cérémonie est un reste des usages du temps de Tchinghis. Plan-Carpin dit qu'en sa présence Kaïouk [1], montant sur le trône de Tchinghis, son aïeul, fut placé sur un feutre et élevé en l'air par les principaux chefs mongols. Gaïton écrit [2] que Tchinghis lui-même fut balancé de cette même manière lorsqu'il fut élu khan. Petit-de-la-Croix répète la même assertion [3].

La reconnaissance du nouveau khan, à raison de la dignité qu'on lui a conférée, éclate alors par une fête qu'il donne à tout le peuple présent, et il n'épargne, en cette occasion, ni chevaux, ni moutons, ni koumys.

Voulant donner à la dignité des khans une plus haute importance aux yeux des Asiatiques ignorants, le gouvernement russe s'est fait une loi d'accompagner leur confirmation de magnificences et de diverses cérémonies. Cet usage s'observe fidèlement depuis l'élection du khan Nourali. Nous allons donner, pour ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de ces détails, la description des cérémonies qui furent faites en 1812, lorsque Chirghazy, fils d'Aïtchouvak, et sultan de la Petite-Horde, fut élu khan, près d'Orenbourg.

A la nouvelle de la confirmation de son élection par la

[1] *Voyage de Plan-Carpin en Tartarie, en* 1246 *et* 1247, chap. IX, édition de Bergeron. Dans cette édition, au lieu de *Kaïouk* (Cayuk), il est imprimé *Cuyné.* Cette faute vient sans contredit de l'imprimeur. Il est facile à concevoir qu'un homme tout à fait étranger à l'histoire des descendants de Tchinghis ait été fourvoyé par la ressemblances des lettres, et ait lu *Cuyné* ou *Cuyuc;* mais il n'est pas possible que Plan-Carpin ait ainsi estropié le nom de ce prince.

[2] *Histoire des pays orientaux*, ch. XIV.

[3] Dans l'Histoire du grand Genghizcan, imprimée à Paris en 1710, page 78, il est dit : « Sa harangue finie, on le fit mettre sur un feutre *noir* (?) qu'on avait étendu sur la terre, et la personne qui était chargée de porter la parole lui annonça hautement la volonté des peuples Mogols. Il lui remontra que, quelque pouvoir qu'il eût, il le tiendrait du ciel; que Dieu ne manquerait pas de bénir ses desseins s'il gouvernait ses sujets avec justice; et qu'au contraire il le rendrait misérable, s'il abusait de sa puissance; ce que lui marquait le feutre sur lequel il était assis. Après cette remontrance sept çans le relevèrent d'un air de cérémonie et le portèrent sur le trône qui avait été préparé au milieu de l'assemblée. »

Russie, le gouverneur militaire, prince Volkonsky, fixa un jour pour son installation, et fit savoir au khan lui-même, ainsi qu'aux principaux sultans, aux chefs de tribus et aux anciens, qu'ils eussent à se rendre le 23 août, avec le peuple, sur la rive gauche de l'Oural.

Le 22 un officier supérieur, escorté de quelques officiers subalternes et d'interprètes, fut envoyé dans la steppe pour déclarer au khan qui s'approchait de la frontière, que la cérémonie aurait lieu le lendemain.

Le 23 donc, à sept heures du matin, trois salves de l'artillerie de la forteresse annoncèrent le commencement de la solennité. A huit heures un officier supérieur, avec deux officiers subalternes et une escorte, vint dire à Chirghazy que les préparatifs étaient terminés, et qu'on le priait de se rendre au lieu où la cérémonie devait se faire.

Préalablement on lui avait envoyé deux calèches et un carrosse. C'est dans ce dernier équipage que le khan prit place avec un sultan, l'officier supérieur qu'on lui avait député, et l'interprète. Les sultans les plus distingués se plaçèrent dans les calèches avec des personnes de la suite. Deux officiers et quatre sous-officiers à cheval précédaient la voiture que suivaient cinq Kosaks; des troupes de Kirghiz à cheval suivaient les autres équipages.

Au moment où le khan quitta sa tente, le gouverneur militaire d'Orenbourg sortit de la forteresse à un signal donné.

A l'arrivée respective du khan et du gouverneur au lieu même destiné à la cérémonie, les troupes qui étaient sous les armes rendirent les honneurs militaires; on battit le tambour, et la musique commença à jouer.

Voici l'état des troupes qui s'y trouvèrent : deux cents Kosaks d'Orenbourg, un régiment de Teptianis, trois cents Bachkirs, un régiment d'infanterie de garnison, et une compagnie d'artillerie.

Aussitôt arrivé, le gouverneur militaire monta avec le khan

sur une éminence préparée à cet effet, déclara à tout le peuple assemblé la volonté suprême de sa majesté impériale pour la confirmation de Chirghazy dans le titre de khan, et fit lire la lettre patente impériale en langue russe et en langue tatare.

Ensuite le khan se plaça à genoux sur un tapis et prêta, sur le Koran, serment de fidélité à la Russie, en répétant les paroles que lui disait le doyen du clergé musulman, selon la forme prescrite. Enfin il baisa le Koran, et s'étant levé, il apposa son cachet au serment, au lieu de signature.

Cela terminé il fut tiré vingt et une salves de canon de douze pièces placées en batterie, et onze salves de six des pièces de la forteresse; cette canonnade fut suivie d'un feu roulant de mousqueterie; les tambours se firent entendre de nouveau, et la musique succéda au roulement du tambour. Pendant ce temps on revêtit le khan d'une pelisse de zibeline, recouverte d'un riche brocart, d'un magnifique bonnet, et d'un sabre d'or sur lequel était gravé son nom: le tout envoyé de la cour même. Le bonnet lui fut mis par un général-major, la pelisse par un colonel et le sabre par un lieutenant-colonel. Enfin le gouverneur militaire lui remit la lettre impériale qui confirmait son élection, et le khan, après l'avoir baisée, l'éleva au-dessus de sa tête.

Alors tout le monde se dispersa; mais à quatre heures après midi on envoya de nouveau le carrosse et les calèches au khan, avec invitation à venir dîner, lui et toute sa suite. Au moment de son entrée dans les appartements, la musique joua; à table, après la santé de la famille impériale, on porta la sienne au bruit du canon; après le dîner, il y eut bal.

Le lendemain on régala les Kirghiz dans les steppes sans cérémonie; le surlendemain il leur fut donné encore dans la steppe un dîner d'adieu, et on leur distribua beaucoup de présents.

CHAPITRE XIII.

CIVILISATION.

Rien de plus facile que de se former une idée juste de l'état des lumières d'un peuple dont les mœurs, la religion et jusqu'au genre de vie s'opposent à tout accès de la civilisation; mais cette idée vague ne peut satisfaire l'observateur attentif qui veut étudier l'ignorance même d'une nation à demi-sauvage avec cet intérêt de curiosité qu'il porte au progrès des sciences et des arts des pays civilisés. Nous croyons, en conséquence, devoir présenter ici un tableau détaillé de l'état des Kirghiz sous le rapport intellectuel.

La langue des Kirghiz-Kazaks est un dialecte turc corrompu, dans lequel entrent beaucoup de mots inintelligibles, non-seulement pour un turc de Constantinople, mais même pour le Tatare de Cazan et celui d'Orenbourg. Là où les Turcs écrivent *cha* ou *chi*, les Kirghiz mettent *s*; les diphtongues *ia*, *ie*, *ii*, *iou*, sont changées en *dja*, *dje*, *dji*, etc. L'*i* est prononcé d'un son très-dur comme l'**ы** des Russes; le *gh* est presque toujours remplacé par *kh* ou le ق arabe; les voyelles *a* et *e*, pour la plupart, sont prononcées indistinctement, en sorte que la personne qui ne comprend pas le sens des mots que le Kirghiz emploie ne saurait dire laquelle des deux voyelles elle entend prononcer.

Un Kirghiz qui comprend le Koran, et conséquemment sait l'Arabe, est un prodige de science à la steppe; celui qui sait lire et écrire sa propre langue, c'est-à-dire le tatar, passe pour un savant homme. Ainsi l'écriture est en général un luxe chez ce peuple[1].

[1] Catherine la Grande, désirant répandre quelques lumières parmi les Kirghiz-Kazaks, ordonna, en 1782 et dans les années suivantes, de bâtir pour eux, sur les

Les khans et les sultans ne se distinguent pas tous à cet égard de leurs sujets; mais ils ont des secrétaires ou des mollahs, qui sont chargés de lire les papiers qu'ils reçoivent des autorités russes et d'en rédiger les réponses. Les chefs de hordes et de tribus ne font qu'apposer sur leurs lettres, des cachets portant leur chiffre. Le même cachet, apposé à un papier blanc, sert de blanc-seing ou lettre de confiance; les paroles sont reçues et écoutées comme une missive écrite.

Les gens du commun n'ayant point de cachets emploient des tamghas ou marques particulières à chaque tribu, et qui remplacent les signatures et les écussons des Européens, tant pour les lettres que pour marquer les bestiaux ou toute autre espèce de propriété [1].

Malgré l'ignorance et la grossièreté des mœurs des Kirghiz, nous trouvons toutefois parmi eux des germes de musique et de poésie.

Moïse, David, Homère, Polybe, Platon, Aristote affirment que ces arts existaient à une époque où le monde était encore au berceau; les voyageurs les plus modernes les ont retrouvés chez le plus grand nombre des demi-sauvages; les Kirghiz,

frontières, des écoles et des mosquées; d'entretenir les étudiants aux frais de la couronne; de concéder à leurs pères des privilèges; de leur donner des lettres d'éloge, des présents, etc. Sa volonté fut exécutée : les édifices furent élevés; mais ils restèrent toujours vides et finirent par tomber en ruines; les efforts des missionnaires écossais, domiciliés dans quelques villes frontières de la Russie, et qui ont cherché en 1822 à inculquer aux Kirghiz les principes de la religion chrétienne, ont été tout aussi infructueux. Depuis mon départ d'Orenbourg, il a été ouvert dans cette ville une école où il se trouve enfin, dit-on, de jeunes Kirghiz-Kazaks, qui font même des progrès dans leurs études. Ceci est une nouvelle vraiment consolante.

[1] Les Kirghiz ont emprunté les *tamghas* aux Mongols qui en ont répandu l'usage dans l'Asie centrale jusqu'aux Indes; car, chez les Indiens, le mot *tamgha* a le même sens que chez les Kirghiz. M. Abel Rémusat, dans ses Recherches sur les langues tartares, tome I[er], page 233, dit qu'on trouve dans la langue vulgaire de l'Hindostan un certain nombre de mots d'origine mongole, tels que *darouga*, chef; *tamga*, marque distinctive, etc. M. Langlès ayant trouvé le mot *tamgha* dans la traduction persane des Instituts politiques et militaires de Tamerlan, l'a traduit par les mots de *brevet d'officier*.

qui à tant d'égards se rapprochent de ces derniers, sont une nouvelle preuve que l'homme naît musicien et poëte.

Sans doute leur poésie n'est pas une science, et ils ne composent pas en vers d'après des poétiques, mais nous pensons que tout lecteur éclairé ne leur refusera point l'intelligence de la poésie, quand il réfléchira que, comme les plus anciens peuples du monde, ils ont des chansons dans lesquelles ils célèbrent de verve les exploits de leurs héros, les beautés de la nature, les douceurs de l'amour.

Les paroles de ces chansons, loin d'être communément apprises par cœur, ne passent jamais, sans varier, d'un Kirghiz à un autre; chacun les recompose soi-même; car tout Kirghiz est improvisateur, et rend à sa manière les événements, les pensées et les sentiments, en y mêlant l'actualité des impressions produites par les objets qui se trouvent sous ses yeux à l'heure même où il chante.

On peut facilement s'imaginer que de semblables impromptu sont la plupart du temps dépourvus de sens, surtout quant aux comparaisons dont, comme on sait, les Orientaux sont très-prodigues; cependant on trouve de ces essais qui ne sont pas sans mérite; quelques chansons même offrent une certaine mesure harmonieuse dans l'arrangement des mots, et se distinguent par la rime.

Voici, à part la mélodie et la rime, la traduction du fond des pensées de deux chansons kirghizes, dont l'une renferme, selon nous, des idées tout à fait originales et belles dans leur genre; l'autre, comme on le verra, n'est qu'un ramassis de propos, d'exclamations et de comparaisons décousues et baroques; mais il est bon de voir aussi un échantillon en ce genre.

I.

Vois-tu cette neige?
Le corps de ma bien-aimée est plus blanc.
Vois-tu le sang qui découle de cet agneau égorgé?
Ses joues sont plus vermeilles.

Vois-tu ce tronc d'arbre brûlé ?
Ses cheveux sont plus noirs.
Sais-tu avec quoi écrivent les mollahs de notre khan ?
Ses sourcils sont bien plus noirs que leur encre.
Vois-tu ces charbons enflammés ?
Ses yeux brillent d'un éclat plus vif encore.

II.

Sourcils noirs non fardés
Vous m'avez attaché à vous ;
Je t'aime fidèlement
Et tu me repousses loin de toi.

Donne, donne de l'avoine à mon cheval
Si tu ne veux rester à pied sur le chemin.
Donne une pièce de bétail pour la fille,
Et elle sera à toi pour toujours.

Je suis devenu ardemment amoureux de toi,
Permets-moi de venir te caresser.
Tu es trop jeune (*bis*) pour les caresses,
Que le cheval te tombe sur le cou.

Le faucon s'est jeté sur les canards,
Sur un troupeau, sur un grand troupeau ;
Et moi je suis tout malade,
Je ne songe pas à manger.

Il y a de l'eau devant la porte,
Le pan de mon habit s'est mouillé.
Il y a dans cet aoul deux filles,
Toutes deux sont devenues amoureuses de moi.

Il y a là-bas un pin élevé,
Le brouillard est tombé dessus.
Hier elle ne m'a pas laissé entrer chez elle ;
Un jour elle viendra elle-même me caresser.

Les chants des Kirghiz sont quelquefois accompagnés de musique, et quelquefois on en forme des duos, des trios et des quatuors, où les musiciens de profession ou les amateurs chantent à tour de rôle, chacun un, deux ou plusieurs couplets.

Le sujet de ces concerts est ordinairement, ou le récit de quelque événement remarquable, ou une rivalité d'amour entre les jeunes gens, ou des louanges à quelque hôte distingué auquel on veut faire honneur ou marquer de l'amitié [1].

Le poëme épique est remplacé chez les Kirghiz par des contes remplis de prodiges, d'enchantements et de combats ou de meurtres. Leurs héros, comme les chevaliers européens du XIIe et du XIIIe siècle, parcourent le pays, cherchant des aventures; ils combattent les enchanteurs, attaquent les batyrs ou bohatyrs (héros) et les plus fameux cavaliers. Ils forment des liaisons avec les femmes et les filles de leurs ennemis, délivrent les infortunées victimes de la tyrannie de leurs geôliers, reçoivent de ces dames des talismans, célèbrent leurs charmes dans des chansons, pillent et détruisent pour elles les aouls, les enlèvent elles-mêmes, et enfin les amènent chez eux pour leur donner la quatrième ou cinquième place dans leur cœur, déjà occupé par l'amour endormi ou non de trois ou quatre premières épouses.

La seule idée d'une pareille récompense de sa foi, dans un héros, troublerait, révolterait le cœur d'une Européenne; mais une Kirghize, née et élevée pour l'esclavage, reçoit ce prix, sinon avec calme et en rendant des grâces, du moins sans aucun étonnement ni révolte.

Les narrateurs éloquents savent embellir leurs récits par des comparaisons ingénieuses et des expressions poétiques, par la figure de l'onomatopée; puis, en imitant de la voix les chants et les cris de divers animaux, ils complètent leurs descriptions par des gestes, des mouvements de la face, et entrant dans la position de leurs héros, ils prennent la part la plus vive à tous ses intérêts.

Ces récits et ces chansons, quelque bizarres qu'ils soient,

[1] Mungo-Park a observé le même usage chez les Nègres de l'Afrique. La chanson dans laquelle les Négresses des environs de la ville de Sego lui ont exprimé leur compassion à ses souffrances est absolument du même genre que les chansons des Kirghiz.

servent à démontrer que le peuple dont nous parlons est très-susceptible de l'enthousiasme poétique, dont la source est une imagination ardente.

La mélodie, ou plutôt les airs de leurs chansons sont moins sujets à varier que ne le sont les paroles : en effet ils sont presque partout les mêmes, simples, monotones, tristes et fatigants pour l'oreille, comme on peut le voir dans les notes de musique ci-jointes.

Les principaux instruments de musique chez les Kirghiz-Kaïssaks sont le kobyz et la tchibyzga. Le kobyz est une espèce de violon, mais ouvert à la partie antérieure et concave à l'intérieur, avec un manche au bas duquel est la planchette des chevilles d'où se tendent les cordes, qui sont très-grosses, et se composent de crins de cheval. On en met ordinairement trois, et au moyen d'un archet court on joue de cet instrument comme du violoncelle en le mettant entre les genoux.

Les sons du kobyz ne sont ni délicats, ni purs; cependant nous avons eu occasion d'entendre un Kirghiz imiter sur trois cordes, d'une manière fort naturelle, le chant de plusieurs oiseaux.

La tchibyzga est une flûte faite communément de roseau, et quelquefois de bois, de la longueur de un et demi ou deux pieds, avec trois ou quatre ouvertures à l'extrémité, sans languette extérieure ni séparation dans l'intérieur. Jouer de cet instrument c'est chanter du fond du gosier; et d'après cela, chacun se figure aisément que la grossièreté de ses sons le rend encore plus désagréable que le kobyz.

Quelques Kirghiz ont en outre des balalaïkas, instruments si communs dans les provinces russes, et une autre espèce de kobyz, qu'ils ont également empruntée aux Russes, et qui est connue en Europe sous le nom de guimbarde, de harpe juive, etc.

Les Grecs trouvaient la musique indispensable pour adoucir les mœurs; les Kirghiz-Kazaks l'emploient à répandre la superstition et à traiter les malades. Nous avons dit comment

cela se pratique en parlant des sciences tragi-comiques des bakses ou baxes, lesquels remplissent les fonctions de devins et de médecins. Au reste les cérémonies superstitieuses ne sont pas toute la science médicale des Kirghiz; ils emploient beaucoup de remèdes salutaires, que nous croyons devoir citer à nos lecteurs.

Médecine. Ils se servent contre le mal de poitrine d'une tisane faite de racine de rosier sauvage avec du miel et du beurre. Ils guérissent la gale et quelques autres maladies cutanées en se baignant dans les lacs salés. Ils adoucissent les douleurs dans les os en frottant le malade avec le suc qui découle de la fiente des brebis, ramassée en automne et chauffée à la vapeur, ou en couvrant la partie malade de cette même fiente brûlée. Ils dissipent les enflures par des cataplasmes de différentes herbes. Ils guérissent les douleurs des pieds par des fumigations de cinabre brûlé sur du charbon en braise. Ils traitent les engelures et les blessures en plaçant le membre malade dans les entrailles fumantes d'une brebis, que l'on tue à cet effet.

Ils appliquent sur chair et font boire de la limaille de cuivre et une certaine pierre mise en poudre aux personnes qui ont des os cassés.

La salsepareille est remplacée chez eux pour tous les usages qu'on en fait par une plante nommée chiraz, et qui paraît en avoir toutes les vertus.

Le fiel d'ours tient lieu d'infusion de cantharides pour restaurer les forces épuisées; on s'en sert aussi pour frotter l'épine dorsale.

Quelquefois on enveloppe les malades dans des peaux de bêtes fraîchement écorchées [1]; dans d'autres cas on leur fait avaler du cinabre, du sang de brebis, du suif fondu, etc.

[1] M. Eversmann, qui est un fort habile médecin, dit qu'il est en Europe bien des cas de maladie où l'on emploierait ce genre de cure avec succès, peu importe l'espèce d'animal écorché vif; mais il répugne même de songer à cet horrible moyen, lorsqu'il en est tant d'autres pour procurer à un malade une transpiration

Les personnes atteintes de la fièvre blanche, et celles qui ont été mordues par quelque chien enragé, sont traitées au moyen d'une boisson composée d'eau et d'une poudre produite par les pieds séchés et pilés d'un oiseau nommé *tilégous*.

Il n'est pas besoin d'expliquer que toutes ces connaissances des Kirghiz en médecine ne sont le fruit que de découvertes dues au hasard et à l'impulsion naturelle de l'homme cherchant les moyens de conserver l'existence des siens; et à défaut de théorie, la tradition orale est là qui transmet leur médecine de génération en génération.

Astronomie. Passons maintenant aux faibles connaissances astronomiques des Kirghiz. On sait que de tout temps le pasteur passe sa vie en plein air, abrite sa tête contre l'ardeur du jour à l'ombre que projettent un tertre, un rocher; se tient assis oisif à l'entrée d'une grotte, et de là jouit presque à chaque heure du majestueux spectacle d'une belle journée et d'une nuit sereine; n'ayant d'autre moyen de mesurer le cours du temps qu'en observant celui du soleil, de la lune et des étoiles, ni d'autre occupation que de les examiner, il étudie la voûte céleste, sans même s'être proposé cette étude, et il parvient à se familiariser avec les astres qui étincellent au-dessus de lui, à connaître le temps de leur lever et de leur coucher, leurs distances respectives, etc.

Ce fut ainsi que les Chaldéens posèrent jadis les bases de la science; et c'est ainsi que les Kirghiz ont acquis aussi quelques connaissances qu'il faut bien nommer astronomiques, toutes bornées qu'elles sont, toutes défigurées même par la superstition.

Les astronomes kirghiz, semblables en cela aux astrologues des anciens peuples, ont employé leurs connaissances à tromper leurs compatriotes; ayant peuplé le ciel de bons et de mauvais esprits, ils se sont établis comme médiateurs entre ces habitants des régions supérieures et leurs crédules clients; ils

prompte et abondante, effet principal de l'application de ces peaux chaudes et saignantes dans lesquelles on coud le malade pour des vingt-quatre heures.

se sont mis à lire dans les étoiles l'avenir et le passé; ils ont soumis à leur influence tous les êtres vivants de la terre et tous les jours de l'année; ils s'en sont servis pour intimider, pour effrayer, ainsi que pour consoler et faire espérer; en un mot ils leur ont donné toutes les propriétés qui, frappant les esprits faibles, tournent toujours à l'avantage des fourbes.

Malgré la multitude des idées absurdes et superstitieuses, elles n'ont pas tout à fait obscurci les premières vérités astronomiques qui percent encore à travers ce déluge de fables, et qui portent l'empreinte de la simplicité naturelle et du genre de vie pastorale de leurs premiers auteurs.

L'étoile polaire, d'après le peu d'apparence de son mouvement et sa position au pôle septentrional, occupe chez les Kirghiz la première place dans le ciel, et ils la nomment Témir-Kazyk, c'est-à-dire le pieu de fer. C'est d'après elle qu'ils dirigent leur route dans leurs voyages de nuit; qu'ils reconnaissent les contrées du monde; et c'est vers elle qu'ils se tournent dès qu'ils croient avoir perdu leur chemin[1].

Ils donnent à Vénus le nom d'étoile du berger (Tchouban-Djouldouss), parce qu'elle se lève le soir quand on ramène les bestiaux des champs, ou le matin quand on les mène au pâturage.

Sans séparer les étoiles de la Grande-Ourse (Djidy-Karaktchi), les Kirghiz-Kazaks prétendent que cette constellation est composée de sept loups qui poursuivent deux chevaux; savoir: Ak-Bouzat, le hongre blanc, et Kouk-Bouzat, le hongre gris. Dès que les loups les auront atteints, ils les mangeront, et c'est alors que le monde doit s'écrouler.

Ils donnent aux Pleïades le nom de Mouton sauvage (Arkar ou Ourkar), et comme cet animal céleste reste invisible pendant quelque temps, ils s'imaginent qu'il descend alors sur la

[1] Herberstein, dans ses *Commentarii rerum Moscoviticarum*, édition de Bâle, 1571, page 89, dit, en parlant des Tatars : « Stellarum, imprimis vero poli arctici, quem ipsi sua lingua *selesnikoll*, hoc est ferreum clavum, vocant, aspectu cursum suum dirigere solent. »

terre pour en faire sortir l'herbe nécessaire à la nourriture des moutons et des brebis terrestres.

La constellation de la Vierge porte le nom de Suyoun-Bula; les Gémeaux, celui de Djaouza-Berudji, etc.

La voie Lactée est nommée le Chemin des oiseaux, parce qu'on est persuadé que c'est vers ce point que se dirigent les oiseaux de passage dans leurs migrations du nord au sud et du sud au nord.

Connaissant la position et le cours de la plupart des corps célestes, le Kirghiz parcourt hardiment, durant la nuit, ces immenses steppes, où il n'y a ni routes ni sentiers; et non-seulement il arrive sans se tromper au lieu de sa destination, mais il est capable de déterminer à chaque pas la mesure du temps écoulé depuis le commencement de la nuit, et le lieu où il se trouvera à l'aube du jour. De même, en fixant un regard sur le soleil, il dit le temps qui s'est écoulé depuis son lever, et celui qui reste à parcourir pour qu'on soit à l'heure du coucher.

C'est d'après ces observations qu'il règle l'emploi de sa journée, ses moments de repos, ses voyages, le temps du départ, ses entrevues, etc. En un mot il se règle, pour la distribution de son temps, sur le ciel, comme un Européen sur sa montre.

Les Kirghiz connaissent aussi la météorologie. Plusieurs d'entre eux, surtout les vieillards qui ont observé pendant des dizaines d'années les variations de l'atmosphère, prédisent le chaud, le froid, la neige, les sécheresses et le commencement de chaque saison.

D'après les changements de temps pendant l'été ils prétendent connaître d'avance l'état de l'atmosphère aux époques correspondantes de l'hiver; par le même principe ils jugent du printemps d'après l'automne, etc.

Leurs prédictions à cet égard méritent tout autant de confiance que nos calendriers météorologiques.

L'année des Kirghiz-Kazaks, comme celle des autres maho-

métans, commence au mois de mars; son premier jour est nommé naouroz, et les mois portent les noms des signes du zodiaque.

Cette division du temps a été introduite chez les Kirghiz avec l'islamisme, et c'est pourquoi elle n'est pas encore bien connue de tout le peuple; il y a beaucoup d'individus qui ne connaissent d'autre division de l'année que celle de la nature, c'est-à-dire en quatre saisons, sans distinction de mois.

Quelques-uns donnent aux mois d'autres dénominations; les voici : c'est mars qui commence, kakoss, mamyr, mamraï, ariaï, tchildaï, sunboulia, sara-iatamyz, karatcha-kaouz, djutti-tchaskan, kantor, djuchtounaï et byrdyny, qui bien entendu est février.

Ils ont emprunté aux Persans la composition de la semaine, qu'ils commencent, conformément au Koran, le samedi. Les jours conservent les noms persans :

Sembé (au lieu de chembé), samedi; puis djeksembé, du-sembé, siçembé, siarsembé, biiçembé, et djouma, qui est notre vendredi, mais qui est leur jour du Seigneur, et qu'ils chôment, comme nous le dimanche.

L'ère de l'hégire, ou de la fuite de Mahomet, n'est connue dans les hordes kirghizes que des savants et des mollahs : les autres n'en ont pas même ouï parler; mais ils comptent communément par jubilés mongols contenant douze années, dont chacune porte le nom d'un animal [1]. Voici l'ordre de ces années :

1re	Année	de la souris,	7e	Année	du cheval,
2e	—	de la vache,	8e	—	du mouton,
3e	—	du léopard,	9e	—	du singe,
4e	—	du lièvre,	10e	—	de la poule,
5e	—	du crocodile,	11e	—	du chien,
6e	—	du serpent,	12e	—	du cochon.

[1] Cette division est en usage aujourd'hui dans une grande partie de l'Asie : les uns la nomment mongole, d'autres ouïgour, turque, etc. D'après son ancien-

Après cette dernière, revient celle de la souris, puis celle du léopard, etc.

Partant de cette combinaison reçue, un Kirghiz dira : Tel événement a eu lieu il y a trois années de poule, c'est-à-dire trente-six ans; ou quatre années de mouton, c'est-à-dire cinquante ans; ou deux années de vache et sept communes, c'est-à-dire trente et un ans, et ainsi de suite.

Ne connaissant d'autre commerce que le commerce d'échange, les Kirghiz n'ont ni monnaies, ni poids, ni mesures, comme les autres peuples.

Les brebis et les moutons leur tiennent lieu, en quelque sorte, de nos monnaies, et c'est par le nombre de ces animaux qu'ils déterminent la valeur de la plupart des objets.

Ce qu'il faudrait peser pour d'autres gens, il faut le leur présenter en bloc, et ils jugent d'un coup d'œil s'ils trouveront ou non leur compte à l'échange.

L'espace ou les distances sont mesurées dans les steppes par le temps, par la vue et l'ouïe. Quand on veut parler d'une grande étendue, on dit combien de jours, ou quelle partie d'un jour il faut pour la franchir à cheval ou à dos de chameau. Pour déterminer la distance d'un lieu rapproché on prend pour mesure le maximum de l'espace auquel on peut entendre le cri d'un homme[1], ou de celui auquel la vue peut se porter.

neté, on peut supposer qu'elle remonte aux temps fabuleux de l'histoire mongole; mais quand et par qui a-t-elle été imaginée, c'est ce que personne ne sait. Petit-de-la-Croix, dans la préface de sa traduction de l'Histoire de Tamerlan par Cherefeddin, dit qu'Ouloug-Beg, petit-fils de Tamerlan, astronome célèbre dans l'Orient, parle de cette ère, mais avoue son ignorance quant à son origine. M. Abel Rémusat (*Recherches sur les langues tartares*, tome Ier, page 300) lui donne positivement le nom de cycle des Kirgiz, et suppose que ce peuple l'a imaginé à l'imitation du cycle duodénaire des anciens Chinois. Respectant l'autorité d'un savant aussi connu que M. Abel Rémusat, nous ajouterons seulement à ce qu'il en a dit, que les *Kirgis* dont il fait mention ne sont pas les Kaïssaks ou Kazaks; car, comme nous l'avons dit, ce nom leur est étranger. Les nations asiatiques n'appellent point Kirgis le peuple des Kaïssaks, et ils se nomment eux-mêmes le peuple des Kaïssaks. Les Kirgiz donc qui ont inventé le cycle ci-dessus mentionné doivent être les Kara-Kirghiz, les Prouths actuels, les Kirghiz-Sauvages ou Noirs,

[1] Cette distance est nommée tchakrym par les Kirghiz.

Ayant dit ailleurs que les Kirghiz sont doués d'une vue extraordinairement perçante, nous ferons observer ici que fort souvent trois ou quatre espaces déterminés de cette manière font une bonne journée de voyage pour un cavalier.

Ceux qui ne se sont pas encore familiarisés avec la manière de compter par heures divisent la journée, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, en quatre parties égales.

CHAPITRE XIV.

FORME DE GOUVERNEMENT.

Si les bons citoyens, sages, modérés, vertueux, soumis aux lois et aux autorités, sont rares, même chez les peuples les plus civilisés, dans les pays les plus libres par leur constitution politique et leurs institutions généreuses, que pourrait-on attendre de races demi-sauvages?

Nous avons vu l'état moral des Kirghiz : c'est sur leur état moral qu'est fondé leur état politique; des mœurs même de ce peuple sont nées la forme du gouvernement et l'administration civile des hordes.

L'Européen qui est accoutumé à des lois, au bon ordre, à l'obéissance, et qui sait que presque tous les états asiatiques gémissent sous le joug du despotisme, en voyant la division des Kirghiz-Kaïssaks en hordes, races, tribus, sections, et l'existence de khans, de sultans et de beys, suppose que chaque horde a sans doute un chef autocrate auquel obéissent sans murmure les chefs des races qui la composent; qu'à chaque chef de race sont soumis les chefs des tribus de cette même race; que le chef de tribu commande à son tour à toutes les sections de la tribu, et ainsi de suite; en un mot il croit que les Kirghiz vivent sous le pouvoir illimité d'un seul; mais un examen plus approfondi fait voir qu'ils vivent dans l'anarchie.

Assurément nous n'employons pas ici le mot anarchie dans son acception la plus rigoureuse, sachant fort bien que, nulle part au monde, une anarchie complète ne saurait être un état durable; mais le peu de solidité des autorités qui existent chez les Kirghiz, leur manque de définition ou de spécialité, leur faiblesse, la liberté de passer de l'obéissance de l'une à l'obéissance de l'autre, qui fait qu'on désobéit impunément partout; l'absence de lois, enfin l'impunité des crimes rapprochent beaucoup leur état de société de ce qu'on appelle communément anarchie.

Et par cette raison, la nation kirghize n'a point par elle-même d'existence politique. Les géographes considèrent, en général, la Grande-Horde comme indépendante, et ils placent sans hésiter la Moyenne et la Petite sous la suzeraineté de la Russie : cela n'est exact ni de la première ni des deux autres. Il n'y a que quelques tribus de la Grande-Horde qui puissent se considérer comme indépendantes; une partie des autres se trouve soumise à la souveraineté de Kokan; une autre partie obéit à la Chine, et la troisième a reconnu la suzeraineté de la Russie. La Moyenne et la Petite ne sont pas non plus tout entières soumises à un même gouvernement non kirghiz : il n'y a de ces deux hordes que quelques tribus vivant en nomades dans le nord des steppes, entre l'Oural et l'Irtych, qui reconnaissent la suzeraineté de la Russie, parce que la protection des chefs russes de cette frontière leur est indispensable; les autres vivent dans l'éloignement, ou ne reconnaissent aucune autorité étrangère, ou bien se mettent sous la protection des états voisins; c'est ainsi que les Chinois s'attribuent une partie de la Moyenne-Horde et quelques sections de la Petite; une très-médiocre partie de cette dernière est soumise au gouvernement de Khiva.

Au reste tous les gouvernements étrangers doivent voir, dans la soumission volontaire des Kirghiz, non pas une intention décidée de rester sous leur domination, ni même un grand désir d'introduire chez eux l'ordre et la tranquillité,

mais le besoin de trouver des défenseurs, ou l'espoir d'obtenir quelques avantages pour leur commerce. Il arrive souvent que la raison principale de leur soumission est l'ambition des chefs, qui pensent augmenter leur pouvoir sous la protection de quelque puissance marquante, ou quelquefois simplement le désir de recevoir de riches présents du souverain dont ils reconnaissent la suprématie. Nous en trouvons à chaque instant de nouveaux exemples dans l'histoire des liaisons de ce peuple avec la Russie. Ce sont des vues semblables qui ont principalement déterminé Aboulkhaïr et Aboul-Mahmet à se soumettre volontairement avec leurs hordes, à l'impératrice Anne; et, on peut en être sûr, ce n'est pas à la religion des serments prononcés par ces deux khans, et répétés par tous leurs successeurs, que la Russie doit la conservation de son autorité sur les Kirghiz, mais à sa puissance et à son commerce.

Aucun mahométan zélé ne regarde comme sacrée une convention faite avec un chrétien; le Kirghiz respecte d'autant moins ces obligations qu'il est persuadé que les pères ne sauraient jamais s'être obligés que pour eux-mêmes, et qu'il n'y a pour les fils et petits-fils d'autre loi que leur avantage personnel.

D'après ces principes, la soumission du Kirghiz à des souverains étrangers naît, s'altère et cesse avec le besoin du moment. En passant des frontières de la Russie à celles de la Chine ou du Khiva, de sujet russe il devient sujet chinois ou khivien, et à Tachkent ou au Kokan, il se donne pour Tachkentien ou pour Kokanien.

Les attaques répétées des Kirghiz sur les lignes militaires russes, les enlèvements de chevaux et les prisonniers qu'ils y font, le pillage des caravanes, les combats fréquents contre les détachements russes, et beaucoup de violences de ce genre font voir quelle idée ont les Kirghiz de leur sujétion à la Russie. Ils en usent de même avec les états voisins qui, de leur côté aussi, les nomment leurs sujets [1].

[1] En 1795 M. Bournachef fut envoyé à Boukhara comme chef de la ligne de

Ils n'agissent pas mieux envers leurs chefs directs, et changent d'obéissance avec la circonstance; lorsqu'un chef qui a reçu d'eux foi et hommage les poursuit pour quelque crime, ils vont se mettre sous la protection d'un autre; si celui-ci ne peut ou ne veut pas les mettre à couvert, ils en vont chercher un troisième, un quatrième, jusqu'à ce qu'ils en aient trouvé un qui les reçoive et se charge de leur sûreté moyennant un présent et la promesse de partager leur butin avec lui.

L'ignorance, la grossièreté de mœurs et l'avidité générale sont causes qu'on rencontre partout de ces indulgents protecteurs du crime. Le nombre des crimes s'accroît considérablement à cause de la faiblesse politique des chefs de tribus, du manque de moyens honnêtes d'étendre leur puissance, du grand nombre des coupables, et de l'impossibilité de les punir. Quel ordre peut-on attendre du chef lui-même, lorsqu'il commande à une troupe d'hommes qui n'obéissent qu'autant que le besoin les y force, ou que l'intérêt du moment les attache à sa cause; gens dont l'avidité pour le pillage ne connaît point de bornes, qu'on ne peut retenir dans l'obéissance qu'avec des ménagements extrêmes, et dont chacun commande lui-même et parle en maître dès qu'il en voit la possibilité. Que pourrait entreprendre le chef le plus sévère, le plus équitable, le plus prudent, le plus sage, s'il n'a ni troupes ni revenus pour entretenir une police quelconque, en état de surveiller ses subordonnés et de faire mettre à exécution ses règlements, ou au moins de le tenir lui-même à couvert des violences auxquelles l'exposerait son exacte justice?

Il est à propos de dire ici que, quoique effectivement les chefs

Sibérie. Outre les lettres pour le khan de Boukhara, il en avait une pour le sultan kirghiz Boukeï. Les Boukhares ayant vu l'adresse de cette dernière lettre, ainsi conçue : « Au sultan Boukeï, sujet de l'impératrice de Russie », ils demandèrent aussitôt, au nom de leur khan, à M. Bournachef, pourquoi on nommait sujet russe ce sultan qui, avec tous ses sujets nomades et beaucoup d'autres, était sujet de Khiva. Voyez le Voyage de la ligne de Sibérie jusqu'à Boukhara, en 1794 et 1795, en langue russe, dans le Messager de Sibérie, 1818, deuxième partie.

des Kirghiz aient droit à exiger de leurs sujets une espèce de tribut en bétail ou en autres objets, ces tributs s'acquittent sans règle fixe, et presque toujours dans le cas seulement où se fait sentir le besoin de protection. Quant à un impôt fixe, les Kirghiz n'en payent point; c'est en vain que les chefs des tribus les plus sages prêchent à leurs peuples le chapitre du Koran sur le zékate[1], confirmé par les anciennes lois kirghizes; il n'y a qu'une nécessité absolue ou la force qui puisse leur rappeler cette obligation.

Ablaï-khan, et Khotaï-Mendi, sultans de la Moyenne-Horde, et Aroun-Ghazy, sultan de la Petite-Horde, essayèrent d'accoutumer leurs sujets à leur payer régulièrement le zékate; mais le succès ne répondit pas à leurs désirs, bien que, par divers moyens non réguliers, ils tirassent de leurs Kirghiz un revenu considérable.

Nous n'excluons pas de cette règle le iassak payé à la Chine par une partie de la Grande-Horde[2]. Ce tribut se compose d'une tête de gros bétail sur cent et d'un mouton sur mille ; et si la cour de Pékin tient à le percevoir, c'est uniquement pour conserver le droit de nommer tous les Kirghiz-Kaïssaks ses sujets, car il lui coûte à elle-même beaucoup plus qu'il ne vaut, à raison des présents qu'elle envoie continuellement à ses tributaires. Le ministère du bogdo-khan a déjà fait à l'empereur chinois plusieurs représentations pour qu'il s'en désistât. Des voyageurs[3] assurent que d'avides Kirghiz font tous les ans le voyage de Pékin, sous prétexte d'y venir rendre leur hommage de vassaux, mais dans le fait pour recevoir des présents. L'empereur de la Chine leur décerne des diplômes de grades et des lettres de distinction, mais à peine sortis de la Chine, la

[1] Le zékate est la quarantième partie des biens du sujet payée au souverain.

[2] Aboulkhaïr s'étant reconnu vassal de la Russie promit de payer le iassak pour toute sa horde et de fournir un contingent de troupes; mais le gouvernement russe n'a jamais demandé ni l'un ni l'autre.

[3] Voyez le Voyage à la Chine de M. Timkovsky, première partie, page 254. Nous trouvons dans ce même Voyage, dans un fragment tiré du livre chinois intitulé : *Si-ioui-vouïn-tzian-lou*, une réponse curieuse faite par les Kirghiz aux

plupart détruisent tout cela et jetent les marques de distinction. Ils en font tout autant des récompenses honorifiques reçues du gouvernement russe, à l'exception de l'argent sonnant et des robes qui ont une valeur intrinsèque.

Les Kirghiz-Kaïssaks qui errent aux environs de Tachkent et de Turkestan, et qui obéissent aujourd'hui au souverain de Kokan, sont les seuls qui fassent une exception réelle à ce que nous avons dit des impôts chez ce peuple, en général, surtout s'ils sont encore aujourd'hui aussi soumis qu'ils l'étaient au temps où Unouss-Khodja régnait au Tachkent; alors, en effet, non-seulement ils payaient le tribut d'un mouton sur cent; mais, craignant de voir se renouveler les châtiments sévères que ce khan leur avait déjà infligés, ils pliaient devant toutes ses volontés. Les beys et les anciens répondaient de la tranquillité de leurs subordonnés, venaient à des époques fixes faire leur rapport au khan sur l'état des affaires, et dans le cas de querelles sérieuses ou d'événement fâcheux, ils lui amenaient les deux parties adverses ou les coupables afin qu'il les jugeât. Unouss-Khodja entrait lui-même dans les détails des litiges importants, et non-seulement il confisquait les biens des coupables, mais il les faisait mettre à mort [1].

Le pouvoir des chefs kirghiz n'est pas aussi absolu, même celui des khans, dignité qui déjà n'existe plus que dans la Moyenne et la Petite-Horde [2].

Les Kirghiz soumis à la Russie choisissent eux-mêmes leurs khans; le gouvernement russe les confirme et les reconnaît pour chefs suprêmes des deux hordes; mais ils ne sont obéis que par les tribus qui les ont choisis, et par quelques-uns des Kirghiz qui campent près de nos frontières. Quant aux autres qui ne reconnaissent ni la suprématie russe, ni les autorités

Chinois. Ceux-ci leur ayant, pour la première fois, demandé un tribut. « Le ciel produit l'herbe et l'eau; le bétail est un don du ciel; nous le menons paître, nous nous en nourrissons nous-mêmes; pourquoi donc le donnerions-nous à un autre? »

[1] Voir le Journal de Pospélof, qui est allé à Tachkent en 1800.

[2] Ceci avait été écrit en 1822. Depuis le gouvernement russe a tout à fait anéanti la dignité de khan dans les hordes kirghizes.

qu'elle a investies, ils se gouvernent comme ils l'entendent, et choisissent parmi eux des aksakals (des anciens), des beys, des batyrs (des héros, des bravi) et des sultans. Ils donnent aussi à quelques-uns de ceux-ci le titre de khan. Mais ces chefs, de même que ceux qui ont reçu du gouvernement russe leur investiture, ne commandent pas, sans bien des exceptions, à des races, à des tribus entières, ni même à des sections de tribus, mais à des bandes, à des partis souvent composés de gens appartenant à des sections de tribus, de races ou même de hordes différentes. Quant à la plupart des sultans qui se trouvent près des frontières russes et se donnent le titre pompeux de maîtres, ils n'ont dans le fait aucune autorité, et font simplement les fonctions d'avocats. Leur influence dans les affaires du peuple ne commence qu'en automne et cesse à l'entrée du printemps; elle n'existe conséquemment qu'en hiver, saison où les Kirghiz, s'approchant des frontières de Russie, pour y passer en paix quelques mois, ont absolument besoin de gens qui aient quelques titres reçus du gouvernement, et qui puissent s'intéresser pour eux près des autorités russes.

Les plus rusés de ces sultans parviennent à la fois à s'enrichir et à colorer habilement leurs actes d'une apparence de zèle pour le bien public ou de dévouement à la Russie, ce qui leur vaut de la part du gouvernement russe des feuilles d'éloge et des présents.

Les archives du collége des affaires étrangères à St-Pétersbourg, ainsi que celles des commissions des frontières d'Orenbourg et d'Omsk, sont remplies des doléances des khans et des sultans kirghiz sur l'insubordination de leurs sujets, et la faiblesse de leur pouvoir, avec des preuves convaincantes de l'impossibilité où ils sont de remettre les criminels sur les frontières russes par eux violées, attendu que de telles mesures les exposeraient à des vengeances qui auraient pour résultat le pillage de leur fortune, et même leur mort.

Cette dernière considération, ce danger trop réel, qui menace tout ancien ami de la justice, tout chef de tribu honnête,

est non-seulement une barrière insurmontable aux améliorations tentées par le gouvernement russe, mais une source perpétuelle de désordres, qui favorise le crime dans toutes les fractions du peuple kirghiz, dans celles qui sont soumises à la Russie ou à la Chine, ou au Kokan, comme dans celles qui sont indépendantes. C'est ainsi que l'amour très-naturel de la vie et de la propriété rend les plus équitables chefs protecteurs des scélérats que leur cœur maudit en secret.

Ce qui doit étonner, c'est qu'au milieu de cette anarchie il se trouve des chefs qui s'arrogent le droit de vie et de mort sur leurs sujets; il est vrai que leurs arrêts ne sont ni arbitraires ni prononcés d'après l'avis isolé du chef; et ce qui est bizarre, ces sentences sont toujours motivées sur quelque dogme du Koran, qu'aucun des juges ni des justiciables ne comprend. Certes on ne peut considérer l'obéissance des Kirghiz comme un effet de la religion; il faut donc la rapporter, soit à l'énergie du chef, à la faiblesse de la famille ou de la tribu du condamné, soit à la vengeance de ceux qu'on charge d'exécuter l'arrêt, et à l'espoir de ceux-ci de partager, selon l'usage établi, la dépouille du condamné[1].

Les qualités qu'on recherche dans le choix des chefs sont : une grande aptitude à débrouiller les procès et à rendre la justice; une nombreuse famille, donnant au chef le pouvoir de soutenir son autorité par le nombre de ses parents[2]; les richesses et la générosité qui en est la suite; l'âge avancé, qui inspire naturellement le respect, et qui est presque le premier droit à la considération là où l'on ne sait pas encore rendre justice aux qualités de l'esprit et du cœur, et quelques succès extraordinaires dans les affaires générales de la nation ou la guerre.

[1] Ceci n'est plus applicable dans les cas où les Kirghiz massacrent et déchirent de sang froid leurs prisonniers; car alors l'un devient maître sans contradiction et peut assouvir sa rage sur l'autre comme sur un effet, un meuble à lui appartenant : ainsi toute réflexion des droits de l'un sur l'autre devient superflue en pareille circonstance.

[2] Les khans eux-mêmes craignent les anciens dont les familles sont nombreuses et cherchent à vivre avec eux en bonne intelligence.

On n'élève à la dignité de khan que les sultans dont le titre, comme nous l'avons vu, est héréditaire. Tous les autres chefs sont souvent pris parmi le peuple, et leur origine, dans ce cas, n'ôte rien à leur pouvoir. Quelque blancs que soient les kosts d'un descendant des khans, si, par sa fortune et par son esprit, il ne s'est pas attaché un grand nombre de partisans, sa voix n'a aucune prépondérance dans les assemblées du peuple.

Ces assemblées dont nous parlons ont lieu fort souvent. Dans les affaires de peu d'importance, elles ne se composent que des parents, des amis et des voisins. Lorsqu'il s'agit, au contraire, de discuter les intérêts de la nation ou d'une race, ces assemblées deviennent des diètes. On y voit venir alors les chefs de tribus, les batyrs, les riches et les anciens, avec des troupes de curieux. Le plus puissant ou le plus respecté ouvre la séance en exposant l'affaire; ensuite viennent des réflexions, des objections, des débats et des disputes, qui se prolongent plusieurs jours de suite. Le soir, les principaux orateurs font à leurs clients un exposé des travaux du jour et prennent leur avis; le matin tous se rendent de nouveau à la diète générale, et apportent de nouvelles provisions d'arguments. Enfin, après de chaudes discussions, on prend une résolution que l'on signifie promptement au peuple assemblé, ou bien les membres de la diète redoublent de chaleur aux disputes, s'injurient, se défient, et retournent chez eux sans avoir fait autre chose que du bruit, quelquefois même après avoir échangé des coups avec leurs adversaires.

Il fut un temps, disent les Kirghiz les plus sages, où notre peuple aussi vivait en paix; il fut un temps où chez nous aussi régnait le bon ordre : il y avait alors de la justice et des lois.

Cet âge d'or, qu'ils se rappellent en soupirant, est le règne du célèbre khan Tiavka, qui, s'il en faut croire les Kirghiz, était ce que nous appellerions leur Lycurgue ou leur Salomon. En effet, après avoir ramené la paix dans les hordes agitées depuis longtemps, il y introduisit le bon ordre, une sage ad-

ministration et les lois que voici : une loi du talion portant, bien entendu, peine de mort contre le meurtrier; et quant aux autres outrages corporels, œil pour œil, nez pour nez, etc. Le brigandage, le viol, l'adultère, étaient punis de mort. Les parents d'un homme assassiné ôtaient la vie au coupable. Celui qui avait coupé une oreille, un bras, une jambe, était condamné à perdre la même partie de son corps. Au reste les châtiments pouvaient être adoucis, en cas de circonstances atténuantes, par la sentence des juges ou d'après le consentement des plaignants, et alors le coupable n'était puni que par l'amende fixée pour chaque crime [1]. L'assassin conservait la vie en payant le koun, c'est-à-dire mille moutons pour un homme, et cinq cents pour une femme.

Celui qui a estropié ou privé quelqu'un d'un membre le dédommage aussi par un nombre fixe de bestiaux; le pouce vaut cent moutons, le petit doigt, vingt, etc.

Le viol est puni à l'égal de l'assassinat.

Un mari qui prend sa femme en flagrant délit a plein droit de la tuer, mais à l'instant même du délit.

Celui qui est convaincu de vol paye trois, neuf ou vingt-sept fois la valeur de l'objet volé: cette punition se nomme aïbana.

Si le vol consiste en bestiaux, le voleur doit ajouter aux chameaux un esclave; aux chevaux, un chameau; aux moutons, un cheval. Remarquons que cent chameaux équivalent à trois cents chevaux et à mille brebis.

Celui qui a commis un vol accompagné de meurtre paye pour deux crimes.

Si le coupable n'est pas en état de payer les amendes, ses parents et quelquefois tout son aoul répondent pour lui [2].

[1] Cette loi est connue de tous les mahométans, attendu qu'elle est basée sur le Koran, ainsi que chacun sait. Voyez le Koran, première partie.

[2] Le texte russe est ici plus étendu, mais des omissions ayant été indiquées, nous avons cru devoir céder au scrupule de l'auteur pour son retranchement, quoique nous regrettions de ne point énumérer les lois concernant le meurtre ou l'outrage commis sur la personne d'un khan ou d'un khodja, le crime d'une femme

Le droit de juger les querelles ou de prononcer sur les sentences appartient, en l'absence du khan, aux anciens des aouls de l'offenseur et de l'offensé, et l'on ajoute à ce tribunal deux arbitres choisis par chacune des parties. Si le prévenu ne comparaît pas, on punit son plus proche parent ou on prélève l'amende sur l'aoul, en lui laissant le droit de se dédommager de sa perte et d'exécuter la sentence sur la personne ou sur les biens du coupable.

On exige trois témoins et jamais moins de deux pour constater le crime ou le délit d'une manière légale. A défaut de témoins, on recourt au serment; mais ce serment ne peut être prononcé ni par l'accusateur, ni par l'accusé; et si personne ne se présente pour le prononcer à sa place, l'accusé est alors condamné. Les juges et arbitres ont droit à un dixième de la valeur de ce qui est contesté, en récompense de leurs vacations.

Si le condamné n'obéit point à la justice, ou si le chef de son aoul évite avec intention d'examiner l'affaire et favorise par là le criminel, le demandeur est autorisé, en ce cas, par son chef, à exercer des représailles (baranta); mais à son retour il est tenu de faire une déclaration, et le chef doit tenir la main à ce que la valeur de l'indemnité que le demandeur s'est adjugée lui-même par voie de baranta ne surpasse pas celle de l'objet en conteste [1].

Le khan Tiavka fit à la même époque les règlements suivants, qui sont bien dignes de remarque :

D'abord le khan, les sultans, les anciens et les chefs de tribus sont tenus de s'assembler en automne, au milieu de la steppe, pour se concerter sur les affaires publiques.

Aucun Kirghiz ne doit paraître aux assemblées nationales autrement qu'avec ses armes; quiconque y vient désarmé n'a

qui tue son mari, le rapt, l'infanticide, le suicide, la calomnie, l'inceste, etc. (*Note du Traducteur.*)

[1] Toutes ces institutions existaient autrefois, disons-nous, ce qui prouve que la baranta était permise par la loi; en sorte qu'elle n'était point telle que nous l'avons décrite. Elle différait donc essentiellement de ce qu'elle est aujourd'hui.

pas voix, et les plus jeunes ne sont point tenus de lui céder leurs places.

Tout homme en état de porter les armes doit payer chaque année au khan et aux chefs de la nation un tribut de un vingtième de ses biens.

Le règlement prescrivait encore que chaque tribu et section de tribu eût son tamgha (le tamgha tient lieu d'armes). Ces tamghas furent distribués à cette même époque, avec l'obligation d'en marquer tout le bétail et les autres effets, afin qu'on pût reconnaître ce qui appartenait à chacun [1].

Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance parfaite de ces lois du khan Tiavka avec les règlements de la plupart des peuples de l'Europe à leur enfance. La loi du talion, loi cruelle sans doute, mais conforme au caractère de l'homme non civilisé, a subsisté chez presque tous les peuples. Nous la retrouvons chez les Juifs, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Arabes, chez les Germains, chez les peuples scandinaves et chez les Slavons, aïeux des Russes.

Les Juifs avaient même un mot particulier (*goel*) pour désigner le vengeur du sang répandu. La langue arabe applique au plus proche parent du défunt la dénomination de *tair*, et tout tair ne peut sans honte se dispenser d'exercer de sa main la vengeance du sang. Les vengeurs du sang sont chantés dans beaucoup de poésies arabes [2]. Moïse [3] confirma la loi du talion; Solon [4] la donna aux Athéniens, et les Romains la firent entrer dans la loi des Douze-Tables [5].

Plus les peuples étaient grossiers, plus ils mettaient de vigueur et de sévérité dans l'exécution de cette loi, dont les effets s'affaiblissent à proportion de l'adoucissement des mœurs, et qui finit par être remplacée par des règlements plus humains. C'est ainsi qu'il fut permis au meurtrier de racheter sa

[1] Aujourd'hui encore on les emploie utilement.
[2] *Histoire du mahométisme*, par Mills, page 380.
[3] Exode, chap. XXI et XXIV.
[4] *Petiti leges Atticæ*, VII, 3. Paris, 1638.
[5] Aulus Gellius, lib. I, cap. XX, et lib. VIII, cap. III.

vie, et de se mettre à l'abri de la vengeance des parents de la victime en leur donnant, soit du bétail, soit toute autre espèce de richesses; c'est ainsi qu'on fixa un prix pour la perte d'un membre ou pour toute autre mutilation.

Sans parler des peuples anciens, nous voyons dans l'histoire de Russie le premier de ces règlements introduit au xe et au xie siècle. Le mot *währ-geld* ou *wärheld* chez les Normands[1], dont nos aïeux ont fait le mot *vira*, ne signifiait autre chose que le prix du sang[2]. Au reste, qu'y a-t-il de plus connu que la loi du talion?

Le prix fixé par les Kirghiz pour mutilation et blessure graves nous rappelle de semblables règlements qui existaient autrefois chez les Francs, les Allemands, les Lombards, et les autres peuples sortis de la Germanie, ainsi qu'on peut s'en convaincre en parcourant la collection des lois antiques, par Héroldus et Lindebrogius.

La loi qui ordonne aux Kirghiz de ne paraître qu'armés aux élections des khans et aux assemblées de la nation n'est-elle pas une fidèle image des coutumes des Germains, décrites par Tacite?

Souvenons-nous que les Kirghiz ne se conforment plus aux lois de leur législateur; les principes sont restés, mais l'application est de beaucoup restreinte. La loi du talion, par exemple, n'est pas oubliée, ni devenue odieuse, les mœurs étant restées grossières; mais le pouvoir des chefs de tribus a diminué, les sentences des juges ne sont pas respectées, le vol n'est presque pas considéré comme un délit, les impôts fixés ne sont pas payés, les khans n'osent pas se montrer en maîtres au milieu des steppes, et ils préfèrent administrer paisiblement le petit nombre de leurs affidés, à la dangereuse obligation de parcourir les hordes pour maintenir l'ordre et la justice.

[1] Voyez Sloezer, *Droit russe et divers anciens règlements*. Nestor parle de la *vira* en décrivant le règne de Vladimir I.

[2] Evers. *Droit ancien des Russes.*

L'esprit de division et de guerres civiles est devenu l'esprit général; on ne trouve nulle part l'ombre de la bonne intelligence et du patriotisme, et l'usage même de ne paraître nulle part sans armes s'est perdu. Sans respect pour les lois et les usages de leurs pères, les Kirghiz obéissent encore moins aux lois des empires dont ils sont regardés comme sujets.

Il y a plus de quatre-vingt-dix ans que l'on considère les Kirghiz comme étant sous la domination de la Russie, et il y a quatre-vingt-dix ans que le gouvernement russe s'efforce en vain d'établir parmi eux une certaine organisation. Les dépenses, les peines, les exhortations, les avis employés pour instituer des marchés d'échange, des écoles et des mosquées; les maisons que l'on a fait bâtir à quelques sultans, pour les accoutumer à une vie sédentaire; l'établissement du conseil des khans, des juridictions de tribu et des tribunaux de frontières; les appointements alloués aux khans et aux chefs de tribus, les mollahs ou secrétaires que la Russie entretient près d'eux à ses frais, la permission d'hiverner en deçà des frontières de l'empire, tout a été jusqu'à ce jour inutile; toutes ces mesures n'ont point fait avancer d'un pas les Kirghiz vers la civilisation.

Les écoles et les mosquées sont désertes; les maisons d'habitation sont tombées en ruines sans avoir jamais eu d'habitants; on ne satisfait presque jamais aux demandes des commissions ou tribunaux de la frontière, et même on ne voit jamais s'assembler le conseil du khan, institué en 1806 à la Petite-Horde dans le but d'accoutumer à la justice ces peuplades à demi sauvages; ce conseil est obligé de juger toutes les affaires intérieures selon les usages de la nation; il est composé de six membres présidés par un des sultans les plus respectés, et tous à la nomination libre des tribus.

Ainsi on peut dire que les Kirghiz ne reconnaissent à peu près d'autre loi aujourd'hui que leurs arbitraires barantas, et que le plus grand signe d'autorité qu'on puisse montrer dans les

steppes est l'exécution du supplice de ceux des criminels dont la mort ne peut exciter de violents murmures; et ce ne sont encore que les plus puissants et les plus fermes d'entre les khans ou les sultans qui osent exiger l'exécution d'une sentence de mort.

SUPPLICES.

On ôte la vie à ces malheureux de deux manières : ou on les pend à des arbres, ou on les étrangle. Dans ce cas on amène le condamné devant l'assemblée des anciens, des chefs de tribus et du peuple; ils ont au cou un nœud dont les bouts sont tenus par deux ou trois hommes, ensuite le mollah ou un homme qui le remplace lit la sentence. La lecture finie, le président ou chef de l'assemblée fait un signe, d'après lequel les exécuteurs de sa volonté, qui tiennent les bouts de la corde, les tirent tout à coup de toute leur force, et ils étranglent le patient. Puis on l'attache à la queue d'un cheval indompté qu'on lâche dans la plaine; les ruades, les troncs d'arbres, les buissons et les pierres achèvent ce qu'avait commencé la corde[1].

Si le crime n'est pas capital on déshabille le coupable à demi, on lui frotte la figure de suie, on lui met sur le cou un morceau de feutre noir, on l'oblige à tenir entre les dents une corde attachée à la queue du cheval, puis on le force à le suivre à la course, pendant que deux hommes à cheval piquent la bête à coups de fouet, et deux autres hommes excitent le patient à la course par le même moyen.

En résumé ce sont l'ignorance, la grossièreté, l'avidité, l'humeur rapace et vindicative des Kirghiz, qui sont la source de l'anarchie, des pillages et des meurtres qui se perpétuent

[1] «Je suis fâché que vous ne soyez pas arrivé il y a deux heures,» me dit un jour le khan des Kirghiz à une visite que je lui fis dans son aoul, «vous auriez vu comment l'on a étranglé ici devant ma tente deux Kirghiz convaincus de brigandage.» Il voulait par là me donner une haute idée de sa puissance et de sa justice.

chez eux; mais ces crimes et ces vices n'existent, ne se multiplient, et ne leur causent toutes sortes de malheurs, que parce qu'il n'est point de force assez grande pour les contenir, point d'autorité qui veuille invariablement, pour le bien public, adoucir ces naturels farouches, les dompter, les soumettre aux lois, à l'équité, à l'ordre, à la subordination.

« La nature a placé la vertu à côté de la liberté, mais elle évite, avec un soin égal, une licence effrénée et l'esclavage, » dit Montesquieu dans l'Esprit des lois.

Tous les voisins des Kirghiz vivent sous un régime monarchique ou despotique; tous les peuples de leur race gémissent dans un esclavage fait pour exciter la compassion, et eux-mêmes ne connaissent pour ainsi dire pas l'obéissance; en effet on ne trouve pas plus dans leur langue le nom de *sujet* que celui de *souverain*. Nous proposons aux politiques cette observation curieuse et certaine.

Si nous voulons chercher les raisons de tous ces faits, nous les trouverons dans la vie nomade de ces peuples, et dans la stérilité de leurs terres.

Les souverains étrangers ne voient pas dans la conquête de leur pays la dixième partie des avantages nécessaires pour compenser les sacrifices d'hommes et d'argent que coûterait le séjour d'une armée dans des déserts stériles, sans abri, et souvent sans eau. En outre, occuper le pays d'un peuple nomade et en soumettre les habitants, sont deux opérations bien distinctes; il n'est pas impossible de s'emparer du pays des Kirghiz, et même de les en chasser si la nécessité en était démontrée; mais quelles forces ne faudrait-il pas déployer pour retenir dans l'obéissance deux millions d'hommes qui n'ont aucun établissement fixe, et qui passent continuellement d'un lieu à un autre, mettant leur barbare indépendance au-dessus de tous les biens de la terre! Voilà les remparts qui protègent les Kirghiz! Voilà le retranchement de leur position actuelle! Si la nature ne leur eût pas donné ces moyens de défense, il y a longtemps qu'ils seraient incorporés à quelqu'une des

monarchies asiatiques les plus voisines. Peut-être Nadyr-Schah, après la conquête de Khiva, aurait désiré le titre de dominateur des hordes kirghizes, si leur pauvreté, les obstacles naturels et la crainte que lui inspirait l'impératrice de Russie ne l'eussent empêché de s'étendre au nord des états de Khiva.

CHAPITRE XV.

ÉCONOMIE RURALE.

TROUPEAUX.

Pour ne point nous répéter nous dirons rapidement que les animaux domestiques élevés par les Kirghiz-Kazaks sont les moutons, les chevaux, les chameaux, les bêtes à cornes et les chèvres, et que la multiplication de ces troupeaux est favorisée par le goût des habitants pour la vie nomade, et par la nature saline des herbes qui couvrent leurs steppes.

Les troupeaux de moutons étonneraient bien par leur nombre nos pasteurs d'Europe et il n'y a peut-être pas, dans l'univers, un autre pays où l'on en voie davantage. Les plus riches Kirghiz en possèdent jusqu'à vingt mille. D'après Pallas, les moutons kirghiz ressemblent à ceux des Indes. Ils ont le museau recourbé, la lèvre inférieure plus longue que la supérieure, et les oreilles longues et pendantes. Leur marque distinctive est une queue d'une grosseur énorme (kourdiouk), presque toute formée d'une graisse du poids de vingt à trente livres. Le mouton entier pèse quelquefois de cent quarante à cent quatre-vingts livres, et donne jusqu'à soixante et quinze livres de suif. Ces moutons sont en général si forts et si grands, que des enfants de dix à douze ans les montent pour s'amuser, comme ils monteraient des poulains ou des chevaux. Leur

couleur est ordinairement d'un roux foncé; leur laine est longue et en flocons. Elle est si grossière qu'on ne peut l'employer à la fabrication des draps même les plus communs; on fait la tonte en automne. Les brebis portent le plus communément deux petits; aussi multiplient-elles avec une rapidité extraordinaire. Elles supportent avec une vigueur étonnante les intempéries, la faim et la soif. Elles maigrissent en hiver, faute de nourriture, mais elles se rétablissent promptement au printemps.

Les avantages que la brebis donne au Kirghiz sont immenses: il se nourrit de sa chair; il se garantit du froid avec des touloupes faites de sa peau; il couvre son habitation de feutres faits de sa laine; il se nourrit de son lait, et en fait le kroute, qui est son mets favori. La brebis lui tient lieu d'argent pour déterminer la valeur des objets; enfin elle est le principal objet de son commerce avec les peuples voisins, et peut-être est-elle encore le but principal des liaisons de ces peuples avec les Kirghiz.

En un mot, la brebis nourrit et couvre le Kirghiz, et en occasionnant des relations entre lui et ses voisins, elle lui procure tout ce qui lui est nécessaire ou agréable; il est fâcheux que nous ne puissions déterminer combien de millions de brebis se trouvent les hordes. On dit qu'il est peu de propriétaires riches qui connaissent précisément le nombre qu'ils en possèdent.

Malgré les avantages aussi nombreux que variés que la brebis procure aux Kirghiz, ceux-ci ne pourraient exister sans le chameau qui, à la propriété d'endurer la faim et la soif, réunit celle de pouvoir porter tout le bien de son maître, et même sa maison. Le poil du chameau se file et s'emploie à la confection des vêtements; le lait et la viande servent de nourriture, et les peaux des jeunes font d'assez bonnes pelisses. Cet animal est ingénieusement nommé dans Buffon le *vaisseau du désert*.

Les chameaux qu'on trouve chez les Kirghiz sont générale-

ment de la race à deux bosses; ils ont peu de dromadaires, parce qu'ils regardent le climat de leurs steppes comme trop âpre pour eux; et même, pendant les grands froids, ils couvrent de feutre leurs chameaux. Quand leurs jeunes chameaux ont atteint un an, ils leur percent le cartilage du nez[1], et y passent une petite baguette ou un os, auquel s'attache par les bouts une corde dont on se sert en guise de mors pour diriger l'animal. Ils sont dressés à s'agenouiller et à se relever à un signe de leur maître. Un chameau bien dressé est on ne peut plus docile. Il suffit de lui crier : *tchok*, à l'instant il se met à genoux; quand on l'a chargé, on lui dit : *atchou*, ou on se contente d'un signe, et il se relève à l'instant. Son fardeau est partagé en deux parties égales qui, placées sur les côtés, se réunissent sur le dos, et qui, dans les grands voyages, ne vont pas ensemble au delà de seize à dix-huit pouds; mais on les charge beaucoup plus lorsqu'ils n'ont qu'une petite distance à parcourir. Une journée de marche de chameau est de quarante à cinquante verstes (vingt lieues et plus). On s'en sert dans les steppes comme d'une mesure itinéraire pour évaluer les grands trajets. Les femmes voyagent habituellement à dos de chameau. Les riches possèdent de quatre à cinq cents de ces animaux, les plus riches, davantage. C'est surtout dans la Grande-Horde qu'on s'occupe de les faire multiplier, et plus particulièrement dans la partie méridionale où le climat leur est plus favorable; aussi bien est-ce là qu'ils sont le plus nécessaires.

Les chevaux kirghiz sont remarquables par leur vigueur, leur légèreté et leur rapidité à la course; ils supportent aisément la faim des jours entiers, tout en parcourant des espaces de soixante et dix à cent verstes (de vingt à vingt-cinq lieues de

[1] On leur met sur la tête des rubans de différentes couleurs afin de les préserver de l'influence du *mauvais œil*. Il n'est pas besoin de rappeler que les Grecs, les Romains, les Orientaux jusqu'à ce jour, et même les Russes en général ont toujours eu le préjugé de l'influence d'un regard malveillant jeté sur les enfants, sur les jeunes personnes et sur les animaux, même lorsque ce fut un regard tendre, mais fixe, et conséquemment suspect. Il y a pour cela, en russe, des termes qu'il serait difficile de rendre en français. (*Note du Traducteur.*)

poste) sans s'arrêter[1]; ainsi que tous les bestiaux, ils manquent de pâturages en hiver, et trouvent encore à se nourrir là où tous les chevaux d'Europe mourraient de froid et de faim. Lors des fêtes dont nous avons parlé, ils supportent facilement la fatigue d'une course forcée de dix à treize lieues. Ces chevaux sont de petite taille et n'ont nullement une belle encolure. Ils sont de différentes couleurs de poil, mais plus ordinairement de couleur claire; quant à la couleur noire, elle est fort rare, attendu que le soleil darde continuellement en été sur les pauvres bêtes. Les chevaux du nord des steppes sont plus forts que dans le midi, et s'y trouvent aussi en plus grand nombre. Le nord a plus de prairies et abonde surtout en une herbe particulière appelée kovyl, et qui est une nourriture excellente pour les chevaux. Dans le midi il y a peu d'herbages, et l'excès de la chaleur rend souvent les juments stériles. La Moyenne-Horde est la plus riche en chevaux; la partie qui s'est établie dans le gouvernement d'Astrakan en a beaucoup multiplié le nombre. Il y a des Kirghiz dont les haras se composent de sept, huit, neuf et même dix mille têtes. Les haras offrent, si l'on veut, trois divisions. Dans les unes on garde les poulains; dans les secondes, les hongres; et dans les troisièmes, les juments, qui sont gardées par les étalons, au lieu de bergers.

Bien que quelques tribus de la Moyenne-Horde élèvent beaucoup de bêtes à cornes, les Kirghiz en possèdent généralement peu, parce qu'elles sont difficiles à soigner pendant l'hiver, et qu'elles ne donnent pas de forts grands avantages. En outre les épizooties en détruisent souvent. Il y a cent ans, les Kirghiz, à ce qu'on rapporte, n'avaient pas du tout de bêtes à cornes; mais ils prirent ensuite des Karakalpaks l'idée d'en élever, et en 1771, ils en volèrent de nombreux troupeaux aux Torgoutes qui traversaient leurs terres pour se rendre de Russie en Zungarie. Les vaches kirghizes sont de petite taille

[1] On compte des faits de ce genre, bien plus extraordinaires, dans le n° 26 du Fils de la patrie, année 1829, article sur les Kirghiz-Kazaks de la Moyenne-Horde.

et mal conformées, mais elles sont fortes et donnent beaucoup de lait. Les taureaux sont plus forts encore, et très-larges du poitrail.

Les Kirghiz n'entretiennent de chèvres que parce qu'elles servent de guides aux troupeaux de brebis, et que ces dernières, soit habitude, soit disposition naturelle, ne bougent de place que quand quelques chèvres marchent à leur tête; si celles-ci partent, rien ne peut plus retenir le troupeau. Lorsqu'au commencement ou à la fin de l'hiver on fait passer le fleuve Oural aux bestiaux, il m'est arrivé de voir périr des centaines de brebis, parce que les chèvres marchaient dans des endroits où la glace était faible et se brisait sous le nombre des brebis survenantes.

Le second avantage que l'on tire des chèvres est leur poil.

De toutes les maladies épizootiques il n'y a que la clavelée de Sibérie qui détruise les troupeaux kirghiz; elle n'attaque, au reste, que les chevaux et les bêtes à cornes, et n'a presque point d'effet sur les brebis. Pallas attribue cette exception à l'épaisseur de la laine qui couvre les brebis. Les chameaux périssent quelquefois pour avoir mangé des herbes empoisonnées, et ils sont sujets au sarp, espèce de maladie qui leur est particulière. Leurs jambes enflent, la peau de la plante des pieds se gerce et se crevasse, et il en découle du pus. On les traite en amputant la plante du pied, qu'on enveloppe après l'opération dans du cuir cru, ensuite on fait promener l'animal malade, afin que les humeurs viciées puissent facilement s'écouler par la plaie. Ils guérissent les chameaux de la gale, avec une décoction de l'herbe nommée pécia motcha (*polygonum frutescens*). On donne cette même décoction aux autres bestiaux, en guise de purgatif. Sans entrer dans d'autres détails sur les moyens employés par les Kirghiz dans le traitement des maladies des animaux, nous dirons qu'ils ont fait dans cette partie d'importantes découvertes. Les habitants des frontières russes font grand cas de leurs médecins vétérinaires.

Mais la science vétérinaire ne peut sauver les haras ni les

troupeaux, de l'âpreté des hivers; et malgré l'habitude, le froid est le fléau le plus redoutable au bétail. Le nombre incalculable de chevaux, brebis, chèvres, etc. etc. qui couvrent à présent la steppe des Kirghiz, ne permet pas de les abriter pendant les rigueurs de l'hiver. Quel vaste bâtiment ne faudrait-il pas pour caser dix ou quinze mille brebis, cinq à six mille chevaux, et ou trouver dans une steppe nue des matériaux pour le construire?

Cependant les gens entreprenants, peu riches, et qui ont des relations fréquentes avec les peuples voisins, emploient divers moyens pour conserver leurs bestiaux pendant l'hiver. Par exemple, quelques-uns creusent des espèces de caves découvertes, et ils disposent la terre qu'ils en tirent, sur les bords de l'espace fossoyé, de manière à ce qu'elle forme un bon rempart. Ensuite ils plantent au milieu du trou, des pieux de la hauteur du rempart; ils placent en guise de toit, dans les intervalles, des claies minces ou des fagots, et les recouvrent de roseaux. Voilà comment il arrive à quelques-uns de faire des retraites pour leurs troupeaux contre les injures de l'air. Dans les endroits boisés, on construit de vraies étables en clayonnage; mais ces travaux-là sont fort rares, et ne sont bons d'ailleurs que pour un petit nombre de bestiaux. Quant à ceux donc qui possèdent beaucoup de bétail, ils cherchent, pour le garantir des chasse-neiges, à les garder dans des forêts, là où il s'y en trouve, ou dans les étroits vallons que forment les collines les plus voisines de l'aoul, ou bien encore au milieu d'une roselière. Pour les mettre à l'abri d'une tempête qui pourrait les surprendre dans un lieu découvert, beaucoup transportent avec eux des pieux et des feutres. Aussitôt qu'un vent violent commence à souffler, on dispose les pieux en ligne, on étend les feutres dans leurs intervalles, en guise de rideaux, et on fait passer le bétail du côté qui est par là mis à l'abri du vent.

Les bergers qui mènent leurs troupeaux passer l'hiver dans des endroits éloignés de leurs aouls prennent, outre les pieux et les feutres, des tentes pour eux-mêmes; ces tentes sont

d'une espèce particulière nommée koche, et beaucoup plus petites que les tentes ordinaires. C'est ce que font les Kirghiz de la Petite-Horde, qui errent dans la partie occidentale des steppes, et qui ont la permission de faire hiverner leurs troupeaux dans le gouvernement d'Astrakan. Cette permission est un grand bienfait des Russes envers les Kirghiz; car les endroits où ils hivernent sont mieux fournis d'herbes, mieux abrités, et plus chauds que les steppes que nous décrivons.

Voici comment les Kirghiz nourrissent leurs bestiaux en hiver : comme ils n'ont ni foin, ni avoine, ni aucun autre grain, ils ont soin, pendant l'automne, en choisissant leurs campements d'hiver, de remarquer les endroits où l'herbe est le plus belle; lorsque la terre est couverte de neige, ils lâchent d'abord sur ces pâturages les chevaux, qui creusent la neige avec leurs sabots, et mangent les sommités des herbes; ensuite ils y envoient le gros bétail et les chameaux, qui continuent à manger l'herbe entamée par les chevaux, mais ne peuvent saisir la partie inférieure, près des racines, à cause de la conformation de leur mâchoire, de sorte que les brebis, que l'on mène paître les dernières au même endroit, trouvent encore à y brouter une nourriture suffisante. Cette manière de nourrir les bestiaux se nomme tébénevka; les habitants de la frontière russe nourrissent de même les leurs pendant l'hiver. Les maîtres ou les bergers creusent souvent eux-mêmes la neige pour les brebis, surtout quand elle n'est pas profonde.

Dans les endroits où il y a des soudes (des saksaouls ou saxaouls), les chameaux et les brebis se nourrissent de leurs pointes ou épines tendres.

On conçoit qu'une si triste nourriture n'est guère propre à donner de l'embonpoint à l'animal; mais elle soutient son existence, et c'est tout le nécessaire des troupeaux kirghiz, accoutumés à supporter la faim et la soif, ainsi que les intempéries.

Les Kirghiz qui préparent du foin pour leurs haras et leurs troupeaux font une bien rare exception aux usages généraux.

Le bétail est plus gros dans la Grande-Horde que dans les deux autres; le climat, plus doux, en est la cause; les hivers y sont moins rigoureux que sur l'Irtych et sur le Jaïk.

AGRICULTURE.

L'agriculture est l'indice certain d'un acheminement vers la vie sédentaire. Tous les peuples, d'abord chasseurs ou pêcheurs, sont devenus ensuite pasteurs, et enfin agriculteurs. Les Kirghiz auraient de même fini dès longtemps par là s'ils étaient à l'étroit dans leur pays et si ce pays était susceptible de culture. Le labourage n'occupe aujourd'hui chez eux qu'un très-petit nombre d'individus. Les principales cultures se trouvent sur les bords des fleuves, rivières et lacs; nous ne pouvons en donner ici une description détaillée, mais nous ajouterons qu'elles ont été établies depuis peu, et la plupart par des gens pauvres, qui n'avaient pas assez de bétail pour en tirer leur subsistance.

Les Karakalpaks et les Tachkentiens furent les premiers maîtres des Kirghiz dans l'art de cultiver les terres. Il y a en effet dans le sud de la Grande-Horde un grand nombre de Kirghiz agriculteurs; mais remarquons que l'agriculture ne les rend pas plus sédentaires; ils voyagent aux environs de leurs terres labourées, jusqu'à ce que le grain vienne à maturité; et lorsqu'ils l'ont coupé et battu, ils en prennent la quantité qui leur est nécessaire, et enfouissent le reste jusqu'aux semailles prochaines; puis ils décampent afin de ne point habiter toujours les mêmes lieux. Ils sèment, en fait de grains, le seigle, le froment, l'orge, et surtout le millet. Quelques-uns cultivent des melons et des melons d'eau. Le millet leur donne, d'après leur aveu, dans les bonnes années, de cinquante à soixante pour un, le froment et l'orge, de dix à quinze.

Ce qu'il y a de plus curieux dans l'agriculture kirghize, ce sont les irrigations ou les inondations des terres qu'ils choisissent de préférence sur les pentes près de l'eau, ou sur les côtes basses; ils font aussi des bassins de différente espèce.

Si la terre à cultiver est près de la rivière, on y fait un réser-

voir de la manière suivante: on élève sur le bord du rivage une espèce de digue qui empêche les eaux des débordements de retourner à la rivière, et sert, par conséquent, de premier mur au réservoir. Le second mur, élevé à l'opposite du premier, est formé par une élévation qui empêche l'eau de se répandre plus loin; et sur les côtés, entre la digue et le deuxième mur, on fait, dans les lieux les plus étroits, d'autres petites digues. Aussitôt que le bassin, ainsi construit, s'est rempli d'eau au printemps, cette eau se conserve comme dans un étang, et au moyen des digues qui la retiennent, se trouvant plus élevée que les cultures, elle fournit le moyen de les arroser jusqu'à ce qu'elle se soit évaporée.

Si les cultures se trouvent près d'un lac de peu d'étendue, ce lac lui-même tient alors lieu de bassin; on l'entoure d'un rempart ou haute digue. Par ce moyen facile on y conserve une grande partie des eaux du printemps, et on les élève au-dessus du niveau du terrain, de sorte qu'il devient ensuite fort aisé de les y conduire.

Si la terre cultivée se trouve à une grande distance de la rivière, on y conduit une rigole, à l'extrémité de laquelle on creuse un trou de deux et demi à trois sagènes de diamètre, et on place dans ce trou une machine composée de trois roues de différentes grandeurs. La plus petite, mise en mouvement à force de bras, s'engrène dans une seconde, qui, à son tour, donne l'impulsion à la troisième, qui est la plus grande, et celle-ci, au moyen de petits seaux qui y sont attachés, élève l'eau et la verse dans un conduit qui la porte sur les terres. Au reste ces machines, dont l'usage a passé des Boukhares ou des Tachkentiens aux Kirghiz, exigent beaucoup de frais et d'habiles ouvriers; aussi sont-elles fort rares.

On les emploie de même pour les cultures voisines de l'eau, mais qui, étant dans la plaine, ne permettent pas de pratiquer un bassin au-dessus de leur niveau.

Là où plusieurs champs cultivés sont réunis, les propriétaires creusent en commun une grande rigole, d'où chacun amène

l'eau sur son terrain. On ferme cette rigole par de petites digues, de manière que le cultivateur, après avoir arrosé sa terre, coupe la digue qui le sépare de son voisin, et laisse aller l'eau chez lui; ce dernier se conduit de même avec le troisième, et ainsi de suite.

Les canaux creusés pour l'irrigation sur le bord du Syr sont remarquables, tant par leur étendue, que par leur profondeur. On dit qu'ils ont été creusés avant que cette contrée fût occupée par les Kirghiz.

Dans les champs arrosés par les eaux d'un bassin élevé, de même que dans ceux qui sont arrosés au moyen d'une roue, on fait en glaise, au milieu du champ, un rempart, muni d'un conduit à son sommet, et de ce conduit partent de chaque côté de petits canaux ou des sillons, dont la profondeur est en proportion de leur éloignement du réservoir; ces canaux partagent le champ en une quantité de carrés ou parallélogrammes [1].

Lorsqu'il faut arroser, on ouvre telles petites écluses sur tels conduits, rigoles et sillons, et l'on peut à volonté inonder un champ entier ou seulement telle partie qui a besoin d'être humectée. Dans ce cas, les côtés du conduit ou des rigoles reçoivent une brèche devant les sillons choisis, et les autres passages sont fermés avec de la glaise, dont le tout est fabriqué. Dans les

[1] Les Kirghiz préfèrent, pour leurs cultures, les terres argileuses à toutes les autres, à cause de la facilité que donne la glaise pour les conduits de l'eau.

Voici quels sont les objets désignés dans le plan de culture ci-annexé; c'est une terre labourée sur le bord de la rivière Irghiz.

a a, Rempart propre à arrêter la submersion que causeraient les eaux débordées.
b, Digue faite pour parer au manque d'eau.
c c, Lieu où le rempart *a a* est interrompu par une écluse par où l'eau se lâche dans les conduits, d'où elle passe aux petits canaux.
d d, Principaux conduits.
e e, Petits conduits qui reçoivent l'eau des principaux et la portent aux rigoles.
f f, Rigoles qui apportent l'eau aux sillons.
g g, Canaux inférieurs, de niveau à toute la culture, et faits pour l'écoulement des eaux surabondantes après une inondation.
h h, Sillons ou terres labourées.
i, Niveau de l'eau au printemps ou en été.
h, Niveau de la rivière à l'époque des jours caniculaires.

endroits où l'eau manque, et chez les gens pauvres qui n'ont pas le moyen de se procurer des roues pour élever l'eau, on la fait passer dans le conduit au moyen de sacs de cuir et de différents vases de bois. Quelques-uns même emploient des grues, telles qu'on en voit communément aux puits dans les villages russes. L'arrosement se règle sur la situation, la température du jour, et la quantité d'eau. Dans le nord des steppes, où le terrain est gras, les terres ne sont arrosées le plus souvent que deux fois dans l'été. Dans le midi, et sur les terrains sablonneux, on arrose à peu près tous les trois, quatre ou cinq jours.

Les Kirghiz labourent, au moyen d'une fourchette de bois terminée par un coutre ovale en fer; un long bâton est ajusté à la partie supérieure de la charrue pour servir de timon; on fixe à ce timon le joug auquel sont attelés deux chameaux, deux bœufs ou deux chevaux. On laboure quelquefois à la bêche les champs de peu d'étendue.

Au lieu de la herse, les Kirghiz se servent de fagots hérissés, qu'ils attachent à la queue des chevaux.

Pour la moisson, ils se servent de petites faucilles, et à défaut de ces instruments, ils arrachent à la main les épis par poignées.

Ils battent le blé au moyen de chevaux et de bœufs courant sur les épis.

Les Kirghiz sèment avant de labourer; ils étendent bien leurs semences par tout le champ, et commencent alors à ouvrir les sillons.

CHASSE.

La chasse n'est pas à beaucoup près, chez les Kirghiz, aussi importante qu'elle semble devoir l'être chez un peuple nomade; cependant, sans être chasseurs, ils s'occupent de la chasse, et les peaux qu'elle leur procure sont une branche assez considérable du commerce des Kaïssaks avec leurs voisins.

Les moyens qu'ils emploient à la chasse sont très-variés;

leur chasse favorite est la chasse au faucon ou plutôt à l'aigle (*falco fulvus*); ils reçoivent ces aigles des monts Ourals par les Bachkirs; ils les instruisent, les dressent comme des faucons, et les transportent sur leurs selles, en leur couvrant la tête d'un chaperon, afin qu'ils ne soient pas distraits par les objets qu'ils rencontrent. Aussitôt que le chasseur aperçoit le gibier, il découvre la tête de l'aigle, qui alors prend son vol, s'abat sur l'animal, lui enfonce ses ongles dans les chairs, le replie sur lui-même et le retient ainsi jusqu'à ce que le chasseur arrive pour achever la bête à coups de lance, de tchakane ou simplement de plète (fouet). On prend de cette manière, non-seulement des lièvres, des renards et des chèvres sauvages, mais des loups. Quelquefois l'aigle, s'étant abattu sur la tête de l'animal, lui crève les yeux à coups de bec.

Les Kirghiz font usage aussi du faucon et de l'épervier, mais seulement contre les animaux faibles.

Voici comment ils prennent les saïgaks ou antilopes[1]: ayant remarqué l'endroit où des troupes de saïgaks viennent s'abreuver, ils enfoncent sur un plan incliné plusieurs rangées de joncs pointus disposés en demi-cercle; de distance en distance, autour de ce demi-cercle, ils élèvent des kourgans ou buttes de terre, derrière lesquelles se cachent les chasseurs. Aussitôt que les antilopes ou saïgaks sont entre les buttes et les roseaux, on les épouvante par des huées, et les pauvres bêtes effrayées, et par les kourganes, et par les hommes qui semblent en sortir, se précipitent dans le demi-cercle hérissé de roseaux pointus sur lesquels on les prend à la main. Pour prendre d'une manière analogue les sangliers, on plante dans la terre des pieux taillés en pointe bien aiguë, et on les chasse dessus en mettant le feu aux roseaux qu'ils habitent. On en fait de même avec les tigres ou ioules-barses. En outre les Kirghiz emploient des trébuchets pour ces deux dernières espèces d'animaux. Enfin les plus vaillants vont, à ce qu'on dit, combattre les tigres,

[1] Voyez le Voyage à Boukhara, pour quelques détails, pages 20 et 21. Je ne vois pas pourquoi M. de Meyendorf fait la saïgak du masculin.

sans autre arme qu'une grosse robe à la main gauche, et un poignard dans la main droite. Ils lancent la robe à la tête de l'animal, et le blessent à coups de poignard dans le flanc; la perte du sang affaiblit le tigre, et il succombe.

Quant aux animaux faibles, les Kaïssaks les prennent dans des rets; ils en tuent à coups de fouet et de plète; ils en chassent quelques-uns au moyen des chiens. En général, les Kaïssaks tuent fort peu de gibier à coups de flèches, et encore moins à coups de fusil.

Les chevaux sauvages descendent ordinairement de l'Oust-Ourt à la mer par des sentiers connus, qu'investissent les Kirghiz, embusqués derrière des broussailles; deux hommes donnent le signal de cette chasse, qui se fait à l'arc et au fusil. Les chevaux sont alors sur le rivage; ceux qui ne succombent pas d'abord se jettent dans la mer, et s'ils échappent à la mort, ils n'échappent pas à la captivité; car lorsqu'ils ont nagé jusqu'à sentir leurs forces épuisées, leur instinct de la vie les ramène au rivage, où les Kaïssaks les prennent fort aisément sans faire usage de leurs armes.

PÊCHE.

Ni la très-petite quantité de poisson que pêchent les Kaïssaks, ni les moyens employés pour la pêche, ne méritent d'arrêter l'attention.

Comme nous l'avons dit, le poisson n'est un mets que pour les pauvres, et seulement dans les aouls qui se trouvent campés près des lacs et des fleuves, et il ne peut nullement devenir un objet de commerce extérieur. Depuis quelques années, l'occupation de la pêche a pris quelque développement dans les hordes; mais s'accrût-elle mille fois davantage, elle n'aurait encore aucune espèce d'importance pour leur prospérité.

CHAPITRE XVI.

ARTS ET MÉTIERS.

En général le degré de civilisation d'un peuple donne la mesure de ses progrès dans les arts. Cependant il y a des peuples non civilisés, dont certains ouvrages excitent l'admiration de l'Européen. On ne peut en dire autant des Kirghiz. Tous les métiers sont chez eux dans l'enfance.

Ce qu'il y a de plus remarquable en ce genre dans les hordes, c'est la préparation des peaux. Après avoir lavé à l'eau chaude la peau sur laquelle ils veulent conserver le poil, ils nettoient avec un couteau le dessous de la pelisse, où sont restées de la graisse ou des parties de chair; ensuite ils mouillent cette peau pendant quatre ou cinq jours, avec du lait de vache aigre et salé; puis ils l'étendent au soleil, et quand elle est sèche, ils la foulent longtemps avec les mains. Pour la préserver à jamais de l'humidité, ils la passent à la fumée, la foulent de nouveau avec les mains, peignent la laine et imprègnent de craie le revers de la fourrure.

Voici comment se fait la préparation des peaux de chèvre et de mouton, qu'ils emploient pour les vêtements nommés dakha ou djakha: après avoir tondu la peau, ils l'aspergent d'eau chaude, la roulent en tuyaux et la mettent dans un endroit chaud, où ils la laissent jusqu'à ce que les racines du poil commencent à tomber. Alors ils lissent cette peau avec des couteaux, la font sécher au grand air, et ensuite la mettent pour trois ou quatre jours dans du lait aigre. L'ayant tirée du lait, ils la font sécher à l'ombre, la foulent avec les mains, l'exposent à la fumée, et la refoulent de nouveau, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la souplesse nécessaire; enfin ils la teignent en jaune foncé, avec une couleur extraite de la racine de rhu-

barbe, ou du thé de pierre (en tablettes); ils y mêlent de l'alun et de la graisse de mouton; cette composition est épaisse comme un gruau. Après en avoir frotté les peaux des deux côtés pendant deux ou trois jours, on les fait sécher et on les foule après chaque opération, ce qui leur donne la propriété d'être impénétrables à l'humidité, et de pouvoir être lavées comme du linge sans perdre leur couleur.

Pour conserver l'eau pendant leurs voyages, les Kirghiz, de même que les Bachkirs, les Boukhares, et la plupart des peuples de l'Asie centrale, ont des outres faites d'une peau entière de mouton, et qui n'ont d'autre ouverture que la gorge; l'eau s'y conserve fraîche même pendant les plus grandes chaleurs. Ces outres se nomment toursouk, miach.

De plus on fait dans les hordes beaucoup de vases de cuirs cousus; il en est de différentes formes et capacités. On laisse dans un endroit chaud, pour qu'elles s'amollissent, les peaux destinées à faire ces vases; on les dégage de la laine, puis on les met dans du lait aigre salé; enfin on les étend sur des pieux, on coupe des parties selon la forme qu'on veut donner au vase, et on les coud à l'instant avec de petits nerfs. Le vase ainsi fait, on le sèche, puis on le façonne avec les mains; après cela, non-seulement il conserve la forme qu'on lui a donnée, mais il acquiert une consistance remarquable. Enfin on le passe à la fumée pour qu'il ne communique aux liquides ni mauvais goût, ni odeur, ni couleur[1]. On a soin de faire d'abord sécher, et de battre au pilon les nerfs que l'on emploie à la couture des vases.

Les Kirghiz emploient à divers usages la laine des brebis; ils filent et teignent la meilleure, et en font une espèce de tapis, ou bien, en la tissant avec du roseau, ils en font des rideaux pour leurs tentes. La plus grossière est employée à la confection des feutres. Dans ce cas ils la battent avec des perches, jusqu'à ce que tous les flocons grossiers aient sauté; ils l'étendent

[1] Selon Rubruquis les Mogols préparaient de même leurs vases de cuir en 1254.

sur un vieux feutre, l'égalisent bien, l'arrosent d'eau bouillante, la roulent en tuyau avec le feutre sur lequel elle est appliquée, ensuite lient le tout fortement avec des cordes, puis ils la foulent aux pieds, ou la jettent en l'air afin qu'elle retombe lourdement à terre; enfin ils déroulent le paquet, et trouvent leur feutre complétement prêt.

Ils font aussi des bonnets de feutre en poil de chèvre. Ils tissent avec du poil filé de chameau une étoffe solide, qui ressemble beaucoup au camelot ordinaire de laine à trame oblique, et tel qu'on le connaît en Russie sous le nom d'armiatchina. On ne la teint jamais; mais pour la teinture des autres étoffes de laine, on emploie, comme nous l'avons dit, la racine de rhubarbe, le thé dit de pierre (en tablettes), la garance, etc.

Les Kaïssaks font leur savon avec de la graisse de mouton et de la cendre, qu'ils tirent d'une herbe à laquelle ils donnent le nom de it-sigak, c'est-à-dire le *pecia motcha* (urine de chien). Ce savon à fleur noirâtre a la propriété d'enlever toutes les taches des habits.

Ils fabriquent des cordes avec des crins de cheval et du poil de chèvre.

En fait de gens de métier on trouve chez les Kirghiz des ouvriers en argent, des ouvriers en cuivre, des forgerons et des tourneurs. Les ouvriers en cuivre et en argent font la plupart du temps des ornements pour les harnais et pour les ceintures montées en cornalines et turquoises, pierres qu'ils incrustent aussi en or. Ils font pour les femmes les ornements de tête et les plaques d'estomac. Les forgerons fabriquent des couteaux, fers de lances, sabres ou tchakanes, mors de bride, et les objets indispensables à la vie même des nomades. Ils emploient pour les lames des couteaux et des poignards de vieilles faux reçues de Russie.

Les tourneurs font ordinairement des vases de bois, quelquefois d'une grandeur énorme.

Tous les ouvrages sortant des mains de ces gens-là sont telle-

ment grossiers, qu'ils ne méritent point de fixer un instant l'attention, si ce n'est par leur grossièreté même.

Nous avons dit à l'article de l'éducation, que les femmes des Kirghiz s'occupent de broder en soie, en coton, en or et en argent; il est bon d'ajouter ici que cet art est, chez elles, aussi peu avancé que tous les autres arts du pays, dont la liste est, comme on le voit, bientôt épuisée.

CHAPITRE XVII.

COMMERCE.

Quelque fréquentes que soient les attaques accompagnées de pillage et de dévastation des Kirghiz-Kaïssaks sur les frontières des pays contigus à leurs steppes, le commerce compense toutes les pertes que cause leur impudente et folle rapacité; le commerce, disons-nous, rend leur voisinage très-avantageux à la Chine, mais bien plus encore à la Russie.

Les Khiviens, les Boukhares, les habitants de Tachkent et de Kokan, ainsi que ceux de la Petite-Boukharie ou Turkestan oriental, commercent aussi avec eux, mais avec moins d'avantage que les Russes et les Chinois. En voici les raisons :

1° La grande quantité d'objets manufacturés livrés par la Chine et la Russie aux hordes des Kirghiz, objets dont un grand nombre ne pourrait trouver de débouché ailleurs;

2° Le besoin qu'ont la Chine et la Russie des produits bruts qu'on reçoit des Kirghiz, à bas prix, en échange des objets manufacturés dont nous avons parlé;

3° Les mesures prises par les gouvernements de ces deux empires pour étendre le commerce [1];

[1] Au reste, ces mesures ne sont pas du tout les mêmes de la part des deux états. Le gouvernement russe, pour parvenir à son but, emploie des dépenses et des soins, fait des établissements, établit des marchés d'échange, donne aux Kir-

4° Le grand nombre de gens qui prennent part à ces avantages, et enfin, pour la Russie,

5° L'immense étendue sur laquelle a lieu ce commerce, qui enrichit les habitants des lignes d'Orenbourg et de Sibérie.

Les Kirghiz sont, à l'égard des Russes, pour toutes les transactions de leur commerce, dans la situation où se trouvent les Russes à l'égard des Français et des Anglais, dans leurs relations avec eux.

Cependant qu'on se souvienne que ce que nous appelons ici le commerce des Kirghiz se trouve encore à l'état primitif, tel qu'il a existé chez tous les peuples dans leur enfance. Ce n'est donc qu'un commerce d'échange. Accoutumés à vendre et à acheter de cette manière, les Kirghiz, en général, ne veulent point connaître la valeur des monnaies; craignant toujours d'être trompés en recevant de l'argent, ils demandent des sommes de monnaie exorbitantes pour les objets de la moindre valeur, ou rejettent absolument tout marché où il est question de monnaies.

Les endroits où ils viennent en plus grande affluence faire leurs échanges sont, sur la frontière russe : Orenbourg, Troïtsk, les forts Pétropavlofsk, Presnogorkofskoï, Omsk, Sémipalatinsk, Oust-Kamenogorskaia et Ouralsk. Ils font d'ailleurs des échanges dans beaucoup de forts, et même aux avant-postes. Orenbourg est le plus important de tous ces points.

Les Kirghiz commercent avec les Chinois, principalement à Kouldja, ou, comme les Chinois le nomment, à Ili [1] et à Tchougoutchak, en chinois Tchoukhoutchou ou Tarbagtaï.

ghiz des priviléges, arme les caravanes, distribue des présents. Les Chinois emploient la menace, les vexations et une sévérité despotique; ils estiment eux-mêmes le bétail qu'on leur amène, donnent en échange des marchandises ou des lingots d'argent selon ce que leurs règlements ont fixé, et quelquefois selon leur bon plaisir; et pour éviter les contestations, les plaintes, les éclaircissements, les interrogatoires et les avanies avec le gouvernement chinois, les Kaïssaks se retirent en murmurant, et les Chinois leur interdisent l'entrée de leurs villes.

[1] Klaproth (*Journal Asiatique,* décembre 1824) dit qu'Ily-Balyk (la ville d'Ili), Kouldja et Almalyk ne sont qu'une seule et même ville.

Le temps où le commerce d'échange est le plus actif est depuis la mi-juin jusqu'à la fin d'octobre ou au commencement de novembre; alors on voit par jour au marché d'échange d'Orenbourg quelques centaines et quelquefois un millier d'individus. En 1780 il s'y trouva chaque jour jusqu'à deux mille Kirghiz; nous en avons trouvé la mention officielle dans les archives du lieu.

Les Kirghiz vont pour leurs échanges à Khiva, à Boukhara, à Kokan et à Tachkent, où se rendent aussi d'autres peuples. Au reste les habitants de ces dernières villes transportent quelquefois eux-mêmes leurs marchandises dans les aouls, ou en échangent une partie, lorsqu'ils traversent les steppes pour venir en Russie; mais les Russes et les Chinois ne commercent avec eux que sur leurs frontières respectives. Les marchandises que livrent les Kirghiz à leurs voisins sont les mêmes partout; elles ne consistent, bien entendu, qu'en troupeaux et en produits résultant des troupeaux. En voici le détail : ce sont des brebis, des chevaux, des bêtes à cornes, des chameaux, des chèvres, du poil de chèvre, de la laine de divers animaux et de diverses qualités; des peaux de boucs, de chevaux, de moutons et de vaches, ainsi que de loups, de renards, de korsaks, de lièvres et de marmottes; des feutres, de l'armiatchina, des dakhi (espèce de vêtement), des touloupes (peaux de moutons cousues pour pelisses), des cornes d'antilopes, de la racine de garance. Voilà les objets que les hordes kirghizes fournissent à la Russie et partout, sauf que les Russes ont peut-être meilleure part.

Nous ne parlons pas ici de l'argent que les Kirghiz ont apporté avec les Boukhares et les Khiviens, depuis 1748 jusqu'en 1755; cette nouveauté extraordinaire ne dura que peu de temps, et fut due à la mort de Nadyr-Shah dont on pilla les trésors, lesquels se répandirent par toute l'Asie, en telle quantité que, non-seulement les Boukhares et les Khiviens, mais les Khirghiz même du commun, venaient dans les forteresses des frontières russes avec des sacs pleins de roupies

indiennes et autres monnaies orientales, ou des lingots précieux. Pendant ces cinq ou six ans, il fut importé sur la seule ligne d'Orenbourg, d'après les registres de la douane, cinquante pouds d'or et quatre mille six cents pouds d'argent. En outre, combien n'a-t-on pas fait passer en fraude de monnaies cousues dans les ceintures et les habits? Les autorités locales dénoncèrent au ministère des affaires étrangères [1] la quantité d'or qui entra en Russie par ce dernier moyen, en ajoutant que, depuis lors, les échanges en bestiaux des Kirghiz avaient considérablement diminué à Orenbourg.

Les marchands de Khiva achetaient sur la route la plus grande partie des chevaux et des brebis qui se rendaient en Russie, et les amenaient dans leur pays, où l'on manquait de bétail par suite de la guerre; ils les vendaient à haut prix à ceux de leurs compatriotes qui s'étaient enrichis, et venaient ensuite acheter en Russie, argent comptant, les marchandises dont ils avaient besoin. Les Kirghiz eux-mêmes en faisaient autant.

Personne ne peut dire dans quelle situation se trouvait, il y a cent ans, le commerce des Kirghiz avec leurs voisins du sud, ni par quelles variations il a passé dans ce laps de temps; mais pour montrer la marche de leurs relations commerciales avec la Russie, nous en donnons ici un aperçu historique, tiré des archives de la douane d'Orenbourg.

Nous commençons à 1745, car, avant cette époque, les Kirghiz n'étaient connus à la ligne d'Orenbourg que par leurs incursions.

[1] Voir les rapports de Néplouief et de Tevkélef dans les archives du collége des affaires étrangères, à Pétersbourg.

ÉTAT DU BÉTAIL ÉCHANGÉ À ORENBOURG PAR LES KIRGHIZ-KAZAKS DE 1745 À 1821.

ANNÉES.	NOMBRE de CHEVAUX et POULAINS.	NOMBRE de BOEUFS.	NOMBRE de MOUTONS.	NOMBRE de CHÈVRES.
1745.	552	2	3,053	52
1746.	731	4	4,300	275
1747.	816	3	5,063	238
1748.	855	2	6,029	176
1749.	930	3	7,718	331
1750.	1,184	6	8,213	281
1751.	1,575	10	7,735	378
1752.	5,515	22	16,147	457
1753.	10,084	28	24,313	511
1754.	6,005	32	22,111	342
1755.	1,762	15	13,147	334
1756.	4,021	25	15,384	272
1757.	4,462	1	15,767	12
1758.	7,064	1	23,597	2,304
1759.	4,141	84	22,870	1,778
1760.	3,757	54	19,530	1,589
1761.	3,187	43	37,768	2,945
1762.	2,639	153	101,820	4,456
1763.	3,299	390	93,330	6,871
1764.	2,840	225	72,734	6,776
1765.	1,626	199	55,134	4,540
1766.	2,088	164	76,972	5,102
1767.	2,696	357	131,378	5,800
1768.	1,740	654	176,922	10,600
1769.	1,993	354	153,616	6,696
1770.	889	276	113,115	9,354
1771.	935	203	168,602	7,269
1772.	769	302	199,078	11,522
1773.	804	142	196,016	8,199
1774.	171	36	30,237	724
1775.	1,218	164	172,495	3,733
1776.	3,145	382	153,052	2,998
1777.	3,787	675	141,272	3,789
1778.	4,503	813	146,898	4,751
1779.	3,504	430	182,672	5,630
1780.	4,643	379	225,486	7,250
1781.	5,724	437	205,616	8,283

ANNÉES.	NOMBRE de			
	CHEVAUX et POULAINS.	BOEUFS.	MOUTONS.	CHÈVRES.
1782.	5,915	443	221,531	9,037
1783.	4,140	363	189,292	8,765
1784.	2,470	447	211,485	8,785
1785.	2,013	362	202,151	6,452
1786.	3,559	1,021	372,917	12,218
1787.	3,127	708	262,134	13,033
1788.	4,921	313	205,569	9,204
1789.	2,829	810	236,032	7,485
1790.	2,154	1,325	187,286	5,968
1791.	1,738	1,415	209,011	8,508
1792.	1,859	678	270,373	9,600
1793.	1,444	506	198,614	7,967
1794.	2,480	429	176,575	6,474
1795.	1,100	431	241,749	8,510
1796.	1,489	542	179,227	5,553
1797.	2,859	1,077	114,441	3,497
1798.	3,187	957	223,238	7,425
1799.	2,250	1,268	132,065	7,166
1800.	2,116	867	85,221	2,605
1801.	1,639	939	98,635	2,547
1802.	1,727	703	110,139	3,841
1803.	1,995	1,719	122,495	5,513
1804.	942	357	85,827	3,802
1805.	776	401	105,240	4,452
1806.	355	154	67,699	3,001
1807.	146	60	25,454	1,250
1808.	192	393	77,435	3,515
1809.	42	291	89,900	6,935
1810.	36	342	65,699	5,639
1811.	6	428	49,288	8,438
1812.	6	451	36,880	1,004
1813.	53	225	18,316	207
1814.	8	301	23,705	394
1815.	21	707	40,013	761
1816.	184	1,425	70,373	1,567
1817.	61	565	52,470	2,716
1818.	14	455	90,558	299
1819.	9	315	143,336	1,417
1820.	68	1,074	160,296	3,268

Nous devons, pour compléter ce tableau, ajouter, sur la foi des anciens officiers des douanes, que, dans les premières années, d'après certaines considérations, on ne faisait pas connaître le nombre entier des bestiaux échangés, et par conséquent les quantités que nous avons données dans ce tableau doivent être augmentées si l'on veut se rapprocher de la vérité. Au dire des plus anciens habitants d'Orenbourg, nous supposons que, dans les années où ce commerce fut le plus florissant (1786 et 1787), on échangea à Orenbourg jusqu'à six cent mille brebis, et tout autant sur les autres points commerçants de notre frontière; ainsi il serait entré, dans chacune de ces deux années, jusqu'à un million de brebis.

Le nombre des chevaux qui entraient, tant par la ligne d'Orenbourg que par celle de Sibérie, montait jusqu'à cinquante mille par an. Aujourd'hui, au contraire, les Kirghiz, en beaucoup d'endroits, achètent des chevaux russes, et même en grand nombre.

Il entre peu de chameaux kirghiz en Russie; mais les habitants de Tachkent, les Khiviens et les Boukhares en achètent beaucoup.

Le commerce des Kirghiz en gros bétail est en général très-peu considérable; sur la frontière russe, c'est par Troïtsk qu'il se fait presque en entier.

Si l'on en croit les vieux Kirghiz, leurs ancêtres échangeaient à la Chine, en Boukharie, à Khiva, et dans les autres contrées voisines, tout autant de bétail qu'en Russie. D'après ces témoignages ils livraient annuellement à leurs voisins deux millions de brebis et cent mille chevaux, sans parler des autres marchandises. Cet état de choses est vraisemblable pour le dernier siècle, mais impossible dans les circonstances actuelles. Les dissensions intestines, les barantas ont tellement diminué le nombre des troupeaux et des haras kirghiz, qu'ils n'expédient pas aujourd'hui en bétail la moitié de ce qu'ils expédiaient autrefois; et dans les premières années de ce siècle, comme on le voit d'après le tableau ci-dessus, les

échanges des Russes avec les Kirghiz étaient dans un état encore plus misérable.

Pour donner une idée de son état actuel sur toute la frontière russe, nous ajoutons ici un extrait de tous les états des douanes des lignes d'Orenbourg et de Sibérie, pour les années 1819 et 1820.

LIEUX où les échanges ont été effectués.		BESTIAUX reçus en échange	
		en 1819.	en 1820.
A Orenbourg		145,077	164,706
A Troïtsk		2,356	12,335
Aux forts	de Pétropavlovsk	69,679	82,880
	de Semipalatinsk	9,945	15,017
	d'Omsk	3,238	625
	de Presnogorkovskaïa	4,485	5,316
	d'Oustkamenogorskaïa	4,220	586
A ce nombre, il faut ajouter les échanges en bétail dans le pays des Kosaques de l'Oural, ainsi qu'aux barrières de Nikolaïefsk, à la douane de Boukhtarminsk et dans les différents forts où il n'y a point de marchés d'échange, et montant à		120,000	130,000
Total		359,000	411,000

A l'époque de l'ouverture du commerce d'échange des Russes avec les Kirghiz en 1736, le gouvernement mit, comme sur tous les autres étrangers, une taxe de deux pour cent sur la valeur des marchandises importées. En 1739, il fut ajouté encore un pour cent de droits; en 1750 et les années suivantes, la taxe était à cinq pour cent. Enfin on prit pour principe, en ne prélevant sur les Kirghiz aucun droit pour l'échange, de taxer à dix pour cent les marchandises à leur entrée au marché d'échange.

Les Kirghiz prennent, en retour de leur bétail et des produits bruts qu'ils importent en Russie, divers objets en fer de fonte et en cuivre, tels que chaudrons, trépieds de harnais, dés à coudre, aiguilles, ciseaux, couteaux, haches, cadenas, faux, faucilles, etc. etc. puis draps, velours, brocarts, étoffes de soie, passements, rubans, mouchoirs, cordons, —

des coffres, — alun, couperose, perles fausses, petits miroirs, — toile, tabac à priser, fard blanc et rouge, cuirs ouvrés appelés iouftes [1], peaux de castor, etc. Toutes ces marchandises ou à peu près sont des produits russes, et la plupart ne sont d'aucun débit en Europe. Si l'on songe aux avantages immenses que le commerce russe tire de ces échanges, on sent que le gouvernement russe n'a point à regretter les dépenses qu'il fait pour les appointements des khans et des anciens, pour les présents dont il les comble, pour l'entretien même d'officiers chargés de l'administration des hordes. Je ne ferai pas mention ici de la dépense des troupes destinées à garder les frontières, car le gouvernement les y entretiendrait, quand bien même il n'existerait aucun commerce entre les Kirghiz et les Russes.

Les Chinois fournissent principalement aux Kirghiz des étoffes de soie, de la porcelaine, des brocarts, de l'argent, du thé, de la poterie vernissée et d'autres produits de leurs manufactures.

Les Boukhares, les Khiviens et les habitants de Tachkent leur fournissent aussi beaucoup d'étoffes de soie et de coton, des robes contre-pointées, des fusils, des sabres, de la poudre, etc. En échange, indépendamment du produit des troupeaux, les hordes leur fournissent des esclaves [2] enlevés sur les frontières russes.

En parlant du commerce des Kirghiz, nous ne devons pas négliger de dire qu'ils se portent aussi pour agents du commerce de la Russie avec l'Asie centrale. Cette entremise est

[1] Tous les Asiatiques qui commercent sur la ligne d'Orenbourg donnent communément au ioufte le nom de bolgara; ce mot vient, on le devine, de l'ancien royaume bulgare qui florissait autrefois sur les rives du Volga, dans les terres qui forment aujourd'hui les gouvernements de Kazan et de Simbirsk. Ce royaume fournissait à l'Asie centrale toutes les productions du nord et les produits de ses propres manufactures, au nombre desquels se trouvaient toujours beaucoup de cuirs ouvrés.

[2] En transportant un prisonnier d'un lieu à un autre, les Kirghiz le mettent ordinairement à cheval, et lui lient les mains derrière le dos et les pieds sous le ventre du cheval que le conducteur mène par la bride, en cheminant aussi à cheval en avant.

nuisible et toujours dangereuse, mais les marchands Khiviens, Boukhares[1], ceux du Kachkar, ceux de Tachkent et des villes voisines, sont obligés forcément d'y avoir recours, ne pouvant gagner les frontières russes, ni retourner chez eux qu'à travers les steppes des Kirghiz, où, comme on sait, il n'y a point de routes tracées, et où le voyageur, sans guide et sans défense, est continuellement exposé au danger d'être pillé et assassiné, ou à celui de mourir de soif. D'ailleurs les Kirghiz, outre l'emploi de défenseurs et de guides (karékachs), se chargent volontiers de transporter les marchandises sur leurs propres chameaux.

Au premier coup d'œil il semble que cette dernière circonstance devrait faciliter le commerce, et favoriser le peuple qui reçoit le prix de ces transports, et bien plus encore les marchands, qui se verraient sans cela obligés de traverser ces déserts immenses sur leurs propres chameaux, et rencontreraient sur leurs chemins des obstacles nombreux et redoutables; mais un examen plus approfondi fait voir que ce secours des Kirghiz est, pour les marchands de la haute Asie, une source encore plus féconde de difficultés, d'obstacles et de pertes.

Les premières difficultés pour les marchands, après avoir fait leur accord et s'être mis en route[2], c'est qu'ils n'ont aucun droit de régler la marche de la caravane, ni de se mêler en quoi que ce soit des mesures et dispositions dont se chargent exclusivement les conducteurs devenus en cela maîtres absolus. Ce sont les Kirghiz qui choisissent la direction de route, règlent les journées de station, les campements de nuit, les

[1] Avant la soumission des Kirghiz à la Russie, ou plutôt avant l'établissement de la ligne d'Orenbourg, les Boukhares et les Khiviens commerçaient communément à Astrakhan, où ils arrivaient par mer de la côte orientale de la mer Caspienne, surtout de Manghichlak où ils laissaient leurs chameaux. Au reste les Boukhares envoyaient aussi quelquefois leurs caravanes jusqu'en Sibérie.

[2] En 1820 et les deux années suivantes les Kirghiz prenaient une valeur de quatre-vingts à cent vingt roubles pour la charge d'un chameau allant d'Orenbourg à Boukhara; pour aller d'Orenbourg à Khiva, de cinquante-cinq à quatre-vingts roubles.

moments de repos, et n'obéissent qu'à leur caravan-bacha ou chef de caravane, qui même éprouve quelquefois des contradictions et des résistances de leur part. Beaucoup moins occupés des moyens d'abréger le voyage que de leurs propres commodités, ils cherchent communément à faire passer la caravane par leurs aouls, où ils peuvent, sans dépense, renouveler leurs provisions; là ils se reposent quelques jours, et en cas de besoin ils changent ceux de leurs chameaux qui sont fatigués, ou sur le service desquels il ne leur paraît pas sûr de compter. Cet usage a déterminé de certaines directions de routes, et a fait donner à ces directions différents noms. Il en existe une sous le nom de Tchoumakeï, parce qu'elle passe par les terres de la tribu Tchoumakeï. C'est par la même raison qu'ont été donnés et sont restés aux routes de Durt-Kara et de Iapask, les noms qu'elles portent.

Le nécessité indispensable de suivre la route que choisissent ainsi les guides, et les pertes de temps pendant le voyage, ne sont encore rien près des risques auxquels sont exposés les marchands dans les steppes. Là ils sont arrêtés par quelque redoutable sultan, qui leur demande arbitrairement un droit de passage à travers ses pâturages, et il menace, en cas de refus, de retenir toutes les marchandises. Plus loin ils rencontrent un chef avec sa bande qui leur fait même sommation et même menace; ailleurs c'est une troupe de brigands armés qui, soit par inimitié contre les guides de la caravane, soit par instinct de brigandage, font une attaque soudaine, et se conduisent avec une férocité que rien n'explique.

Les tribus peu puissantes ne se hasardent presque jamais à escorter des caravanes, et la protection de celles qui sont plus redoutées n'est utile que quand il n'y a pas de dissensions sérieuses entre elle et quelque autre: autrement il n'y a plus aucune sûreté pour le commerce; les caravanes, dans le cas de discorde et de vengeance, considérées alors comme des propriétés de leurs guides, tombent victimes de la haine qu'on leur porte ou des représailles à exercer contre eux.

Quelquefois c'est l'envie qui les fait agir, et l'idée des avantages que tire de ses peines le chef de tribu, ou le sultan qui souvent accompagne une caravane, suffit pour porter les Kirghiz à la dévaliser complétement. Kaïp, sultan de la Petite-Horde, qui fut quelque temps khan de Khiva, arrêta, en 1752, une grande caravane qui se rendait d'Orenbourg à Khiva ou en Boukharie, sans aucune raison, sinon que la Russie avait affecté la dignité de khan de la Petite-Horde particulièrement aux descendants d'Aboulkhaïr. Qu'arriva-t-il après cela? c'est que le khan Nourali, fils d'Aboulkhaïr, se vengea par le même moyen, et fit piller les caravanes qui allaient de Khiva à Orenbourg; et quand le gouverneur russe Néplouief lui fit demander la raison de cette conduite. « C'est, dit-il, que les marchands, au lieu de traverser mes aouls, passent par ceux de mon ennemi. »

La Russie a employé beaucoup de moyens de douceur pour mettre un terme à ces violences et à ces brigandages; mais tous sont restés sans effet, et l'expérience a démontré que, tant que les Kirghiz conserveront leur instinct rapace, et ne seront pas réprimés à main armée, le commerce des Russes avec l'Asie centrale ne pourra prospérer. Cette vérité est le fruit de cent ans d'expérience et d'observations[1].

[1] Le gouvernement russe, conformément à la conclusion de cet ouvrage, a mis récemment sous la protection d'une escorte bien armée, les caravanes marchandes destinées à traverser les steppes des Kirghiz-Kaïssaks. Le commerce russe doit se promettre les plus grands avantages de cette mesure. (*Note du Traducteur.*)

APPENDICE.

DISSERTATION

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

SUR

LE FLEUVE IAXARTE

OU SYR-DARIA,

ET SUR LES PAYS RIVERAINS.

AVANT-PROPOS.

J'avais écrit cette dissertation historique et géographique concernant le fleuve Syr ou Syr-Daria avant d'entreprendre de tracer une description complète des hordes des Kirghiz-Kaïssaks. Depuis plus de six ans je la gardais oubliée dans mes papiers lorsqu'en 1828, me trouvant à Paris, je me mis à en faire une traduction abrégée en français et je la communiquai ensuite à deux orientalistes célèbres, MM. Jaubert et Klaproth. Encouragé par une réponse flatteuse que ces savants voulurent bien m'adresser, et par suite nommé membre de la Société Asiatique de Paris, je laissai, avant mon départ de France, le manuscrit de ma traduction à M. Klaproth, sous les yeux duquel elle fut imprimée dans les Nouvelles Annales des voyages, livraison de février 1828. Peu de temps après, étant de retour à Paris, je mis à profit les trésors qui se conservent dans la Bibliothèque royale, et après y avoir puisé beaucoup de notions intéressantes sur l'ancienne géographie de l'Asie, je changeai quelques parties de ma dissertation, je la développai, et enfin lui donnai la forme sous laquelle je la produis aujourd'hui.

Je n'avais point l'intention de l'annexer à cet ouvrage, et je me proposais d'insérer, au commencement de mes données historiques, une revue des divers peuples par qui les terres actuelles des Kirghiz-Kaïssaks ont été successivement habitées dans l'antiquité. Les circonstances ne

m'ont pas permis de remplir mes vues à cet égard; mais j'ai pensé qu'il serait bon de remplacer au moins la revue des anciens peuples de la contrée par un article qui contînt les données tant historiques que géographiques des anciens auteurs sur le Syr-Daria et les pays qu'il partage.

Par la nature même du sujet, cette dissertation peut servir de transition de la première à la deuxième partie de la Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kaïssaks.

DISSERTATION

SUR

LE FLEUVE IAXARTE OU SYR-DARIA.

Le fleuve Syr, ou comme on dit, comme on écrit ordinairement, le Syr-Daria[1], qui arrose les steppes arides des Kirghiz-Kaïssaks[2] et baigne les murs de plusieurs villes du Turkestan, est connu du monde civilisé depuis des temps fort reculés.

Les exploits de Cyrus et d'Alexandre le Grand ont inscrit son nom dans l'histoire plusieurs siècles avant notre ère.

Cyrus fixa sur la rive gauche du Syr-Daria la limite septentrionale de ses vastes états, et y bâtit Cyropolis, ville jadis fameuse[3], et c'est sur la rive droite du Syr que ce conquérant célèbre perdit la vie, dans une bataille livrée à Tomira ou Tomiris, reine des Massagètes.

Hérodote, à qui l'on doit le récit de cet événement (qui est révoqué en doute par beaucoup d'historiens), connaissait déjà le Syr-Daria, et bien que, dans ses écrits, nous ne lisions nulle part le nom Iaxarte, qui fut la dénomination adoptée par les Grecs et suivie ensuite par les Romains, dans l'Araxe d'Hérodote nous reconnaissons nécessairement le Syr actuel, puis-

[1] *Daria* est le nom générique tatare de tout fleuve ou rivière. *Syr* signifie *jaune*. M. le baron de Meyendorf a cru devoir écrire *Sir*.

[2] Dans le chapitre v de la I[re] partie, il a été parlé des eaux, des sources, du cours et des bouches de ce fleuve.

[3] Voyez Strabon, livre XI.

qu'il n'y avait aucun autre grand fleuve que l'Iaxarte au pays des Massagètes.

Il a été beaucoup écrit sur cet Araxe d'Hérodote. J. de Guignes [1], Fosse [2] et Gatterer [3] affirment qu'il s'agit de l'Oxus ou Amou-Daria actuel. Delanause [4] y voit l'Araxe d'Arménie, la rivière Araxe qui se jette dans le Kour. Baïer [5], Sainte-Croix [6] et Larcher [7] supposent que, sous ce nom, l'on doit entendre le Volga. Plusieurs autres savants ont proposé leurs opinions sur le vrai mot de l'énigme léguée par Hérodote aux curieux de tous les temps et de tous les pays ; mais il me semble qu'on ne saurait mieux concilier toutes les opinions divergentes des érudits, qu'en se fondant sur la pensée de Danville [8], fortifiée par Heeren [9], et développée par Kephalides [10], c'est que l'Araxe d'Hérodote est une dénomination commune au Volga, au Syr, à l'Amou et à la rivière Araxe, affluent du Kour. Voici ce qui milite en faveur de cette opinion.

I. Dans l'antiquité, il y avait des rivières qu'on appelait Araxe ; par exemple, il y en avait une en Mésopotamie : Xénophon en fait mention ; il y en avait une autre en Perse : Alexandre la traversa lorsqu'il marchait sur Persépolis. Il n'y a pas enfin jusqu'au fleuve Pénée, en Thessalie, qui ne s'appelât aussi Araxe.

[1] *Erreur d'Hérodote sur l'Araxe*, dans l'Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome XXXVI.

[2] *An. ad Melam.* lib. III.

[3] *Einleitung in die synchronischen universalhistorien*, th. I.

[4] *Sur l'Araxe des Massagètes.* Voyez l'Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome XXXVI.

[5] *De origine et sed. Scytharum.* Voyez *Memoriæ acad. Petropolit.* tome Ier.

[6] *Examen des historiens d'Alexandre*, sect. 6.

[7] *Notes sur le livre premier d'Hérodote.*

[8] Danville fit le premier la remarque que le mot Araxe, chez les anciens géographes, est plutôt un nom générique qu'un nom propre ; mais il ne fonde point sur cette pensée ses recherches sur l'Araxe d'Hérodote. En effet, il est près d'affirmer que sous ce nom est désigné l'Oxus ou l'Amou-Daria. Voyez *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVI, article : *Des fleuves du nom d'Araxe.*

[9] *Ideen über die Politik u. s. w. der Völker der alten Welt.*

[10] *De maris Caspii historia.* Cet ouvrage a été publié par Heeren qui, étant lié d'amitié avec l'auteur, en avait composé l'avant-propos.

II. Les voyageurs les plus modernes [1] assurent qu'aujourd'hui même en Perse le nom d'Arras se donne communément à toute rivière dont le cours est rapide.

III. Méninsky, dans son *Thesaurus Orientalis*, traduit le mot Arras ou Erras, par les qualificatifs *vehemens, vorax,* qui conviennent également à tous les fleuves rapides.

IV. Dans l'Araxe d'Hérodote nous trouvons des caractères communs au Volga, au Syr, à l'Amou et à l'Araxe actuel, tandisque dans la description des terres qu'ils arrosent réellement, le père de l'histoire garde le silence sur les trois premiers de ces fleuves; c'est qu'il les a confondus avec le quatrième. La distance à laquelle les Grecs étaient de ces fleuves, et la disette de notions, ont bien pu sans doute causer cette erreur. Ne retrouvons-nous pas un fait semblable dans les ouvrages de quelques écrivains du xv[e] siècle, qui, ayant reçu des renseignements insuffisants sur l'expédition de Bekovitch à l'Amou-Daria, et ayant ouï parler vaguement du Syr-Daria, ont confondu ces deux fleuves, et de plus, le Kyzyl-Daria, qui aujourd'hui n'existe plus, et de ces trois en ont fait un seul, qu'ils ont nommé simplement Daria, sans se douter que Daria ne signifie autre chose que fleuve ou rivière.

Laissons là l'énumération des caractères d'après lesquels la dénomination d'Araxe convient également au Volga et à l'Amou; mais voyons où Hérodote parle du Syr.

Dans son livre I, § 201, nous lisons: « Les Massagètes sont un peuple nombreux et martial; ils vivent en Orient, à l'est, au delà de l'Araxe, vis-à-vis des Issédons. »

Dans ce même livre, § 204, plus loin: « A l'est de la mer Caspienne commence, du rivage même, une vaste, une immense plaine. Les Massagètes, contre lesquels marchait Cyrus, occupent une grande partie de cette plaine. »

Ici, sans le moindre doute, l'Araxe est le Syr, car:

I. Si nous nous souvenons que la mer d'Aral ne fut connue,

[1] Kaempfer, *Amœn. exot.*, p. 299.

ni des anciens, ni même des Européens du XIVe et du XVe siècle, et que, jusqu'à nos temps, on a regardé le Syr et l'Amou comme fleuves tombant dans la mer Caspienne, nous trouverons évident qu'un fleuve qui coule dans une plaine immense, vers l'est de la mer Caspienne, et au delà duquel vivaient les Massagètes, voisins des Issédons, ne peut être autre que le Syr ou l'Amou. Mais l'Amou ne peut être le fleuve dont il s'agit, puisque la contrée qui s'étend à l'est de son cours est, en très-grande partie, montagneuse, au lieu d'être une plaine où puisse avoir vécu au large un peuple nombreux tel que celui des Massagètes. Il y a plus, si les Massagètes eussent demeuré près de l'Amou, il n'auraient pas été voisins des Issédons qui, comme nous le verrons tout à l'heure, occupaient des terres situées au nord ou au nord-est du Syr. Enfin souvenons-nous que Denys d'Alexandrie, qui donne aussi l'Araxe pour frontière aux Massagètes, distingue clairement le fleuve qu'il veut désigner de l'Oxus ou l'Amou.

II. De quelque manière que nous interprétions la description qu'Hérodote nous fait des Scythes, nous verrons toujours que les Issédons (voisins des Massagètes) demeuraient, non pas au sud, mais bien au nord-est du Syr. Dans le quatrième livre de son Histoire il est dit: la contrée située sur cette rive (la rive orientale) du Tanaïs (du Don), n'appartient pas aux Scythes; mais elle est occupée d'abord par les Sauromates ou Sarmates qui, de l'extrémité même de la mer Mœotide (mer d'Asof), s'étendent à quinze jours de route au nord. Au-dessus d'eux (plus au nord), dans un pays de forêts, vivent les Boudines, peuple nombreux. Au nord des Boudines s'étend une plaine (steppe) de sept jours de route. Au delà de cette steppe, à l'est, demeurent les Phissagètes, autre peuple nombreux. Avec eux, et dans la même contrée qu'eux vivent les Iyrques (*Iyrcæ*). En se dirigeant à l'est des Phissagètes, on rencontre un autre peuple de Scythes, séparés des Scythes Royaux. Jusqu'aux terres de ces Scythes, toute la contrée ci-dessus décrite est une plaine dont le terrain est fertile; plus

loin la terre est pierreuse et dure. Après qu'on a traversé une partie considérable de cette région, on trouve les Argypes au pied de hautes montagnes. Jusque-là le pays est connu; mais quant à celui qui va plus loin (au nord des Argypes), personne ne peut le bien décrire. Des montagnes hautes, inaccessibles, y forment une barrière insurmontable. Quant à la contrée située à l'est des Argypes, elle est, comme on le sait positivement, habitée par les Issédons; les terres situées au nord du pays des Issédons ne sont connues ni d'eux ni des Argypes.

Ayant vu de nos propres yeux une grande partie de la contrée qui s'étend du Don au Volga, au fleuve Oural et aux steppes des Kirghiz-Kaïssaks, et ayant confronté les descriptions qu'en ont laissées les anciens géographes avec le véritable état des lieux, nous ne pûmes nous empêcher de penser que les montagnes au pied desquelles Hérodote met ses Argypes sont les monts Ourals, dans la partie méridionale de leur longue chaîne, probablement près d'Orenbourg, et que les Issédons demeuraient à l'est des Argypes, c'est-à-dire dans le nord de la steppe actuelle des Kirghiz-Kaïssaks. Cette pensée est d'autant mieux fondée qu'elle s'accorde jusqu'à un certain point avec les hypothèses de Gatterer [1], de Mannert [2], de Malte-Brun [3], et de Héeren [4], et qu'elle se rapproche beaucoup des opinions de quelques autres géographes célèbres. Il n'y a que Delanause qui, par une fausse interprétation d'Hérodote [5], se soit efforcé de prouver que les Massagètes et les Issédons auraient vécu en Europe; mais ses conclusions sont si mal fondées qu'elles

[1] Gatterer (voyez son *Einleitung in die synchronischen universal historien*, th. II, kap. 2) dit expressément que les Issédons vivaient, du temps d'Hérodote, aux lieux habités aujourd'hui par les Karakalpaks et autres peuples voisins de la Russie, et par ces derniers mots il veut désigner les Kirghiz-Kaïssaks.

[2] Mannert dit (*Geographie der alten Griechen und Römer*, th. II, b. II) : les Issédons demeuraient près du fleuve Syr.

[3] *Histoire de la géographie*, livre III.

[4] *Ideen über die Politik u. s. w. der Völker der alten Welt*, tome Ier, où il est dit que l'on doit chercher les Argypes dans la steppe des Kirghiz, et que, par conséquent, c'est là aussi que demeuraient les Issédons.

[5] *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXVI.

se réfutent elles-mêmes, surtout aux yeux des hommes pourvus de notions topographiques sur les terres qui ont appartenu jadis aux Scythes et à leurs voisins. De Guignes[1] a refuté Delanause, mais en tombant dans une erreur opposée, en voulant démontrer que les Grecs connaissaient la Chine; il assurait qu'Hérodote, par le nom d'Argypes, désignait les Chinois. Alors survint Danville[2], qui réfuta cette nouvelle proposition.

Nous ne reproduirons pas ici les sages arguments de Danville; nous ne chercherons pas à les fortifier par de nouvelles preuves qu'il serait facile d'accumuler. Nous dirons seulement que de Guignes, tout en transportant les Argypes en Chine, les a toutefois laissés voisins des Massagètes, et que, bien qu'il ait vu dans l'Araxe, sur lequel vivaient ces derniers, l'Amou-Daria, il n'en a pas moins pensé que ceux qui le prennent pour le Syr (au lieu de l'Amou) ne sont en contradiction ni avec Hérodote, ni avec Ctésias[3]. Ceci s'accorde parfaitement avec notre opinion, avec nos passages d'Hérodote ci-dessus produits, et avec les explications qu'en ont données Gatterer et Mannert. Toutes ces déductions, d'accord sur le fait que les Issédons habitaient les steppes des Kirghiz-Kaïssaks de la rive septentrionale du Syr, amènent nécessairement à conclure que les Massagètes, leurs voisins, étaient établis sur ce même fleuve.

Nous aurions pu, pour compléter nos preuves, citer aussi les opinions de plusieurs autres écrivains modernes; mais comme les conjectures et les commentaires faits après plus de vingt siècles ne portent pas la conviction dans tous les esprits, quelque fondés qu'ils puissent être, nous nous bornerons à citer ici Strabon, affirmant dans son XIe livre, que les Scythes les plus voisins de la mer Caspienne se nommaient les Daïens, et plus loin, à l'est, les Massagètes, que l'Iaxarte sépare, dit-il, des Sogdiens. Ptolémée, dans sa description de la Scythie, en

[1] *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXV.
[2] *Ibidem.*
[3] *Erreur d'Hérodote sur l'Araxe. Ibidem*, tome XXXVI.

deça de l'Imaüs [1], place de même les Massagètes au nord du cours de l'Iaxarte, bien qu'il ne les mette pas sur la rive même. Hérodote, dans son livre IV, § 40, désigne clairement le Syr, car il dit que la source de l'Araxe dont il s'agit est à l'est de la mer Caspienne. Ceci, assurément, n'est applicable à aucun des fleuves qui se jettent dans la mer Caspienne et la mer d'Aral, si ce n'est au Syr-Daria.

De tout ce qui vient d'être dit on peut conclure qu'Hérodote eut quelques notions du Syr, mais des notions vagues, et que s'il ne l'a pas nommé par son nom, c'est qu'il le confondait avec l'Araxe. Aristote n'a pas été plus heureux; nous reconnaissons le Syr, le Volga, le Don, dans l'Araxe qu'il veut décrire.

Un siècle après Hérodote paraît dans l'histoire Alexandre le Grand, et tout à coup le Syr devient mieux connu des Grecs qu'il ne l'est aujourd'hui à nous-mêmes : les eaux de ce fleuve sont teintes du sang des vaillants Macédoniens; et sur ses rives nous voyons ici le dominateur de la moitié du globe [2], renversé, blessé, perdant son sang; là, presque en un instant, la ville d'Alexandrie [3] s'élevant, semblable aux colonnes d'Hercule, comme le monument le plus reculé de la bravoure du plus aventureux des conquérants.

Depuis Alexandre nous rencontrons le Syr sous le nom d'Iaxarte dans toutes les anciennes géographies; la contrée au nord du Syr, sous la dénomination générale de Scythie, et les terres comprises entre le Syr et l'Amou, sous le nom de *Transoxiana*.

Le mot Iaxarte n'est pas un mot proprement grec; il a été emprunté par les Grecs aux Barbares, comme le dit Arrien [4]. Sainte-Croix [5], partant probablement de cette idée, le dérive

[1] *Tabula VII Asiæ*, cap. XIII.
[2] Quinte-Curce, lib. VII, cap. XXIII.
[3] Arrien, lib. IV, cap. I.
[4] *Ibidem*, lib. III, cap. X. Au reste Arrien n'écrit pas Iaxartes, mais Orxant, *Orxantes*.
[5] *Examen critique des historiens d'Alexandre*, sect. 6.

des mots mongols *ik*, grande, et *soerte* rivière. Vall [1], au contraire, affirme que le mot Iaxarte est composé de *iaka*, rivière, et *syrt*, froide, glacée, gelée : car *iaga*, aujourd'hui même encore, signifie rivière chez les Finnes, les Iougres et les Vogoulitches; *syrd*, en persan, signifie froid, gelée, et en samoïède et en iougre, glace. Les amateurs d'étymologies peuvent bien, comme Vall, et avec tout autant de vraisemblance, supposer que les Kirghiz-Kaïssaks, ayant maintenu le mot syrd ou syrt, auraient substitué à iaka le mot *daria*, qui est, en tatar, le mot générique des fleuves et des rivières, et auraient ainsi formé le nom actuel Syrt-Daria ou Syr-Daria (fleuve Syr). Cette troisième dérivation ne mériterait pas moins de confiance que la seconde sur laquelle elle serait basée; mais nous ne la proposons point, parce que nous ne voyons pas quel rapport il y aurait entre le Syr et les Samoïèdes et les Finnes, qui demeurent à plusieurs milliers de verstes de ce fleuve. Nous voyons encore moins le rapport qui aurait pu exister entre ces deux peuples, ou les Vogoulitches, et les contemporains d'Alexandre ou d'Arrien.

Quoi qu'il en soit et de quelques mots que provienne le nom Iaxarte, nous le trouvons dans les écrits de presque tous les anciens géographes. La plupart décrivaient sous ce nom, et de la manière la plus claire, le Syr actuel même; seulement quelques-uns confondaient l'Iaxarte avec le Tanaïs, et cela à dessein, comme nous le prouverons tout à l'heure. Moindre encore est le nombre des auteurs qui n'ont pas distingué le Syr de l'Oxus. Tous, au reste, ont pensé unanimement que le Syr tombait, ainsi que l'Amou, non dans la mer d'Aral, mais dans la mer Caspienne. Au premier coup d'œil il semble étonnant à quiconque sait la vraie position de ces fleuves, que les Grecs, en décrivant leurs cours, et même en déterminant la distance de leurs embouchures respectives, aient pris la mer d'Aral pour la mer Caspienne. Il est plus étonnant encore

[1] *Allgemeine Beschreibung des Persischen Reichs*, 3 ubschnitt.

qu'une erreur si évidente des Grecs ait été répétée par les savants de l'Europe jusques aux temps modernes. Cet étonnement disparaît lorsqu'on examine attentivement les circonstances du sujet qui nous occupe.

Si nous lisons le voyage de Tournefort en Orient[1], celui de Pallas[2] et celui de Géorgi[3], pour ce qui concerne les pays contigus à la mer Caspienne, l'histoire de cette mer, composée par Céphalides, et enfin la théorie de la terre, dans l'Histoire naturelle (t. Ier) de Buffon; si ensuite nous rapprochons de leurs opinions l'aspect, les particularités, le terrain et les productions des lieux situés entre les mers Caspienne et d'Aral; si enfin nous nous souvenons que plusieurs anciens géographes ont calculé la longueur de la mer Caspienne de l'ouest à l'est, et ont donné à ce rivage septentrional une telle étendue qu'il comprenait ce que nous appelons aujourd'hui lac ou mer d'Aral, il ne reste plus aucun doute que cette dernière mer ne soit une partie que le temps et la nature ont séparée, et que les deux bassins n'en formaient qu'un seul autrefois.

Mais ce qui est encore plus décisif sur cet objet, pour le monde savant, ce sont les informations recueillies en 1819 par M. Mouravief, dans son voyage à Khiva, et par les expéditions militaires russes, qui, sous les ordres de M. Berg, dirigées dans les steppes des Kirghiz-Kaïssaks, en 1825 et 1826, non-seulement ont levé une carte de l'isthme qui sépare les deux mers, mais de plus ont nivelé cette étendue de terres. Les utiles travaux du chef de cette expédition et de ses aides nous ont appris que l'isthme dont il sagit n'est nullement couvert de ces montagnes marquées jusqu'à ce jour même sur les plus nouvelles cartes russes et étrangères, mais qu'il consiste en un plateau qui s'étend au nord depuis les monts Mougodjars, et se termine par une descente escarpée près du golfe Saramaçatt appartenant au lac d'Aral, et du golfe Tük-Karaçou apparte-

[1] *Relation d'un voyage au Levant,* tomes Ier et II
[2] Tome V.
[3] Tome Ier.

nant à la mer Caspienne. Plus loin ce plateau, que les Kirghiz-Kaïssaks appellent Oust-Ourt, se prolonge au sud sous la forme d'un triangle terminé sous le 42° latitude nord, en deçà de l'ancien lit de l'Oxus, qui jadis se jetait dans la mer Caspienne, dans la direction indiquée sur la carte de M. Mouravief. L'extrémité de l'Oust-Ourt domine une plaine qui s'étend à vingt sagènes au sud, et conserve la forme d'un rivage de mer avec des golfes et des caps rongés par les eaux. Les peuplades les plus voisines de ce lieu, dit M. Mouravief, l'appellent communément l'Ancien-Rivage. A l'opposite, M. Mouravief indique sur la carte un autre escarpement ou rivage, et l'étendue comprise entre les deux forme le fond d'un détroit, où partout on rencontre des dépôts de sel et des lacs amers. De Demourdjen jusqu'aux parties hautes du Saré-Bébé, ce même voyageur a trouvé des lits de lacs desséchés, dont les environs étaient entièrement nus et stériles. Beaucoup de marchands qui sont allés avec des caravanes de Saraïtchik à Khiva nous ont fourni de vive voix des renseignements tout à fait conformes à ces témoignages.

A ces raisonnements nous pourrions ajouter les opinions de quelques savants, qui supposent que la séparation des deux mers a été la conséquence de l'élévation du fond de la mer par des dépôts chimiques et mécaniques. M. Changhine, qui est allé aux steppes kirghizes en 1816, et a fait en beaucoup de lieux divers de cette contrée d'intéressantes observations minéralogiques et géologiques, dit y avoir vu un grand nombre de collines arrondies, imprégnées d'un sel amer, qui sans doute est provenu de la dissolution d'un dépôt mécanique, et partout ce même sel et des testacés fossiles. Il en tire la conclusion naturelle que tous ces lieux ont été jadis sous les eaux, et que l'isthme actuel est le résultat d'atterrissements et de dépôts sous-marins [1].

Nous ne saurions affirmer que cette proposition soit incontestable, mais nous sommes persuadés que la partie sud-ouest

[1] *Messager de Sibérie*, 1820, 2e livraison.

des steppes des Kirghiz-Kaïssaks présente de nombreux vestiges du séjour des eaux sur elle. Ce fut l'opinion de Pallas; le baron de Meyendorf, M. Pander, et M. Eversmann, qui ont examiné cette partie de la contrée d'un regard de rigides observateurs, se sont rendus à l'évidence de témoignages si frappants.

Aux preuves physiques ajoutons quelques preuves tirées de l'histoire. Nous avons dit que pas un des anciens géographes n'a fait mention de la mer d'Aral, et que tous unanimement font tomber et l'Iaxarte et l'Oxus dans la mer Caspienne. Abstenons-nous de tout raisonnement sur l'Oxus ou Amou-Daria; des découvertes récentes ont bien démontré que ce fleuve se divisant en deux bras, dont l'un, aujourd'hui à sec, a laissé un lit des plus remarquables, tombait dans la mer Caspienne actuelle; mais comment aurait pu aller s'y jeter aussi l'Iaxarte (le Syr), qui en est séparé et par le lac d'Aral et par le cours de l'Oxus? Non-seulement il n'y a pas de témoignages que cela ait jamais été, mais on ne pourrait même trouver de raisons pour émettre une telle proposition. La bouche du Syr, suivant la plupart des anciens auteurs, se trouvait où elle est actuellement; toute la différence est qu'ils donnaient pour être une partie de la mer Caspienne la mer ou le lac qui en recevait les eaux, et qu'en effet le rivage nord de la mer Caspienne, ainsi que le dit Hérodote, s'étendait de l'est à l'ouest, sur un espace de huit jours de marche ou de cinq mille six cents stades; selon Strabon, de six mille stades, et selon Ptolémée, de vingt-trois degrés. Tenons-nous-en au plus modéré de ces trois calculs, et commençons à le confronter depuis le rivage oriental de la mer Caspienne; notre confrontation aboutira au rivage occidental de la mer d'Aral. Les deux autres mesures, étant plus longues, nous mèneraient plus à l'est encore. Ces données, empruntées aux écrits des trois plus célèbres géographes de l'antiquité, nous mettent dans le cas d'adopter l'une des deux propositions: ou la mer d'Aral faisait jadis partie de la mer Caspienne, ou les anciens ont complétement ignoré l'existence de la mer d'Aral. Cette dernière serait

fort difficile à soutenir. Chacun sait qu'Alexandre le Grand est allé avec son armée jusqu'à l'Iaxarte; qu'il a bâti une ville sur les bords de ce fleuve, et l'a peuplée de Grecs en grande partie[1]; qu'il a recueilli des notions sur la mer Caspienne, et qu'il a fait mettre une flotte en mer pour en relever les côtes[2]. Nous sommes encore mieux convaincus de ce que nous avons avancé quand nous lisons dans la géographie de Strabon[3], qu'Eratosthène, se fondant sur les observations de nombreux voyageurs, détermine l'étendue des rivages de la mer Caspienne dans la direction interrompue que voici : les rivages de l'Albanie et de la Cadousie occupaient cinq mille quatre cents stades; le rivage appartenant aux Mardes, et jusqu'aux bouches de l'Oxus, quatre mille huit cents stades; de ce point à l'embouchure de l'Iaxarte, deux mille quatre cents stades. L'Albanie se trouve à l'ouest de la mer Caspienne, et la bouche de l'Iaxarte à l'est de la mer d'Aral. Après cela, nous le demandons : si les Grecs ne connaissaient point la mer d'Aral, comment auraient-ils mesuré ses rivages? et s'ils l'ont connue, comment pouvaient-ils regarder comme rivage de la mer Caspienne toute l'étendue comprise entre l'Albanie et l'embouchure actuelle de l'Oxus, ou entre l'ancienne bouche de ce fleuve tombant dans la mer Caspienne, et l'embouchure de l'Iaxarte, dont la position n'a pas changé jusqu'à ce jour?

Nous présentons ici autre chose que des conjectures et raisonnements spéculatifs, ce sont des faits qu'il est mal aisé d'écarter, et qui conduisent à la conclusion nécessaire, que du temps d'Alexandre le Grand le lac d'Aral était compris dans la somme de surface de la mer Caspienne, et en faisait réellement partie. Plus tard, peut-être peu de temps après, s'est opérée la séparation des deux mers; mais comme ni la domination grecque, ni la domination romaine ne s'est étendue jusqu'aux bouches de l'Iaxarte, comme dans le moyen âge les

[1] Arrien, lib. IV, cap. I.
[2] *Ibidem*, lib. VII, cap. V.
[3] Strabon, lib. XI.

voyageurs[1] n'étaient pas assez éclairés pour bien observer la position géographique des lieux, l'opinion que le Syr-Daria, ancien Iaxarte, tombe dans la mer Caspienne, est restée entière jusqu'à notre époque.

Après avoir relevé cette erreur, examinons les autres données des savants sur le Syr.

Strabon, non-seulement connaissait la vraie situation de ce fleuve, mais encore il démontre[2] la faute commise à dessein par les historiens d'Alexandre, qui ont fait des monts Paropamisus, le Caucase, et de l'Iaxarte, le Tanaïs, de sorte que la mer Caspienne a dû passer par les Palus-Méotides ou mer d'Azof.

Tout cela a été imaginé dans la vue d'exalter la gloire d'Alexandre, et de faire penser qu'après avoir subjugué l'Asie il serait venu aux extrémités septentrionales de l'Europe, c'est-à-dire jusqu'au Don et au Caucase, aux lieux où Prométhée avait été enchaîné par Jupiter sur des sommets glacés.

Strabon fait mention plusieurs fois de l'Iaxarte, et croyant que ses sources étaient dans les montagnes de l'Inde[3], il le désigne comme frontière entre les Sogdiens et les Scythes nomades, dont les principales tribus sont nommées par lui Saques, Daïens et Massagètes. Plus loin il dit que l'Iaxarte était le terme de la monarchie perse, que sur ce fleuve s'élevait Persépolis saccagée par Alexandre, et que son embouchure, selon Patrocle, était distante des bouches de l'Oxus, de quatre-vingts parasanges, etc. En général les renseignements de Strabon sur le Syr ont assez d'exactitude et de sûreté.

Cyropolis, dont il parle, doit être cherchée dans les lieux où le Syr fléchit vers Samarcande; en effet, c'est là que fut

[1] Excepté Marco Paolo (Marc Paul), dont les descriptions ont longtemps passé pour des fables. Aujourd'hui enfin, grâce aux élucubrations des savants modernes, on commence à répandre un grand jour sur la géographie du moyen âge.

[2] Strabon, lib. XI.

[3] *Ibidem.*

le théâtre des exploits d'Alexandre. Le translateur Nazarof, envoyé par le gouvernement russe, en 1813, à Kokan, dit [1] que près de cette ville il a passé la nuit dans un village appelé Karapoliaçam. Ce nom ne serait-il pas une corruption de Cyropolis?

Pline [2] nous a conservé le nom Sylin donné au Syr par les Scythes qui demeuraient aux environs de ce fleuve, et répète que Sylin est le Don ou Tanaïs, pour lequel les biographes d'Alexandre et lui-même et toute son armée l'ont pris.

Pomponius Mela, sans rien dire de remarquable sur l'Iaxarte, annonce brièvement que ce fleuve coule dans les vastes pays de la Scythie et de la Sogdiane, et se jette dans la partie orientale de la mer Caspienne appelée mer de Scythie [3].

Arrien, que l'on préfère à juste titre aux autres historiographes d'Alexandre, se fourvoie en parlant du Syr, et bien qu'il le distingue d'avec le Don, il ne laisse pas que de l'appeler Tanaïs, et il pense qu'il a ses sources dans les Caucases [4]; quelquefois il le nomme *Orxianthes* et *Oxiartes* [5]. En parlant de Cyropolis prise par Alexandre, Arrien dit que l'armée macédonienne entra dans la ville par le lit desséché de la rivière [6]. Il est bien des érudits à qui ceci doit paraître douteux, inexplicable. Nous trouvons cette donnée fort vraisemblable, sachant que, non-seulement dans les vastes steppes de l'Asie, mais même dans les contrées orientales de l'empire russe, les rivières, en beaucoup de lieux, déplacent leur cours. C'est ainsi que sur les deux rives de l'Oural actuel on voit beaucoup de lits desséchés de branches où il coulait auparavant, et qu'il a abandonnés suc-

[1] *Mémoires sur quelques peuples de l'Asie centrale* (en russe), par Fedor Nazarof, 1821.

[2] Lib. VI, cap XVI. Langlès, en désignant ce lieu dans son Tableau géographique joint à son livre sur Timour, dit : Sylin (lege Sihoum).

[3] *De Situ orbis*, lib. III.

[4] *De Expeditione Alexandri*, lib. III, cap. x.

[5] *Ibidem*, lib. VII.

[6] *Ibidem*, lib. IV.

cessivement pour d'autres passages. Les riverains appellent ordinairement ces lits le vieux, la vieille, en ajoutant le nom du fleuve ou de la rivière. Des Khiviens m'ont assuré que l'Amou-Daria se fraye encore plus souvent de nouvelles routes en remplissant de sables le lit qu'il délaisse. Enfin l'origine du Iani-Daria, dont nous parlerons à la fin de cette dissertation, et sa disparition, sont des preuves convaincantes que la circonstance mentionnée par Arrien, décrivant la prise de Cyropolis, était dans l'ordre des choses possibles, d'autant plus qu'Arrien parle du lit desséché, non pas de l'Iaxarte même, mais, ce me semble, d'un bras d'une rivière ou d'un canal. Si ces faits là eussent été connus de Cellarius et de Gatterer, il y a apparence que le premier n'aurait pas jugé nécessaire de transporter Cyropolis aux sources du Syr [1] et le dernier n'aurait pas confondu la même ville avec Samarcande [2].

Après avoir saccagé Cyropolis, Alexandre bâtit sur le Syr la ville d'Alexandrie, qui, selon Arrien, fut peuplée de Macédoniens, de différents autres Grecs et de Barbares [3].

Où était cette ville? Quelle partie du Syr en baignait les murs? On ne saurait le dire au juste. Céphalides [4], auteur de l'histoire de la mer Caspienne, pense qu'Alexandrie, Cyropolis et Kireskhot, n'étaient qu'une seule et même ville, dont Ptolémée a désigné la situation sous le nom seul de Kireskhot, et qui doit être la ville actuelle de Khodjant. Laissons de côté la question de cette identité de Kireskhot avec Alexandrie, car elle est encore soumise à bien des objections; mais ne craignons pas de dire que l'opinion de Céphalides sur la situation d'Alexandrie est fort vraisemblable, et qu'il est infiniment plus raisonnable de la chercher au lieu où se trouve aujourd'hui Khodjant et dans ses environs, que près la bouche du Syr, comme l'ont fait quelques érudits fameux [5]. Alexandre ayant

[1] *Orb. antiq.* III, 21.
[2] *Weltgeschichte*, theil II.
[3] *De Expeditione Alexandri*, lib. IV, cap. I.
[4] *De fluviis mare Caspicum et l. Aral subeünt*, pars II.
[5] Sprengel, dans son *Geschichte der geographischen entdeckungen*.

résolu par unique motif de gloire de traverser ce fleuve, et s'y étant dirigé, au dire d'Arrien, de Maracande ou Samarcande, a sans doute choisi, pour son passage du Syr, un lieu éloigné de l'embouchure, car cette embouchure est séparée de Samarcande par des sables arides et profonds (Kizil-Koum), qui ont au moins quinze et peut-être vingt jours d'étendue de route; mais il a traversé le fleuve probablement près de Kokan ou de Khodjant, où il pouvait arriver en un quart moins de temps, et par une route infiniment plus commode et dans un pays habité. Un autre témoignage encore plus frappant se trouve dans Quinte-Curce [1], qui dit clairement que son héros est arrivé du Syr à Samarcande en moins de quatre jours. Mannert [2] aussi pose en fait qu'Alexandrie dut se trouver non loin de la ville actuelle de Khodjant.

Ptolemée détermine mathématiquement, tant la source que le cours et l'embouchure du Syr [3]. Selon lui, ce fleuve naît sous le 43e degré de latitude et le 125e degré de longitude, et se jette dans la mer Caspienne sous le 48e degré de latitude et le 97e degré de longitude, emportant avec lui les eaux de beaucoup de rivières, dont il appelle les deux principales Baskatis et Demouss ou Dimus. La première se jetait dans l'Iaxarte au 47e degré 30 minutes de latitude et au 121e degré de longitude, et sortait des montagnes sous le 43e degré de latitude et le 123e degré de longitude. La seconde, c'est-à-dire la Dimus, avait son confluent sous le 47e degré de latitude et le 123e degré de longitude; et sa source sous le 43e degré de latitude et le 124e degré de longitude. Par conséquent toutes deux entraient dans l'Iaxarte par la rive gauche.

Si Ptolémée n'eût pas indiqué les sources de ces deux rivières, il ne nous resterait aujourd'hui, en procédant à la manière de Mannert et de quelques autres érudits, qu'à rapporter ces anciens noms à deux d'entre les petites rivières qui

[1] Lib. VII, cap. XXIV.
[2] *Geographie der alten Griechen und Römer*, th. IV.
[3] *Tabulæ VII Asiæ*, cap. XII, XIV.

tombent aujourd'hui dans le Syr, soit près du Kokan, soit près de l'Aderkant; mais les voyages les plus récents nous révèlent qu'il n'en existe pas une seule qui, par sa position, rappelle ou la Dimus ou la Baskatis.

Nous ne saurions nous fixer à l'opinion de l'illustre Mannert et de ses disciples, pour deux raisons :

1° Ptolémée pose en fait, comme nous venons de le voir, que le confluent de la Dimus est sous le 47e degré, et celui de la Boskatis sous le 47e degré 30 minutes de latitude; et Khodjant se trouve, d'après Abulféda[1] et selon les cartes modernes, sous le 41e degré 25 minutes. Aderkant est encore plus au sud de tout un degré; et partant entre les latitudes de ces villes et les rivières de Ptolémée, nous voyons une différence de 6 à 7 degrés et plus.

Que si maintenant nous adoptons l'opinion de ceux qui tiennent pour certain que Ptolémée[2] a repoussé trop au nord toute l'Asie centrale (ce qui peut être révoqué en doute), et qu'il s'est ainsi trompé partout de 2 degrés sur ces contrées, toujours est-il que la différence que je viens de signaler sera de 4 à 5 degrés de latitude, ou en d'autres termes, de cent à cent vingt-cinq lieues.

2° Toutes les rivières qui se jettent dans le Syr par la rive gauche, près de Khodjant et d'Aderkant, ne sont que d'assez grands ruisseaux. Si le Baskatis avec l'étendue de son cours pouvait leur ressembler, la Dimus, s'étendant sur un long espace du sud-est au nord-ouest, n'aurait du moins plus d'analogue dans rien de ce qui existe. D'après Ptolémée, de sa source à son confluent, elle aurait arrosé une contrée de 4 degrés (du 43e degré au 47e degré), espace qui, même en ligne droite, formerait plus de cent lieues; et à faire entrer en compte toutes les sinuosités qu'elle n'aurait pas manqué de

[1] *Prolegomena Abulfedæ*, dans le *Buschings Magazin.*

[2] Nous parlons ici des latitudes; quant aux longitudes, il est presque généralement reconnu que Ptolémée les a transportées trop à l'est, mais on peut s'apercevoir qu'à cet égard nous ne nous fondons point sur ses calculs.

décrire en de tels endroits, il en résulte que la Dimus aurait eu de soixante-quinze à quatre-vingt-cinq milles géographiques, c'est-à-dire près de cent cinquante lieues.

De toutes les rivières tombant dans le Syr par la rive gauche, près de Khodjant ou d'Aderkant, il n'en est pas une qui parcoure même la moitié d'un tel espace.

Il est encore plus impossible de chercher la Dimus et la Baskatis, ou même l'une des deux entre Khodjant et la mer d'Aral, car dans toute cette étendue de rive, le Syr ne reçoit à sa gauche aucun affluent.

Et où coulent donc les rivières de Ptolémée? demandera-t-on. Nous répondrons qu'elles n'existent plus, à ce qu'il nous semble; qu'elles tombaient dans l'Iaxarte, là où s'étendent aujourd'hui les vastes sables Kizil-Koum, et que ces sables les ont effacées entièrement du sol qu'ils couvrent. Nous serons obligés de recourir encore à la même conjecture en parlant de la rivière Kenderlik, qui, selon la description contenue dans la première géographie russe, tombait dans le Syr par la rive droite de ce fleuve. Ces propositions ne sauraient paraître que téméraires en Europe; mais nous osons certifier à nos lecteurs que dans des steppes arides et sablonneuses de l'Asie, les changements de direction des rivières et même leur entière disparition ne sont pas choses nouvelles. Nous en trouverons un exemple encore plus convaincant à la fin de cette dissertation, lorsque nous signalerons le fait de l'apparition et de la dessiccation du Iany-Daria. Un autre témoignage bien fort de ce que nous avançons est le Kizil, ou comme plusieurs Européens l'ont appelé le Kessel-Daria, qui était connu dans le XVIII[e] siècle de tous les géographes, dont parle Aboulghazi-Baïadour dans son histoire, et qui aujourd'hui n'existe plus.

D'après Ptolémée l'Iaxarte arrosait de ses eaux trois contrées; la terre des Saques, la Sogdiane et la Scythie en deçà de l'Imaüs. Dans la première, sur sa rive droite demeuraient les Comares et les Carates; dans la seconde, sur la rive gauche, les Anieses, les Drenssiens, qui s'étendaient jusqu'à l'Oxus; les

Tachores et les Iatii; en Scythie vivaient sur la rive septentrionale du Syr les Iaxartes, peuple nombreux, et près de l'embouchure sur la rive méridionale, les Ariaques.

Ammien-Marcellin, décrivant l'Asie centrale dans la partie supérieure de l'Iaxarte, lequel tombe dans la mer Caspienne, parle d'une rivière Araxate [1] qui, avec la Dimus (probablement la Demus de Ptolémée), formait le vaste lac Oxia, *longe lateque diffusa Oxia palus.* Cette donnée, quoique vague, est un premier rayon de lumière sur la formation du lac Aral, et mérite un examen détaillé. Ptolémée, il est vrai, avait en passant fait quelque mention du lac Oxia ou Oxien, mais il n'était pas allé jusqu'à dire de quel fleuve était formé ou alimenté ce lac. Abandonnons pourtant ces recherches qui nous mèneraient trop loin, et contentons-nous de dire qu'Ammien appelle manifestement le Syr Iaxartes quand il parle des Iaxartiens, des Galaktophages et d'autres peuples voisins.

Dans Quinte-Curce le Syr se trouve désigné, non pas sous le nom d'Iaxarte, mais sous celui de Tanaïs ou Don; cette erreur a été faite comme chacun sait, et comme l'a fort bien expliqué Strabon, de propos délibéré; insister sur des démonstrations là-dessus serait chose aujourd'hui fort inutile : il suffit de jeter les yeux sur une carte pour voir distinctement qu'Alexandre, à peine maître de la Bactriane et de la Sogdiane, et poussant sa fortune au nord, marcha sur les Scythes habitant les rives non pas du Don, mais bien du Syr.

Quiconque a lu et aime Quinte-Curce peut se souvenir ici que la cavalerie d'Alexandre eut querelle avec son infanterie sur les bords du fleuve, où elles se disputaient l'honneur de porter le héros blessé; il se rappellera sans doute les paroles adressées par Alexandre à son conseil, lorsqu'il se fut décidé à passer le Syr; il se représentera ici la joie des Grecs, les murmures de ces guerriers fatigués de victoires, changés tout à coup en une docilité impétueuse, surtout lorsqu'ils revoient

[1] Ammien Marcellin, lib. XXIII, § 6.

leur héros qui, à cause de ses blessures, n'était pas sorti de sa tente depuis quelque temps; enfin nous renvoyons l'admirateur de Quinte-Curce au poëme historique de ce brillant écrivain; qu'il relise l'incomparable discours des ambassadeurs Scythes à Alexandre, et se dise bien : Alexandre était alors sur les rives du Syr et non point du Tanaïs.

Un géographe obscur de la ville de Ravenne, et qui vivait, à ce qu'on croit, vers le VII[e] siècle, fait mention de l'Iaxarte en décrivant l'Hircanie.

Il conviendrait maintenant de parler des découvertes et des données de Marc-Paul, d'Ascelin, de Plan-Carpin et de Rubruquis ou Ruisbrück, qui tous au XIII[e] siècle ont voyagé en Asie, et ont visité les environs des mers Caspienne et d'Aral, et conséquemment ont pu nous transmettre, sur leur position et sur celle des rivières qui s'y jettent, les notions les plus dignes de foi. Mais malheureusement leurs descriptions sont si erronées, si incohérentes, qu'elles ont fourni peu de lumières à la géographie et surtout pour la contrée que nous examinons. Ruisbrük, dans son trajet de Baty à Mangou-Khan [1], parle d'une certaine grande rivière qui sort des montagnes, coule dans le pays situé au sud-ouest de l'Iaïk (Oural), et se perd dans des marécages. Sur ce fleuve se trouvait une petite ville nommée Kenkat, près de laquelle étaient des vignobles et où l'on faisait du vin. Tout porte à croire que cette rivière n'était autre que le Syr; en effet, plus au nord, dans la steppe actuelle des Kirghiz-Kaïssaks, il n'y aurait eu ni villes ni vignobles. Il est à regretter que Rubruquis n'ait pu nommer la rivière dont il parlait.

Marc-Paul, en qui les érudits de nos jours commencent à avoir beaucoup de foi, ne dit rien de positif sur l'Iaxarte ou Syr. Dans les récits des autres voyageurs du XIII[e] siècle nous rencontrons incessamment obscurités, fautes, erreurs et fables ridicules; ce qui explique comment s'est perpétuée jus-

[1] *Voyage de Rubruquis*, chap. XXIV, dans le Recueil de Bergeron.

qu'à ce jour l'idée que le Syr et l'Amou se jettent dans la mer Caspienne.

Danville dit que le lac Aral est indiqué dans une espèce de mappemonde [1], qu'il rapporte (sans dire sur quel fondement) à la fin du XIIIe siècle; mais probablement cette carte, en la supposant réellement si ancienne, était tout à fait inconnue; car, plusieurs siècles après, le lac Aral n'était encore nommé dans aucune géographie.

L'anglais Jenkinson, étant allé d'Astrakan à Boukhara en 1558, fut le premier qui ait su et écrit que le fleuve Syr se jette, non dans la mer Caspienne, mais dans un lac situé au nord-est de cette mer. Mais dans la carte qu'il a publiée à Londres en 1562, il a assigné tant à ce lac qu'à ses affluents, une position si fausse, qu'il a plutôt brouillé que rectifié les notions géographiques du XVIe siècle concernant l'Asie; par exemple le lac dont il s'agit et qu'il appelle Kitaïa est situé, selon sa carte, au nord-est des parties hautes de l'Oural et de la Kama; de ce lac naît à l'ouest le fleuve Ob, et au sud il reçoit le Syr, qui aurait reçu par sa rive gauche la rivière Amoï; et l'Amou véritable ou Oxus, toujours selon cette carte, sous le nom d'Ougous, se jette dans la mer Caspienne, comme on était habitué à le voir partout. Une bizarrerie de plus, c'est que Jenkinson, dans une partie de la relation de son voyage, n'a pas songé à mettre son texte d'accord avec sa carte, ou celle-ci avec celui-là, en sorte qu'il se contredit lui-même; puis il appelle mer Bleue un golfe occidental de la mer Caspienne (probablement le golfe Mertvoï ou mer Morte), tandis que tout homme un peu versé dans l'histoire de Russie sait parfaitement que la mer Bleue est précisément le lac d'Aral.

Oléarius [2], qui a navigué sur la mer Caspienne en 1637, critique les notions qu'en donnaient les anciens géographes,

[1] *Des fleuves du nom d'Araxe*, dans l'Histoire de l'académie des inscriptions, t. XXXVI. La mappemonde dont parle Danville est une carte annexée au livre *Gesta Dei per Francos*. Nous l'avons vue à la Bibliothèque royale, à Paris.

[2] Livre IV de son Voyage.

et dit ensuite lui-même que dans cette mer tombent l'Oxus et l'Orxanthes (le Syr). Il ne donne pas même ses conjectures sur le lac Aral concernant lequel les données obscures de Jenkinson, qui lui étaient connues, méritaient un examen, un souvenir, ou tout au moins une réfutation.

Le missionnaire Avril[1] étant allé en Perse et à Astrakhan à la fin du XVII[e] siècle, assurait aussi que l'Oxus tombe dans la mer Caspienne. Ce qu'il y a de plus surprenant encore c'est que dans la carte annexée à la relation du voyage de Lebrun ou de Brun en Perse, par la Russie, et imprimée en 1718[2], on ne voit point de lac Aral séparé et distinct, et le Syr se réunit à l'Iaïk (Oural), et tombe aussitôt avec lui dans la mer Caspienne. Au reste toutes les données de ce voyageur sur la mer Caspienne et les fleuves qui s'y jettent attestent une profonde ignorance.

Les Russes, depuis fort longtemps, connaissaient la vraie position de la mer Bleue (ou d'Aral) et du fleuve Syr; mais jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, ils ont eu si peu de relations avec l'Europe, que leurs connaissances sur l'Asie n'ont pu être d'aucune utilité pour le monde savant.

Dans la curieuse géographie russe, connue sous le nom de Livre Bolchomou Tchertéjou, et écrite, à ce que pense Karamzine[3], sous le tzar Fédor-Ioannovitch, c'est-à-dire à la fin du XVI[e] siècle, nous trouvons les données suivantes :

« Et de la mer Khvalis (Caspienne) jusqu'à la mer Bleue (Aral), tout droit du côté du soleil levant de l'été, deux cent cinquante verstes (environ soixante-deux lieues), et de la mer Bleue jusqu'à l'embouchure du Syr, deux cent quatre-vingts verstes. »

Plus loin, on lit :

« Dans la mer Bleue par le rivage oriental, se perd le fleuve

[1] *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie.*

[2] C. Le Brun, *Voyage par la Moscovie en Perse et aux Indes orientales.*

[3] *Histoire de l'empire de Russie*, tome X. Voyez la traduction de MM. Jauffret et Saint-Thomas.

Syr, et dans le Syr tombe la rivière Kenderlik, et la rivière Kenderlik sort du mont Ouloutovaïa par deux courants, et de ce mont le cours de la rivière Kenderlik a trois cent trente verstes (à peu près soixante et treize lieues) de longueur. »

Cette Kenderlik nous est tout aussi inconnue à l'heure qu'il est que la Demus et la Baskatis de Ptolémée; pas un des Russes qui ont traversé depuis cent ans les steppes des Kirghiz dans toutes les directions, n'a aperçu cette rivière; pas un des Kirghiz-Kaïssaks qui ne cessent d'arriver de la frontière de Russie ne l'a jamais vue. De toutes les questions que, dans le cours de mes relations de deux années avec ces Orientaux, je leur ai adressées avec persévérance, et de toutes les nouvelles cartes dressées par nos ingénieurs, il résulte seulement que le Syr ne reçoit aucune rivière qui, par sa direction ou son étendue, ressemble le moins du monde à cette Kenderlik aujourd'hui sans doute comblée, couverte de sable, ou peut-être divisée en diverses branches d'abord, puis absorbées, interrompues par les sables, et converties en quelques lacs où vont se rendre les nouvelles eaux jaillissant de l'ancienne source.

Il n'est point dit dans le livre Bolchomou Tchertéjou que quelque autre rivière vienne apporter son tribut au Syr; mais on y parle ainsi des villes situées sur ce fleuve :

« Et du confluent de la Kenderlik, à cent cinquante verstes de la rive gauche du Syr, est la ville Sounak, près de la montagne dite Karatchotovaïa. »

D'après la situation désignée et l'analogie du nom, il est à croire que cette ville de Sounak est la Saganak actuelle, située près du mont Karataou, mais pourtant elle n'est pas à gauche mais à droite du Syr. Il y a, ce semble, une faute en ceci dans le texte, faute qui proviendrait d'une distraction ou du copiste ou de l'imprimeur. Il est certain que, dans le texte russe, une très-légère correction ici change complétement le sens, et en la supposant admise, Sounak aurait été sur la rive gauche de la Kenderlik et non pas sur la rive gauche du Syr, en sorte que cette Sounak serait identiquement la Saganak actuelle.

Nous sommes encore induits à cette conjecture par la description faite plus loin, dans le même livre, de villes situées sur la rive droite du Syr, et dont l'emplacement est successivement donné d'après leur distance de cette même Sounak ; et l'auteur, manifestement, ne transporte pas le lecteur d'une rive sur l'autre; par conséquent, s'il faut admettre que Sounak était sur la rive gauche, il faudra y transporter aussi ses voisines, les villes de Iacyrvan et de Turkestan, ce qui est absurde. Pour plus de conviction poursuivons notre extrait :

« Sur ce même fleuve Syr, à quatre-vingt-dix verstes (vingt-deux lieues environ) de la ville de Sounak, est la ville de Iacyrvan; et de la ville de Iacyrvan, à cent verstes, est la ville de Turkestan, située à vingt verstes de la rive du fleuve Syr; et à cent quarante verstes de Turkoustan, sur le fleuve Syr, est la ville Arkan. »

Ce nom de Turkoustan est bien là pour Turkestan, et la ville de Turkestan a enfin aujourd'hui sa vraie place dans toutes les cartes de l'Asie. Quant à Iacyrvan, c'est indubitablement la ville de Savran, située près du Syr, entre Saganak et Turkestan, et indiquée dans une carte d'une partie de l'Asie centrale, publiée en 1816 à Saint-Pétersbourg, au dépôt impérial des cartes géographiques. Nous ne pouvons rien dire de la ville d'Arkan; mais nous poursuivrons notre extrait du livre Bolchomou-Tchertéjou :

« Et à soixante verstes d'Arkan, sur la rive du midi, la ville Iangourgan, située à dix verstes de la rive du Syr. »

Ici l'auteur confirme pleinement notre conjecture ; il nous fait passer de la rive droite du Syr à la rive méridionale, et par conséquent nous prouve que les villes de Sounak, de Iacyrvan, du Turkoustan et d'Arkan, qu'il avait mentionnées précédemment, sont situées sur la rive droite septentrionale et non sur la rive gauche du Syr.

Ensuite il met près du Syr les villes d'Akkourgan, de Saïriam et de Tachkour (Tachkent).

Consultons maintenant les écrivains orientaux dont les

connaissances du vrai cours et de l'embouchure du Syr datent du temps le plus reculé.

Ils le nomment ordinairement Sihoun ou Seïkhoun, et quelquefois fleuve de Chach [1], fleuve de Khodjant et ainsi de suite, selon la ville importante qu'ils savent être située sur la rive du Syr. Le pays situé entre l'Amou et le Syr s'appelle, dans leurs ouvrages, Touran, et plus souvent Maverannahar. A le traduire littéralement, le mot Maverannahar signifie derrière la rivière, et la rivière qui est ici désignée implicitement est l'Oxus ou Amou, conséquemment il revient au même de dire le Maverannahar ou la Transoxiana, dénomination latine connue de tout le monde. Les Arabes nommaient Ouaraas-Seïkhoun, c'est-à-dire d'au delà du Sihoun ou Syr, le pays situé au nord de ce dernier fleuve [2].

Quant à la dénomination de Syr (ou Syr-Jaune) nous la trouvons chez les géographes arabes; mais nous savons que le fleuve qui la porte était déjà ainsi appelé par les tribus turques qui demeuraient sur ses rives, à l'époque de l'expédition contre la Perse, commandée par le khan mongol Goulakou en 1253.

Bin (ou Ibn) Gaoukal, qui vivait, à ce que l'on croit, au xe siècle, et d'après lui Aboulféda, géographe du xive siècle, ont écrit que le Sihoun ou Syr sort des lieux où finissent les terres habitées par les peuples de race turque, sous le 91e degré 20 minutes de longitude, et sous le 42e degré de latitude 25 minutes; que d'abord ce fleuve coule au sud-ouest jusqu'à Khodjant, ville située près du 90e degré et demi de longitude, sous le 41e degré 25 minutes de latitude; que depuis cette ville il prend direction au nord et passe à Farab (Otrar), dont la longitude est de 88 degrés et demi, et la latitude de 44 degrés; et

[1] La ville Chach est la Tachkent actuelle, dont le nom dérive du mot *djadj*. Voyez la Géographie turque de Kiatib Tchelebi, connu sous le nom de Djihan-Nouma, chapitre XVI. Nous avons fait usage d'une traduction française manuscrite de ce livre.

[2] Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, au mot *Sihoun*, page 808, édition de 1697.

enfin, après avoir traversé Ianghi-Kent (Djankent), ville située sous le 86e degré et demi de longitude, et le 47e degré de latitude, il se jette dans le lac de Kharesmie (mer d'Aral[1]).

Bacouvi, surnommé Iacouti, qui vivait au commencement du xve siècle[2], fournit à peu près les mêmes données sur le lac Karismien (mer d'Aral) et sur les fleuves qui s'y jettent.

Oulouk-Bek, petit-fils de Tamerlan, et célèbre astronome d'Asie, qui vivait à Samarcande, ne pouvait ignorer la vraie position du fleuve Syr; aussi a-t-il déterminé la longitude et la latitude des principaux lieux situés sur ses rives[3]. Ses écrits, joints à la géographie de Ibn-Gaoukal et à celle d'Aboulféda, devaient, ce me semble, constituer dans tout l'Orient une connaissance positive de l'embouchure du Syr dans la mer Karismienne ou d'Aral; et pourtant nous lisons dans Djihan-Nouma (voir son Miroir du monde), qu'au temps de Kiatib-Tchelebi, c'est-à-dire au xviie siècle, les géographes étaient encore partagés d'opinion sur cet objet[4]. Les uns pensaient que le Sihoun s'allait jeter dans la mer Caspienne; d'autres qu'il se perdait[5] dans les sables; d'autres enfin, comme Ibn-Gaoukal et Aboulféda en connaissaient la véritable embouchure. A ces derniers se joignit Kiatib-Tchelebi lui-même, qui, outre les noms que nous avons énumérés, donne encore au Syr ceux des villes Chakhroukhia, Djadja (même ville que Chach ou Tachkent, ainsi que nous l'avons déjà dit), etc. et suppose que ce fleuve, avant de baigner Khodjant, reçoit les rivières Garzab et Douss. Ni l'une ni l'autre de ces deux rivières ne nous embarrasse au-

[1] *Prolegomena Abulfedæ ad opus geographicum*, dans le Magasin de Buching. Abulféda a pris son premier méridien au rivage de l'océan Atlantique, mais il en prévient ses lecteurs.

[2] *Exposition de ce qu'il y a de plus remarquable sur la terre.* Voyez les Notices et extraits de manuscrits de la Bibliothèque du roi, tome II.

[3] Hudson, *Geographi minores*, tome III.

[4] Djihan-Nouma, chapitre xvi.

[5] Il est assez étrange de voir dans le nombre de ceux-ci le sultan Baber, lui qui, maître de Fergan, dominait sur une partie des rives du Syr, et conséquemment devait connaître l'embouchure de ce fleuve. Voyez Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, tome II.

tant que la Demus, la Baskatis et la Kenderlik. Non loin de Khodjant affluent dans le Syr plusieurs petites rivières dont les noms ne nous sont pas tous connus, et comme le géographe turc ne nous dit nulle part que sa Garzab et sa Douss soient considérables, il peut bien être qu'elles se trouvent en effet au nombre des petites rivières dont je viens de parler, et qu'elles portent jusqu'à ce jour les noms mêmes qu'il leur attribue.

RÈGLEMENT

CONCERNANT

LES KIRGHIZ EN SIBÉRIE.

INTRODUCTION.

ARTICLE PREMIER.

Les Kirghiz sibériens appartiennent à la catégorie des Inorodtsï[1] nomades et jouissent des mêmes droits qu'eux. Conséquemment il leur est appliqué exactement les mêmes articles du règlement général qui concerne les Inorodtsï :

1° Relativement aux droits des nomades inorodtsï (tome Ier, ch. v), excepté qu'ils sont exempts des charges communes réparties entre les provinces déterminées, et de l'obligation de contribuer à l'entretien de l'administration des steppes;

2° Relativement aux notabilités d'entre les Inorodtsï (tome Ier, ch. vii);

3° Relativement aux lois et coutumes (tome Ier, ch. viii);

4° Relativement aux éléments généraux de législation pénale selon la manière dont se gouvernent les Inorodtsï.

ART. 2.

La contrée occupée par les Kirghiz de Sibérie constitue les arrondissements extérieurs de la province d'Omsk. En conséquence, les principales dispositions législatives concernant ce pays se trouvent dans la seconde partie du statut général d'administration de la Sibérie.

[1] *Inorodtsï*, gens qui sont d'une race différente; sujets de la Russie sans être Russes, sans être confondus dans la population générale de l'empire; colons constituant une colonie particulière avec ses statuts particuliers. Ce sont des peuplades à demi sauvages appelées par l'empire aux avantages de sa protetion éclairée, intéressée sans doute, mais toujours bienveillante.

ART. 3.

Ce règlement particulier concernant les Kirghiz contient :

1° Une exposition circonstanciée des devoirs de leur gouvernement;

2° Des dispositions particulières concernant les Kirghiz, à raison des différences existant entre eux et les autres colons;

3° L'ordre à suivre dans l'exécution de ce règlement.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISION.

ART. 4.

Conformément à l'état même où se trouvent les Kirghiz, leurs kotchevies (populations nomades) se divisent en volostes, leurs volostes en aouls, et ces divisions conservent également leurs dénominations actuelles.

ART. 5.

Un aoul, en général, est censé composé d'un nombre de cinquante à soixante et dix kibites (tentes et tout ce qui se rapporte à la tente de la famille nomade); et une voloste, de dix à douze aouls.

ART. 6.

Pour gouverner plus aisément les volostes on les réunit en arrondissements.

ART. 7.

Un arrondissement, en général, est de quinze à vingt volostes.

ART. 8.

On groupe en arrondissements de préférence celles des volostes qui, se regardant comme de même race ou tribu, avaient déjà l'habitude de vivre ensemble, et les volostes voisines.

ART. 9.

Chaque arrondissement a des terres bornées par des limites naturelles, et les habitants d'un autre arrondissement n'y peuvent pénétrer sans une permission expresse de l'autorité locale.

ART. 10.

Cette fixation de limites doit avoir été réglée par les officiers du département des quartiers-maîtres attachés à l'autorité supérieure de la ligne.

ART. 11.

Les arrondissements ainsi formés sont donc, selon leur position, ou pogranitchnyé (des frontières), ou bliz-lineïnyé (proche des lignes).

ART. 12.

Les arrondissements pogranitchnyé sont ceux qui confinent à des contrées non dépendantes de la Russie. Il est de règle que le nombre de ces arrondissements soit le plus restreint possible.

ART. 13.

Les arrondissements bliz-lineïnyé sont ceux qui confinent aux lignes actuelles de Sibérie. Il est de règle que le nombre de ceux-ci soit le plus grand possible.

ART. 14.

Chaque arrondissement, outre la dénomination qui lui vient de sa position, en porte une seconde dérivée du nom du terrain jugé le plus remarquable dans l'espace que comprend l'arrondissement.

CHAPITRE II.

ADMINISTRATION.

SECTION I.

COMPOSITION DU PERSONNEL DE L'ADMINISTRATION.

ART. 15.

Les aouls sont gouvernés par des starchines.

ART. 16.

Les volostes sont gouvernées par des sultans.

ART. 17.

Les notables kirghiz actuels, appelés bï, conservent leurs attributions et leur dénomination pour l'administration de la justice dans les aouls et les volostes.

ART. 18.

Pour l'administration générale d'un arrondissement, les volostes élisent un starchï-soultan (un doyen ou sultan en chef).

ART. 19.

Dans chaque arrondissement est établi un okroujnï-prikaz (régie d'arrondissement).

ART. 20.

Dans cette régie ou chambre, tiennent séance, sous la présidence du starchï-soultan, deux membres russes, à la nomination de l'autorité supérieure de la province, et deux membres d'entre les notables kirghiz nommés par voie d'élection.

ART. 21.

La régie d'arrondissement a sa chancellerie, ses traducteurs et interprètes rétribués par l'état.

ART. 22.

La régie a dans ses attributions la police avec le pouvoir judiciaire.

ART. 23.

Pour la garde intérieure de chaque arrondissement il est formé une komanda ou compagnie que l'on mande au lieu de résidence de la régie, et que l'on y établira à demeure s'il est possible.

ART. 24.

En cas de besoin, une partie de cette garde se répartit même dans les volostes, en observant les proportions du nombre d'hommes qui y sont nécessaires.

SECTION II.

ORDRE DES ÉLECTIONS.

ART. 25.

Les starchines sont élus, pour administrer les aouls, par les Kirghiz mêmes, et ces élections doivent être confirmées par le prikaz d'arrondissement.

ART. 26.

Les élections pour les starchines se renouvellent tous les trois ans; un même starchine peut être réélu plusieurs fois de suite.

ART. 27.

Les sultans n'ont pas voix aux élections des starchines; mais, en faisant leur rapport au prikaz d'arrondissement sur l'homme qui vient d'être élu, ils peuvent donner leur opinion à son égard.

ART. 28.

Le prikaz ne peut rejeter l'élection; mais, s'il ne croit pas la pouvoir ratifier, il en réfère à l'autorité provinciale.

ART. 29.

L'élection se fait de vive voix, dans les aouls, à la majorité des voix.

ART. 30.

La qualité de sultan est héréditaire.

ART. 31.

Leur droit de gouverner les volostes se transmet par ordre de primo géniture et seulement en ligne directe; mais, en ce cas-là même, conformément aux coutumes actuelles, il faut au préalable obtenir l'assentiment de la communauté, qui peut se choisir un autre sultan, sans cependant confier le pouvoir à ce dernier avant que l'autorité de province (oblast) ait confirmé ce choix.

ART. 32.

Si le sultan ne laisse point d'héritier, alors son frère, son plus proche parent lui succède; mais non point sans avoir été dûment élu par toute la voloste et confirmé dans sa nouvelle qualité par l'autorité provinciale.

ART. 33.

Il en sera usé de même au cas où serait éteinte avant lui toute la famille du sultan décédé.

ART. 34.

Les sultans qui ne gouvernent point la voloste à laquelle ils appartiennent, bien que leur titre leur soit conservé, ne doivent se mêler en rien du gouvernement.

ART. 35.

D'après la division primitive des volostes, les Kirghiz qui se séparent d'un sultan pour entrer dans une voloste nouvelle peuvent être mis par ce sultan sous l'obéissance d'un fils ou d'un frère, si la nouvelle voloste y donne son consentement; autrement la voloste assemblée procédera à l'élection de son sultan.

ART. 36.

Le starchï-soultan est élu par les sultans seuls, et les membres kirghiz du prikaz (régie ou chambre) sont élus par les bï et par les starchines. Les uns et les autres doivent être confirmés par l'autorité supérieure de la province.

ART. 37.

Le starchï-soultan est élu pour trois ans; les membres du prikaz pour deux.

ART. 38.

Rien ne s'oppose à ce qu'ils soient réélus après la durée de leur charge.

ART. 39.

Les élections générales auront lieu dans le mois d'août.

ART. 40.

Les élections particulières, tenues à l'occasion d'une vacance survenue dans quelque charge, n'ont lieu que dans la vue de pourvoir à l'exercice des fonctions nécessaires, en attendant l'époque des élections générales.

ART. 41.

Toute élection se fait, au lieu de résidence du prikaz, à la majorité des suffrages présents; à ceux qui ne peuvent, par cause de maladie ou toute autre, se trouver aux élections, est réservée la faculté d'envoyer par écrit en temps utile leurs réponses, qui auront force de suffrage présent.

ART. 42.

L'homme qui ne s'est pas présenté en personne et n'a point envoyé de réponse écrite est censé avoir approuvé l'élection.

ART. 43.

Le nombre des voix, et la déclaration en faveur de qui elles ont été données, sont publiés dans tout l'arrondissement.

ART. 44.

Pour faciliter ces élections et satisfaire aux coutumes nationales, il sera donné au jour préfixé, au lieu où se trouve le prikaz, des réjouissances pour les Kirghiz de l'arrondissement, et la dépense en sera prise sur les sommes dites en l'état des allocations.

ART. 45.

Cette même circonstance doit être prise pour conférer, avec un apparat convenable, les récompenses reçues de l'empereur, dans le cours de l'année, pour les sultans, les starchines et autres Kirghiz qui se seront distingués d'une façon particulière.

ART. 46.

Les félicitations qui sont adressées au starchï-soultan, au moment où il vient d'être élu, doivent être accompagnées de cérémonies spéciales conformes aux usages de ce peuple.

On les observera aussi à toutes les nouvelles élections, même à la réélection d'un sultan[1].

ART. 47.

Il devra être donné des fêtes tous les ans.

ART. 48.

Le starchï-soultan élu ne peut entrer en exercice de sa charge avant d'avoir reçu la confirmation de son élection de la part du chef (natchalnik) de la province.

ART. 49.

Quand la confirmation lui parvient, il succède sans aucune cérémonie à son prédécesseur, et la nouvelle en est annoncée publiquement.

ART. 50.

Tous les Kirghiz notables étant choisis par voie d'élection pour remplir un emploi, et dûment confirmés dans cet emploi, ne peuvent, en aucun cas, se défaire ni de leurs droits, ni de leurs charges et obligations, sans le concours de la volonté des autorités supérieures et sans investir leur successeur. Ils sont les fonctionnaires du lieu, les hommes du peuple, élevés par le peuple pour qu'ils gouvernent.

SECTION III.

RAPPORTS OU ÉCHELLE DES RANGS.

ART. 51.

Le starchï-soultan (doyen des sultans) doit être partout reconnu et respecté comme ayant rang de major au service de Russie, et cela tant qu'il est en fonctions.

ART. 52.

Même après l'expiration du terme de sa charge, un starchï-soultan est compté au nombre des sultans très-notables, et s'il lui est arrivé d'avoir été réélu deux fois, il est habile à demander un diplôme qui lui assure la qualité de dvorianine (noble) de l'empire russe; et quant au tchine (rang ou grade), il conserve celui dont il a été valablement gratifié.

ART. 53.

Les membres du prikaz, tant les Russes que les Kirghiz, sont regardés

[1] Au paragraphe 30 il est dit que la qualité, le titre de sultan est héréditaire; mais un sultan n'est en fonctions que dans le cas où il a été élu.

comme étant de la neuvième classe, s'ils ne possèdent déjà un rang supérieur.

ART. 54.

Les sultans qui régissent les volostes sont assimilés à des employés russes de la douzième classe.

ART. 55.

Les starchines et les bï, s'ils n'ont pas été effectivement gratifiés d'un rang, sont assimilés au golova-celskï (maires de communes).

CHAPITRE III.

NAKAZ (RÈGLEMENT) DE POLICE.

SECTION I.

ADMINISTRATION D'ARRONDISSEMENT.

ART. 56.

Le starchï-soultan est un fonctionnaire à qui, d'après l'élection faite de lui par ses compatriotes, le gouvernement russe confie l'autorité locale. Il prend toutes les mesures propres à maintenir l'ordre, la tranquillité, à procurer le bien-être à ses administrés.

ART. 57.

Il soumet toutes les affaires au prikaz d'arrondissement.

ART. 58.

Le prikaz est une cour de justice de laquelle doivent émaner tous les ordres dans les volostes qui se trouvent en sa juridiction.

ART. 59.

Tous les sultans et les volostes qui leur obéissent sont de fait dans la dépendance du prikaz.

ART. 60.

Le pouvoir du prikaz ne s'étend point au delà de l'arrondissement où il a été institué. En cas de besoin, un prikaz entre en rapport avec le prikaz du ressort duquel se trouve être une affaire qui le touche.

ART. 61.

En général la spécialité des affaires de police confiées au prikaz est de maintenir la tranquillité intérieure, la sûreté des personnes et des propriétés par des mesures de contrainte et par la mort (précétchénié)

du coupable. En ceci le prikaz est assimilé aux zemskï-soud (tribunaux de district) des arrondissements intérieurs, et il exerce mêmes droits, mêmes devoirs que ces institutions, sauf à se conformer aux principes particuliers qui concernent les Kirghiz seuls.

ART. 62.

Conséquemment le prikaz doit :

1° S'appliquer à préserver le peuple des calamités générales, et donner, dans ces conjonctures, les secours nécessaires ;

2° Avoir l'œil aux intérêts domestiques de tous et de chacun ; chercher à les éclairer, à leur inspirer l'amour du travail ;

3° Employer tous les moyens d'extirper d'entre les Kirghiz l'habitude du désordre, nommément du pillage, des baranta (vengeances générales) et de la résistance au pouvoir ;

4° Ne souffrir la licence de personne, et, à chaque outrage, poursuivre la réparation, mettre en cause l'offenseur, et juger l'affaire ;

5° Arrêter les fauteurs de désordres et les mettre en jugement, mais sans troubler la tranquillité publique. En cas de résistance d'un grand nombre d'individus ou de toute une voloste, préserver les autres individus et les autres volostes, et informer aussitôt l'autorité de la province, puis agir en conséquence de ce qu'aura ordonné celle-ci.

6° En cas de craintes, organiser des patrouilles et des piquets.

ART. 63.

Le prikaz ne punit personne sans procédure, délibération et arrêt.

ART. 64.

L'enquête est faite par les membres russes envoyés sur les lieux, et avec la médiation d'un seul bï choisi par la voloste.

ART. 65.

Le prikaz n'entreprend aucune expédition militaire, et ne se sert de la garde qui lui est donnée que comme d'une komanda (troupe, compagnie) de police ordinaire.

ART. 66.

Il est défendu de poursuivre les délinquants, les criminels ou les fuyards qui passent dans d'autres arrondissements (okroughi) ; mais ils doivent immédiatement tenir informé le prikaz de l'arrondissement dont il s'agit, afin que celui-ci prenne les mesures nécessaires.

ART. 67.

Les fuyards sujets russes pris dans les steppes sont envoyés par le

prikaz à l'autorité de l'intérieur la plus proche, qui les livre aux tribunaux compétents.

ART. 68.

Tout prikaz d'arrondissement est tenu de savoir quels sont tous les individus qui séjournent ou sont domiciliés sur l'étendue de pays de leur juridiction; conséquemment:

1° Le prikaz a dans ses bureaux des listes exactes des sultans et des starchines, listes où sont désignés les lieux régis par ceux-ci; et il annote jusqu'aux moindres changements qui y surviennent.

2° Le prikaz a des notices sur les lieux occupés par les volostes et les aouls pour chaque saison de l'année, et sur les changements qui ont lieu sous ce rapport.

3° Il tient publiquement un état du nombre des kibites (tentes de famille), et en renouvelle la vérification ou confrontation tous les trois ans.

4° Il doit être informé du cas où une portion de terrain deviendrait propriété fixe de quelqu'un, et de même des bâtisses ou établissements qui pourraient être faits sur ce terrain.

ART. 69.

Le prikaz se fait tenir informé du passage de toute caravane de marchands traversant le territoire de sa juridiction, et il est de son devoir de les protéger. En conséquence,

1° Tout homme traversant la steppe kirghize pour gagner les lignes de Sibérie comparaît au premier prikaz devant le siége duquel il passe. Le prikaz reçoit sa déposition et en envoie copie à la douane la plus voisine, et, en même temps, pourvoit le déposant d'un sauf-conduit ou visa écrit[1].

2° Le visa reçu d'un prikaz doit être exhibé dans le prikaz suivant, s'il s'en trouve un autre sur la route que suit le voyageur.

3° Si une caravane entière ou un trafiquant a l'intention de ne point passer par la résidence d'un seul prikaz, il peut comparaître à la ligne avec un sauf-conduit ou visa écrit reçu du sultan de la voloste limitrophe.

4° Tous les individus appartenant à la caravane, ou tous ceux qui en suivent une séparément, s'ils commettent quelque délit, sont mis en jugement sur les lieux mêmes; mais, quant aux dispositions ultérieures à prendre à leur égard, ils doivent être renvoyés devant l'autorité de province.

[1] Tout individu qui veut franchir la ligne doit y exhiber un visa écrit.

ART. 70.

Tout prikaz, autant que possible, a son siége au milieu des lieux constituant l'arrondissement.

ART. 71.

Dans l'ordre des procédures, le prikaz suit les règles générales promulguées à ce sujet, en observant que :

1° Le prikaz d'arrondissement, après les signatures de tous ses membres, tient un rôle ou journal de toutes les affaires pendantes.

2° Les affaires se traitent en langue russe et en langue tatare.

3° Pour les affaires déjà instruites, en cas de partage des membres du tribunal (prikaz), on devra recourir à l'opinion du starchï-soultan. Les opinions contraires à la sienne seront soumises à l'examen du gouvernement provincial (oblastny).

ART. 72.

Les prêtres chargés d'une mission près des Kirghiz sont soumis au prikaz.

ART. 73.

Au prikaz est soumise toute la force armée de l'arrondissement et tout établissement subsistant dans sa juridiction.

ART. 74.

Cette force armée ne fait aucun mouvement sans un ordre exprès du prikaz.

ART. 75.

Les lieux occupés par la troupe doivent être fortifiés comme les autres forts-postes. Là se concentrent toutes les institutions créées pour l'arrondissement.

ART. 76.

Outre ces règles générales il en est de particulières relativement à la position des arrondissements.

I. Des arrondissements frontières.

ART. 77.

Dans les arrondissements frontières, d'après les dispositions du chef ou commandant de la province, on devra déterminer, par des marques sûres et constantes, les limites des terres appartenant aux Kirghiz.

ART. 78.

Il est défendu aux Kirghiz de nomadiser hors desdites limites.

ART. 79.

Ces limites, d'après les dispositions du prikaz d'arrondissement, doivent être soigneusement inspectées au moyen de patrouilles de la force armée (straja) et des Kirghiz mêmes, sous l'œil des starchines.

ART. 80.

Il doit être établi, en des lieux convenables, des sentinelles de jour et de nuit, et des fanaux.

ART. 81.

A tout désordre causé par des Kirghiz en dehors des limites déterminées, les délinquants doivent être sur-le-champ mis en jugement comme perturbateurs.

ART. 82.

Les Kirghiz qui désirent sortir de leur voloste pour affaires de négoce se présentent à un sultan et obtiennent de lui un sauf-conduit qu'ils produiront au prikaz d'arrondissement de la voloste où ils se rendent.

ART. 83.

Le sultan informe le prikaz de son arrondissement de tout écrit semblable par lui délivré.

ART. 84.

On ne reçoit pas, dans la steppe des Kirghiz, les gens étrangers à cette steppe qui voudraient s'y établir, à moins qu'ils n'aient à exhiber le consentement de leur propre gouvernement, et encore l'adhésion du chef de la province (oblastny) est-elle indispensable.

ART. 85.

Jusqu'à ce que le commerce de la Russie avec la Chine soit réglé sur de meilleurs errements, on permet l'emploi des usages actuels; mais les lettres de recommandation en faveur des marchands russes sont données par les starchï-soultans eux-mêmes qui, aussi, peuvent les présenter aux sultans de volostes connus des autorités de la frontière. Le prikaz donnera à ce sujet des permissions par écrit.

ART. 86.

Les sujets chinois qui entreront sans permis dans la steppe des Kirghiz devront être traduits devant le chef de la province, qui les enverra à Kiakhta où ils seront livrés à l'autorité chinoise.

ART. 87.

Dans les arrondissements frontières, la garde intérieure doit être plus nombreuse que dans les autres.

II. Des arrondissements contigus aux lignes.

ART. 88.

Il est fait un devoir essentiel aux prikaz de ces arrondissements de veiller à ce que, sous aucun prétexte, les Kirghiz n'aillent nomadiser en troupe du côté des possessions intérieures.

ART. 89.

Les nomades du voisinage des lignes peuvent, pour leurs besoins, entrer dans les forteresses, les redoutes, les forts-postes et les villages, ainsi que le font les paysans et une foule de gens de races diverses, pour se défaire de leurs denrées.

ART. 90.

La migration effective en dedans des lignes ne se doit jamais permettre que d'après des rapports et communications officielles du prikaz d'arrondissement avec le zemskï soud (tribunal territorial).

ART. 91.

Les Kirghiz que le prikaz a laissés ainsi s'éloigner n'auront le droit de nomadiser que dans les terres de la province (oblast) d'Omsk; et, comme dans leur arrondissement on les tient pour entièrement émigrés, ils doivent rester dans la dépendance immédiate des zemskié soudi locaux.

ART. 92.

Si les Kirghiz manifestaient le désir de nomadiser plus avant dans l'intérieur de la Sibérie, l'autorisation ne leur en sera délivrée qu'après des conférences préliminaires entre le chef de la province (oblastny natchalnik) et le gouverneur civil à ce sujet.

ART. 93.

Durant tout le temps de leur séjour hors de la province d'Omsk, les Kirghiz sont justiciables de l'autorité de gouvernement et de district du lieu où ils se trouvent.

ART. 94.

Les prikaz d'arrondissement, en général, préservent leurs administrés

contre les insultes qui pourraient leur venir de la part des gens vivant sur la ligne et appartenant à l'autre côté de la ligne.

ART. 95.

Ils tiennent la main à ce que les occasions de gain qui s'offrent aux Cosaques dans ces lieux d'au delà de la ligne ne passent pas les bornes prescrites. Ces Cosaques, qui se trouvent dans les arrondissements, demeurent sous la dépendance des prikaz.

SECTION II.

ADMINISTRATION DES VOLOSTES.

I. Des sultans.

ART. 96

Un sultan administre la voloste qui lui est confiée comme golova (maire).

ART. 97.

Le jugement et la sentence ne dépendent point de lui.

ART. 98.

Tout sultan a près de lui un adjoint qui sera, à son choix, son fils ou son plus proche parent.

ART. 99.

Pour l'instruction des affaires, le sultan a un secrétaire sachant la langue russe et la langue tatare.

ART. 100.

Tous les renseignements nécessaires au prikaz d'arrondissement lui sont fournis directement par les sultans ; conséquemment ceux-ci doivent les recueillir en personne dans les lieux de leur ressort.

ART. 101.

Le prikaz, en général, agit par l'entremise des sultans; et, par conséquent, ces derniers demeurent chargés de l'exécution de tous les ordres du prikaz.

ART. 102.

Les sultans n'entretiennent, à l'insu de leur prikaz, aucune relation écrite, à l'exception des plaintes qu'ils croiraient devoir porter contre le prikaz même.

ART. 103.

Les sultans font connaître verbalement dans les aouls leurs volontés

aux starchines et ne leur envoient jamais aucun papier, sinon les avis publics qu'ils auraient reçus du prikaz.

ART. 104.

Les sultans sont chargés de l'exécution des arrêts de justice.

ART. 105.

Les sultans sont personnellement responsables de l'exécution de toutes règles prescrites, du maintien de la sûreté générale, de la sécurité des personnes, et en général du repos et de la paix des volostes.

ART. 106.

Dès qu'ils ont connaissance d'une tentative pernicieuse, en quelque lieu que ce soit, ils doivent en informer sans délai le prikaz et lui demander assistance; mais il leur est défendu de se livrer à la vengeance ou à des persécutions, soit directement, soit par les Kirghiz soumis à leur obéissance.

ART. 107.

Un sultan n'étend son autorité dans aucune voloste régie par un autre sultan, quand même ce dernier aurait sollicité son secours par la considération de son âge plus avancé ou de son origine plus respectée. L'un et l'autre, en toute occurrence, doivent recourir avant tout au prikaz d'arrondissement.

ART. 108.

La transgression à ces principes sera réputée licence.

II. Des starchines.

ART. 109.

Le starchine régit l'aoul qui lui est confié comme un staroste celskï (ancien de village en Russie).

ART. 110.

Le starchine est tenu d'obéir au sultan de la voloste à laquelle appartient l'aoul qui lui est confié.

ART. 111.

Il remplit exactement tous les ordres personnels du sultan.

ART. 112.

Il lui fournit tous les renseignements dont il a besoin.

ART. 113.

Il ne quitte pas un lieu pour en occuper un autre avec son aoul sans en donner avis au sultan.

ART. 114.

Il maintient l'ordre et la paix dans l'aoul qui lui est confié.

ART. 115.

Il n'entretient avec personne des relations de service public sans l'information préalable du sultan.

ART. 116.

Les starchines qui, outre ce titre, porteront aussi, du consentement du peuple, le titre de bï, en exerceront les prérogatives.

CHAPITRE IV.

PARTIE ÉCONOMIQUE.

SECTION Ire.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

I. Allocations.

ART. 117.

Les starchï-soultans, les membres des prikaz et les sultans qui régissent les volostes reçoivent des honoraires fixés dans l'état des allocations, ainsi que les médecins, les secrétaires, traducteurs et interprètes.

ART. 118.

C'est aux prikaz que, même pour les affaires des volostes, il est alloué des frais de chancellerie.

ART. 119.

Une somme est allouée pour frais d'asile aux pauvres, pour cure des malades, et pour objets propres à l'instruction primaire.

ART. 120.

Pour la construction de bâtiments dans les steppes il est alloué une somme une fois donnée, en proportion avec le besoin, et une autre somme de réserve pour l'entretien de ces bâtiments.

II. Ordre de l'émission des sommes et comptes.

ART. 121.

Pour tout mouvement de sommes d'argent dans les prikaz d'arrondissement on tient, d'après les principes ordinaires, des registres de comptes.

ART. 122.

Les sultans et les starchines, pour l'émission des sommes qui leur sont confiées, ne donnent qu'un simple compte.

ART. 123.

L'ordre d'inscription des sommes dans les registres, la révision et les rapports à cet égard demeurent conformes aux errements ordinaires.

III. Bâtisse.

ART. 124.

Dans chaque arrondissement doivent être construits :

1° Une maison pour le prikaz d'arrondissement, ses membres, les employés de la chancellerie, les traducteurs et les interprètes;

2° Une chapelle avec une habitation pour les prêtres;

3° Un hôpital pour un nombre de cent cinquante à deux cents malades;

4° Une caserne pour loger les Cosaques, si le prikaz n'a pas la possibilité de les domicilier.

ART. 125.

Pour toutes ces bâtisses on doit dresser préalablement des plans et devis, et désigner les ressources locales; puis présenter ces papiers à l'autorité supérieure et attendre l'approbation.

ART. 126.

En attendant que ces bâtisses aient été faites on logera tous les établissements des arrondissements qui pourront être formés sous des tentes ou kibites particulières.

ART. 127.

Le commandant (natchalnik) de la province (oblast) demeure chargé du soin de hâter le moment où toutes ces bâtisses seront faites.

SECTION II.

IMPÔTS ET REDEVANCES.

I. Impôts en nature.

ART. 128.

Chaque arrondissement, à dater du jour de l'introduction du nouvel ordre de choses, jouit pour cinq ans d'une exemption de toute imposition.

ART. 129.

Dans le cours des cinq années susdites ne peuvent être reçues de la part des Kirghiz que leurs offrandes volontaires en bestiaux, effets ou sommes d'argent, au profit des hôpitaux, des écoles et des établissements de bienfaisance.

ART. 130.

De même les Kirghiz peuvent suivant, leur usage actuel, accorder des secours à leurs sultans.

ART. 131.

Donner avis de chacun de ces secours au prikaz, dont un des devoirs est de veiller à ce que toute libéralité semblable soit bien exactement volontaire.

ART. 132.

L'entretien du clergé est en général commis à la sollicitude des sultans.

ART. 133.

Les offrandes des Kirghiz aux établissements de bienfaisance sont déposées au prikaz, qui en prend note dans les livres de compte; et comme la plupart de ces dons consistent probablement en bétail, on n'en emploiera que la partie dont il sera besoin, et le reste se vendra; l'argent qui en sera réalisé, réuni aux offrandes pécuniaires, formera la caisse de réserve (économia) des établissements dont il s'agit.

ART. 134.

Passé l'exemption quinquennale on lève annuellement sur les Kirghiz l'impôt (iaçak) en bétail, une pièce ou tête sur cent. Il n'est point levé d'iaçak sur les chameaux.

ART. 135.

La régence provinciale (oblastnoé oupravlénié) doit provisoirement, pour chaque année, dresser un devis portant combien il faut de chevaux pour la remonte des régiments de Cosaques, et de combien on a besoin

de bêtes à cornes pour les hôpitaux établis sur la ligne, et de même pour les hôpitaux et établissements de charité institués dans les steppes.

ART. 136.

D'après ce devis, confirmé par l'administration supérieure (glavnoé oupravlénié), on envoie, sur tout l'impôt perçu dans l'année, le nombre nécessaire de bétail aux lieux désignés d'avance.

ART. 137.

Ce qui reste de bétail est vendu dans les lieux où sont établies les douanes, et les sommes qui en résultent doivent être envoyées à la recette d'état.

ART. 138.

La perception du iaçak se fait par volostes.

ART. 139.

La quantité du bétail se détermine aussi, pour chaque voloste, d'après une déclaration écrite, générale et publique, et l'état de tout le bétail de la voloste sert pour trois annuités de suite, comme si le nombre n'eût point crû ni diminué dans cet intervalle de temps.

ART. 140.

Percevoir l'impôt une seule fois l'année en été.

ART. 141.

En recevant l'iaçak, ne point faire de difficultés inutiles, et qu'il suffise que les bêtes à cornes soient saines de corps, les chevaux propres à quelque usage.

ART. 142.

Dans les conventions synallagmatiques entre les Kirghiz, point de papier timbré, point de droit de timbre en aucun genre; mais dans les actions en recouvrement d'argent entre eux et les Russes, ces impôts se perçoivent selon les principes communs de la législation.

II. Charges que supportent les Kirghiz à tour de rôle.

ART. 143.

Ces charges des Kirghiz consistent uniquement dans l'organisation de communications à l'intérieur.

ART. 144.

Chaque aoul a des communications avec le sultan d'une voloste, et

le sultan avec le prikaz; ceux-ci communiquent entre eux et avec l'autorité provinciale.

ART. 145.

Ces communications doivent se faire au moyen de Kirghiz à cheval envoyés à tour de rôle de chaque aoul.

ART. 146.

Ces Kirghiz, détachés chacun à leur tour pour le service public, se font un devoir sacré de bien garder et de remettre exactement à qui il appartient tous les papiers qui leur sont confiés.

ART. 147.

Les communications des aouls aux sultans peuvent être journalières; celles des sultans au prikaz, les correspondances des prikaz entre eux et avec l'autorité provinciale ont lieu une fois par semaine dans les conjonctures ordinaires.

ART. 148.

Dans les cas extraordinaires on expédie des exprès.

ART. 149.

Ces exprès, ainsi que tous employés et toutes gens en course pour affaires de service, doivent être pourvus de montures, pour aller d'un aoul à l'autre, au seul vu d'un écrit dont on nantit ces estafettes.

SECTION III.

ÉCONOMIE INTÉRIEURE.

I. Subsistances.

ART. 150.

Bien que le blé ne constitue point un objet de première nécessité pour les Kirghiz-Kaïssaks, afin de les préserver des extrémités où pourrait les jeter une épizootie, et, en même temps, de tâcher de les gagner à l'agriculture, il sera ouvert dans chaque arrondissement un débit de blé de la couronne.

ART. 151.

La préparation et l'envoi du blé regardent l'autorité provinciale, qui se conforme à l'ordre généralement suivi pour la préparation qui s'en fait dans les greniers d'abondance des gouvernements de Sibérie.

ART. 152.

Pour la première provision de blé le trésor fait, à raison de chaque

arrondissement, l'avance d'une somme de 30,000 roubles. Dans la suite ce capital doit s'augmenter par l'effet de son emploi même; lors donc qu'il sera porté à plus de 75,000 roubles, l'avance faite par le trésor lui rentrera.

ART. 153.

Les 45,000 roubles et plus restant constitueront, dans chaque arrondissement où les choses se seront ainsi effectuées, un capital de réserve (économia) applicable aux vivres.

ART. 154.

Cette somme sera propriété publique, et il sera observé à cet égard tous les principes établis.

ART. 155.

Pour arriver à cette acquisition, dans la vente du blé, sur tout le capital employé, y compris l'achat, le port, l'entretien des gardiens et des sergents, etc. tenir la main à un produit de dix pour cent d'intérêt.

ART. 156.

Le débit s'effectue de deux manières, selon que les acheteurs sont des gens riches ou des pauvres : vendre aux premiers à un prix supérieur au taux de bénéfice proposé, et aux pauvres à un prix inférieur, ou tout à fait au prix coûtant, selon ce que jugera à propos et résoudra l'autorité de province (oblastnoé natchaltsvo).

ART. 157.

Le tarif doit être publié de quatre en quatre mois et à l'avance.

ART. 158.

Ne jamais vendre aux pauvres plus de trois pouds à la fois.

ART. 159.

On peut vendre, aux prix comportant les bénéfices convenables, jusqu'à cent pouds à la fois, mais non davantage.

ART. 160.

Vendre le blé au comptant.

ART. 161.

C'est la régence provinciale (oblastnoé pravlénié) qui désigne les inspecteurs et préposés. Leurs appointements et leur entretien se déduisent du capital des blés.

ART. 162.

La construction des greniers et des boutiques se déduit du même

capital, et dans la supputation du prix de vente on fait entrer les intérêts applicables à la somme de cette dépense.

ART. 163.

Ce règlement ne doit en aucune sorte entraver la libre vente des blés dans la steppe des Kirghiz.

ART. 164.

Ces dispositions ne sortiront leur effet que jusqu'au temps où la vente libre du blé aura pris des développements; jusque-là les greniers de la couronne ne demeureront existants que pour les pauvres, et afin de modérer les prix d'après les principes généraux concernant les magasins de même nature établis en Sibérie.

ART. 165.

On doit laisser libre jusqu'à un plus mûr examen la vente que les Kirghiz se font entre eux du sel qu'ils tirent eux-mêmes des lacs compris dans leur territoire.

ART. 166.

Le débit de l'eau-de-vie de grains est interdit dans les steppes des Kirghiz-Kaïssaks. Seulement, pour les fêtes que leur donne le gouvernement chaque année, il est permis d'acheter à la ligne une petite quantité de cette liqueur.

II. Propagation de l'industrie.

ART. 167.

De toutes les terres circonscrites pour chaque arrondissement on séparera celles qui sont propres à la culture, aux pâturages, etc. à l'entour de la résidence du prikaz, sur un espace de cinq à sept verstes carrées, et cela en particulier pour le starchï-soultan, lequel en aura l'usufruit pendant toute la durée de sa charge, en sus de sa part dans les pâturages communs à tous.

ART. 168.

Les immeubles établis sur ce terrain doivent être estimés lors de la sortie de charge du starchï-soultan, et vendus à son profit.

ART. 169.

Il sera donné, aux mêmes conditions, deux verstes carrées à chacun des membres kirghiz du prikaz.

ART. 170.

Il sera assigné, aux mêmes conditions aussi, une verste carrée à chacun des membres russes du prikaz.

ART. 171.

Il sera assigné à tout Cosaque domicilié dans les steppes une portion de terre de quinze déciatines.

ART. 172.

Ces choses réglées, assigner quinze déciatines de terrain à tout Kirghiz qui veut se livrer à l'agriculture ou former n'importe quel établissement à demeure fixe.

ART. 173.

Les prikaz d'arrondissement sont chargés de protéger ces terres et en même temps de veiller à ce qu'elles ne soient pas abandonnées.

ART. 174.

Quand sur la terre assignée il n'aura point été fait, pendant cinq ans, de défrichement ou d'établissement agricole, elle devra être retirée et concédée à d'autres.

ART. 175.

S'il se présente plusieurs concurrents sollicitant la propriété d'une même terre, on devra remettre la décision au sort, en présence de trois témoins d'entre les bï.

ART. 176.

On en usera de même dans le cas de plusieurs demandes d'une portion de terres où les Kirghiz voudraient aller nomadiser un certain temps.

ART. 177.

En général, dans l'arrondissement, on laissera les Kirghiz libres de nomadiser sur toutes les terres qui n'auront été données en propriété à personne.

ART. 178.

Assigner aux sultans, pour des établissements agricoles, une triple proportion, et aux starchines, une double proportion.

ART. 179.

Les terrains assignés pour l'agriculture et les établissements qui s'y rapportent se transmettent en héritage comme bien patrimonial, excepté ceux que possèdent, non les maîtres, mais des gens qui se seront subs-

titués à eux; quant à ces derniers, il n'y a que les bâtiments qui constituent leur propriété, et on doit les vendre à leur profit.

ART. 180.

Les traducteurs et les interprètes sont assimilés aux officiers de Cosaques sous le rapport du droit à obtenir des terrains.

ART. 181.

Les membres russes des prikaz et les Cosaques, constituant la force armée, doivent être les premiers à donner l'exemple de cultiver les terres et à former des établissements agricoles.

ART. 182.

Sur les terrains qui leur sont départis, ils doivent tâcher de labourer des champs à blé, et se livrer, s'il est possible, aux soins du jardinage, de l'élève des abeilles et autres travaux du même genre.

ART. 183.

Leur devoir est de s'appliquer avec ardeur à convaincre les sultans, les starchines et les autres Kirghiz de l'avantage de pareils établissements; ils leur faciliteront tous les moyens de se livrer à l'agriculture, et les assisteront avec empressement de leurs conseils officieux.

ART. 184.

Ils doivent exciter les Kirghiz, par la persuasion, à garantir leurs champs contre l'atteinte du bétail, au moyen de haies ou palissades.

ART. 185.

L'autorité provinciale (oblastnoé natchalstvo) tiendra la main à ce que les demandes d'instruments et ustensiles aratoires puissent être facilement satisfaites par vente ou échange fait à la ligne ou dans la steppe même.

ART. 186.

A toute troupe mandée dans la steppe joindre une forge, soit portative, soit à demeure.

ART. 187.

Le Kirghiz qui le premier dans l'arrondissement aura défriché et cultivé un espace de terrain remarquable, qui aura formé des ruches, etc. ainsi que tous ceux qui, dans l'agriculture, auront fait des progrès exemplaires, auront acquis des droits à une récompense particulière, et il sera référé de l'examen de ces droits à la munificence impériale.

SECTION IV.

COMMERCE.

I. Principes généraux.

ART. 188.

Tout Kirghiz a droit de vendre les produits de ses peines et de son industrie, tant dans l'intérieur de son arrondissement que dans les arrondissements voisins, et même dans la ligne de Sibérie, au delà du cordon de douanes et des barrières.

ART. 189.

En passant donc par les douanes et les barrières, tout Kirghiz peut pousser ses troupeaux jusque dans les marchés des villes intérieures.

ART. 190.

Les sultans peuvent expédier des caravanes entières, soit par delà la frontière, soit même sur la ligne; mais, dans ce dernier cas, la caravane doit passer par les douanes et les barrières.

ART. 191.

Tout trafiquant russe ayant droit de commerce dans un autre gouvernement peut en passant par la douane et les barrières, colporter ses marchandises et les vendre en détail dans la steppe des Kirghiz.

ART. 192.

Quant aux étrangers asiatiques qui entreront isolément chez les Kirghiz pour le commerce de détail, les sultans, chacun pour sa voloste, sont libres de les admettre ou non; les sultans seront libres de prélever sur eux un droit quelconque, selon ce qu'ils jugeront convenable, du consentement et au profit de toute la communauté.

ART. 193.

Le passage des caravanes doit s'effectuer dans la steppe des Kirghiz sans qu'elles aient à payer de droits à personne.

ART. 194.

Le vente et l'échange des marchandises dans les caravanes doivent de même s'effectuer sans qu'il soit perçu aucun droit.

II. Circulation des monnaies.

ART. 195.

Dans tous les cercles ou arrondissements kirghiz de la province d'Omsk circulent la monnaie russe et les assignats de la banque aussi librement que dans les gouvernements intérieurs.

ART. 196.

Il est permis à quiconque achète à des Kirghiz leurs produits et leurs bestiaux de les payer en monnaie ou en assignations, sans que l'administration y mette aucun obstacle.

ART. 197.

Indépendamment de cela, le commerce d'échange est maintenu sur les anciennes bases.

III. Douanes.

ART. 198.

Jusqu'aux décisions à intervenir sur la fixation d'une frontière bien déterminée, la ligne des douanes reste adhérente aux lignes de Sibérie.

ART. 199.

Les douanes de la ligne de Sibérie se conforment à l'ordre généralement en vigueur dans toutes les douanes de l'empire.

ART. 200.

La perception des droits reste en vigueur telle qu'on l'exerce actuellement.

ART. 201.

Quant aux Kirghiz qui viennent nomadiser en deçà de la ligne, le droit déterminé par l'oukase de 1800 reste exigible à leur égard, même dans le cours de leurs cinq années d'exemption de tout impôt dont il a été parlé plus haut.

ART. 202.

Mais comme la steppe ne constitue pas une frontière véritable, les principaux marchés, tels que Petropavlofsk et Sémipalatinsk, ne sauraient être regardés non plus comme places marchandes; c'est pourquoi le droit d'expédier des caravanes y appartient tout aussi bien aux marchands de deuxième ghilde qu'à ceux de première ghilde (classe).

ART. 203.

Tous les étrangers gagnant la ligne de Sibérie sont tenus de passer

par les douanes et les barrières, et d'y exhiber les sauf-conduits qu'ils ont reçus dans la steppe; ces documents, visés par la douane, leur tiennent lieu de passe-ports devant les autorités des villes et des districts.

ART. 204.

De même les sujets russes, excepté les Cosaques de la ligne, doivent ne pénétrer dans la steppe que par les douanes et barrières, avec leurs passe-ports ordinaires.

CHAPITRE V.

JUSTICE.

ART. 205.

Il n'est reconnu que trois sortes d'affaires judiciaires chez les Kirghiz, savoir :

1° Affaires criminelles;
2° Affaires de litige;
3° Enquêtes sur plaintes contre l'administration.

ART. 206.

On ne considérera, relativement aux Kirghiz, comme donnant lieu à un procès criminel que les crimes suivants :

1° Trahison envers l'état;
2° Meurtre;
3° Pillage et baranta;
4° Résistance ouverte aux autorités constituées.

ART. 207.

Toutes les autres affaires, même le vol, tant du moins que les mœurs des Kirghiz n'auront pas été ennoblies par quelque civilisation, seront traitées au contentieux.

SECTION Ire.

PROCÈS AU CRIMINEL.

ART. 208.

Tout procès criminel doit indispensablement être précédé d'une enquête.

ART. 209.

L'enquête est soumise à l'examen du prikaz.

ART. 210.

Le prikaz, en cette conjoncture, fait l'office des tribunaux de district russes.

ART. 211.

Le membre qui a dirigé l'enquête n'a pas voix dans la décision du procès.

ART. 212.

Les procès criminels se décident sur les bases de la législation en vigueur dans l'empire, et à la majorité des voix.

ART. 213.

Le starchï-soultan ne figure plus qu'à titre de predcédatel (président).

ART. 214.

Les arrêts sur les procès criminels sont soumis à l'examen de l'oblastnï soud (tribunal de la province).

SECTION II.

PROCÈS AU CONTENTIEUX.

ART. 215.

Toutes les affaires contentieuses sont jugées par les bï dans les aouls et les volostes.

ART. 216.

Les bï décident verbalement d'après les lois et coutumes kirghiz.

ART. 217.

L'exécution du jugement suit immédiatement le prononcé.

ART. 218.

Si un Kirghiz est mécontent de la sentence des bï, il peut, en entourant son appel de preuves claires, solliciter la révision de l'affaire, et, pour cela, présenter une requête écrite au commandant en chef de la province (oblastnï natchalnik).

ART. 219.

Cette autorité, par la voie du prikaz d'arrondissement, imprime à l'affaire la marche convenable et la résout suivant les lois qui sont en vigueur dans la steppe même.

ART. 220.

A raison d'une sentence injuste et mal fondée, ne rendre les bï res-

ponsables de l'erreur et ne les poursuivre que dans le cas où il demeurerait constant qu'il y avait abus et prévarication de leur part.

SECTION III.

PLAINTES DES FONCTIONNAIRES SUBALTERNES CONTRE LEURS SUPÉRIEURS.

ART. 221.

Les plaintes contre les starchines sont portées aux sultans et au prikaz.

ART. 222.

Les plaintes contre les sultans sont de la compétence du starchï-soultan, qui a le droit de juger et de résoudre verbalement celles qui sont d'une importance secondaire; quant aux plaintes graves, il doit les transmettre au prikaz.

ART. 223.

Les plaintes contre le starchï-soultan, contre les membres du prikaz et contre le chef de la straja (garde, force armée) se remettent par écrit au commandant en chef de la province.

ART. 224.

Les coupables de cette catégorie sont jugés d'après les lois.

ART. 225.

Les plaintes contre les Cosaques, lorsqu'elles ont peu d'importance, sont examinées et jugées par l'officier qui commande la straja[1].

ART. 226.

Les accusés convaincus de graves délits ou crimes sont mis en jugement d'après les règles applicables à tous les autres Cosaques de la ligne.

ART. 227.

Les plaintes des caravanes en route et des Russes, au sujet de diverses conjonctures qui se rencontrent aux steppes, sont portées devant les sultans, qui leur donnent la marche qu'elles doivent avoir.

CHAPITRE VI.

STATUTS PARTICULIERS.

ART. 228.

Les statuts particuliers regardent la médecine, les quarantaines, le clergé, les écoles et les établissements de bienfaisance.

[1] Voyez ci-dessus, article 23.

SECTION I[re].

MÉDECINE.

ART. 229.

A chaque arrondissement sont attachés deux médecins chargés de donner leurs soins tant aux habitants qu'aux employés de tout rang.

ART. 230.

Dans chaque arrondissement doivent être bâtis des hôpitaux à demeure.

ART. 231.

Dans ces hôpitaux il est reçu autant de Kirghiz que les localités le peuvent permettre, et l'on préfère les plus pauvres et les plus malades.

ART. 232.

Le bas service des hôpitaux doit être confié à des Kirghiz pauvres, et leur entretien est à la charge des communautés.

ART. 233.

Les règlements sont placés sous la surveillance du prikaz et dans la dépendance du docteur divisionnaire.

ART. 234.

Les médecins, étant en même temps fonctionnaires publics dans l'exercice même de leur art, sont tenus de tenter tous les efforts possibles pour introduire parmi les Kirghiz l'usage de la vaccine. Leurs succès en ceci leur vaudront des distinctions particulières.

ART. 235.

Lesdits fonctionnaires médecins doivent faire des tournées dans l'arrondissement pour porter les secours de leur art aux malades.

SECTION II.

QUARANTAINES.

ART. 236.

Le cordon de quarantaine établi aux lignes de Sibérie dans la vue d'arrêter la propagation des épizooties est maintenu comme par le passé.

ART. 237.

Dans le cas où une épizootie viendrait à régner en deçà de la ligne, alors les quarantaines opèrent en sens inverse, servant à préserver les

steppes des Kirghiz-Kaïssaks, mais elles n'en restent pas moins sous la responsabilité de l'autorité militaire de la province.

ART. 238.

Si l'épizootie éclate d'abord dans l'intérieur des steppes, le prikaz d'arrondissement en informe aussitôt le commandant d'arrondissement le plus rapproché dans la ligne, pour qu'il soit pris toutes les mesures de précaution nécessaires.

ART. 239.

En même temps il tâche de couper toute communication entre les volostes infectées et celles qui ne le sont pas, au moyen de piquets apportés aux lieux où il le faut.

ART. 240.

Le prikaz s'attache à convaincre les Kirghiz de la nécessité de changer de pâturages.

ART. 241.

Il leur fournit les secours de l'art.

ART. 242.

Il tâche d'établir des quarantaines mobiles pour éprouver les troupeaux suspects.

ART. 243.

Les sultans et les starchines sont tenus de contribuer de tous leurs moyens à ces mesures, et de donner avis immédiatement de la maladie qui se déclare; sinon ils restent responsables des suites de toute infraction à cet égard.

SECTION III.

CLERGÉ ET ÉCOLES.

ART. 244.

Comme la religion des Kirghiz-Kaïssaks jusqu'à ce jour est en réalité plutôt païenne que mahométane, on peut concevoir l'espérance d'en convertir beaucoup au christianisme. Le chef de la province peut, au besoin, obtenir l'envoi dans la steppe d'une mission particulière, laquelle devra agir par les seules voies de la persuasion, sans jamais recourir à la contrainte.

ART. 245.

Si dans un arrondissement il venait à être opéré la conversion de mille individus, le chef de la province (oblastnoé natchalstvo) est tenu de

solliciter du gouvernement des secours pour la construction d'une église et du domicile d'un prêtre dans les lieux mêmes.

Les prêtres doivent tâcher d'instituer eux-mêmes des écoles pour y enseigner le catéchisme, la lecture, l'écriture et les premières règles de l'arithmétique; en général, ils seconderont l'autorité locale dans ses efforts pour l'enseignement public.

ART. 246.

Les enfants des sultans et des starchines seront reçus, si les pères le désirent, dans les divisions des orphelins militaires, instituées dans la ligne aux frais du trésor.

ART. 247.

Ces enfants, quand ils savent lire, écrire et compter, sont rendus à leurs parents, où, s'ils le désirent, sont admis au service.

ART. 248.

Tout Kirghiz a droit de placer son fils dans les écoles de l'intérieur de l'empire, sauf à remplir les conditions exigées de tous.

ART. 249.

Pour ce qui est d'établir des écoles en sus de celles que fonde le clergé, on doit non-seulement ne point faire aux Kirghiz de difficultés, mais au contraire les seconder par tous les moyens.

SECTION IV.

INSTITUTIONS DE BIENFAISANCE.

ART. 250.

Le prikaz de chaque arrondissement doit employer tous les moyens possibles pour qu'aucun de ses justiciables ou administrés ne tombe dans la misère et ne reste sans asile.

ART. 251.

Dans cette vue il doit extirper avant tout l'oisiveté, prendre les vagabonds et leur donner de l'emploi dans les établissements tels que les hôpitaux et autres, ou bien les placer, pour les gros ouvrages, chez les Kirghiz riches, en observant, dans ce dernier cas, une exacte impartialité pour l'intérêt du maître et du valet, et pour l'intérêt de l'ordre.

ART. 252.

Quant aux infirmes, aux estropiés, aux vieillards décrépits, et en général à tous ceux qui ne sauraient pourvoir à leur subsistance par leurs

travaux, le prikaz doit les prendre sous sa protection spéciale et leur ouvrir le refuge commun.

ART. 253.

Pour le refuge des gens de cette catégorie on doit avoir en particulier, au nom et aux frais du gouvernement, dans chaque arrondissement, de cinq à dix kibites avec lazaret et gens de service pour les malades.

CHAPITRE VII.

RESPONSABILITÉ DE L'ADMINISTRATION.

ART. 254.

La responsabilité de l'administration est déterminée par l'application des principes posés dans le nakaz (règlement) général de l'administration de la Sibérie.

ART. 255.

Les sultans sont responsables des désordres et des révoltes des Kirghiz.

ART. 256.

Tout sultan convaincu d'avoir toléré des brigandages ou des barantas, mais surtout s'il y a lui-même coopéré, est aussitôt mis en jugement.

ART. 257.

Un sultan qui réside au prikaz d'arrondissement ou qui entretient avec l'étranger des relations illicites est également mis en cause.

ART. 258.

Le prikaz répond de toutes les mesures qu'il a prises.

ART. 259.

Tout membre du prikaz sera poursuivi selon les lois pour fait d'oppression ou de tout abus d'autorité dont il pourra être convaincu.

ART. 260.

Le prikaz est responsable des actes de la force armée dont il dispose.

ART. 261.

Le prikaz, les sultans et les starchines répondent des sommes et effets qui leur sont confiés, soit qu'ils appartiennent à la couronne, soit qu'ils soient la propriété commune de l'arrondissement.

CHAPITRE VIII.

INSTRUCTION PARTICULIÈRE POUR L'OBLASTNOÉ NATCHALSTVO[1].

ART. 262.

Le chef de la province (natchalnik) doit employer tous les moyens propres à maintenir l'ordre intérieur et la sûreté extérieure; conséquemment il a le droit de poursuivre le pillage et les émeutes, comme aussi de repousser les incursions des étrangers pénétrant dans la steppe à main armée.

ART. 263.

Le chef de la province doit surtout s'efforcer de conclure avec les pays indépendants de la Russie des traités propres à assurer la paix mutuelle et de bonnes relations de commerce. Il va sans dire qu'il devra soumettre de pareilles conventions à la sanction de l'autorité supérieure.

ART. 264.

Le chef de la province doit s'occuper avec zèle des moyens de faire instruire les Kirghiz et de les familiariser avec l'idée de la vie domestique à demeure fixe.

ART. 265.

Il tient état des terres occupées par les Kirghiz, et les borne entre elles par l'entremise d'officiers du corps dit *qvartirmeïsterkaïa-tchast*.

ART. 266.

Il doit établir où il est nécessaire des fortifications, conformément aux principes généraux.

ART. 267.

Une fois l'an, le chef de la province va lui-même en tournée ou envoie des employés dignes de confiance pour s'assurer que l'ordre règne dans les steppes.

CHAPITRE IX.

COUTUMES ET DROITS PARTICULIERS DES KIRGHIZ.

ART. 268.

Tout Kirghiz, comme sujet russe, peut, avec la permission de la société à laquelle il appartient et de l'autorité dont il dépend, s'éloigner en pleine liberté pour ses affaires particulières, son industrie et des travaux particuliers, et aller ainsi où il désire se rendre, d'après

[1] L'autorité de la province.

les principes généraux et le droit qui en est conféré à tous les nomades sibériens de races diverses.

ART. 269.

De même aussi tout autre sujet russe a droit de se rendre dans la steppe des Kirghiz comme il voyagerait dans le gouvernement voisin, pourvu qu'il soit nanti d'un passe-port en bonne forme; mais il ne le peut qu'en passant par la douane.

ART. 270.

Tout Kirghiz peut passer dans diverses classes de la société russe, venir se domicilier au-dedans de l'empire, prendre du service, s'inscrire dans une ghilde marchande, le tout selon son désir, sauf par lui à remplir les conditions communes à tous les sujets.

ART. 271.

Lorsque les Kirghiz ne sont dans l'intérieur de l'empire que sur congé à terme fixe, ils dépendent de l'autorité locale; mais lorsqu'ils y changent tout à fait de condition, ils sont soumis à tous les devoirs que comporte leur situation nouvelle.

ART. 272.

En entrant dans une classe soumise à l'impôt, les Kirghiz jouissent d'une remise de cinq annuités et sont affranchis du recrutement.

ART. 273.

Dans les volostes constituées d'après le présent réglement, les dispositions de l'oukase de 1808, cencernant les achats d'individus kirghiz considérés comme propriétés privées, sont et demeurent abrogées.

ART. 274.

Les sultans n'ont sur leurs justiciables ni les droits de propriétaire, ni les droits de maître; ils ne sont que des administrateurs de volostes, préposés par les autorités supérieures d'accord avec le peuple.

ART. 275.

Conséquemment tout Kirghiz opprimé par un sultan est en droit d'invoquer à son secours l'autorité supérieure la plus voisine.

ART. 276.

Tout Kirghiz peut avoir des propriétés immeubles.

ART. 277.

Les esclaves que possèdent en ce moment les Kirghiz continuent

d'appartenir à leurs maîtres, qui peuvent les vendre, les échanger, donner et transmettre en héritage; mais, dès ce moment, il est sévèrement défendu d'acheter des individus nés Kirghiz et d'en faire des esclaves.

ART. 278.

Le nombre actuel des esclaves et les maîtres à qui ils appartiennent doivent être connus du prikaz, et aucune vente ou cession n'en doit être faite qu'au vu et au su de ce tribunal.

ART. 279.

Les sultans sont les grandes notabilités kirghizes; ils sont exempts de tout châtiment corporel.

ART. 280.

Comme, d'après le présent règlement, les Kirghiz ont pleine liberté de communiquer sans cesse avec le gouvernement impérial russe, il leur devient inutile d'envoyer des députations.

ART. 281.

Mais, pour qu'ils ne soient point privés des moyens de s'assurer directement des dispositions du pouvoir suprême à leur égard, tous les sultans d'un arrondissement, s'ils sont unanimes, peuvent envoyer des députations à Pétersbourg, sauf par eux à consulter le désir de leurs administrés, attendu que les dépenses de l'ambassade seront à la charge de l'arrondissement.

ART. 282.

En pareil cas la principale autorité du lieu, si elle consent à ces députations, y attachera pour sa part un procureur fondé (pristaf).

ART. 283.

Les frais des députations ne sont à la charge du trésor que dans le cas où le gouvernement impérial même les a appelées.

CHAPITRE X.

MOYENS DE METTRE À EXÉCUTION LE PRÉSENT RÈGLEMENT.

SECTION I[re].

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

ART. 284.

Le présent règlement doit être mis à exécution progressivement, en

commençant par les volostes qui spontanément ont demandé protection et déjà ont prêté serment de fidélité et sujétion; ensuite on convoquera les autres volostes qui nomadisent près de la ligne.

ART. 285.

Pendant l'introduction même de l'ordre de choses ci-dessus réglé, on devra, par des fonctionnaires envoyés séparément dans la steppe, avec des écrits du chef de la province, avec des cérémonies particulières accommodées à la chose, faire déclarer publiquement que toute la steppe des Kirghiz-Kaïssaks de la Horde-Moyenne est sous la protection spéciale et les auspices tutélaires du gouvernement impérial russe.

ART. 286.

Alors il sera déclaré que les droits sont les mêmes pour les sujets fidèles d'en deçà et d'au delà de la ligne, qu'ainsi les uns et les autres peuvent passer et repasser par la ligne.

ART. 287.

On déclarera que désormais la baranta est réputée acte de brigandage, et pour fait de baranta, comme pour fait d'assassinat, les coupables seront poursuivis et sévèrement châtiés.

ART. 288.

Insinuer alors,

1° Que la continuation des discordes intestines des Kirghiz, de la funeste coutume des barantas et de tous désordres de ce genre, entraînerait promptement parmi eux les extrémités de la faiblesse et de la misère;

2° Que l'absence de toute organisation intérieure est cause que des familles entières périssent victimes de maladies dont il serait facile de les guérir et même de les préserver;

3° Que, par suite de ce même manque d'organisation, nos criminels, rejetés de la société, vont se réfugier dans leurs aouls, et s'y donnant pour des trafiquants, leur nuisent et les dépouillent.

ART. 289.

Tous les articles du présent règlement se rapportant aux droits, avantages et devoirs des Kirghiz, ainsi que les manifestes mêmes, doivent être traduits dans leur idiome, imprimés, proclamés et ensuite distribués.

ART. 290.

Enfin, qu'il leur soit dit ouvertement qu'on ne les force en aucune sorte à accepter pour loi le présent règlement; mais que, s'ils l'ont une fois accepté, il ne leur est point permis de se rétracter.

ART. 291.

On doit former les arrondissements l'un après l'autre, selon les moyens qu'aura en son pouvoir le chef de la province (oblastnoé natchaltsvo).

ART. 292.

On attendra que les autres volostes envoient leurs députations au chef de la province, et il ne devra être fait violence à personne.

ART. 293.

En général, pour l'introduction de ce règlement, on agira par la persuasion en montrant l'avantage réel qu'il procurera aux premiers Kirghiz-Kaïssaks soumis, par l'exemple de la protection efficace accordée aux volostes déjà constituées dans les arrondissements, par le spectacle de l'ordre qu'on saura y maintenir.

ART. 294.

Après l'introduction du nouvel ordre de choses, les succès ultérieurs sont un bien qu'on attend du zèle et de l'habileté du chef de la province.

ART. 295.

Il doit employer cette habileté à démontrer aux Kirghiz leurs vrais intérêts, et veiller avec un soin infini à ce que l'ordre établi ait une marche régulière, complète et impartiale.

ART. 296.

En tout ceci le chef de la province, sans cesser de reconnaître pour supérieure l'autorité du gouverneur général militaire de la Sibérie occidentale, est investi de pouvoirs spéciaux pour travailler, par tous les moyens à sa disposition, au succès de la chose et à l'avantage général.

ART. 297.

En général il conforme ses actes aux ordres et instructions de l'administration supérieure (glavnoé oupravlénié), la tient informée des succès qu'il obtient, et dans l'occasion sollicite d'elle des secours et des décisions.

ART. 298.

Après deux ans d'existence d'un arrondissement, le chef de la province commence à faire exécuter de point en point les règles prescrites.

ART. 299.

Dans le cours des deux premières années, il peut se servir d'un plus

grand nombre d'employés qu'il n'est prescrit, tirés d'entre les autres employés du cercle de son commandement, et il peut s'assurer fréquemment du bon ordre.

ART. 300.

Le chef de la province est autorisé à présenter au gouvernement ses observations sur tout amendement ou complément du présent acte que, dans la suite, pour le bien général, d'après ses connaissances des localités, il pourrait croire bon d'admettre; mais il n'entreprendra rien de lui-même à cet égard sans la sanction préalable de l'autorité supérieure.

SECTION II.

RÉCEPTION DES VOLOSTES DANS LE NOUVEL ORDRE DE CHOSES.

ART. 301.

Le nombre des volostes admises en même temps à l'ordre de choses ci-dessus réglé doit être calculé sur les moyens que l'on a d'y établir une autorité forte, afin que les Kirghiz puissent d'autant mieux sentir la supériorité de leur nouvelle condition sur leur situation précédente.

ART. 302.

Recevoir à cet égard la requête des volostes à l'adresse du chef de la province, ainsi qu'auparavant on le pratiquait pour leurs lettres de sujétion et fidélité.

ART. 303.

Le chef ne demandera pas à cet égard la décision de l'autorité supérieure; mais il lui en fera rapport ainsi que des progrès ultérieurs de la chose et de l'organisation de chaque arrondissement.

ART. 304.

On doit procéder avec des cérémonies convenables à l'introduction du nouvel ordre de choses, et recevoir le serment des Kirghiz selon leur usage.

ART. 305.

Comme dès l'ouverture même des arrondissements auront lieu les élections, on devra donner à cette occasion les fêtes dont il a été fait mention plus haut.

ART. 306.

Les premières élections devront être faites à terme fixe pour jusqu'au mois d'août de l'année suivante, et c'est alors seulement que commenceront à se faire les élections aux fonctions biennales et triennales.

ART. 307.

Les procès pour fait de baranta, entamés dans la dernière année, avant l'introduction parfaite du nouveau mode de gouvernement, devront être jugés comme affaires litigieuses, et l'on mettra en oubli toutes les barantas précédentes.

SECTION III.

RELATIONS AVEC LES VOLOSTES QUI N'AURONT PAS ACCEPTÉ LE NOUVEL ORDRE DE CHOSES.

ART. 308.

Les volostes qui ne seront point venues se soumettre à l'organisation proposée devront être regardées comme le sont jusqu'à ce jour les Kirghiz d'au delà de la ligne.

ART. 309.

Pour se préserver de la contagion de leurs désordres, employer des patrouilles et des piquets autour des arrondissements autorisés.

ART. 310.

On leur refusera le droit de trafiquer dans l'intérieur des arrondissements, et il ne leur sera permis que d'aller dans la ligne près des douanes.

ART. 311.

S'ils osent se permettre la baranta et l'assassinat dans les volostes organisées d'après le présent règlement, on doit les poursuivre, les livrer à la justice militaire, et assurer une satisfaction aux gens lésés.

ART. 312.

On en usera de même dans les cas où ils auront attaqué des caravanes traversant les terres par eux occupées.

ART. 313.

Leurs affaires avec les Kirghiz appartenant à un arrondissement devront être jugées suivant les statuts qui régissent ces derniers.

ART. 314.

Quant aux Kirghiz de la Petite-Horde, tant qu'il n'existera parmi eux aucune organisation régulière, on devra en user avec eux comme avec les Kirghiz demeurés étrangers au nouvel ordre de choses.

ART. 315.

Si un petit nombre d'aouls ou de volostes, insuffisant pour en former

tout un arrondissement, réclamaient le bienfait du régime déterminé dans le présent statut, ils peuvent être constitués en une division particulière de l'arrondissement le plus proche dans la juridiction du prikaz, jusqu'à ce que leur nombre se soit multiplié au point qu'ils puissent être constitués définitivement en arrondissement nouveau; ou bien, si l'arrondissement déjà organisé y consent, ils peuvent y entrer pour toujours comme partie intégrante, mais en ce cas le consentement général est indispensable.

SECTION IV.

MOBILITÉ DE LA LIGNE.

ART. 316.

Les lignes de Sibérie, en tant que postes de garde, ne sont point des établissements faits à demeure fixe pour toujours; mais, à mesure qu'un régime d'ordre se propagera dans les lieux occupés par les Kirghiz, cette garde s'étendra plus avant et devra finir dans la suite par se fixer à jamais comme véritable frontière de l'empire.

ART. 317.

L'établissement temporaire de piquets et de patrouilles dans l'intérieur de la steppe, à mesure du besoin, dépend des dispositions que croira devoir prendre le chef de la province.

ART. 318.

Le transport effectif de la ligne à la frontière ne pourra avoir lieu que sur décision de l'autorité suprême.

ART. 319.

Pour un pareil objet on devra, en temps utile, présenter un plan détaillé et circonstancié, en y démontrant l'accord des conjonctures opportunes, des intérêts de la garde des lignes et des situations locales.

ÉTAT
DES DÉPENSES A LA CHARGE DU TRÉSOR
POUR LA RÉGIE DE LA HORDE-MOYENNE DES KIRGHIZ-KAÏSSAKS.

OBJET DES DÉPENSES.		NOMBRE de parties pre-nantes.	DÉPENSE ANNUELLE INDIVIDUELLE.	DÉPENSE ANNUELLE TOTALE.
			roubles.	roubles.
Allocations aux fonctionnaires d'un arrondissement	au starchï-soultan	1	1,200	1,200
	aux membres russes du prikaz.	2	1,000	2,000
	aux membres kirghiz	2	200	400
	au secrétaire	1	900	900
	aux traducteurs	2	800	1,600
	aux interprètes	3	300	900
	aux médecins	2	1,000	2,000
	aux sultans administrant les volostes	20	150	3,000
	aux secrétaires et interprètes à eux attachés	40	300	12,000
Pour l'entretien des bureaux du prikaz		......	....	2,000
Frais de bureau des sultans		......	100	3,000
				28,000
Pour l'hôpital				500
Pour la réparation des bâtiments à demeure				1,000
Pour l'établissement d'écoles et l'achat des objets nécessaires				500
Pour secours éventuels aux établissements de bienfaisance				500
Pour les fêtes ou réjouissances annuelles				500
TOTAL				31,000

Dans toute la steppe, lorsque le nouveau régime déterminé dans ce statut y sera introduit, il y aura huit arrondissements[1] ou okroughi;

[1] 1° L'émission et la dépense des sommes doit être faite selon le nombre des arrondissements ouverts ou formés; est exceptée la somme allouée en extraordinaire au chef de la province, cette allocation devant lui être comptée intégralement. 2° Les appointements des sultans, et autres allocations pour les volostes, doivent être comptés selon le nombre qu'il y en a dans l'arrondissement.

conséquemment la somme totale annuellement nécessaire pour la gouverner sera alors 248,000 roubles.

Il sera assigné en outre, à donner en une fois, pour construire dans les steppes les édifices dont il a été fait mention, et cela à mesure de l'ouverture des arrondissements, pour chacun d'eux, une somme de 30,000 roubles.

L'émission de la somme dite de frontière (pogranitchnaia) cessera; mais il sera compté chaque année au chef de la province (oblastnï natchalnik) 3,000 roubles dits *extraordinaires*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

APPENDICE.

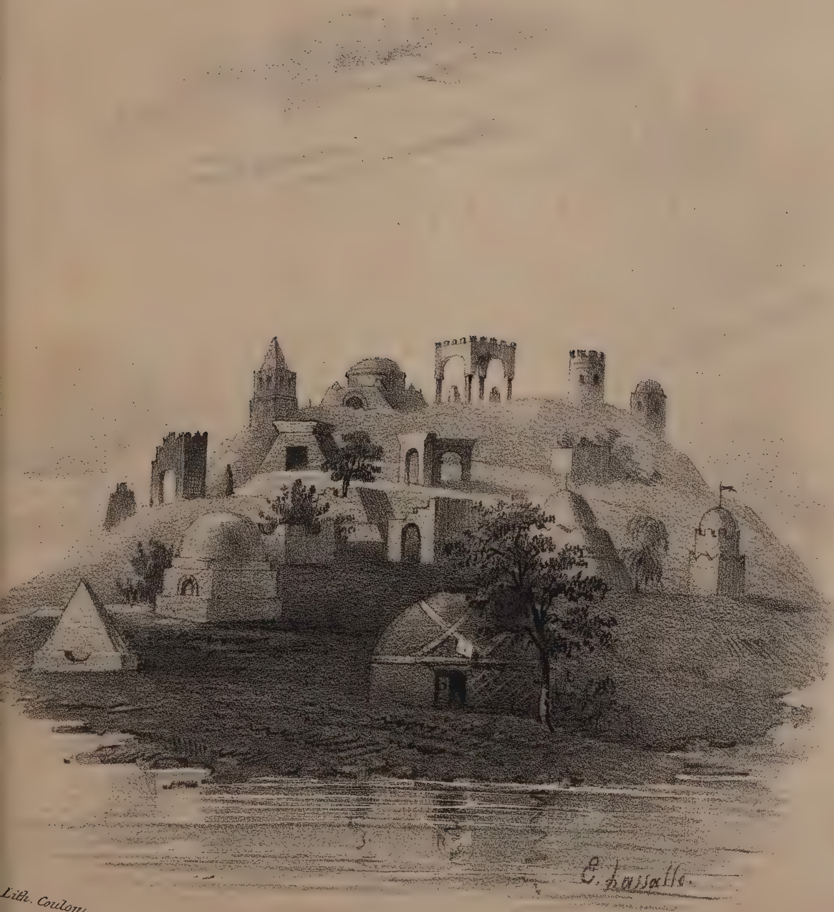
FIN DE LA TABLE.

DESCRIPTION

Des Hordes & des Steppes

des Kirghiz-Kazaks.

Atlas.



CIMETIÈRE SITUÉ DANS UNE ILE DU FLEUVE SYR.

TABLE DES PLANCHES

contenues dans cet atlas.

Profil de l'Oust-Ourt

Depuis le golfe Mertvoï-Koultouk du côté de la mer Caspienne jusqu'au golfe Douanany-Koulama du côté de la mer d'Aral.

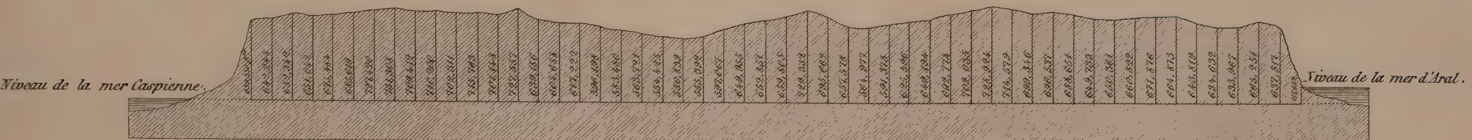
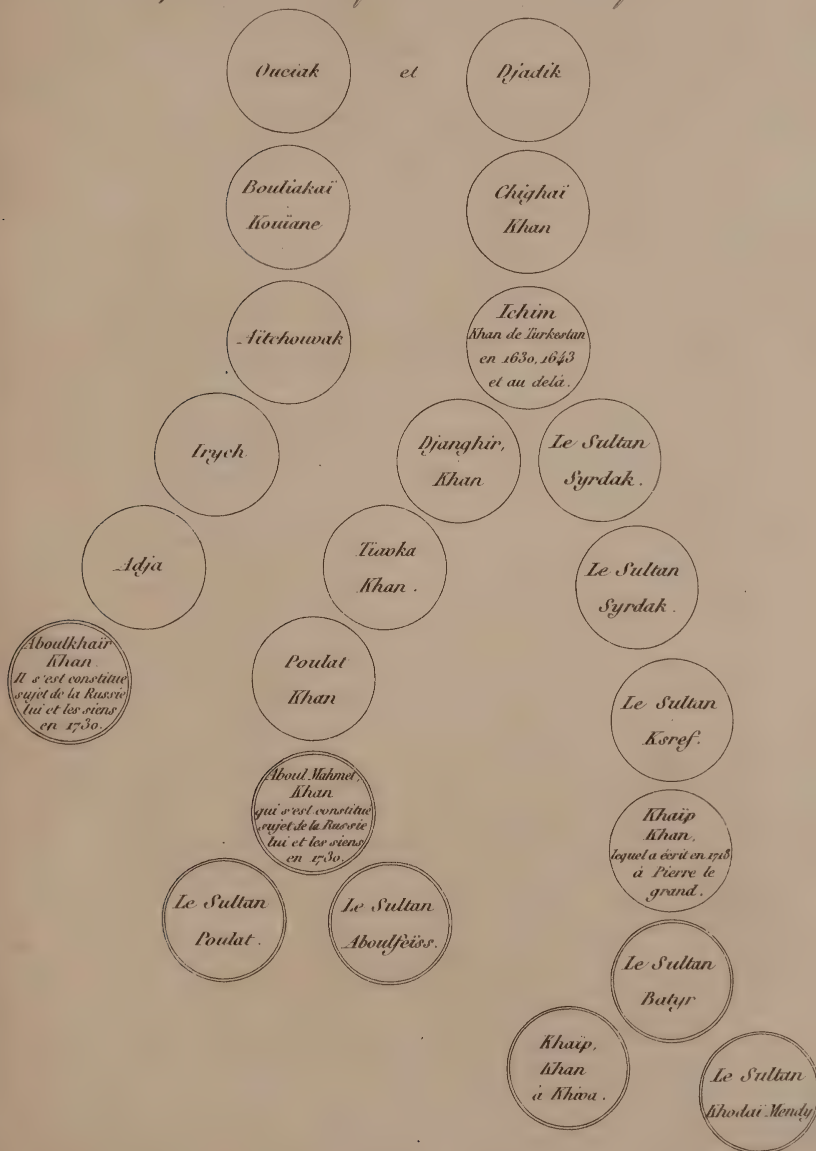


TABLE PREMIÈRE

GÉNÉALOGIE DE LA PREMIÈRE ET PRINCIPALE BRANCHE DES KHANS KIRGHIZ-KAZAKS.

Les plus anciens chefs de races sont deux frères



Nota : *Les médaillons à double bord sont pour les Khans et Sultans qui vivaient encore en 1748, époque à laquelle ces tables ont été dressées.*

TABLE DEUXIÈME

GÉNÉALOGIE DE LA SECONDE BRANCHE DES KHANS.

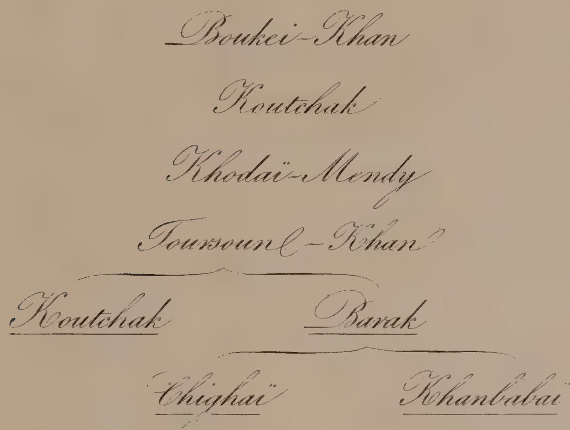
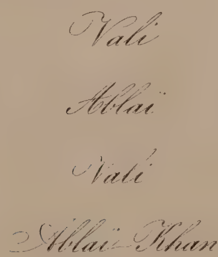


TABLE TROISIÈME

GÉNÉALOGIE DE LA TROISIÈME BRANCHE DES KHANS.

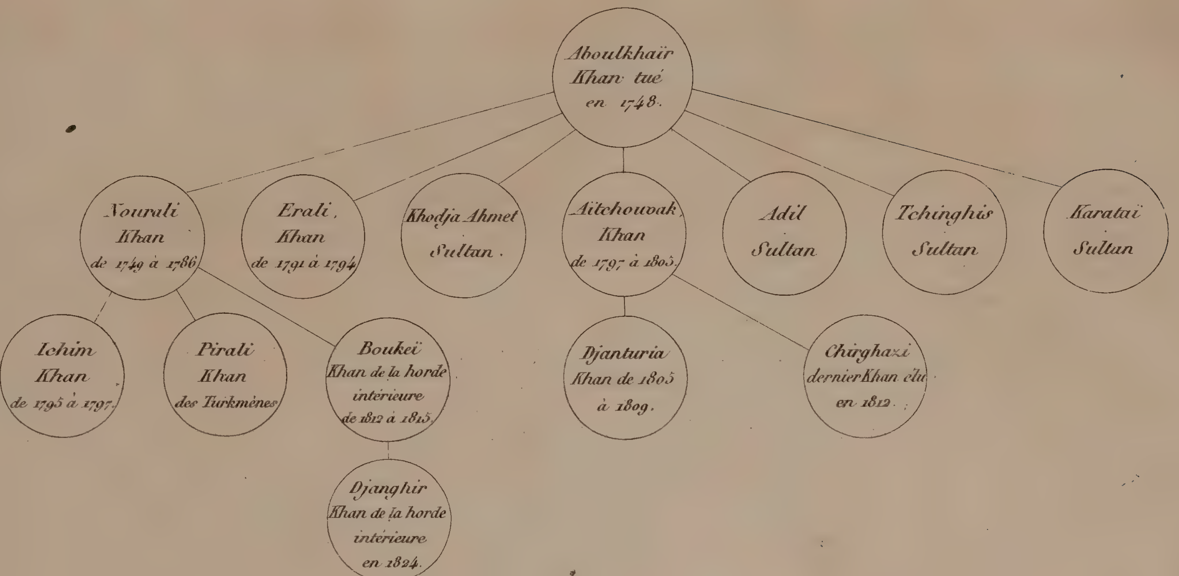


Ce dernier en 1748 était encore Sultan.

Nota: *Ceux dont les noms sont soulignés étaient vivans en 1748.*

Complément à la première Table dressée en 1824.

POSTÉRITÉ DU KHAN ABOULKHAIR.



Nota : *Tous ces Khans ont gouverné la Moyenne Horde. Il n'a été fait ici mention en fait de Sultans que des Sultans fils d'Aboulkaïr. quant à ses petits-fils, il sont tellement nombreux que la liste de leurs noms fatiguerait inutilement l'attention du lecteur.*



KIRGHIZ-KAZAK.



FEMME KIRGHIZE-KAZAK



FILLE KIRGHIZE-KAZAK

TAMGHAS

ou

signes employés par les Kirghiz-Kazaks en guise de signatures et de cachets.

DANS LA PETITE HORDE.

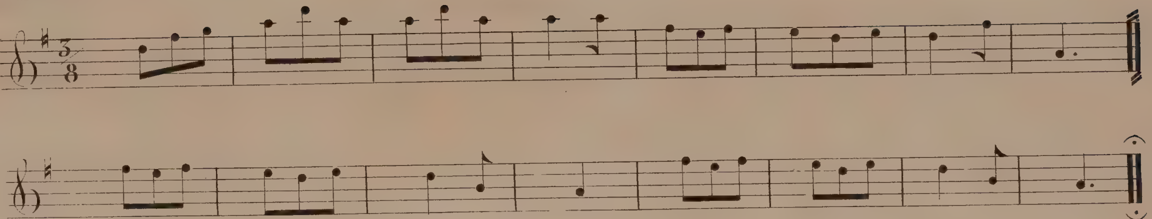
Races.	Signes ou Timbres.	Races.	Signes ou Timbres.
Tchikli		*Machkar*	
Karakisiak		*Täzlar*	
Tchoumiakeï		*Tcherkess*	
Durt Kara		*Tabynn*	
Adaï		*Tama*	
Djapass		*Kerderi*	
Alatcha		*Djagalbaïouli*	
Bertch		*Kereït*	

DANS LA MOYENNE HORDE.

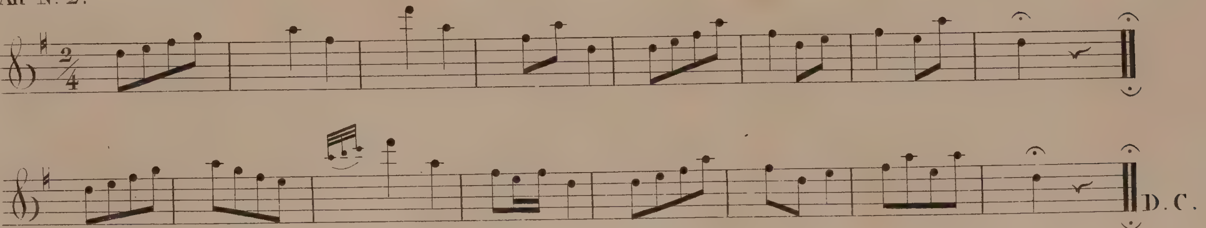
Kiptchasky		*Ouvaksky*	
Naïmansky		*Kireïsky*	

Deux Mélodies des Kirghiz-Kazaks.

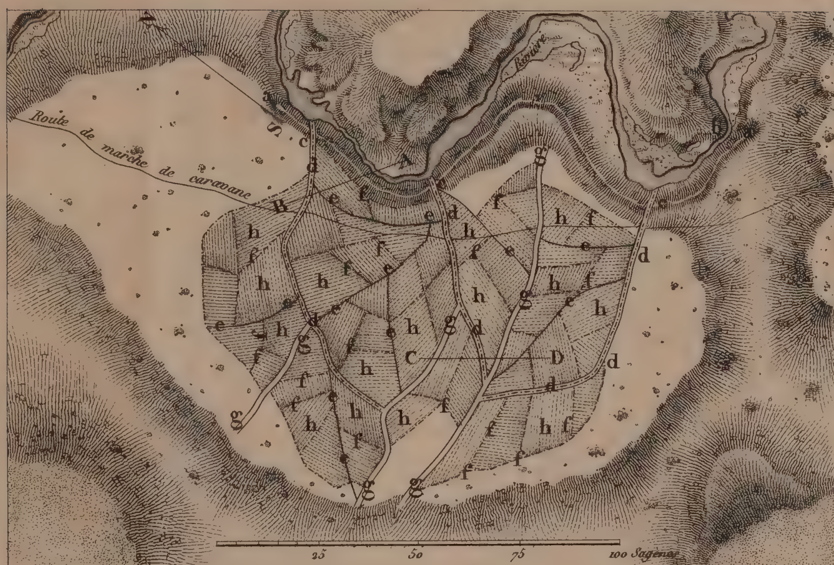
Air N.º 1.



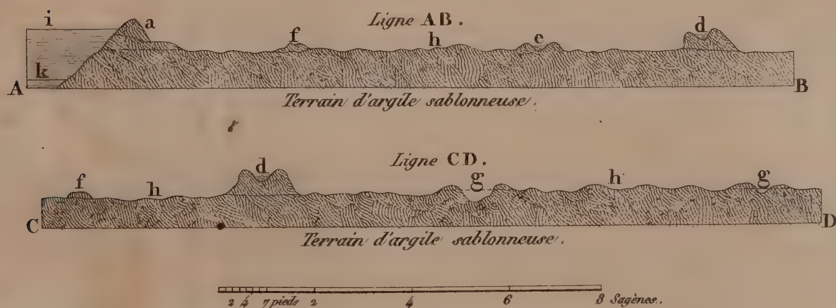
Air N.º 2.



PLAN D'UN CHAMP KIRGHIZ.



Profil des canaux d'irrigation.




Longitude du Méridien de l'Ile de Fer.
(La Verste équivaut à 1066m 830.)
Abréviations employées.
D ...Districts. Cmts ......Campements.
P . Puits. Cres ...... Cimetières.
T ...Tombeaux. Rnes ......Ruines.
OMSK
ORENBOURG
L. Tchagli
L. Tengis
L. Denghiz
MER D'ARAL
OUST QURT
Presqu'ile Bazatchy
MER CASPIENNE
Stèpe Bètpak
TURKESTAN
TACHKENT
KHIVA
KOKAN
KHODJANT
BOUKHARA
SAMARKAND
CHERSABES
BADACHKHAN ou FAZABATT
BALK
Lac Balkhach
Lac Issyk
POSSESSIONS DE L'EMPIRE DE LA CHINE
L. Nor-Zaïçan
CARTE
DU PAYS OCCUPÉ
PAR LES
KIRGHIZ-KAZAKS OU KIRGHIZ-KAÏSSAKS
ET DU
TURKESTAN
dressée d'après les données les plus récentes en 1832.
PARIS
ARTHUS BERTRAND Editeur 23 Rue Hautefeuille
1840

